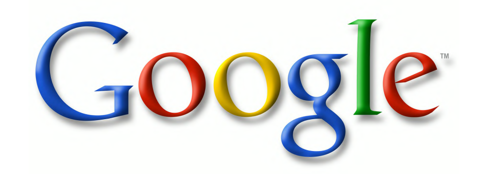



KC 16871
INSIGNIA ACADEMIAE HARVARDIANAE CANTAB: NOV: ANGLIAE
VE RI
TAS
The Gift of
Mary Bryant Brandegee
in Memory of
William Fletcher Weld
HARVARD COLLEGE LIBRARY
44-139
28.



Pares Aquilas, et pila minantia pilis.


S.P.Q.R
LA PHARSALE de LVCAIN
Fecit
I. baptiste Loyson, excudit

LA PHARSALE DE LVCAIN, OU LES GVERRES CIVILES DE CESAR ET DE POMPE'E.

EN VERS FRANÇOIS.

Par M^R DE BREBEUF.



A PARIS,
Chez JEAN RIBOU, au Palais, vis-à-vis la porte de l'Eglise de la Sainte Chapelle, à l'Image Saint Loüis.

M. DC. LXX.
Avec Privilege du Roy.



A MONSEIGNEUR
MONSEIGNEVR
L'ILLVSTRISSIME
ET REVERENDISSIME
ARCHEVESQUE DE ROUEN
PRIMAT DE NORMANDIE.



ONSEIGNEVR,

Ce n'est pas avec une assurance entiere que ie m'approche de VOSTRE GRANDEVR, & en vous offrant la traduction de Lucain, ie crains qu'il n'y ait trop de presomption dans ma deference, & trop de temerité dans mon zele. Il est vray, que de-

puis long-temps j'admire dans un silence forcé les talens extraordinaires qui sont en Vous, & que j'ay souhaité ardemment cette occasion de montrer mes admirations à toute la France; Mais sans doute, MONSEIGNEVR, des qualitez si éminentes ne souffrent gueres les devoirs communs, & des titres si avantageux ne veulent que des respects signalez & des soûmissions éclatantes. Les hommages mediocres offensent bien souvent les grandes Vertus, au lieu de les honorer, & dans ce culte qui n'a point de proportion avec elles, il semble qu'elles trouvent en quelque sorte l'abaissement de leur éclat & la diminution de leur merite. Ce n'est pas, MONSEIGNEVR, que la Pharsale de Lucain ne soit assez illustre par son sujet, ou que l'Art ait deshonoré entierement l'excellence de sa matiere: mais enfin quelque lustre qu'elle emprunte des grandes aventures qu'elle estale, ie ne flatte point mes esperances d'une illusion assez douce, pour en faire un present digne de vous. Ie sçay bien qu'elle ne sera pas

dans vos Mains ce qu'elle estoit dans les miennes, & qu'en approchant de cette splendeur qui vous environne, ses plus riches brillans deuiendront des lumieres sombres & des clartez languissantes. Ouy sans doute, MONSEIGNEVR, pour estimer beaucoup les devoirs que ie vous rends, il faudroit ne connoistre plus ce merite parfait qui les attire, & ne me laisser voir que la moindre partie de Vous-mesme, pour mettre quelque rapport entre Vous & mes respects. Il faudroit avoir oublié que la naissance a reüny en Vous tous les avantages qu'elle peut donner, qu'elle vous attache ou de Parenté ou d'Alliance aux premieres Maisons de l'Europe, qu'elle a meslé dans vos Veines le Sang de HARLAY, à celuy des Souverains, qu'elle a mis au nombre de vos Ayeux, non seulement cette longue suite de Heros qui ont appris vôtre Nom & leur Vertu à beaucoup de Siecles; mais encore des Ducs de Boüillon, des Ducs de Baviere, des Rois d'Escosse, des Rois de France, & des Empereurs d'Occident; &

enfin qu'elle vous a fait le Neveu, aussi bien que vostre Vertu vous a fait le Successeur, & de ce grand Cardinal qui restablit l'honneur du Gouvernement dans la France, & la gloire de nos Rois dans l'Italie; & de ce Prelat incomparable, que le Ciel vient de reprendre, qui dans ses plus ieunes années defit à Mantes les Partisans de l'Erreur, qui en ce combat celebre merita cette charge glorieuse, qu'il refusa si long-temps, & qu'il a si dignement soustenuë; qui a laissé à la posterité des monumens éternels de sa vertu & de sa doctrine, & qui en vous faisant l'Heritier de ses honneurs, a consacré sa reputation & couronné sa conduite par le service le plus important & le plus digne qu'il eust pû rendre à l'Eglise. Il faudroit cacher à mes yeux cette Pourpre sacrée, que vous parez beaucoup plus qu'elle ne vous pare, & cette Dignité sublime que vous n'esleves pas moins qu'elle vous esleve, encore que dans la plus auguste & la plus sainte Monarchie du Monde, elle ne laisse qu'une

seule Teste au dessus de Vous. Il faudroit n'admirer plus cette capacité si vaste & si estenduë, qui penetre les Mysteres les plus cachez, & qui fait ses connoissances familieres des Veritez les plus hautes, qui fait l'estonnement legitime des plus consommez dans la speculation, & qui nous a donné un si grand Prelat en un âge où c'eust esté beaucoup de nous le promettre. Il faudroit n'avoir pas entendu cette Eloquence victorieuse, qui obtient tout ce qu'elle demande, qui emporte tout ce qu'elle dispute, & qui défait tout ce qu'elle attaque, qui ne laisse point au mensonge de couleurs qui nous abusent, ny au vice de charmes qui nous seduisent: Cette Eloquence toute-puissante, de qui les premieres chaleurs ont fait des conquestes iusques sous le Dais & dans les Ballustres, & qui s'est essayée avec succez sur les Cœurs des Souverains avant que de triompher des nostres: qui a merité que l'Eglise de France se soit expliquée par vostre Bouche sur les affaires les plus importãtes, & qu'elle vous

ait fait auprés de LEVRS MAIESTEZ, l'interprete de ses sentimens. Il faudroit ne regarder plus avec ravissement cette vertu consommée qui échauffe tout-ensemble & qui desespere nos souhaits, qui nous laisse l'admiration en partage, & qui nous rend l'imitation impossible : Et en un mot, il faudroit que des avantages si excellens me fussent absolument inconnus, pour ne me reprocher pas la temerité de mes presens & l'indiscretion de mes hommages. Cependant, MONSEIGNEVR, comment fermer les yeux à des clartez si brillantes ? ou comment ravir à mon esprit ces obiets éclatans qui l'occupent tout entier, & qui font le plus solide & le plus delicieux entretien de ses pensées ? toute mon ame resiste à cette violence, toute ma raison s'oppose à cette iniustice, & quelque passion que i'aye de vous rendre des soûmissions qui ne soient pas entierement indignes de vous, ie ne puis pas me resoudre à leur donner de l'éclat en diminuant le vostre. Mais apres tout, MONSEIGNEVR, ce que ie ne dois

pas attendre de moy, ie puis avec confiance me le prometire de Vous, & quelque peu de rapport qu'il y ait de mes déferences à VOSTRE GRANDEVR, vous vous cacherez sans doute cette disproportion en vous cachant à Vous-mesme; vous estimerez ce que ie vous offre, pourveu que vous n'envisagiez pas tout ce que vous estes, & vous trouverez, ou plutost vous mettrez dans cet Ouvrage de la recommandation & du merite, pourveu que vous ne vous permettiez pas de considerer le vostre. Ie ne vous demande rien, MONSEIGNEVR, qui ne vous soit facile, ou qui ne vous soit ordinaire; on sçait bien que cette Naissance illustre que nous respectons en vostre Personne, ne brille pas à vos yeux comme elle fait aux nostres, & que cette Charge éminente que vous remplissez si avantageusement, ne remplit pas ny vostre cœur ny vostre pensée; On connoit assez que cette Science achevée qui vous découvre toutes choses, ne se découvre pas à Vous, que vous n'estes pas persuadé de cette Eloquence in-

vincible qui persuade tout le monde, & que vous cherchez encore cette Vertu si pleine que vous avez déja trouvée, puisque des talens si rares peuvent compâtir avec cette moderation parfaite que nous admirons en Vous. Il faut bien, MONSEIGNEVR, que vous ne vous montriez pas à Vous-mesme, puisque vous estimez quelque chose dans les autres, & qu'au milieu des lumieres excessives qui vous remplissent & qui vous environnent, vous avez encore des yeux pour des clartez mediocres. Si vous vous regardiez attentivement, vous effaceriez tout ce qui vous approche, il n'y a point de lustre qui ne s'obscurcist aupres du vostre, nos vertus ressembleroiēt en quelque façon à nos vices, & les qualitez les plus excellentes deviendroient des taches & des defauts. Mais vostre Ame toute élevée qu'elle est, ne s'apperçoit pas de cette élevation qui met toutes choses au dessous d'Elle; toute grande qu'elle est, elle voit exactement la mesure des autres, elle estime encore qu'elle n'admire pas, & elle

découvre en nous jusqu'aux ombres les plus legeres de ce merite veritable, dont elle possede la plenitude. I'ay donc bien sujet, MONSEIGNEVR, de desavoüer ma crainte, & de prendre de la confiance; cette generosité parfaite qui préside souverainement à toute vostre conduite, ne promet pas moins d'accueil à cét Ouvrage, que s'il avoit quelque droit de pretendre à vostre estime; c'est elle qui m'inspire de l'assurance, qui encourage mon zele au lieu de le rejetter, & qui approuve la liberté que ie prens, de me dire,

MONSEIGNEVR,

DE VOSTRE GRANDEUR,

Le tres-humble & tres-obeïssant serviteur, DE BREBEUF.

LE LIBRAIRE AV LECTEVR.

L'Abſcence & l'indiſpoſition de M. DE BREBEUF ne luy ayant pas permis de faire une Preface generale pour cette nouvelle impreſſion de Lucain, j'ay crû, LECTEUR, eſtre obligé de vous donner icy les Advertiſſemens particuliers de la premiere Edition. La reputation que cet Ouvrage s'eſt acquiſe par tout, a donné lieu à beaucoup d'impreſſions contrefaites; mais j'oſe vous dire que les augmentations & les corrections que vous trouverez dans celle-cy, luy donneront toûjours l'avantage ſur toutes les autres.

Advertiſſement ſur la premiere Partie contenant le premier & le deuxiéme Livre.

IE prévoy bien, Lecteur, qu'on me jugera trop hardy d'avoir entrepris la Traduction que ie vous donne; la Pharſale de Lucain a des beautez qui ſont au deſſus de l'imitation, & cet Autheur excellent a des raiſonnemens ſi bien pouſſez & des conceptions ſi hautes, qu'il eſt bien malaiſé de ſuivre de prés un homme qu'on ne peut pas aiſément ſuivre de veuë. Toutefois comme on a veu ſouvent des temeritez qui ont reüſſi j'eſpere que la

mienne ne ſera pas entierement malheureuſe; il y a des choſes que nous admirons qui ne peuvent pas avoir par tout une perfection égale, toutes les parties du corps ne ſont pas des yeux: & toutes les parties du Ciel ne ſont pas des Aſtres. Lucain ne donne pas touſiours un meſme eſſor à ſon imagination, ny une meſme vigueur à ſes penſées, & ſi ie ne me ſens pas aſſez de genie pour le ſouſtenir parfaitement dans les endroits où il s'eſt le plus élevé, du moins ie tâche en quelque façon de rehauſſer ceux qui tombent, & ce n'eſt pas faute de ſoin ny d'application, ſi ie ne ſuis quelquefois un peu plus fort que luy dans les endroits où il eſt le plus foible. C'eſt pour cela que ie ne me ſuis pas attaché ſervilement, ny à ſes paroles, ny à ſes penſées, & que ie m'eſtudie autant que ie puis à reparer en beaucoup de lieux le tort que ie luy fais dans les autres. I'ay adiouſté, i'ay retranché, i'ay changé beaucoup de choſes: au lieu de m'aſſuiettir à le ſuivre par tout, ie m'éloigne quelquefois volontairement de luy, & en un mot ie vous donne pluſtoſt une libre imitation de cet Autheur, qu'une traduction ſcrupuleuſe. Il ne faut point que les Sçauans en murmurent, ie ne ſuis obligé à tenir qu'autant que ie veux promettre, & s'ils ont un attachement ſi paſſionné pour toutes ſes penſées, il leur eſt facile de les chercher dans leur ſource; c'eſt principalement pour ceux qui n'entendent pas la langue de Lucain, que ie me ſuis enhardy à luy faire parler la noſtre, & i'ay apporté tous mes ſoins à tracer une copie qui ſoit capable de plaire ſans eſtre comparée auecque l'Original. Ie ſçauray, Lecteur, par le bon ou mauvais accueil que trouveront auprés de vous ces deux Livres que ie hazarde, l'opinion que i'en dois avoir, & s'il eſt à propos que ie paſſe plus avant, ou s'il faut que ie m'arreſte. Au reſte ie vous auouë ingenûment que vous trouverez dans ce

Ouvrage beaucoup de choses qui auroient besoin de reformation ; sur tout vous y verrez des rimes qui ne sont pas assez riches, & d'autres qui reviennent trop souvent : vous y remarquerez des termes que l'Academie a proscrits, & des expressions un peu hardies, qu'un critique pointilleux ne me pardonneroit pas : mais vous sçauez aussi que des libertez de cette nature se souffrent aisément dans une piece de longue halaine, & si ie ne me trompe, ces fautes ne me sont pas si familieres qu'elles mettent souvent vostre patience à l'épreuve.

Advertissement sur la seconde Partie, contenant le trois & la quatriéme Livre.

IE *vous donne, Lecteur, cette seconde Partie de Lucain, avec plus d'asseurance que ie n'ay fait la premiere ; l'accueil obligeant que vous avez fait à l'une, me persuade que l'autre ne sera pas moins heureuse, & dans la confiance que i'en ay, i'ose déia vous promettre que vous en verrez bien-tost la suite. Ce n'est pas mon dessein d'employer icy des raisonnemens estudiez à vous faire valoir cet Ouvrage, ie sçay bien que s'il ne vous parle pour luy-mesme, tout ce que ie vous pourrois dire en sa faveur ne vous persuaderoit guere. & que ce n'est pas en vous demandant vostre approbation, que ie vous obligeray à me la donner. Au contraire, nous cherchons ordinairement des defauts dans les choses qu'on nous vante le plus, & nostre estime se refuse autant qu'elle peut à ceux qui l'ont trop visiblement & trop passionnément desirée. Ie vous laisse donc, Lecteur, la liberté tout entiere de iuger comme il vous plaira de cette Traduction, & i'ay si peu la pensée de luy donn.r icy du prix & de la recomman-*

-lation par mes paroles, que mesme ie ne me permets pas de la deffendre contre ceux qui l'ont attaquée. Qu'ils me reprochent, si bon leur semble, que ie promets Lucain, & que ie ne le donne pas, que ie me produits sous son nom, au lieu de le produire luy-mesme; & en un mot, que i'ay voulu imiter ces Peintres inconsiderez, qui s'estudient beaucoup plus à l'embellissement de leurs portraits, qu'ils ne s'attachent à la ressemblance. Ceux qui voudront s'instruire de la verité, verront bien-tost que ce reproche tient un peu de la calomnie, & que la liberté que ie me suis donnée, ne va pas iusqu'à la revolte ou iusqu'à l'emportement. Ie vous ay déja dit ailleurs que ie ne me suis pas assujetty à suivre toûjours Lucain pas à pas, i'ay quelquefois meslé mes pensées avec les siennes, i'ay tâché assez souvent d'adiouster des beautez estrangeres à ses beautez naturelles, ou plustost de luy rendre en quelques endroits, ce que la sterilité de mon esprit & celle de nostre langue me contraignent de luy oster dans les autres. Mais apres tout, ces legers ornemens que ie luy preste, ne le desfigurent pas; ceux qui le connoissent bien avoüeront que c'est encore luy-mesme, & que si on trouve quelque changement dans ses habits, du moins on n'en trouvera pas beaucoup dans son visage; aussi les plus delicats & les plus intelligens de la Cour, ont approuvé entierement cette hardiesse innocente, dont quelques autres veulent faire une temerité condamnable: Ils m'ont pardonné ce que i'oste à Lucain & ce que ie luy donne, & encore que ie n'ose pas me persuader qu'il recouvre par mes soins ce qu'il perd par mon impuissance, du moins on ne me sçait pas absolument mauvais gré d'y avoir fait mes efforts. C'est ce qui m'oblige, Lecteur, à ne quitter pas mon premier dessein, & puis que i'ay tant d'obligation à la liberté,

j'aurois tort sans doute de me reduire à l'assuiettissement & à la contrainte.

Advertissement sur la troisiéme Partie, contenant le cinq & le sixiéme Livre.

IE ne doute pas, *Lecteur, que vous ne me trouviez un peu plus libre dans la troisiéme Partie de Lucain, que vous n'avez fait dans les deux autres: mais i'ay crû estre obligé d'en user ainsi, pour m'accommoder au goust du Siecle, & si ie n'avois craint l'indignation des Sçavants, ie me serois peut-estre donné une liberté encore plus grande. I'ay supprimé en beaucoup d'endroits ce qui m'a paru foible, ou ce que j'y ay trouvé de choquant, ou de superflu. Sur tout, ie n'ay pû me resoudre à suivre cet Autheur pas à pas dans le sixiéme Livre de son Ouvrage, ny à promener ennuyeusement vostre attention parmy les gibets & les voiries. Ie veux croire que ces choses ont pû estre approuvées dans leurs temps mais elles seroient sans doute un peu mal receuës dans le nostre; & bien que les Poëtes excellents qui ont quelquefois le secret de nous faire sentir des chagrins delicieux, & des tristesses agreables, ayent encore celuy de nous faire voir de belles horreurs, il est pourtant extrémement necessaire d'estre un peu scrupuleux dans le choix de ces matieres; il y en a de si choquantes, qu'elles sont ordinairement le supplice de l'imagination, & sous quelques beaux déguisements qu'elles se produisent, elles mettent toûjours dans l'esprit une image qui l'incommode; c'est pour cela que ie me suis estendu le moins que i'ay pû sur les sales inclinations d'Erictho, & que i'ay tâché à delasser un peu vostre attention par l'avanture de Burrhus &*

d'Octavie, dont il n'y a rien dans l'Original. Ie ne pretens pas, Lecteur, que les pensées ou les raisonnemens que ie preste à ce grand Homme, égalent ceux que i'emprunte de luy, & si vous estiez dans un sentiment si peu iuste, ie prendrois ouvertement son party, & contre vous & contre moy mesme. C'est assez m'obliger, de croire que les endroits que ie supprime ne sont pas meilleurs que ceux que i'adjoûte, & que ses vices ne valent pas mieux que mes vertus: c'est de vous, & non pas de moy, que ie sçauray le iugement que i'en dois faire, & si ce travail ne vous dégouste point, vous aurez devant six mois les quatre derniers Livres de la Pharsale.

Advertissement sur la quatriéme Partie, contenant le sept & le huitiéme Livre.

ENcore que les quatre derniers Livres de la Pharsale ne soient peut-estre pas tout à fait indignes de suivre ceux que vous avez déja veus ie ne vous réponds pas, Lecteur, que vous n'y trouviez quelques endroits un peu negligez; au contraire ie me persuade aisément qu'un peu de precipitation y aura mis beaucoup de foiblesse, & que pour avoir esté obligé de continuer ce travail en un temps où i'estois accablé de mille autres soins, cet Ouvrage qui a esté conceu dans l'empressement, & qui est né dans le bruit, n'en sera peut-estre gueres. Sur tout ie ne me suis pas satisfait moy-mesme dans les sujets que Monsieur de Corneille a traitez, & ses nobles expressions estoient si presentes à mon esprit, qu'elles n'estoient pas un mediocre empeschement aux miennes. Dans ce Poëme inimitable qu'il a fait de la Mort de Pompée, il a traduit avec tant de succés, ou mesme rehaussé avec tant de force ce

j'aurois tort sans doute de me reduire à l'assuiettissement & à la contrainte.

Advertissement sur la troisiéme Partie, contenant le cinq & le sixiéme Livre.

IE ne doute pas, Lecteur, que vous ne me trouviez un peu plus libre dans la troisiéme Partie de Lucain, que vous n'avez fait dans les deux autres : mais i'ay crû estre obligé d'en user ainsi, pour m'accommoder au goust du Siecle, & si ie n'avois craint l'indignation des Sçavants, ie me serois peut-estre donné une liberté encore plus grande. I'ay supprimé en beaucoup d'endroits ce qui m'a paru foible, ou ce que j'y ay trouvé de choquant, ou de superflu. Sur tout, ie n'ay pû me resoudre à suivre cet Autheur pas à pas dans le sixiéme Livre de son Ouvrage, ny à promener ennuyeusement vostre attention parmy les gibets & les voiries. Ie veux croire que ces choses ont pû estre approuvées dans leurs temps mais elles seroient sans doute un peu mal receuës dans le nostre ; & bien que les Poëtes excellents qui ont quelquefois le secret de nous faire sentir des chagrins delicieux, & des tristesses agreables, ayent encore celuy de nous faire voir de belles horreurs, il est pourtant extrémement necessaire d'estre un peu scrupuleux dans le choix de ces matieres ; il y en a de si choquantes, qu'elles sont ordinairement le supplice de l'imagination, & sous quelques beaux déguisements qu'elles se produisent, elles mettent toûjours dans l'esprit une image qui l'incommode ; c'est pour cela que ie me suis estendu le moins que i'ay pû sur les sales inclinations d'Ericho, & que i'ay tâché à delasser un peu vostre attention par l'avanture de Burrhus &

d'Octavie, dont il n'y a rien dans l'Original. Ie ne pretens pas, Lecteur, que les pensées ou les raisonnemens que ie preste à ce grand Homme, égalent ceux que i'emprunte de luy, & si vous estiez dans un sentiment si peu iuste, ie prendrois ouvertement son party, & contre vous & contre moy-mesme. C'est assez m'obliger, de croire que les endroits que ie supprime ne sont pas meilleurs que ceux que i'ajoûte, & que ses vices ne valent pas mieux que mes vertus: c'est de vous, & non pas de moy, que ie sçauray le iugement que i'en dois faire, & si ce travail ne vous dégouste point, vous aurez devant six mois les quatre derniers Livres de la Pharsale.

Advertissement sur la quatriéme Partie, contenant le sept & le huitiéme Livre.

ENcore que les quatre derniers Livres de la Pharsale ne soient peut-estre pas tout à fait indignes de suivre ceux que vous auez déja veus ie ne vous réponds pas, Lecteur, que vous n'y trouviez quelques endroits un peu negligez; au contraire ie me persuade aisément qu'un peu de precipitation y aura mis beaucoup de foiblesse, & que pour avoir esté obligé de continuer ce travail en un temps où i'estois accablé de mille autres soins, cet Ouvrage qui a esté conceu dans l'empressement, & qui est né dans le bruit, n'en fera peut-estre gueres. Sur tout ie ne me suis pas satisfait moy-mesme dans les sujets que Monsieur de Corneille a traitez, & ses nobles expressions estoient si presentes à mon esprit, qu'elles n'estoient pas un mediocre empeschement aux miennes. Dans ce Poëme inimitable qu'il a fait de la Mort de Pompée, il a traduit auec tant de succés, ou mesme rehaussé avec tant de force ce

qu'il a emprunté de Lucain, & il a porté si haut la vi-gueur de ses pensées & la majesté de son raisonnement qu'il est sans doute un peu mal-aisé de le suivre, Vou sçavez qu'il n'y a ordinairement qu'un beau iour, e qu'une agreable maniere d'exprimer noblement le choses. & vous sçavez encore mieux qu'il est assez inu tile de la chercher apres luy. Mais ie croy, Lecteur, qu' m'a esté permis de n'égaler pas un stile qui semble est la derniere élevation du Genie, & que ie ne seray pa coupable dans vostre esprit pour n'avoir pas imité asse heureusement ce qui a esté l'admiration de tout l monde. C'est pour cela que ie ne veux point m'engag icy à vous en faire des excuses étudiées, & i'aim mieux donner le reste de cet entretien à justifier en que que sorte les invectives continuelles de Lucain cont Cesar, qu'à me iustifier moy-mesme. Ie sçay bien q cette haine si constante & si declarée n'a pas trouvé p tout des approbations, & que ceux qui ont admiré l vertus de cet illustre Rebelle, ont trouvé tout à fa mauvais qu'on ait si ouvertement declamé contre s vices. Mais, à vous parler sans déguisement, n'est-pas vray, Lecteur, qu'il nous doit du moins estre perm de punir les Tyrans dans leur memoire puisqu'il ne no est pas toûjours permis de les attaquer dans leur perso ne, & nos sentimens ne doivent-ils pas du moins conserver la liberté, apres que tout l'Estat l'a perdue? loüange honteuse qu'on a souvent donnée aux usurpa teurs a produit de temps en temps des usurpations no velles, & si on n'avoit point apporté tant d'artifice flater les criminels, on auroit peut estre étouffé bea coup de crimes. Bien que dans le païs de l'ambition de l'arrogance les forfaits qui sont heureux changent un moment de nom & de sexe, que la préoccupation la flaterie en facent impudemment des vertus; bien q

parmy des eſprits de ce caractere on ne rougiſſe point d'un attentat qui acquiert un Diadéme, & qu'on y adore en foule ceux que l'injuſtice a couronnez: Ie veux croire, Lecteur, que vous eſtes d'inclination à vous deffendre de cette idolatrie, que vous deteſtez l'impieté iuſque dans la pourpre, & que vous honorez le merite iuſque dans la fange. Il eſt vray que Ceſar eſtoit né avec de grandes qualitez, & qu'il y avoit en luy aſſez de courage & aſſez d'eſprit pour le mettre au deſſus de tous les Conquerans, & pour l'égaler aux plus excellens Genies. Mais que les beaux talents ſont à pleindre quand ils ne rencontrent pas une belle ame, quand ils ſont la ruine de l'Eſtat au lieu d'en eſtre l'appuy, & que ce qui ſeroit la conſolation de la Terre dans un eſprit moderé, devient le malheur du Monde dans une ame revoltée! il y a de grands crimes qui ne peuvent eſtre l'ouvrage que des grandes vertus, il y a des injuſtices dont les eſprits bas ne ſont point capables, & qui ne peuvent eſtre achevées que par la vigueur de l'imagition, par la ſolidité du iugement, & par la fermeté du courage. Cependant vous ne pouvez pas demeurer d'accord que nous devions de l'eſtime à des cauſes excellentes qui ne produiſent que de ſiniſtres effets, ny que les talens extraordinaires meritent nos adorations & nos encens, quand l'application en eſt funeſte. C'eſt par cette raiſon, Lecteur, que Lucain n'a point eſtimé dans un Tyran un eſprit ſublime, qui s'eſtoit diffamé par l'emportement, ny une valeur que la rebellion, que la violence, que la deſolation, que l'impieté, que le ſacrilege avoient indignement profanée. C'eſt pour ce ſuiet qu'il auroit veu avec plus de reſpect un Citoyen dans Scipion, qu'un Empereur dans Ceſar. Et ſi on le fait coupable pour avoir deteſté l'oppreſſion avec trop d'aigreur, ou témoigné trop de veneration pour la retenuë:

Ie regle avec tãt de plaisir mes sẽtimẽs sur les siens que je n'ay point eu de repugnãce à devenir un de ses Cõplices.

Advertissement sur la cinquiéme Partie, contenant le neuf & le dixiéme Livre.

C'Est avec regret, Lecteur, que j'abandonne à l'impression le dernier Livre de la Pharsale, avãt que d'avoir adjousté à la Copie ce qui manque à l'Original. Bien qu'une liberté de cette sorte ait dépleu à quelques-uns dans le sixiéme Livre du Lucain François, elle à esté si favorablement receuë des autres, que ie me hazarderois de bon cœur à m'attirer encore une fois le mesme blâme, pour m'acquerir une pareille approbation; mais peu de santé & beaucoup d'autres soins m'obligent à remettre ce suplément à un autre temps, & peut-estre il sera plus ample que je n'ose presentement vous le promettre, ou plustost que je ne veux vous en menacer. Vous sçavez, Lecteur, que ce grand Ouvrage est demeuré imparfait par la mort de l'Ouvrier, que Lucain n'estoit pas encore à la moitié de son Poëme quand il receut de Neron un commandement exprés de mourir, & qu'à l'endroit où il fut contraint de mettre fin à son travail, le sens mesme n'est pas entier, ny la periode achevée. I'aurois bien voulu avoir assez de loisir & assez de genie pour entreprendre la continuation de son dessein: mais en attendant que je me confirme dans cette pensée, ou que je la quitte tout à fait, j'ay voulu seulement, à l'exemple de Sulpicius & de Monsieur l'Abbé de Marolles, rendre intelligible ce qui ne l'estoit pas, & vous donner à la fin de la Pharsale Françoise environ quarante vers, dont il n'y a rien dans la Latine.

Extrait du Privilege du Roy.

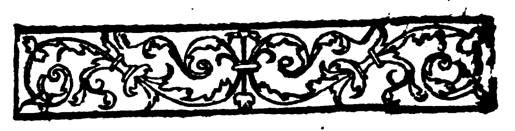
PAR Grace & Privilege, Signé par le Roy en son Conseil, PATU. Il est permis à JEAN BAPTISTE LOYSON, Marchand Libraire à Paris, d'imprimer, ou faire imprimer, *La Pharsale de Lucain en Vers François, de la Composition du Sieur de Brebeuf*, pour le temps & espace de dix années, à compter du jour qu'il sera achevé d'imprimer, en vertu des presentes : Et deffenses sont faites à tous Marchands Libraires, Imprimeurs, & autres de l'imprimer, ou faire imprimer, ny mesme la r'eimprimer sur les anciennes copies, à peine de six mil liures d'amande, payable par chacun des contrevenans, & en tous despens, dommages, & interests, & confiscation de tous les Exemplaires contrefaites, ainsi qu'il est porté plus au long en divers Lettres de Privilege. Donné à Paris le 6. Decembre 1664. Et de nostre Regne le 22.

Registré sur le Livre de la Communauté, le 8. Iuin 1668.

Achevé d'imprimer le dernier Novembre 1670. en vertu du present Privilege.

Et ledit Iean Baptiste Loyson, à associé avec luy Iean Ribou, aussi Marchand Libraire à Paris, pour joüir avec luy du present Privilege, suivant l'accord fait entre eux.





LA PHARSALE DE LVCAIN, OU LES GVERRES CIVILES DE CESAR ET DE POMPE'E.

EN VERS FRANCOIS.

LIVRE PREMIER.

Je chante cette guerre en cruautez feconde,
Où Pharsale jugea de l'empire du Monde,
Et servant de theatre à de fameux revers,
Mit enfin à la chaisne, & Rome & l'Univers:
Guerre plus que civile, où la fureur d'un homme
Fit voir Aigle contre Aigle, & Rome contre Rome,
Le sang contre le sang lâchement declaré,
L'audace triomphante & le crime adoré;

Où des Peuples divers la valeur soûlevée
Fit le Sort des Humains d'une offence privée,
Et partageant son zele entre deux grands Rivaux,
Vengea ses premiers fers, & s'en fit de nouveaux.
Rome, dont la grandeur épouvantoit la terre,
Quel sinistre Demon t'inspire cette guerre?
Quelle aveugle fureur arme tes Legions,
Et va montrer ta honte à tant de regions?
Lors que d'un beau couroux tes troupes échauffées
Devroient dans Babylone arborer des trophées,
Regagner ces drapeaux que le Parthe a gagnez,
Et vanger de Crassus les Manes indignez,
On void tes Conquerans chercher une victoire
Fatale à ta grandeur, & funeste à ta gloire.
Oüy, dans ces noirs projets, qui vont de tes Guerriers
Profaner la vaillance & fletrir les lauriers,
Qui te rendent toy-mesme à toy-mesme ennemie,
Le plus heureux succés est remply d'infamie.
L'une & l'autre Fortune a d'égales rigueurs,
Et l'affront des Vaincus est un crime aux Vainqueurs.
Helas, du sang versé dans cette injuste guerre
Tu pouvois t'asservir & la mer & la Terre,
Etonner l'Univers du bruit de tes hauts faits,
Et porter ta grandeur plus loin que tes souhaits:
On verroit à tes loix l'Araxe tributaire,
Et le Gange soûmis aussi bien que l'Ibere,
Le Tygre auroit fléchy sous ton autorité,
Le Scythe gemiroit dans sa captivité;
Enfin tu regnerois du couchant à l'Aurore,
Et tiendrois dans tes fers le Sarmate & le More.
Lors que du monde entier le pouvoir abbatu
Aura remply tes vœux & lassé ta vertu,
Rome, puisque le crime a pour toy tant de charmes,
Tourne contre ton sein la pointe de tes armes;

Alors de tes enfans fais toy des ennemis,
Mais attens qu'à tes loix l'Univers soit soûmis.
Avoir de tous costez les Provinces pillées,
Les chasteaux démolis, les plaines desolées,
A voir regner par tout le desastre & l'horreur,
Et ces restes sanglans d'une injuste fureur,
A te voir si long-temps gemir dans l'esclavage,
Qui croira que tes maux ne soient que ton ouvrage ?
En vain le Roy d'Epire & le jeune Affriquain
Ont paru sur tes bords la foudre dans la main,
Les plus rudes assauts d'une haine estrangere
N'ont porté contre toy qu'une atteinte legere,
Ces guerriers en semãt l'épouvãte en tous lieux (dieux
N'ouvroiẽt qu'un champ de gloire à tous tes Demy-
Ils rehaussoient ton lustre en poursuivant ta peine,
Et Rome seule a pû mettre Rome à la chaîne.
Toutefois si du sort les jugements couverts
Ne donnoient qu'à ce prix Neron à l'Vnivers,
Si le Ciel couste au Dieux tant de peines diverses,
Tant de longues sueurs & de rudes traverses :
Ou si l'arbitre mesme & du sort & des Dieux
Ne vid son trône ferme & son nom glorieux,
Qu'apres que dans l'ardeur d'une juste vengeance,
Son bras eut des Titans foudroyé l'insolence ;
Destins, loin d'éclater lâchement contre vous,
Nous devons de l'encens à cét ardent couroux ;
Heureuse cruauté ! fureur officieuse,
Dont le prix est illustre & la fin glorieuse !
Crimes trop bien payez ! trop aimables hazards,
Puis que nous vous devons le plus grand des Cesars !
Que les Dieux conjurez redoublent nos miseres,
Que Leucade sous l'onde abysme nos galeres,
Que Pharsale revoye encor nos bataillons
Du plus beau sang de Rome inonder ses sillons,

Immoler l'Ausonie aux manes de Cartage,
Et signaler leur crime autant que leur courage;
Que Monda soit témoin de nos derniers mal-heurs,
Que Modene aux abois nous arrache des pleurs,
Qu'on voye encor un coup Perouse desolée,
Destins, Neron gouverne, & Rome est consolée,
Nous voyons nos travaux dignement couronnez;
Et vous nous ostez moins que vous ne nous dõnez.
Vy donc heureux, Cesar, & rends ta Rome heureuse.
Couronne une entreprise, & haute & glorieuse:
Puisque dans son éclat on void mieux ta grandeur,
Rends-luy par tes bien-faits sa premiere splendeur,
Fay voir les Nations calmes & fortunées,
Puis retourne à tes Dieux plein de gloire & d'années.
Certes quand ils voudront enlever de ces lieux
Le plus rare present qui soit venu des Cieux,
Honteux de te laisser dans la terre où nous sommes,
Et de voir si long-temps un Dieu parmy les hõmes;
Ou quand, pour t'asseurer un temple & des autels,
La mort viendra te mettre au rang des immortels,
Le sort dont ta vertu t'a déja fait le Maistre,
Te laissera choisir quel Dieu tu voudras estre;
Tu pourras t'égaler au Maistre des humains,
Et porter comme luy la foudre dans tes mains:
Ou plein d'un noble orgueil & d'une belle audace
Enlever la Couronne au Demon de la Thrace,
Ou brillant d'un éclat qui n'a point de pareil,
Donner un nouveau guide aux Coursiers du Soleil,
Au Ciel un nouvel astre, au jour un nouveau pere,
A l'Univers entier un Demon tutelaire.
Ouy, Cesar, on verra les Dieux à ton aspect
Saisis d'estonnement, & remplis de respect,
Admirer en tremblant l'éclat qui t'environne,
Et soûmettre à ton choix leur gloire & leur courõne,

Alors il ne faut pas que ta divinité
Choisisse pour son trône un climat écarté,
D'où tes yeux ne pourroient sur Rome gemissante
Verser qu'une influence oblique & languissante.
Si l'un ou l'autre Pole avoit remply ton choix,
Ses essieux trop chargez gemiroient sous le poids:
Mais au plus beau climat estably ta seance,
Et du milieu des Cieux tien les Cieux en balance,
Laisse-toy posseder, & souffre que les Dieux
Contemplent les rayons qui partent de tes yeux.
Du moins entre-eux & nous ne souffre aucun nuage
Qui cache à nos regards l'éclat de ton visage:
Dissipe ces vapeurs, rend les Cieux tout serains,
Et laisse à Rome encor voir l'Astre des Romains.
C'est alors que la Paix, cette illustre Bannie,
Estalera par tout une pompe infinie,
Que nos contentemens passeront nos souhaits,
Et que l'Hydre au cercueil ne renaistra jamais.
Mais déja ta bonté montre dans nos miseres
Du Dieu qu'elle promet les plus beaux caracteres,
Et sans servir aux loix du destin & du temps,
T'instruit à recevoir nos vœux & nos encens,
A répandre sur nous des graces inconnuës,
Et faire ce qu'un jour tu feras sur les nuës.
Ne m'inspires-tu pas ces divines chaleurs
Que le Dieu de Cirrhée allume dans nos cœurs?
Si-tost que cette flame échauffe ma pensée,
I'ay l'ame toute émeuë, & la voix rehaussée,
Et j'ose concevoir un dessein glorieux,
Sans invoquer le Ciel ou consulter ses Dieux,
Animé de ton feu, guidé de ta lumiere,
I'entreprens de courir une vaste carriere,
Et je veux estaler aux yeux de l'Univers
Les funestes sujets d'un funeste revers;

Par quel noir aſcendant la maiſtreſſe du Monde
Fit un vaſte débris ſur la terre & ſur l'Onde,
Par quel charme inconnu toutes les Nations
Entrerent à l'envy dans ſes diſſentions.
C'eſt un arreſt des Dieux, une puiſſance extréme
Cede à ſon propre poids, & ſe détruit ſoy-meſme;
Le comble des grandeurs ſappe leurs fondemens,
Leur élevation fait leurs abaiſſemens,
Et le Deſtin jaloux des ſuprémes Puiſſances
Dans leurs plus hauts progrez trouve leurs decadences.
Rien de grand n'eſt durable, & l'Univers un jour
Rompra ces nœuds ſecrets d'alliance & d'amour,
Tous ces heureux accords, ces douces ſympathies
Qui font regner la paix dans toutes ſes parties;
C'eſt alors qu'on verra les Aſtres revoltez
Diſputer au Soleil ſon trône & ſes clartez,
Ces enfans inſolens s'armer contre leur pere,
Et la ſœur uſurper le partage du frere,
La Nymphe de la nuit ſur le Demon du jour
Prendre un injuſte empire & regner à ſon tour.
Les Cieux mal ſouſtenus, s'écrouler ſur nos teſtes,
La terre s'entrouvrit, l'air s'armer de tempeſtes,
L'Ocean furieux ſoûlever tous ſes flots,
Et le monde rentrer dans ſon premier cahos.
Ainſi ce vaſte corps, cette maſſe eſtenduë,
Sous un pompeux débris ſe verra confonduë;
Ainſi, Rome, au plus fort de ta haute ſplendeur
Tu tombes ſous le poids de ta propre grandeur;
Au lieu de ſoûlever une force eſtrangere
Pour haſter ta ruyne & ſervir leur colere,
Loin d'engager le Scythe à perdre les Romains,
Sur toy les immortels n'ont porté que tes mains;
Leur Monarque jaloux de te voir dans ton luſtre,
Ne t'accorde pas meſme une diſgrace illuſtre,

Et le mesme pouvoir qui détruit ton orgueil,
Mettra ton innocence en un mesme cercueil,
Entre trois Souverains lâchement partagée
Tu consens à ta honte, & la terre est vangée,
Le Destin veut ta perte, & bien-tost tes enfans
De tes Maistres qu'ils sont, deviendront tes Tyrans.
Princes, pour qui la gloire a de si puissans charmes,
Pourquoy cõfondez-vous vôtre empire & vos armes?
Que sert à vostre orgueil de tenir plus long temps
Nos respects incertains, & le monde en suspens?
Appaisez ce tumulte, & laissez-luy connoistre,
De trois Maistres égaux qui deviendra son Maistre.
Depuis qu'on void la terre assise sur son poids,
Soustenir & soy-mesme, & le monde à la fois,
Depuis que du Soleil la course mesurée
Se finit tous les ans sans finir sa durée,
Depuis que sa lumiere éclaire nos travaux,
La puissance des Grands ne veut point de Rivaux,
La Foy ne regne point où regne plus d'un Maistre,
Et chacun se croit seul assez digne de l'estre.
N'en cherchons point ailleurs des exemples certains,
Laissons-là les forfaits d'Argos & des Thebains;
L'Orgueil est en tous lieux & cruel & perfide,
On vid nos premiers murs rougir d'un Parricide,
Et son prix n'estoit pas l'Empire des Humains,
Mais un morceau de terre arma deux Souverains.

Entre Jule & Pompée une paix incertaine
Suspendit quelque temps leur audace & leur haine,
Et Crassus redoutable à leur ambition
Estoit un grand obstacle à leur dissention;
Ainsi qu'entre deux mers on void un bras-de-terre
Faire regner la paix au milieu de la guerre,
A leurs flots irritez n'opposer que ses bords,
Contraindre leur furie, & rompre leurs efforts.

Mais aprés que le Ciel en la mort d'un seul Homme
Donna le coup mortel a la grandeur de Rome,
Et que Crassus ployant sous le Parthe vainqueur
Remit en liberté l'audace & la rigueur,
Ce feu long-temps couvert, cette flame captive
Parut dans ces rivaux plus boüillante & plus vive,
Ce torrent arresté devint plus furieux,
Son cours fut plus rapide & plus imperieux,
Et roulant tous ses flots auec plus d'insolence
Fit gronder sa colere & tonner sa vengeance.
Arsacides cruels, vainqueurs trop inhumains,
Vous avez en Crassus domté tous les Romains,
Et donnant aux vaincus cette funeste guerre,
Vous avez mis aux fers les Maistres de la Terre!
Les deux Chefs emportez de leur ambition
Se donnent tout entiers à la dissention:
Rome void par leurs mains démembrer sa puissance,
Cét Empire orgueilleux, cette grandeur immense,
Cét ouvrage estonnãt des plus fameux vainqueurs,
Qui remplit l'Uniuers, ne remplit pas deux coeurs.
Iulie avoit desia finy sa destinée,
Et le cours acheué de son triste Hymenée,
Les nœuds estoient rompus, & les liens brisez,
Qui pouvoient reünir ces esprits divisez.
Si la loy des destins trop cruelle & trop fiere
T'eust permis de fournir une iuste carriere,
Tu pouvois t'opposer à ce boüillant couroux,
Et desarmer les mains d'un pere & d'un espoux,
Attaquer cette humeur insolente & jalouse,
Montrer a l'un sa fille, à l'autre son espouse,
Le gendre à son beau-pere, & par des nœuds si saints
Rejoindre en mesme tẽps leurs esprits & leurs mains.
Ta mort à ces cruels laisse tout entreprendre,
L'un n'a plus de Beau-pere, & lautre plus de Gendre.

Ces noms sont étouffez dans ces fiers ennemis,
La violence est libre, & le crime est permis.
Estrange aveuglement dont leur àme est saisie!
L'éclat de leur vertu picque leur jalousie,
Et par un triste effet de leur ambition,
Ce qui doit les unir, fait leur division.
L'un compare à regret les Gaules tributaires
Au joug de Cilicie, & de tous ses Corsaires,
Et malgré la Syrie & les Armeniens
Craint qu'un nouveau Triõphe efface tous les siens;
L'autre de ses progrez flate son grand courage,
Cet Ouvrier orgueilleux admire son courage,
Et croit à ce beau feu qui brûle dans son cœur,
Que la seconde place offence sa valeur;
Bref dans cette fierté que leur gloire a fait naistre,
L'un ne veut point d'égal,&l'autre point de maistre.
De si hauts partisans s'arment pour chacun deux,
Qu'on ne sçait qui deffẽdre,ou qui blâmer des deux,
Qui des deux a tiré plus justement l'épée,
Les Dieux servent Cesar, mais Caton suit Pompée.
L'orgueil assortit mal ces superbes Rivaux,
Et bien que concurrens ils ne sont pas égaux;
L'un gouverne en repos les Peuples de la Terre,
Illustre dans la Paix autant que dans la Guerre,
Et le soin où la Robbe attache ses vieux ans,
Ralentit cette ardeur qui fait les Conquerans,
Apres que ses travaux ont hasté sa vieillesse,
Il joüit des l'auriers qu'a cueilly sa jeunesse,
Et voulant à son âge accorder ses desirs,
Cherche d'autres honneurs & de plus doux plaisirs;
Rome, qui doit sa gloire à ses premiers services,
Doit à ses derniers soins sa pompe & ses delices;
Les spectacles, les jeux, les divertissemens
Sont souvent son estude & ses empressemens;

Et par ce doux repos,& cette paix profonde,
Il est maistre des cœurs aussi bien que du Monde.
Au bruit déja semé de la rebellion
Il demeure sans trouble & sans émotion:
Pourvoir la rage esteinte & l'audace trompée,
Il leur veut seulement montrer le grand Pompée,
Et l'ombre de ce nom,qu'on adore en tous lieux,
Luy paroist un rempart contre les factieux.
Tel un Arbre chargé de superbes trophées,
D'armes, d'or & d'azur richement étoffées,
D'Ecus, de Iavelots, de Carquois, de Drapeaux ;
Bien que déja son âge ait seché ses rameaux,
Malgré la loy des ans,& leur cruel outrage,
Fait ombre de son tronc, au lieu de son fueillage ;
Et bien qu'il soit en proye à l'injure du temps,
Le butin de l'orage,& le joüet des vents,
Que cent arbres touffus estalent leur richesse,
Et montrent les presens d'une verte jeunesse,
Il attire luy seul les yeux des nations,
Et seul trouve des vœux & des soûmissions.
Cesar n'a pas encore ny cette renommée,
Ny cette experience & pleine & consommée;
Mais un esprit boüillant , enflé d'ambition,
Toûjours dans les desseins, toûjours dans l'action,
Pour qui la gloire mesme auroit de foibles charmes,
S'il ne la devoit pas au pouvoir de ses armes ;
Qui fait de ses lauriers son ornement plus cher ,
Mais qui veut les cueillir moins que les arracher;
Prest à faire servir & le fer & la flame
Aux fortes passions qui regnent dans son ame,
Qui laisse aveuglement tyranniser son cœur
Tantost à son espoir , tantost à sa fureur ;
Esprit impetueux que l'audace commande,
Plus le destin luy donne, & plus il luy demande;

Et la faveur des Dieux trop prompte à le servir
Irrite son orgueil, au lieu de l'assouvir.
Il n'est pour s'agrandir point de sang qu'il ne verse,
De pouvoir qu'il n'abat, ou de sein qu'il ne perce,
Et pour luy la Grandeur n'est pas d'assez haut prix,
S'il ne s'y voit monté par un fameux débris.
Telle au choc furieux du vent & des orages
Déchirant sa prison, & crevant les nuages,
La foudre fait briller ses esclairs en tous lieux,
Fait pâlir la Nature, & fait trembler les Cieux ;
Ce torrent enflamé, cette ardeur penetrante,
Cét orage fumant, cette vague brûlante,
Perce, enfonce, devore &, traîne fierement
Le ravage & l'horreur avec l'embrazement,
Consume les Autels, aussi bien que la fange,
Et tourne sa fureur sur les Dieux qu'elle vange,
Des plus nobles forests fait de tristes buchers,
Deserte la Campagne & brise les rochers.

Cette diversité de mœurs, & d'avantages
Forme l'aversion dans ces deux grands courages ;
Le Destin, qui conduit la chute des Estats,
Favorise leur crime, & soûtient leurs debats,
Et des troubles publics la funeste semence,
Le luxe, qui détruit la plus haute puissance,
Prepare à ces autheurs de la sedition
De lâches partisans de leur ambition ;
Rome ayant à ses loix veu la Terre sujette ;
Ces vainqueurs dans leur proye ont trouvé leur dé-(faite ;
En vain nous avons veu l'Asie à nos genoux,
Puisque l'or de l'Asie a triomphé de nous,
Et que ses grands Estats devenus nos victimes,
Nous ont enfin donné leur richesse & leurs crimes ;
Le luxe des habits, l'éclat des ornemens,
Les meubles precieux, lorgueil des bastimens ;

Le pompeux appareil d'un superbe équipage
Epuisent le Pactole aussi bien que le Tage ;
Nos repas somptueux sont le tribut des airs,
L'hommage de la terre & celuy des deux mers ;
La nature est en peine à fournir nos delices,
Les plaisirs anciens sont pour nous des supplices,
S'il ne viennent d'Asie, on ne les souffre plus,
Et l'on n'en connoist point, s'il ne sont inconnus.
Ce n'est plus cette Rome, & si sainte & si pure,
Ses plus chastes desirs outragent la nature,
Et cette âpre vertu si chere à nos ayeux,
Si feconde en Heros, est un monstre à ses yeux ;
Le champ du grand Camille, celuy de Curie
S'étend sous leur neveux au-de-là d'Hesperie,
La sainte pauvreté de ces braves guerriers
Semble estre leur opprobre & ternir leur lauriers ;
Et ce qui fit de Rome autrefois l'opulence,
Feroit d'un seul Romain la honte & l'indigence.
De là naissent bien-tost ces émulations,
De là ces attentats & ces émotions,
Cette dépence énorme & ces grandes largesses,
Et delà l'indigence au milieu des richesses ;
Le devoir étouffé, la Iustice aux abois,
Le pouvoir devenu la regle de nos loix,
La brigue de l'employ, la faveur populaire,
Les suffrages vendus, l'honneur mis à l'enchere,
Le merite ployant sous d'injustes efforts
Sont l'ouvrage du luxe & celuy des tresors.
Les tribuns emportez d'une vaine impudence ;
Avecque les Consuls entrent en concurrence,
La foy, ce nœud sacré, ce lien precieux
N'est plus qu'un beau phantôme, & qu'un nom spé-
Et des plus dissolus la richesse épuisée (cieux,
Trouve dans le desordre une resource aisée.

Desia plein de courroux & de ses grands projets,
Desia mettant Pompée au rang de ses Sujets,
Cesar avoit franchy les Alpes étonnées,
Ces roches de frimats & d'horreur couronnées;
Desia du Rubicon il découvroit les eaux,
Quand au millieu des joncs & parmy les roseaux
Il void de sa patrie une image vivante
Toute défigurée & toute languissante,
Les bras à demy-nuds, & les cheveux épars,
Où, dit-elle, où va-t-on porter mes Estendars?
Si le droit, si l'horreur accompagne vos armes,
Connoissez vostre Mere, & respectez ses larmes;
Ne portez pas plus loin vostre orgueil & vos pas,
Et desarmez vos mains, ou ne m'approchez pas.
Ces mots entrecoupez de soûpirs & de plaintes
Livrerent à Cesar de sensibles atteintes,
Vne crainte inconnuë, une secrette horreur
L'arrache à son audace, & suspend sa fureur:
Vne langueur mortelle affoiblit son courage,
Et retient, malgré luy, ses pas sur le rivage.
Dieu, dit-il, qui soutiens la foudre dans tes mains,
Et du mon Tarpeïen veilles sur tes Romains,
Toy le Jupiter d'Albe, & vous, Dieux de mes Peres,
Appuyez des projets & justes, & sinceres,
Toy, ma Divinité, toy, Rome, que je sers,
Soustien mon entreprise, & vien briser tes fers.
Je ne viens pas icy factieux & perfide
Couronner mes hauts-faits par un noir parricide,
Ny la rage dans l'ame, & le fer à la main,
Enfant dénaturé, le plonger dans ton sein;
Pourueu qu'à mon ardeur ton courage réponde,
Ie vange d'un Tyran la maistresse du Monde,
Ie te rends tes enfans si long-temps desirez,
Et brise les liens qui leur sont preparez;

Tu ne dois accuser de cette violence
Que ce Maistre cruel & que son insolence ;
Et le crime forcé que Cesar a commis,
Est celuy de Pompée & de mes ennemis.
Il finit, & son cœur accusant sa foiblesse
Commande à sa fierté détouffer sa tendresse,
D'éloigner ces frayeurs, de vaincre ces remors
Qui trahit sa vengeance & retient ces efforts,
Et sans se conseiller qu'à son boüillant courage,
D'un air impetueux passe à l'autre rivage.
C'est ainsi qu'un Lyon dans ces vastes cantons
De l'ardente Libye, ou des noirs Nasamons,
Pressé de l'ennemy, s'arreste & delibere,
Tient sa vigeur captive, & surprend sa colere,
Consulte sa vaillance, interroge son cœur,
Tant qu'il se soit armé de tout sa fureur ;
Puis se battant le flanc, herissant sa criniere,
Et de rugissemens étonnant la frontiere,
Si du More indiscret le fer p recipité
Luy porte quelque atteinte & picque sa fierté,
Si le coup trop certain d'un pointe assassine
Luy fait couler le sang de sa large poictrine,
Ce monstre redouté se lance furieux
Au travers des Chasseurs & parmy les épieux,
Met ses ongles cruels & ses dents en usage,
Fait trembler le plus ferme, & triompher sa rage.
Ce Fleuve qui serpente au plus creux des valons,
Et du terroir Gaulois separe nos sillons,
N'est qu'un foible ruisseau d'une plus foible source
Quand les feux de l'Esté rallentissent sa course ;
Mais l'Hyver orageux, & ses froides vapeurs,
Réparoient largement l'injure des chaleurs ;
Vne pluye abondante, & la naige fonduë
Rendoient son eau rapide & sa vague épanduë.

Jule, dont tous les vœux sont violens & prompts,
Fait au travers des flots marcher ses Escadrons:
Le soldat suit aprés la route plus aisée,
Par où l'onde est rompuë & la vague brisée.
Ce superbe Vainqueur suivy de tous les siens
Se voyant sur les bords des champs Hesperiens,
Enflé de son espoir, pressé de sa vengeance,
Je laisse icy, dit-il, la Paix & l'Alliance,
Arriere vain respect du devoir & des loix,
Porte ailleurs tes conseils, je n'entens plus ta voix;
Fortune, c'est à toy que Cesar s'abandonne,
Ou rehausse, ou détruis l'éclat qui l'environne,
Plus mon dessein est grand, plus il est glorieux,
Quoy qu'ordonnét de moy les destins & les Dieux,
Il faut les consulter au milieu des alarmes;
Reconnoistre leur voix au succés de mes armes,
Et sans m'assujettir à d'autres jugemens,
Mon triõphe, ou ma mort seront leurs truchemens.
A ces mots agité d'une chaleur nouvelle
Il marche, il court, il vole où son courroux l'appelle,
Et cette passion qui brûle dans son cœur,
Semble inspirer aux siens une pareille ardeur.
Dans l'effroy de la nuit ils courent les campagnes,
Traversant les forests, franchissent les montagnes,
Et les rayons confus de l'Astre qui nous luit;
Commençant à percer les ombres de la nuit:
Ils font de Rimini leur premiere victime,
L'essay de leur fortune & celuy de leur crime.
Enfin ce jour paroist, ce jour infortuné,
Qu'au desordre naissant les Dieux ont destiné,
Et douteux s'il doit luire, ou se cacher au monde,
Esclaircir l'insolence, ou retourner sous l'onde,
Pour épargner sa honte & satisfaire aux Dieux,
Il voile en mesme temps & découvre ses yeux;

Il répand dans les airs une lumiere ſombre
Qui tient également & du jour & de l'ombre,
Et couvrant ſes rayons ſous l'horreur des frimas
Il luit à l'injuſtice, & ne l'éclaire pas.
Enfin par ces cruels que la rage maiſtriſe,
La revolte eſt ouverte, & la place ſurpriſe;
Les tambours, les clairons qui rempliſſent les airs,
Font retentir par tout leurs ſiniſtres concerts,
La terreur ſe répand à ces triſtes alarmes,
Le repos eſt troublé, le peuple crie aux armes,
Et chacun redemande aux Temples de ſes Dieux
Des coutelas rompus & des tronçons d'épieux,
Des armes que la roüille a preſque devorées,
Et qu'une longue paix leur avoit conſacrées.
Ils s'aſſemblent en foule, & marchant à grands pas
Courent à leur vangeance, ou bien à leur trépas;
Mais voyant ces drapeaux que l'Vnivers adore,
Ces aigles que connoiſt le Couchant & l'Aurore,
Ils remarquent Ceſar au millieu des Romains,
Et le fer de luy-meſme échape de leurs mains;
La peur & le reſpect tient leurs forces contraintes,
Deſarme leur colere & devore leurs plaintes;
Dans leurs cœurs ſeulement par des ſoûpirs ſecrets
Ils digerent leur trouble, & forment ces regrets.
Sejour infortuné! déplorable contrée,
Qu'à tant de maux divers le Deſtin a livrée!
Falloit-il, Cieux cruels, permettre à nos ayeux
D'affermir leur demeure en ces funeſtes lieux?
Lors que vous répandez ſur le reſte du monde
Vn calme ſi durable, une paix ſi profonde,
Nous ſommes expoſez aux premiers mouvemens,
L'objet de la licence & des débordemens.
Que ne nous donniez-vous les ſables d'Arabie,
Les neiges du Sarmate, ou les feux de Libye,

Au lieu de nous contraindre à garder ces confins
Et contre le Barbare, & contre nos voisins?
Nous avons les premiers veu la rage Cimbrique,
L'ardeur des Senonois, & la foudre d'Afrique,
Le Teuton insolent a déchargé sur nous
Ses premieres fureurs & ses plus rudes coups,
Et Rome n'a jamais veu tonner de tempestes
Que leur premier éclat n'ait fondu sur nos testes.
C'est ainsi que chacun querelle ses mal-heurs,
Entretient en secret sa crainte & ses douleurs,
Compose son maintien, déguise sa colere,
Et craint d'estre coupable en pleignant sa misere.
Jule au premier essay de ses noirs attentats
Sent fremir son courage & balancer son bras,
Et malgré sa fureur si boüillante & si promte,
Il entend murmurer les restes de sa honte.
Le sort, pour assurer & son coeur & ses mains,
Cherche une juste cause à d'injustes desseins,
Dissipe ce tumulte, autorise le crime,
Rend la revolte illustre, & l'orgueil legitime.
Le Senat consultant un rigoureux devoir
Bannit tous les Tribuns & suspend leur pouvoir,
Et prenant cét affront pour un honteux supplice,
Au camp des factieux ils cherchent la justice.
Cet Orateur fameux, ce Romain si vanté,
Iadis la voix du peuple & de la liberté,
Qui jusques dans la pourpre attaquoit l'insolence,
Soustenoit la foiblesse & bravoit la puissance,
Curion avec eux abordant ce Heros
Dont mille soins divers traversoient le repos:
Tant que mon éloquence emportoit la victoire,
I'ay, dit-il, prolongé ton empire & ta gloire;
En dépit du Senat & de tes envieux,
A qui tes grands exploits ébloüissent les yeux.

Et pour qui tes honneurs sont de sanglãts outrages;
J'ay triomphé du peuple & forcé les suffrages.
Mais enfin elle cede au pouvoir des plus grands,
On void mourir les loix sous l'orgueil des tyrans,
On bannit les Tribuns, on proscrit l'innocence,
Embrasse, grand Cesar, leur cause & ta vengeance;
Soustien leur interests en soustenant les tiens,
Et rends par ta valeur Rome à ses Citoyens:
Ne perd point cette ardeur justement allumée,
Dompte une faction tremblante & desarmée,
Et trouve en ménageant ces precieux momens,
La fin de tes desseins dans leurs commencemens
Le joug de tes Gaulois t'a cousté dix années,
Foible essay des grandeurs qui te sont destinées;
Icy la peine est moindre, & le prix est plus grand,
Plus digne de remplir l'ame d'un Conquerant,
Tu triomphes de Rome en cete juste guerre,
Et Rome sous tes loix y met toute la Terre.
Quand pour les beaux efforts d'un bras victorieux,
L'appareil d'un triomphe & riche & glorieux:
Doit estaler sa pompe & sa magnificence,
Couronner tes hauts faits, consacrer ta vaillance;
Ton rival au mépris de l'honneur & des loix
Ne peut mesme à ton bras pardonner tes exploits;
Et ton abaissement a pour luy tant de charmes,
Qu'il voudroit te punir du succez de tes armes;
Le Gendre possedé de ses vastes projets
Veut mettre son beau-pere au rang de ses sujets;
Il ne peut pas souffrir le partage du monde;
Mais tu peux regner seul sur la terre & sur l'onde.
Il finit de la sorte, & cet emportement
D'un feu desia trop grand fait un embrasement,
Et d'un trouble nouveau la fureur agitée
Devient plus insolente & plus precipitée,

Ainsi qu'aux jeux d'Elide un coursier indomté
Sent la voix qui l'anime, & prend plus de fierté,
Bien que déja brûlant d'entrer dans la carriere
Il rompe ses liens & force la barriere.
Donc l'ame toute émeuë & les yeux éclatans,
Cesar fait sur le champ venir ses combattans;
Puis calmant le tumulte en montrant son visage,
Il impose silence, & leur tient ce langage.
Compagnons, dont le bras toûjours victorieux
Rend vostre nom illustre & Cesar glorieux,
Invincibles guerriers, qui depuis dix années
Avez à mon party rangé les destinées,
Quoy! tãt de maux soufferts aux plus tristes climats,
Tant de sang répandu, tant de rudes combats,
De trônes renversez, de nations domptées,
De perils essuyez, & de morts affrontées
Sont aux yeux de Pompée & de nos Citoyens
Le crime de Cesar, & la honte des siens!
Quoy? pour une si rude & si grande conqueste
Ce sont là les lauriers que Rome nous appreste!
Certes à ces frayeurs que répand mon couroux,
A ce grand appareil qu'on dresse contre nous,
On croiroit qu'Annibal a franchy les montagnes,
Et du sang d'Ausonie inondé les campagnes;
On croiroit qu'agité d'un couroux vehement
Il traîne le ravage & le saccagement:
Qu'il approche de Rome & menace ses portes,
Tant elle est empressée à remplir ses cohortes.
Ses vaisseaux monstrueux desertent les forests,
Son Senat contre nous fait tonner ses arrests,
Et trouvent dans ma perte une importante guerre
Arme contre Cesar & la mer & la terre.
Quel plus dur traitement pourroit-il recevoir,
Si son bras infidelle eust trahy son devoir,

Chargé son nom de honte, & Rome d'infamie,
Et ployé lâchement sous la force ennemie?
Mais pour ses envieux ses exploits sont trop grands
Leur orgueil ne veut point de pareils Conquerans;
Son courage élevé leur paroist redoutable,
Et plus il est heureux, plus il devient coupable:
Cesar triompheroit, s'il le meritoit moins,
Et Pompée à ma gloire eust donné tous ses soins.
Sus donc arrachons-luy les hôneurs qu'il nous vole
Le Ciel me le commande, & j'entens sa parole:
Les secrets mouvemens qu'il inspire à mon cœur,
Presagent ma victoire, & marquent ma grandeur.
Ouy, qu'il vienne ce chef fondu dans les delices,
Assoupy dans le calme, & noyé dans les vices,
Qu'il anime au combat ces graves Senateurs,
Ces sages magistrats, ces fameux Orateurs,
Ce Marcellus armé seulement de la langue,
Et qui n'est genereux que dans une harangue,
Ce Caton si farouche, & dont les qualitez
Ne sont qu'un beau fantôme & des noms inventez
Que flatté vainement de ses grandes pensées
Il arme contre nous ses troupes ramassées,
Et qu'au gré de sa haine, & de mes envieux,
Il triomphe, s'il peut, de Cesar & des Dieux.
Souffrir qu'une servile & basse deference
Flatte sa tyrannie, adore sa licence,
A son ambition égale son pouvoir,
C'est meriter sa chaîne & trahir son devoir.
L'aura-t-on veu pompeux & couronné de gloire
Briller avant le temps sur un char de victoire,
Verray-je l'ascendant où l'ont mis ses flateurs,
Pour estre seulement de ses adorateurs?
Mais vous souvient-il pas de cette loy si dure
Qui fit languir le peuple & gemir la nature,

Qui fit servir la faim & la sterilité
A l'indigne surcroist de son autorité ?
Qui ne sçait qu'on a veu la Iustice estonnée,
Le Camp dans le Barreau, la Robe profanée,
Un accusé tremblant au milieu des soldats,
Et dans les jugemens l'image des combats ?
Il craint malgré les ans, de laisser inutiles
Des bras accoustumez aux discordes civiles,
Que Sylla, dont l'exemple instruisit sa fureur,
N'ait semé plus que luy de carnage & d'horreur;
Et cet esprit jaloux nous veut faire connoistre,
Qu'il a dequoy passer les crimes de son Maistre,
Que les meurtres nouveaux bravent les anciens,
Et qu'il sçait mieux verser le sang des Citoyens.
Comme un Tygre farouche & dans son premier âge
Instruit à se gorger de sang & de carnage,
S'apprivoise de sorte à cette cruauté,
Qu'on ne luy void jamais dépoüiller sa fierté,
Ainsi Pompée, ainsi ton ame est alterée
Du sang dont elle a fait une infame curée,
Et la barbare faim de ces cruels repas
Te devient naturelle & ne s'assouvit pas.
Mais enfin jusqu'à quand ta puissance & tes crimes
Feront-ils des Romains leur proye & leurs victimes?
Songe avec ton Sylla, que ce rang odieux
T'approche de la foudre, en t'approchant des Dieux;
Imite ses remors, ainsi que son offence,
Et finy comme luy ton crime & ta puissance.
Penses-tu triompher de Cesar & des siens,
Comme du Roy de Pont & des Ciliciens,
Trouver encore un coup des palmes toutes prestes,
Ou qu'un noveau Poison acheve tes conquestes?
Armé d'un zele faux tu te fais applaudir,
Et me rends criminel, afin de t'agrandir;

Sans doute mon supplice orneroit bien ta gloire,
Ce penible dessein, cette haute Victoire
Esleveroit ton nom sur les plus grands guerriers,
Et mon seul châtiment vaudroit tous tes lauriers.
Mais pourquoy falloit-il que tes loix redoutables,
Du crime de Cesar fissent tant de coupables?
Si pretendre le prix de mes nobles travaux
Est une offense énorme aux yeux de mes rivaux,
Reserve au criminel ta haine & ses supplices,
Et ne luy donne pas tant d'illustres complices:
Separe de Cesar ces guerriers genereux,
Et fay les triompher sous un chef plus heureux.
Apres avoir franchy tant de peines diverses,
Blanchy sous le harnois, vielly dans les traverses,
Quelle douce retraite, ou quel heureux séjour
Console leur vieillesse & charme leur retour?
Tes Pyrates vaincus, l'objet de tes caresses
Ont-ils mieux merité tes soins & tes largesses,
Et pourray-je souffrir que de lâches forçats
L'emportent à mes yeux sur ces braves soldats?
Ah! c'est trop differer, c'est trop se contraindre,
C'est au bras seulement que le cœur se doit plaindre;
Malgré ce vain lien, qui joint nos deux maisons,
Ce fer, mieux que ma voix, luy dira vos raisons;
En vain de ce Tyran la rage envenimée
Dispute la justice à la puissance armée,
Ce mépris outrageux permet de tout oser,
Et nous accorde tout, pensant tout refuser.
Ne consultons donc plus, le Sort nous authorise,
Sa main doit appuyer une juste entreprise:
Le desir du butin, ou celuy de regner,
N'est pas le noble espoir qui nous a sçeu gagner:
Rome, nous effaçons ta honte & tes bassesses,
Et nous allons briser un joug que tu caresses.

A ce discours farouche il s'éleve soudain
Un murmure confus du soldat incertain,
L'image du devoir veut prendre quelque empire
Sur cette dureté que le fer leur inspire,
L'amour de la patrie & la crainte des Dieux
Disputent le respect qu'exige un furieux.
Mais au prix de Cesar les Dieux & la patrie
Ont un foible ascendant sur leur ame aguerrie,
Et le plaisir brutal du meurtre & des combats
A des charmes plus forts & de plus doux appas.
Lelie, à qui l'employ de premier Capitaine
Rendoit l'ame plus fiere & l'humeur plus hautaine,
Respondant en deux mots, ou flatteurs ou zelez,
Acheve d'emporter ces esprits ébranlez.
Si j'ose, grand Cesar, m'expliquer pour tant d'autres,
Ta patience enfin a trop lassé les nostres,
Trop fait de violence à ton juste couroux,
As-tu douté des Dieux? as-tu douté de nous?
Par les troubles civils détruire l'insolence
Est-ce offencer ta gloire, ou trahir ta vaillance?
Peux-tu donc voir regner un Senat revolté,
Et ne terrasser pas son trône & sa fierté?
Tant qu'un beau feu soûtient l'ardeur de nos courages
Peux-tu voir ta grande ame insensible aux outrages?
S'il faut contre le Scythe armer nos bataillons;
Et parmy ses frimats planter nos pavillons:
Combattre vaillamment les monstres de Libye,
Voir les sables de Syrte, ou ceux de l'Arabie:
Si sous tes Estendarts ranger tout l'Univers:
Tu nous vois preparez à ces travaux divers.
Pour t'ouvrir le passage à de nouveaux trophées,
D'une nouvelle ardeur tes troupes échauffées,
Tes braves combatans changez en matelots
Ont sçeu briser la vague & triompher des flots:

Le Rhein & l'Ocean de leur grottes profondes
M'ont cent fois veu lasser la fureur de leurs ondes
Et quoy qu'il faille oser pour un si grand vainqueur
Ce bras ne dément point l'asseurance du cœur.
Je sçay quel ennemy ta vengeance me nomme,
Mais Rome t'a fâché, je ne connois plus Rome;
Et que nos Citoyens soient armez contre toy,
Nos Citoyens armez sont des Scythes pour moy;
Les regles du devoir ont un nœud reciproque,
Le premier qui le rompt, consent qu'on les revoque
La patrie & le sang sont des noms superflus,
Et ces liens brisez ne nous attachent plus.
Je jure ta valeur tant de fois couronnée,
Et qui traisne aprés toy la victoire enchaînée,
Pour servir ta vengeance & haster tes desseins,
Si dans le sang d'un frere il faut tremper mes mains
Si t'immoler un pere accablé de viellesse,
Si d'une Epouse mesme étouffer la grossesse,
Et confondre le sang de la mere & du fils,
Ta loy sera gardée, & tes ordres suivis.
Tu verras cette main contrainte à cet office,
Achever en tremblant ce rude sacrifice;
Pere, femme, n'ont plus ny de fils ny d'époux,
Quand ils sont devenus l'objet de ton couroux.
Mais plûtost, grand Cesar, veux-tu voir ton armée
Campée aux bords du Tybre & son onde alarmée
Aux yeux de ce Demon qui preside à ses eaux
J'iray marquer la place, & poser tes drapeaux.
Veux-tu voir à l'assaut de tes fortes machines
Nos murs ensevelis dans leurs vastes ruines;
Ce bras sous tes beliers fera de toutes parts
Ecrouler à tes yeux ces superbes remparts,
Enfin si les Dieux mesme irritoient ta colere,
S'ils trompoient tes desirs, s'ils osoient te déplaire
Leu

Leurs Temples démolis & leurs sceptres brisez
Me répondroient bien-tost de tes vœux méprisez.
Ce discours est insolent, cette enorme licence
Porte dans tous les cœurs l'audace & l'inpudence,
Et dans ces noirs esprits la voix d'un furieux
Fait taire en un moment la Nature & les Dieux.
Chacun se dépoüillant de honte & de tendresse
Par des cris redoublez marque son allegresse,
Et le bruit confondu de la bouche & des mains
Annonce aux Elemens la fureur des Romains.
Ainsi quand sur Ossa le fier vent de sa Thrace
Par un souffle éclatant signale son audace,
Les forests d'alentour ployant sous ses efforts,
Et soudain se dressant par des secrets ressorts,
Dans ces deux mouvemens d'une égale vitesse,
D'un bois qui sans relâche ou se panche, ou se dresse,
On entend resonner par le milieu des airs
Des sifflemens aigus, & bruyans concerts.
A l'ardeur qui remplit ces ames forcenées,
Cesar reconnoissant la voix des Destinées,
Craint que trop differer ses projets glorieux
Ne lasse la fortune, & rebute les Dieux ;
Du moins, pour ne voir pas leurs faveurs suspēduës,
Il rappelle soudain ses troupes épanduës,
Du Gaulois a asservy rend les fers moins pesans,
Et hazarde en un jour l'ouvrage de dix ans.
Ainsi ces garnisons, de qui la tyrannie
Fait encore la guerre aprés qu'elle est finie,
Et regne insolemment sur des Peuples soûmis,
Cherchent un autre proye & d'autres ennemis ;
Ainsi dans peu de jours la Gaule est presque libre,
Le Rhône peu Braver la puissance du Tybre,
Le Rhein peut secoüer le joug de son Tyran,
Et payer seulement tribut à l'Ocean,

Pour le Peuple de Seine & pour celuy de Loire
Le trouble des Romains est une ample victoire ;
L'Austrasie est en paix, Belges & Neustriens
Reprennent leur commerce & leurs droits anciens,
Ou dorment à loisir sur ces rives profondes,
Qui tantost sont du sable & tantost sont des ondes,
Et que par des combats qui durent nuit & jour,
La terre & l'Occean disputent tour à tour.
Si du fier Aquilon les haleines bruyantes
Roulent jusqu'à leurs bords ces vagues écumantes
Si l'onde ayant lassé l'effort de son tyran,
Retourne d'elle-mesme au sein de l'Ocean,
Si de l'Astre des nuits les courses inégales
De ces deux mouvemens reglent les intervales,
Ou si le Dieu du jour, pour ralentir ses feux,
Esleve jusqu'à luy ces flots impetueux,
Ie le laisse resoudre à ces ames sublimes
Qui mesurent les Cieux & sondent les abymes ;
Mais un juste repect me deffend de chercher
Vn secret, que les Dieux ont voulu me cacher.
A cet éloignement des Legions Romaines
Le Celte recommence à cultiver ses plaines,
Et de ce doux espoir il flatte ses sueurs
Qu'il doit seul moissonner le fruit de ses labeurs.
Le voisin de Charante & celuy de Garonne
Dône à ses premiers soins la Paix, qu'on luy redonne,
Bref, en ce temps heureux on void de toutes parts
Renaistre l'allegresse & refleurir les Arts ;
Ces divins Enchanteurs, de qui les puissans charmes
Font revivre un Heros abbatu sous les armes,
Qui transmettent sa gloire à la posterité
Et trouvent dans sa mort son immortalité :
Les Bardes entonnant leurs cantiques celebres
Rappellent leurs Guerriers du milieu des tenebres ;

L'innocence renaist. le culte des autels
Y fait fumer l'encens qu'on doit aux Immortels;
Le Druide en repos reprend ses exercices
Et l'appareil sanglant de ses noirs sacrifices,
Sur les Esprits divers ces esprits curieux
Ont seuls droit de cõnoistre, ou d'ignorer les Dieux;
Au milieu du silence & des bois solitaires
La Nature en secret leur ouvre ses Mysteres,
La retraite pour eux épuise ses faveurs,
Les sages veritez, ou les belles erreurs.
Ils pensent que des corps les ombres divisées
Ne vont pas s'enfermer dans les champs Elisées,
Et ne connoissent point ces lieux infortunez
Qu'à d'eternelles nuits le Ciel a condamnez;
De son corps languissant une ame separée
En reprend un nouveau dans une autre contrée,
Elle change de vie, au lieu de la laisser,
Et ne finit ses jours que pour les commencer.
Officieux mensonge! agreable imposture!
La frayeur de la Mort des frayeurs la plus dure
N'a jamais fait pâlir ces fieres nations,
Qui trouvent leur repos dans leurs illusions;
De là naist dans leurs cœurs cette boüillante envie
D'affronter une Mort qui donne un autre vie,
De braver les perils, de chercher les combats,
Où l'on se voit renaistre au milieu du trépas.
César à ce retour des Cohortes Romaines
S'empare des chasteaux & des villes prochaines,
Ces Ministres cruels d'un Maistre furieux
Vont traînant le ravage & l'horreur en tous lieux;
Et leur Chef meditant une affreuse vengeance,
Sur tout ce qu'il rencontre instruit sa violence.
Rome au débordement qu'exercent ces Mutins
Connoist son infortune & comprend ses destins;

Ce Tyran des Esprits, enfant de leur foiblesse,
De qui chacun se plaint & que chacun caresse,
Le bruit, cét imposteur, qui captiye nos sens,
De ses maux éloignez luy fait des maux presens,
A sa disgrace vraye en adjouste de feintes,
Et de vaines frayeurs aux legitimes craintes.
La Ville est toute émeuë, & le peuple alarmé,
Sent déja son mal-heur avant qu'il soit formé;
L'un soûtient que Mevagne au pied de ses murailles
A veu les champs couverts de milles funerailles,
Des Escadrons armez, & d'épais Bataillons
De sang & de carnage inonder les sillons:
Un autre a veu camper ces troupes forcenées,
Qu'à son cruel Vainqueur le Barbare a données,
Où le Nar serpentant au travers des roseaux
Va perdre dans le Tybre & son nom & ses eaux.
On sçait que ce Guerrier en approchant des portes
Divise en plusieurs corps ses nombreuses cohortes;
Mais le Cesar tracé dedans leur souvenir
N'est pas ce fier Cesar armé pour les punir;
Chacun se le dépeint plus grand & plus horrible,
Son air est plus affreux, sa veuë & plus terrible:
Et son ame changée a pris cette fierté
Du farouche Gaulois, que son bras a domté.
Ces barbares soldats armez pour sa querelle,
Satellites cruels d'une ame plus cruelle,
Ont promis à sa rage & leurs cœurs & leurs mains,
Et viennent saccager Rome aux yeux des Romains.
Ainsi cette tremblante & foible populace
Par des vives terreurs redouble sa disgrace,
Et sans chercher l'auteur du bruit qu'elle a semé,
Redoute un vain Phantôme, apres l'avoir formé.
Mais ces noires vapeurs & ces sombres nuages,
Qui parmy le vulgaire excitent ces orages,

Deviennent à l'instant un mal contagieux,
Et passent du plus foible au plus audacieux.
Le Senat penetré d'une frayeur mortelle
Précipitant sa fuite & trahissant son zele,
Remet aux deux Consuls ce penible devoir,
De vaincre les Tyrans, ou de les recevoir.
Mais au lieu de resoudre en cette conjoncture,
Où quel lieu les expose, ou quel lieu les assure,
Quel chemin les dérobe, ou les livre à Cesar,
Met leur fuite à couvert, ou leur vie en hazard,
Ces pâles Magistrats, cette troupe timide
Marche en confusion où son trouble la guide,
Et semble avec le Peuple en cette extremité
Disputer de bassesse & de timidité.
Alors cette frayeur que la Pourpre autorise,
Atteint plus vivement les cœurs qu'elle maistrise,
Dans de vagues transports tout ce Peuple égaré
Fait d'un peril douteux un desastre asseuré,
Abandonne sa Ville au lieu de la deffendre,
En va chercher la mort qu'il n'oseroit attendre;
On croiroit que la foudre ait fait en un moment
De Rome toute entiere un vaste embrasement,
Que la Terre agitée au fonds de ses entrailles
Estonne leurs palais & sappe leurs murailles,
Tant ces cœurs oubliant la gloire & le devoir
Dans leur fuite honteuse ont mis tout leur espoir.
Comme un Vaisseau battu des ondes revoltées
Voguant à la mercy des vagues irritées,
Si dans cette secousse on void enfin les masts
Gemir sous la tourmente & tomber en éclats,
Le Pilote tout pâle abandonnant la pouppe,
Sans écouter les cris de sa mourante trouppe,
Se lance dans les flots, & chacun va chercher
Son salut, ou sa perte avecque son Nocher;

De crainte du naufrage en ce peril extréme,
Chacun se fait soudain son naufrage luy-mesme,
Chacun se précipite afin de se sauver,
Et va chercher la mort de peur de la trouver.
Ainsi ce Peuple émeu du bruit qui le menace,
S'expose par sa fuite au peril qui le chasse;
Le Pere tout panché sous la rigeur des ans,
Tâche en vain par ses cris d'arrester ses Enfans,
C'est en vain que la Femme étale tous ses charmes,
Et montre à son Epoux son visage & les larmes;
Sans avoir dignement encensé les autels,
Sans concevoir des vœux aux pieds des Immortels,
Pour la derniere fois cette Troupe insensée
Se remplit de ses murs la veuë & la pensée,
Fuyant elle contemple avec des yeux mourans
Cette Rome qu'elle aime & livre à ses Tyrans.
Estrange loy des Dieux, qui creusent des abysmes
Sous le trône orgueilleux des Puissances sublimes;
Cruel arrest du Sort, qui permet à son bras
D'élever la Grandeur, & ne la soûtient pas!
Cette auguste Cité souveraine du Monde,
Dont le nom redouté remplit la Terre & l'Onde,
Mere des Conquerans, Nourrice des Heros,
Aux premieres frayeurs qui troublent son repos,
Au sùel bruit répandu de la revolte ouverte,
Rome n'a plus d'Enfans qui détournent sa perte;
Ces Guerriers, qui parmy les assauts étrangers
Dédaignent les hazards, provoquent les dangers,
Qui vont chercher la Mort & bravent sa rencontre,
Meurent d'étonnement avant qu'elle se montre.
Certes dans les Climats qui sont plus écartez,
Le Romain se trouvant pressé de tous costez,
Loin de voir balancer son ame grande & fiere,
Vne foible tranchée, un monceau de poussiere,

Ses murailles d'argile, ou de gazons legers,
Assurent son repos au milieu des dangers.
Toy, Rome, au premier bruit qui t'annonce ta perte
Tu deviens à l'instant une Cité deserte.
Tes Citoyens nombreux, ces remparts animez
Dans tes fermes remparts sont encore alarmez,
Mais souffrons la terreur dont leur ame est atteinte,
La fuite de Pompée autorise leur crainte,
Et dans l'étonnement du plus grand des humains,
Les Dieux marquent assez la chûte des Romains.
Mesme ne void-on pas que le Ciel en colere,
Pour leur faire sentir plus long-temps leur misere,
Pour étouffer l'espoir d'un traitement plus doux,
Par cent monstres divers exprime son couroux?
Des prodiges affreux & des spectres horribles
Sont d'un mal-heur prochain les presages visibles.
Au travers de la nuit on void dedans les Cieux
Eclater des flambeaux inconnus à nos yeux,
On void parmy les airs des torches enflamées,
Des javelots brûlans, des lampes allumées,
Cet astre mal-heureux qui change les Estats,
Dispense sa lumiere & l'horreur icy bas,
Et d'un sombre ascendant l'influence secrete
Fait d'un feu lumineux un sinistre Comete.
Le Dieu de la clarté dans le plus haut des Cieux
Sous une épaisse nuit envelope ses yeux:
La Lune au plus haut point de lumiere & de force,
D'avecque le Soleil souffre un triste divorce,
Et la terre couvrant ses noires actions,
De ce flambeau sacré fait mourir les rayons.
L'Apennin agité jusques dans ses racines,
A crû s'ensevelir dans ses propres ruines,
Et sur nous la Sicile a vomy de ses flancs
Des orages de souffre, & des cailloux brûlans.

Ces Demy-dieux, que Rome a placez sur les astres,
Ont senty nos travaux & pleuré nos desastres,
Les carreaux de la foudre en frappant les autels
Ont d'avec les humains banny les immortels.
Et nos Dieux familiers, nos Demons tutelaires,
Par des sueurs de sang expliquent nos miseres.
Ces sinistres oyseaux l'Orfroye, & les Hiboux,
Endurent le Soleil, & vivent parmy nous.
La nature produit mille formes hideuses,
D'affreux enfantemens, des couches monstrueuses:
A ces tristes objets les sens sont interdits,
Et la Mere fremit en regardant son Fils.
La cendre des tombeaux pousse des voix humaines,
Et l'on entend gemir des Urnes toutes pleines.
Une furie armée & d'ongles & de dents
Fait alentour des murs siffler mille serpens,
Et roulant en sa main une torche allumée
Empoisonne les airs de sa noire fumée,
Marius & Sylla, ces Manes odieux
Reviennent des Enfers se montrer à nos yeux,
Et donnent par leurs cris un funeste presage
Que Rome va bien-tost achever leur ouvrage.
Ces spectacles hideux, ces noires visions
D'un outrage sanglant vives expressions,
Livrant à tous les cœurs de mortelles atteintes,
Pour assurer son trouble, ou dissiper ses craintes,
Chacun veut consulter ces Oracles divers,
Pour qui les Cieux n'ont point de mysteres couverts.
Sur tous le grand Aruns, cét illustre Prophete,
Des Destins & des Dieux le sçavant Interprete,
Aruns, à qui la foudre & tous ses mouvemens
Des volontez du sort sont d'exprés truchemens,
Qui dans le seul aspect des bestes immolées
Envisage de prés les choses reculées,

Et pour qui des oyseaux le vol & les chansons
Sont de sçavans discours & de doctes leçons;
Ce Viellard arraché du calme & du silence
Leur offre son étude & son experience.
Donc aprés que du culte & des vœux visitez
Il eut reglé la pompe & les solemnitez,
Et prescrit à ce Peuple esclave de sa crainte,
Que de ses vastes murs il parcoure l'enceinte:
Soudain l'auguste Corps des Pontifes sacrez
A l'entour des remparts marche à pas mesurez,
Et ceux qui dans le temple ont de moindres offices,
Accompagnent ces Chefs des divins Sacrifices.
Les Vierges de Vesta, les sçavans Titiens,
Les Epulons joyeux, & les fiers Saliens,
Les Flamins, les Augurs, & les depositaires
Des Oracles divers & des secrets Mysteres,
Tous marchẽt en bel ordre, & poussẽt vers les Dieux
Des vœux & des soûpirs qui ne võt point aux Cieux.
Aprés cet appareil de la ceremonie,
Rome purifiée, & la pompe finie,
La Victime s'approche, & le coûteau tout prest
On sent qu'elle resiste à ce cruel arrest,
Par de rudes efforts trouble son sacrifice,
Et refuse son sang à ce funeste office,
Qu'elle ne peut souffrir les yeux des Immortels,
Et qu'un secret instinct l'arrache des autels.
Elle tombe pourtant sous le coup des Ministres:
Mais, ô prodige affreux! spectacles trop sinistres!
On void en mesme temps de son gosier ouvert
Couler à gros boüillons un poison noir & verd;
Le Prophete arrachant les entrailles vivantes
Examine le froy, & ses fibres mouvantes,
Il cherche dans le cœur & dans les intestins
La colere des Dieux, & l'arrest des Destins;

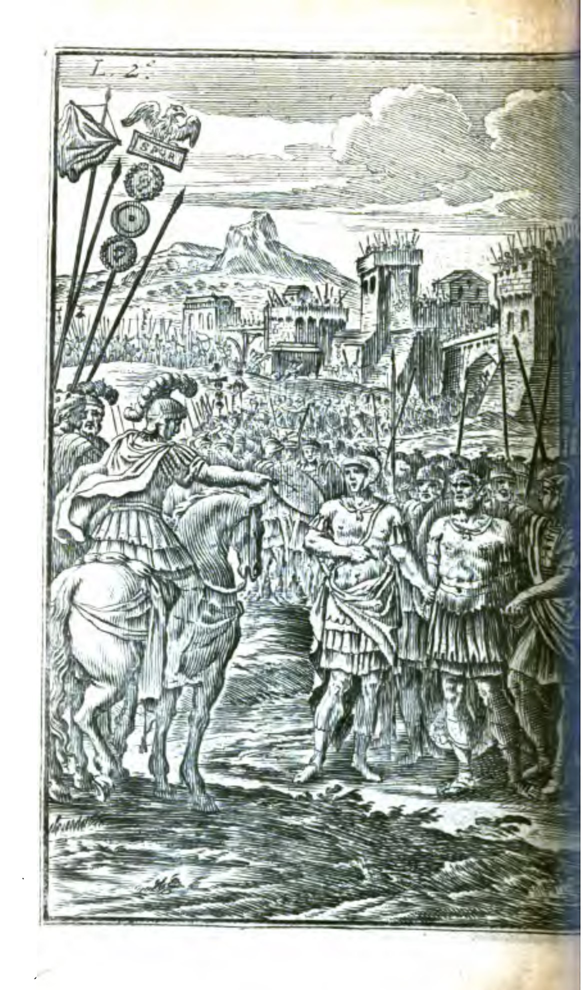
D'un sang noir & pourry leurs membranes tachées,
Les poulmons alterez, & leurs fibres cachées,
Le cœur sans mouvement, les veines sans couleur.
Portent dans son esprit le trouble & la douleur.
Au costé qu'il assigne à la force ennemie,
La couleur est vermeille, & la chair affermie,
L'autre est tout languissant & tout défiguré,
Et ce qui luy prononce un mal-heur assuré,
A la teste du foye une autre est attachée,
L'une à demy pourrie & presque desseichée;
L'autre dans sa vigueur & dans son mouvement
Explique les progrez d'un cruel changement.
O Dieux! s'écrie Arens, que vous a fait la terre,
Que ne puisse expier la flâme du tonnerre?
Puis-je, sans offencer le respect de ces lieux,
Annoncer aux Humains la vengeance des Cieux?
Arbitre des Mortels, qui detestes le crime,
Ie ne t'immole pas cette infame Victime,
Elle tombe en partage à des Dieux inhumains;
Et l'Enfer conjuré l'arrache de mes mains;
D'un trouble sans pareil je me sens l'ame atteinte,
Mais le mal-heur de Rome est plus grand que ma crainte;
Puisse l'art de Tages estre un art captieux,
Et toute ma science un songe specieux,
Puissent les Immortels changer nos destinées,
Revoquer leurs arrests, ou trencher nos années.
Ainsi le Grand Aruns pâle & défiguré
Marque en termes douteux un desordre assuré;
Son entretien confus, sa parole contrainte
Inspire à tous les cœurs une nouvelle crainte;
Il augmente leur trouble en déguisant le sien,
Et ne leur dit que trop en ne leur disant rien.
Mais cét esprit si grand & si plein de lumiere,
Qui des Globes de feu mesure la carriere,

Le sçavant Figulus, qui jusques dans les Cieux
Va lire la pensée & le secret des Dieux;
Ou les Astres, dit-il, roulent à la venture,
Et les loix du hazard gouvernent la Nature:
Ou si quelque Démon anime ce grand Corps,
Regle ses mouvemens, & conduit ses ressorts:
Certes je voy les Cieux armez contre la Terre
Livrer à ses Enfans une cruelle guerre.
Monarque des humains, quels assez rudes coups
Doivent enfin lasser ton bras & ton courroux?
Est-ce un arrest du Sort, que la Terre où nous sômes
S'entr'ouve sous nos pas & devore les Hommes?
Qu'aux premiers mouvemens de ses flancs agitez
Elle soit le tombeau des plus nobles Citez?
Que des Cieux courroucez l'influence funeste
Verse parmy les airs le poison & la peste?
Qu'au gré de tes rigeurs redoublant ses efforts
L'Ocean se revolte & brise tous ses bords?
Quoy que prononce enfin la fiere Destinée,
Je voy que de plusieurs la course est terminée;
Si Saturne élevé dans le plus haut des Cieux
Eust joint ses feux obscurs aux Astres pluvieux,
Le Ciel encore un coup eust noyé les campagnes,
Et la Mer inondé la cime des montagnes;
Si de l'Astre du Jour les feux & la clarté
Du Lion redoutable échauffoient la fierté,
L'Vnivers embrasé, la Nature enflamée
Ne seroit qu'un amas de cendre & de fumée.
Toy, Démon des combats, Ministre de l'horreur,
Qui viens du Scorpion irriter la fureur,
Et dont les yeux brûlants consument la Balance,
Que veut cette menace & cette violence?
Venus est toute pâle, & sont teint sans vigueur
Ne peut de ce cruel desarmer la rigueur;

L'Astre de Iupiter au bout de sa carriere
Plonge dans l'Ocean son char & sa lumiere ;
Mercure sous l'effort d'un démon plus puissant
Sent sa force détruite & son feu languissant,
Et ce Dieu mal-heureux, qui preside à la Guerre
S'est rendu le Tyran du Ciel & de la Terre.
Qué dénormes projets ! que de sanglans combats
Ses yeux enpoisonnez allument icy bas !
Que de sang répandu ! que detriste ravage !
Je voy regner la force & triompher la rage,
L'innocence est vaincuë & ses droits abbatus,
Et les crimes heureux font les grandes vertus.
Cette indigne fureur verra beaucoup d'années:
Mais qu'elle continuë au gré des Destinées ;
Rome, au lieu de trancher le cours de tes mal-heurs
Fay vivre ta disgrace & traîne tes douleurs,
En prologeant tes maux, tu recules ta honte,
Tu régnes dans les troubles, & le calme te domte,
A l'infame retour de ta tranquillité
Tu fais cruellement mourir ta Liberté,
Cette honteuse Paix ne vient qu'avec un Maistre,
Et tu te mets au fers en la voyant renaistre.
Ces presages mortels n'avoient que trop semé
La détresse & l'effroy dans ce Peuple alarmé ;
Mais pour accorder mieux leur crainte à leur disgr
Le Ciel à couroux accorde ses menaces.
Telle que du sommet de ce Mont fortuné ;
Où preside le Dieu de pampres couronné,
D'un pas impetueux descend une Bacchante,
Les yeux estincelans, & la bouche écumante ;
Telle au milieu de Rome une Dame en fureur
Par ses cris éclatans redouble la terreur.
Que me veut Appollon ? quelle force inconnuë
D'un vol précipité m'emporte sur la nuë ?

Ie découvre à la fois cent differents climats,
J'apperçois le Pangée & ses tristes frimats,
Les champs Philippiens, cette plaine funeste,
Le theatre sanglant de la haine celeste.
Triste déreglement, que les Dieux ont permis!
Comment voir des combats, sans voir des ennemis,
Voir la confusion à la gloire assortie,
Rome victorieuse, & Rome assujettie?
Maintenant je m'envole aux cantons du Levant,
Où le Sort va pousser ses rigueurs plus avant,
Je reconnois ce Tronc exposé sur le sable,
Des cruautez du Nil monument déplorable;
Ie prens une autre route, & du milieu des airs
I'entrevoy la Lybie & ses vastes deserts,
Où des cruels Destins l'ordonnance fatale
A transporté soudain les restes de Pharsale.
Mais un vole plus rapide & plus audacieux
M'éleve davantage, & m'aproche des Cieux,
Je contemple sous moy l'orgueil des Pirenées,
Franchis legerement les Alpes étonnées,
Et trouve à mon retour qu'un juste assassinat
Tranche nos differens au milieu du Senat;
Toutesfois je m'abuse, & des cendres d'un Maistre
D'autres plus inhumains commencent à renaistre;
La fureur se répand en cent climats divers,
Et je vay de nouveau parcourir l'Univers;
Donc, ô grand Apollon, qui me prestes des aisles,
Montre moy d'autres Mers & des Terres nouvelles.
Dans les crimes nouveaux cachons les anciens,
Et ne revoyons plus les Champs Philippiens.
A ces mots la douleur luy tranche la parole,
Son visage se trouble, & son ame s'envole,

FIN DU PREMIER LIVRE.


L. 2.
SPQR

L'A

PHARSALE DE LUCAIN, OU LES GUERRES CIVILES DE CESAR ET DE POMPE'E.

EN VERS FRANÇOIS.

LIVRE SECOND.

TANT de monstres divers expriment en tous lieux
L'inconstance du sort & la haine des Dieux,
Et les déreglemens du Ciel & de la terre
Annoncent l'injustice & présagent la guerre.
Monarque tout-puissant, qui conduis les humains,
Pourquoy nous laisses-tu lire dans tes desseins,
Prévoir nostre infortune, aller à sa rencontre,
Et sentir ta vengeance avant qu'elle se montre?

Soit que dés ce moment, où nasquit l'Vnivers,
La Nature ait prescrit ses mouvement divers,
Et qu'un ordre fatale des causes enchaînnées
La soumettre elle-mesme aux loix qu'elle a donn[ées]
Que l'immuable cours de ses fermes arrests
Face la decadence, ainsi que les progrez :
Ou soit que le Hazard & ses incertitudes
Reglent nos changemens & nos vicissitudes ;
Cache un peu ton courroux, & permets seulem[ent]
Qu'il tonne & qu'il foudroye en un mesme mom[ent]
Assouuis ta rigueur, mais suspends tes menaces,
Et laisse-nous sentir, sans haster nos disgraces,
Sans aller vainement chercher dans l'avenir
Et dequoy te vanger & dequoy nous punir.
Donc aux objets d'horreur qu'estale la Nature
Tout le peuple fremit de sa perte future,
LesGrands suivẽt le Peuple en ce commun mal-h[eur]
Prenent ses vestement, ainsi que sa douleur,
Et changeant leur éclat en un sombre équipage
Accordent leurs habits avecque leur visage ;
Leurs sanglots sont unis, leurs accens confondus,
La Grandeur éclipsée, & ses droits suspendus.
De ces foibles Romains les premieres alarmes
Font parler seulement les soûpirs & les larmes,
Et n'ont, pour accuser la vengeance des Dieux,
Que ce muet discours & du cœur & des yeux.
Ainsi quand le Cizeau de la Parque severe
Tranche les jours du Fils dans les bras de la Mere,
Son esprit étonné n'appelle à son secours
Ny les cris éclatans, ny les tristes discours,
Et ne met pas encor ses ongles en usage
Et contre sa poitrine & contre son visage ;
Mais voyant ce teint pâle & ces traits effacez,
Cette lumiere éteinte, & ces yeux enfoncez,

Elle sent que l'horreur de son ame agitée
Tient sa douleur captive & sa voix arrestée,
Et son cœur abbatu sous ces rudes combats
Contemple sa disgrace & ne la comprend pas.
A cette émotion, dont la Ville est atteinte,
Les femmes vont mélant leur détresse & leur crainte,
Déchirent leurs atours, s'arrachent les cheveux,
Et poussent vers le Ciel des plaintes & des vœux
Leur ame trop sensible au soin qui la devore;
Aigrit en mesme temps le pouvoir qu'elle adore;
Chaque Téple est ouvert, l'encés fume en tous lieux,
On divise ses cris, on partage les Dieux,
Et le Temple du Dieu qui regit la Nature,
N'a pas seul tous leurs vœux, ou seul tout leur murmure.
Pleurons, pleurons, dit l'une, en plombant de sa main
Par des coups redoublez son visage & son sein,
Ne gardons point nos pleurs à nos derniers orages,
Et de plus grands ennuis à de plus grands outrages:
Tant que de nos deux Chefs le sort est en suspens,
La douleur est permise & nos cris innocens;
Lors que de l'un des deux Rome sera la proye,
Il faudra concevoir ou feindre de la joye,
Adjouster cette honte à tant de maux soufferts
D'adorer un Tyran, & de baiser nos fers.
Mesme ceux dont la gloire, ou dont l'erreur commune
A l'un des deux Rivaux attache la fortune,
La colere dans l'ame & le feu dans les yeux
Interrogent le Ciel, & querellent ses Dieux.
Pourquoy n'avons-nous veu l'orage de Lybie
Esteint de nostre sang, ou Cannes, ou Trebie?
O Ciel! cruel auteur de nos dissentions,
Revolte contre nous toutes les Nations,
Anime le Persan, arme les Messagetes,
Soûleve en mesme temps les Daces & les Getes,

Ne nous redonne point les charmes de la Paix;
Mais des troubles civils étouffe les projets :
Ou si tu mets ta gloire à perdre l'Hesperie,
Espargne nous le crime & saoule ta furie,
Foudroye en mesme temps nos Chefs avecque no
Avant que nos forfaits provoquent ton courroux;
Veux-tu qu'un long progrez de meurtre & de rav
Decide à qui des deux Rome tombe en partage?
A peine est-il permis à des coeurs genereux
D'arracher à ce prix la couronne à tous deux;
Ainsi contre le crime où leur ame est contrainte,
Le devoir expirant fait sa derniere pleinte.

Mais les foibles Veillards, ces Peres mal-heureu
Trēblant pour leurs Enfans, cōme ils tremblent pou
Accusent leur vieillesse & ses faveurs cruelles (eux,
Qui les gardent encore aux Discordes nouvelles.
Helas, s'écria l'un, les yeux noyez de pleurs,
Cherchant un grand exemple à ses grandes douleu
Ie revoy l'appareil de ces noires tempestes,
Que le Ciel autrefois enfantoit sur nos testes;
Lors qu'apres la Lybie & les Cimbres défaits,
Il cacha Marius sous des roseaux épais.
Lors qu'il ravit ce Monstre à sa perte prochaine,
C'est ainsi qu'il formoit les projets de sa haine,
Ce tyran toutesfois vid ses sens estonnez,
Sa fierté retenuë & ses bras enchaînez :
Ce Tyran, qui malgré sa barbare conduite
Devoit aux yeux de Rome, apres Rome détruite,
Aprés les noirs progrez d'un sanglant attentat,
Expirer dans la Pourpre & mourir dans l'éclat,
Vange desia les Dieux de sa rage insensée,
Et reçoit de son crime une peine avancée.
La Mort souvent nous fuit, en vain un furieux
Pense tremper ses mains dans ce sang odieux,

A ses premiers efforts sa vigueur est glacée,
Sa vaillance interdite & sa main repoussée ;
Il void de tous costez les spectres des Enfers,
Et Marius terrible au millieu de ses fers ;
Vne éclatante voix l'interrompt & luy crie,
Sauve, sauve cet Homme, & calme ta furie,
Il doit auparavant que ses jours soient finis,
Consommer des forfaits, qui sont desia punis ;
Cimbre, si ta défaite échauffe ta vaillance,
Sçache que cette vie importe à ta vengeance ;
La clemence des Dieux n'épargne pas ses jours,
Mais plutost leur colere en prolonge le cours,
Et leur haine perdoit en la mort d'un seul Homme
La chûte d'Ausonie & le débris de Rome.
Enfin las d'estre en proye à de si longs travaux,
Il cherche un sort plus doux, ou des tourments nouveaux,
Il aborde en Lybie au travers des orages,
Il void ce triste Champ de ses premiers ravages,
Et va porter sa honte & montrer sa douleur,
Où son bras fit jadis triompher sa valeur,
Cartage & Marius dans leur chûte commune
Se consolent l'un l'autre en voyant leur fortune ;
L'un de l'autre pesant le sort capricieux,
Ils charment leur supplice & pardonnent aux Dieux.
Sur ces bords mal-heureux d'une Terre ennemie,
Theatre de sa gloire & de son infamie,
Il conçoit à loisir un monstrueux dessein,
Digne enfant de l'Afrique & non pas d'un Romain ;
Si-tost que le Destin complice de sa rage,
A ce fier Mal-heureux montre un plus doux visage,
Il dresse l'appareil de ses grands attentats,
Remplit des legions de serfs & de forçats,
Rappelle les bannis, affranchit les Esclaves,
Et les plus scelerats sont pour luy les plus braves,

Il abhorre d'en voir ſous ſes honteux drappeaux,
A qui les grands forfaits ſoiët des möſtres nouve
O Dieux quand ce cruel eut forcé nos murailles,
Que d'horreur! que de ſang! & que de funerailles
On void rougir la terre & pâlir le Soleil,
La Thiare & la Pourpre ont un deſtin pareil,
Et ce Barbare meſle au gré de ſa colere
Le Sang Patricien à celuy du Vulgaire;
En cherchant des objets dignes de ſon courroux,
Il fait choir en paſſant la foule ſous ſes coups;
C'eſt en vain qu'à ſes yeux les Vieillards trop timi
Montrent en ſoûpirant leurs cheveux & leurs ri
Et pour luy les Enfans ſont dignes de perir,
Si toſt qu'ils ont la vie & qu'ils peuvent mourir.
C'eſt ſuivre l'entement la rage qui l'anime,
D'eſpargner l'innocence & de chercher le crime;
Et pour ne perdre point ſa vangeance & ſes pas,
Souvent il verſe un ſang qu'il ne connoiſſoit pas
Le ſeul eſpoir qui s'offre en ces peines cruelles,
C'eſt d'appliquer la bouche à ſes mains crimine
Mais trop dignes Romains de tât de maux ſouffe
Trop dignes d'un tel Maiſtre & de porter ſes fer
A peine eſt-il permis à des ames bien nées
D'acheter à ce prix de nombreuſes années,
Bien loin d'en prolonger l'infamie & le cours,
Tant que Sylla revienne & qu'il tranche nos jo
Heureux ceux qu'une mort officieuſe & prompt
Par cent coups redoublez arrache à cette honte
Trop heureux Bebius d'irriter ces efforts
Qui conſacrent ta gloire en déchirant ton corps
Antoine fortuné, dont la teſte chenuë
Tombe ſous le trenchant d'une lame inconnuë,
Et pere d'un tyran les infames repas,
Tu prévois ta perte & ne la fuyois pas.

y, vieillard glorieux, Scevole magnanime,
: Prestre de Vesta, tu deviens sa Victime !
ı t'immole,& tu tiens pour un sort bien-heureux
: tomber à ses pieds & mourir dans ses feux ;
ais ton sang tout glacé dans ce corps qu'on enta-
refuse aux couteaux & pardonne à la flame; (me,
res tant de carnage & tant d'excez nouveau,
arius prend encore & Haches & Faisceaux,
sa fureur lassée, & non pas assouvie,
finit dans la Pourpre & son crime & sa vie,
y, qui pour expier des actes si sanglants
voit un grand exemple à des forfaits si grands.
tranges changemens ! rare vicissitude !
el destin plus propice, ou quel destin plus rude ?
Ciel en un seul Homme a-t-il jamais uny
Vainqueur moins heureux,& tyran moins puny ?
ais la Porte Coline & le Port de Preneste,
eatres odieux d'un spectacle funeste,
rent en mesme temps le massacre & l'horre ur
-delà de sa mort estendre sa fureur,
rent à ce cruel survivre sa vangeance,
me presque sujette & son sort en balance,
s Samnites fougueux tramer à ses Enfans
honte de Caudis, ou des mal-heurs plus grands.
Enfin Sylla revient apres tous ces outrages
mé d'une autre foudre & de plus grands orages ;
is fier que son Rival, & plus impetueux,
apporte dans Rome & le fer & les feux,
vange dans l'ardeur d'un couroux trop funeste
sang qu'elle a perdu, sur le sang qui luy reste ;
: fer fume en tous lieux; ses coûteaux acerez
s membres corrompus vont au moins alterez ;
proscrit, il est vray, la bassesse & le crime,
ais helas ! sa rigueur n'a plus d'autre victime;

Sa haine se déborde, & son cours indomté
Ne trouve point d'obstacle à sa rapidité.
Ces supposts inhumains que son pouvoir engage,
Consultent leur vangeance aussi bien que sa rage,
Soudain leurs ennemis sont devenus les siens,
Qu'ils versent à leurs choix le sang des Citoyens,
Qu'ils outragent le Ciel, qu'ils blessent la Nature,
C'est retablir leur Maistre & venger son injure :
Sylla les authorise & commande à leurs bras
Toutes les cruautez qu'il ne leur deffend pas.
Les serfs sur leur seigneur vangent leur servitude,
Le plus rude attentat pour eux est trop peu rude,
Le Frere de son Frere est le crime & le prix,
Le Pere est devenu l'assassin de son Fils,
Le Fils plonge le fer dans le sein de son Pere,
Et le bras tout sanglant, demande son salaire.
On fuit, on se dérobe, on cherche du secours
Dans le creux des tõbeaux, dans les grottes des Ours
L'un contre sa poitrine armant sa violence
Ravit à ses Tyrans sa vie & leur vangeance ;
L'autre dans le poison cherchant un doux trépas
Epargne à ses frayeurs de plus rudes combats.
L'un avant que sa main déchire ses entrailles,
Prépare son bucher, dresse ses funerailles,
Puis il s'ouvre le flanc, & maistre de son sort
Rend luy mesme en mourant les devoirs à sa mort
L'autre se precipite, & par un coup estrange,
Tombant sur ses Bourreaux il se tuë & se vange.
Tout succombe à la force, on void de toutes parts
Des montagnes de morts, de funestes remparts,
Des flots impetueux & de sang & de larmes,
Et la teste des chefs à la pointe des armes.
Tout ce qu'a veu jadis sous un Ciel rigoureux
La caverne d'Anthée & de triste & d'affreux,

ede au destin de Rome, & son Vainqueur efface
r le Tyran de Pise, & le Tyran de Trace.
Bien-tost ces corps pourris exhalent en tous lieux,
equoy punir la Terre & corrompre les Cieux,
t non-tost dans les airs ces vapeurs agitées
angent de leurs Bourreaux leurs Ombres irritées.
'est alors que tout pâle & les sens interdits
e Fils cherche son Pere & le Pere son Fils;
ue la Femme pensant au milieu du carnage
'un Espoux égorgé démesler le visage,
t souvent abusée a des traits effacez
azarde innocemment des baisers insensez,
ue sur une apparence & foible & mensongere
le presse à loisir une bouche estrangere,
t consultant apres tous les lineamens
etracte ses baisers & ses embrassemens.
'est alors que tremblant & le coeur plein de glace
mille & mille troncs étendus sur la place
tâché d'assortir les restes precieux,
reste d'un cher Frere abbatu a mes yeux.
Puis-je vous retoucher la peinture odieuse
'une mort trop barbare & trop ingenieuse,
ont les corps redoublez & les traits confondus
nt cent fois à Catule immolé Marius;
'une Mort immortelle, & dont les artifices
'une seule Victime ont fait cent Sacrifices;
es trop appaisez, vous ne demandiez pas
s bouches devoirs d'un si rude trépas:
atius, d'un Tyran le complice & le Frere,
pour l'un & l'autre un rigoureux salaire,
mille & mille endroits on déchire son corps,
une seule vie on cherche mille morts;
qu'à chaque membre on égale sa playe,
épargne son ame autant comme on l'effraye,

L'artifice cruel de ces Courages bas
Fait languir son supplice, & vivre son trépas;
Sa langue est arrachée, & parmy la poussiere
Acheve en palpitant une plainte grossiere,
Elle accuse tout bas ces cruels traittemens,
Qui deffendent les cris à de si grands tourmens.
L'oreille suit la langue, & le nez suit l'oreille,
Ses mains souffrent en suit une rigueur pareille,
Et ses yeux tout remplis de ces coups inhumains
Ont la mesme disgrace & vont chercher ses mains.
Bref il ne peut mourir & la fureur est lasse,
Son corps n'est plus enfin qu'une hideuse masse.
Sans rapport, sans figure, & pareille à ces corps
Que l'Ocean devore & vomit sur ses bords,
Ou pareille au débris de ses foibles Hosties,
Dont les carreaux du Ciel confondent les parties.
Parricides trompez, Bourreaux trop indiscrets,
Vous perdez vos fureurs en effaçant ses traits! (stre
Pour offrir un doux charme aux yeux de vostre Mai-
Pour flater sa vengeance, il devoit le connoistre:
Mais dans ce reste affreux de cent & cent trépas
Il cherche Marius & ne le trouve pas.
Sylla pour couronner enfin sa tyrannie
S'immole la Jeunesse & la fleur d'Ausonie.
Certes que tant de morts s'etalent icy bas;
Souvent c'est la fureur du Demon des combats,
Ou de l'Air infecté l'impression funeste,
Qui verse dans les cœurs le poison & la peste:
Quelquefois l'Ocean & ses flots revoltez,
Qui franchissent leurs bords couvrent les citez,
Ou la Terre creusant un affreux precipice;
Mais jamais tant de morts ne furent un supplice.
Iamais d'un cœur outré des transports vehemens
N'ont permis tant d'éclat à ses ressentimens.

Au

Au travers de la foule & parmy le carnage
La main des aſſaſſins trouve à peine un paſſage;
Mais ces corps mal-heureux ſecondent leurs Tyrans,
Et la chûte des morts acheve les mourans.
L'impitoyable autheur de ce funeſte orage
Du haut de ſa fierté contemple ſon ouvrage,
De ces objets ſanglants ce barbare Vainqueur
Repaiſt avidement & ſes yeux & ſon cœur;
Loin de fremir d'horreur en regardant ſa proye,
Ainſi que dans le ſang, il nage dans la joye;
Enfin, pour conſommer ſes cruels attentats,
Ayant proſcrit la vie, il proſcrit le trépas;
Au lieu d'abandonner ces victimes ſanglantes
Aux devoirs qu'on veut rendre à leurs Ombres erran(tes
On roule dans les flots ces cadavres hideux,
Les uns ſont dans le Tybre; & les autres ſur eux;
A ce triſte rempart l'onde arreſte ſa couſe,
Et malgré ſes efforts remonte vers ſa ſource:
Mais aux fleuves de sãg, qui baignent tous ſes bords,
Elle s'enfle ſoudain & revomit les corps,
A ce nouveau ſecours redouble ſa furie,
Et porte à l'Ocean les crimes d'Heſperie.
C'eſt ainſi qu'on acquiert ces tiltres glorieux
Et d'Appuy de l'Eſtat & de victorieux.
Avoir au Champ de Mars un riche Mauſolée,
C'eſt le prix éclatant d'une rage aveuglée.
Voilà, voilà, Romains, les funeſtes crayons
Des horreurs que deſia trament nos factions;
Déja dans ces portraits je lit nos avantutures,
Et dans nos maux paſſez nos diſgraces futures,
Toutesfois je m'abuſe, & le Ciel en couroux
Deſtine les Humains à de plus rudes coups;
Marius & Sylla n'alloient qu'à la vengeance,
Nos Chefs en ſe vangeant aſſurent leur puiſſance.

Ainsi de ces Viellards le trouble ingenieux
Haste leur infortune & devance les Dieux.
Brute de ces frayeurs deffend son grand courag
Et conserve le calme au milieu de l'orage ;
Au point que la nuit sombre efface les couleurs,
Dispense le sommeil & charme les douleurs,
Il va chercher Caton, ce sublime Genie,
L'Oracle de l'Estat & le Dieu d'Ausonie ;
Cette ame inaccessible aux changemens divers
Rouloit dans son esprit le sort de l'Univers,
Veilloit sur ses Romains, leur partagoit son zele
Et craignoit tout pour eux, sãs riẽ craindre pour el
Seul exemple, dit Brute, & reste precieux
De cette âpre Vertu qu'adoroient nos Ayeux,
Divinité visible, Homme au dessus de l'Homme,
Sur qui roule l'attente & le Destin de Rome!
Assure mon esprit, instruis ses mouvemens,
Et sur tes volontez regle mes sentimens ;
Qu'en ces divisions chacun se face un Maistre ;
Brute n'en connoist point si Caton ne veut l'estre
Que resout donc ton cœur? où panchent tes dessein
Vois-tu sans t'émouvoir le trouble des Romains ?
Ou bien au gré du sort meslé dans la tourmente
Rens-tu la honte illustre & la rage innocente ?
Ces foibles Partisans, qu'arment nos Factieux,
N'outragent pas en vain la Nature & les Dieux,
Ils vendent à leurs Chefs leur bassesse & leurs crim
Et d'un lâche interest ils se font les victimes.
L'un dans la violence & dans la cruauté
A des forfaits publics cherche l'impunité :
L'autre à son indigence accommodant son zele ;
S'arme biẽ moins pour luy qu'il ne s'arme cõtre el
Mais la Guerre n'a rien digne de tes sueurs,
Tu vois son infamie & non pas ses faveurs ;

Que dira ta vertu, que dira ton courage ?
Si toy-mesme à la fin tu détruis ton ouvrage ?
Que dira ce Caton la gloire des Latins,
Si Caton est enfin le secours des mutins ?
De tes nobles travaux tu perds la recompense,
Et tout ce que t'apporte une longue innocence,
C'est que dans ces Partis que la fureur soûtient,
Chacun entre coupable, & Caton le devient.
Ah plûtost que de prendre une si noire envie,
Plûtost que d'imprimer cette tache à ta vie,
D'appuyer la discorde & ses forfaits divers,
Laisse, laisse perir & Rome & l'Univers.
Chacun dans la chaleur du meurtre & des alarmes
Voudroit estre ton crime & mourir de tes armes,
Chacun voudroit tomber sous un si noble effort
Et flétrir ta vaillance en consacrant sa mort.
Du haut de ta vertu dans une paix profonde,
Toûjours semblable à toy, voy les troubles du mõde;
Garde cette belle ame à de plus beaux desseins,
Et separe Caton du reste des Humains.
Voy ces Spheres de feu, ces Globes de lumiere,
Rien n'interrõpt leur course, ou chãge leur carriere;
Voy l'Olympe orgueilleux, sa cime dans les airs,
Contemple sans frayeur la foudre & les éclairs :
Elle void à ses pieds épaissir les nuages,
Eclater la tempeste & fumer les orages.
Enfin de tant de Corps qu'embrasse l'Vnivers;
Les plus bas sont en proye aux changemens divers:
Mais les plus élevez gardent une bonace
Que jamais rien n'altere & que rien ne menace.
Qu'elle gloire à Cesar, quel charme à sa fureur,
D'avoir troublé la paix jusque dedans ton cœur !
Te joindre à ses Rivaux, avec luy te commettre,
C'est flater son orgueil & non pas le soûmettre.

Et rien à sa fierté n'offre un appas plus doux
Que de l'avoir jugé digne de ton couroux.
Tu vois toute la Pourpre & tout le choix de Rome.
Se ranger à l'envy sous les loix d'un seul Homme,
S'exposer sous Pompée aux plus affreux hazards,
Et d'un Homme privé suivre les étendarts ;
Fuy donc ces Factions que l'orgueil a fait naistre,
Ou seul dans l'Univers Cesar n'a point de maistre.
Que si l'amour des loix & de la liberté
Inspire dans nostre ame une sainte Fierté,
Brute dans le repos, tant qu'il verra suspendre
Les funestes progrez du Beau-pere & du Gendre,
Suspend les mouvemens & du bras & du cœur,
Mais apres le combat il détruit le Vainqueur.
A ces nobles transports d'une ame grande & belle,
La civile fureur n'est que trop criminelle,
Ses excez, dit Caton, estonnent le plus fort,
Mais la vertu se rang aux volontez du Sort ;
Forte dans le bon-heur, forte dans les desastres,
Sans contrainte elle suit la contrainte des Astres.
Dûssay-je devenir l'appuy des Factieux,
Le crime de Caton est le crime des Dieux.
Qui pourroit sans fremir voir le débris du Monde,
Voir la confusion de la Terre & de l'Onde ?
Le sage s'accommode aux changemens divers,
Et l'Homme genereux se doit à l'Univers,
Rome dans les douleurs, Rome dans les disgraces
Tu forces la pitié des Getes & des Daces !
Et Caton cependant du haut de sa vertu
Verra d'un œil égal ton empire abbatu ?
Il verrra sans horreur ta liberté seduite,
Ta vaillance captive & ta gloire détruite ?
Non, nõ, telle qu'un Viellard qui dãs ses derniers ans,
Voit mourir son attente avecque ses enfans,

Augré de ses ennuis dresse leurs funerailles,
Allume le bucher qui brûle ses entrailles,
Et d'un cœur abbatu cherche dans son mal-heur
Dequoy nourir sa peine & picquer sa douleur;
Ainsi Rome, appuyant ta gloire chancelante,
J'embasse avecque toy ta liberté mourante:
L'image des travaux ou celle des tourmens
Ne sçauroient t'arracher à mes embrassemens.
Ouy, suivons les Destins & leurs loix inhumaines;
Donnons à leur couroux tout le sang de nos vaines.
Que les traits de la Mort me seroient precieux,
S'ils devoient appaiser les Enfers & les Cieux!
O course de mes jours noblement racourcie,
Si Caton en mourant a le sort de Decie! (coups,
Qu'au milieu des deux Camps percé de tous leurs
De tous il soit la proye & le salut de tous,
Heureux en expirant d'estre seul tout leur crime,
Si des Dieux irritez il est seul la vistime.
Mais helas! je me flatte & je perds mes souhaits,
Le Ciel veut plus de sang, l'Enfer plus de forfaits?
Allons donc, Brute, allons, où le Sort nous entraisne,
Executons sur nous les ordres de sa haine;
Attendant que les Dieux prononcent leurs arrests,
Ie me donne à Pompée & suy ses interests,
Ou plûtost dans son Camp, où le Senat m'appelle,
Ie me donne à l'Estat & soûtiens sa querelle;
Qu'il sçache ce Guerrier, dont je me rend l'appuy,
Que si les Dieux enfin s'interessent pour luy,
Si sa haute vaillance enfin n'est pas trompée,
Il a vaincu pour Rome, & non pas pour Pompée.
Ce discours si pressant ce conseil glorieux,
Aux oreilles de Brute est l'oracle des Dieux,
Il ouvre tout son cœur au beau feu qui l'anime,
Et la Guerre n'a plus de honte ny de crime.

Cependant au moment que renaist le Soleil,
La pieuse Martie en un sombre appareil
De son Hortensius la course terminée,
Redemande à Caton son premier Hymenée.
De cet illustre Epoux jadis les chastes feux
Firent toute sa gloire, & furent tous ses vœux :
Mais quand elle eut donné de sa couche feconde
Des Enfans à Caton, & des Heros au Monde,
Il veut qu'en d'autres lieux cette chaste Beauté
Porte l'heureux espoir de sa fecondité.
Donc sans interroger sa douleur ou sa joye,
Elle est d'un autre Epoux le bon-heur & la proye ;
La Parque ayant enfin rompu ces seconds nœuds,
Et les feux d'un bucher esteint ces nouveaux feux,
Laissant à sa détresse abbatre son courage,
Se plombant la poitrine, outrageant son visage,
(Charme aux yeux de Caton bië puissant & bië doux)
Soudain elle se rend à son premier Epoux.
Tant qu'un sang plus fecond a roulé dãs mes veines,
I'ay de tes volontez fait des loix souveraines,
I'ay, dit-elle, Seigneur, en de nouveaux liens
Accomply tes desirs & triomphé des miens ;
Mais ce sang tout glacé, cette vigueur lassée
Souffre que je remonte à ma gloire passée,
Rends Caton à Martie, & Martie à Caton,
Ou plûtost de l'Hymẽ rends-moy l'ombre & le nom:
Qu'un jour de nos deux cœurs cette derniere étreinte,
Gloire de mon sepulchre & de ma cendre éteinte,
Sauve ma renommée & prouve à nos Neveux,
Qu'un aveugle respect a fait mes seconds vœux ;
Que ta vertu severe, & non mon inconstance,
A rangé mes desirs sous un autre puissance.
Ie ne viens pas chercher les douceurs de la paix
En un temps où la guerre étale ses forfaits ;

Au milieu du repos, au milieu des alarmes,
Caton a pour mes yeux toûjours les mesmes charmes;
Ie veux dans les hazars, compagne de tes maux,
Suivre ta destinée, & sentir tes travaux,
Et je ne puis au calme abandonner ma vie,
Ou craindre des perils, qu'affronte Cornelie.

Ces nobles mouvemens d'une tendre amitié
Dans l'ame de Caton trouvent de la pitié,
Et bien que la douleur d'une ville étonnée
Semble opposer ses droits à ceux de l'Hymenée,
Aux yeux des Immortels ces Amans genereux
Sans pompe & sans éclat se rengagent leurs vœux;
Ce saint Iour ne void point leurs portes étoffées
D'Escharpes, de Bouquets, de Festons, de Trophées,
Le feu des Diamans, la pourpre des Rubis
Ne méle point son lustre à celuy des habits;
Ombre d'Hortensius ne soyez point jalouse,
Martie en mesme temps fait la Veuve & l'Epouse;
Saintement partagée entre Caton & vous,
Comme un de ses enfans, elle embrasse un Espoux,
Et fait en ce grand jour que sa vertu signale,
De sa robe de deüil sa robe nuptiale;
Leur hymen est secret, & seul en ce besoin
Brute est d'un feu si pur l'auspice & le témoin;
Mesme au point que Caton sous ce joug se rengage;
Un air toûjours égal regne sur son visage,
Une masle tristesse, une grave douleur
Du mal-heur de l'Estat fait son propre mal-heur.
Voila de ce Heros la Secte rigoureuse,
La vertu la plus dure est la plus glorieuse;
Ce qui flate les sens, ne va point jusqu'à luy;
Et leur plus douce amorce est son plus grand ennuy;
Exempt des mouvemens d'un courage vulgaire
Il est de sa Patrie & l'Epoux & le Pere,

D'un rigoureux devoir, sectateur rigoureux,
Et du solide honneur seulement amoureux ;
Loin de trouver du charme aux festins magnifiques,
Aux habits somptueux, aux superbes portiques,
Son luxe est d'adoucir, sa gloire est de braver
Les rigueurs de la faim, & celles de l'Hyver ;
Sur les chastes desirs d'une seinte lignée
Il se regle l'usage & les droits d'Hymenée,
Et lors que les plaisirs sont joints à son devoir,
Pour luy c'est les souffrir, & non les recevoir.
Desia le grand Pompée & sa troupe timide
Marchant d'un pas leger où la crainte les guide,
Avoient choisi Capouë, & dessus les remparts
On void au gré du vent flotter leurs étendarts.
C'est là qu'on établit le siege de la guerre,
L'esperance de Rome & celle de la Terre,
De là que le Senat & le choix des Latins
Croit soûtenir un jour l'approche des mutins.
En ce lieu l'Appennin au dessus des nuages
Va porter son orgueil & braver les orages,
Esleve jusqu'au Ciel le front de ses rochers,
Voit toute l'Hesperie & commande aux deux Mers;
De ses flancs spacieux il enfante des ondes,
Qui font au gré du Ciel les campagnes fecondes,
Qui traisnent l'abondance, & qui sont en tous lieux
L'ornement de la Terre, & le charme des yeux.
Mais le fier Eridan, dont les vagues mutines
Entraisnent les forests avecques leurs racines,
Qui porte à l'Ocean le débris de ses bords,
Sur les Fleuves Latins signale ses efforts.
Autrefois de Peupliers ombrageant ses deux rives
Il cachoit la pudeur des Nayades craintives :
Mais enfin dépoüillé de tous ces ornemens,
Quand le fils du Soleil brûla les Elemens,

Il vid avec effroy ses vagues enflammées,
Ses rivages deserts & ses eaux consumées ;
Le Tibre qui n'a pas un lit si spacieux,
Une vague si forte, un cours si furieux,
Void pourtant sous ses Loix & le Nil & l'Ibere,
Voit l'Euphrate soûmis & le Rhein tributaire.
Jadis cette Montagne alongeant ses confins
Unissoit la Sicile avecque les Latins :
Puis des flots conjurez les cruelles approches
S'ouvrirent un passage au travers de ses roches ;
Et le Sicilien détaché du Latin,
Pelore garde encor les restes d'Apennin.
Cependant Iule marche, & sa fierté n'écoute
Que l'énorme desir d'ensanglanter sa route,
S'il n'a Guerre sur Guerre, & combats sur combats,
Il trahit son courage & croid perdre ses pas ;
Les obstaches divers flatent sa violence,
Qui cede à son pouvoir, outrage sa vaillance,
Et la campagne libre, ou les chasteaux ouverts,
Trop faciles progrez sont de honteux revers ;
Les portes qu'il terrasse, ou les champs qu'il ravage,
Font au gré de sa haine un plus noble passage,
Et la plaine jonchée & d'armes & de Morts
Est sa plus haute gloire & ses plus doux transports.
Le bruit de sa fureur à sa fureur contraire,
Avance les progrez que de son bras devoit faire :
Son Nom fait en tous lieux l'office de ses mains,
Et luy ravit sa joye en hastant ses desseins.
Dans ces vives terreurs les Villes chancelantes
Entre-deux mouvemens diversement flottantes,
N'osant luy resister, n'osant le recevoir,
Consultent tour à tour leur trouble & leur devoir.
On s'arme toutesfois, & bien qu'elles soient prestes
D'estre au premier assaut sa proye & ses conquestes ;

On remunit les Forts, on void de toutes parts
Et creuser les fossez & hausser les remparts,
On place sur les Tours & des dards & des roches;
Qui puissent de leurs murs deffendre les approches:
Les cœurs sõt pour Pompée, il a tous leurs souhaits.
Et Cesar a pour luy leur trouble & ses forfaits.
Quand l'éclat orgueilleux de sa haute puissance
Arrache le respect, force la déference,
Qu'il fait sous ses drapeaux fléchir les Nations,
Son Rival regne seul sur leurs affections.
Ainsi quand des Autons les forces redoublées
Agitent à leur gré les Campagnes salées,
En vain un second Vent déployant sa vigueur
Dispute l'Ocean à son premier Vainqueur.
Mais bien que le devoir s'arme contre la crainte;
Elle porte aux Esprits une plus rude atteinte,
La Foy cede à la Force, & le zele impuissant
N'a qu'une voix confuse & qu'un feu languissant.
La fuite de Libon asservit l'Etrurie,
Thermus à son vainqueur abandonne l'Ombrie,
Moins instruit que son Pere aux Civils fureurs,
Sylla se donne en proye à ses noires terreurs:
A peine d'Auximon les tours sont assaillies,
Que Varus alarmé croid les voir démolies;
Il trahit en fuyant ses plus chers interests,
Et va cacher sa honte au plus creux des forests.
Lentulus oubliant sa gloire & sa vaillance,
Laisse Ascoli sans Maistre & ses murs sans deffence;
Il fuit avec les siens, il s'avance à grands pas,
Mais Cesar les punit de ne le punir pas,
Il les presse, il les charge, il vange l'Hesperie
Des faciles progrez que trouve sa furie.
Toy-mesme, Scipion, dont le nom est si grand,
Tu livres Lucerie à ce fier Conquerant!

Que fait donc ton courage, & que sont devenuës
Ces fortes Legions, que le Parthe a connues ?
Sans doute elles n'ont plus ny de cœur ny de mains,
Quand il faut servir Rome en perdant les Romains.
Mais plein d'une autre force & d'une autre assurāce
Domitius aux fins inspire la vaillance,
Et de Corfinium ferme & constant appuy
Il veut ou le deffendre, ou tomber avec luy.
Si-tost qu'un gros nuage élevé dans la plaine
Luy présage sa gloire, ou sa perte prochaine,
Que parmy la poussiere il void de toutes parts
Briller confusement des casques & des dards:
Courez, dit-il, Soldats, courez vers le rivage,
Coupez le pont d'Aterne & fermez le passage;
Toy démon de ce Fleuve oppose tous tes flots
A cét Audacieux, qui trouble ton repos,
Sors plus impetueux de ton Palais humide,
Et devore, ou dumoins arreste ce perfide;
De quelque haut succez qu'il ose se flatter,
Tu triomphes de luy, si tu sçais l'arrester.
A ces mots il descend, & d'un boüillant courage
Suivy de tous les siens il fond sur le rivage.
Cesar tout possedé d'un éclatant couroux,
Lâches, s'écria-t-il indigne de mes coups,
Ce n'est donc pas assez, que dedans vos murailles
Vous chachiez la terreur qui glace vos entrailles:
Vous fermez la campagne, & pensez que les eaux
Seront nostre barriere ou seront nos tombeaux;
Non, non, les flots unis du Gange ou de l'Ibere
Ne ralentiroient pas ma course ou ma colere,
Et si le Rubicon n'a sçeu troubler mes sens,
Ie puis braver les flots & franchir les torrens:
Sus donc, sus compagnons, prévenons leur bassesse,
Prévenons le secours qui reste à leur foiblesse;

Bien que leur épouvante ait desarmé leurs mains,
Songeons, songeons encor que ce sont des Romains ;
Et loin de les laisser au trouble qui les domte,
Forçons-les de combatre & de mourir sans honte.
Le Gendarme à ces mots tout fier & tout fumant,
Pousse vers l'ennemy son Coursier écumant,
Se rend maistre du Fleuve, & sur l'autre rivage
On void de mille dards fondre un épais nuage ;
La vertu cede au nombre, & malgré sa valeur
Le chef dans ses rempars va cacher sa douleur ;
Cesar franchit l'Aterne, & ses Troupes sçavantes
Dressent contre les murs leurs machines roulantes,
Mais, ô noir attentat ! stratagéme odieux
Contre toutes les loix des Hommes & des Dieux !
Au point qu'on bat la Ville on voit ouvrir les portes,
On voit Domitius trahy par ses Cohortes.
Qui tout chargé de fers aux pieds de son Vainqueur,
Brave encore sa haine & picque sa rigueur.
Tu triomphes, dit-il, & pour un noble augure,
L'Enfer arme pour toy le crime & le parjure ;
Joüy de ta victoire, use de mes liens,
Et termine des jours qui menacent les tiens.
Non, non, répond Cesar, ta disgrace est finie ;
Va montrer ma clemence aux Peuples d'Ausonie,
A ces cœurs agitez de troubles superflus,
Les projets du vainqueur & le sort des Vaincus ;
Retourne, si tu veux, sous les loix de Pompée,
Si ton bras est heureux & ma valeur trompée,
Je ne t'impose rien en brisant tes liens,
Et les dons de Cesar n'engagent point les tiens
Trop indigne pardon ! rigoureuse clemence,
Dont la vertu rougit & la gloire s'offence !
A qui n'est criminel, que d'opposer son bras
A l'injuste progrez des plus noirs attentats,

Que de rendre à l'Estat de genereux services,
Le pardon est pour luy le plus grand des supplices,
Domitius fremit d'un traitement si doux,
Et dans le fond du cœur irrite son couroux.
D'une indigne pitié victime infortunée,
Où pourray je cacher ma noire destinée,
Dois-je tracher mes jours, ou trainer mes douleurs,
Et joüir de ma honte, ou perdre ses faveurs ?
Ouy, mon cœur, détruisons un don qui nous accuse,
Cherchõs dans les hazards la mort qu'õ nous refuse,
Et que d'un trait perçant le fer officieux
Ruine d'un Tyran le present odieux.
Pendant que la discorde en ces lieux allumée
Répand déja bien loin sa flame, ou sa fumée,
Qu'elle jette l'effroy parmy les Regions,
Pompée en mesme temps grossit ses Legions,
Destine au premier jour l'essay de leur vaillance,
Et tâche à les remplir d'une masle assurance.
Terreur des Factieux, Romains, dont le Sanat
A fait l'appuy des Loix & l'espoir de l'Estat,
Vous; que n'engage point aux travaux de la Guerre
Un interest privé, mais celuy de la Terre,
Preparez cette ardeur, que je lis dans vos yeux,
A dompter la Revolte & seconder les Dieux.
Souffrir la Tyrannie & suspendre sa peine,
C'est tremper dans son crime & soûtenir sa haine.
Déja les Factieux sément confusément
Le carnage, l'opprobe, & le saccagement;
Grâce à leur cruauté, les premieres tempestes
Qu'enfante la Discorde, ont fondu sur nos testes :
Son crime est leur ouvrage, & j'offre sans remors
Mon bras, & ma fortune à punir leurs efforts.
Ouy, Guerrier aveuglé, puisque tu suis la trace
De ce monstre, dont Rome a terrassé l'audace,

Que de Catilina tu formes les souhaits,
Ie garde mesme peine à de mesmes forfaits.
Au lieu que ton Destin veut te joindre aux Camilles,
T'unir aux Scipions, t'adjoûter aux Emiles,
Marius & Cina, l'exemple des Tyrans,
Ont pour toy plus d'éclat & des charmes grands.
L'aveugle ambition de ton ame perfide
Rapelle des Enfers & Carbon & Lepide,
Tu fais revivre en toy leur tyrannique effort,
Mais en voyant leur vie, envisage leur mort;
Ou, si tu veux qu'icy ma colere s'explique,
Leur supplice pour toy n'a rien d'assez tragique:
Pleust au Ciel que Crassus au gré de ses desseins
Eust subjugué le Parthe & reveu ses Romains,
Que mesurant ta peine à ta rage effrenée
Du sort de Spartacus il fist ta destinée.
Ouy, je pleins ma vaillance, & rougis que mon bras
Esgale ton supplice à de justes combats;
Toutesfois, si le Ciel t'adjoûte à mes conquestes,
Mon ame est resoluë & mes armes sont prestes.
Ne me reproche point le nombre de mes ans,
Ce bras foudroye encor l'audace des Tyrans,
Et pendant qu'un soldat commande ton Armée,
Rome sous un vieux Chef n'est pas moins animée.
Ce cœur pour qui le calme a de justes attraits,
Sçaura souffrir la Guerre, aussi bien que la Paix.
Vous le sçavez, Romains, & jusqu'où la Victoire
Au gré d'un Estat libre a fait monter ma Gloire;
Vos faveurs n'ont laissé rien au dessus de moy,
Que le tiltre odieux de Tyran & de Roy.
Qui veut sur ma grandeur voir la sienne élevée,
Ne se contente pas d'une grandeur privée,
Et qui plus loin que moy veut porter ses projets,
Vous met déja peut-estre au rang de ses Sujets.

Mais pourquoy retracer icy ma renommée,
Puisque des Conquerans composent nostre Armée ?
Les Consuls avec nous affrontent les hazards,
Le sang Patricien est sous nos estendars,
Rome est dans nostre Camp, & soûtient sa querelle,
Qu'ose donc pretendre un Factieux sur elle ?
Par quel injuste arrest des Astres ennemis
Verra-t-il Rome esclave & le Senat soûmis ?
Non, Destin; tu n'es pas ou de bronze ou de roche;
Si stupide à la honte & si sourd au reproche.
Quoy, sa Gaule vaincuë & ses progrez si lens
Font-ils de sa fierté les transports violens ?
De deux Lustres entiers cét incertain ouvrage
Pourroit-il à ce point revolter son courage ?
Apres avoir fait voir sur les rives du Rhein
Du trouble & des frayeurs dans le cœur d'un Romain,
Fait voir à l'Ocean sa honte & ses bassesses,
Quel charme assez puissant dissipe ses foiblesses ?
Peut-estre ce grand bruit, qu'épand sa cruauté,
En desertant la Ville, échauffe sa fierté,
Mais, cœur presomptueux, ton audace est trompée;
On ne fuit point Cesar, mais chacun fuit Pompée;
Chacun fuit ce Vainqueur de la Terre & des Eaux,
Qui fait briller sa gloire où brillent ses drapeaux.
A peine de la nuit l'inégale Courriere
Avoit fourny deux fois une mesme carriere,
Que de honte & de fers les Pyrates chargez,
Ie rendis la Mer libre & tous ses Dieux vangez.
Le Monarque de Pont pressé de ma vaillance
Dans sa mort seulement chercha son assurance :
Partisan de ma gloire & de mes hauts desseins,
Pour moy, cõtre soy-mesme arma ses propres mains;
Avec moy la Victoire a parcouru la Terre,
Moissonné des lauriers, où j'ay porté la guerre,

Et les Climats brûlans, & les Climats glacez
Ont veu sous mes efforts des trônes renversez.
On me craint au Couchant, on me craint sous l'Aurore:
Sous moy l'Ibere tremble, & l'Arabe m'adore.
En vain la Palestine arma contre mon bras
La puissance d'un Dieu, qu'elle ne connoist pas;
J'ay reduit la Colchide & domté les Sophenes,
L'Armenie a fléchy sous les Aigles Romaines;
Les voisins de Taurus, les Cappadociens,
Parlent de ma victoire en montrant leurs liens.
Que reste-t-il, Cesar à tes bras inutiles,
Que la honte & l'horreur des discordes civiles?
Ce discours impréveu ne met point dans les cœurs
Cét éclatant courroux qui promet les vainqueurs;
Du combat projetté les sanglantes images
Intimident leur zele, & glacent leurs courages.
Le Chef appercevant le trouble des Soldats,
Tourne soudain ailleurs sa pensée & ses pas;
N'expose point le sort de ces Troupes émeuës,
De qui Jule triomphe, avant qu'il les ait veuës.
Comme un Taureau vaincu dans les premiers assauts
Se bannit à l'instant d'avecque les troupeaux,
Va cacher ses regrets dans les bois les plus mornes,
Et fait contre les troncs l'épreuve de ses cornes:
Puis ayant à son gré ralumé sa chaleur,
Ayant remis sa teste & forcé sa douleur,
Plus fier qu'auparavant il rentre aux pâturages,
Entraisnent les troupeaux & preside aux boccages.
Ainsi le grand Pompée instruit de ses Destins
Dans Brindes va cacher l'opprobre des Latins,
Attendre un ascendant plus propice à ses armes,
Et de ses Legions dissiper les alarmes.
Jadis ce Port fameux, ce tranquille sejour,
Fut des Peuples de Crete & l'azile & l'amour,

Aprés qu'un Vaisseau Grec & sa voile changée
Eut asseuré leur fuite en abusant Egée.
C'est là qu'un bras de terre alongé dans les eaux,
De sa pointe entr'ouverte embrasse les vaisseaux,
Et se voit commandé des sourcilleuses roches
D'une Isle, qui des vents repousse les approches,
D'un & d'autre costé de superbes rochers
Rompent la vague émeuë & couvrent les Nochers.
De ce Havre, les Mers s'ouvrent à l'Hesperie,
Et celle de Corcyre, & celle d'Illyrie:
Il est heureux espoir des tristes Matelots,
Quand le fier Adria soûleve tous ses flots,
Quand Ceraune battu du vent & de la foudre
Voit sa teste brisée, & ses roches en poudre,
Ou quand l'onde agitée & la Mer en fureur
Couvre Sason d'écume & ses rives d'horreur.

Donc voyant que la crainte asservit l'Hesperie,
Que des Monts spacieux luy ferment l'Iberie,
Ce sage infortuné choisit de ses Enfans
Celuy qui joint l'adresse à la vigueur des ans;
Va, dit-il, va par tout où ma vaillance éclate,
Voy les rives du Nil & celles de l'Euphrate,
Va, jusqu'où de ce bras l'effort victorieux
A rendu Rome illustre & mon nom glorieux,
Arme le Roy d'Egypte, échauffe son audace,
Encourage Tygrane & réveille Pharnace;
Voy les Ciliciens errans de toutes parts,
Et rengage à la Mer ses Corsaires épars,
Sollicite le Pont, parcours la Bithinie,
Interesse pour nous l'une & l'autre Armenie,
Asseure toy Colchos, mesle à nos differens
Le Palus Meotide & les Monts Riphéens:
Enfin toute l'Asie ou me craint, ou m'adore,
Et mon Nom te répond des Climats de l'Aurore:

Releve ces Guerriers que j'avois terrassez,
Et remets dans mon Camp mes Triomphes pass[ez.]
Vous, qui tenez en main le timon de l'Empire,
Consuls, traversez l'onde, & passez en Epire;
Pendant que la saison de glace & de frimats
Suspendra la revolte & ses fiers attentats,
Voyez la Grece entiere, animez ses Provinces,
Et gagnez à l'Estat leurs Peuples & leurs Princes.
Il parla de la sorte, & soudain ces Heros
Esquippent leurs vaisseaux & montent sur les flo[ts.]
Mais Cesar ennemy du calme & du silence,
Ne trouvant son repos que dans sa violence,
Tâche d'oster aux Dieux, qui flattent son ardeur,
Le temps de retracter l'arrest de sa Grandeur.
Il suit ses Ennemis, il traverse leurs fuites,
Tant de murs démolis, tant de places reduites,
Rome mesme exposée à ses premiers assauts,
N'est pas encore un prix digne de ses travaux:
Donner un Souverain à cette Souveraine,
N'offre pas à ses voeux une gloire assez pleine,
Et se rendre en un jour le plus grand des Huma[ins]
Luy semble estre un ouvrage indigne de ses ma[ins.]
Sa valeur n'a rien fait au gré de sa colere,
Tant qu'il luy reste encor quelque progrez à faire.
L'Ausonie a par tout fait joug à ses efforts,
Mais il void que Pompée en tient les derniers bor[ds.]
Il ose en accuser les Dieux & sa Fortune,
Et se pleint qu'à deux Chefs l'Ausonie est comm[une.]
O que de soins divers provoquent son ennuy!
Il ne peut voir son Gendre, ou prés, ou loin de [luy.]
Et de ce grand Objet, que cherche sa vengeance,
Le sejour l'importune, & la fuite l'offence.
De peur que ce Rival au milieu de la mer
Ne s'assure un azyle, il pense la fermer,

Eslever une digue au travers de ses ondes,
Et combler de rochers ses cavernes profondes;
Aussi bien qu'à la Terre il veut donner aux Eaux
Un nouveau Souverain & des ordres nouveaux :
Mais il perd ses efforts, les flots insatiables
Devorent les Rochers & les mélent aux sables.
Ainsi du Mont Gaurus le front audacieux
Sous l'Averne perdoit son débris spacieux :
Ainsi la Mer Egée au fond de ses abysmes,
Ou d'Erix, ou d'Athos engloutiroit les cimes.
Rien n'étonne Cesar & rien ne le surprend,
Moins son orgueil succede & plus il entreprend :
Donc voyant que la Mer ensevelit les marbres,
Il abat des forests, il enchaîne des arbres,
Fait des ponts spacieux de troncs entrelassez,
Dont le Havre est couvert & les flots embrassez :
Il construit sur les eaux des machines tremblantes;
Des bastions flotans, & des tours chancelantes.
Autresfois du Persan l'étonnant appareil
Sur les eaux d'Hellespont fit un chemin pareil,
Ioignit Abyde à Seste, & l'Europe à l'Asie,
Du Démon de la Mer picqua la jalousie,
Et couvrant de vaisseaux la surface des flots,
Sembla porter ses masts à la cime d'Athos,
A la fierté des vents opposa des cordages,
Deffia la tourmente, & brava les orages.
Du grand Pompée alors les yeux sont estonnez
De voir l'onde captive & les flots enchaînez :
Mais ce sage Heros commande à son courage
De briser cette chaisne & d'ouvrir le passage;
Souvent plusieurs vaisseaux cinglãt en mesme temps
Par un juste concours de la rame & des vents,
Et d'un choc furieux enfonçant les machines,
En ont parmy la vague épandu les ruïnes :

Des bords & du tillac sur ces murs chancelants
Souvent on a lancé des javelots brûlants.
Enfin le port ouvert, la fuite est projettée,
L'ordre en est concerté, l'heure en est arrestée,
Cependant on prescrit le silence aux Nochers,
Les fifres, les clerons n'osent troubler les airs,
Esmouvoir l'Ennemy dans ses proches demeures,
Ou relever la garde & partager les heures;
On void dedans la Ville, on voit dessus les flots,
Parmy l'empressement l'image du repos.
Déja l'Astre du jour proche de sa naissance
Alloit de ses ardeurs échauffer la Balance;
Quand Pompée embarqué cherche avec ses Romains
Sur un fier Element des Destins plus humains;
Il fuit dans le silence, & ses Troupes craintives
D'inutiles clameurs n'alarment point les rives,
Par des cris mutuels ils ne s'excitent pas
Quand ils arrachent l'ancre ou redressent les masts;
Et d'un ton gemissant ne charment point leurs peines
En déployant la voile ou courbant les antennes.
Le Chef pousse des voeux dans le vague des airs
Capables d'attendrir la bronze & les rochers.
Destin, puisque ton bras soûtient la Tyrannie,
Puisque tu me deffends de garder l'Ausonie,
Souffre que je la perde, & sensible à mes pleurs
Ne force point mes yeux d'éclairer ses mal-heurs.
A peine du Destin sa voix est écoutée,
Le murmure des vents & la vague agitée
Trahissent sa retraite, & les cables tendus
Font par tout raisonner des sifflemens aigus.
Brindes en mesme temps ouvre toutes ses portes
Et reçoit dans ses murs Cesar & ses Cohortes,
Accommodant son zele aux changemens du Sort
Quitte le moins heureux & se donne au plus fort.

Mais Cesar sent bien-tost évanouir sa joye,
Lors que l'onde & les vents luy ravissent sa proye;
Pour luy le grand Pompée interdit & fuyant
Ne semble pas encor un trophée assez grand
Et la terreur qu'il donne au vainqueur de l'Asie
Ne fait pas dans son cœur mourir la jalousie?
Enfin las d'outrager & les vents & les flots,
Las de leur commander qu'ils rendent ce Heros,
Il s'anime, il s'empresse, il parcourt le rivage,
Et d'un œil furieux cherche où vomir sa rage.
Au point que du canal de ce Havre fameux
Les navires montant sur les flots écumeux,
Déja prenoient le large en une mer plus grande,
Deux cedent au pouvoir du sort, qui les commande,
S'arreste au passage, & deviennent pour tous
L'objet trop racourcy d'un trop vaste couroux;
La flote est plus heureuse, & sa fuite couverte
La ravit, ou du moins la differe à sa perte.
Ainsi dans les vieux temps la trouppe de Iason
Brûlant de conquerir la fameuse toison,
Et la terre au travers des ondes mutinées
D'un choc impetueux poussant les Cyanées,
Ce bruit fut seulement la terreur des Nochers,
Et la pourpre d'Argos le butin des rochers:
La fiere Symplegade en fermant ces deux crimes
Engloutit seulement les vents & les abysmes,
Déja le Dieu du Iour dans son char lumineux
Rapportoit aux humains ses clartez & ses feux,
Et des premiers rayons versez dans sa carriere
Offroit à ses enfans leur flame & leur lumiere:
Déja tous ces flambeaux mouroient de toutes parts,
La Pleïade étonnée abaissoit ses regards,
Et sous un feu trop pur l'Ourse défigurée
Reprenoit la couleur de la voûte azurée.]

Déja tu fillonnois la surface des flots,
Illustre Mal-heureux, infortuné Heros,
Tu cherchois un azile au milieu des tempestes.
Dont tu fis autrefois le champ de tes conquestes,
Tous les Dieux de la Mer palissent de frayeur,
De voir un Fugitif dans son Liberateur,
Tant de Sceptres brisez, tant d'Hydres étouffées
Ont laissé ta Fortune & finy tes trophées.
Avec toy ta Famille au travers des dangers
Va porter sa disgrace en des bords étrangers:
Mais malgré la licence & le couroux des Astres,
Glorieux dans ta fuite, & grand dans tes desastres
Tu vois que le Romain souple à tes volontez,
S'attache à ta fortune, & marche à tes costez.
Que dis-je, toutefois? cette escorte celebre,
Cette suitte nombreuse est ta pompe funebre:
Avec cét appareil tu ne vas que chercher
Le fer d'un Parricide & les feux d'un bucher;
Non que ta cendre illustre abhorre ta Patrie,
Mais le Ciel étonné pardonne à l'Hesperie,
Et sur les tristes bords des barbares climats
Le Destin va cacher son crime & ton trépas.

FIN DV II. LIVRE.


S.P.Q.R
Math. sc.



LA PHARSALE DE LVCAIN, OU LES GVERRES CIVILES DE CESAR ET DE POMPE'E.

EN VERS FRANCOIS.

LIVRE TROISIE'ME.

AUssi-tost que la rame & les voiles enflées
Ont porté les Vaisseaux sur les plaines salées,
Les nochers secondāt l'assistāce des Dieux
Tournent vers l'Ionie & le cœur & les yeux:
Mais le Chef plus atteint des maux de sa Patrie,
L'esprit chargé d'ennuis, l'ame toute attendrie,
Envoye à tous momens des souhaits superflus
Vers ces bords mal-heureux qu'il ne reverra plus.

Il voit en soûpirant leurs montagnes chenuës,
Et le front des côteaux se perdre dans les nuës:
Ces champs infortunez, ces steriles rochers
Semblent en s'éloignant luy devenir plus chers;
Et lors qu'il ne voit plus de porte ny de rivage,
De toute l'Ausonie il se repeint l'image.

Pendant que son esprit entretient sa douleur,
S'exagere sa peine & grossit son mal-heur,
Il semble qu'abaissant ses paupieres lassées
Il va tromper ses maux & charmer ses pensées:
Mais, sommeil trop cruël & dont les noirs pavots
Inspirent l'épouvante au milieu du repos!
Il croit voir à l'instant le Soleil qui se couvre,
Le Ciel qui s'épaissit, la Terre qui s'entrouvre,
Julie environnée & de feux & de fers,
Qui perce le Chaos & revient des Enfers.
Indigne Espoux, dit elle, autant qu'indigne Gendre,
Sont-ce-là les devoirs que tu rends à ma cendre?
Ma mort a donc produit vos civils mouvemens?
Le feu de mon Bucher ces noirs embrazemens?
Ou plûtost ton cœur l'ambition cruelle
Fait d'une Ombre innocente une Ombre criminelle.
Va, va, cruel Epoux, tes destins sont changez,
Ton audace abattuë, & mes Manes vangez;
J'ay veu, j'ay veu déja les fieres Eumenides,
Espancher leur poison sur vos armes perfides,
Et de leurs noirs brandons distiller dans les cœurs
Des troubles effrayans & de sombres terreurs.
Cent instrumens nouveaux de cent nouveaux supplices
Sur les rives du Styx attendent tes complices;
L'appareil menaçant des flames & des fers
Estonne les Demons & lasse les Enfers.
O que de sang versé! que de [illegible] coupées!
Que de crimes perdus! que de fureurs trompées!

Helas! tant qu'un beau feu cōsumoit nos deux cœurs,
Tes armes effaçoient les plus fameux vainqueurs:
Mais les Cieux t'ont puny, leur puissance jalouse
A changé ta fortune en changeant ton épouse:
Et cet indigne objet de ta nouvelle ardeur,
En profanant ta couche a détruit ta grandeur;
Toûjours dans ses amours funestement trompée,
Bien-tost à son Crassus elle égale Pompée.
Qu'au milieu du repos, qu'au milieu des combats,
Que par tout on la voye attachée à tes pas,
Pourveu que du sommeil l'industrie odieuse
Te retrace toûjours mon Ombre furieuse,
Et qu'aux honteux projets de vos lâches amours
Ie ravisse les nuits & mon Pere les jours.
L'oubly qu'on boit là bas sur un sombre rivage,
Dans mon esprit jaloux pardonne à ton image:
Ce portrait odieux redouble mes mal-heurs,
Mais les Dieux m'ont permis de vâger mes douleurs,
D'aller dans les combats te forcer à reprendre
Ces tiltres profanez & d'Epoux & de Gendre,
D'irriter tes remors, de déchirer ton cœur,
Et t'arracher les noms de Grand & de Vainqueur.
Ouy, ne t'abuse pas, c'est en vain que tu penses
Qu'un fer injurieux tranche nos alliances;
Ie veux, je veux, cruel, joüir de ton courroux,
Et les troubles civils te feront mon Espoux.

Avec affreux discours cette Ombre menaçante
Fuit, & laisse à Pompée une vive épouvante:
Mais ce ferme courage étouffe à son réveil
Les troubles de la nuit & l'horreur du sommeil:
Que ce triste Phantôme ou l'instruise ou l'abuse,
A ces basses frayeurs son grand cœur se refuse;
Et lors que tous les Dieux présagent son trépas,
Il comprend leur menace & ne s'en émeut pas.

Pourquoy trembler, dit-il? la Parque seiche & blême
Ne laisse rien de nous, ou n'est rien elle-mesme,
Et ses traits fortunez plûtost que rigoureux
Ou font mourir tout l'hôme, ou le fôt plus heureux.
Déja le Soleil pâle au bout de sa carriere
Noyoit sous l'Ocean sa flame & sa lumiere,
Et montroit seulement d'un feu tout languissant,
Autant que sa Rivale en montre en son Croissant,
Déja d'un beau climat la rive desirée
Offroit aux Latiens une facile entrée;
On abaisse la voile, on abaisse les masts,
On gagne le rivage à la force des bras,
Et l'on saluë enfin cette fatale terre
Que le Ciel abandonne aux fureurs de la guerre.
Cesar voyant ainsi les Romains exilez,
Ses projets en desordre, & ses voeux reculez,
Voyant que la terreur qu'il a par tout semée
N'a laissé rien à faire à sa haine enflamée,
Qu'on a trop-tost ployé sous sa premiere ardeur,
Ne peut goûter sa gloire ou sentir sa grandeur;
Le bruit de son courroux, l'éclat de sa vengeance,
Retarde ses progrez autant qu'il les avance,
Et sa rapidité qu'il n'a pû retenir,
A transporté la guerre en pensant la finir.
Vainqueur précipité, suspens ton allegresse,
Va chercher l'Ausonie au milieu de la Grece,
Va trouver dans son Camp, ou porter les dangers,
Et vaincre ta Patrie en des bords étrangers.
Donc ayant accusé le bon-heur de ses armes,
Ayant de son Rival condamnè les alarmes,
Il impose silence à ses boüillants projets,
Et redonne à l'Estat l'image de la Paix.
Pour s'acquerir les coeurs & vaincre leur colere,
Il fait d'un factieux un Maistre populaire?

Cette reflexion sent un peu la philosophie d'Epicure.

Instruit que l'abondance en la main des Vainqueurs
A des liens secrets qui captivent les cœurs ;
Qu'au seul respect alors le Peuple s'entr'exhorte
Et ne sent point le joug ny la chaîne qu'il porte,
Que les loix de la faim bravent toutes les loix,
Révoltent les Citez & détrônent les Rois,
Il veut aux yeux de Rome étaler l'abondance,
S'assujettir les cœurs en charmant leur souffrance,
Et sur le vain éclat de ces empressemens
Assurer sa grandeur & leurs abaissemens ;
Il veut que Curion transporte dans la Ville
Les riches magazins que garde la Sicile,
Que pour luy la Sardaigne épuisant ses tresors
De ses larges moissons enrichisse nos bords.
Sous un Ciel bien-heureux ces Provinces fecondes
Chargeant de leurs presens le vaste sein des ondes,
Fournissent au besoin des Peuples éloignez
Le fidelle tribut de leurs champs fortunez.
Au prix de leur terroir les campagnes du Phare,
Les plaines de Memphis sont un climat avare,
Et les bords Libiens moüillez des Aquilons
Iamais de tant d'espics n'ont paré leurs sillons.
A ces soins decevants d'une bonté cruelle
Cesar adjoûte encore une feinte nouvelle,
Desarme ses Soldats, prend un air plus humain,
Et marche enfin vers Rome vers en Cioyen Romain,
O guerrier aveuglé, si la gloire solide
Eust piqué ta vaillance & t'eust servy de guide,
Si vainqueur seulement du Rhein & des Gaulois
Tu venois recevoir le prix de tes exploits,
Montrer à tous les yeux sur un char de Victoire,
Un Heros triomphant & couronné de gloire,
Traisner pompeusement des Princes enchaisnez,
L'Ocean dans les fers, & ses flots étonnez,

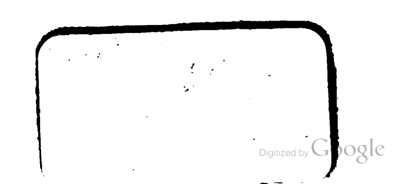
Quelle vive allegresse & quels visibles charmes
Semeroit dans nos cœurs le succez de tes armes!
Quelle feroit ta joye en ce jour precieux
De briller à nostre ame aussi bien qu'à nos yeux!
Sur tout, sur tout tu perds ce riche diadéme
Que la vertu poursuit & se donne elle-mesme,
Ce triomphe caché qui se fait dans le cœur,
Et le plus digne prix que cherche la valeur.
L'amour d'un faux honneur a fait mourir ta gloire,
Pour avoir trop vaincu tu détruis ta victoire,
Et ton ame renonce aux plus nobles transports,
Pour se donner en proye à de cuisans remors.
Mais puisqu'à ton humeur & vaine & factieuse
La gloire des Tyrans est la plus precieuse,
Certes un beau succez couronne ta fureur,
Cesar tout desarmé seme de la terreur,
Tout tremble à ton aspect, en veux-tu plus encore?
On te hait en tous lieux, en tous lieux on t'abhorre;
Et de ce noir plaisir ton esprit tout charmé
Ne le changeroit pas au plaisir d'estre aimé.
Déja hastant sa course & volant d'allegresse
Cesar avoit d'Anxur franchy la forteresse,
Veu la route Appienne & ses vastes marests,
Traversé d'Artemis les épaisses forests,
Parcouru les chemins de Dianne Aricine,
Et celuy qui montre Albe à la Pourpre Latine:
Alors il voit de loin l'objet de ses souhaits,
Le prix de sa fureur, l'espoir de ses forfaits,
Il voit confusément d'une superbe roche
Cette Rome qu'il domte avant qu'il en approche,
Qu'aprés dix ans d'absence & de travaux guerriers
Il vient charger de fers au lieu de ses lauriers.
A ce premier aspect une pitié legere
Sollicite son ame & combat sa colere,

Vne sombre tendresse, un remords languissant
Fait contre son orgueil un effort impuissant:
Mais ces promts mouvemens qu'inspire la nature,
Luy deviennent bien-tost une foible imposture,
Bien-tost sa passion persuade à son cœur (queur.
Que des fers sont bien doux sous un si doux vain-
Siege des Dieux, dit-il, Cité que je revere,
Ainsi donc tes Enfans s'enlevent à leur Mere?
Qui peut de ton Tyran réveiller la chaleur
Si tu n'es pas un prix digne de sa valeur?
O Dieux! si sous un Chef si foible & si timide
Le Destin contre Rome eust armé l'Arsacide,
Si l'on eust veu sur toy fondre de tous costez
Les Gelons furieux, les Daces irritez,
Les forces du Sarmate & de la Pannonie,
Que devenoit alors & Rome & l'ausonie?
Les Cieux t'ont épargné de cruels châtimens,
De ne t'abandonner qu'aux civils mouvemens.

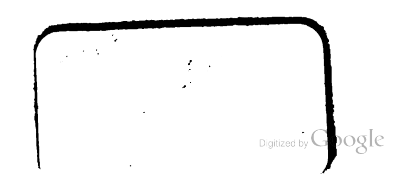
Ce vainqueur aussi-tost entrant dans ses murailles,
Porte à tous la frayeur jusqu'au fonds des entrailles,
Sous un air déguisé chacun void sa rigueur,
Et dans son Citoyen abhorre son Vainqueur;
On croit qu'il doit user du cruel droit des armes,
Faire couler des flots & de sang & de larmes,
Qu'il va porter la flame & le fer en tous lieux,
Et terrasser enfin les Autels & les Dieux:
Voilà de quel effroy leurs ames sont atteintes,
Et comme à sa puissance ils mesurent leurs craintes;
Loin de luy rendre hommage & ployer les genoux
Pour racheter sa haine & fléchir son courroux,
Loin de faire éclater une fausse allegresse,
Leurs visages mourans trahissent leur détresse,
Au lieu de cris de joye & de soumissions,
Leur cœur suffit à peine à leurs aversions;

Ou plûtost leurs esprits occupez de leur crainte
Ne trouvent pas le temps de songer à la feinte,
Et mesme dans l'effroy dont il sont agitez,
Le dépit & la haine y sont mal écoutez.
Les foibles Senateurs, ces Vieillards inutiles,
Que leur âge ravit au discordes civiles,
Se rendent au Senat, & sans ordre & sans choix
Font aux loix de Cesar ceder toutes les loix.
Ce saint lieu ne voit point son éclat ordinaire,
Ny les Sieges Sacrez la Pourpre consulaire;
Ce Palais profané ne voit point le Préteur
Estre d'un attentat l'organe ou le fauteur;
Cesar préside seul, il est seul toutes choses,
Ces Vieillards sont trâsis, & leurs bouches sõt closes;
Au seul soin de luy plaire ils donnẽt tous leurs soins,
Et d'une voix privée ils se font les témoins.
Qu'il veüille des Autels, qu'il veüille un Diadéme,
Qu'il prétende sur Rome un empire supréme,
Qu'il demande leur sang, leur suffrages sont prests,
Sa pensée est leur regle, & ses voeux leurs Arrests.
Faut-il, Rome faut-il que ton Tyran rougisse
Plûtost de te punir, que toy de ton supplice,
Que sa haine t'épargne & nose t'imposer
Des fers que tes enfans s'apprestoient à baiser.
Mais parmy la bassesse & la honte de Rome
La Liberté respire encore en un seul Homme,
Et ramassant sa force en ses derniers abois
A l'injuste puissance elle oppose ses droits.
Le hardy Metellus au point que les Cohortes
Du Temple de Saturne alloient forcer les portes,
Ioindre le sacrilege avecque l'attentat,
Et ravir lâchement les tresors de l'Estat,
Perce les Legions d'une course assurée,
De ce lieu precieux va deffendre l'entrée,

S'expose à tous les traits, se livre à tous les dards,
Tant l'amour des tresors méprise les hazards.
Le devoir opprimé, les loix dans le silence
Ne trouvent point de bras à vanger cette offence;
L'Or cette indigne amorce & ce honteux appas
De l'ame la plus vile & du coeur le plus bas,
Ce neant precieux, cette vapeur luisante
Réveille en un moment la valeur languissante.
Ce tribun transporté de zele & de couroux
D'un superbe vainqueur sollicite les coups :
Sçache, sçache cruel, dit ce boüillant courage,
Qu'il faut m'ouvrir le flanc pour t'ouvrir le passage,
Qu'avant que d'enlever les tresors des Romains,
Il faut au sacrilege accoûtumer tes mains;
Il faut qu'à m'immoler ta vengeance s'appreste,
Et que d'un sang sacré tu baigne ta conqueste.
Mais certes autrefois ce pouvoir outragé
Vid sa honte lavée & son mepris vangé,
Et l'imprecation qu'il a jadis vomie,
Sacrifia Crassus à la force ennemie.
Ouy, je viens provoquer un trépas glorieux
Pour attirer sur toy la vengeance des Dieux;
Remply donc tes souhaits, & frappes si tu l'oses,
Ne souffre point d'obstacle à ce que tu proposes,
Ne crains point d'offencer les yeux de tes Soldats,
Ils sont accoûtumez à voir tes attentats,
Nè crains point que le peuple ose vanger ma perte,
Le bruit de tes forfaits rend la Ville deserte :
Ou si quelques remords r'allentit tes desseins,
Va chercher un butin plus digne de tes mains,
Il est d'heureux climats & de riches Provinces,
Va piller leurs tresors & détrôner leurs Princes,
Là tu peux t'enrichir, tu peux te couronner
Sans troubler cette paix que tu sembles donner,




Digitized by Google


Digitized by Google



Pares Aquilas, et pila minantia pilis.


S.P.Q.R.
LA PHARSALE de LVCAIN
I. baptiste Loyson, excudit

LA PHARSALE DE LVCAIN,

OU LES GVERRES CIVILES DE CESAR ET DE POMPEE.

EN VERS FRANÇOIS.

Par Mr DE BREBEUF.



A PARIS,
Chez JEAN RIBOU, au Palais, vis-à-vis la porte de l'Eglise de la Sainte Chapelle, à l'Image Saint Loüis.

M. DC. LXX.
Avec Privilege du Roy.



A MONSEIGNEUR
MONSEIGNEVR
L'ILLVSTRISSIME
ET REVERENDISSIME
ARCHEVESQUE DE ROUEN
PRIMAT DE NORMANDIE.

*ONSEIGNEVR,*

Ce n'est pas avec une assurance entiere que ie m'approche de VOSTRE GRANDEVR, & en vous offrant la traduction de Lucain, ie crains qu'il n'y ait trop de présomption dans ma déference, & trop de temerité dans mon zele. Il est vray, que de-

puis long-temps j'admire dans un silence forcé les talens extraordinaires qui sont en Vous, & que j'ay souhaité ardemment cette occasion de montrer mes admirations à toute la France; Mais sans doute, MONSEIGNEUR, des qualitez si éminentes ne souffrent gueres les devoirs communs, & des titres si avantageux ne veulent que des respects signalez & des soûmissions éclatantes. Les hommages mediocres offensent bien souvent les grandes Vertus, au lieu de les honorer, & dans ce culte qui n'a point de proportion avec elles, il semble qu'elles trouvent en quelque sorte l'abaissement de leur éclat & la diminution de leur merite. Ce n'est pas, MONSEIGNEUR, que la Pharsale de Lucain ne soit assez illustre par son sujet, ou que l'Art ait deshonoré entierement l'excellence de sa matiere: mais enfin quelque lustre qu'elle emprunte des grandes aventures qu'elle estale, ie ne flatte point mes esperances d'une illusion assez douce, pour en faire un present digne de vous. Ie sçay bien qu'elle ne sera pas

dans vos Mains ce qu'elle estoit dans les miennes, & qu'en approchant de cette splendeur qui vous environne, ses plus riches brillans deuiendront des lumieres sombres & des clartez languissantes. Ouy sans doute, MONSEIGNEVR, pour estimer beaucoup les devoirs que ie vous rends, il faudroit ne connoistre plus ce merite parfait qui les attire, & ne me laisser voir que la moindre partie de Vous-mesme, pour mettre quelque rapport entre Vous & mes respects. Il faudroit avoir oublié que la naissance a reüny en Vous tous les avantages qu'elle peut donner, qu'elle vous attache ou de Parenté ou d'Alliance aux premieres Maisons de l'Europe, qu'elle a meslé dans vos Veines le Sang de HARLAY, à celuy des Souverains, qu'elle a mis au nombre de vos Ayeux, non seulement cette longue suite de Heros qui ont appris vôtre Nom & leur Vertu à beaucoup de Siecles; mais encore des Ducs de Boüillon, des Ducs de Baviere, des Rois d'Escosse, des Rois de France, & des Empereurs d'Occident; &

enfin qu'elle vous a fait le Neveu, aussi bien que vostre Vertu vous a fait le Successeur, & de ce grand Cardinal qui restablit l'honneur du Gouvernement dans la France, & la gloire de nos Rois dans l'Italie; & de ce Prelat incomparable, que le Ciel vient de reprendre, qui dans ses plus ieunes années defit à Mantes les Partisans de l'Erreur, qui en ce combat celebre merita cette charge glorieuse, qu'il refusa si long-temps, & qu'il a si dignement soustenuë; qui a laissé à la posterité des monumens éternels de sa vertu & de sa doctrine, & qui en vous faisant l'Heritier de ses honneurs, a consacré sa reputation & couronné sa conduite par le service le plus important & le plus digne qu'il eust pû rendre à l'Eglise. Il faudroit cacher à mes yeux cette Pourpre sacrée, que vous parez beaucoup plus qu'elle ne vous pare, & cette Dignité sublime que vous n'estevez pas moins qu'elle vous esleve, encore que dans la plus auguste & la plus sainte Monarchie du Monde, elle ne laisse qu'une

seule Teste au dessus de Vous. Il faudroit n'admirer plus cette capacité si vaste & si estenduë, qui penetre les Mysteres les plus cachez, & qui fait ses connoissances familieres des Veritez les plus hautes, qui fait l'estonnement legitime des plus consommez dans la speculation, & qui nous a donné un si grand Prelat en un âge où c'eust esté beaucoup de nous le promettre. Il faudroit n'avoir pas entendu cette Eloquence victorieuse, qui obtient tout ce qu'elle demande, qui emporte tout ce qu'elle dispute, & qui défait tout ce qu'elle attaque, qui ne laisse point au mensonge de couleurs qui nous abusent, ny au vice de charmes qui nous seduisent: Cette Eloquence toute-puissante, de qui les premieres chaleurs ont fait des conquestes iusques sous le Dais & dans les Ballustres, & qui s'est essayée avec succez sur les Cœurs des Souverains avant que de triompher des nostres: qui a merité que l'Eglise de France se soit expliquée par vostre Bouche sur les affaires les plus importãtes, & qu'elle vous

ait fait auprés de LEVRS MAIESTEZ, l'interprete de ses sentimens. Il faudroit ne regarder plus avec rauissement cette vertu consommée qui échauffe tout-ensemble & qui desespere nos souhaits, qui nous laisse l'admiration en partage, & qui nous rend l'imitation impossible: Et en un mot, il faudroit que des auantages si excellens me fussent absolument inconnus, pour ne me reprocher pas la temerité de mes presens & l'indiscretion de mes hommages. Cependant, MONSEIGNEVR, comment fermer les yeux à des clartez si brillantes? ou comment rauir à mon esprit ces obiets éclatans qui l'occupent tout entier, & qui font le plus solide & le plus delicieux entretien de ses pensées? toute mon ame resiste à cette violence, toute ma raison s'oppose à cette iniustice, & quelque passion que i'aye de vous rendre des soûmissions qui ne soient pas entierement indignes de vous, ie ne puis pas me resoudre à leur donner de l'éclat en diminuant le vostre. Mais apres tout, MONSEIGNEVR, ce que ie ne dois

pas attendre de moy, ie puis avec confiance me le promettre de Vous, & quelque peu de rapport qu'il y ait de mes déferences à VOSTRE GRANDEVR, vous vous cacherez sans doute cette disproportion en vous cachant à Vous-mesme; vous estimerez ce que ie vous offre, pourveu que vous n'envisagiez pas tout ce que vous estes, & vous trouverez, ou plûtost vous mettrez dans cet Ouvrage de la recommandation & du merite, pourveu que vous ne vous permettiez pas de considerer le vostre. Ie ne vous demande rien, MONSEIGNEVR, qui ne vous soit facile, ou qui ne vous soit ordinaire; on sçait bien que cette Naissance illustre que nous respectons en vostre Personne, ne brille pas à vos yeux comme elle fait aux nostres, & que cette Charge éminente que vous remplissez si avantageusement, ne remplit pas ny vostre cœur ny vostre pensée; On connoit assez que cette Science achevée qui vous découvre toutes choses, ne se découvre pas à Vous, que vous n'estes pas persuadé de cette Eloquence in-

vincible qui persuade tout le monde, & que vous cherchez encore cette Vertu si pleine que vous avez déja trouvée, puisque des talens si rares peuvent compâtir avec cette moderation parfaite que nous admirons en Vous. Il faut bien, MONSEIGNEVR, que vous ne vous montriez pas à Vous-mesme, quisque vous estimez quelque chose dans les autres, & qu'au milieu des lumieres excessives qui vous remplissent & qui vous environnent, vous avez encore des yeux pour des clartez mediocres. Si vous vous regardiez attentivement, vous effaceriez tout ce qui vous approche, il n'y a point de lustre qui ne s'obscurcist auprés du vostre, nos vertus ressembleroiẽt en quelque façon à nos vices, & les qualitez les plus excellentes deviendroient des taches & des defauts. Mais vostre Ame toute élevée qu'elle est, ne s'apperçoit pas de cette élevation qui met toutes choses au dessous d'Elle; toute grande qu'elle est, elle voit exactement la mesure des autres, elle estime encore qu'elle n'admire pas, & elle

découvre en nous jusqu'aux ombrès les plus legeres de ce merite veritable, dont elle possede la plenitude. I'ay donc bien sujet, MONSEIGNEVR, *de desavoüer ma crainte, & de prendre de la confiance; cette generosité parfaite qui préside souverainement à toute vostre conduite, ne promet pas moins d'accueil à cét Ouvrage, que s'il avoit quelque droit de pretendre à vostre estime; c'est elle qui m'inspire de l'assurance, qui encourage mon zele au lieu de le rejetter, & qui approuve la liberté que ie prens, de me dire,*

MONSEIGNEVR,

DE VOSTRE GRANDEUR,

Le tres-humble & tres-obeïssant serviteur, DE BREBEUF.

LE LIBRAIRE AV LECTEVR.

L'Abſcence & l'indiſpoſition de M. de Brebeuf ne luy ayant pas permis de faire une Preface generale pour cette nouvelle impreſſion de Lucain, j'ay crû, Lecteur, eſtre obligé de vous donner icy les Advertiſſemens particuliers de ſa premiere Edition. La reputation que cét Ouvrage s'eſt acquiſe par tout, a donné lieu à beaucoup d'impreſſions contrefaites; mais j'oſe vous dire que les augmentations & les corrections que vous trouverez dans celle-cy, luy donneront toûjours l'avantage ſur toutes les autres.

Advertiſſement ſur la premiere Partie contenant le premier & le deuxiéme Livre.

IE prévoy bien, Lecteur, qu'on me jugera trop hardy d'avoir entrepris la Traduction que ie vous donne: la Pharſale de Lucain a des beautez qui ſont au deſſus de l'imitation, & cet Autheur excellent a des raiſonnemens ſi bien pouſſez & des conceptions ſi hautes, qu'il eſt bien malaiſé de ſuivre de prés un homme qu'on ne peut pas aiſément ſuivre de veuë. Toutefois comme on a veu ſouvent des temeritez qui ont reüſſi, j'eſpere que la

mienne ne ſera pas entierement malheureuſe; il y a des choſes que nous admirons qui ne peuvent pas avoir par tout une perfection égale, toutes les parties du corps ne ſont pas des yeux: & toutes les parties du Ciel ne sont pas des Aſtres. Lucain ne donne pas touſiours un meſme eſſor à ſon imagination, ny une meſme vigueur à ſes penſées, & ſi ie ne me ſens pas aſſez de genie pour le ſouſtenir parfaitement dans les endroits où il s'eſt le plus élevé, du moins ie tâche en quelque façon de rehauſſer ceux qui tombent, & ce n'eſt pas faute de ſoin ny d'application, ſi ie ne ſuis quelquefois un peu plus fort que luy dans les endroits où il eſt le plus foible. C'eſt pour cela que ie ne me ſuis pas attaché ſervilement, ny à ſes paroles, ny à ſes penſées, & que ie m'eſtudie autant que ie puis à reparer en beaucoup de lieux le tort que ie luy fais dans les autres. I'ay adiouſté, i'ay retranché, i'ay changé beaucoup de choſes: au lieu de m'aſſuiettir à le ſuiure par tout, ie m'éloigne quelquefois volontairement de luy, & en un mot ie vous donne pluſtoſt une libre imitation de cet Autheur, qu'une traduction ſcrupuleuſe. Il ne faut point que les Sçauans en murmurent, ie ne ſuis obligé à tenir qu'autant que ie veux promettre, & s'ils ont un attachement ſi paſſionné pour toutes ſes penſées, il leur eſt facile de les chercher dans leur ſource; c'eſt principalement pour ceux qui n'entendent pas la langue de Lucain, que ie me ſuis enhardy à luy faire parler la noſtre, & i'ay apporté tous mes ſoins à tracer une copie qui ſoit capable de plaire ſans eſtre comparée auecque l'Original. Ie ſçauray, Lecteur, par le bon ou mauvais accueil que trouveront auprés de vous ces deux Livres que ie hazarde, l'opinion que i'en dois avoir, & s'il eſt à propos que ie paſſe plus avant, ou s'il faut que ie m'arreſte. Au reſte ie vous auouë ingenûment que vous trouverez dans ce

Ouvrage beaucoup de choses qui auroient besoin de reformation ; sur tout vous y verrez des rimes qui ne sont pas assez riches, & d'autres qui reviennent trop souvent : vous y remarquerez des termes que l'Academie a proscrits, & des expressions un peu hardies, qu'un critique pointilleux ne me pardonneroit pas : mais vous sçavez aussi que des libertez de cette nature se souffrent aisément dans une piece de longue halaine, & si ie ne me trompe, ces fautes ne me sont pas si familieres qu'elles mettent souvent vostre patience à l'épreuve.

Advertissement sur la seconde Partie, contenant le trois & la quatriéme Livre.

IE vous donne, Lecteur, cette seconde Partie de Lucain, avec plus d'asseurance que ie n'ay fait la premiere ; l'accueil obligeant que vous avez fait à l'une, me persuade que l'autre ne sera pas moins heureuse, & dans la confiance que i'en ay, i'ose déia vous promettre que vous en verrez bien-tost la suite. Ce n'est pas mon dessein d'employer icy des raisonnemens estudiez à vous faire valoir cet Ouvrage, ie sçay bien que s'il ne vous parle pour luy-mesme, tout ce que ie vous pourrois dire en sa faveur ne vous persuaderoit guere, & que ce n'est pas en vous demandant vostre approbation, que ie vous obligeray à me la donner. Au contraire, nous cherchons ordinairement des defauts dans les choses qu'on nous vante le plus, & nostre estime se refuse autant qu'elle peut à ceux qui l'ont trop visiblement & trop passionnément desirée. Ie vous laisse donc, Lecteur, la liberté tout entiere de iuger comme il vous plaira de cette Traduction, & i'ay si peu la pensée de luy donner icy du prix & de la recomman-

dation par mes paroles, que mesme ie ne me permets pas de la deffendre contre ceux qui l'ont attaquée. Qu'ils me reprochent, si bon leur semble, que ie promets Lucain, & que ie ne le dône pas, que ie me produits sous son nom, au lieu de le produire luy-mesme ; & en un mot, que i'ay voulu imiter ces Peintres inconsiderez, qui s'estudient beaucoup plus à l'embellissement de leurs portraits, qu'ils ne s'attachent à la ressemblance. Ceux qui voudront s'instruire de la verité, verront bien-tost que ce reproche tient un peu de la calomnie, & que la liberté que ie me suis donnée, ne va pas iusqu'à la revolte ou iusqu'à l'emportement. Ie vous ay desia dit ailleurs que ie ne me suis pas assuietty à suivre toûjours Lucain pas à pas, i'ay quelquefois meslé mes pensées avec les siennes, i'ay tâché assez souvent d'adiouster des beautez estrangeres à ses beautez naturelles, ou plustost de luy rendre en quelques endroits, ce que la sterilité de mon esprit & celle de nostre langue me contraignent de luy oster dans les autres. Mais apres tout, ces legers ornemens que ie luy preste, ne le défigurent pas ; ceux qui le connoissent bien auoüeront que c'est encore luy-mesme, & que si on trouve quelque changement dans ses habits, du moins on n'en trouvera pas beaucoup dans son visage ; aussi les plus delicats & les plus intelligens de la Cour, ont approuvé entierement cette hardiesse innocente, dont quelques autres veulent faire une temerité condamnable : Ils m'ont pardonné ce que i'oste à Lucain & ce que ie luy donne, & encore que ie n'ose pas me persuader qu'il recouvre par mes soins ce qu'il perd par mon impuissance, du moins on ne me sçait pas absolument mauvais gré d'y avoir fait mes efforts. C'est ce qui m'oblige, Lecteur, à ne quitter pas mon premier dessein, & puis que i'ay tant d'obligation à la liberté,

j'aurois tort sans doute de me reduire à l'assuiettissement & à la contrainte.

Advertissement sur la troisiéme Partie, contenant le cinq & le sixiéme Livre.

IE ne doute pas, Lecteur, que vous ne me trouviez un peu plus libre dans la troisiéme Partie de Lucain, que vous n'avez fait dans les deux autres : mais i'ay crû estre obligé d'en user ainsi, pour m'accommoder au goust du Siecle, & si ie n'avois craint l'indignation des Sçavants, ie me serois peut-estre donné une liberté encore plus grande. I'ay supprimé en beaucoup d'endroits ce qui m'a paru foible, ou ce que j'y ay trouvé de choquant, ou de superflu. Sur tout, ie n'ay pû me resoudre à suivre cet Autheur pas à pas dans le sixiéme Livre de son Ouvrage, ny à promener ennuyeusement vostre attention parmy les gibets & les voiries. Ie veux croire que ces choses ont pû estre approuvées dans leurs temps, mais elles seroient sans doute un peu mal receuës dans le nostre ; & bien que les Poëtes excellents qui ont quelquefois le secret de nous faire sentir des chagrins delicieux, & des tristesses agreables, ayent encore celuy de nous faire voir de belles horreurs, il est pourtant extrémement necessaire d'estre un peu scrupuleux dans le choix de ces matieres ; il y en a de si choquantes, qu'elles sont ordinairement le supplice de l'imagination, & sous quelques beaux déguisemens qu'elles se produisent, elles mettent toûjours dans l'esprit une image qui l'incommode ; c'est pour cela que ie me suis estendu le moins que i'ay pû sur les sales inclinations d'Erictho, & que i'ay tâché à delasser un peu vostre attention par l'avanture de Burrhus &

d'Octavie, dont il n'y a rien dans l'Original. Ie ne pretens pas, Lecteur, que les pensees ou les raisonnemens que ie preste à ce grand Homme, égalent ceux que i'emprunte de luy, & si vous estiez dans un sentiment si peu iuste, ie prendrois ouvertement son party, & contre vous & contre moy-mesme. C'est assez m'obliger, de croire que les endroits que ie supprime ne sont pas meilleurs que ceux que i'ajoûte, & que ses vices ne valent pas mieux que mes vertus: c'est de vous, & non pas de moy, que ie sçauray le iugement que i'en dois faire, & si ce travail ne vous dégouste point, vous aurez devant six mois les quatre derniers Livres de la Pharsale.

Advertissement sur la quatriéme Partie, contenant le sept & le huitiéme Livre.

Encore que les quatre derniers Livres de la Pharsale ne soient peut-estre pas tout à fait indignes de suivre ceux que vous avez déja veus ie ne vous réponds pas, Lecteur, que vous n'y trouviez quelques endroits un peu negligez; au contraire ie me persuade aisément qu'un peu de precipitation y aura mis beaucoup de foiblesse, & que pour avoir esté obligé de continuer ce travail en un temps où i'estois accablé de mille autres soins, cet Ouvrage qui a esté conceu dans l'empressement, & qui est né dans le bruit, n'en sera peut-estre gueres. Sur tout ie ne me suis pas satisfait moy-mesme dans les sujets que Monsieur de Corneille a traitez, & ses nobles expressions estoient si presentes à mon esprit, qu'elles n'estoient pas un mediocre empeschement aux miennes. Dans ce Poëme inimitable qu'il a fait de la Mort de Pompée, il a traduit avec tant de succés, ou mesme rehaussé avec tant de force ce

qu'il a emprunté de Lucain, & il a porté si haut la vigueur de ses pensées & la majesté de son raisonnement, qu'il est sans doute un peu mal-aisé de le suivre, Vous sçavez qu'il n'y a ordinairement qu'un beau iour, ou qu'une agreable maniere d'exprimer noblement les choses, & vous sçavez encore mieux qu'il est assez inutile de la chercher apres luy. Mais ie croy, Lecteur, qu'il m'a esté permis de n'égaler pas un stile qui semble estre la derniere élevation du Genie, & que ie ne seray pas coupable dans vostre esprit pour n'avoir pas imité assez heureusement ce qui a esté l'admiration de tout le monde. C'est pour cela que ie ne veux point m'engager icy à vous en faire des excuses étudiées, & i'aime mieux donner le reste de cet entretien à justifier en quelque sorte les invectives continuelles de Lucain contre Cesar, qu'à me iustifier moy-mesme. Ie sçay bien que cette haine si constante & si declarée n'a pas trouvé par tout des approbations, & que ceux qui ont admiré les vertus de cet illustre Rebelle, ont trouvé tout à fait mauuais qu'on ait si ouvertement declamé contre ses vices. Mais, à vous parler sans déguisement, n'est-il pas vray, Lecteur, qu'il nous doit du moins estre permis de punir les Tyrans dans leur memoire puisqu'il ne nous est pas toûjours permis de les attaquer dans leur personne, & nos sentimens ne doivent-ils pas du moins se conserver la liberté, apres que tout l'Estat l'a perduë? La loüange honteuse qu'on a souvent donnée aux usurpateurs a produit de temps en temps des usurpations nouvelles, & si on n'avoit point apporté tant d'artifice à flater les criminels, on auroit peut estre étouffé beaucoup de crimes. Bien que dans le païs de l'ambition & de l'arrogance les forfaits qui sont heureux changent en un moment de nom & de sexe, que la préoccupation ou la flaterie en facent impudemment des vertus; bien que

parmy des esprits de ce caractere on ne rougisse point d'un attentat qui acquiert un Diadéme, & qu'on y adore en foule ceux que l'injustice a couronnez: Ie veux croire, Lecteur, que vous estes d'inclination à vous défendre de cette idolatrie, que vous detestez l'impieté iusque dans la pourpre, & que vous honorez le merite iusque dans la fange. Il est vray que Cesar estoit né avec de grandes qualitez, & qu'il y avoit en luy assez de courage & assez d'esprit pour le mettre au dessus de tous les Conquerans, & pour l'égaler aux plus excellens Genies. Mais que les beaux talents sont à pleindre quand ils ne rencontrent pas une belle ame, quand ils sont la ruine de l'Estat au lieu d'en estre l'appuy, & que ce qui seroit la consolation de la Terre dans un esprit moderé, devient le malheur du Monde dans une ame revoltée! il y a de grands crimes qui ne peuvent estre l'ouvrage que des grandes vertus, il y a des injustices dont les esprits bas ne sont point capables, & qui ne peuvent estre achevées que par la vigueur de l'imagition, par la solidité du iugement, & par la fermete du courage. Cependant vous ne pouvez pas demeurer d'accord que nous devions de l'estime à des causes excellentes qui ne produisent que de sinistres effets, ny que les talens extraordinaires meritent nos adorations & nos encens, quand l'application en est funeste. C'est par cette raison, Lecteur, que Lucain n'a point estimé dans un Tyran un esprit sublime, qui s'estoit diffamé par l'emportement, ny une valeur que la rebellion, que la violence, que la desolation, que l'impieté, que le sacrilege avoient indignement profanée. C'est pour ce suiet qu'il auroit veu avec plus de respect un Citoyen dans Scipion, qu'un Empereur dans Cesar. Et si on le fait coupable pour avoir detesté l'oppression avec trop d'aigreur, ou témoigné trop de veneration pour la retenuë:

Ie regle avec tãt de plaisir mes sẽtimẽs sur les siens que je n'ay point eu de repugnãce à devenir un de ses Cõplices.

Advertissement sur la cinquiéme Partie, contenant le neuf & le dixiéme Livre.

C'Est avec regret, Lecteur, que j'abandonne à l'impression le dernier Livre de la Pharsale, avãt que d'avoir adjousté à la Copie ce qui manque à l'Original. Bien qu'une liberté de cette sorte ait déplû à quelques-uns dans le sixiéme Livre du Lucain François, elle a esté si favorablement receuë des autres, que ie me hazarderois de bon cœur à m'attirer encore une fois le mesme blâme, pour m'acquerir une pareille approbation; mais peu de santé & beaucoup d'autres soins m'obligent à remettre ce suplément à un autre temps, & peut-estre il sera plus ample que je n'ose presentement vous le promettre, ou plustost que je ne veux vous en menacer. Vous sçavez, Lecteur, que ce grand Ouvrage est demeuré imparfait par la mort de l'Ouvrier, que Lucain n'estoit pas encore à la moitié de son Poëme quand il receut de Neron un commandement exprés de mourir, & qu'à l'endroit où il fut contraint de mettre fin à son travail, le sens mesme n'est pas entier, ny la periode achevée. I'aurois bien voulu avoir assez de loisir & assez de genie pour entreprendre la continuation de son dessein: mais en attendant que je me confirme dans cette pensée, ou que je la quitte tout à fait, j'ay voulu seulement, à l'exemple de Sulpicius & de Monsieur l'Abbé de Marolles, rendre intelligible ce qui ne l'estoit pas, & vous donner à la fin de la Pharsale Françoise environ quarante vers, dont il n'y a rien dans la Latine.

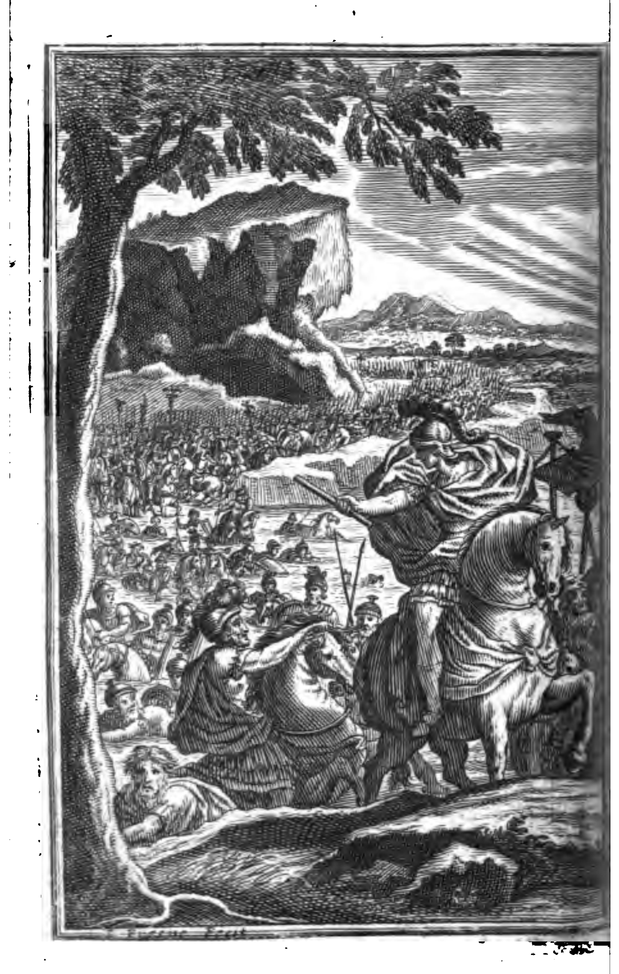
Extrait du Privilege du Roy.

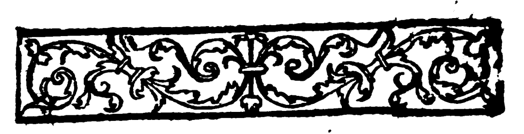
PAR Grace & Privilege, Signé par le Roy en son Conseil, PATU. Il est permis à JEAN BAPTISTE LOYSON, Marchand Libraire à Paris, d'imprimer, ou faire imprimer, *La Pharsale de Lucain en Vers François, de la Composition du Sieur de Brebeuf*, pour le temps & espace de dix années, à compter du jour qu'il sera achevé d'imprimer, en vertu des presentes : Et deffenses sont faites à tous Marchands, Libraires, Imprimeurs, & autres de l'imprimer, ou faire imprimer, ny mesme la r'eimprimer sur les anciennes copies, à peine de six mil liures d'amande, payable par chacun des contrevenans, & en tous despens, dommages, & interests, & confiscation de tous les Exemplaires contrefaites, ainsi qu'il est porté plus au long en divers Lettres de Privilege. Donné à Paris le 6. Decembre 1664. Et de nostre Regne le 22.

Registré sur le Livre de la Communauté, le 2. Iuin 1668.

Achevé d'imprimer le dernier Novembre 1670. en vertu du present Privilege.

Et ledit Iean Baptiste Loyson, à associé avec luy Iean Ribou, aussi Marchand Libraire à Paris, pour joüir avec luy du present Privilege, suivant l'accord fait entre eux.





LA PHARSALE DE LVCAIN, OU LES GVERRES CIVILES DE CESAR ET DE POMPE'E.

EN VERS FRANCOIS.

LIVRE PREMIER.

Je chante cette guerre en cruautez feconde,
Où Pharsale jugea de l'Empire du Monde,
Et servant de theatre à de fameux revers,
Mit enfin à la chaisne, & Rome & l'Univers:
Guerre plus que civile, où la fureur d'un homme
Fit voir Aigle contre Aigle, & Rome contre Rome;
Le sang contre le sang lâchement declaré,
L'audace triomphante & le crime adoré;

Où des Peuples divers la valeur soûlevée
Fit le Sort des Humains d'une offence privée,
Et partageant son zele entre deux grands Rivaux,
Vengea ses premiers fers, & s'en fit de nouveaux.
Rome, dont la grandeur épouvantoit la terre,
Quel sinistre Demon t'inspire cette guerre?
Quelle aveugle fureur arme tes Legions,
Et va montrer ta honte à tant de regions?
Lors que d'un beau couroux tes troupes échauffées
Devroient dans Babylone arborer des trophées,
Regagner ces drapeaux que le Parthe a gagnez,
Et vanger de Crassus les Manes indignez,
On void tes Conquerans chercher une victoire
Fatale à ta grandeur, & funeste à ta gloire.
Oüy, dans ces noirs projets, qui vont de tes Guerriers
Profaner la vaillance & flétrir les lauriers,
Qui te rendent toy-mesme à toy-mesme ennemie,
Le plus heureux succés est remply d'infamie.
L'une & l'autre Fortune a d'égales rigueurs,
Et l'affront des Vaincus est un crime aux Vainqueurs.
Helas, du sang versé dans cette injuste guerre
Tu pouvois t'asservir & la mer & la Terre,
Etonner l'Univers du bruit de tes hauts faits,
Et porter ta grandeur plus loin que tes souhaits:
On verroit à tes loix l'Araxe tributaire,
Et le Gange soûmis aussi bien que l'Ibere,
Le Tygre auroit fléchy sous ton autorité,
Le Scythe gemiroit dans sa captivité;
Enfin tu regnerois du couchant à l'Aurore,
Et tiendrois dans tes fers le Sarmate & le More.
Lors que du monde entier le pouvoir abbatu
Aura remply tes vœux & lassé ta vertu,
Rome, puisque le crime a pour toy tant de charmes,
Tourne contre ton sein la pointe de tes armes;

Alors de tes enfans fais toy des ennemis,
Mais attens qu'à tes loix l'Univers soit soûmis.
Avoir de tous costez les Provinces pillées,
Les chasteaux démolis, les plaines desolées,
A voir regner par tout le desastre & l'horreur;
Et ces restes sanglans d'une injuste fureur,
A te voir si long-temps gemir dans l'esclavage,
Qui croira que tes maux ne soient que ton ouvrage?
En vain le Roy d'Epire & le jeune Affriquain
Ont paru sur tes bords la foudre dans la main,
Les plus rudes assauts d'une haine estrangere
N'ont porté contre toy qu'une atteinte legere,
Ces guerriers en semāt l'épouvāte en tous lieux (dieux
N'ouvroiēt qu'un champ de gloire à tous tes Demy-
Ils rehaussoient ton lustre en poursuivant ta peine,
Et Rome seule a pû mettre Rome à la chaîne.
Toutefois si du sort les jugements couverts
Ne donnoient qu'à ce prix Neron à l'Univers,
Si le Ciel couste au Dieux tant de peines diverses,
Tant de longues sueurs & de rudes traverses:
Ou si l'arbitre mesme & du sort & des Dieux
Ne vid son trône ferme & son nom glorieux,
Qu'apres que dans l'ardeur d'une juste vengeance,
Son bras eut des Titans foudroyé l'insolence;
Destins, loin d'éclater lâchement contre vous,
Nous devons de l'encens à cét ardent couroux;
Heureuse cruauté! fureur officieuse,
Dont le prix est illustre & la fin glorieuse!
Crimes trop bien payez! trop aimables hazards,
Puis que nous vous devons le plus grand des Cesars!
Que les Dieux conjurez redoublent nos miseres,
Que Leucade sous l'onde abysme nos galeres,
Que Pharsale revoye encor nos bataillons
Du plus beau sang de Rome inonder ses sillons,

Immoler l'Ausonie aux manes de Cartage,
Et signaler leur crime autant que leur courage;
Que Monda soit témoin de nos derniers mal-heurs,
Que Modene aux abois nous arrache des pleurs,
Qu'on voye encor un coup Perouse desolée,
Destins, Neron gouverne, & Rome est consolée,
Nous voyons nos travaux dignement couronnez;
Et vous nous ostez moins que vous ne nous dõnez.
Vy donc heureux, Cesar, & rends ta Rome heureuse.
Couronne une entreprise, & haute & glorieuse:
Puisque dans son éclat on void mieux ta grandeur,
Rends-luy par tes bien-faits sa premiere splendeur,
Fay voir les Nations calmes & fortunées,
Puis retourne à tes Dieux plein de gloire & d'années.
Certes quand ils voudront enlever de ces lieux
Le plus rare present qui soit venu des Cieux,
Honteux de te laisser dans la terre où nous sommes,
Et de voir si long-temps un Dieu parmy les hõmes;
Ou quand, pour t'asseurer un temple & des autels,
La mort viendra te mettre au rang des immortels,
Le sort dont ta vertu t'a déja fait le Maistre,
Te laissera choisir quel Dieu tu voudras estre;
Tu pourras t'égaler au Maistre des humains,
Et porter comme luy la foudre dans tes mains:
Ou plein d'un noble orgueil & d'une belle audace
Enlever la Couronne au Demon de la Thrace,
Ou brillant d'un éclat qui n'a point de pareil,
Donner un nouveau guide aux Coursiers du Soleil,
Au Ciel un nouvel astre, au jour un nouveau pere,
A l'Univers entier un Demon tutelaire.
Ouy, Cesar, on verra les Dieux à ton aspect
Saisis d'estonnement, & remplis de respect,
Admirer en tremblant l'éclat qui t'environne,
Et soûmettre à ton choix leur gloire & leur courõne,

Alors il ne faut pas que ta divinité
Choisisse pour son trône un climat écarté,
D'où tes yeux ne pourroient sur Rome gemissante
Verser qu'une influence oblique & languissante.
Si l'un ou l'autre Pole avoit remply ton choix,
Ses essieux trop chargez gemiroient sous le poids:
Mais au plus beau climat estably ta seance,
Et du milieu des Cieux tien les Cieux en balance,
Laisse-toy posseder, & souffre que les Dieux
Contemplent les rayons qui partent de tes yeux.
Du moins entre-eux & nous ne souffre aucun nuage
Qui cache à nos regards l'éclat de ton visage:
Dissipe ces vapeurs, rend les Cieux tout serains,
Et laisse à Rome encor voir l'Astre des Romains.
C'est alors que la Paix, cette illustre Bannie,
Estalera par tout une pompe infinie,
Que nos contentemens passeront nos souhaits,
Et que l'Hydre au cercueil ne renaistra jamais.
Mais déja ta bonté montre dans nos miseres
Du Dieu qu'elle promet les plus beaux caracteres,
Et sans servir aux loix du destin & du temps,
T'instruit à recevoir nos vœux & nos encens,
A répandre sur nous des graces inconnuës,
Et faire ce qu'un jour tu feras sur les nuës.
Ne m'inspires-tu pas ces divines chaleurs
Que le Dieu de Cirrhée allume dans nos coeurs?
Si-tost que cette flame échauffe ma pensée,
J'ay l'ame toute émeuë, & la voix rehaussée,
Et j'ose concevoir un dessein glorieux,
Sans invoquer le Ciel ou consulter ses Dieux;
Animé de ton feu, guidé de ta lumiere,
J'entreprens de courir une vaste carriere,
Et je veux estaler aux yeux de l'Univers
Les funestes sujets d'un funeste revers;

Par quel noir ascendant la maistresse du Monde
Fît un vaste débris sur la terre & sur l'Onde,
Par quel charme inconnu toutes les Nations
Entrerent à l'envy dans ses dissentions.
C'est un arrest des Dieux, une puissance extréme
Cede à son propre poids, & se détruit soy-mesme;
Le comble des grandeurs sappe leurs fondemens,
Leur élevation fait leurs abaissemens,
Et le Destin jaloux des suprémes Puissances
Dans leurs plus hauts progrez trouve leurs decadences.
Rien de grand n'est durable, & l'Univers un jour
Rompra ces nœuds secrets d'alliance & d'amour,
Tous ces heureux accords, ces douces sympathies
Qui font regner la paix dans toutes ses parties;
C'est alors qu'on verra les Astres revoltez
Disputer au Soleil son trône & ses clartez,
Ces enfans insolens s'armer contre leur pere,
Et la sœur usurper le partage du frere,
La Nymphe de la nuit sur le Demon du jour
Prendre un injuste empire & regner à son tour.
Les Cieux mal soustenus, s'écrouler sur nos testes,
La terre s'entrouvrit, l'air s'armer de tempestes,
L'Ocean furieux soûlever tous ses flots,
Et le monde rentrer dans son premier cahos.
Ainsi ce vaste corps, cette masse estenduë,
Sous un pompeux débris se verra confonduë;
Ainsi, Rome, au plus fort de ta haute splendeur
Tu tombes sous le poids de ta propre grandeur;
Au lieu de soûlever une force estrangere
Pour haster ta ruyne & servir leur colere,
Loin d'engager le Scythe à perdre les Romains,
Sur toy les immortels n'ont porté que tes mains;
Leur Monarque jaloux de te voir dans ton lustre,
Ne t'accorde pas mesme une disgrace illustre,

Et le mesme pouvoir qui détruit ton orgueil,
Mettra ton innocence en un mesme cercueil,
Entre trois Souverains lâchement partagée
Tu consens à ta honte, & la terre est vangée,
Le Destin veut ta perte, & bien-tost tes enfans
De tes Maistres qu'ils sont, deviendront tes Tyrans.
Princes, pour qui la gloire a de si puissans charmes,
Pourquoy cõfondez-vous vôtre empire & vos armes?
Que sert à vostre orgueil de tenir plus long temps
Nos respects incertains, & le monde en suspens?
Appaisez ce tumulte, & laissez-luy connoistre,
De trois Maistres égaux qui deviendra son maistre.
Depuis qu'on void la terre assise sur son poids,
Soustenir & soy-mesme, & le monde à la fois,
Depuis que du Soleil la course mesurée
Se finit tous les ans sans finir sa durée,
Depuis que sa lumiere éclaire nos travaux,
La puissance des Grands ne veut point de Rivaux,
La Foy ne regne point où regne plus d'un Maistre,
Et chacun se croit seul assez digne de l'estre.
N'en cherchons point ailleurs des exemples certains,
Laissons-là les forfaits d'Argos & des Thebains;
L'Orgueil est en tous lieux & cruel & perfide,
On vid nos premiers murs rougir d'un Parricide,
Et son prix n'estoit pas l'Empire des Humains,
Mais un morceau de terre arma deux Souverains.

Entre Jule & Pompée une paix incertaine
Suspendit quelque temps leur audace & leur haine,
Et Crassus redoutable à leur ambition
Estoit un grand obstacle à leur dissention;
Ainsi qu'entre deux mers on void un bras-de-terre
Faire regner la paix au milieu de la guerre,
A leurs flots irritez n'opposer que ses bords,
Contraindre leur furie, & rompre leurs efforts.

Mais aprés que le Ciel en la mort d'un seul Homme
Donna le coup mortel à la grandeur de Rome,
Et que Crassus ployant sous le Parthe vainqueur
Remit en liberté l'audace & la rigueur,
Ce feu long-temps couvert, cette flame captive
Parut dans ces rivaux plus boüillante & plus vive,
Ce torrent arresté devint plus furieux,
Son cours fut plus rapide & plus imperieux,
Et roulant tous ses flots auec plus d'insolence
Fit gronder sa colere & tonner sa vengeance.
Arsacides cruels, vainqueurs trop inhumains,
Vous avez en Crassus domté tous les Romains,
Et donnant aux vaincus cette funeste guerre,
Vous avez mis au fers les Maistres de la Terre!
Les deux Chefs emportez de leur ambition
Se donnent tout entiers à la dissention:
Rome void par leurs mains démembrer sa puissance,
Cét Empire orgueilleux, cette grandeur immense,
Cét ouvrage estonnãt des plus fameux vainqueurs,
Qui remplit l'Uniuers, ne remplit pas deux cœurs.
Iulie avoit desia finy sa destinée,
Et le cours acheué de son triste Hymenée,
Les nœuds estoient rompus, & les liens brisez,
Qui pouvoient reünir ces esprits divisez.
Si la loy des destins trop cruelle & trop fiere
T'eust permis de fournir une iuste carriere,
Tu pouvois t'opposer à ce boüillant couroux,
Et desarmer les mains d'un pere & d'un espoux,
Attaquer cette humeur insolente & jalouse,
Montrer a l'un sa fille, à l'autre son espouse,
Le gendre à son beau-pere, & par des nœuds si saints
Rejoindre en mesme tẽps leurs esprits & leurs mains.
Ta mort à ces cruels laisse tout entreprendre,
L'un n'a plus de Beau-pere, & lautre plus de Gendre.

Ces noms sont étouffez dans ces fiers ennemis,
La violence est libre, & le crime est permis.
Estrange aveuglement dont leur àme est saisie !
L'éclat de leur vertu picque leur jalousie,
Et par un triste effet de leur ambition,
Ce qui doit les unir, fait leur division.
L'un compare à regret les Gaules tributaires
Au joug de Cilicie, & de tous ses Corsaires,
Et malgré la Syrie & les Armeniens
Craint qu'un nouveau Triõphe efface tous les siens;
L'autre de ses progrez flate son grand courage,
Cet Ouvrier orgueilleux admire son courage,
Et croit à ce beau feu qui brûle dans son cœur,
Que la seconde place offence sa valeur;
Bref dans cette fierté que leur gloire a fait naistre,
L'un ne veut point d'égal, & l'autre point de maistre.
De si hauts partisans s'arment pour chacun deux,
Qu'on ne sçait qui deffẽdre, ou qui blâmer des deux,
Qui des deux a tiré plus justement l'épée,
Les Dieux servent Cesar, mais Caton suit Pompée.
L'orgueil assortit mal ces superbes Rivaux,
Et bien que concurrens ils ne sont pas égaux;
L'un gouverne en repos les Peuples de la Terre,
Illustre dans la Paix autant que dans la Guerre,
Et le soin où la Robbe attache ses vieux ans,
Ralentit cette ardeur qui fait les Conquerans,
Apres que ses travaux ont hasté sa vieillesse,
Il joüit des l'auriers qu'a cueilly sa jeunesse,
Et voulant à son âge accorder ses desirs,
Cherche d'autres honneurs & de plus doux plaisirs;
Rome, qui doit sa gloire à ses premiers services,
Doit à ses derniers soins sa pompe & ses delices;
Les spectacles, les jeux, les divertissemens
Font souvent son estude & ses empressemens.

Et par ce doux repos,& cette paix profonde,
Il est maistre des cœurs aussi bien que du Monde.
Au bruit déja semé de la rebellion
Il demeure sans trouble & sans émotion:
Pour voir la rage esteinte & l'audace trompée,
Il leur veut seulement montrer le grand Pompée,
Et l'ombre de ce nom,qu'on adore en tous lieux,
Luy paroist un rempart contre les factieux.
Tel un Arbre chargé de superbes trophées,
D'armes, d'or & d'azur richement étoffées,
D'Ecus, de Iavelots, de Carquois, de Drapeaux ;
Bien que déja son âge ait seché ses rameaux,
Malgré la loy des ans,& leur cruel outrage,
Fait ombre de son tronc, au lieu de son fueillage ;
Et bien qu'il soit en proye à l'injure du temps,
Le butin de l'orage,& le joüet des vents,
Que cent arbres touffus estalent leur richesse,
Et montrent les presens d'une verte jeunesse,
Il attire luy seul les yeux des nations,
Et seul trouve des vœux & des soûmissions.
Cesar n'a pas encore ny cette renommée,
Ny cette experience & pleine & consommée;
Mais un esprit boüillant , enflé d'ambition,
Toûjours dans les desseins, toûjours dans l'action,
Pour qui la gloire mesme auroit de foibles charmes,
S'il ne la devoit pas au pouvoir de ses armes ;
Qui fait de ses lauriers son ornement plus cher ,
Mais qui veut les cueillir moins que les arracher;
Prest à faire servir & le fer & la flame
Aux fortes passions qui regnent dans son ame,
Qui laisse aveuglement tyranniser son cœur
Tantost à son espoir , tantost à sa fureur ;
Esprit impetueux que l'audace commande,
Plus le destin luy donne, & plus il luy demande;

Et la faveur des Dieux trop prompte à le servir
Irrite son orgueil, au lieu de l'assouvir.
Il n'est pour s'agrandir point de sang qu'il ne verse,
De pouvoir qu'il n'abat, ou de sein qu'il ne perce,
Et pour luy la Grandeur n'est pas d'assez haut prix,
S'il ne s'y voit monté par un fameux débris.
Telle au choc furieux du vent & des orages
Déchirant sa prison, & crevant les nuages,
La foudre fait briller ses esclairs en tous lieux,
Fait pâlir la Nature, & fait trembler les Cieux;
Ce torrent enflamé, cette ardeur penetrante,
Cét orage fumant, cette vague brûlante,
Perce, enfonce, devore &, traîne fierement
Le ravage & l'horreur avec l'embrazement,
Consume les Autels, aussi bien que la fange,
Et tourne sa fureur sur les Dieux qu'elle vange,
Des plus nobles forests fait de tristes buchers,
Deserte la Campagne & brise les rochers.

Cette diversité de moeurs, & d'avantages
Forme l'aversion dans ces deux grands courages;
Le Destin, qui conduit la chute des Estats,
Favorise leur crime, & soûtient leurs debats,
Et des troubles publics la funeste semence,
Le luxe, qui détruit la plus haute puissance,
Prepare à ces autheurs de la sedition
De lâches partisans de leur ambition;
Rome ayant à ses loix veu la Terre sujette, (faite;
Ces vainqueurs dans leur proye ont trouvé leur dé-
En vain nous avons veu l'Asie à nos genoux,
Puisque l'or de l'Asie a triomphé de nous,
Et que ses grands Estats devenus nos victimes,
Nous ont enfin donné leur richesse & leurs crimes;
Le luxe des habits, l'éclat des ornemens,
Les meubles precieux, lorgueil des bastimens;

Le pompeux appareil d'un superbe équipage
Epuisent le Pactole aussi bien que le Tage ;
Nos repas somptueux sont le tribut des airs,
L'hommage de la terre & celuy des deux mers ;
La nature est en peine à fournir nos delices,
Les plaisirs anciens sont pour nous des supplices;
S'il ne viennent d'Asie, on ne les souffre plus,
Et l'on n'en connoist point, s'il ne sont inconnus.
Ce n'est plus cette Rome, & si sainte & si pure,
Ses plus chastes desirs outragent la nature,
Et cette âpre vertu si chere à nos ayeux,
Si feconde en Heros, est un monstre à ses yeux ;
Le champ du grand Camille, celuy de Curie
S'étend sous leur neveux au-de-là d'Hesperie,
La sainte pauvreté de ces braves guerriers
Semble estre leur opprobre & ternir leur lauriers ;
Et ce qui fit de Rome autrefois l'opulence,
Feroit d'un seul Romain la honte & l'indigence.
De là naissent bien-tost ces émulations,
De là ces attentats & ces émotions,
Cette dépence énorme & ces grandes largesses.
Et delà l'indigence au milieu des richesses ;
Le devoir étouffé, la Iustice aux abois,
Le pouvoir devenu la regle de nos loix,
La brigue de l'employ, la faveur populaire,
Les suffrages vendus, l'honneur mis à l'enchere,
Le merite ployant sous d'injustes efforts
Sont l'ouvrage du luxe & celuy des tresors.
Les tribuns emportez d'une vaine impudence ;
Avecque les Consuls entrent en concurrence,
La foy, ce nœud sacré, ce lien precieux
N'est plus qu'un beau phantôme, & qu'un nom spé-
Et des plus dissolus la richesse épuisée (cieux;
Trouve dans le desordre une resource aisée.

Desia plein de courroux & de ses grands projets,
Desia mettant Pompée au rang de ses Sujets,
Cesar avoit franchy les Alpes étonnées,
Ces roches de frimats & d'horreur couronnées;
Desia du Rubicon il découvroit les eaux,
Quand au millieu des joncs & parmy les roseaux
Il void de sa patrie une image vivante
Toute défigurée & toute languissante,
Les bras à demy-nuds, & les cheveux épars,
Où, dit-elle, où va-t-on porter mes Estendars?
Si le droit, si l'horreur accompagne vos armes,
Connoissez vostre Mere, & respectez ses larmes;
Ne portez pas plus loin vostre orgueil & vos pas,
Et desarmez vos mains, ou ne m'approchez pas.
Ces mots entrecoupez de soûpirs & de plaintes
Livrerent à Cesar de sensibles atteintes,
Vne crainte inconnuë, une secrette horreur
L'arrache à son audace, & suspend sa fureur:
Vne langueur mortelle affoiblit son courage,
Et retient, malgré luy, ses pas sur le rivage.
Dieu, dit-il, qui soutiens la foudre dans tes mains,
Et du mon Tarpeïen veilles sur tes Romains,
Toy le Jupiter d'Albe, & vous, Dieux de mes Peres,
Appuyez des projets & justes, & sinceres,
Toy, ma Divinité, toy, Rome, que je sers,
Soustien mon entreprise, & vien briser tes fers.
Je ne viens pas icy factieux & perfide
Couronner mes hauts-faits par un noir parricide;
Ny la rage dans l'ame, & le fer à la main,
Enfant dénaturé, le plonger dans ton sein;
Pourueu qu'à mon ardeur ton courage réponde,
Je vange d'un Tyran la maistresse du Monde,
Je te rends tes enfans si long-temps desirez,
Et brise les liens qui leur sont preparez;

Tu ne dois accuser de cette violence
Que ce Maistre cruel & que son insolence ;
Et le crime forcé que Cesar a commis,
Est celuy de Pompée & de mes ennemis.
Il finit, & son cœur accusant sa foiblesse
Commande à sa fierté détouffer sa tendresse,
D'éloigner ces frayeurs, de vaincre ces remors
Qui trahit sa vengeance & retient ces efforts,
Et sans se conseiller qu'à son boüillant courage,
D'un air impetueux passe à l'autre rivage.
C'est ainsi qu'un Lyon dans ces vastes cantons
De l'ardente Libye, ou des noirs Nasamons,
Pressé de l'ennemy, s'arreste & delibere,
Tient sa vigeur captive, & surprend sa colere,
Consulte sa vaillance, interroge son cœur,
Tant qu'il se soit armé de tout sa faveur ;
Puis se battant le flant, herissant sa criniere,
Et de rugissemens étonnant la frontiere,
Si du More indiscret le fer precipité
Luy porte quelque atteinte & picque sa fierté,
Si le coup trop certain d'un pointe assassine
Luy fait couler le sang de sa large poictrine,
Ce Monstre redouté se lance furieux
Au travers des Chasseurs & parmy les épieux,
Met ses ongles cruels & ses dents en usage,
Fait trembler le plus ferme, & triompher sa rage.
Ce Fleuve qui serpente au plus creux des valons,
Et du terroir Gaulois separe nos sillons,
N'est qu'un foible ruisseau d'une plus foible source
Quand les feux de l'Esté rallentissent sa course ;
Mais l'Hyver orageux, & ses froides vapeurs,
Réparoient largement l'injure des chaleurs ;
Vne pluye abondante, & la naige fonduë
Rendoient son eau rapide & sa vague épanduë.

Jule, dont tous les vœux sont violens & prompts,
Fait au travers des flots marcher ses Escadrons:
Le soldat suit aprés la route plus aisée,
Par où l'onde est rompuë & la vague brisée.
Ce superbe Vainqueur suivy de tous les siens
Se voyant sur les bords des champs Hesperiens,
Enflé de son espoir, pressé de sa vengeance,
Je laisse icy, dit-il, la Paix & l'Alliance,
Arriere vain respect du devoir & des loix,
Porte ailleurs tes conseils, je n'entens plus ta voix;
Fortune, c'est à toy que Cesar s'abandonne,
Ou rehausse, ou détruis l'éclat qui l'environne,
Plus mon dessein est grand, plus il est glorieux.
Quoy qu'ordonnent de moy les destins & les Dieux,
Il faut les consulter au milieu des alarmes;
Reconnoistre leur voix au succés de mes armes,
Et sans m'assujettir à d'autres jugemens,
Mon triõphe, ou ma mort seront leurs truchemens.
A ces mots agité d'une chaleur nouvelle
Il marche, il court, il vole où son courroux l'appelle,
Et cette passion qui brûle dans son cœur,
Semble inspirer aux siens une pareille ardeur.
Dans l'effroy de la nuit ils courent les campagnes,
Traversant les forests, franchissent les montagnes,
Et les rayons confus de l'Astre qui nous luit,
Commençant à percer les ombres de la nuit:
Ils font de Rimini leur premiere victime,
L'essay de leur fortune & celuy de leur crime.
Enfin ce jour paroist, ce jour infortuné,
Qu'au desordre naissant les Dieux ont destiné,
Et douteux s'il doit luire, ou se cacher au monde,
Esclaircir l'insolence, ou retourner sous l'onde,
Pour épargner sa honte & satisfaire aux Dieux,
Il voile en mesme temps & découvre ses yeux;

Il répand dans les airs une lumiere sombre
Qui tient également & du jour & de l'ombre,
Et couvrant ses rayons sous l'horreur des frimas
Il luit à l'injustice, & ne l'éclaire pas.
Enfin par ces cruels que la rage maistrise,
La revolte est ouverte, & la place surprise;
Les tambours, les clairons qui remplissent les airs,
Font retentir par tout leurs sinistres concerts,
La terreur se répand à ces tristes alarmes,
Le repos est troublé, le peuple crie aux armes,
Et chacun redemande aux Temples de ses Dieux
Des coutelas rompus & des tronçons d'épieux,
Des armes que la roüille a presque devorées,
Et qu'une longue paix leur avoit consacrées.
Ils s'assemblent en foule, & marchant à grands pas
Courent à leur vangeance, ou bien à leur trépas;
Mais voyant ces drapeaux que l'Vnivers adore,
Ces aigles que connoist le Couchant & l'Aurore,
Ils remarquent Cesar au millieu des Romains,
Et le fer de luy-mesme échape de leurs mains;
La peur & le respect tient leurs forces contraintes,
Desarme leur colere & devore leurs plaintes;
Dans leurs cœurs seulement par des soûpirs secrets
Ils digerent leur trouble, & forment ces regrets.
Sejour infortuné! déplorable contrée,
Qu'à tant de maux divers le Destin a livrée!
Falloit-il, Cieux cruels, permettre à nos ayeux
D'affermir leur demeure en ces funestes lieux?
Lors que vous répandez sur le reste du monde
Vn calme si durable, une paix si profonde,
Nous sommes exposez aux premiers mouvemens,
L'objet de la licence & des débordemens.
Que ne nous donniez-vous les sables d'Arabie,
Les neiges du Sarmate, ou les feux de Libye,

Au lieu de nous contraindre à garder ces confins
Et contre le Barbare, & contre nos voisins?
Nous avons les premiers veu la rage Cimbrique,
L'ardeur des Senonois, & la foudre d'Afrique,
Le Teuton insolent a déchargé sur nous
Ses premieres fureurs & ses plus rudes coups,
Et Rome n'a jamais veu tonner de tempestes
Que leur premier éclat n'ait fondu sur nos testes.
C'est ainsi que chacun querelle ses mal-heurs,
Entretient en secret sa crainte & ses douleurs,
Compose son maintien, déguise sa colere,
Et craint d'estre coupable en pleignant sa misere.
Jule au premier essay de ses noirs attentats
Sent fremir son courage & balancer son bras,
Et malgré sa fureur si boüillante & si promte,
Il entend murmurer les restes de sa honte.
Le sort, pour assurer & son coeur & ses mains,
Cherche une juste cause à d'injustes desseins,
Dissipe ce tumulte, autorise le crime,
Rend la revolte illustre, & l'orgueil legitime.
Le Senat consultant un rigoureux devoir
Bannit tous les Tribuns & suspend leur pouvoir,
Et prenant cét affront pour un honteux supplice,
Au camp des factieux ils cherchent la justice.
Cet Orateur fameux, ce Romain si vanté,
Iadis la voix du peuple & de la liberté,
Qui jusques dans la pourpre attaquoit l'insolence,
Soustenoit la foiblesse & bravoit la puissance,
Curion avec eux abordant ce Heros
Dont mille soins divers traversoient le repos:
Tant que mon éloquence emportoit la victoire,
I'ay, dit-il, prolongé ton empire & ta gloire;
En dépit du Senat & de tes envieux,
A qui tes grands exploits éblouïssent les yeux.

Et pour qui tes honneurs sont de sanglāts outrages,
J'ay triomphé du peuple & forcé les suffrages.
Mais enfin elle cede au pouvoir des plus grands,
On void mourir les loix sous l'orgueil des tyrans,
On bannit les Tribuns, on proscrit l'innocence,
Embrasse, grand Cesar, leur cause & ta vengeance
Soustien leur interests en soustenant les tiens,
Et rends par ta valeur Rome à ses Citoyens:
Ne perd point cette ardeur justement allumée,
Dompte une faction tremblante & desarmée,
Et trouve en ménageant ces precieux momens,
La fin de tes desseins dans leurs commencemens
Le joug de tes Gaulois t'a cousté dix années,
Foible essay des grandeurs qui te sont destinées;
Icy la peine est moindre, & le prix est plus grand,
Plus digne de remplir l'ame d'un Conquerant,
Tu triomphes de Rome en cete juste guerre,
Et Rome sous tes loix y met toute la Terre.
Quand pour les beaux efforts d'un bras victorieux,
L'appareil d'un triomphe & riche & glorieux:
Doit estaler sa pompe & sa magnificence,
Couronner tes hauts faits, consacrer ta vaillance,
Ton rival au mépris de l'honneur & des loix
Ne peut mesme à ton bras pardonner tes exploits,
Et ton abaissement a pour luy tant de charmes,
Qu'il voudroit te punir du succez de tes armes;
Le Gendre possedé de ses vastes projets
Veut mettre son beau-pere au rang de ses sujets,
Il ne peut pas souffrir le partage du monde;
Mais tu peux regner seul sur la terre & sur l'onde.
Il finit de la sorte, & cet emportement
D'un feu desia trop grand fait un embrasement,
Et d'un trouble nouveau la fureur agitée
Devient plus insolente & plus precipitée,

Ainsi qu'aux jeux d'Elide un coursier indomté
Sent la voix qui l'anime, & prend plus de fierté,
Bien que déja brûlant d'entrer dans la carriere
Il rompe ses liens & force la barriere.
Donc l'ame toute émeuë & les yeux éclatans,
Cesar fait sur le champ venir ses combattans;
Puis calmant le tumulte en montrant son visage,
Il impose silence, & leur tient ce langage.

Compagnons, dont le bras toûjours victorieux
Rend vostre nom illustre & Cesar glorieux,
Invincibles guerriers, qui depuis dix années
Avez à mon party rangé les destinées,
Quoy! tât de maux soufferts aux plus tristes climats,
Tant de sang répandu, tant de rudes combats,
De trônes renversez, de nations domptées,
De perils essuyez, & de morts affrontées
Sont aux yeux de Pompée & de nos Citoyens
Le crime de Cesar, & la honte des siens!
Quoy? pour une si rude & si grande conqueste
Ce sont là les lauriers que Rome nous apreste!
Certes à ces frayeurs que répand mon courroux,
A ce grand appareil qu'on dresse contre nous,
On croiroit qu'Annibal a franchy les montagnes,
Et du sang d'Ausonie inondé les campagnes;
On croiroit qu'agité d'un courroux vehement
Il traine [illegible]age & le saccagement:
Qu'il approche de Rome & menace ses portes,
Tant elle est empressée à remplir ses cohortes.
Ses vaisseaux monstrueux desertent les forests,
Son Senat contre nous fait tonner ses arrests,
Et trouvent dans ma perte une importante guerre
Arme contre Cesar & la mer & la terre.
Quel plus dur traitement pourroit-il recevoir,
Si son bras infidelle eust trahy son devoir,

Chargé son nom de honte, & Rome d'infamie,
Et ployé lâchement sous la force ennemie?
Mais pour ses envieux ses exploits sont trop grands
Leur orgueil ne veut point de pareils Conquerans;
Son courage élevé leur paroist redoutable,
Et plus il est heureux, plus il devient coupable:
Cesar triompheroit, s'il le meritoit moins,
Et Pompée à ma gloire eust donné tous ses soins.
Sus donc arrachons-luy les hõneurs qu'il nous vol
Le Ciel me le commande, & j'entens sa parole:
Les secrets mouvemens qu'il inspire à mon cœur,
Presagent ma victoire, & marquent ma grandeur.
Ouy, qu'il vienne ce chef fondu dans les delices,
Assoupy dans le calme, & noyé dans les vices,
Qu'il anime au combat ces graves Senateurs,
Ces sages magistrats, ces fameux Orateurs,
Ce Marcellus armé seulement de la langue,
Et qui n'est genereux que dans une harangue,
Ce Caton si farouche, & dont les qualitez
Ne sont qu'un beau fantôme & des noms invente
Que flatté vainement de ses grandes pensées
Il arme contre nous ses troupes ramassées,
Et qu'au gré de sa haine, & de mes envieux,
Il triomphe, s'il peut, de Cesar & des Dieux.
Souffrir qu'une servile & basse deference
Flatte sa tyrannie, adore sa licence,
A son ambition égale son pouvoir,
C'est meriter sa chaîne & trahir son devoir.
L'aura-t-on veu pompeux & couronné de gloire
Briller avant le temps sur un char de victoire,
Verray-je l'ascendant où l'ont mis ses flateurs,
Pour estre seulement de ses adorateurs?
Mais vous souvient-il pas de cette loy si dure
Qui fit languir le peuple & gemir la nature,

Qui fit servir la faim & la sterilité
L'indigne surcroist de son autorité ?
Qui ne sçait qu'on a veu la Iustice estonnée,
Le Camp dans le Barreau, la Robe profanée,
Un accusé tremblant au milieu des soldats,
Et dans les jugemens l'image des combats ?
Il craint malgré les ans, de laisser inutiles
Des bras accoustumez aux discordes civiles,
Que Sylla, dont l'exemple instruisit sa fureur,
N'ait semé plus que luy de carnage & d'horreur;
Et cet esprit jaloux nous veut faire connoistre,
Qu'il a dequoy passer les crimes de son Maistre,
Que les meurtres nouveaux bravent les anciens,
Et qu'il sçait mieux verser le sang des Citoyens.
Comme un Tygre farouche & dans son premier âge
Instruit à se gorger de sang & de carnage,
S'apprivoise de sorte à cette cruauté,
Qu'on ne luy void jamais dépoüiller sa fierté,
Ainsi Pompée, ainsi ton ame est alterée
Du sang dont elle a fait une infame curée,
Et la barbare faim de ces cruels repas
Te devient naturelle & ne s'assouvit pas.
Mais enfin jusqu'à quand ta puissance & tes crimes
Feront-ils des Romains leur proye & leurs victimes?
Songe avec ton Sylla, que ce rang odieux
T'approche de la foudre, en t'approchant des Dieux;
Imite ses remors, ainsi que son offence,
Et finy comme luy ton crime & ta puissance.
Penses-tu triompher de Cesar & des siens,
Comme du Roy de Pont & des Ciliciens,
Trouver encore un coup des palmes toutes prestes,
Ou qu'un noveau Poison acheve tes conquestes?
Armé d'un zele faux tu te fais applaudir,
Et me rends criminel, afin de t'agrandir;

Sans doute mon supplice orneroit bien ta gloire,
Ce penible dessein, cette haute Victoire
Esleveroit ton nom sur les plus grands guerriers,
Et mon seul châtiment vaudroit tous tes lauriers.
Mais pourquoy falloit-il que tes loix redoutables,
Du crime de Cesar fissent tant de coupables?
Si pretendre le prix de mes nobles travaux
Est une offense énorme aux yeux de mes rivaux,
Reserve au criminel ta haine & ses supplices,
Et ne luy donne pas tant d'illustres complices:
Separe de Cesar ces guerriers genereux,
Et fay les triompher sous un chef plus heureux.
Apres avoir franchy tant de peines diverses,
Blanchy sous le harnois, vielly dans les traverses,
Quelle douce retraite, ou quel heureux séjour
Console leur vieillesse & charme leur retour?
Tes Pyrates vaincus, l'objet de tes caresses
Ont-il mieux merité tes soins & tes largesses,
Et pourray-je souffrir que de lâches forçats
L'emportent à mes yeux sur ces braves soldats?
Ah! c'est trop differer, c'est trop se contraindre,
C'est au bras seulement que le coeur se doit plaindre;
Malgré ce vain lien, qui joint nos deux maisons,
Ce fer, mieux que ma voix, luy dira vos raisons;
En vain de ce Tyran la rage envenimée
Dispute la justice à la puissance armée,
Ce mépris outrageux permet de tout oser,
Et nous accorde tout, pensant tout refuser.
Ne consultons donc plus, le Sort nous authorise,
Sa main doit appuyer une juste entreprise:
Le desir du butin, ou celuy de regner,
N'est pas le noble espoir qui nous a sçeu gagner:
Rome, nous effaçons ta honte & tes bassesses,
Et nous allons briser un joug que tu caresses.

A ce discours farouche il s'éleve soudain
Un murmure confus du soldat incertain,
L'image du devoir veut prendre quelque empire
Sur cette dureté que le fer leur inspire,
L'amour de la patrie & la crainte des Dieux
Disputent le respect qu'exige un furieux.
Mais au prix de Cesar les Dieux & la patrie
Ont un foible ascendant sur leur ame aguerrie;
Et le plaisir brutal du meurtre & des combats
A des charmes plus forts & de plus doux appas.
Lelie, à qui l'employ de premier Capitaine
Rendoit l'ame plus fiere & l'humeur plus hautaine,
Respondant en deux mots, ou flatteurs ou zelez,
Acheve d'emporter ces esprits ébranlez.
Si j'ose, grand Cesar, m'expliquer pour tant d'au-
Ta patience enfin a trop lassé les nostres, (tres,
Trop fait de violence à ton juste couroux,
As-tu douté des Dieux? as-tu douté de nous?
Par les troubles civils détruire l'insolence
Est-ce offencer ta gloire, ou trahir ta vaillance?
Peux-tu donc voir regner un Senat revolté,
Et ne terrasser pas son trône & sa fierté? (ges
Tant qu'un beau feu soûtient l'ardeur de nos coura-
Peux-tu voir ta grande ame insensible aux outrages?
S'il faut contre le Scythe armer nos bataillons;
Et parmy ses frimats planter nos pavillons:
Combattre vaillamment les monstres de Libye,
Voir les sables de Syrte, ou ceux de l'Arabie:
Si sous tes Estendarts ranger tout l'Univers:
Tu nous vois preparez à ces travaux divers.
Pour t'ouvrir le passage à de nouveaux trophées;
D'une nouvelle ardeur tes troupes échauffées,
Tes braves combatans changez en matelots
Ont sçeu briser la vague & triompher des flots:

Le Rhein & l'Ocean de leur grottes profondes
M'ont cent fois veu lasser la fureur de leurs ondes
Et quoy qu'il faille oser pour un si grand vainqueur
Ce bras ne dément point l'asseurance du cœur.
Je sçay quel ennemy ta vengeance me nomme,
Mais Rome t'a fâché, je ne connois plus Rome;
Et que nos Citoyens soient armez contre toy,
Nos Citoyens armez sont des Scythes pour moy;
Les regles du devoir ont un nœud reciproque,
Le premier qui le rompt, consent qu'on les revoque
La patrie & le sang sont des noms superflus,
Et ces liens brisez ne nous attachent plus.
Je jure ta valeur tant de fois couronnée,
Et qui traisne aprés toy la victoire enchaînée,
Pour servir ta vengeance & haster tes desseins,
Si dans le sang d'un frere il faut tremper mes mains
Si t'immoler un pere accablé de vieillesse,
Si d'une Epouse mesme étouffer la grossesse,
Et confondre le sang de la mere & du fils,
Ta loy sera gardée, & tes ordres suivis.
Tu verras cette main contrainte à cet office,
Achever en tremblant ce rude sacrifice;
Pere, femme, n'ont plus ny de fils ny d'époux,
Quand ils sont devenus l'objet de ton couroux.
Mais plûtost, grand Cesar, veux-tu voir ton armée
Campée aux bords du Tybre & son onde alarmée
Aux yeux de ce Demon qui preside à ses eaux
J'iray marquer la place, & poser tes drapeaux.
Veux-tu voir à l'assaut de tes fortes machines
Nos murs ensevelis dans leurs vastes ruines;
Ce bras sous tes beliers fera de toutes parts
Ecrouler à tes yeux ces superbes remparts,
Enfin si les Dieux mesme irritoient ta colere,
S'ils trompoient tes desirs, s'ils osoient te déplaire

Leu

Leurs Temples démolis & leurs sceptres brisez
Me répondroient bien-tost de tes voeux méprisez.
Ce discours est insolent, cette enorme licence
Porte dans tous les cœurs l'audace & l'inpudence,
Et dans ces noirs esprits la voix d'un furieux
Fait taire en un moment la Nature & les Dieux.
Chacun se dépoüillant de honte & de tendresse
Par des cris redoublez marque son allegresse,
Et le bruit confondu de la bouche & des mains
Annonce aux Elemens la fureur des Romains.
Ainsi quand sur Ossa le fier vent de sa Thrace
Par un souffle éclatant signale son audace,
Les forests d'alentour ployant sous ses efforts,
Et soudain se dressant par des secrets ressorts,
Dans ces deux mouvemens d'une égale vitesse,
D'un bois qui sans relâche ou se panche, ou se dresse,
On entend resonner par le milieu des airs
Des sifflemens aigus, & bruyans concerts.
A l'ardeur qui remplit ces ames forcenées,
Cesar reconnoissant la voix des Destinées,
Craint que trop differer ses projets glorieux
Ne lasse la fortune, & rebute les Dieux;
Du moins, pour ne voir pas leurs faveurs suspēduës,
Il rappelle soudain ses troupes épanduës,
Du Gaulois asservy rend les fers moins pesans,
Et hazarde en un jour l'ouvrage de dix ans.
Ainsi ces garnisons, de qui la tyrannie
Fait encore la guerre aprés qu'elle est finie,
Et regne insolemment sur des Peuples soûmis,
Cherchent un autre proye & d'autres ennemis;
Ainsi dans peu de jours la Gaule est presque libre,
Le Rhône peu Braver la puissance du Tybre,
Le Rhein peut secoüer le joug de son Tyran,
Et payer seulement tribut à l'Ocean,

Pour le Peuple de Seine & pour celuy de Loire
Le trouble des Romains est une ample victoire ;
L'Austrasie est en paix, Belges & Neustriens
Reprennent leur commerce & leurs droits anciens,
Ou dorment à loisir sur ces rives profondes,
Qui tantost sont du sable & tantost sont des ondes,
Et que par des combats qui durent nuit & jour,
La terre & l'Ocean disputent tour à tour.
Si du fier Aquilon les haleines bruyantes
Roulent jusqu'à leurs bords ces vagues écumantes
Si l'onde ayant lassé l'effort de son tyran,
Retourne d'elle-mesme au sein de l'Ocean,
Si de l'Astre des nuits les courses inégales
De ces deux mouvemens reglent les intervales,
Ou si le Dieu du jour, pour ralentir ses feux,
Esléve jusqu'à luy ces flots impetueux,
Ie le laisse resoudre à ces ames sublimes
Qui mesurent les Cieux & sondent les abymes ;
Mais un juste respect me deffend de chercher
Vn secret, que les Dieux ont voulu me cacher.
A cet éloignement des Legions Romaines
Le Celte recommence à cultiver ses plaines,
Et de ce doux espoir il flatte ses sueurs
Qu'il doit seul moissonner le fruit de ses labeurs.
Le voisin de Charante & celuy de Garonne
Dône à ses premiers soins la Paix, qu'on luy redonne,
Bref, en ce temps heureux on void de toutes parts
Renaistre l'allegresse & refleurir les Arts ;
Ces divins Enchanteurs, de qui les puissans charmes
Font revivre un Heros abbatu sous les armes,
Qui transmettent sa gloire à la posterité
Et trouvent dans sa mort son immortalité :
Les Bardes entonnant leurs cantiques celebres
Rappellent leurs Guerriers du milieu des tenebres ;

L'innocence renaist, le culte des autels
Y fait fumer l'encens qu'on doit aux Immortels;
Le Druide en repos reprend ses exercices
Et l'appareil sanglant de ses noirs sacrifices,
Sur les Esprits divers ces esprits curieux
Ont seuls droit de cõnoistre, ou d'ignorer les Dieux;
Au milieu du silence & des bois solitaires
La Nature en secret leur ouvre les Mysteres,
La retraite pour eux épuise ses faveurs,
Les sages veritez, ou les belles erreurs.
Ils pensent que des corps les ombres divisées
Ne vont pas s'enfermer dans les champs Elisées,
Et ne connoissent point ces lieux infortunez
Qu'à d'eternelles nuits le Ciel a condamnez;
De son corps languissant une ame separée
En reprend un nouveau dans une autre contrée,
Elle change de vie, au lieu de la laisser,
Et ne finit ses jours que pour les commencer.
Officieux mensonge! agreable imposture!
La frayeur de la Mort des frayeurs la plus dure
N'a jamais fait pâlir ces fieres nations,
Qui trouvent leur repos dans leurs illusions;
De là naist dans leurs cœurs cette boüillante envie
D'affronter une Mort qui donne un autre vie,
De braver les perils, de chercher les combats,
Où l'on se voit renaistre au milieu du trépas.
Cesar à ce retour des Cohortes Romaines
S'empare des chasteaux & des villes prochaines,
Ces Ministres cruels d'un Maistre furieux
Vont traînant le ravage & l'horreur en tous lieux;
Et leur Chef meditant une affreuse vengeance,
Sur tout ce qu'il rencontre instruit sa violence.
Rome au débordement qu'exercent ces Mutins
Connoist son infortune & comprend ses destins;

CeTyran des Esprits,enfant de leur foiblesse,
De qui chacun se plaint & que chacun caresse,
Le bruit,cét imposteur, qui captive nos sens,
De ses maux éloignez luy fait des maux presens,
A sa disgrace vraye en adjouste de feintes,
Et de vaines frayeurs aux legitimes craintes.
La Ville est toute émeuë, & le peuple alarmé,
Sent déja son mal-heur avant qu'il soit formé;
L'un soûtient que Mevagne au pied de ses murailles
A veu les champs couverts de milles funerailles,
Des Escadrons armez,& d'épais Bataillons
De sang & de carnage inonder les sillons:
Un autre a veu camper ces troupes forcenées,
Qu'à son cruel Vainqueur le Barbare a données,
Où le Nar serpentant au travers des roseaux
Va perdre dans le Tybre & son nom & ses eaux.
On sçait que ce Guerrier en approchant des portes
Divise en plusieurs corps ses nombreuses cohortes;
Mais le Cesar tracé dedans leur souvenir
N'est pas ce fier Cesar armé pour les punir;
Chacun se le dépeint plus grand & plus horrible,
Son air est plus affreux, sa veuë & plus terrible:
Et son ame changée a pris cette fierté
Du farouche Gaulois, que son bras a domté.
Ces barbares soldats armez pour sa querelle,
Satellites cruels d'une ame plus cruelle,
Ont promis à sa rage & leurs cœurs & leurs mains,
Et viennent saccager Rome aux yeux des Romains.
Ainsi cette tremblante & foible populace
Par des vives terreurs redouble sa disgrace,
Et sans chercher l'auteur du bruit qu'elle a semé,
Redoute un vain Phantôme,apres l'avoir formé,
Mais ces noires vapeurs & ces sombres nuages,
Qui parmy le vulgaire excitent ces orages,

Deviennent à l'instant un mal contagieux,
Et passent du plus foible au plus audacieux.
Le Senat penetré d'une frayeur mortelle
Précipitant sa fuite & trahissant son zele,
Remet aux deux Consuls ce penible devoir,
De vaincre les Tyrans, ou de les recevoir.
Mais au lieu de resoudre en cette conjoncture,
Ou quel lieu les expose, ou quel lieu les assure,
Quel chemin les dérobe, ou les livre à Cesar,
Met leur fuite à couvert, ou leur vie en hazard,
Ces pâles Magistrats, cette troupe timide
Marche en confusion où son trouble la guide,
Et semble avec le Peuple en cette extremité
Disputer de bassesse & de timidité.
Alors cette frayeur que la Pourpre autorise,
Atteint plus vivement les cœurs qu'elle maistrise,
Dans de vagues transports tout ce Peuple égaré
Fait d'un peril douteux un desastre asseuré,
Abandonne sa Ville au lieu de la deffendre,
En va chercher la mort qu'il n'oseroit attendre;
On croiroit que la foudre ait fait en un moment
De Rome toute entiere un vaste embrasement,
Que la Terre agitée au fonds de ses entrailles
Estonne leurs palais & sappe leurs murailles,
Tant ces cœurs oubliant la gloire & le devoir
Dans leur fuite honteuse ont mis tout leur espoir.
Comme un Vaisseau battu des ondes revoltées
Voguant à la mercy des vagues irritées,
Si dans cette secousse on void enfin les masts
Gemir sous la tourmente & tomber en éclats,
Le Pilote tout pâle abandonnant la pouppe,
Sans écouter les cris de sa mourante trouppe,
Se lance dans les flots, & chacun va chercher
Son salut, ou sa perte avecque son Nocher;

De crainte du naufrage en ce peril extréme,
Chacun se fait soudain son naufrage luy-mesme,
Chacun se précipite afin de se sauver,
Et va chercher la mort de peur de la trouver.
Ainsi ce Peuple émeu du bruit qui le menace,
S'expose par sa fuite au peril qui le chasse;
Le Pere tout panché sous la rigeur des ans,
Tâche en vain par ses cris d'arrester ses Enfans,
C'est en vain que la Femme étale tous ses charmes,
Et montre à son Epoux son visage & les larmes;
Sans avoir dignement encensé les autels,
Sans concevoir des vœux aux pieds des Immortels,
Pour la derniere fois cette Troupe insensée
Se remplit de ses murs la veuë & la pensée,
Fuyant elle contemple avec des yeux mourans
Cette Rome qu'elle aime & livre à ses Tyrans.
Estrange loy des Dieux, qui creusent des abysmes
Sous le trône orgueilleux des Puissances sublimes;
Cruel arrest du Sort, qui permet à son bras
D'élever la Grandeur, & ne la soûtient pas!
Cette auguste Cité souveraine du Monde,
Dont le nom redouté remplit la Terre & l'Onde,
Mere des Conquerans, Nourrice des Heros,
Aux premieres frayeurs qui troublent son repos,
Au suel bruit répandu de la revolte ouverte,
Rome n'a plus d'Enfans qui détournent sa perte;
Ces Guerriers, qui parmy les assauts étrangers
Dédaignent les hazards, provoquent les dangers,
Qui vont chercher la Mort & bravent sa rencontre,
Meurent d'étonnement avant qu'elle se montre.
Certes dans les Climats qui sont plus écartez,
Le Romain se trouvant pressé de tous costez,
Loin de voir balancer son ame grande & fiere,
Vne foible tranchée, un monceau de poussiere,

Des murailles d'argile, ou de gazons legers,
Assurent son repos au milieu des dangers.
Toy, Rome, au premier bruit qui t'annonce ta perte
Tu deviens à l'instant une Cité deserte.
Tes Citoyens nombreux, ces remparts animez
Dans tes fermes remparts sont encore alarmez.
Mais souffrons la terreur dont leur ame est atteinte,
La fuite de Pompée autorise leur crainte,
Et dans l'étonnement du plus grand des humains,
Les Dieux marquent assez la chûte des Romains.
Mesme ne void-on pas que le Ciel en colere,
Pour leur faire sentir plus long-temps leur misere,
Pour étouffer l'espoir d'un traitement plus doux,
Par cent monstres divers exprime son couroux ?
Des prodiges affreux & des spectres horribles
Sont d'un mal-heur prochain les presages visibles.
Au travers de la nuit on void dedans les Cieux
Eclater des flambeaux inconnus à nos yeux,
On void parmy les airs des torches enflamées,
Des javelots brûlans, des lampes allumées,
Cet astre mal-heureux qui change les Estats,
Dispense sa lumiere & l'horreur icy bas,
Et d'un sombre ascendant l'influence secrete
Fait d'un feu lumineux un sinistre Comete.
Le Dieu de la clarté dans le plus haut des Cieux
Sous une épaisse nuit enveloppe ses yeux :
La Lune au plus haut point de lumiere & de force,
D'avecque le Soleil souffre un triste divorce,
Et la terre couvrant ses noires actions,
De ce flambeau sacré fait mourir les rayons.
L'Apennin agité jusques dans ses racines,
A crû s'ensevelir dans ses propres ruines,
Et sur nous la Sicile a vomy de ses flancs
Des orages de souffre, & des cailloux brûlans.

Ces Demy-dieux, que Rome a placez sur les astres,
Ont senty nos travaux & pleuré nos desastres,
Les carreaux de la foudre en frappant les autels
Ont d'avec les humains banny les immortels.
Et nos Dieux familiers, nos Demons tutelaires,
Par des sueurs de sang expliquent nos miseres.
Ces sinistres oyseaux l'Orfroye, & les Hiboux,
Endurent le Soleil, & vivent parmy nous.
La nature produit mille formes hideuses,
D'affreux enfantemens, des couches monstrueuses:
A ces tristes objets les sens sont interdits,
Et la Mere fremit en regardant son Fils.
La cendre des tombeaux pousse des voix humaines,
Et l'on entend gemir des Urnes toutes pleines.
Une furie armée & d'ongles & de dents
Fait alentour des murs siffler mille serpens,
Et roulant en sa main une torche allumée
Empoisonne les airs de sa noire fumée,
Marius & Sylla, ces Manes odieux
Reviennent des Enfers se montrer à nos yeux,
Et donnent par leurs cris un funeste presage
Que Rome va bien-tost achever leur ouvrage.
Ces spectacles hideux, ces noires visions
D'un outrage sanglant vives expressions,
Livrant à tous les cœurs de mortelles atteintes,
Pour asseurer son trouble, ou dissiper ses craintes,
Chacun veut consulter ces Oracles divers,
Pour qui les Cieux n'ont point de mysteres couverts,
Sur tous le grand Aruns, cét illustre Prophete,
Des Destins & des Dieux le sçavant Interprete,
Aruns, à qui la foudre & tous ses mouvemens
Des volontez du sort sont d'exprés truchemens,
Qui dans le seul aspect des bestes immolées
Envisage de prés les choses reculées,

Et pour qui des oyseaux le vol & les chansons
Sont de sçavans discours & de doctes leçons;
Ce Viellard arraché du calme & du silence
Leur offre son étude & son experience.
Donc aprés que du culte & des vœux visitez
Il eut reglé la pompe & les solemnitez,
Et prescrit à ce Peuple esclave de sa crainte,
Que de ses vastes murs il parcoure l'enceinte:
Soudain l'auguste Corps des Pontifes sacrez
A l'entour des remparts marche à pas mesurez,
Et ceux qui dans le temple ont de moindres offices,
Accompagnent ces Chefs des divins Sacrifices.
Les Vierges de Vesta, les sçavans Titiens,
Les Epulons joyeux, & les fiers Saliens,
Les Flamins, les Augurs, & les depositaires
Des Oracles divers & des secrets Mysteres,
Tous marchẽt en bel ordre, & poussẽt vers les Dieux
Des vœux & des soûpirs qui ne võt point aux Cieux.
Aprés cet appareil de la ceremonie,
Rome purifiée, & la pompe finie,
La Victime s'approche, & le coûteau tout prest
On sent qu'elle resiste à ce cruel arrest,
Par de rudes efforts trouble son sacrifice,
Et refuse son sang à ce funeste office,
Qu'elle ne peut souffrir les yeux des Immortels,
Et qu'un secret instinct l'arrache des autels.
Elle tombe pourtant sous le coup des Ministres:
Mais, ô prodige affreux! spectacles trop sinistres!
On void en mesme temps de son gosier ouvert
Couler à gros boüillons un poison noir & verd;
Le Prophete arrachant les entrailles vivantes
Examine le froy, & ses fibres mouvantes,
Il cherche dans le cœur & dans les intestins
La colere des Dieux, & l'arrest des Destins;

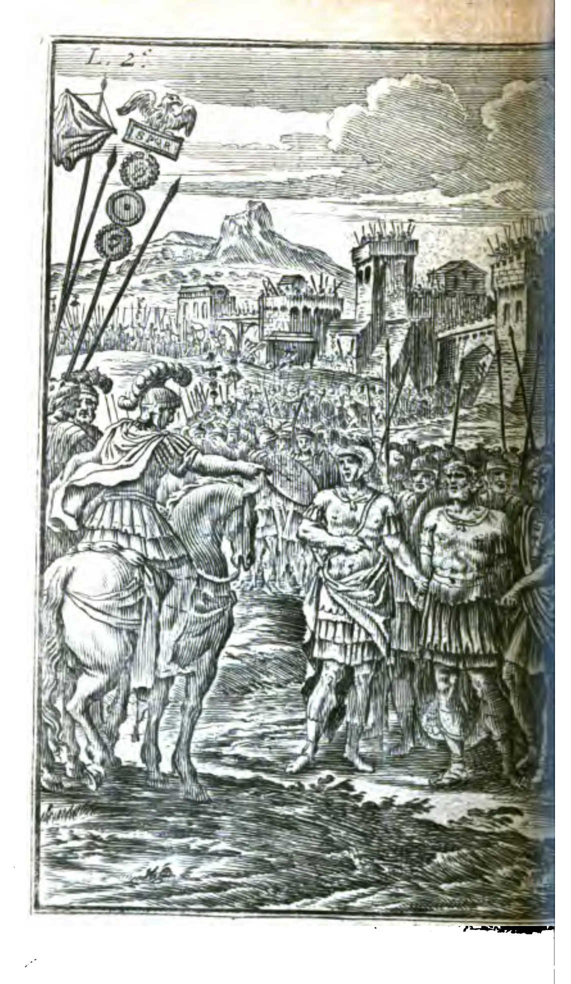
D'un sang noir & pourry leurs membranes tachées,
Les poulmons alterez, & leurs fibres cachées,
Le cœur sans mouvement, les veines sans couleur.
Portent dans son esprit le trouble & la douleur.
Au costé qu'il assigne à la force ennemie,
La couleur est vermeille, & la chair affermie,
L'autre est tout languissant & tout défiguré,
Et ce qui luy prononce un mal-heur assuré,
A la teste du foye une autre est attachée,
L'une à demy pourrie & presque desseichée;
L'autre dans sa vigueur & dans son mouvement
Explique les progrez d'un cruel changement.
O Dieux ! s'écrie Arens, que vous a fait la terre,
Que ne puisse expier la flâme du tonnerre?
Puis-je, sans offencer le respect de ces lieux,
Annoncer aux Humains la vengeance des Cieux?
Arbitre des Mortels, qui detestes le crime,
Je ne t'immole pas cette infame Victime,
Elle tombe en partage à des Dieux inhumains;
Et l'Enfer conjuré l'arrache de mes mains;
D'un trouble sans pareil je me sens l'ame atteinte,
Mais le mal-heur de Rome est plus grand que ma
Puisse l'art de Tages estre un art captieux, (crainte;
Et toute ma science un songe specieux,
Puissent les Immortels changer nos destinées,
Revoquer leurs arrests, ou trencher nos années.
Ainsi le Grand Aruns pâle & défiguré
Marque en termes douteux un desordre assuré;
Son entretien confus, sa parole contrainte
Inspire à tous les cœurs une nouvelle crainte;
Il augmente leur trouble en déguisant le sien,
Et ne leur dit que trop en ne leur disant rien.
Mais cét esprit si grand & si plein de lumiere,
Qui des Globes de feu mesure la carriere,

Le sçavant Figulus, qui jusques dans les Cieux
Va lire la pensée & le secret des Dieux ;
Ou les Astres, dit-il, roulent à la venture,
Et les loix du hazard gouvernent la Nature :
Ou si quelque Démon anime ce grand Corps,
Regle ses mouvemens, & conduit ses ressorts :
Certes je voy les Cieux armez contre la Terre
Livrer a ses Enfans une cruelle guerre.
Monarque des humains, quels assez rudes coups
Doivent enfin lasser ton bras & ton courroux ?
Est-ce un arrest du Sort, que la Terre où nous sómes
S'entr'ouvre sous nos pas & devore les Hommes ?
Qu'aux premiers mouvemens de ses flancs agitez
Elle soit le tombeau des plus nobles Citez ?
Que des Cieux courroucez l'influence funeste
Verse parmy les airs le poison & la peste ?
Qu'au gré de tes rigeurs redoublant ses efforts
L'Ocean se revolte & brise tous ses bords ?
Quoy que prononce enfin la fiere Destinée,
Ie voy que de plusieurs la course est terminée ;
Si Saturne élevé dans le plus haut des Cieux
Eust joint ses feux obscurs aux Astres pluvieux,
Le Ciel encore un coup eust noyé les campagnes,
Et la Mer inondé la cime des montagnes ;
Si de l'Astre du Jour les feux & la clarté
Du Lion redoutable échauffoient la fierté,
L'Univers embrasé, la Nature enflamée
Ne seroit qu'un amas de cendre & de fumée.
Toy, Démon des combats, Ministre de l'horreur,
Qui viens du Scorpion irriter la fureur,
Et dont les yeux brûlants consument la Balance,
Que veut cette menace & cette violence ?
Venus est toute pâle, & sont teint sans vigueur
Ne peut de ce cruel desarmer la rigueur ;

L'Astre de Iupiter au bout de sa carriere
Plonge dans l'Ocean son char & sa lumiere;
Mercure sous l'effort d'un démon plus puissant
Sent sa force détruite & son feu languissant,
Et ce Dieu mal-heureux, qui preside à la Guerre,
S'est rendu le Tyran du Ciel & de la Terre.
Que dénormes projets! que de sanglans combats
Ses yeux enpoisonnez allument icy bas!
Que de sang répandu! que de triste ravage!
Je voy regner la force & triompher la rage,
L'innocence est vaincuë & ses droits abbatus,
Et les crimes heureux sont les grandes vertus.
Cette indigne fureur verra beaucoup d'années:
Mais qu'elle continuë au gré des Destinées;
Rome, au lieu de trancher le cours de tes mal-heurs,
Fay vivre ta disgrace & traîne tes douleurs,
En prologeant tes maux, tu recules ta honte,
Tu régnes dans les troubles; & le calme te domte,
A l'infame retour de ta tranquillité
Tu fais cruellement mourir ta Liberté;
Cette honteuse Paix ne vient qu'avec un Maistre,
Et tu te mets au fers en la voyant renaistre.
Ces presages mortels n'avoient que trop semé
La détresse & l'effroy dans ce Peuple alarmé;
Mais pour accorder mieux leur crainte à leur disgra-
Le Ciel à courroux accorde ses menaces: (ces
Telle que du sommet de ce Mont fortuné;
Où preside le Dieu de pampres couronné,
D'un pas impetueux descend une Bacchante,
Les yeux estincelans, & la bouche écumante;
Tel' e au milieu de Rome une Dame en fureur
Par ses cris éclatans redouble la terreur.
Que me veut Appollon? quelle force inconnuë
D'un vol précipité m'emporte sur la nuë?

Ie découvre à la fois cent differents climats,
J'apperçois le Pangée & ses tristes frimats,
Les champs Philippiens, cette plaine funeste,
Le theatre sanglant de la haine celeste.
Triste déreglement, que les Dieux ont permis!
Comment voir des combats, sans voir des ennemis,
Voir la confusion à la gloire assortie,
Rome victorieuse, & Rome assujettie?
Maintenant je m'envole aux cantons du Levant,
Où le Sort va pousser ses rigueurs plus avant,
Je reconnois ce Tronc exposé sur le sable,
Des cruautez du Nil monument déplorable;
Ie prens une autre route, & du milieu des airs
J'entrevoy la Lybie & ses vastes deserts,
Où des cruels Destins l'ordonnance fatale
A transporté soudain les restes de Pharsale.
Mais un vole plus rapide & plus audacieux
M'éleve davantage, & m'aproche des Cieux,
Je contemple sous moy l'orgueil des Pirenées,
Franchis legerement les Alpes étonnées,
Et trouve à mon retour qu'un juste assassinat
Tranche nos differens au milieu du Senat;
Toutesfois je m'abuse, & des cendres d'un Maistre
D'autres plus inhumains commencent à renaistre;
La fureur se répand en cent climats divers,
Et je vay de nouveau parcourir l'Univers;
Donc, ô grand Apollon, qui me prestes des aisles,
Montre moy d'autres Mers & des Terres nouvelles.
Dans les crimes nouveaux cachons les anciens,
Et ne revoyons plus les Champs Philippiens.
A ces mots la douleur luy tranche la parole,
Son visage se trouble, & son ame s'envole,

FIN DU PREMIER LIVRE.


L. 2.
SPQR



LA PHARSALE DE LUCAIN, OU LES GUERRES CIVILES DE CESAR ET DE POMPÉE.

EN VERS FRANÇOIS.

LIVRE SECOND.

Tant de monstres divers expriment en tous lieux
L'inconstance du sort & la haine des Dieux,
Et les déreglemens du Ciel & de la terre
Annoncent l'injustice & présagent la guerre.
Monarque tout-puissant, qui conduis les humains,
Pourquoy nous laisses-tu lire dans tes desseins,
Prévoir nostre infortune, aller à sa rencontre,
Et sentir ta vengeance avant qu'elle se monstre?

Soit que dés ce moment, où nasquit l'Vnivers,
La Nature ait prescrit ses mouvement divers,
Et qu'un ordre fatale des causes enchaînnées
La soumettre elle-mesme aux loix qu'elle a données;
Que l'immuable cours de ses fermes arrests
Face la decadence, ainsi que les progrez:
Ou soit que le Hazard & ses incertitudes
Reglent nos changemens & nos vicissitudes;
Cache un peu ton courroux, & permets seulement
Qu'il tonne & qu'il foudroye en un mesme moment.
Assouuis ta rigueur, mais suspends tes menaces,
Et laisse-nous sentir, sans haster nos disgraces,
Sans aller vainement chercher dans l'avenir
Et dequoy te vanger & dequoy nous punir.
Donc aux objets d'horreur qu'estale la Nature,
Tout le peuple fremit de sa perte future,
Les Grands suivẽt le Peuple en ce commun mal-heur,
Prenent ses vestements ainsi que sa douleur,
Et changeant leur éclat en un sombre équipage
Accordent leurs habits avecque leur visage;
Leurs sanglots sont unis, leurs accens confondus,
La Grandeur éclipsée, & ses droits suspendus.
De ces foibles Romains les premieres alarmes
Font parler seulement les soûpirs & les larmes,
Et n'ont, pour accuser la vengeance des Dieux,
Que ce muet discours & du cœur & des yeux.
Ainsi quand le Cizeau de la Parque severe
Tranche les jours du Fils dans les bras de la Mere,
Son esprit étonné n'appelle à son secours
Ny les cris éclatans, ny les tristes discours,
Et ne met pas encor ses ongles en usage
Et contre sa poitrine & contre son visage;
Mais voyant ce teint pâle & ces traits effacez,
Cette lumiere éteinte, & ces yeux enfoncez;

Elle sent que l'horreur de son ame agitée
Tient sa douleur captive & sa voix arrestée,
Et son cœur abbatu sous ces rudes combats
Contemple sa disgrace & ne la comprend pas.
A cette émotion, dont la Ville est atteinte,
Les femmes vont mélant leur détresse & leur crainte,
Déchirent leurs atours, s'arrachent les cheveux,
Et poussent vers le Ciel des plaintes & des vœux
Leur ame trop sensible au soin qui la devore;
Aigrit en mesme temps le pouvoir qu'elle adore;
Chaque Téple est ouvert, l'encés fume en tous lieux,
On divise ses cris, on partage les Dieux,
Et le Temple du Dieu qui regit la Nature,
N'a pas seul tous leurs vœux, ou seul tout leur murmure.
Pleurons, pleurons, dit l'une, en plombant de sa main
Par des coups redoublez son visage & son sein,
Ne gardons point nos pleurs à nos derniers orages,
Et de plus grands ennuis à de plus grands outrages:
Tant que de nos deux Chefs le sort est en suspens,
La douleur est permise & nos cris innocens;
Lors que de l'un des deux Rome sera la proye,
Il faudra concevoir ou feindre de la joye,
Adjouster cette honte à tant de maux soufferts
D'adorer un Tyran, & de baisers nos fers.
Mesme ceux dont la gloire, ou dont l'erreur commune
A l'un des deux Rivaux attache la fortune,
La colere dans l'ame & le feu dans les yeux
Interrogent le Ciel, & querellent ses Dieux.
Pourquoy n'avons-nous veu l'orage de Lybie
Esteint de nostre sang, ou Cannes, ou Trebie?
O Ciel! cruel auteur de nos dissentions,
Revolte contre nous toutes les Nations,
Anime le Persan, arme les Messagetes,
Souleve en mesme temps les Daces & les Getes,

Ne nous redonne point les charmes de la Paix;
Mais des troubles civils étouffe les projets :
Ou si tu mets ta gloire à perdre l'Hesperie,
Espargne nous le crime & saoule ta furie,
Foudroye en mesme temps nos Chefs avecque no
Avant que nos forfaits provoquent ton couroux.
Veux-tu qu'un long progrez de meurtre & de ravi
Decide à qui des deux Rome tombe en partage?
A peine est-il permis à des cœurs genereux
D'arracher à ce prix la couronne à tous deux ;
Ainsi contre le crime où leur ame est contrainte,
Le devoir expirant fait sa derniere pleinte.
Mais les foibles Veillards, ces Peres mal-heur
Trẽblant pour leurs Enfans, cõme ils tremblent p
Accusent leur vieillesse & ses faveurs cruelles (e
Qui les gardent encore aux Discordes nouvelles.
Helas, s'écria l'un, les yeux noyez de pleurs,
Cherchant un grand exemple à ses grandes doule
Ie revoy l'appareil de ces noires tempestes,
Que le Ciel autrefois enfantoit sur nos testes ;
Lors qu'apres la Lybie & les Cimbres défaits ;
Il cacha Marius sous des roseaux épais.
Lors qu'il ravit ce Monstre à sa perte prochaine,
C'est ainsi qu'il formoit les projets de sa haine,
Ce tyran toutesfois vid ses sens estonnez,
Sa fierté retenuë & ses bras enchaînez :
Ce Tyran, qui malgré sa barbare conduite
Devoit aux yeux de Rome, apres Rome détruite,
Aprés les noirs progrez d'un sanglant attentat,
Expirer dans la Pourpre & mourir dans l'éclat,
Vange desia les Dieux de sa rage insensée,
Et reçoit de son crime une peine avancée.
La Mort souvent nous fuit, en vain un furieux
Pense tremper ses mains dans ce sang odieux,

A ses premiers efforts sa vigueur est glacée,
Sa vaillance interdite & sa main repoussée ;
Il void de tous costez les spectres des Enfers,
Et Marius terrible au millieu de ses fers ;
Vne éclatante voix l'interrompt & luy crie,
Sauve, sauve cet Homme, & calme ta furie,
Il doit auparavant que ses jours soient finis,
Consommer des forfaits, qui sont desia punis ;
Cimbre, si ta défaite échauffe ta vaillance,
Sçache que cette vie importe à ta vengeance;
La clemence des Dieux n'épargne pas ses jours,
Mais plutost leur colere en prolonge le cours,
Et leur haine perdoit en la mort d'un seul Homme
La chûte d'Ausonie & le débris de Rome.
Enfin las d'estre en proye à de si longs travaux,
Il cherche un sort plus doux, ou des tourments nou-
Il aborde en Lybie au travers des orages, {veaux,
Il void ce triste Champ de ses premiers ravages,
Et va porter sa honte & montrer sa douleur,
Où son bras fit jadis triompher sa valeur,
Cartage & Marius dans leur chûte commune
Se consolent l'un l'autre en voyant leur fortune ;
L'un de l'autre pesant le sort capricieux,
Ils charment leur supplice & pardonnent aux Dieux.
Sur ces bords mal-heureux d'une Terre ennemie,
Theatre de sa gloire & de son infamie,
Il conçoit à loisir un monstrueux dessein,
Digne enfant de l'Afrique & non pas d'un Romain;
Si-tost que le Destin complice de sa rage,
A ce fier Mal-heureux montre un plus doux visage,
Il dresse l'appareil de ses grands attentats,
Remplit des legions de serfs & de forçats,
Rappelle les bannis, affranchit les Esclaves,
Et les plus scelerats sont pour luy les plus braves,

Il abhorre d'en voir ſous ſes honteux drappeaux,
A qui les grands forfaits ſoiēt des mōſtres nouve
O Dieux quand ce cruel eut forcé nos murailles,
Que d'horreur! que de ſang! & que de funerailles!
On void rougir la terre & pâlir le Soleil,
La Thiare & la Pourpre ont un deſtin pareil,
Et ce Barbare meſle au gré de ſa colere
Le Sang Patricien à celuy du Vulgaire;
En cherchant des objets dignes de ſon courroux,
Il fait choir en paſſant la foule ſous ſes coups;
C'eſt en vain qu'à ſes yeux les Vieillards trop tim
Montrent en ſoûpirant leurs cheveux & leurs ri
Et pour luy les Enfans ſont dignes de perir,
Si toſt qu'ils ont la vie & qu'ils peuvent mourir,
C'eſt ſvivre l'entement la rage qui l'anime,
D'eſpargner l'innocence & de chercher le crime,
Et pour ne perdre point ſa vangeance & ſes pas,
Souvent il verſe un ſang qu'il ne connoiſſoit pa
Le ſeul eſpoir qui s'offre en ces peines cruelles,
C'eſt d'appliquer la bouche à ſes mains crimine
Mais trop dignes Romains de tāt de maux ſouff
Trop dignes d'un tel Maiſtre & de porter ſes fe
A peine eſt-il permis à des ames bien nées
D'acheter à ce prix de nombreuſes années,
Bien loin d'en prolonger l'infamie & le cours,
Tant que Sylla revienne & qu'il tranche nos jo
Heureux ceux qu'une mort officieuſe & prompte
Par cent coups redoublez arrache à cette honte!
Trop heureux Bebius d'irriter ces efforts
Qui conſacrent ta gloire en déchirant ton corps!
Antoine fortuné, dont la teſte chenuë
Tombe ſous le trenchant d'une lame inconnuë,
Et [illegible]re d'un tyran les infames repas,
Tu prévois ta perte & ne la fuyois pas.

r, vieillard glorieux, Scevole magnanime,
Prestre de Vesta, tu deviens sa Victime !
t'immole,& tu tiens pour un sort bien-heureux
tomber à ses pieds & mourir dans ses feux ;
is ton sang tout glacé dans ce corps qu'on enta-
refuse aux couteaux & pardonne à la flame; (me,
tes tant de carnage & tant d'excez nouveau,
rius prend encore & Haches & Faisceaux,
à fureur lassée, & non pas assouvie,
init dans la Pourpre & son crime & sa vie,
r,qui pour expier des actes si sanglants
voit un grand exemple à des forfaits si grands.
ranges changemens ! rare vicissitude !
el destin plus propice,ou quel destin plus rude ?
Ciel en un seul Homme a-t-il jamais uny
Vainqueur moins heureux,& tyran moins puny?
is la Porte Coline & le Port de Preneste,
:atres odieux d'un spectacle funeste,
ent en mesme temps le massacre & l'horreur
-delà de sa mort estendre sa fureur,
ent à ce cruel survivre sa vangeance,
me presque sujette & son sort en balance,
; Samnites fougueux tramer à ses Enfans
honte de Caudis, ou des mal-heurs plus grands.
Enfin Sylla revient apres tous ces outrages
mé d'une autre foudre & de plus grands orages ;
s fier que son Rival, & plus impetueux,
apporte dans Rome & le fer & les feux,
vange dans l'ardeur d'un couroux trop funeste
sang qu'elle a perdu, sur le sang qui luy reste ;
fer fume en tous lieux; ses coûteaux acerez
s membres corrompus vont au moins alterez ;
proscrit,il est vray,la bassesse & le crime,
is helas ! sa rigueur n'a plus d'autre victime;

Sa haine se déborde, & son cours indomté
Ne trouve point d'obstacle à sa rapidité.
Ces supposts inhumains que son pouvoir engage,
Consultent leur vangeance aussi bien que sa rage,
Soudain leurs ennemis sont devenus les siens,
Qu'ils versent à leurs choix le sang des Citoyens,
Qu'ils outragent le Ciel, qu'ils blessent la Nature,
C'est retablir leur Maistre & venger son injure :
Sylla les authorise & commande à leurs bras
Toutes les cruautez qu'il ne leur deffend pas.
Les serfs sur leur seigneur vangent leur servitude,
Le plus rude attentat pour eux est trop peu rude,
Le Frere de son Frere est le crime & le prix,
Le Pere est devenu l'assassin de son Fils,
Le Fils plonge le fer dans le sein de son Pere,
Et le bras tout sanglant, demande son salaire.
On fuit, on se dérobe, on cherche du secours
Dans le creux des tõbeaux, dans les grottes des O[urs]
L'un contre sa poitrine armant sa violence
Ravit à ses Tyrans sa vie & leur vangeance ;
L'autre dans le poison cherchant un doux trépas
Epargne à ses frayeurs de plus rudes combats.
L'un avant que sa main déchire ses entrailles,
Prépare son bucher, dresse ses funerailles,
Puis il s'ouvre le flanc, & maistre de son sort
Rend luy mesme en mourant les devoirs à sa mort.
L'autre se precipite, & par un coup estrange,
Tombant sur ses Bourreaux il se tuë & se vange.
Tout succombe à la force, on void de toutes parts
Des montagnes de morts, de funestes remparts,
Des flots impetueux & de sang & de larmes,
Et la teste des chefs à la pointe des armes.
Tout ce qu'a veu jadis sous un Ciel rigoureux
La caverne d'Anthée & de triste & d'affreux,

de au destin de Rome, & son Vainqueur efface
le Tyran de Pise, & le Tyran de Trace.
Bien-tost ces corps pourris exhalent en tous lieux,
quoy punir la Terre & corrompre les Cieux,
bien-tost dans les airs ces vapeurs agitées
ngent de leurs Bourreaux leurs Ombres irritées.
est alors que tout pâle & les sens interdits
Fils cherche son Pere & le Pere son Fils;
e la Femme pensant au milieu du carnage
un Espoux égorgé démesler le visage,
souvent abusée à des traits effacez
zarde innocemment des baisers insensez,
e sur une apparence & foible & mensongere
e presse à loisir une bouche estrangere,
consultant apres tous les lineamens
tracte ses baisers & ses embrassemens.
est alors que tremblant & le cœur plein de glace
mille & mille troncs étendus sur la place
táché d'assortir les restes precieux,
reste d'un cher Frere abbatué à mes yeux.
Puis-je vous retoucher la peinture odieuse
une mort trop barbare & trop ingenieuse,
ont les coups redoublez & les traits confondus
it cent fois à Catule immolé Marius;
une Mort immortelle, & dont les artifices
une seule Victime ont fait cent Sacrifices;
nes trop appaisez, vous ne demandiez pas
s farouches devoirs d'un si rude trépas:
arius, d'un Tyran le complice & le Frere,
çoit pour l'un & l'autre un rigoureux salaire,
mille & mille endroits on déchire son corps,
ans une seule vie on cherche mille morts;
bien qu'à chaque membre on égale sa p ave,
n épargne son ame autant comme on l'effraye,

L'artifice cruel de ces Courages bas
Fait languir son supplice, & vivre son trépas;
Sa langue est arrachée, & parmy la poussiere
Acheve en palpitant une plainte grossiere,
Elle accuse tout bas ces cruels traittemens,
Qui deffendent les cris à de si grands tourmens.
L'oreille suit la langue, & le nez suit l'oreille,
Ses mains souffrent en suit une rigueur pareille,
Et ses yeux tout remplis de ces coups inhumains
Ont la mesme disgrace & vont chercher ses mains.
Bref il ne peut mourir & la fureur est lasse,
Son corps n'est plus enfin qu'une hideuse masse,
Sans rapport, sans figure, & pareille à ces corps
Que l'Ocean devore & vomit sur ses bords,
Ou pareille au débris de ses foibles Hosties,
Dont les carreux du Ciel confondent les parties.
Parricides trompez, Bourreaux trop indiscrets,
Vous perdez vos fureurs en effaçant ses traits! (
Pour offrir un doux charme aux yeux de vostre M
Pour flater sa vengeance, il devoit le connoistre:
Mais dans ce reste affreux de cent & cent trépas
Il cherche Marius & ne le trouve pas.

Sylla pour couronner enfin sa tyrannie
S'immole la Jeunesse & la fleur d'Ausonie.
Certes que tant de morts s'etalent icy bas;
Souvent c'est la fureur du Demon des combats,
Ou de l'Air infecté l'impression funeste,
Qui verse dans les cœurs le poison & la peste:
Quelquefois l'Ocean & ses flots revoltez,
Qui franchissent leurs bords couvrent les citez,
Ou la Terre creusant un affreux precipice;
Mais jamais tant de morts ne furent un supplice.
Iamais d'un cœur outré des transports vehemens
N'ont permis tant d'éclat à ses ressentimens,

Au travers de la foule & parmy le carnage
La main des assassins trouve à peine un passage ;
Mais ces corps mal-heureux secondent leurs Tyrans,
Et la chûte des morts acheve les mourans.
L'impitoyable autheur de ce funeste orage
Du haut de sa fierté contemple son ouvrage,
De ces objets sanglants ce barbare Vainqueur
Repaist avidement & ses yeux & son coeur ;
Loin de fremir d'horreur en regardant sa proye,
Ainsi que dans le sang, il nage dans la joye ;
Enfin, pour consommer ses cruels attentats,
Ayant proscrit la vie, il proscrit le trépas ;
Au lieu d'abandonner ces victimes sanglantes (tes
Aux devoirs qu'on veut rendre à leurs Ombres erran-
On roule dans les flots ces cadavres hideux,
Les uns sont dans le Tybre ; & les autres sur eux ;
A ce triste rempart l'onde arreste sa course,
Et malgré ses efforts remonte vers sa source :
Mais aux fleuves de sãg, qui baignent tous ses bords,
Elle s'enfle soudain & revomit les corps,
A ce nouveau secours redouble sa furie,
Et porte à l'Ocean les crimes d'Hesperie.
C'est ainsi qu'on acquiert ces tiltres glorieux
Et d'Appuy de l'Estat & de victorieux.
Avoir au Champ de Mars un riche Mausolée,
C'est le prix éclatant d'une rage aveuglée.
Voilà, voilà, Romains, les funestes crayons
Des horreurs que desia trament nos factions;
Déja dans ces portraits je lit nos avantures,
Et dans nos maux passez nos disgraces futures.
Toutesfois je m'abuse, & le Ciel en courroux
Destine les Humains à de plus rudes coups ;
Marius & Sylla n'alloient qu'à la vengeance,
Nos Chefs en se vangeant assurent leur puissance.

G

Ainsi de ces Viellards le trouble ingenieux
Haste leur infortune & devance les Dieux.
Brute de ces frayeurs deffend son grand courage,
Et conserve le calme au milieu de l'orage ;
Au point que la nuit sombre efface les couleurs,
Dispense le sommeil & charme les douleurs,
Il va chercher Caton, ce sublime Genie,
L'Oracle de l'Estat & le Dieu d'Ausonie ;
Cette ame inaccessible aux changemens divers
Rouloit dans son esprit le sort de l'Univers,
Veilloit sur ses Romains, leur partagoit son zele,
Et craignoit tout pour eux, sãs riẽ craindre pour elle;
Seul exemple, dit Brute, & reste precieux
De cette âpre Vertu qu'adoroient nos Ayeux,
Divinité visible, Homme au dessus de l'Homme,
Sur qui roule l'attente & le Destin de Rome!
Assure mon esprit, instruis ses mouvemens,
Et sur tes volontez regle mes sentimens ;
Qu'en ces divisions chacun se face un Maistre ;
Brute n'en connoist point si Caton ne veut l'estre;
Que resout donc ton cœur? où panchent tes desseins?
Vois-tu sans t'émouvoir le trouble des Romains ?
Ou bien au gré du sort meslé dans la tourmente
Rens-tu la honte illustre & la rage innocente ?
Ces foibles Partisans, qu'arment nos Factieux,
N'outragent pas en vain la Nature & les Dieux,
Ils vendent à leurs Chefs leur bassesse & leurs crimes,
Et d'un lâche interest ils se font les victimes.
L'un dans la violence & dans la cruauté
A des forfaits publics cherche l'impunité :
L'autre à son indigence accommodant son zele ;
S'arme biẽ moins pour luy qu'il ne s'arme cõtre elle
Mais la Guerre n'a rien digne de tes sueurs,
Tu vois son infamie & non pas ses faveurs ;

Que dira ta vertu, que dira ton courage ?
Si toy-mesme à la fin tu détruis ton ouvrage ?
Que dira ce Caton la gloire des Latins,
Si Caton est enfin le secours des mutins ?
De tes nobles travaux tu perds la recompense,
Et tout ce que t'apporte une longue innocence,
C'est que dans ces Partis que la fureur soûtient,
Chacun entre coupable, & Caton le devient.
Ah plûtost que de prendre une si noire envie,
Plûtost que d'imprimer cette tache à ta vie,
D'appuyer la discorde & ses forfaits divers,
Laisse, laisse perir & Rome & l'Univers.
Chacun dans la chaleur du meurtre & des alarmes
Voudroit estre ton crime & mourir de tes armes,
Chacun voudroit tomber sous un si noble effort
Et flétrir ta vaillance en consacrant sa mort.
Du haut de ta vertu dans une paix profonde,
Toûjours semblable à toy, voy les troubles du mõde;
Garde cette belle ame à de plus beaux desseins,
Et separe Caton du reste des Humains.
Voy ces Spheres de feu, ces Globes de lumiere,
Rien n'interrõpt leur course, ou chãge leur carriere;
Voy l'Olympe orgueilleux, sa cime dans les airs,
Contemple sans frayeur la foudre & les éclairs:
Elle void à ses pieds épaissir les nuages,
Eclater la tempeste & fumer les orages.
Enfin de tant de Corps qu'embrasse l'Univers;
Les plus bas sont en proye aux changemens divers:
Mais les plus élevez gardent une bonace
Que jamais rien n'altere & que rien ne menace.
Qu'elle gloire à Cesar, quel charme à sa fureur,
D'avoir troublé la paix jusque dedans ton coeur!
Te joindre à ses Rivaux, avec luy te commettre,
C'est flater son orgueil & non pas le soûmettre.

Et rien à sa fierté n'offre un appas plus doux
Que de l'avoir jugé digne de ton couroux.
Tu vois toute la Pourpre & tout le choix de Rome
Se ranger à l'envy sous les loix d'un seul Homme,
S'exposer sous Pompée aux plus affreux hazards,
Et d'un Homme privé suivre les étendarts ;
Fuy donc ces Factions que l'orgueil a fait naistre,
Ou seul dans l'Univers Cesar n'a point de maistre.
Que si l'amour des loix & de la liberté
Inspire dans nostre ame une sainte Fierté,
Brute dans le repos, tant qu'il verra suspendre
Les funestes progrez du Beau-pere & du Gendre,
Suspend les mouvemens & du bras & du cœur,
Mais apres le combat il détruit le Vainqueur.

A ces nobles transports d'une ame grande & belle,
La civile fureur n'est que trop criminelle,
Ses excez, dit Caton, estonnent le plus fort,
Mais la vertu se rang aux volontez du Sort ;
Forte dans le bon-heur, forte dans les desastres,
Sans contrainte elle suit la contrainte des Astres.
Dûssay-je devenir l'appuy des Factieux,
Le crime de Caton est le crime des Dieux.
Qui pourroit sans fremir voir le débris du Monde,
Voir la confusion de la Terre & de l'Onde ?
Le sage s'accommode aux changemens divers,
Et l'Homme genereux se doit à l'Univers,
Rome dans les douleurs, Rome dans les disgraces
Tu forces la pitié des Getes & des Daces !
Et Caton cependant du haut de sa vertu
Verra d'un œil égal ton empire abbatu ?
Il verrra sans horreur ta liberté seduite,
Ta vaillance captive & ta gloire détruite ?
Non, nô, telle qu'un Viellard qui dâs ses derniers ans,
Voit mourir son attente avecque ses enfans,

Au gré de ses ennuis dresse leurs funerailles,
Allume le bucher qui brûle ses entrailles,
Et d'un coeur abbatu cherche dans son mal-heur
Dequoy nourir sa peine & picquer sa douleur;
Ainsi Rome, appuyant ta gloire chancelante,
J'embrasse avecque toy ta liberté mourante:
L'image des travaux ou celle des tourmens
Ne sçauroient t'arracher à mes embrassemens.
Ouy, suivons les Destins & leurs loix inhumaines;
Donnons à leur courroux tout le sang de nos vaines.
Que les traits de la Mort me seroient precieux,
S'ils devoient appaiser les Enfers & les Cieux!
O course de mes jours noblement racourcie,
Si Caton en mourant a le sort de Decie! (coups,
Qu'au milieu des deux Camps percé de tous leurs
De tous il soit la proye & le salut de tous,
Heureux en expirant d'estre seul tout leur crime,
Si des Dieux irritez il est seul la victime.
Mais helas! je me flatte & je perds mes souhaits,
Le Ciel veut plus de sang, l'Enfer plus de forfaits?
Allons donc, Brute, allons, où le Sort nous entraisne,
Executons sur nous les ordres de sa haine;
Attendant que les Dieux prononcent leurs arrests,
Ie me donne à Pompée & suy ses interests,
Ou plustost dans son Camp, où le Senat m'appelle,
Ie me donne à l'Estat & soustiens sa querelle;
Qu'il sçache ce Guerrier, dont je me rend l'appuy;
Que si les Dieux enfin s'interessent pour luy,
Si sa haute vaillance enfin n'est pas trompée,
Il a vaincu pour Rome, & non pas pour Pompée.
Ce discours si pressant ce conseil glorieux,
Aux oreilles de Brute est l'oracle des Dieux,
Il ouvre tout son coeur au beau feu qui l'anime,
Et la Guerre n'a plus de honte ny de crime.

Cependant au moment que renaist le Soleil,
La pieuse Martie en un sombre appareil
De son Hortensius la course terminée,
Redemande à Caton son premier Hymenée.
De cet illustre Epoux jadis les chastes feux
Firent toute sa gloire, & furent tous ses vœux:
Mais quand elle eut donné de sa couche feconde
Des Enfans à Caton, & des Heros au Monde,
Il veut qu'en d'autres lieux cette chaste Beauté
Porte l'heureux espoir de sa fecondité.
Donc sans interroger sa douleur ou sa joye,
Elle est d'un autre Epoux le bon-heur & la proye;
La Parque ayant enfin rompu ces seconds nœuds,
Et les feux d'un bucher esteint ces nouveaux feux,
Laissant à sa détresse abbatre son courage,
Se plombant la poitrine, outrageant son visage,
(Charme aux yeux de Caton biẽ puissant & biẽ doux)
Soudain elle se rend à son premier Epoux.
Tant qu'un sang plus fecond a roulé dãs mes veines,
I'ay de tes volontez fait des loix souveraines,
I'ay, dit-elle, Seigneur, en de nouveaux liens
Accomply tes desirs & triomphé des miens;
Mais ce sang tout glacé, cette vigueur lassée
Souffre que je remonte à ma gloire passée,
Rends Caton à Martie, & Martie à Caton,
Ou plûtost de l'Hymẽ rends-moy l'ombre & le nom:
Qu'un jour de nos deux cœurs cette derniere étreinte,
Gloire de mon sepulchre & de ma cendre éteinte,
Sauve ma renommée & prouve à nos Neveux,
Qu'un aveugle respect a fait mes seconds vœux;
Que ta vertu severe, & non mon inconstance,
A rangé mes desirs sous un autre puissance.
Ie ne viens pas chercher les douceurs de la paix
En un temps où la guerre étale ses forfaits;

Au milieu du repos, au milieu des alarmes,
Caton a pour mes yeux toûjours les mesmes charmes;
Ie veux dans les hazars, compagne de tes maux,
Suivre ta destinée, & sentir tes travaux,
Et je ne puis au calme abandonner ma vie,
Ou craindre des perils, qu'affronte Cornelie.
Ces nobles mouvemens d'une tendre amitié
Dans l'ame de Caton trouvent de la pitié,
Et bien que la douleur d'une ville étonnée
Semble opposer ses droits à ceux de l'Hymenée,
Aux yeux des Immortels ces Amans genereux
Sans pompe & sans éclat se rengagent leurs voeux;
Ce saint Iour ne void point leurs portes étoffées
D'Escharpes, de Bouquets, de Festons, de Trophées,
Le feu des Diamans, la pourpre des Rubis
Ne méle point son lustre à celuy des habits;
Ombre d'Hortensius ne soyez point jalouse,
Martie en mesme temps fait la Veuve & l'Epouse,
Saintement partagée entre Caton & vous,
Comme un de ses enfans, elle embrasse un Espoux,
Et fait en ce grand jour que sa vertu signale,
De sa robe de deüil sa robe nuptiale;
Leur hymen est secret, & seul en ce besoin
Brute est d'un feu si pur l'auspice & le témoin;
Mesme au point que Caton sous ce joug se rengage;
Un air toûjours égal regne sur son visage,
Une masle tristesse, une grave douleur
Du mal-heur de l'Estat fait son propre mal-heur.
Voila de ce Heros la Secte rigoureuse,
La vertu la plus dure est la plus glorieuse;
Ce qui flate les sens, ne va point jusqu'à luy,
Et leur plus douce amorce est son plus grand ennuy;
Exempt des mouvemens d'un courage vulgaire
Il est de sa Patrie & l'Epoux & le Pere,

D'un rigoureux devoir, sectateur rigoureux,
Et du solide honneur seulement amoureux ;
Loin de trouver du charme aux festins magnifiques,
Aux habits somptueux, aux superbes portiques,
Son luxe est d'adoucir, sa gloire est de braver
Les rigueurs de la faim, & celles de l'Hyver ;
Sur les chastes desirs d'une feinte lignée
Il se regle l'usage & les droits d'Hymenée,
Et lors que les plaisirs sont joints à son devoir,
Pour luy c'est les souffrir, & non les recevoir.
Desia le grand Pompée & sa troupe timide
Marchant d'un pas leger où la crainte les guide,
Avoient choisi Capoüe, & dessus les remparts
On void au gré du vent flotter leurs étendarts.
C'est là qu'on établit le siege de la guerre,
L'esperance de Rome & celle de la Terre,
De là que le Senat & le choix des Latins
Croit soûtenir un jour l'approche des mutins.
En ce lieu l'Appennin au dessus des nuages
Va porter son orgueil & braver les orages,
Esleve jusqu'au Ciel le front de ses rochers,
Voit toute l'Hesperie & commande aux deux Mers;
De ses flancs spacieux il enfante des ondes,
Qui font au gré du Ciel les campagnes fecondes,
Qui traisnent l'abondance, & qui sont en tous lieux
L'ornement de la Terre, & le charme des yeux.
Mais le fier Eridan, dont les vagues mutines
Entraisnent les forests avecques leurs racines,
Qui porte à l'Ocean le débris de ses bords,
Sur les Fleuves Latins signale ses efforts.
Autrefois de Peupliers ombrageant ses deux rives
Il cachoit la pudeur des Nayades craintives :
Mais enfin dépoüillé de tous ces ornemens,
Quand le fils du Soleil brûla les Elemens,

Il vid avec effroy ses vagues enflammées,
Ses rivages deserts & ses eaux consumées;
Le Tibre qui n'a pas un lit si spacieux,
Une vague si forte, un cours si furieux,
Void pourtant sous ses Loix & le Nil & l'Ibere,
Voit l'Euphrate soûmis & le Rhein tributaire.
Jadis cette Montagne alongeant ses confins
Unissoit la Sicile avecque les Latins:
Puis des flots conjurez les cruelles approches
S'ouvrirent un passage au travers de ses roches;
Et le Sicilien détaché du Latin,
Pe'ore garde encor les restes d'Apennin.
Cependant Iule marche, & sa fierté n'écoute
Que l'énorme desir d'ensanglanter sa route,
S'il n'a Guerre sur Guerre, & combats sur combats,
Il trahit son courage & croid perdre ses pas;
Les obstacles divers flatent sa violence,
Qui cede à son pouvoir, outrage sa vaillance,
Et la campagne libre, ou les chasteaux ouverts,
Trop faciles progrez sont de honteux revers;
Les portes qu'il terrasse, ou les champs qu'il ravage,
Font au gré de sa haine un plus noble passage,
Et la plaine jonchée & d'armes & de Morts
Est sa plus haute gloire & ses plus doux transports.
Le bruit de sa fureur à sa fureur contraire,
Avance les progrez que de son bras devoit faire:
Son Nom fait en tous lieux l'office de ses mains,
Et luy ravit sa joye en hastant ses desseins.
Dans ces vives terreurs les Villes chancelantes
Entre-deux mouvemens diversement flottantes,
N'osant luy resister, n'osant le recevoir,
Consultent tour à tour leur trouble & leur devoir.
On s'anime toutesfois, & bien qu'elles soient prestes
D'estre au premier assaut sa proye & ses conquestes,

On remunit les Forts, on void de toutes parts
Et creuser les fossez & hausser les remparts,
On place sur les Tours & des dards & des roches;
Qui puissent de leurs murs deffendre les approches:
Les cœurs sōt pour Pompée, il a tous leurs souhaits,
Et Cesar a pour luy leur trouble & ses forfaits.
Quand l'éclat orgueilleux de sa haute puissance
Arrache le respect, force la déference,
Qu'il fait sous ses drapeaux fléchir les Nations,
Son Rival regne seul sur leurs affections.
Ainsi quand des Autons les forces redoublées
Agitent à leur gré les Campagnes salées,
En vain un second Vent déployant sa vigueur
Dispute l'Ocean à son premier Vainqueur.
Mais bien que le devoir s'arme contre la crainte;
Elle porte aux Esprits une plus rude atteinte,
La Foy cede à la Force, & le zele impuissant
N'a qu'une voix confuse & qu'un feu languissant.
La fuite de Libon asservit l'Etrurie,
Thermus à son vainqueur abandonne l'Ombrie,
Moins instruit que son Pere aux Civils fureurs,
Sylla se donne en proye à ses noires terreurs:
A peine d'Auximon les tours sont assaillies,
Que Varus alarmé croid les voir démolies;
Il trahit en fuyant ses plus chers interests,
Et va cacher sa honte au plus creux des forests.
Lentulus oubliant sa gloire & sa vaillance,
Laisse Ascoli sans Maistre & ses murs sans deffence;
Il fuit avec les siens, il s'avance à grands pas,
Mais Cesar les punit de ne le punir pas,
Il les presse, il les charge, il vange l'Hesperie
Des faciles progrez que trouve sa furie.
Toy-mesme, Scipion, dont le nom est si grand,
Tu livres Luceria à ce fier Conquerant!

Que fait donc ton courage, & que sont devenuës
Ces fortes Legions, que le Parthe a connues ?
Sans doute elles n'ont plus ny de coeur ny de mains,
Quand il faut servir Rome en perdant les Romains.
Mais plein d'une autre force & d'une autre assurãce
Domitius aux siens inspire la vaillance,
Et de Corfinium ferme & constant appuy
Il veut ou le deffendre, ou tomber avec luy.
Si-tost qu'un gros nuage élevé dans la plaine
Luy présage sa gloire, ou sa perte prochaine,
Que parmy la poussiere il void de toutes parts
Briller confusement des casques & des dards:
Courez, dit-il, Soldats, courez vers le rivage,
Coupez le pont d'Aterne & fermez le passage;
Toy démon de ce Fleuve oppose tous tes flots
A cét Audacieux, qui trouble ton repos,
Sors plus impetueux de ton Palais humide,
Et devore, ou du moins arreste ce perfide;
De quelque haut succez qu'il ose se flatter,
Tu triomphes de luy, si tu sçais l'arrester.
A ces mots il descend, & d'un boüillant courage
Suivy de tous les siens il fond sur le rivage.
César tout possedé d'un éclatant courroux,
Lâches, s'écria-t-il indigne de mes coups,
Ce n'est donc pas assez, que dedans vos murailles
Vous chachiez la terreur qui glace vos entrailles:
Vous fermez la campagne, & pensez que les eaux
Seront nostre barriere ou seront nos tombeaux;
Non, non, les flots unis du Gange ou de l'Ibere
Ne ralentiroient pas ma course ou ma colere,
Et si le Rubicon n'a sçeu troubler mes sens;
Je puis braver les flots & franchir les torrens:
Sus donc, sus compagnons, prévenons leur bassesse,
Prévenons le secours qui reste à leur foiblesse;

Bien que leur épouvante ait desarmé leurs mains,
Songeons, songeons encor que ce sont des Romains;
Et loin de les laisser au trouble qui les domte,
Forçons-les de combatre & de mourir sans honte.
Le Gendarme à ces mots tout fier & tout fumant,
Pousse vers l'ennemy son Coursier écumant,
Se rend maistre du Fleuve, & sur l'autre rivage
On void de mille dards fondre un épais nuage;
La vertu cede au nombre, & malgré sa valeur
Le chef dans ses rempars va cacher sa douleur;
Cesar franchit l'Aterne, & ses Troupes sçavantes
Dressent contre les murs leurs machines roulantes,
Mais, ô noir attentat! stratagéme odieux
Contre toutes les loix des Hommes & des Dieux!
Au point qu'on bat la Ville on voit ouvrir les portes
On voit Domitius trahy par ses Cohortes.
Qui tout chargé de fers aux pieds de son Vainqueur,
Brave encore sa haine & picque sa rigueur.
Tu triomphes, dit-il, & pour un noble augure,
L'Enfer arme pour toy le crime & le parjure;
Joüy de ta victoire, use de mes liens,
Et termine des jours qui menacent les tiens.
Non, non, répond Cesar, ta disgrace est finie;
Va montrer ma clemence aux Peuples d'Ausonie,
A ces cœurs agitez de troubles superflus,
Les projets du vainqueur & le sort des Vaincus;
Retourne, si tu veux, sous les loix de Pompée,
Si ton bras est heureux & ma valeur trompée,
Je ne t'impose rien en brisant tes liens,
Et les dons de Cesar n'engagent point les tiens.
Trop indigne pardon! rigoureuse clemence,
Dont la vertu rougit & la gloire s'offence!
A qui n'est criminel, que d'opposer son bras
A l'injuste progrez des plus noirs attentats,

Que de rendre à l'Estat de genereux services,
Le pardon est pour luy le plus grand des supplices,
Domitius fremit d'un traitement si doux,
Et dans le fond du coeur irrite son couroux.
D'une indigne pitié victime infortunée,
Où pourray je cacher ma noire destinée,
Dois-je trâcher mes jours, ou trainer mes douleurs,
Et joüir de ma honte, ou perdre ses faveurs ?
Ouy, mon coeur, détruisons un don qui nous accuse,
Cherchõs dans les hazards la mort qu'õ nous refuse,
Et que d'un trait perçant le fer officieux
Rompe d'un Tyran le present odieux.
Pendant que la discorde en ces lieux allumée
Répand déja bien loin sa flame, ou sa fumée,
Qu'elle jette l'effroy parmy les Regions,
Pompée en mesme temps grossit ses Legions,
Destine au premier jour l'essay de leur vaillance,
Et tâche à les remplir d'une masle assurance.
Terreur des Factieux. Romains, dont le Sanat
A fait l'appuy des Loix & l'espoir de l'Estat,
Vous; que n'engage point aux travaux de la Guerre
Un interest privé, mais celuy de la Terre,
Preparez cette ardeur, que je lis dans vos yeux,
A dompter la Revolte & seconder les Dieux.
Souffrir la Tyrannie & suspendre sa peine,
C'est tremper dans son crime & soûtenir sa haine.
Déja les Factieux sément confusément
Le carnage, l'opprobre, & le saccagement;
Grace à leur cruauté, les premieres tempestes
Qu'enfante la Discorde, ont fondu sur nos testes :
Son crime est leur ouvrage, & j'offre sans remors
Mon bras, & ma fortune à punir leurs efforts.
Ouy, Guerrier aveuglé, puisque tu suis la trace
De ce monstre, dont Rome a terrassé l'audace,

Que de Catilina tu formes les souhaits,
Ie garde mesme peine à de mesmes forfaits.
Au lieu que ton Destin veut te joindre aux Camilles,
T'unir aux Scipions, t'adjoûter aux Emiles,
Marius & Cina, l'exemple des Tyrans,
Ont pour toy plus d'éclat & des charmes grands.
L'aveugle ambition de ton ame perfide
Rapelle des Enfers & Carbon & Lepide,
Tu fais revivre en toy leur tyrannique effort,
Mais en voyant leur vie, envisage leur mort;
Ou, si tu veux qu'icy ma colere s'explique,
Leur supplice pour toy n'a rien d'assez tragique:
Pleust au Ciel que Crassus au gré de ses desseins
Eust subjugué le Parthe & reveu ses Romains,
Que mesurant ta peine à ta rage effrenée
Du sort de Spartacus il fist ta destinée.
Ouy, je pleins ma vaillance, & rougis que mon bras
Esgale ton supplice à de justes combats;
Toutesfois, si le Ciel t'adjoûte à mes conquestes,
Mon ame est resoluë & mes armes sont prestes.
Ne me reproche point le nombre de mes ans,
Ce bras foudroye encor l'audace des Tyrans,
Et pendant qu'un soldat commande ton Armée,
Rome sous un vieux Chef n'est pas moins animée;
Ce cœur pour qui le calme a de justes attraits,
Sçaura souffrir la Guerre, aussi bien que la Paix.
Vous le sçavez, Romains, & jusqu'où la Victoire
Au gré d'un Estat libre a fait monter ma Gloire;
Vos faveurs n'ont laissé rien au dessus de moy,
Que le tiltre odieux de Tyran & de Roy.
Qui veut sur ma grandeur voir la sienne élevée,
Ne se contente pas d'une grandeur privée,
Et qui plus loin que moy veut porter ses projets,
Vous met déja peut-estre au rang de ses Sujets;

Mais pourquoy retracer icy ma renommée,
Puisque des Conquerans composent nostre Armée?
Les Consuls avec nous affrontent les hazards,
Le sa[illegible]Patricien est sous nos estendars,
Ro[illegible] dans nostre Camp, & soûtient sa querelle,
Qu'o[illegible] donc pretendre un Factieux sur elle?
Par quel injuste arrest des Astres ennemis
Verra-t-il Rome esclave & le Senat soûmis?
Non, Destin, tu n'es pas ou de bronze ou de roche,
Si stupide à la honte & si sourd au reproche.
Quoy, sa Gaule vaincuë & ses progrez si lens
Font-ils de sa fierté les transports violens?
De deux Lustres entiers cét incertain ouvrage
Pourroit-il à ce point revolter son courage?
Apres avoir fait voir sur les rives du Rhein
Du trouble & des frayeurs dans le coeur d'un Romain,
Fait voir à l'Ocean sa honte & ses bassesses,
Quel charme assez puissant dissipe ses foiblesses?
Peut-estre ce grand bruit, qu'épand sa cruauté,
En desertant la Ville, échauffe sa fierté,
Mais, coeur presomptueux, ton audace est trompée;
On ne fuit point Cesar, mais chacun fuit Pompée,
Chacun fuit ce Vainqueur de la Terre & des Eaux,
Qui fait briller sa gloire où brillent ses drapeaux.
A peine de la nuit l'inégale Courriere
Avoit fourny deux fois une mesme carriere,
Que de honte & de fers les Pyrates chargez,
Ie rendis la Mer libre & tous ses Dieux vangez.
Le Monarque de Pont pressé de ma vaillance
Dans sa mort seulement chercha son asseurance:
Partisan de ma gloire & de mes hauts desseins,
Pour moy, cótre soy-mesme arma ses propres mains;
Avec moy la Victoire a parcouru la Terre,
Moissonné des lauriers, où j'ay porté la guerre,

Et les Climats brûlans, & les Climats glacez
Ont veu sous mes efforts des trônes renversez.
On me craint au Couchant, on me craint sous l'A[illegible]
Sous moy l'Ibere tremble, & l'Arabe m'ad[illegible]
En vain la Palestine arma contre mon bra[illegible]
La puissance d'un Dieu, qu'elle ne connoist pas;
J'ay reduit la Colchide & domté les Sophenes,
L'Armenie a fléchy sous les Aigles Romaines;
Les voisins de Taurus, les Cappadociens,
Parlent de ma victoire en montrant leurs liens.
Que reste-t-il, Cesar à tes bras inutiles,
Que la honte & l'horreur des discordes civiles?
Ce discours impréveu ne met point dans les c[illegible]
Cét éclatant couroux qui promet les vainqueu[illegible]
Du combat projetté les sanglantes images
Intimident leur zele, & glacent leurs courages.
Le Chef appercevant le trouble des Soldats,
Tourne soudain ailleurs sa pensée & ses pas,
N'expose point le sort de ces Troupes émeuës,
De qui Jule triomphe, avant qu'il les ait veuës.
Comme un Taureau vaincu dans les premiers ass[illegible]
Se bannit à l'instant d'avecque les troupeaux,
Va cacher ses regrets dans les bois les plus mornes,
Et fait contre les troncs l'épreuve de ses cornes:
Puis ayant à son gré ralumé sa chaleur,
Ayant remis sa teste & forcé sa douleur,
Plus fier qu'auparavant il rentre aux pâturages,
Entraisnent les troupeaux & preside aux boccages.
Ainsi le grand Pompée instruit de ses Destins
Dans Brindes va cacher l'opprobre des Latins,
Attendre un ascendant plus propice à ses armes,
Et de ses Legions dissiper les alarmes.
Jadis ce Port fameux, ce tranquille sejour,
Fut des Peuples de Crete & l'azile & l'amour,

Aprés qu'un Vaisseau Grec & sa voile changée
Eut asseuré leur fuite en abusant Egée.
C'est là qu'un bras de terre alongé dans les eaux,
De sa pointe entr'ouverte embrasse les vaisseaux,
Et se voit commandé des sourcilleuses roches
D'une Isle, qui des vents repousse les approches,
D'un & d'autre costé de superbes rochers
Rompent la vague émeuë & couvrent les Nochers.
De ce Havre, les Mers s'ouvrent à l'Hesperie,
Et celle de Corcyre, & celle d'Illyrie:
Il est heureux espoir des tristes Matelots,
Quand le fier Adria soûleve tous ses flots,
Quand Ceraune battu du vent & de la foudre
Voit sa teste brisée, & ses roches en poudre,
Ou quand l'onde agitée & la Mer en fureur
Couvre Sason d'écume & ses rives d'horreur.
Donc voyant que la crainte asservit l'Hesperie,
Que des Monts spacieux luy ferment l'Iberie,
Ce sage infortuné choisit de ses Enfans
Celuy qui joint l'adresse à la vigueur des ans;
Va, dit-il, va par tout où ma vaillance éclate,
Voy les rives du Nil & celles de l'Euphrate,
Va, jusqu'où de ce bras l'effort victorieux
A rendu Rome illustre & mon nom glorieux,
Arme le Roy d'Egypte, échauffe son audace,
Encourage Tygrane & réveille Pharnace;
Voy les Ciliciens errans de toutes parts,
Et rengage à la Mer ses Corsaires épars,
Sollicite le Pont, parcours la Bithinie,
Interesse pour nous l'une & l'autre Armenie,
Asseure toy Colchos, mesle à nos differens
Le Palus Meotide & les Monts Riphéens:
Enfin toute l'Asie ou me craint, ou m'adore,
Et mon Nom te répond des Climats de l'Aurore:

Releve ces Guerriers que j'avois terrassez,
Et remets dans mon Camp mes Triomphes passez.
Vous, qui tenez en main le timon de l'Empire,
Consuls, traversez l'onde, & passez en Epire;
Pendant que la saison de glace & de frimats
Suspendra la revolte & ses fiers attentats,
Voyez la Grece entiere, animez ses Provinces,
Et gagnez à l'Estat leurs Peuples & leurs Princes.
Il parla de la sorte, & soudain ces Heros
Esquippent leurs vaisseaux & montent sur les flots.
Mais Cesar ennemy du calme & du silence,
Ne trouvant son repos que dans sa violence,
Tâche d'oster aux Dieux, qui flattent son ardeur,
Le temps de retracter l'arrest de sa Grandeur.
Il suit ses Ennemis, il traverse leurs fuites,
Tant de murs démolis, tant de places reduites,
Rome mesme exposée à ses premiers assauts,
N'est pas encore un prix digne de ses travaux:
Donner un Souverain à cette Souveraine,
N'offre pas à ses vœux une gloire assez pleine,
Et se rendre en un jour le plus grand des Humains
Luy semble estre un ouvrage indigne de ses mains.
Sa valeur n'a rien fait au gré de sa colere,
Tant qu'il luy reste encor quelque progrez à faire;
L'Ausonie a par tout fait joug à ses efforts,
Mais il void que Pompée en tient les derniers bords.
Il ose en accuser les Dieux & sa Fortune,
Et se pleint qu'à deux Chefs l'Ausonie est commune.
O que de soins divers provoquent son ennuy!
Il ne peut voir son Gendre, ou prés, ou loin de luy;
Et de ce grand Objet, que cherche sa vengeance,
Le sejour l'importune, & la fuite l'offence.
De peur que ce Rival au milieu de la mer
Ne s'assure un azyle, il pense la fermer,

Esleuer une digue au travers de ses ondes,
Et combler de rochers ses cavernes profondes;
Aussi bien qu'à la Terre, il veut donner aux Eaux
Un nouveau Souverain & des ordres nouveaux :
Mais il perd ses efforts, les flots insatiables
Devorent les Rochers & les mélent aux sables.
Ainsi du Mont Gaurus le front audacieux
Sous l'Averne perdoit son débris spacieux :
Ainsi la Mer Egée au fond de ses abysmes,
Ou d'Erix, ou d'Athos engloutiroit les cimes.
Rien n'étonne Cesar & rien ne le surprend,
Moins son orgueil succede & plus il entreprend :
Donc voyant que la Mer ensevelit les marbres,
Il abat des forests, il enchaîne des arbres,
Fait des ponts spacieux de trõncs entrelassez,
Dont le Havre est couvert & les flots embrassez :
Il construit sur les eaux des machines tremblantes;
Des bastions flotans, & des tours chancelantes.
Autresfois du Persan l'étonnant appareil
Sur les eaux d'Hellespont fit un chemin pareil,
Ioignit Abyde à Seste, & l'Europe à l'Asie,
Du Démon de la Mer picqua la jalousie,
Et couvrant de vaisseaux la surface des flots,
Sembla porter ses masts à la cime d'Athos,
A la fierté des vents opposa des cordages,
Deffia la tourmente, & brava les orages.
Du grand Pompée alors les yeux sont estonnez
De voir l'onde captive & les flots enchaînez :
Mais ce sage Heros commande à son courage
De briser cette chaisne & d'ouvrir le passage;
Souvent plusieurs vaisseaux cinglãt en mesme temps
Par un juste concours de la rame & des vents,
Et d'un choc furieux enfonçant les machines,
En ont parmy la vague épandu les ruïnes :

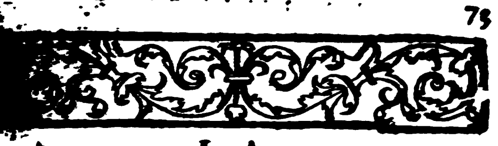
Des bords & du tillac sur ces murs chancelants
Souvent on a lancé des javelots brûlants.
Enfin le port ouvert, la fuite est projettée,
L'ordre en est concerté, l'heure en est arrestée,
Cependant on prescrit le silence aux Nochers,
Les fifres, les clerons n'osent troubler les airs,
Esmouvoir l'Ennemy dans ses proches demeures
Ou relever la garde & partager les heures;
On void dedans la Ville, on voit dessus les flots
Parmy l'empressement l'image du repos.
Déja l'Astre du jour proche de sa naissance
Alloit de ses ardeurs échauffer la Balance,
Quand Pompée embarqué cherche avec ses Roma
Sur un fier Element des Destins plus humains;
Il fuit dans le silence, & ses Troupes craintives
D'inutiles clameurs n'alarment point les rives,
Par des cris mutuels ils ne s'excitent pas
Quand ils arrachent l'ancre ou redressent les ma
Et d'un ton gemissant ne charment point leurs pe
En déployant la voile ou courbant les antennes.
Le Chef pousse des vœux dans le vague des airs
Capables d'attendrir la bronze & les rochers.
Destin, puisque ton bras soûtient la Tyrannie,
Puisque tu me deffends de garder l'Ausonie,
Souffre que je la perde, & sensible à mes pleurs
Ne force point mes yeux d'éclairer ses mal-heurs
A peine du Destin sa voix est écoutée,
Le murmure des vents & la vague agitée
Trahissent sa retraite, & les cables tendus
Font par tout raisonner des sifflemens aigus.
Brindes en mesme temps ouvre toutes ses por
Et reçoit dans ses murs Cesar & ses Cohortes,
Accommodant son zele aux changemens du So
Quitte le moins heureux & se donne au plus for

[M]ais Cesar sent bien-tost évanouir sa joye,
[L]ors que l'onde & les vents luy ravissent sa proye;
[P]our luy le grand Pompée interdit & fuyant
[N]e semble pas encor un trophée assez grand
[E]t la terreur qu'il donne au vainqueur de l'Asie
[N]e fait pas dans son coeur mourir la jalousie?
[E]nfin las d'outrager & les vents & les flots,
[L]as de leur commander qu'ils rendent ce Heros,
[I]l s'anime, il s'empresse, il parcourt le rivage,
[E]t d'un oeil furieux cherche où vomir sa rage.
[A]u point que du canal de ce Havre fameux
[L]es navires montant sur les flots écumeux,
[D]éja prenoient le large en une mer plus grande,
[D]eux cedent au pouvoir du sort, qui les commande,
[S]'arreste au passage, & deviennent pour tous
[L]'objet trop racourcy d'un trop vaste couroux;
[L]a flote est plus heureuse, & sa fuite couverte
[L]a ravit, ou du moins la differe à sa perte.
[A]insi dans les vieux temps la trouppe de Iason
[T]entant de conquerir la fameuse toison,
[E]t la terre au travers des ondes mutinées
[D]'un choc impetueux poussant les Cyanées,
[L]e bruit fut seulement la terreur des Nochers,
[E]t la pourpre d'Argos le butin des rochers:
[L]a fiere Symplegade en fermant ces deux crimes
[E]nglouttit seulement les vents & les abysmes,
Déja le Dieu du Iour dans son char lumineux
[R]apportoit aux humains ses clartez & ses feux,
[E]t des premiers rayons versez dans sa carriere
[O]stoit à ses enfans leur flame & leur lumiere:
[D]éja tous ces flambeaux mouroient de toutes parts,
[L]a Pleiade étonnée abaissoit ses regards,
[E]t sous un feu trop pur l'Ourse défigurée
[R]eprenoit la couleur de la voûte azurée.]

Déja tu sillonnois la surface des flots,
Illustre Mal-heureux, infortuné Heros,
Tu cherchois un azile au milieu des tempestes.
Dont tu fis autrefois le champ de tes conquestes,
Tous les Dieux de la Mer palissent de frayeur,
De voir un Fugitif dans son Liberateur,
Tant de Sceptres brisez, tant d'Hydres étouffées
Ont laissé ta Fortune & finy tes trophées.
Avec toy ta Famille au travers des dangers
Va porter sa disgrace en des bords étrangers:
Mais malgré la licence & le couroux des Astres,
Glorieux dans ta fuite, & grand dans tes desastres;
Tu vois que le Ròmain souple à tes volontez,
S'attache à ta fortune, & marche à tes costez.
Que dis-je, toutefois? cette escorte celebre,
Cette suitte nombreuse est ta pompe funebre:
Avec cét appareil tu ne vas que chercher
Le fer d'un Parricide & les feux d'un bucher;
Non que ta cendre illustre abhorre ta Patrie,
Mais le Ciel étonné pardonne à l'Hesperie,
Et sur les tristes bords des barbares climats
Le Destin va cacher son crime & ton trépas.

FIN DV II. LIVRE.


S·PQR



LA PHARSALE DE LVCAIN, OU LES GVERRES CIVILES DE CESAR ET DE POMPE'E.

EN VERS FRANCOIS.

LIVRE TROISIE'ME.

AUssi-tost que la rame & les voiles enflées
Ont porté les Vaisseaux sur les plaines salées,
Les nochers secondãt l'assistãce des Dieux
Tournent vers l'Ionie & le cœur & les yeux:
Mais le Chef plus atteint des maux de sa Patrie,
L'esprit chargé d'ennuis, l'ame toute attendrie,
Envoye à tous momens des souhaits superflus
Vers ces bords mal-heureux qu'il ne reverra plus.

Il voit en soûpirant leurs montagnes chenuës ;
Et le front des côteaux se perdre dans les nuës:
Ces champs infortunez, ces steriles rochers
Semblent en s'éloignant luy devenir plus chers ;
Et lors qu'il ne voit plus de porte ny de rivage,
De toute l'Ausonie il se repeint l'image.
Pendant que son esprit entretient sa douleur,
S'exagere sa peine & grossit son mal-heur,
Il semble qu'abaissant ses paupieres lassées
Il va tromper ses maux & charmer ses pensées :
Mais, sommeil trop cruël & dont les noirs pavots
Inspirent l'épouvante au milieu du repos !
Il croit voir à l'instant le Soleil qui se couvre,
Le Ciel qui s'épaissit, la Terre qui s'entrouvre,
Julie environnée & de feux & de fers,
Qui perce le Chaos & revient des Enfers.
Indigne Espoux, dit elle, autant qu'indigne Gendre,
Sont-ce-là les devoirs que tu rends à ma cendre?
Ma mort a donc produit vos civils mouvemens,
Le feu de mon Bucher ces noirs embrazemens,
Ou plûtost ton cœur l'ambition cruelle
Fait d'une Ombre innocente une Ombre criminelle?
Va, va, cruel Epoux, tes destins sont changez,
Ton audace abatuë, & mes Manes vangez ;
J'ay veu, j'ay veu déja les fieres Eumenides,
Espancher leur poison sur vos armes perfides,
Et de leurs noirs brandons distiller dans les cœurs
Des troubles effrayans & de sombres terreurs.
Cent instrumens nouveaux de cent nouveaux supplices
Sur les rives du Styx attendent tes complices,
L'appareil menaçant des flames & des fers
Estonne les Demons & lasse les Enfers.
O que de sang versé ! que de trames coupées !
Que de crimes perdus ! que de fureurs trompées !

Helas! tant qu'un beau feu cósumoit nos deux cœurs,
Tes armes effaçoient les plus fameux vainqueurs:
Mais les Cieux t'ont puny, leur puissance jalouse
A changé ta fortune en changeant ton épouse,
Et cet indigne objet de ta nouvelle ardeur,
En profanant ta couche a détruit ta grandeur;
Toûjours dans ses amours funestement trompée,
Bien-tost à son Crassus elle égale Pompée.
Qu'au milieu du repos, qu'au milieu des combats,
Que par tout on la voye attachée à tes pas,
Pourveu que du sommeil l'industrie odieuse
Te retrace toûjours mon Ombre furieuse,
Et qu'aux honteux projets de vos lâches amours
Ie ravisse les nuits & mon Pere les jours.
L'oubly qu'on boit là bas sur un sombre rivage,
Dans mon esprit jaloux pardonne à ton image:
Ce portrait odieux redouble mes mal-heurs,
Mais les Dieux m'ont permis de vāger mes douleurs,
D'aller dans les combats te forcer à reprendre
Ces tiltres profanez & d'Espoux & de Gendre,
D'irriter tes remors, de déchirer ton cœur,
Et t'arracher les noms de Grand & de Vainqueur.
Ouy, ne t'abuse pas, c'est en vain que tu penses
Qu'un fer injurieux tranche nos alliances;
Ie veux, je veux, cruel, joüir de ton courroux,
Et les troubles civils te feront mon Espoux.
Auec affreux discours cette Ombre menaçante
Fuit, & laisse à Pompée une vive épouvante:
Mais ce ferme courage étouffe à son réveil
Les troubles de la nuit & l'horreur du sommeil:
Que ce triste Phantôme ou l'instruise ou l'abuse,
A ces basses frayeurs son grand cœur se refuse;
Et lors que tous les Dieux présagent son trépas,
Il comprend leur menace & ne s'en émeut pas.

Cette reflexion sent un peu la philosophie d'Epicure.

Pourquoy trembler, dit-il? la Parque seiche & blesme
Ne laisse rien de nous, qui n'est rien elle-mesme,
Et ses traits fortunez plûtost que rigoureux
Ou font mourir tout l'hôme, ou le fôt plus heureux.
Déja le Soleil pâle au bout de sa carriere
Noyoit sous l'Ocean sa flame & sa lumiere,
Et montroit seulement d'un feu tout languissant,
Autant que sa Rivale en montre en son Croissant.
Déja d'un beau climat la rive desirée
Offroit aux Latiens une facile entrée;
On abaisse la voile, on abaisse les masts,
On gagne le rivage à la force des bras,
Et l'on saluë enfin cette fatale terre
Que le Ciel abandonne aux fureurs de la guerre.
Cesar voyant ainsi les Romains exilez,
Ses projets en desordre, & ses voeux reculez,
Voyant que la terreur qu'il a par tout semée
N'a laissé rien à faire à sa haine enflamée,
Qu'on a trop-tost ployé sous sa premiere ardeur,
Ne peut goûter sa gloire ou sentir sa grandeur;
Le bruit de son courroux, l'éclat de sa vengeance,
Retarde ses progrez autant qu'il les avance,
Et sa rapidité qu'il n'a pû retenir,
A transporté la guerre en pensant la finir.
Vainqueur précipité, suspens ton allegresse,
Va chercher l'Ausonie au milieu de la Grece,
Va trouver dans son Camp, ou porter les dangers,
Et vaincre ta Patrie en des bords étrangers.
Donc ayant accusé le bon-heur de ses armes,
Ayant de son Rival condamné les alarmes,
Il impose silence à ses boüillants projets,
Et redonne à l'Estat l'image de la Paix.
Pour s'acquerir les coeurs & vaincre leur colere,
Il fait d'un factieux un Maistre populaire;

Instruit que l'abondance en la main des Vainqueurs
A des liens secrets qui captivent les coeurs ;
Qu'au seul respect alors le Peuple s'entr'exhorte
Et ne sent point le joug ny la chaîne qu'il porte,
Que les loix de la faim bravent toutes les loix ,
Révoltent les Citez & détrônent les Rois,
Il veut aux yeux de Rome étaler l'abondance ;
S'assujettir les coeurs en charmant leur souffrance;
Et sur le vain éclat de ces empressemens
Mesurer sa grandeur & leurs abaissemens ;
Il veut que Curion transporte dans la Ville
Les riches magazins que garde la Sicile ,
Que pour luy la Sardaigne épuisant ses tresors
De ses larges moissons enrichisse nos bords.
Sous un Ciel bien-heureux ces Provinces fecondes
Chargeant de leurs presens le vaste sein des ondes,
Fournissent au besoin des Peuples éloignez
Le fidelle tribut de leurs champs fortunez.
Au prix de leur terroir les campagnes du Phare;
Les plaines de Memphis sont un climat avare,
Et les bords Libiens moüillez des Aquilons
Iamais de tant d'espics n'ont paré leurs sillons.
A ces soins decevans d'une bonté cruelle
Cesar adjoûte encore une feinte nouvelle ,
Desarme ses Soldats, prend un air plus humain;
Et marche enfin vers Rome vers en Cioyen Romain;
O guerrier aveuglé, si la gloire solide
Eust piqué ta vaillance & t'eust servy de guide,
Si vainqueur seulement du Rhein & des Gaulois
Tu venois recevoir le prix de tes exploits ,
Montrer à tous les yeux sur un char de Victoire ,
Un Heros triomphant & couronné de gloire ,
Traisner pompeusement des Princes enchaisnez,
L'Ocean dans les fers , & ses flots étonnez,

Quelle vive allegreſſe & quels viſibles charmes
Semeroit dans nos cœurs le ſuccez de tes armes ?
Quelle ſeroit ta joye en ce jour precieux
De briller à noſtre ame auſſi bien qu'à nos yeux ?
Sur tout, ſur tout tu perds ce riche diadéme
Que la vertu pourſuit & ſe donne elle-meſme,
Ce triomphe caché qui ſe fait dans le cœur,
Et le plus digne prix que cherche la valeur.
L'amour d'un faux honneur a fait mourir ta gloire,
Pour avoir trop vaincu tu détruis ta victoire,
Et ton ame renonce aux plus nobles tranſports,
Pour ſe donner en proye à de cuiſans remors.
Mais puiſqu'à ton humeur & vaine & factieuſe
La gloire des Tyrans eſt la plus precieuſe,
Certes un beau ſuccez couronne ta fureur,
Ceſar tout deſarmé ſeme de la terreur,
Tout tremble à ton aſpect, en veux-tu plus encore?
On te hait en tous lieux, en tous lieux on t'abhorre,
Et de ce noir plaiſir ton eſprit tout charmé
Ne le changeroit pas au plaiſir d'eſtre aimé.
Déja haſtant ſa courſe & volant d'allegreſſe
Ceſar avoit d'Anxur franchy la fortereſſe,
Veu la route Appienne & ſes vaſtes mareſts,
Traverſé d'Artemis les épaiſſes foreſts,
Parcouru les chemins de Dianne Aricine,
Et celuy qui monſtre Albe à la Pourpre Latine:
Alors il voit de loin l'objet de ſes ſouhaits,
Le prix de ſa fureur, l'eſpoir de ſes forfaits,
Il voit confuſément d'une ſuperbe roche
Cette Rome qu'il domte avant qu'il en approche,
Qu'aprés dix ans d'abſence & de travaux guerriers
Il vient charger de fers au lieu de ſes lauriers;
A ce premier aſpect une pitié legere
Sollicite ſon ame & combat ſa colere,

Vne secrette tendresse, un remords languissant
Fait contre son orgueil un effort impuissant:
Mais ces premiers mouvemens qu'inspire la nature,
Luy deviennent bien-tost une foible imposture,
Bien-tost sa passion persuade à son cœur (queur.
Que des fers sont bien doux sous un si doux vain-
Sacrez des Dieux, dit-il, Cité que je revere,
Ainsi donc tes Enfans s'enlevent à leur Mere?
Qui peut de ton Tyran réveiller la chaleur
Si tu n'es pas un prix digne de sa valeur?
O Dieux! si sous un Chef si foible & si timide
Le Destin contre Rome eust armé l'Arsacide,
Si l'on eust veu sur toy fondre de tous costez
Les Gelons furieux, les Daces irritez,
Les forces du Sarmate & de la Pannonie,
Que devenoit alors & Rome & l'Ausonie?
Les Cieux t'ont épargné de cruels châtimens,
De ne t'abandonner qu'aux civils mouvemens.
Ce vainqueur aussi-tost entrant dans ses murailles,
Porte à tous la frayeur jusqu'au fonds des entrailles,
Sous un air déguisé chacun void sa rigueur,
Et dans son Citoyen abhorre son Vainqueur;
On croit qu'il doit user du cruel droit des armes,
Faire couler des flots & de sang & de larmes,
Qu'il va porter la flame & le fer en tous lieux,
Et terrasser enfin les Autels & les Dieux:
Voila de quel effroy leurs ames sont atteintes,
Et comme à sa puissance ils mesurent leurs craintes.
Loin de luy rendre hommage & ployer les genoux
Pour racheter sa haine & fléchir son courroux,
Loin de faire éclater une fausse allegresse,
Leurs visages mourans trahissent leur détresse,
Au lieu de cris de joye & de soûmissions,
Leur cœur suffit à peine à leurs aversions;

Ou plûtost leurs esprits occupez de leur crainte
Ne trouvent pas le temps de songer à la feinte,
Et mesme dans l'effroy dont il sont agitez,
Le dépit & la haine y sont mal écoutez.
Les foibles Senateurs, ces Vieillards inutiles,
Que leur âge ravit au discordes civiles,
Se rendent au Senat, & sans ordre & sans choix
Font aux loix de Cesar ceder toutes les loix.
Ce saint lieu ne voit point son éclat ordinaire,
Ny les Sieges Sacrez la Pourpre consulaire;
Ce Palais profané ne voit point le Préteur
Estre d'un attentat l'organe ou le fauteur;
Cesar préside seul, il est seul toutes choses,
Ces Vieillards sont trâsis, & leurs bouches sõt closes,
Au seul soin de luy plaire ils donnẽt tous leurs soins,
Et d'une voix privée ils se font les témoins.
Qu'il veüille des Autels, qu'il veüille un Diadéme,
Qu'il prétende sur Rome un empire supréme,
Qu'il demande leur sang, leur suffrages sont prests,
Sa pensée est leur regle, & ses voeux leurs Arrests.
Faut-il, Rome faut-il que ton Tyran rougisse
Plûtost de te punir, que toy de ton supplice,
Que sa haine t'épargne & nose t'imposer
Des fers que tes enfans s'apprestoient à baiser.
Mais parmy la bassesse & la honte de Rome
La Liberté respire encore en un seul Homme,
Et ramassant sa force en ses derniers abois
A l'injuste puissance elle oppose ses droits.
Le hardy Metellus au point que les Cohortes
Du Temple de Saturne alloient forcer les portes,
Ioindre le sacrilege avecque l'attentat,
Et ravir lâchement les tresors de l'Estat,
Perce les Legions d'une course assurée,
De ce lieu precieux va deffendre l'entrée,

S'expose à tous les traits, se livre à tous les dards,
Tant l'amour des tresors méprise les hazards.
Le devoir opprimé, les loix dans le silence
Ne trouvent point de bras à vanger cette offence;
L'Or cette indigne amorce & ce honteux appas
De l'ame la plus vile & du coeur le plus bas,
Ce metal precieux, cette vapeur luisante
Réveille en un moment la valeur languissante.
Ce tribun transporté de zele & de courroux.
D'un superbe vainqueur sollicite les coups:
Sçache, sçache cruel, dit ce boüillant courage,
Qu'il faut m'ouvrir le flanc pour t'ouvrir le passage,
Qu'avant que d'enlever les tresors des Romains,
Il faut au sacrilege accoûtumer tes mains;
Il faut qu'à m'immoler ta vengeance s'appreste,
Et que d'un sang sacré tu baigne ta conqueste.
Mais cettes autrefois ce pouvoir outragé
Vid sa honte lavée & son mepris vangé,
Et l'imprecation qu'il a jadis vomie,
Sacrifia Crassus à la force ennemie.
Ouy, je viens provoquer un trépas glorieux
Pour attirer sur toy la vengeance des Dieux;
Remply donc tes souhaits, & frappes si tu l'oses;
Ne souffre point d'obstacle à ce que tu proposes,
Ne crains point d'offencer les yeux de tes Soldats;
Ils sont accoûtumez à voir tes attentats,
Ne crains point que le peuple ose vanger ma perte;
Le bruit de tes forfaits rend la Ville deserte:
Ou si quelques remords t'allentit tes desseins,
Va chercher un butin plus digne de tes mains,
Il est d'heureux climats & de riches Provinces,
Va piller leurs tresors & détrôner leurs Princes;
Là tu peux t'enrichir, tu peux te couronner
Sans troubler cette paix que tu sembles donner,

Non, non, répond Cesar d'une voix dédaigneuse,
En vain tu viens chercher une mort precieuse,
En vain tu viens chercher ta gloire & ton mal-heur,
Il faut un sens plus noble à tenter ma valeur,
Il faut un plus beau crime à picquer mon audace,
Et déja ta bassesse a merité ta grace ;
Sous moy la liberté n'a pas à succomber,
Un soûtien si honteux l'empesche de tomber ;
Encor qu'à la pitié mon ame soit ouverte,
Un soûtien plus illustre eust pû haster sa perte,
Et ce noble trépas l'obscurciroit bien moins
Que ton zele impuissant, ou que tes foibles soins.
Le Tribun à ces mots plus fortement s'obstine
A deffendre l'Espargne, ou trouver sa ruine.
Cesar las de forcer son visage & son cœur,
Quitte le Citoyen & reprend le Vainqueur,
Et se donnant en proye au feu qui le maistrise,
Il veut trêper ses mains dans un sang qu'il méprise.
Alors Cotta s'avance, & contraint Metellus
D'arracher de son cœur des projets superflus ;
La liberté, dit-il, sous le pouvoir suprême
Acheve de perir par la liberté mesme,
Au lieu que nos respects & nos soûmissions
En font revivre encor quelques foibles crayons.
Il n'est plus temps d'oser ce que ta valeur ose,
Ny de regler le poids du joug qu'on nous impose,
C'est redoubler des maux que tu veux appaiser,
Et rétressir nos fers en pensant les briser ;
Trouve dans ta foiblesse, ou trouve en la contrainte
Le pardon de ta honte & celuy de ta crainte,
Enfin, apres que Rome a sceu tout supporter,
Ou qu'un noble interest l'instruise à resister,
Ou qu'apres tant d'affronts, apres tant de bassesses
Elle se laisse encore enlever ses richesses,

Les besoins de l'Estat qui suivent ces forfaits,
Touchent un peuple libre, & non pas des sujets.
Le Tribun s'apperçoit à cette remonstrance
Qu'il prodigue sa vie & perd sa resistance,
Il fait ouvrir son role, & souffre qu'à ses yeux
Cesar pille le Temple & méprise les Dieux.
En vain tant de Heros, tant de foudres de Guerre
Avoient grossy l'Espargne en subjugant la Terre,
Tout ce qu'avoient donné tant de fameux succez,
Le mal-heur de Philippe & celuy de Persez,
La dépoüille d'Afrique, & celle de Carthage,
Malgré toutes les loix devient son heritage.
C'est pour luy que Pirrhus en fuyant de nos bords
A son heureux Vainqueur laissa tous ses tresors,
C'est pour luy que Caton à la Chipre soûmise,
Enleva sa richesse avecque sa franchise,
Et que la Crete enfin, & ses peuples vaincus,
Virent leur opulence en proye à Metellus.
Mais, ô noire fierté dont cette ame est saisie!
Les travaux de Pompée & le butin d'Asie,
Cet or qu'en son besoin ont respecté ses mains,
Enrichit son Rival & détruit les Romains:
Tout est mis au pillage, & l'on voit un seul homme
Plus riche que l'Estat & plus puissant que Rome.
Déja du grand Pompée & les fameux exploits,
Et ce nom redouté qui fait trembler les Rois,
Qui jusques dans les Cieux porte la jalousie,
Rangeoient sous ses drapeaux & l'Europe & l'Asie.
Les Grecs, que leur devoir attache à ses Destins,
Font voir un prompt renfort dans le camp des Latins.
Ce Mont toûjours propice à des voeux legitimes,
Le Parnasse pour eux deserte ses deux cimes.
Un respect genereux mesle dans leurs desseins
La jeunesse d'Epire & celle des Thebains.




Digitized by Google


S·P·Q·R
S·P·Q·R
M·AN·LVCANVS.
Pares Aquilas, et pila minantia pilis.


S.P.Q.R
S.P.Q.R
LA PHAR SALE de LVCAIN
I. baptiste Loyson, excudit

LA PHARSALE DE LUCAIN, OU LES GUERRES CIVILES DE CESAR ET DE POMPE'E.

EN VERS FRANCOIS.

Par Mr DE BREBEUF.



A PARIS,
Chez JEAN RIBOU, au Palais, vis-à-vis la porte de l'Eglise de la Sainte Chapelle, à l'Image Saint Loüis.

M. DC. LXX.
Avec Privilege du Roy.



A MONSEIGNEUR

MONSEIGNEVR

L'ILLVSTRISSIME

ET REVERENDISSIME

ARCHEVESQUE DE ROUEN

PRIMAT DE NORMANDIE.



ONSEIGNEVR,

Ce n'est pas avec une assurance entiere que ie m'approche de VOSTRE GRANDEVR, & en vous offrant la traduction de Lucain, ie crains qu'il n'y ait trop de présomption dans ma déference, & trop de temerité dans mon zele. Il est vray, que de-

puis long-temps j'admire dans un silence forcé les talens extraordinaires qui sont en Vous, & que j'ay souhaité ardemment cette occasion de montrer mes admirations à toute la France; Mais sans doute, MONSEIGNEVR*, des qualitez si éminentes ne souffrent gueres les devoirs communs, & des titres si avantageux ne veulent que des respects signalez & des soûmissions éclatantes. Les hommages mediocres offensent bien souvent les grandes Vertus, au lieu de les honorer, & dans ce culte qui n'a point de proportion avec elles, il semble qu'elles trouvent en quelque sorte l'abaissement de leur éclat & la diminution de leur merite. Ce n'est pas,* MONSEIGNEVR*, que la Pharsale de Lucain ne soit assez illustre par son sujet, ou que l'Art ait deshonoré entierement l'excellence de sa matiere: mais enfin quelque lustre qu'elle emprunte des grandes aventures qu'elle estale, ie ne flatte point mes esperances d'une illusion assez douce, pour en faire un present digne de vous. Ie sçay bien qu'elle ne sera pas*

dans vos Mains ce qu'elle estoit dans les miennes, & qu'en approchant de cette splendeur qui vous environne, ses plus riches brillans deuiendront des lumieres sombres & des clartez languissantes. Ouy sans doute, MONSEIGNEVR, pour estimer beaucoup les devoirs que ie vous rends, il faudroit ne connoistre plus ce merite parfait qui les attire, & ne me laisser voir que la moindre partie de Vous-mesme, pour mettre quelque rapport entre Vous & mes respects. Il faudroit avoir oublié que la naissance a reüny en Vous tous les avantages qu'elle peut donner, qu'elle vous attache ou de Parenté ou d'Alliance aux premieres Maisons de l'Europe, qu'elle a meslé dans vos Veines le Sang de HARLAY, à celuy des Souverains, qu'elle a mis au nombre de vos Ayeux, non seulement cette longue suite de Heros qui ont appris vôtre Nom & leur Vertu à beaucoup de Siecles; mais encore des Ducs de Boüillon, des Ducs de Baviere, des Rois d'Escosse, des Rois de France, & des Empereurs d'Occident; &

enfin qu'elle vous a fait le Neveu, aussi bien que vostre Vertu vous a fait le Successeur, & de ce grand Cardinal qui restablit l'honneur du Gouvernement dans la France, & la gloire de nos Rois dans l'Italie ; & de ce Prelat incomparable, que le Ciel vient de reprendre, qui dans ses plus ieunes années defit à Mantes les Partisans de l'Erreur, qui en ce combat celebre merita cette charge glorieuse, qu'il refusa si long-temps, & qu'il a si dignement soustenuë ; qui a laissé à la posterité des monumens éternels de sa vertu & de sa doctrine, & qui en vous faisant l'Heritier de ses honneurs, a consacré sa reputation & couronné sa conduite par le service le plus important & le plus digne qu'il eust pû rendre à l'Eglise. Il faudroit cacher à mes yeux cette Pourpre sacrée, que vous parez beaucoup plus qu'elle ne vous pare, & cette Dignité sublime que vous n'esleuez pas moins qu'elle vous esleve, encore que dans la plus auguste & la plus sainte Monarchie du Monde, elle ne laisse qu'une

seule Teste au dessus de Vous. Il faudroit n'admirer plus cette capacité si vaste & si estenduë, qui penetre les Mysteres les plus cachez, & qui fait ses connoissances familieres des Veritez les plus hautes, qui fait l'estonnement legitime des plus consommez dans la speculation, & qui nous a donné un si grand Prelat en un âge où c'eust esté beaucoup de nous le promettre. Il faudroit n'avoir pas entendu cette Eloquence victorieuse, qui obtient tout ce qu'elle demande, qui emporte tout ce qu'elle dispute, & qui défait tout ce qu'elle attaque, qui ne laisse point au mensonge de couleurs qui nous abusent, ny au vice de charmes qui nous seduisent: Cette Eloquence toute-puissante, de qui les premieres chaleurs ont fait des conquestes iusques sous le Dais & dans les Ballustres, & qui s'est essayée avec succez sur les Cœurs des Souverains avant que de triompher des nostres: qui a merité que l'Eglise de France se soit expliquée par vostre Bouche sur les affaires les plus importātes, & qu'elle vous

ait fait auprés de LEVRS MAIESTEZ, l'interprete de ses sentimens. Il faudroit ne regarder plus avec ravissement cette vertu consommée qui échauffe tout-ensemble & qui desespere nos souhaits, qui nous laisse l'admiration en partage, & qui nous rend l'imitation impossible : Et en un mot, il faudroit que des avantages si excellens me fussent absolument inconnus, pour ne me reprocher pas la temerité de mes presens & l'indiscretion de mes hommages. Cependant, MONSEIGNEVR, comment fermer les yeux à des clartez si brillantes ? ou comment ravir à mon esprit ces obiets éclatans qui l'occupent tout entier, & qui font le plus solide & le plus delicieux entretien de ses pensées ? toute mon ame resiste à cette violence, toute ma raison s'oppose à cette iniustice, & quelque passion que i'aye de vous rendre des soûmissions qui ne soient pas entierement indignes de vous, ie ne puis pas me resoudre à leur donner de l'éclat en diminuant le vostre. Mais apres tout, MONSEIGNEVR, ce que ie ne dois

pas attendre de moy, ie puis avec confiance me le promettre de Vous, & quelque peu de rapport qu'il y ait de mes déferences à VOSTRE GRANDEVR, vous vous cacherez sans doute cette disproportion en vous cachant à Vous-mesme; vous estimerez ce que ie vous offre, pourveu que vous n'envisagiez pas tout ce que vous estes, & vous trouverez, ou plûtost vous mettrez dans cet Ouvrage de la recommandation & du merite, pourveu que vous ne vous permettiez pas de considerer le vostre. Ie ne vous demande rien, MONSEIGNEVR, qui ne vous soit facile, ou qui ne vous soit ordinaire; on sçait bien que cette Naissance illustre que nous respectons en vostre Personne, ne brille pas à vos yeux comme elle fait aux nostres, & que cette Charge éminente que vous remplissez si avantageusement, ne remplit pas ny vostre cœur ny vostre pensée; On connoit assez que cette Science achevée qui vous découvre toutes choses, ne se découvre pas à Vous, que vous n'estes pas persuadé de cette Eloquence in-

vincible qui perſuade tout le monde, & que vous cherchez encore cette Vertu ſi pleine que vous avez déja trouvée, puiſque des talens ſi rares peuvent compâtir avec cette moderation parfaite que nous admirons en Vous. Il faut bien, MONSEIGNEVR, *que vous ne vous montriez pas à Vous-meſme, puiſque vous eſtimez quelque choſe dans les autres, & qu'au milieu des lumieres exceſſives qui vous rempliſſent & qui vous environnent, vous avez encore des yeux pour des clartez mediocres. Si vous vous regardiez attentivement, vous effaceriez tout ce qui vous approche; il n'y a point de luſtre qui ne s'obſcurciſt aupres du voſtre, nos vertus reſſembleroiēt en quelque façon à nos vices, & les qualitez les plus excellentes deviendroient des taches & des defauts. Mais voſtre Ame toute élevée qu'elle eſt, ne s'apperçoit pas de cette élevation qui met toutes choſes au deſſous d'Elle; toute grande qu'elle eſt, elle voit exactement la meſure des autres, elle eſtime encore qu'elle n'admire pas, & elle*

découvre en nous jusqu'aux ombrès les plus legeres de ce merite veritable, dont elle possede la plenitude. I'ay donc bien sujet, **MONSEIGNEVR**, *de desavoüer ma crainte, & de prendre de la confiance; cette generosité parfaite qui préside souverainement à toute vostre conduite, ne promet pas moins d'accueil à cét Ouvrage, que s'il avoit quelque droit de pretendre à vostre estime; c'est elle qui m'inspire de l'assurance, qui encourage mon zele au lieu de le rejetter, & qui approuve la liberté que ie prens, de me dire,*

MONSEIGNEVR,

DE VOSTRE GRANDEUR,

Le tres-humble & tres-obeïssant serviteur, DE BREBEUF.

LE LIBRAIRE AV LECTEVR.

L'Abſcence & l'indiſpoſition de M. DE BREBEUF ne luy ayant pas permis de faire une Preface generale pour cette nouvelle impreſſion de Lucain, j'ay crû, LECTEUR, eſtre obligé de vous donner icy les Advertiſſemens particuliers de la premiere Edition. La reputation que cét Ouvrage s'eſt acquiſe par tout, a donné lieu à beaucoup d'impreſſions contrefaites; mais j'oſe vous dire que les augmentations & les corrections que vous trouverez dans celle-cy, luy donneront toûjours l'avantage ſur toutes les autres.

Advertiſſement ſur la premiere Partie contenant le premier & le deuxiéme Livre.

IE prévoy bien, Lecteur, qu'on me jugera trop hardi d'avoir entrepris la Traduction que ie vous donne; la Pharſale de Lucain a des beautez qui ſont au deſſus de l'imitation, & cet Autheur excellent a des raiſonnemens ſi bien pouſſez & des conceptions ſi hautes, qu'il eſt bien malaiſé de ſuivre de prés un homme qu'on ne peut pas aiſément ſuivre de veuë. Toutefois comme on a veu ſouvent des temeritez qui ont reüſſi, j'eſpere que la

mienne ne sera pas entierement malheureuse; il y a des choses que nous admirons qui ne peuvent pas avoir par tout une perfection égale, toutes les parties du corps ne sont pas des yeux: & toutes les parties du Ciel ne sont pas des Astres. Lucain ne donne pas tousjours un mesme essor à son imagination, ni une mesme vigueur à ses pensées, & si ie ne me sens pas assez de genie pour le soustenir parfaitement dans les endroits où il s'est le plus élevé, du moins ie tâche en quelque façon de rehausser ceux qui tombent, & ce n'est pas faute de soin ny d'application, si ie ne suis quelquefois un peu plus fort que luy dans les endroits où il est le plus foible. C'est pour cela que ie ne me suis pas attaché servilement, ny à ses paroles, ny à ses pensées, & que ie m'estudie autant que ie puis à reparer en beaucoup de lieux le tort que ie luy fais dans les autres. I'ay adiousté, i'ay retranché, i'ay changé beaucoup de choses: au lieu de m'assuiettir à le suivre par tout, ie m'éloigne quelquefois volontairement de luy, & en un mot ie vous donne plustost une libre imitation de cet Autheur, qu'une traduction scrupuleuse. Il ne faut point que les Sçauans en murmurent, ie ne suis obligé à tenir qu'autant que ie veux promettre, & s'ils ont un attachement si passionné pour toutes ses pensées, il leur est facile de les chercher dans leur source; c'est principalement pour ceux qui n'entendent pas la langue de Lucain, que ie me suis enhardy à luy faire parler la nostre, & i'ay apporté tous mes soins à tracer une copie qui soit capable de plaire sans estre comparée auecque l'Original. Ie sçauray, Lecteur, par le bon ou mauvais accueil que trouveront auprés de vous ces deux Livres que ie hazarde, l'opinion que i'en dois avoir, & s'il est à propos que ie passe plus avant, ou s'il faut que ie m'arreste. Au reste ie vous auoüe ingenûment que vous trouverez dans ce

Ouvrage beaucoup de choses qui auroient besoin de reformation ; sur tout vous y verrez des rimes qui ne sont pas assez riches, & d'autres qui reviennent trop souvent : vous y remarquerez des termes que l'Academie a proscrits, & des expressions un peu hardies, qu'un critique pointilleux ne me pardonneroit pas : mais vous sçavez aussi que des libertez de cette nature se souffrent aisément dans une piece de longue halaine, & si ie ne me trompe, ces fautes ne me sont pas si familieres, qu'elles mettent souvent vostre patience à l'épreuve.

Advertissement sur la seconde Partie, contenant le trois & la quatriéme Livre.

IE *vous donne,* Lecteur, *cette seconde* Partie *de* Lucain, *avec plus d'asseurance que ie n'ay fait la premiere ; l'accueil obligeant que vous avez fait à l'une, me persuade que l'autre ne sera pas moins heureuse, & dans la confiance que i'en ay, i'ose déia vous promettre que vous en verrez bien-tost la suite.* Ce *n'est pas mon dessein d'employer icy des raisonnemens estudiez à vous faire valoir cet* Ouvrage, *ie sçay bien que s'il ne vous parle pour luy-mesme, tout ce que ie vous pourrois dire en sa faveur ne vous persuaderoit guere, & que ce n'est pas en vous demandant vostre approbation, que ie vous obligeray à me la donner. Au contraire, nous cherchons ordinairement des defauts dans les choses qu'on nous vante le plus, & nostre estime se refuse autant qu'elle peut à ceux qui l'ont trop visiblement & trop passionnément desirée. Ie vous laisse donc,* Lecteur, *la liberté tout entiere de iuger comme il vous plaira de cette* Traduction, *& i'ay si peu la pensée de luy donner icy du prix & de la recomman-*

dation par mes paroles, que mesme ie ne me permets pas de la deffendre contre ceux qui l'ont attaquée. Qu'ils me reprochent, si bon leur semble, que ie promets Lucain, & que ie ne le dõne pas, que ie me produits sous son nom, au lieu de le produire luy-mesme; & en un mot, que i'ay voulu imiter ces Peintres inconsiderez, qui s'estudient beaucoup plus à l'embellissement de leurs portraits, qu'ils ne s'attachent à la ressemblance Ceux qui voudront s'instruire de la verité, verront bien-tost que ce reproche tient un peu de la calomnie, & que la liberté que ie me suis donnée, ne va pas iusqu'à la revolte ou iusqu'à l'emportement. Ie vous ay déja dit ailleurs que ie ne me suis pas assuietty à suivre toûjours Lucain pas à pas, i'ay quelquefois meslé mes pensées avec les siennes, i'ay tâché assez souvent d'adiouster des beautez estrangeres à ses beautez naturelles, ou plustost de luy rendre en quelques endroits, ce que la sterilité de mon esprit & celle de nostre langue me contraignent de luy oster dans les autres. Mais apres tout, ces legers ornemens que ie luy preste, ne le défigurent pas; ceux qui le connoissent bien auoüeront que c'est encore luy-mesme, & que si on trouve quelque changement dans ses habits, du moins on n'en trouvera pas beaucoup dans son visage; aussi les plus delicats & les plus intelligens de la Cour, ont approuvé entierement cette hardiesse innocente, dont quelques autres veulent faire une temerité condamnable: Ils m'ont pardonné ce que j'oste à Lucain & ce que ie luy donne, & encore que ie n'ose pas me persuader qu'il recouvre par mes soins ce qu'il perd par mon impuissance, du moins on ne me sçait pas absolument mauvais gré d'y avoir fait mes efforts. C'est ce qui m'oblige, Lecteur, à ne quitter pas mon premier dessein, & puis que i'ay tant d'obligation à la liberté,

j'aurois tort sans doute de me reduire à l'assuiettisse-ment & à la contrainte.

Advertissement sur la troisiéme Partie contenant le cinq & le sixiéme Livre.

IE ne doute pas, Lecteur, que vous ne me trouviez u[n] peu plus libre dans la troisiéme Partie de Lucain que vous n'avez fait dans les deux autres : mais i'a[y] crû estre obligé d'en user ainsi, pour m'accommoder a[u] goust du Siecle, & si ie n'avois craint l'indignatio[n] des Sçavants, ie me serois peut-estre donné une liber[té] encore plus grande. I'ay supprimé en beaucoup d'en-droits ce qui m'a paru foible, ou ce que i'y ay trou[vé] de choquant, ou de superflu. Sur tout, ie n'ay pû m[e] resoudre à suivre cet Autheur pas à pas dans le sixi[é]me Livre de son Ouvrage, ny à promener ennuyeuse-ment vostre attention parmy les gibets & les voiri[es.] Ie veux croire que ces choses ont pû estre approuv[ées] dans leurs temps, mais elles seroient sans doute un p[eu] mal receuës dans le nostre ; & bien que les Poëtes ex-cellents qui ont quelquefois le secret de nous faire se[n]-tir des chagrins delicieux, & des tristesses agreable[s] ayent encore celuy de nous faire voir de belles horreur[s,] il est pourtant extrémement necessaire d'estre un p[eu] scrupuleux dans le choix de ces matieres ; il y en a [aus]-si choquantes, qu'elles sont ordinairement le suppl[ice] de l'imagination, & sous quelques beaux déguisem[ents] qu'elles se produisent, elles mettent toûjours dans l'[es]-prit une image qui l'incommode ; c'est pour cela [que] ie me suis estendu le moins que i'ay pû sur les sales [in]-clinations d'Erictho, & que i'ay tâché à delasser [un] peu vostre attention par l'avanture de Burrhus

d'Octavie, dont il n'y a rien dans l'Original. Ie ne pretens pas, Lecteur, que les pensées ou les raisonnemens que ie preste à ce grand Homme, égalent ceux que i'emprunte de luy, & si vous estiez dans un sentiment si peu iuste, ie prendrois ouvertement son party, & contre vous & contre moy-mesme. C'est assez m'obliger, de croire que les endroits que ie supprime ne sont pas meilleurs que ceux que i'ajoûte, & que ses vices ne valent pas mieux que mes vertus: c'est de vous, & non pas de moy, que ie sçauray le iugement que i'en dois faire, & si ce travail ne vous dégouste point, vous aurez devant six mois les quatre derniers Livres de la Pharsale.

Advertissement sur la quatriéme Partie, contenant le sept & le huitiéme Livre.

ENcore que les quatre derniers Livres de la Pharsale ne soient peut-estre pas tout à fait indignes de suivre ceux que vous auez déja veus ie ne vous réponds pas, Lecteur, que vous n'y trouviez quelques endroits un peu negligez; au contraire ie me persuade aisément qu'un peu de precipitation y aura mis beaucoup de foiblesse, & que pour avoir esté obligé de continuer ce travail en un temps où i'estois accablé de mille autres soins, cet Ouvrage qui a esté conceu dans l'empressement, & qui est né dans le bruit, n'en fera peut-estre gueres. Sur tout ie ne me suis pas satisfait moy-mesme dans les sujets que Monsieur de Corneille a traitez, & ses nobles expressions estoient si presentes à mon esprit, qu'elles n'estoient pas un mediocre empeschement aux miennes. Dans ce Poëme inimitable qu'il a fait de la Mort de Pompée, il a traduit auec tant de succés, ou mesme rehaussé avec tant de force ce

qu'il a emprunté de Lucain, & il a porté si haut la vigueur de ses pensées & la majesté de son raisonnement, qu'il est sans doute un peu mal-aisé de le suivre, Vous sçavez qu'il n'y a ordinairement qu'un beau iour, ou qu'une agreable maniere d'exprimer noblement les choses, & vous sçavez encore mieux qu'il est assez inutile de la chercher apres luy. Mais ie croy, Lecteur, qu'il m'a esté permis de n'égaler pas un stile qui semble estre la derniere élevation du Genie, & que ie ne seray pas coupable dans vostre esprit pour n'avoir pas imité assez heureusement ce qui a esté l'admiration de tout le monde. C'est pour cela que ie ne veux point m'engager icy à vous en faire des excuses étudiées, & i'aime mieux donner le reste de cet entretien à justifier en quelque sorte les invectives continuelles de Lucain contre Cesar, qu'à me iustifier moy-mesme. Ie sçay bien que cette haine si constante & si declarée n'a pas trouvé par tout des approbations, & que ceux qui ont admiré les vertus de cet illustre Rebelle, ont trouvé tout à fait mauuais qu'on ait si ouvertement declamé contre ses vices. Mais, à vous parler sans déguisement, n'est-il pas vray, Lecteur, qu'il nous doit du moins estre permis de punir les Tyrans dans leur memoire puisqu'il ne nous est pas toûjours permis de les attaquer dans leur personne, & nos sentimens ne doivent-ils pas du moins se conserver la liberté, apres que tout l'Estat l'a perduë? la loüange honteuse qu'on a souvent donnée aux usurpateurs a produit de temps en temps des usurpations nouvelles, & si on n'avoit point apporté tant d'artifice à flater les criminels, on auroit peut estre étouffé beaucoup de crimes. Bien que dans le païs de l'ambition & de l'arrogance les forfaits qui sont heureux changent en un moment de nom & de sexe, que la préoccupation ou la flaterie enfacent impudemment des vertus; bien que

parmy des esprits de ce caractere on ne rougisse point d'un attentat qui acquiert un Diadéme, & qu'on y adore en foule ceux que l'injustice a couronnez: Ie veux croire, Lecteur, que vous estes d'inclination à vous défendre de cette idolatrie, que vous detestez l'impieté iusque dans la pourpre, & que vous honorez le merite iusque dans la fange. Il est vray que Cesar estoit né avec de grandes qualitez, & qu'il y avoit en luy assez de courage & assez d'esprit pour le mettre au dessus de tous les Conquerans, & pour l'égaler aux plus excellens Genies. Mais que les beaux talents sont à pleindre quand ils ne rencontrent pas une belle ame, quand ils sont la ruine de l'Estat au lieu d'en estre l'appuy, & que ce qui seroit la consolation de la Terre dans un esprit moderé, devient le malheur du Monde dans une ame revoltée! il y a de grands crimes qui ne peuvent estre l'ouvrage que des grandes vertus, il y a des injustices dont les esprits bas ne sont point capables, & qui ne peuvent estre achevées que par la vigueur de l'imagination, par la solidité du iugement, & par la fermeté du courage. Cependant vous ne pouvez pas demeurer d'accord que nous devions de l'estime à des causes excellentes qui ne produisent que de sinistres effets, ny que les talens extraordinaires meritent nos adorations & nos encens, quand l'application en est funeste. C'est par cette raison, Lecteur, que Lucain n'a point estimé dans un Tyran un esprit sublime, qui s'estoit diffamé par l'emportement, ny une valeur que la rebellion, que la violence, que la desolation, que l'impieté, que le sacrilege avoient indignement profanée. C'est pour ce suiet qu'il auroit veu avec plus de respect un Citoyen dans Scipion, qu'un Empereur dans Cesar. Et si on le fait coupable pour avoir detesté l'oppression avec trop d'aigreur, ou témoigné trop de veneration pour la retenuë:

Ie regle avec tãt de plaisir mes sẽtimẽs sur les siens que je n'ay point eu de repugnãce à devenir un de ses Cõplices.

Advertissement sur la cinquiéme Partie, contenant le neuf & le dixiéme Livre.

C'Est avec regret, Lecteur, que j'abandonne à l'impression le dernier Livre de la Pharsale, avãt que d'avoir adjousté à la Copie ce qui manque à l'Original. Bien qu'une liberté de cette sorte ait déplû à quelques-uns dans le sixiéme Livre du Lucain François, elle a esté si favorablement receuë des autres, que ie me hazarderois de bon cœur à m'attirer encore une fois le mesme blâme, pour m'acquerir une pareille approbation; mais peu de santé & beaucoup d'autres soins m'obligent à remettre ce suplément à un autre temps, & peut-estre il sera plus ample que je n'ose presentement vous le promettre, ou plustost que je ne veux vous en menacer. Vous sçavez, Lecteur, que ce grand Ouvrage est demeuré imparfait par la mort de l'Ouvrier, que Lucain n'estoit pas encore à la moitié de son Poëme quand il receut de Neron un commandement exprés de mourir, & qu'à l'endroit où il fut contraint de mettre fin à son travail, le sens mesme n'est pas entier, ny la periode achevée. I'aurois bien voulu avoir assez de loisir & assez de genie pour entreprendre la continuation de son dessein: mais en attendant que je me confirme dans cette pensée, ou que je la quitte tout à fait, j'ay voulu seulement, à l'exemple de Sulpicius & de Monsieur l'Abbé de Marolles, rendre intelligible ce qui ne l'estoit pas, & vous donner à la fin de la Pharsale Françoise environ quarante vers, dont il n'y a rien dans la Latine.

Extrait du Privilege du Roy.

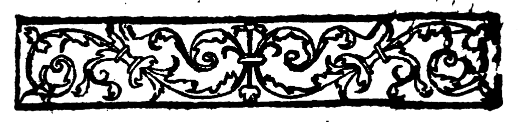
PAR Grace & Privilege, Signé par le Roy en son Conseil, PATU. Il est permis à JEAN BAPTISTE LOYSON, Marchand Libraire à Paris, d'imprimer, ou faire imprimer, *La Pharsale de Lucain en Vers François, de la Composition du Sieur de Brebeuf*, pour le temps & espace de dix années, à compter du jour qu'il sera achevé d'imprimer, en vertu des presentes : Et deffenses sont faites à tous Marchands, Libraires, Imprimeurs, & autres de l'imprimer, ou faire imprimer, ny mesme la r'eimprimer sur les anciennes copies, à peine de six mil liures d'amande, payable par chacun des contrevenans, & en tous despens, dommages, & interests, & confiscation de tous les Exemplaires contrefaites, ainsi qu'il est porté plus au long en divers Lettres de Privilege. Donné à Paris le 6. Decembre 1664. Et de nostre Regne le 22.

Registré sur le Livre de la Communauté, le 8. Iuin 1668.

Achevé d'imprimer le dernier Novembre 1670. en vertu du present Privilege.

Et ledit Iean Baptiste Loyson, à associé avec luy Iean Ribou, aussi Marchand Libraire à Paris, pour joüir avec luy du present Privilege, suivant l'accord fait entre eux.





LA PHARSALE DE LVCAIN, OU LES GVERRES CIVILES DE CESAR ET DE POMPE'E.

EN VERS FRANCOIS.

LIVRE PREMIER.

Je chante cette guerre en cruautez feconde,
Où Pharsale jugea de l'Empire du Monde,
Et servant de theatre à de fameux revers,
Mit enfin à la chaisne,& Rome & l'Univers:
Guerre plus que civile, où la fureur d'un homme
Fit voir Aigle contre Aigle, & Rome contre Rome,
Le sang contre le sang lâchement declaré,
L'audace triomphante & le crime adoré;

Où des Peuples divers la valeur soûlevée
Fit le Sort des Humains d'une offence privée,
Et partageant son zele entre deux grands Rivaux,
Vengea ses premiers fers, & s'en fit de nouveaux.
Rome, dont la grandeur épouvantoit la terre,
Quel sinistre Demon t'inspire cette guerre?
Quelle aveugle fureur arme tes Legions,
Et va montrer ta honte à tant de regions?
Lors que d'un beau couroux tes troupes échauffées
Devroient dans Babylone arborer des trophées,
Regagner ces drapeaux que le Parthe a gagnez,
Et vanger de Crassus les Manes indignez,
On void tes Conquerans chercher une victoire
Fatale à ta grandeur, & funeste à ta gloire.
Oüy, dans ces noirs projets, qui vont de tes Guerriers
Profaner la vaillance & fletrir les lauriers,
Qui te rendent toy-mesme à toy-mesme ennemie,
Le plus heureux succés est remply d'infamie.
L'une & l'autre Fortune a d'égales rigueurs,
Et l'affront des Vaincus est un crime aux Vainqueurs.
Helas, du sang versé dans cette injuste guerre
Tu pouvois t'asservir & la mer & la Terre.
Etonner l'Univers du bruit de tes hauts faits,
Et porter ta grandeur plus loin que tes souhaits:
On verroit à tes loix l'Araxe tributaire,
Et le Gange soûmis aussi bien que l'Ibere,
Le Tygre auroit fléchy sous ton autorité,
Le Scythe gemiroit dans sa captivité;
Enfin tu regnerois du couchant à l'Aurore,
Et tiendrois dans tes fers le Sarmate & le More.
Lors que du monde entier le pouvoir abbatu
Aura remply tes vœux & lassé ta vertu,
Rome, puisque le crime a pour toy tant de charmes,
Tourne contre ton sein la pointe de tes armes;

Alors de tes enfans fais toy des ennemis,
Mais attens qu'à tes loix l'Univers soit soûmis.
Avoir de tous costez les Provinces pillées,
Les chasteaux démolis, les plaines desolées,
A voir regner par tout le desastre & l'horreur,
Et ces restes sanglans d'une injuste fureur,
A te voir si long-temps gemir dans l'esclavage,
Qui croira que tes maux ne soient que ton ouvrage?
En vain le Roy d'Epire & le jeune Affriquain
Ont paru sur tes bords la foudre dans la main,
Les plus rudes assauts d'une haine estrangere
N'ont porté contre toy qu'une atteinte legere,
Ces guerriers en semãt l'épouvãte en tous lieux (dieux
N'ouvroiẽt qu'un champ de gloire à tous tes Demy-
Ils rehaussoient ton lustre en poursuivant ta peine,
Et Rome seule a pû mettre Rome à la chaîne.
Toutefois si du sort les jugements couverts
Ne donnoient qu'à ce prix Neron à l'Vnivers,
Si le Ciel couste au Dieux tant de peines diverses,
Tant de longues sueurs & de rudes traverses:
Ou si l'arbitre mesme & du sort & des Dieux
Ne vid son trône ferme & son nom glorieux,
Qu'apres que dans l'ardeur d'une juste vengeance,
Son bras eut des Titans foudroyé l'insolence;
Destins, loin d'éclater lâchement contre vous,
Nous devons de l'encens à cét ardent couroux;
Heureuse cruauté! fureur officieuse,
Dont le prix est illustre & la fin glorieuse!
Crimes trop bien payez! trop aimables hazards,
Puis que nous vous devons le plus grand des Cesars!
Que les Dieux conjurez redoublent nos miseres,
Que Leucade sous l'onde abysme nos galeres,
Que Pharsale revoye encor nos bataillons
Du plus beau sang de Rome inonder ses sillons,

Immoler l'Ausonie aux manes de Cartage,
Et signaler leur crime autant que leur courage ;
Que Monda soit témoin de nos derniers mal-heurs,
Que Modene aux abois nous arrache des pleurs,
Qu'on voye encor un coup Perouse desolée,
Destins, Neron gouverne, & Rome est consolée,
Nous voyons nos travaux dignement couronnez;
Et vous nous ostez moins que vous ne nous dõnez.
Vy donc heureux, Cesar, & rends ta Rome heureuse.
Couronne une entreprise, & haute & glorieuse:
Puisque dans son éclat on void mieux ta grandeur,
Rends-luy par tes bien-faits sa premiere splendeur,
Fay voir les Nations calmes & fortunées,
Puis retourne à tes Dieux plein de gloire & d'années.
Certes quand ils voudront enlever de ces lieux
Le plus rare present qui soit venu des Cieux,
Honteux de te laisser dans la terre où nous sommes,
Et de voir si long-temps un Dieu parmy les hõmes;
Ou quand, pour t'asseurer un temple & des autels,
La mort viendra te mettre au rang des immortels,
Le sort dont ta vertu t'a déja fait le Maistre,
Te laissera choisir quel Dieu tu voudras estre;
Tu pourras t'égaler au Maistre des humains,
Et porter comme luy la foudre dans tes mains:
Ou plein d'un noble orgueil & d'une belle audace
Enlever la Couronne au Demon de la Thrace,
Ou brillant d'un éclat qui n'a point de pareil,
Donner un nouveau guide aux Coursiers du Soleil,
Au Ciel un nouvel astre, au jour un nouveau pere,
A l'Univers entier un Demon tutelaire.
Ouy, Cesar, on verra les Dieux à ton aspect
Saisis d'estonnement, & remplis de respect,
Admirer en tremblant l'éclat qui t'environne,
Et soûmettre à ton choix leur gloire & leur courõne,

Alors il ne faut pas que ta divinité
Choisisse pour son trône un climat écarté,
D'où tes yeux ne pourroient sur Rome gemissante
Verser qu'une influence oblique & languissante.
Si l'un ou l'autre Pole avoit remply ton choix,
Ses essieux trop chargez gemiroient sous le poids:
Mais au plus beau climat estably ta seance,
Et du milieu des Cieux tien les Cieux en balance,
Laisse-toy posseder, & souffre que les Dieux
Contemplent les rayons qui partent de tes yeux.
Du moins entre-eux & nous ne souffre aucun nuage
Qui cache à nos regards l'éclat de ton visage:
Dissipe ces vapeurs, rend les Cieux tout serains,
Et laisse à Rome encor voir l'Astre des Romains.
C'est alors que la Paix, cette illustre Bannie,
Estalera par tout une pompe infinie,
Que nos contentemens passeront nos souhaits,
Et que l'Hydre au cercueil ne renaistra jamais.
Mais déja ta bonté montre dans nos miseres
Du Dieu qu'elle promet les plus beaux caracteres,
Et sans servir aux loix du destin & du temps,
T'instruit à recevoir nos vœux & nos encens,
A répandre sur nous des graces inconnuës,
Et faire ce qu'un jour tu feras sur les nuës.
Ne m'inspires-tu pas ces divines chaleurs
Que le Dieu de Cirrhée allume dans nos cœurs?
Si-tost que cette flame échauffe ma pensée,
I'ay l'ame toute émeuë, & la voix rehaussée,
Et j'ose concevoir un dessein glorieux,
Sans invoquer le Ciel ou consulter ses Dieux;
Animé de ton feu, guidé de ta lumiere,
I'entreprens de courir une vaste carriere,
Et je veux estaler aux yeux de l'Univers
Les funestes sujets d'un funeste revers;

Par quel noir aſcendant la maiſtreſſe du Monde
Fit un vaſte débris ſur la terre & ſur l'Onde,
Par quel charme inconnu toutes les Nations
Entrerent à l'envy dans ſes diſſentions.
C'eſt un arreſt des Dieux, une puiſſance extréme
Cede à ſon propre poids,& ſe détruit ſoy-meſme;
Le comble des grandeurs ſappe leurs fondemens,
Leur élevation fait leurs abaiſſemens,
Et le Deſtin jaloux des ſuprémes Puiſſances
Dans leurs plus hauts progrez trouve leurs decadences.
Rien de grand n'eſt durable,& l'Univers un jour
Rompra ces nœuds ſecrets d'alliance & d'amour,
Tous ces heureux accords,ces douces ſympathies
Qui font regner la paix dans toutes ſes parties;
C'eſt alors qu'on verra les Aſtres revoltez
Diſputer au Soleil ſon trône & ſes clartez,
Ces enfans inſolens s'armer contre leur pere,
Et la ſœur uſurper le partage du frere,
La Nymphe de la nuit ſur le Demon du jour
Prendre un injuſte empire & regner à ſon tour;
Les Cieux mal ſouſtenus,s'écrouler ſur nos teſtes,
La terre s'entrouvrit, l'air s'armer de tempeſtes,
L'Ocean furieux ſoûlever tous ſes flots,
Et le monde rentrer dans ſon premier cahos.
Ainſi ce vaſte corps,cette maſſe eſtenduë,
Sous un pompeux débris ſe verra confonduë;
Ainſi, Rome, au plus fort de ta haute ſplendeur
Tu tombes ſous le poids de ta propre grandeur,
Au lieu de ſoûlever une force eſtrangere
Pour haſter ta ruyne & ſervir leur colere,
Loin d'engager le Scythe à perdre les Romains,
Sur toy les immortels n'ont porté que tes mains;
Leur Monarque jaloux de te voir dans ton luſtre,
Ne t'accorde pas meſme une diſgrace illuſtre,

Et le mesme pouvoir qui détruit ton orgueil,
Mettra ton innocence en un mesme cercueil,
Entre trois Souverains lâchement partagée
Tu consens à ta honte, & la terre est vangée,
Le Destin veut ta perte, & bien-tost tes enfans
De tes Maistres qu'ils sont, deviendront tes Tyrans.
Princes, pour qui la gloire a de si puissans charmes,
Pourquoy cõfondez-vous vôtre empire & vos armes?
Que sert à vostre orgueil de tenir plus long temps
Nos respects incertains, & le monde en suspens?
Appaisez ce tumulte, & laissez-luy connoistre,
De trois Maistres égaux qui deviendra son Maistre.
Depuis qu'on void la terre assise sur son poids,
Soustenir & soy-mesme, & le monde à la fois,
Depuis que du Soleil la course mesurée
Se finit tous les ans sans finir sa durée,
Depuis que sa lumiere éclaire nos travaux,
La puissance des Grands ne veut point de Rivaux,
La Foy ne regne point où regne plus d'un Maistre,
Et chacun se croit seul assez digne de l'estre.
N'en cherchons point ailleurs des exemples certains,
Laissons-là les forfaits d'Argos & des Thebains;
L'Orgueil est en tous lieux & cruel & perfide,
On vid nos premiers murs rougir d'un Parricide,
Et son prix n'estoit pas l'Empire des Humains,
Mais un morceau de terre arma deux Souverains.

Entre Jule & Pompée une paix incertaine
Suspendit quelque temps leur audace & leur haine,
Et Crassus redoutable à leur ambition
Estoit un grand obstacle à leur dissention;
Ainsi qu'entre deux mers on void un bras-de-terre
Faire regner la paix au milieu de la guerre,
A leurs flots irritez n'opposer que ses bords,
Contraindre leur furie, & rompre leurs efforts;

Mais aprés que le Ciel en la mort d'un seul Homme
Donna le coup mortel a la grandeur de Rome,
Et que Crassus ployant sous le Parthe vainqueur
Remit en liberté l'audace & la rigueur,
Ce feu long-temps couvert, cette flame captive
Parut dans ces rivaux plus boüillante & plus vive,
Ce torrent arresté devint plus furieux,
Son cours fut plus rapide & plus imperieux,
Et roulant tous ses flots auec plus d'insolence
Fit gronder sa colere & tonner sa vengeance.
Arsacides cruels, vainqueurs trop inhumains,
Vous avez en Crassus domté tous les Romains,
Et donnant aux vaincus cette funeste guerre,
Vous avez mis au fers les Maistres de la Terre!
Les deux Chefs emportez de leur ambition
Se donnent tout entiers à la dissention:
Rome void par leurs mains démembrer sa puissance,
Cét Empire orgueilleux, cette grandeur immense,
Cét ouvrage estonnāt des plus fameux vainqueurs,
Qui remplit l'Uniuers, ne remplit pas deux cœurs.
Iulie avoit desia finy sa destinée,
Et le cours acheué de son triste Hymenée,
Les nœuds estoient rompus, & les liens brisez,
Qui pouvoient reünir ces esprits divisez.
Si la loy des destins trop cruelle & trop fiere
T'eust permis de fournir une iuste carriere,
Tu pouvois t'opposer à ce boüillant couroux,
Et desarmer les mains d'un pere & d'un espoux,
Attaquer cette humeur insolente & jalouse,
Montrer a l'un sa fille, à l'autre son espouse,
Le gendre à son beau-pere, & par des nœuds si saints
Rejoindre en mesme tēps leurs esprits & leurs mains.
Ta mort à ces cruels laisse tout entreprendre,
L'un n'a plus de Beau-pere, & lautre plus de Gendre.

Ces noms sont étouffez dans ces fiers ennemis,
La violence est libre, & le crime est permis.
Estrange aveuglement dont leur àme est saisie !
L'éclat de leur vertu picque leur jalousie,
Et par un triste effet de leur ambition,
Ce qui doit les unir, fait leur division.
L'un compare à regret les Gaules tributaires
Au joug de Cilicie, & de tous ses Corsaires,
Et malgré la Syrie & les Armeniens
Craint qu'un nouveau Triõphe efface tous les siens;
L'autre de ses progrez flate son grand courage,
Cet Ouvrier orgueilleux admire son courage,
Et croit à ce beau feu qui brûle dans son cœur,
Que la seconde place offence sa valeur;
Bref dans cette fierté que leur gloire a fait naistre,
L'un ne veut point d'égal, & l'autre point de maistre;
De si hauts partisans s'arment pour chacun deux,
Qu'on ne sçait qui deffẽdre, ou qui blâmer des deux,
Qui des deux a tiré plus justement l'épée,
Les Dieux servent Cesar, mais Caton suit Pompée.
L'orgueil assortit mal ces superbes Rivaux,
Et bien que concurrens ils ne sont pas égaux;
L'un gouverne en repos les Peuples de la Terre,
Illustre dans la Paix autant que dans la Guerre,
Et le soin où la Robbe attache ses vieux ans,
Ralentit cette ardeur qui fait les Conquerans,
Apres que ses travaux ont hasté sa vieillesse,
Il joüit des l'auriers qu'a cueilly sa jeunesse,
Et voulant à son âge accorder ses desirs,
Cherche d'autres honneurs & de plus doux plaisirs;
Rome, qui doit sa gloire à ses premiers services,
Doit à ses derniers soins sa pompe & ses delices;
Les spectacles, les jeux, les divertissemens
Sont souvent son estude & ses empressemens;

Et par ce doux repos,& cette paix profonde,
Il est maistre des cœurs aussi bien que du Monde.
Au bruit déja semé de la rebellion
Il demeure sans trouble & sans émotion:
Pourvoir la rage esteinte & l'audace trompée,
Il leur veut seulement montrer le grand Pompée,
Et l'ombre de ce nom,qu'on adore en tous lieux,
Luy paroist un rempart contre les factieux.
Tel un Arbre chargé de superbes trophées,
D'armes, d'or & d'azur richement étoffées,
D'Ecus, de Iavelots, de Carquois, de Drapeaux ;
Bien que déja son âge ait seché ses rameaux,
Malgré la loy des ans,& leur cruel outrage,
Fait ombre de son tronc, au lieu de son fueillage ;
Et bien qu'il soit en proye à l'injure du temps,
Le butin de l'orage,& le joüet des vents,
Que cent arbres touffus estalent leur richesse,
Et montrent les presens d'une verte jeunesse,
Il attire luy seul les yeux des nations,
Et seul trouve des vœux & des soûmissions.
Cesar n'a pas encore ny cette renommée,
Ny cette experience & pleine & consommée ;
Mais un esprit boüillant , enflé d'ambition,
Toûjours dans les desseins, toûjours dans l'action,
Pour qui la gloire mesme auroit de foibles charmes,
S'il ne la devoit pas au pouvoir de ses armes ;
Qui fait de ses lauriers son ornement plus cher ,
Mais qui veut les cueillir moins que les arracher ;
Prest à faire servir & le fer & la flame
Aux fortes passions qui regnent dans son ame,
Qui laisse aveuglement tyranniser son cœur
Tantost à son espoir , tantost à sa fureur ;
Esprit impetueux que l'audace commande,
Plus le destin luy donne, & plus il luy demande ;

Et la faveur des Dieux trop prompte à le servir
Irrite son orgueil, au lieu de l'assouvir.
Il n'est pour s'agrandir point de sang qu'il ne verse,
De pouvoir qu'il n'abat, ou de sein qu'il ne perce,
Et pour luy la Grandeur n'est pas d'assez haut prix,
S'il ne s'y voit monté par un fameux débris.
Telle au choc furieux du vent & des orages
Déchirant sa prison, & crevant les nuages,
La foudre fait briller ses esclairs en tous lieux,
Fait pâlir la Nature, & fait trembler les Cieux;
Ce torrent enflamé, cette ardeur penetrante,
Cét orage fumant, cette vague brûlante,
Perce, enfonce, devore &, traîne fierement
Le ravage & l'horreur avec l'embrazement,
Consume les Autels, aussi bien que la fange,
Et tourne sa fureur sur les Dieux qu'elle vange,
Des plus nobles forests fait de tristes buchers,
Deserte la Campagne & brise les rochers.
Cette diversité de mœurs, & d'avantages
Forme l'aversion dans ces deux grands courages;
Le Destin, qui conduit la chute des Estats,
Favorise leur crime, & soûtient leurs debats,
Et des troubles publics la funeste semence,
Le luxe, qui détruit la plus haute puissance,
Prepare à ces autheurs de la sedition
De lâches partisans de leur ambition;
Rome ayant à ses loix veu la Terre sujette;
Ces vainqueurs dans leur proye ont trouvé leur défaite;
En vain nous avons veu l'Asie à nos genoux,
Puisque l'or de l'Asie a triomphé de nous,
Et que ses grands Estats devenus nos victimes,
Nous ont enfin donné leur richesse & leurs crimes.
Le luxe des habits, l'éclat des ornemens,
Les meubles precieux, lorgueil des bastimens;

Le pompeux appareil d'un ſuperbe équipage
Epuiſent le Pactole auſſi bien que le Tage ;
Nos repas ſomptueux ſont le tribut des airs,
L'hommage de la terre & celuy des deux mers ;
La nature eſt en peine à fournir nos delices,
Les plaiſirs anciens ſont pour nous des ſupplices,
S'il ne viennent d'Aſie, on ne les ſouffre plus,
Et l'on n'en connoiſt point, s'il ne ſont inconnus.
Ce n'eſt plus cette Rome, & ſi ſainte & ſi pure,
Ses plus chaſtes deſirs outragent la nature,
Et cette âpre vertu ſi chere à nos ayeux,
Si feconde en Heros, eſt un monſtre à ſes yeux ;
Le champ du grand Camille, celuy de Curie
S'étend ſous leur neveux au-de-là d'Heſperie,
La ſainte pauvreté de ces braves guerriers
Semble eſtre leur opprobre & ternir leur lauriers ;
Et ce qui fit de Rome autrefois l'opulence,
Feroit d'un ſeul Romain la honte & l'indigence.
De là naiſſent bien-toſt ces émulations,
De là ces attentats & ces émotions,
Cette dépence énorme & ces grandes largeſſes,
Et delà l'indigence au milieu des richeſſes ;
Le devoir étouffé, la Iuſtice aux abois,
Le pouvoir devenu la regle de nos loix,
La brigue de l'employ, la faveur populaire,
Les ſuffrages vendus, l'honneur mis à l'enchere,
Le merite ployant ſous d'injuſtes efforts
Sont l'ouvrage du luxe & celuy des treſors.
Les tribuns emportez d'une vaine impudence ;
Avecque les Conſuls entrent en concurrence,
La foy, ce nœud ſacré, ce lien precieux
N'eſt plus qu'un beau phantôme, & qu'un nom ſpé-
Et des plus diſſolus la richeſſe épuiſée (cieux.
Trouve dans le deſordre une reſource aiſée.

Desia plein de couroux & de ses grands projets,
Desia mettant Pompée au rang de ses Sujets,
Cesar avoit franchy les Alpes étonnées,
Ces roches de frimats & d'horreur couronnées;
Desia du Rubicon il découvroit les eaux,
Quand au millieu des joncs & parmy les roseaux
Il void de sa patrie une image vivante
Toute défigurée & toute languissante,
Les bras à demy-nuds, & les cheveux épars,
Où, dit-elle, où va-t-on porter mes Estendars?
Si le droit, si l'horreur accompagne vos armes,
Connoissez vostre Mere, & respectez ses larmes;
Ne portez pas plus loin vostre orgueil & vos pas,
Et desarmez vos mains, ou ne m'approchez pas.
Ces mots entrecoupez de soûpirs & de plaintes
Livrerent à Cesar de sensibles atteintes,
Vne crainte inconnuë, une secrette horreur
L'arrache à son audace, & suspend sa fureur:
Vne langueur mortelle affoiblit son courage,
Et retient, malgré luy, ses pas sur le rivage.
Dieu, dit-il, qui soutiens la foudre dans tes mains,
Et du mon Tarpeïen veilles sur tes Romains,
Toy le Jupiter d'Albe, & vous, Dieux de mes Peres,
Appuyez des projets & justes, & sinceres,
Toy, ma Divinité, toy, Rome, que je sers,
Soustien mon entreprise, & vien briser tes fers.
Je ne viens pas icy factieux & perfide
Couronner mes hauts-faits par un noir parricide,
Ny la rage dans l'ame, & le fer à la main,
Enfant dénaturé, le plonger dans ton sein;
Pourueu qu'à mon ardeur ton courage réponde,
Je vange d'un Tyran la maistresse du Monde,
Je te rends tes enfans si long-temps desirez,
Et brise les liens qui leur sont preparez;

Tu ne dois accuser de cette violence
Que ce Maistre cruel & que son insolence ;
Et le crime forcé que Cesar a commis,
Est celuy de Pompée & de mes ennemis.
Il finit, & son cœur accusant sa foiblesse
Commande à sa fierté détouffer sa tendresse,
D'éloigner ces frayeurs, de vaincre ces remors
Qui trahit sa vengeance & retient ces efforts,
Et sans se conseiller qu'à son boüillant courage,
D'un air impetueux passe à l'autre rivage.
C'est ainsi qu'un Lyon dans ces vastes cantons
De l'ardente Libye, ou des noirs Nasamons,
Pressé de l'ennemy, s'arreste & delibere,
Tient sa vigeur captive, & surprend sa colere,
Consulte sa vaillance, interroge son cœur,
Tant qu'il se soit armé de tout sa faveur ;
Puis se battant le flant, herissant sa criniere,
Et de rugissemens étonnant la frontiere,
Si du More indiscret le fer precipité
Luy porte quelque atteinte & picque sa fierté,
Si le coup trop certain d'un pointe assassine
Luy fait couler le sang de sa large poictrine,
Ce monstre redouté se lance furieux
Au travers des Chasseurs & parmy les épieux,
Met ses ongles cruels & ses dents en usage,
Fait trembler le plus ferme, & triompher sa rage.
Ce Fleuve qui serpente au plus creux des valons
Et du terroir Gaulois separe nos sillons,
N'est qu'un foible ruisseau d'une plus foible source
Quand les feux de l'Esté rallentissent sa course ;
Mais l'Hyver orageux, & ses froides vapeurs,
Réparoient largement l'injure des chaleurs ;
Vne pluye abondante, & la naige fonduë
Rendoient son eau rapide & sa vague épanduë.

Jule, dont tous les vœux sont violens & prompts,
Fait au travers des flots marcher ses Escadrons:
Le soldat suit aprés la route plus aisée,
Par où l'onde est rompuë & la vague brisée.
Ce superbe Vainqueur suivy de tous les siens
Se voyant sur les bords des champs Hesperiens,
Enflé de son espoir, pressé de sa vengeance,
Je laisse icy, dit-il, la Paix & l'Alliance,
Arriere vain respect du devoir & des loix,
Porte ailleurs tes conseils, je n'entens plus ta voix;
Fortune, c'est à toy que Cesar s'abandonne,
Ou rehausse, ou détruis l'éclat qui l'environne,
Plus mon dessein est grand, plus il est glorieux,
Quoy qu'ordonnẽt de moy les destins & les Dieux,
Il faut les consulter au milieu des alarmes,
Reconnoistre leur voix au succés de mes armes,
Et sans m'assujettir à d'autres jugemens,
Mon triõphe, ou ma mort seront leurs truchemens.
A ces mots agité d'une chaleur nouvelle
Il marche, il court, il vole où son courroux l'appelle,
Et cette passion qui brûle dans son cœur,
Semble inspirer aux siens une pareille ardeur.
Dans l'effroy de la nuit ils courent les campagnes,
Traversant les forests, franchissent les montagnes,
Et les rayons confus de l'Astre qui nous luit,
Commençant à percer les ombres de la nuit:
Ils font de Rimini leur premiere victime,
L'essay de leur fortune & celuy de leur crime.
Enfin ce jour paroist, ce jour infortuné,
Qu'au desordre naissant les Dieux ont destiné,
Et douteux s'il doit luire, ou se cacher au monde,
Esclaircir l'insolence, ou retourner sous l'onde,
Pour épargner sa honte & satisfaire aux Dieux,
Il voile en mesme temps & découvre ses yeux;

Il répand dans les airs une lumiere ſombre
Qui tient également & du jour & de l'ombre,
Et couvrant ſes rayons ſous l'horreur des frimas
Il luit à l'injuſtice, & ne l'éclaire pas.
Enfin par ces cruels que la rage maiſtriſe,
La revolte eſt ouverte, & la place ſurpriſe;
Les tambours, les clairons qui rempliſſent les airs,
Font retentir par tout leurs ſiniſtres concerts,
La terreur ſe répand à ces triſtes alarmes,
Le repos eſt troublé, le peuple crie aux armes,
Et chacun redemande aux Temples de ſes Dieux
Des coutelas rompus & des tronçons d'épieux,
Des armes que la roüille a preſque devorées,
Et qu'une longue paix leur avoit conſacrées.
Ils s'aſſemblent en foule, & marchant à grands pas
Courent à leur vangeance, ou bien à leur trépas;
Mais voyant ces drapeaux que l'Vnivers adore,
Ces aigles que connoiſt le Couchant & l'Aurore,
Ils remarquent Ceſar au millieu des Romains,
Et le fer de luy-meſme échape de leurs mains;
La peur & le reſpect tient leurs forces contraintes,
Deſarme leur colere & devore leurs plaintes;
Dans leurs cœurs ſeulement par des ſoûpirs ſecrets
Ils digerent leur trouble, & forment ces regrets.
Sejour infortuné! déplorable contrée,
Qu'à tant de maux divers le Deſtin a livrée!
Falloit-il, Cieux cruels, permettre à nos ayeux
D'affermir leur demeure en ces funeſtes lieux?
Lors que vous répandez ſur le reſte du monde
Vn calme ſi durable, une paix ſi profonde,
Nous ſommes expoſez aux premiers mouvemens,
L'objet de la licence & des débordemens.
Que ne nous donniez-vous les ſables d'Arabie,
Les neiges du Sarmate, ou les feux de Libye,

Au lieu de nous contraindre à garder ces confins
Et contre le Barbare, & contre nos voisins?
Nous avons les premiers veu la rage Cimbrique,
L'ardeur des Senonois, & la foudre d'Afrique,
Le Teuton insolent a déchargé sur nous
Ses premieres fureurs & ses plus rudes coups,
Et Rome n'a jamais veu tonner de tempestes
Que leur premier éclat n'ait fondu sur nos testes.
C'est ainsi que chacun querelle ses mal-heurs,
Entretient en secret sa crainte & ses douleurs,
Compose son maintien, déguise sa colere,
Et craint d'estre coupable en pleignant sa misere.
Jule au premier essay de ses noirs attentats
Sent fremir son courage & balancer son bras,
Et malgré sa fureur si boüillante & si promte,
Il entend murmurer les restes de sa honte.
Le sort, pour assurer & son cœur & ses mains,
Cherche une juste cause à d'injustes desseins,
Dissipe ce tumulte, autorise le crime,
Rend la revolte illustre, & l'orgueil legitime.
Le Senat consultant un rigoureux devoir
Bannit tous les Tribuns & suspend leur pouvoir,
Et prenant cét affront pour un honteux supplice,
Au camp des factieux ils cherchent la justice.
Cet Orateur fameux, ce Romain si vanté,
Iadis la voix du peuple & de la liberté,
Qui jusques dans la pourpre attaquoit l'insolence,
Soustenoit la foiblesse & bravoit la puissance,
Curion avec eux abordant ce Heros
Dont mille soins divers traversoient le repos:
Tant que mon éloquence emportoit la victoire,
I'ay, dit-il, prolongé ton empire & ta gloire;
En dépit du Senat & de tes envieux,
A qui tes grands exploits éblouïssent les yeux.

Et pour qui tes honneurs ſont de ſanglãts outrages,
J'ay triomphé du peuple & forcé les ſuffrages.
Mais enfin elle cede au pouvoir des plus grands,
On void mourir les loix ſous l'orgueil des tyrans,
On bannit les Tribuns, on proſcrit l'innocence,
Embraſſe, grand Ceſar, leur cauſe & ta vengeance
Souſtien leur intereſts en ſouſtenant les tiens,
Et rends par ta valeur Rome à ſes Citoyens:
Ne perd point cette ardeur juſtement allumée,
Dompte une faction tremblante & deſarmée,
Et trouve en ménageant ces precieux momens,
La fin de tes deſſeins dans leurs commencemens
Le joug de tes Gaulois t'a couſté dix années,
Foible eſſay des grandeurs qui te ſont deſtinées;
Icy la peine eſt moindre, & le prix eſt plus grand,
Plus digne de remplir l'ame d'un Conquerant,
Tu triomphes de Rome en cete juſte guerre,
Et Rome ſous tes loix y met toute la Terre.
Quand pour les beaux efforts d'un bras victorieux,
L'appareil d'un triomphe & riche & glorieux:
Doit eſtaler ſa pompe & ſa magnificence,
Couronner tes hauts faits, conſacrer ta vaillance,
Ton rival au mépris de l'honneur & des loix
Ne peut meſme à ton bras pardonner tes exploits,
Et ton abaiſſement a pour luy tant de charmes,
Qu'il voudroit te punir du ſuccez de tes armes;
Le Gendre poſſedé de ſes vaſtes projets
Veut mettre ſon beau-pere au rang de ſes ſujets,
Il ne peut pas ſouffrir le partage du monde;
Mais tu peux regner ſeul ſur la terre & ſur l'onde.
Il finit de la ſorte, & cet emportement
D'un feu deſia trop grand fait un embraſement,
Et d'un trouble nouveau la fureur agitée
Devient plus inſolente & plus precipitée,.

Ainsi qu'aux jeux d'Elide un coursier indomté
Sent la voix qui l'anime, & prend plus de fierté,
Bien que déja brûlant d'entrer dans la carriere
Il rompe ses liens & force la barriere.
Donc l'ame toute émeuë & les yeux éclatans,
Cesar fait sur le champ venir ses combattans;
Puis calmant le tumulte en montrant son visage,
Il impose silence, & leur tient ce langage.

Compagnons, dont le bras toûjours victorieux
Rend vostre nom illustre & Cesar glorieux,
Invincibles guerriers, qui depuis dix années
Avez à mon party rangé les destinées,
Quoy! tãt de maux soufferts aux plus tristes climats,
Tant de sang répandu, tant de rudes combats,
De trônes renversez, de nations domptées,
De perils essuyez, & de morts affrontées
Sont aux yeux de Pompée & de nos Citoyens
Le crime de Cesar, & la honte des siens!
Quoy? pour une si rude & si grande conqueste
Ce sont là les lauriers que Rome nous appreste!
Certes à ces frayeurs que répand mon couroux,
A ce grand appareil qu'on dresse contre nous,
On croiroit qu'Annibal a franchy les montagnes,
Et du sang d'Ausonie inondé les campagnes;
On croiroit qu'agité d'un couroux vehement
Il traîne l[illegible]age & le saccagement:
Qu'il approche de Rome & menace ses portes,
Tant elle est empressée à remplir ses cohortes.
Ses vaisseaux monstrueux desertent les forests,
Son Senat contre nous fait tonner ses arrests,
Et trouvant dans ma perte une importante guerre
Arme contre Cesar & la mer & la terre.
Quel plus dur traitement pourroit-il recevoir,
Si son bras infidelle eust trahy son devoir,

Chargé son nom de honte, & Rome d'infamie,
Et ployé lâchement sous la force ennemie?
Mais pour ses envieux ses exploits sont trop grands,
Leur orgueil ne veut point de pareils Conquerans,
Son courage élevé leur paroist redoutable,
Et plus il est heureux, plus il devient coupable:
Cesar triompheroit, s'il le meritoit moins,
Et Pompée à ma gloire eust donné tous ses soins.
Sus donc arrachons-luy les hōneurs qu'il nous vole
Le Ciel me le commande, & j'entens sa parole:
Les secrets mouvemens qu'il inspire à mon cœur,
Presagent ma victoire, & marquent ma grandeur.
Ouy, qu'il vienne ce chef fondu dans les delices,
Assoupy dans le calme, & noyé dans les vices,
Qu'il anime au combat ces graves Senateurs,
Ces sages magistrats, ces fameux Orateurs,
Ce Marcellus armé seulement de la langue,
Et qui n'est genereux que dans une harangue,
Ce Caton si farouche, & dont les qualitez
Ne sont qu'un beau fantôme & des noms inventez
Que flatté vainement de ses grandes pensées
Il arme contre nous ses troupes ramassées,
Et qu'au gré de sa haine, & de mes envieux,
Il triomphe, s'il peut, de Cesar & des Dieux.
Souffrir qu'une servile & basse deference
Flatte sa tyrannie, adore sa licence,
A son ambition égale son pouvoir,
C'est meriter sa chaîne & trahir son devoir.
L'aura-t-on veu pompeux & couronné de gloire
Briller avant le temps sur un char de victoire,
Verray-je l'ascendant où l'ont mis ses flateurs,
Pour estre seulement de ses adorateurs?
Mais vous souvient-il pas de cette loy si dure
Qui fit languir le peuple & gemir la nature,

Qui fit servir la faim & la sterilité
A l'indigne surcroist de son autorité ?
Qui ne sçait qu'on a veu la Iustice estonnée,
Le Camp dans le Barreau, la Robe profanée,
Un accusé tremblant au milieu des soldats,
Et dans les jugemens l'image des combats ?
Il craint malgré les ans, de laisser inutiles
Des bras accoustumez aux discordes civiles,
Que Sylla, dont l'exemple instruisit sa fureur,
N'ait semé plus que luy de carnage & d'horreur;
Et cet esprit jaloux nous veut faire connoistre,
Qu'il a dequoy passer les crimes de son Maistre,
Que les meurtres nouveaux bravent les anciens,
Et qu'il sçait mieux verser le sang des Citoyens.
Comme un Tygre farouche & dans son premier âge
Instruit à se gorger de sang & de carnage,
S'apprivoise de sorte à cette cruauté,
Qu'on ne luy void jamais dépoüiller sa fierté,
Ainsi Pompée, ainsi ton ame est alterée
Du sang dont elle a fait une infame curée,
Et la barbare faim de ces cruels repas
Te devient naturelle & ne s'assouvit pas.
Mais enfin jusqu'à quand ta puissance & tes crimes
Feront-ils des Romains leur proye & leurs victimes?
Songe avec ton Sylla, que ce rang odieux
T'approche de la foudre, en t'approchant des Dieux;
Imite ses remors, ainsi que son offence,
Et finy comme luy ton crime & ta puissance.
Penses-tu triompher de Cesar & des siens,
Comme du Roy de Pont & des Ciliciens,
Trouver encore un coup des palmes toutes prestes,
Ou qu'un noveau Poison acheve tes conquestes?
Armé d'un zele faux tu te fais applaudir,
Et me rends criminel, afin de t'agrandir;

Sans doute mon supplice orneroit bien ta gloire,
Ce penible dessein, cette haute Victoire
Esleveroit ton nom sur les plus grands guerriers,
Et mon seul châtiment vaudroit tous tes lauriers.
Mais pourquoy falloit-il que tes loix redoutables,
Du crime de Cesar fissent tant de coupables?
Si pretendre le prix de mes nobles travaux
Est une offense énorme aux yeux de mes rivaux,
Reserve au criminel ta haine & ses supplices,
Et ne luy donne pas tant d'illustres complices:
Separe de Cesar ces guerriers genereux,
Et fay les triompher sous un chef plus heureux.
Apres avoir franchy tant de peines diverses,
Blanchy sous le harnois, vielly dans les traverses,
Quelle douce retraite, ou quel heureux séjour
Console leur vieillesse & charme leur retour?
Tes Pyrates vaincus, l'objet de tes caresses
Ont-ils mieux merité tes soins & tes largesses,
Et pourray-je souffrir que de lâches forçats
L'emportent à mes yeux sur ces braves soldats?
Ah! c'est trop differer, c'est trop se contraindre,
C'est au bras seulement que le cœur se doit plaindre
Malgré ce vain lien, qui joint nos deux maisons,
Ce fer, mieux que ma voix, luy dira vos raisons;
En vain de ce Tyran la rage envenimée
Dispute la justice à la puissance armée,
Ce mépris outrageux permet de tout oser,
Et nous accorde tout, pensant tout refuser.
Ne consultons donc plus, le Sort nous authorise,
Sa main doit appuyer une juste entreprise:
Le desir du butin, ou celuy de regner,
N'est pas le noble espoir qui nous a sçeu gagner:
Rome, nous effaçons ta honte & tes bassesses,
Et nous allons briser un joug que tu caresses.

A ce discours farouche il s'éleve soudain
Un murmure confus du soldat incertain,
L'image du devoir veut prendre quelque empire
Sur cette dureté que le fer leur inspire,
L'amour de la patrie & la crainte des Dieux
Disputent le respect qu'exige un furieux.
Mais au prix de Cesar les Dieux & la patrie
Ont un foible ascendant sur leur ame aguerrie;
Et le plaisir brutal du meurtre & des combats
A des charmes plus forts & de plus doux appas.
Lelie, à qui l'employ de premier Capitaine
Rendoit l'ame plus fiere & l'humeur plus hautaine,
Respondant en deux mots, ou flatteurs ou zelez,
Acheve d'emporter ces esprits ébranlez.
Si j'ose, grand Cesar, m'expliquer pour tant d'autres,
Ta patience enfin a trop lassé les nostres,
Trop fait de violence à ton juste couroux,
As-tu douté des Dieux? as-tu douté de nous?
Par les troubles civils détruire l'insolence
Est-ce offencer ta gloire, ou trahir ta vaillance?
Veux-tu donc voir regner un Senat revolté,
Et ne terrasser pas son trône & sa fierté?
Tant qu'un beau feu soûtient l'ardeur de nos courages
Veux-tu voir ta grande ame insensible aux outrages?
S'il faut contre le Scythe armer nos bataillons;
Et parmy ses frimats planter nos pavillons:
Combattre vaillamment les monstres de Libye,
Voir les sables de Syrte, ou ceux de l'Arabie:
Si sous tes Estendarts ranger tout l'Univers:
Tu nous vois preparez à ces travaux divers.
Pour t'ouvrir le passage à de nouveaux trophées;
D'une nouvelle ardeur tes troupes échauffées,
Tes braves combatans changez en matelots
Ont sçeu briser la vague & triompher des flots:

Le Rhein & l'Ocean de leur grottes profondes
M'ont cent fois veu lasser la fureur de leurs ondes
Et quoy qu'il faille oser pour un si grand vainqueur
Ce bras ne dément point l'asseurance du cœur.
Je sçay quel ennemy ta vengeance me nomme,
Mais Rome t'a fâché, je ne connois plus Rome;
Et que nos Citoyens soient armez contre toy,
Nos Citoyens armez sont des Scythes pour moy;
Les regles du devoir ont un nœud reciproque,
Le premier qui le rompt, consent qu'on les revoque
La patrie & le sang sont des noms superflus,
Et ces liens brisez ne nous attachent plus.
Je jure ta valeur tant de fois couronnée,
Et qui traisne aprés toy la victoire enchaînée,
Pour servir ta vengeance & haster tes desseins,
Si dans le sang d'un frere il faut tremper mes mains
Si t'immoler un pere accablé de viellesse,
Si d'une Epouse mesme étouffer la grossesse,
Et confondre le sang de la mere & du fils,
Ta loy sera gardée, & tes ordres suivis.
Tu verras cette main contrainte à cet office,
Achever en tremblant ce rude sacrifice;
Pere, femme, n'ont plus ny de fils ny d'époux,
Quand ils sont devenus l'objet de ton courroux.
Mais plûtost, grand Cesar, veux-tu voir ton armée
Campée aux bords du Tybre & son onde alarmée
Aux yeux de ce Demon qui preside à ses eaux
J'iray marquer la place, & poser tes drapeaux.
Veux-tu voir à l'assaut de tes fortes machines
Nos murs ensevelis dans leurs vastes ruines;
Ce bras sous tes beliers fera de toutes parts
Ecrouler à tes yeux ces superbes remparts,
Enfin si les Dieux mesme irritoient ta colere,
S'ils trompoient tes desirs, s'ils osoient te déplaire

Le

Leurs Temples démolis & leurs sceptres brisez
Me répondroient bien-tost de tes vœux méprisez.
Ce discours est insolent, cette enorme licence
Porte dans tous les cœurs l'audace & l'inpudence,
Et dans ces noirs esprits la voix d'un furieux
Fait taire en un moment la Nature & les Dieux.
Chacun se dépoüillant de honte & de tendresse
Par des cris redoublez marque son allegresse,
Et le bruit confondu de la bouche & des mains
Annonce aux Elemens la fureur des Romains.
Ainsi quand sur Ossa le fier vent de sa Thrace
Par un souffle éclatant signale son audace,
Les forests d'alentour ployant sous ses efforts,
Et soudain se dressant par des secrets ressorts,
Dans ces deux mouvemens d'une égale vitesse,
D'un bois qui sans relâche ou se panche, ou se dresse,
On entend resonner par le milieu des airs
Des sifflemens aigus, & bruyans concerts.
A l'ardeur qui remplit ces ames forcenées,
Cesar reconnoissant la voix des Destinées,
Craint que trop differer ses projets glorieux
Ne lasse la fortune, & rebute les Dieux;
Du moins, pour ne voir pas leurs faveurs suspéduës,
Il rappelle soudain ses troupes épanduës,
Du Gaulois asservy rend les fers moins pesans,
Et hazarde en un jour l'ouvrage de dix ans.
Ainsi ces garnisons, de qui la tyrannie
Fait encore la guerre aprés qu'elle est finie,
Et regne insolemment sur des Peuples soûmis,
Cherchent un autre proye & d'autres ennemis;
Ainsi dans peu de jours la Gaule est presque libre,
Le Rhône peu braver la puissance du Tybre,
Le Rhein peut secoüer le joug de son Tyran,
Et payer seulement tribut à l'Ocean,

Pour le Peuple de Seine & pour celuy de Loire
Le trouble des Romains est une ample victoire ;
L'Austrasie est en paix, Belges & Neustriens
Reprennent leur commerce & leurs droits anciens,
Ou dorment à loisir sur ces rives profondes,
Qui tantost sont du sable & tantost sont des ondes,
Et que par des combats qui durent nuit & jour,
La terre & l'Occean disputent tour à tour.
Si du fier Aquilon les haleines bruyantes
Roulent jusqu'à leurs bords ces vagues écumantes
Si l'onde ayant lassé l'effort de son tyran,
Retourne d'elle-mesme au sein de l'Ocean,
Si de l'Astre des nuits les courses inégales
De ces deux mouvemens reglent les intervales,
Ou si le Dieu du jour, pour ralentir ses feux,
Esleve jusqu'à luy ces flots impetueux,
Ie le laisse resoudre à ces ames sublimes
Qui mesurent les Cieux & sondent les abysmes ;
Mais un juste repect me deffend de chercher
Vn secret, que les Dieux ont voulu me cacher.
A cet éloignement des Legions Romaines
Le Celte recommence à cultiver ses plaines,
Et de ce doux espoir il flatte ses sueurs
Qu'il doit seul moissonner le fruit de ses labeurs.
Le voisin de Charante & celuy de Garonne
Dõne à ses premiers soins la Paix, qu'on luy redonne ;
Bref, en ce temps heureux on void de toutes parts
Renaistre l'allegresse & refleurir les Arts ;
Ces divins Enchanteurs, de qui les puissans charmes
Font revivre un Heros abbatu sous les armes,
Qui transmettent sa gloire à la posterité
Et trouvent dans sa mort son immortalité :
Les Bardes entonnant leurs cantiques celebres
Rappellent leurs Guerriers du milieu des tenebres

L'innocence renaist. le culte des autels
Y fait fumer l'encens qu'on doit aux Immortels;
Le Druide en repos reprend ses exercices
Et l'appareil sanglant de ses noirs sacrifices,
Sur les Esprits divers ces esprits curieux
Ont seuls droit de cōnoistre, ou d'ignorer les Dieux.
Au milieu du silence & des bois solitaires
La Nature en secret leur ouvre les Mysteres,
La retraite pour eux épuise ses faveurs,
Les sages veritez, ou les belles erreurs.
Ils pensent que des corps les ombres divisées
Ne vont pas s'enfermer dans les champs Elisées,
Et ne connoissent point ces lieux infortunez
Qu'à d'eternelles nuits le Ciel a condamnez;
De son corps languissant une ame separée
En reprend un nouveau dans une autre contrée,
Elle change de vie, au lieu de la laisser,
Et ne finit ses jours que pour les commencer.
Officieux mensonge! agreable imposture!
La frayeur de la Mort des frayeurs la plus dure
N'a jamais fait pâlir ces fieres nations,
Qui trouvent leur repos dans leurs illusions;
De là naist dans leurs cœurs cette boüillante envie
D'affronter une Mort qui donne un autre vie,
De braver les perils, de chercher les combats,
Où l'on se voit renaistre au milieu du trépas.
Cesar à ce retour des Cohortes Romaines
S'empare des chasteaux & des villes prochaines,
Ces Ministres cruels d'un Maistre furieux
Vont traînant le ravage & l'horreur en tous lieux;
Et leur Chef meditant une affreuse vengeance,
Sur tout ce qu'il rencontre instruit sa violence.
Rome au débordement qu'exercent ces Mutins
Connoist son infortune & comprend ses destins;

Ce Tyran des Esprits, enfant de leur foiblesse,
De qui chacun se plaint & que chacun caresse,
Le bruit, cét imposteur, qui captive nos sens,
De ses maux éloignez luy fait des maux presens,
A sa disgrace vraye en adjouste de feintes,
Et de vaines frayeurs aux legitimes craintes.
La Ville est toute émeuë, & le peuple alarmé,
Sent déja son mal-heur avant qu'il soit formé;
L'un soûtient que Mevagne au pied de ses murailles
A veu les champs couverts de milles funerailles,
Des Escadrons armez, & d'épais Bataillons
De sang & de carnage inonder les sillons:
Un autre a veu camper ces troupes forcenées,
Qu'à son cruel Vainqueur le Barbare a données,
Où le Nar serpentant au travers des roseaux
Va perdre dans le Tybre & son nom & ses eaux.
On sçait que ce Guerrier en approchant des portes
Divise en plusieurs corps ses nombreuses cohortes;
Mais le Cesar tracé dedans leur souvenir
N'est pas ce fier Cesar armé pour les punir;
Chacun se le dépeint plus grand & plus horrible,
Son air est plus affreux, sa veuë & plus terrible:
Et son ame changée a pris cette fierté
Du farouche Gaulois, que son bras a domté.
Ces barbares soldats armez pour sa querelle,
Satellites cruels d'une ame plus cruelle,
Ont promis à sa rage & leurs cœurs & leurs mains,
Et viennent saccager Rome aux yeux des Romains.
Ainsi cette tremblante & foible populace
Par des vives terreurs redouble sa disgrace,
Et sans chercher l'auteur du bruit qu'elle a semé,
Redoute un vain Phantôme, apres l'avoir formé.
Mais ces noires vapeurs & ces sombres nuages,
Qui parmy le vulgaire excitent ces orages,

Deviennent à l'instant un mal contagieux,
Et passent du plus foible au plus audacieux.
Le Senat penetré d'une frayeur mortelle
Précipitant sa fuite & trahissant son zele,
Remet aux deux Consuls ce penible devoir,
De vaincre les Tyrans, ou de les recevoir.
Mais au lieu de resoudre en cette conjoncture,
Où quel lieu les expose, ou quel lieu les assure,
Quel chemin les dérobe, ou les livre à Cesar,
Met leur fuite à couvert, ou leur vie en hazard,
Ces pâles Magistrats, cette troupe timide
Marche en confusion où son trouble la guide,
Et semble avec le Peuple en cette extremité
Disputer de bassesse & de timidité.
Alors cette frayeur que la Pourpre autorise,
Atteint plus vivement les cœurs qu'elle maistrise,
Dans de vagues transports tout ce Peuple égaré
Fait d'un peril douteux un desastre asseuré,
Abandonne sa Ville au lieu de la deffendre,
En va chercher la mort qu'il n'oseroit attendre;
On croiroit que la foudre ait fait en un moment
De Rome toute entiere un vaste embrasement,
Que la Terre agitée au fonds de ses entrailles
Estonne leurs palais & sappe leurs murailles,
Tant ces cœurs oubliant la gloire & le devoir
Dans leur fuite honteuse ont mis tout leur espoir.
Comme un Vaisseau battu des ondes revoltées
Voguant à la mercy des vagues irritées,
Si dans cette secousse on void enfin les masts
Gemir sous la tourmente & tomber en éclats,
Le Pilote tout pâle abandonnant la pouppe,
Sans écouter les cris de sa mourante trouppe,
Se lance dans les flots, & chacun va chercher
Son salut, ou sa perte avecque son Nocher;

De crainte du naufrage en ce peril extréme,
Chacun se fait soudain son naufrage luy-mesme,
Chacun se précipite afin de se sauver,
Et va chercher la mort de peur de la trouver.
Ainsi ce Peuple émeu du bruit qui le menace,
S'expose par sa fuite au peril qui le chasse;
Le Pere tout panché sous la rigeur des ans,
Tâche en vain par ses cris d'arrester ses Enfans,
C'est en vain que la Femme étale tous ses charmes,
Et montre à son Epoux son visage & les larmes;
Sans avoir dignement encensé les autels,
Sans concevoir des vœux aux pieds des Immortels,
Pour la derniere fois cette Troupe insensée
Se remplit de ses murs la veuë & la pensée,
Fuyant elle contemple avec des yeux mourans
Cette Rome qu'elle aime & livre à ses Tyrans.
Estrange loy des Dieux, qui creusent des abysmes
Sous le trône orgueilleux des Puissances sublimes;
Cruel arrest du Sort, qui permet à son bras
D'élever la Grandeur, & ne la soûtient pas!
Cette auguste Cité souveraine du Monde,
Dont le nom redouté remplit la Terre & l'Onde,
Mere des Conquerans, Nourrice des Heros,
Aux premieres frayeurs qui troublent son repos,
Au seul bruit répandu de la revolte ouverte,
Rome n'a plus d'Enfans qui détournent sa perte;
Ces Guerriers, qui parmy les assauts étrangers
Dédaignent les hazards, provoquent les dangers,
Qui vont chercher la Mort & bravent sa rencontre,
Meurent d'étonnement avant qu'elle se montre.
Certes dans les Climats qui sont plus écartez,
Le Romain se trouvant pressé de tous costez,
Loin de voir balancer son ame grande & fiere,
Vne foible tranchée, un monceau de poussiere,

Des murailles d'argile, ou de gazons legers,
Assurent son repos au milieu des dangers.
Toy, Rome, au premier bruit qui t'annonce ta perte
Tu deviens à l'instant une Cité deserte.
Tes Citoyens nombreux, ces remparts animez
Dans tes fermes remparts sont encore alarmez.
Mais souffrons la terreur dont leur ame est atteinte,
La fuite de Pompée autorise leur crainte,
Et dans l'étonnement du plus grand des humains,
Les Dieux marquent assez la chûte des Romains.
Mesme ne void-on pas que le Ciel en colere,
Pour leur faire sentir plus long-temps leur misere,
Pour étouffer l'espoir d'un traitement plus doux,
Par cent monstres divers exprime son couroux?
Des prodiges affreux & des spectres horribles
Sont d'un mal-heur prochain les presages visibles.
Au travers de la nuit on void dedans les Cieux
Eclater des flambeaux inconnus à nos yeux,
On void parmy les airs des torches enflamées,
Des javelots brûlans, des lampes allumées,
Cet astre mal-heureux qui change les Estats,
Dispense sa lumiere & l'horreur icy bas,
Et d'un sombre ascendant l'influence secrete
Fait d'un feu lumineux un sinistre Comete.
Le Dieu de la clarté dans le plus haut des Cieux
Sous une épaisse nuit envelope ses yeux:
La Lune au plus haut point de lumiere & de force,
D'avecque le Soleil souffre un triste divorce,
Et la terre couvrant ses noires actions,
De ce flambeau sacré fait mourir les rayons.
L'Apennin agité jusques dans ses racines,
A crû s'ensevelir dans ses propres ruines,
Et sur nous la Sicile a vomy de ses flancs
Des orages de souffre, & des cailloux brûlans.

Ces Demy-dieux, que Rome a placez sur les astres,
Ont senty nos travaux & pleuré nos desastres,
Les carreaux de la foudre en frappant les autels
Ont d'avec les humains banny les immortels.
Et nos Dieux familiers, nos Demons tutelaires,
Par des sueurs de sang expliquent nos miseres.
Ces sinistres oyseaux l'Orfroye, & les Hiboux,
Endurent le Soleil, & vivent parmy nous.
La nature produit mille formes hideuses,
D'affreux enfantemens, des couches monstrueuses:
A ces tristes objets les sens sont interdits,
Et la Mere fremit en regardant son Fils.
La cendre des tombeaux pousse des voix humaines,
Et l'on entend gemir des Urnes toutes pleines.
Une furie armée & d'ongles & de dents
Fait alentour des murs siffler mille serpens,
Et roulant en sa main une torche allumée
Empoisonne les airs de sa noire fumée,
Marius & Sylla, ces Manes odieux
Reviennent des Enfers se montrer à nos yeux,
Et donnent par leurs cris un funeste presage
Que Rome va bien-tost achever leur ouvrage.
Ces spectacles hideux, ces noires visions
D'un outrage sanglant vives expressions,
Livrant à tous les cœurs de mortelles atteintes,
Pour asseurer son trouble, ou dissiper ses craintes,
Chacun veut consulter ces Oracles divers,
Pour qui les Cieux n'ont point de mysteres couverts.
Sur tous le grand Aruns, cét illustre Prophete,
Des Destins & des Dieux le sçavant Interprete,
Aruns, à qui la foudre & tous ses mouvemens
Des volontez du sort sont d'exprés truchemens,
Qui dans le seul aspect des bestes immolées
Envisage de prés les choses reculées,

Et pour qui des oyſeaux le vol & les chanſons
Sont de ſçavans diſcours & de doctes leçons;
Ce Viellard arraché du calme & du ſilence
Leur offre ſon étude & ſon experience.
Donc aprés que du culte & des vœux viſitez
Il eut reglé la pompe & les ſolemnitez,
Et preſcrit à ce Peuple eſclave de ſa crainte,
Que de ſes vaſtes murs il parcoure l'enceinte:
Soudain l'auguſte Corps des Pontifes ſacrez
A l'entour des remparts marche à pas meſurez,
Et ceux qui dans le temple ont de moindres offices,
Accompagnent ces Chefs des divins Sacrifices.
Les Vierges de Veſta, les ſçavans Titiens,
Les Epulons joyeux, & les fiers Saliens,
Les Flamins, les Augurs, & les depoſitaires
Des Oracles divers & des ſecrets Myſteres,
Tous marchẽt en bel ordre, & pouſſẽt vers les Dieux
Des vœux & des ſoûpirs qui ne võt point aux Cieux.
Aprés cet appareil de la ceremonie,
Rome purifiée, & la pompe finie,
La Victime s'approche, & le coûteau tout preſt
On ſent qu'elle reſiſte à ce cruel arreſt,
Par de rudes efforts trouble ſon ſacrifice,
Et refuſe ſon ſang à ce funeſte office,
Qu'elle ne peut ſouffrir les yeux des Immortels,
Et qu'un ſecret inſtinct l'arrache des autels.
Elle tombe pourtant ſous le coup des Miniſtres:
Mais, ô prodige affreux! ſpectacles trop ſiniſtres!
On void en meſme temps de ſon goſier ouvert
Couler à gros boüillons un poiſon noir & verd;
Le Prophete arrachant les entrailles vivantes
Examine le froy, & ſes fibres mouvantes,
Il cherche dans le cœur & dans les inteſtins
La colere des Dieux, & l'arreſt des Deſtins;

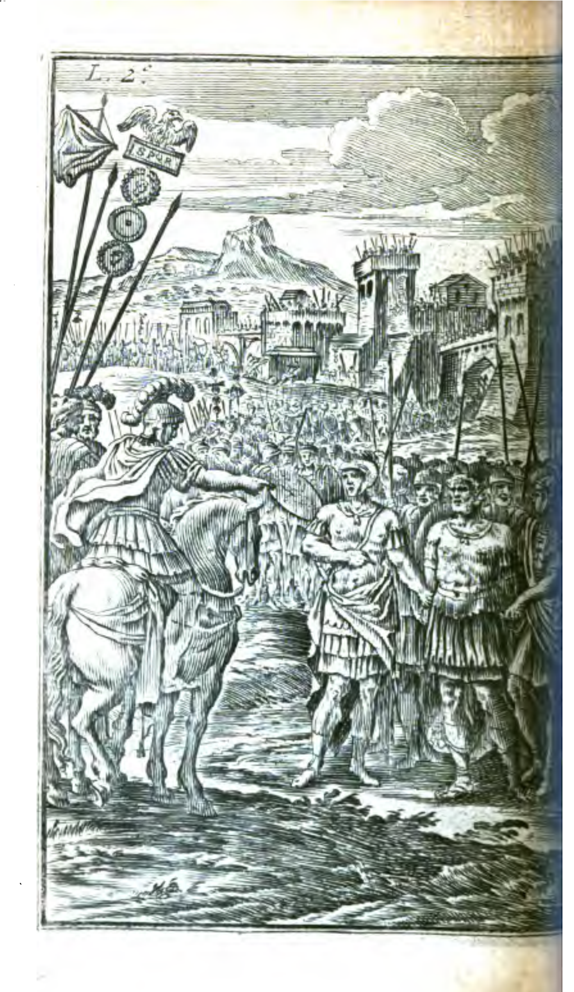
D'un sang noir & pourry leurs membranes tachées,
Les poulmons alterez, & leurs fibres cachées,
Le cœur sans mouvement, les veines sans couleur,
Portent dans son esprit le trouble & la douleur,
Au costé qu'il assigne à la force ennemie,
La couleur est vermeille, & la chair affermie,
L'autre est tout languissant & tout défiguré,
Et ce qui luy prononce un mal-heur assuré,
A la teste du foye une autre est attachée,
L'une à demy pourrie & presque desseichée;
L'autre dans sa vigueur & dans son mouvement
Explique les progrez d'un cruel changement.
O Dieux ! s'écrie Arens, que vous a fait la terre,
Que ne puisse expier la flâme du tonnerre?
Puis-je, sans offencer le respect de ces lieux,
Annoncer aux Humains la vengeance des Cieux?
Arbitre des Mortels, qui detestes le crime,
Je ne t'immole pas cette infame Victime,
Elle tombe en partage à des Dieux inhumains;
Et l'Enfer conjuré l'arrache de mes mains;
D'un trouble sans pareil je me sens l'ame atteinte,
Mais le mal-heur de Rome est plus grand que ma (crainte;
Puisse l'art de Tages estre un art captieux,
Et toute ma science un songe specieux,
Puissent les Immortels changer nos destinées,
Revoquer leurs arrests, ou trencher nos années.
Ainsi le Grand Aruns pâle & défiguré
Marque en termes douteux un desordre assuré;
Son entretien confus, sa parole contrainte
Inspire à tous les cœurs une nouvelle crainte;
Il augmente leur trouble en déguisant le sien,
Et ne leur dit que trop en ne leur disant rien.
Mais cét esprit si grand & si plein de lumiere,
Qui des Globes de feu mesure la carriere,

Le sçavant Figu'us, qui jusques dans les Cieux
Va lire la pensée & le secret des Dieux ;
Ou les Astres, dit-il, roulent à la venture,
Et les loix du hazard gouvernent la Nature :
Ou si quelque Démon anime ce grand Corps,
Regle ses mouvemens, & conduit ses ressorts :
Certes je voy les Cieux armez contre la Tere
Livrer à ses Enfans une cruelle guerre.
Monarque des humains, quels assez rudes coups
Doivent enfin lasser ton bras & ton courroux ?
Est-ce un arrest du Sort, que la Terre où nous sõmes
S'entr'ouve sous nos pas & devore les Hommes ?
Qu'aux premiers mouvemens de ses flancs agitez
Elle soit le tombeau des plus nobles Citez ?
Que des Cieux courroucez l'influence funeste
Verse parmy les airs le poison & la peste ?
Qu'au gré de tes rigeurs redoublant ses efforts
L'Ocean se revolte & brise tous ses bords ?
Quoy que prononce enfin la fiere Destinée,
Ie voy que de plusieurs la course est terminée ;
Si Saturne élevé dans le plus haut des Cieux
Eust joint ses feux obscurs aux Astres pluvieux,
Le Ciel encore un coup eust noyé les campagnes,
Et la Mer inondé la cime des montagnes ;
Si de l'Astre du Jour les feux & la clarté
Du Lion redoutable échauffoient la fierté,
L'Vnivers embrasé, la Nature enflamée
Ne seroit qu'un amas de cendre & de fumée.
Toy, Démon des combats, Ministre de l'horreur,
Qui viens du Scorpion irriter la fureur,
Et dont les yeux brûlants consument la Balance,
Que veut cette menace & cette violence ?
Venus est toute pâle, & sont teint sans vigueur
Ne peut de ce cruel desarmer la rigueur ;

L'Astre de Iupiter au bout de sa carriere
Plonge dans l'Ocean son char & sa lumiere ;
Mercure sous l'effort d'un démon plus puissant
Sent sa force détruite & son feu languissant,
Et ce Dieu mal-heureux, qui preside à la Guerre,
S'est rendu le Tyran du Ciel & de la Terre.
Que d'énormes projets ! que de sanglans combats
Ses yeux enpoisonnez allument icy bas !
Que de sang répandu ! que de triste ravage !
Je voy regner la force & triompher la rage,
L'innocence est vaincuë & ses droits abbatus,
Et les crimes heureux font les grandes vertus.
Cette indigne fureur verra beaucoup d'années:
Mais qu'elle continuë au gré des Destinées ;
Rome, au lieu de trancher le cours de tes mal-heurs,
Fay vivre ta disgrace & traîne tes douleurs,
En prologeant tes maux, tu recules ta honte,
Tu régnes dans les troubles, & le calme te domte,
A l'infame retour de ta tranquillité
Tu fais cruellement mourir ta Liberté ;
Cette honteuse Paix ne vient qu'avec un Maistre,
Et tu te mets au fers en la voyant renaistre.
Ces presages mortels n'avoient que trop semé
La détresse & l'effroy dans ce Peuple alarmé ;
Mais pour accorder mieux leur crainte à leur disgra-
Le Ciel à courroux accorde ses menaces: (ces
Telle que du sommet de ce Mont fortuné ;
Où preside le Dieu de pampres couronné,
D'un pas impetueux descend une Bacchante,
Les yeux estincelans, & la bouche écumante ;
Telle au milieu de Rome une Dame en fureur
Par ses cris éclatans redouble la terreur.
Que me veut Appollon ? quelle force inconnuë
D'un vol précipité m'emporte sur la nuë ?

Ie découvre à la fois cent differents climats,
I'apperçois le Pangée & ses tristes frimats,
Les champs Philippiens, cette plaine funeste,
Le theatre sanglant de la haine celeste.
Triste déreglement, que les Dieux ont permis!
Comment voir des combats, sans voir des ennemis,
Voir la confusion à la gloire assortie,
Rome victorieuse, & Rome assujettie?
Maintenant je m'envole aux cantons du Levant,
Où le Sort va pousser ses rigueurs plus avant,
Je reconnois ce Tronc exposé sur le sable,
Des cruautez du Nil monument déplorable;
Ie prens une autre route, & du milieu des airs
I'entrevoy la Lybie & ses vastes deserts,
Où des cruels Destins l'ordonnance fatale
A transporté soudain les restes de Pharsale.
Mais un vole plus rapide & plus audacieux
M'éleve davantage, & m'aproche des Cieux,
Je contemple sous moy l'orgueil des Pirenées,
Franchis legerement les Alpes étonnées,
Et trouve à mon retour qu'un juste assassinat
Tranche nos differens au milieu du Senat;
Toutesfois je m'abuse, & des cendres d'un Maistre
D'autres plus inhumains commencent à renaistre;
La fureur se répand en cent climats divers,
Et je vay de nouveau parcourir l'Univers;
Donc, ô grand Apollon, qui me prestes des aisles,
Montre moy d'autres Mers & des Terres nouvelles.
Dans les crimes nouveaux cachons les anciens,
Et ne revoyons plus les Champs Philippiens.
A ces mots la douleur luy tranche la parole,
Son visage se trouble, & son ame s'envole,

FIN DU PREMIER LIVRE.


L. 2.
S P Q R



LA PHARSALE DE LVCAIN, OU LES GVERRES CIVILES DE CESAR ET DE POMPEE.

EN VERS FRANCOIS.

LIVRE SECOND.

TANT de monstres divers expriment en tous lieux
L'inconstance du sort & la haine des Dieux,
Les déreglemens du Ciel & de la terre
Annoncent l'injustice & présagent la guerre.
Monarque tout-puissant, qui conduis les humains,
Pourquoy nous laisses-tu lire dans tes desseins,
Prévoir nostre infortune, aller à sa rencontre,
Sentir ta vengeance avant qu'elle se montre?

Soit que dés ce moment, où nasquit l'Vnivers,
La Nature ait prescrit ses mouvement divers,
Et qu'un ordre fatale des causes enchaînnées
La soumettre elle-mesme aux loix qu'elle a données,
Que l'immuable cours de ses fermes arrests
Face la decadence, ainsi que les progrez :
Ou soit que le Hazard & ses incertitudes
Reglent nos changemens & nos vicissitudes ;
Cache un peu ton courroux, & permets seulement
Qu'il tonne & qu'il foudroye en un mesme moment,
Assouuis ta rigueur, mais suspends tes menaces,
Et laisse-nous sentir, sans haster nos disgraces,
Sans aller vainement chercher dans l'avenir
Et dequoy te vanger & dequoy nous punir.
Donc aux objets d'horreur qu'estale la Nature,
Tout le peuple fremit de sa perte future,
LesGrands suivẽt le Peuple en ce commun mal-heur,
Prenent ses vestement, ainsi que sa douleur,
Et changeant leur éclat en un sombre équipage
Accordent leurs habits avecque leur visage ;
Leurs sanglots sont unis : leurs accens confondus,
La Grandeur éclipsée, & ses droits suspendus.
De ces foibles Romains les premieres alarmes
Font parler seulement les soûpirs & les larmes,
Et n'ont, pour accuser la vengeance des Dieux,
Que ce muet discours & du cœur & des yeux.
Ainsi quand le Cizeau de la Parque severe
Tranche les jours du Fils dans les bras de la Mere,
Son esprit étonné n'appelle à son secours
Ny les cris éclatans, ny les tristes discours,
Et ne met pas encor ses ongles en usage
Et contre sa poitrine & contre son visage ;
Mais voyant ce teint pâle & ces traits effacez,
Cette lumiere éteinte, & ces yeux enfoncez,

Elle sent que l'horreur de son ame agitée
Tient sa douleur captive & sa voix arrestée,
Et son cœur abbatu sous ces rudes combats
Contemple sa disgrace & ne la comprend pas.
A cette émotion, dont la Ville est atteinte,
Les femmes vont mélant leur détresse & leur crainte,
Déchirent leurs atours, s'arrachent les cheveux,
Et poussent vers le Ciel des plaintes & des vœux
Leur ame trop sensible au soin qui la devore;
Aigrit en mesme temps le pouvoir qu'elle adore;
Chaque Téple est ouvert, l'encés fume en tous lieux,
On divise ses cris, on partage les Dieux,
Et le Temple du Dieu qui regit la Nature, (mure.
N'a pas seul tous leurs vœux, ou seul tout leur mur-
Pleurons, pleurons, dit l'une, en plombant de sa main
Par des coups redoublez son visage & son sein,
Ne gardons point nos pleurs à nos derniers orages,
Et de plus grands ennuis à de plus grands outrages:
Tant que de nos deux Chefs le sort est en suspens,
La douleur est permise & nos cris innocens;
Lors que de l'un des deux Rome sera la proye,
Il faudra concevoir ou feindre de la joye,
Adjouster cette honte à tant de maux soufferts
D'adorer un Tyran, & de baiser nos fers. (mune
Mesme ceux dont la gloire, ou dont l'erreur com-
A l'un des deux Rivaux attache la fortune,
La colere dans l'ame & le feu dans les yeux
Interrogent le Ciel, & querellent ses Dieux.
Pourquoy n'avons-nous veu l'orage de Lybie
Et teint de nostre sang, ou Cannes, ou Trebie?
O Ciel! cruel auteur de nos dissentions,
Revolte contre nous toutes les Nations,
Anime le Persan, arme les Messagetes,
Soûleve en mesme temps les Daces & les Getes,

Ne nous redonne point les charmes de la Paix;
Mais des troubles civils étouffe les projets :
Ou si tu mets ta gloire à perdre l'Hesperie,
Espargne nous le crime & saoule ta furie,
Foudroye en mesme temps nos Chefs avecque nous,
Avant que nos forfaits provoquent ton couroux.
Veux-tu qu'un long progrez de meurtre & de ravage
Decide à qui des deux Rome tombe en partage ?
A peine est-il permis à des cœurs genereux
D'arracher à ce prix la couronne à tous deux ;
Ainsi contre le crime où leur ame est contrainte,
Le devoir expirant fait sa derniere pleinte.
Mais les foibles Veillards, ces Peres mal-heureux
Trẽblant pour leurs Enfans, cõme ils tremblent pour eux,
Accusent leur vieillesse & ses faveurs cruelles
Qui les gardent encore aux Discordes nouvelles.
Helas, s'écria l'un, les yeux noyez de pleurs,
Cherchant un grand exemple à ses grandes douleurs
Ie revoy l'appareil de ces noires tempestes,
Que le Ciel autrefois enfantoit sur nos testes ;
Lors qu'apres la Lybie & les Cimbres défaits,
Il cacha Marius sous des roseaux épais.
Lors qu'il ravit ce Monstre à sa perte prochaine,
C'est ainsi qu'il formoit les projets de sa haine,
Ce tyran toutesfois vid ses sens estonnez,
Sa fierté retenuë & ses bras enchaînez :
Ce Tyran, qui malgré sa barbare conduite
Devoit aux yeux de Rome, apres Rome détruite,
Aprés les noirs progrez d'un sanglant attentat,
Expirer dans la Pourpre & mourir dans l'éclat,
Vange desia les Dieux de sa rage insensée,
Et reçoit de son crime une peine avancée.
La Mort souvent nous fuit, en vain un furieux
Pense tremper ses mains dans ce sang odieux,

A ses premiers efforts sa vigueur est glacée,
Sa vaillance interdite & sa main repoussée ;
Il void de tous costez les spectres des Enfers,
Et Marius terrible au millieu de ses fers ;
Vne éclatante voix l'interrompt & luy crie,
Sauve, sauve cet Homme, & calme ta furie,
Il doit auparavant que ses jours soient finis,
Consommer des forfaits, qui sont desia punis ;
Cimbre, si ta défaite échauffe ta vaillance,
Sçache que cette vie importe à ta vengeance;
La clemence des Dieux n'épargne pas ses jours,
Mais plutost leur colere en prolonge le cours,
Et leur haine perdoit en la mort d'un seul Homme
La chûte d'Ausonie & le débris de Rome.
Enfin las d'estre en proye à de si longs travaux,
Il cherche un sort plus doux, ou des tourments nou-veaux,
Il aborde en Lybie au travers des orages,
Il void ce triste Champ de ses premiers ravages,
Et va porter sa honte & moutrer sa douleur,
Où son bras fit jadis triompher sa valeur,
Cartage & Marius dans leur chûte commune
Se consolent l'un l'autre en voyant leur fortune ;
L'un de l'autre pesant le sort capricieux,
Ils charment leur supplice & pardonnent aux Dieux.
Sur ces bords mal-heureux d'une Terre ennemie,
Theatre de sa gloire & de son infamie,
Il conçoit à loisir un monstrueux dessein,
Digne enfant de l'Afrique & non pas d'un Romain;
Si-tost que le Destin complice de sa rage,
A ce fier Mal-heureux montre un plus doux visage,
Il dresse l'appareil de ses grands attentats,
Remplit des legions de serfs & de forçats,
Rappelle les bannis, affranchit les Esclaves,
Et les plus scelerats sont pour luy les plus braves,

Il abhorre d'en voir sous ses honteux drappeaux,
A qui les grands forfaits soiẽt des mõstres nouveau
O Dieux quand ce cruel eut forcé nos murailles,
Que d'horreur! que de sang! & que de funerailles!
On void rougir la terre & pâlir le Soleil,
La Thiare & la Pourpre ont un destin pareil,
Et ce Barbare mesle au gré de sa colere
Le Sang Patricien à celuy du Vulgaire;
En cherchant des objets dignes de son courroux,
Il fait choir en passant la foule sous ses coups;
C'est en vain qu'à ses yeux les Vieillards trop timid
Montrent en soûpirant leurs cheveux & leurs ride
Et pour luy les Enfans sont dignes de perir,
Si tost qu'ils ont la vie & qu'ils peuvent mourir.
C'est suivre l'entement la rage qui l'anime,
D'espargner l'innocence & de chercher le crime;
Et pour ne perdre point sa vangeance & ses pas,
Souvent il verse un sang qu'il ne connoissoit pas.
Le seul espoir qui s'offre en ces peines cruelles,
C'est d'appliquer la bouche à ses mains criminelle
Mais trop dignes Romains de tãt de maux souffert
Trop dignes d'un tel Maistre & de porter ses fers
A peine est-il permis à des ames bien nées
D'acheter à ce prix de nombreuses années,
Bien loin d'en prolonger l'infamie & le cours,
Tant que Sylla revienne & qu'il tranche nos jou
Heureux ceux qu'une mort officieuse & prompte
Par cent coups redoublez arrache à cette honte!
Trop heureux Bebius d'irriter ces efforts
Qui consacrent ta gloire en déchirant ton corps!
Antoine fortuné, dont la teste chenuë
Tombe sous le trenchant d'une lame inconnuë,
Et pare d'un tyran les infames repas,
Tu prévois ta perte & ne la fuyois pas.

ıy, vieillard glorieux, Scevole magnanime,
e Prestre de Vesta, tu deviens sa Victime!
n t'immole, & tu tiens pour un sort bien-heureux
: tomber à ses pieds & mourir dans ses feux;
ais ton sang tout glacé dans ce corps qu'on enta-
: refuse aux couteaux & pardonne à la flame; (me,
ɔres tant de carnage & tant d'excez nouveau,
arius prend encore & Haches & Faisceaux,
sa fureur lassée, & non pas assouvie,
finit dans la Pourpre & son crime & sa vie,
ıy, qui pour expier des actes si sanglants
evoit un grand exemple à des forfaits si grands.
tranges changemens! rare vicissitude!
uel destin plus propice, ou quel destin plus rude?
: Ciel en un seul Homme a-t-il jamais uny
Vainqueur moins heureux, & Tyran moins puny?
ais la Porte Coline & le Port de Preneste,
eatres odieux d'un spectacle funeste,
rent en mesme temps le massacre & l'horreur
ı-delà de sa mort estendre sa fureur,
rent à ce cruel survivre sa vangeance,
ɔme presque sujette & son sort en balance,
s Samnites fougueux tramer à ses Enfans
honte de Caudis, ou des mal-heurs plus grands.
Enfin Sylla revient apres tous ces outrages
rmé d'une autre foudre & de plus grands orages;
ıs fier que son Rival, & plus impetueux,
apporte dans Rome & le fer & les feux,
vange dans l'ardeur d'un couroux trop funeste
: sang qu'elle a perdu, sur le sang qui luy reste;
: fer sume en tous lieux, ses coûteaux acerez
es membres corrompus vont au moins alterez;
proscrit, il est vray, la bassesse & le crime,
ais helas! sa rigueur n'a plus d'autre victime;

Sa haine se déborde, & son cours indomté
Ne trouve point d'obstacle à sa rapidité.
Ces supposts inhumains que son pouvoir engage,
Consultent leur vangeance aussi bien que sa rage,
Soudain leurs ennemis sont devenus les siens,
Qu'ils versent à leurs choix le sang des Citoyens,
Qu'ils outragent le Ciel, qu'ils blessent la Nature,
C'est retablir leur Maistre & venger son injure :
Sylla les authorise & commande à leurs bras
Toutes les cruautez qu'il ne leur deffend pas.
Les serfs sur leur seigneur vangent leur servitude,
Le plus rude attentat pour eux est trop peu rude,
Le Frere de son Frere est le crime & le prix,
Le Pere est devenu l'assassin de son Fils,
Le Fils plonge le fer dans le sein de son Pere,
Et le bras tout sanglant, demande son salaire.
On fuit, on se dérobe, on cherche du secours
Dans le creux des tõbeaux, dans les grottes des Ours.
L'un contre sa poitrine armant sa violence
Ravit à ses Tyrans sa vie & leur vangeance ;
L'autre dans le poison cherchant un doux trépas
Epargne à ses frayeurs de plus rudes combats.
L'un avant que sa main déchire ses entrailles,
Prépare son bucher, dresse ses funerailles,
Puis il s'ouvre le flanc, & maistre de son sort
Rend luy mesme en mourant les devoirs à sa mort;
L'autre se precipite, & par un coup estrange,
Tombant sur ses Bourreaux il se tuë & se vange.
Tout succombe à la force, on void de toutes parts
Des montagnes de morts, de funestes remparts,
Des flots impetueux & de sang & de larmes,
Et la teste des chefs à la pointe des armes.
Tout ce qu'a veu jadis sous un Ciel rigoureux
La caverne d'Anthée & de triste & d'affreux,

ede au destin de Rome, & son Vainqueur efface
t le Tyran de Pise, & le Tyran de Trace.
Bien-tost ces corps pourris exhalent en tous lieux,
)equoy punir la Terre & corrompre les Cieux,
t bien-tost dans les airs ces vapeurs agitées
angent de leurs Bourreaux leurs Ombres irritées.
'est alors que tout pâle & les sens interdits
e Fils cherche son Pere & le Pere son Fils;
ue la Femme pensant au milieu du carnage
'un Espoux égorgé démesler le visage,
t souvent abusée à des traits effacez
lazarde innocemment des baisers insensez,
ue sur une apparence & foible & mensongere
lle presse à loisir une bouche estrangere,
t consultant apres tous les lineamens
etracte ses baisers & ses embrassemens.
'est alors que tremblant & le cœur plein de glace
mille & mille troncs étendus sur la place
: tâché d'assortir les restes precieux,
a teste d'un cher Frere abbatuë à mes yeux.
Puis-je vous retoucher la peinture odieuse
'une Mort trop barbare & trop ingenieuse,
ont les coups redoublez & les traits confondus
nt cent fois à Catule immolé Marius;
'une Mort immortelle, & dont les artifices
'une seule Victime ont fait cent Sacrifices;
anes trop appaisez, vous ne demandiez pas
es farouches devoirs d'un si rude trépas:
larius, d'un Tyran le complice & le Frere,
eçoit pour l'un & l'autre un rigoureux salaire,
n mille & mille endroits on déchire son corps,
ans une seule vie on cherche mille morts;
t bien qu'à chaque membre on égale sa playe,
n épargne son ame autant comme on l'effraye,

L'artifice cruel de ces Courages bas
Fait languir son supplice, & vivre son trépas;
Sa langue est arrachée, & parmy la poussiere
Acheve en palpitant une plainte grossiere,
Elle accuse tout bas ces cruels traittemens,
Qui deffendent les cris à de si grands tourmens.
L'oreille suit la langue, & le nez suit l'oreille,
Ses mains souffrent en suit une rigueur pareille,
Et ses yeux tout remplis de ces coups inhumains
Ont la mesme disgrace & vont chercher ses mains.
Bref il ne peut mourir & la fureur est lasse,
Son corps n'est plus en fin qu'une hideuse masse,
Sans rapport, sans figure, & pareille à ces corps
Que l'Ocean devore & vomit sur ses bords,
Ou pareille au débris de ses foibles Hosties,
Dont les carreaux du Ciel confondent les parties.
Parricides trompez, Bourreaux trop indiscrets,
Vous perdez vos fureurs en effaçant ses traits! (stre
Pour offrir un doux charme aux yeux de vostre Mai-
Pour flater sa vengeance, il devoit le connoistre:
Mais dans ce reste affreux de cent & cent trépas
Il cherche Marius & ne le trouve pas.
Sylla pour couronner enfin sa tyrannie
S'immole la Jeunesse & la fleur d'Ausonie.
Certes que tant de morts s'etalent icy bas;
Souvent c'est la fureur du Demon des combats,
Ou de l'Air infecté l'impression funeste,
Qui verse dans les cœurs le poison & la peste:
Quelquefois l'Ocean & ses flots revoltez,
Qui franchissent leurs bords couvrent les citez,
Ou la Terre creusant un affreux precipice;
Mais jamais tant de morts ne furent un supplice.
Iamais d'un cœur outré des transports vehemens
N'ont permis tant d'éclat à ses ressentimens,

Au travers de la foule & parmy le carnage
La main des assassins trouve à peine un passage;
Mais ces corps mal-heureux secondent leurs Tyrans,
Et la chûte des morts acheve les mourans.
L'impitoyable autheur de ce funeste orage
Du haut de sa fierté contemple son ouvrage,
De ces objets sanglants ce barbare Vainqueur
Repaist avidement & ses yeux & son cœur;
Loin de fremir d'horreur en regardant sa proye,
Ainsi que dans le sang, il nage dans la joye;
Enfin, pour consommer ses cruels attentats,
Ayant proscrit la vie, il proscrit le trépas;
Au lieu d'abandonner ces victimes sanglantes (tes
Aux devoirs qu'on veut rendre à leurs Ombres erran-
On roule dans les flots ces cadavres hideux,
Les uns sont dans le Tybre; & les autres sur eux;
A ce triste rempart l'onde arreste sa course,
Et malgré ses efforts remonte vers sa source:
Mais aux fleuves de sãg, qui baignent tous ses bords,
Elle s'enfle soudain & revomit les corps,
A ce nouveau secours redouble sa furie,
Et porte à l'Ocean les crimes d'Hesperie.
C'est ainsi qu'on acquiert ces tiltres glorieux
Et d'Appuy de l'Estat & de victorieux.
Avoir au Champ de Mars un riche Mausolée,
C'est le prix éclatant d'une rage aveuglée.
Voilà, voilà, Romains, les funestes crayons
Des horreurs que desia trament nos factions;
Déja dans ces portraits je lit nos avantutures,
Et dans nos maux passez nos disgraces futures,
Toutesfois je m'abuse, & le Ciel en couroux
Destine les Humains à de plus rudes coups;
Marius & Sylla n'alloient qu'à la vengeance,
Nos Chefs en se vangeant assurent leur puissance.

Ainsi de ces Viellards le trouble ingenieux
Haste leur infortune & devance les Dieux.
Brute de ces frayeurs deffend son grand courage,
Et conserve le calme au milieu de l'orage ;
Au point que la nuit sombre efface les couleurs,
Dispense le sommeil & charme les douleurs,
Il va chercher Caton, ce sublime Genie,
L'Oracle de l'Estat & le Dieu d'Ausonie ;
Cette ame inaccessible aux changemens divers
Rouloit dans son esprit le sort de l'Univers,
Veilloit sur ses Romains, leur partagoit son zele,
Et craignoit tout pour eux, sãs riẽ craindre pour elle;
Seul exemple, dit Brute, & reste precieux
De cette âpre Vertu qu'adoroient nos Ayeux,
Divinité visible, Homme au dessus de l'Homme,
Sur qui roule l'attente & le Destin de Rome!
Assure mon esprit, instruis ses mouvemens,
Et sur tes volontez regle mes sentimens ;
Qu'en ces divisions chacun se face un Maistre ;
Brute n'en connoist point si Caton ne veut l'estre.
Que resout donc ton cœur? où panchent tes desseins?
Vois-tu sans t'émouvoir le trouble des Romains ?
Ou bien au gré du sort meslé dans la tourmente
Rens-tu la honte illustre & la rage innocente ?
Ces foibles Partisans, qu'arment nos Factieux,
N'outragent pas en vain la Nature & les Dieux,
Ils vendent à leurs Chefs leur bassesse & leurs crimes,
Et d'un lâche interest ils se font les victimes.
L'un dans la violence & dans la cruauté
A des forfaits publics cherche l'impunité :
L'autre à son indigence accommodant son zele ;
S'arme biẽ moins pour luy qu'il ne s'arme cõtre elle.
Mais la Guerre n'a rien digne de tes sueurs,
Tu vois son infamie & non pas ses faveurs ;

Que dira ta vertu, que dira ton courage ?
Si toy-mesme à la fin tu détruis ton ouvrage ?
Que dira ce Caton la gloire des Latins,
Si Caton est enfin le secours des mutins ?
De tes nobles travaux tu perds la recompense,
Et tout ce que t'apporte une longue innocence,
C'est que dans ces Partis que la fureur soûtient,
Chacun entre coupable, & Caton le devient.
Ah plûtost que de prendre une si noire envie,
Plûtost que d'imprimer cette tache à ta vie,
D'appuyer la discorde & ses forfaits divers,
Laisse, laisse perir & Rome & l'Univers.
Chacun dans la chaleur du meurtre & des alarmes
Voudroit estre ton crime & mourir de tes armes,
Chacun voudroit tomber sous un si noble effort
Et flétrir ta vaillance en consacrant sa mort.
Du haut de ta vertu dans une paix profonde,
Toûjours semblable à toy, voy les troubles du mõde;
Garde cette belle ame à de plus beaux desseins,
Et separe Caton du reste des Humains.
Voy ces Spheres de feu, ces Globes de lumiere,
Rien n'interrõpt leur course, ou chãge leur carriere;
Voy l'Olympe orgueilleux, sa cime dans les airs,
Contemple sans frayeur la foudre & les éclairs :
Elle void à ses pieds épaissir les nuages,
Eclater la tempeste & fumer les orages.
Enfin de tant de Corps qu'embrasse l'Vnivers;
Les plus bas sont en proye aux changemens divers:
Mais les plus élevez gardent une bonace
Que jamais rien n'altere & que rien ne menace.
Qu'elle gloire à Cesar, quel charme à sa fureur,
D'avoir troublé la paix jusque dedans ton cœur !
Te joindre à ses Rivaux, avec luy te commettre,
C'est flater son orgueil & non pas le soûmettre.

Et rien à sa fierté n'offre un appas plus doux
Que de l'avoir jugé digne de ton couroux.
Tu vois toute la Pourpre & tout le choix de Rome.
Se ranger à l'envy sous les loix d'un seul Homme,
S'exposer sous Pompée aux plus affreux hazards,
Et d'un Homme privé suivre les étendarts ;
Fuy donc ces Factions que l'orgueil a fait naistre,
Ou seul dans l'Univers Cesar n'a point de maistre.
Que si l'amour des loix & de la liberté
Inspire dans nostre ame une sainte Fierté,
Brute dans le repos, tant qu'il verra suspendre
Les funestes progrez du Beau-pere & du Gendre,
Suspend les mouvemens & du bras & du cœur,
Mais apres le combat il détruit le Vainqueur.
A ces nobles transports d'une ame grande & belle,
La civile fureur n'est que trop criminelle,
Ses excez, dit Caton, estonnent le plus fort,
Mais la vertu se rang aux volontez du Sort ;
Forte dans le bon-heur, forte dans les desastres,
Sans contrainte elle suit la contrainte des Astres.
Dûssay-je devenir l'appuy des Factieux,
Le crime de Caton est le crime des Dieux.
Qui pourroit sans fremir voir le débris du Monde,
Voir la confusion de la Terre & de l'Onde ?
Le sage s'accommode aux changemens divers,
Et l'Homme genereux se doit à l'Univers,
Rome dans les douleurs, Rome dans les disgraces
Tu forces la pitié des Getes & des Daces !
Et Caton cependant du haut de sa vertu
Verra d'un œil égal ton empire abbatu ?
Il verrra sans horreur ta liberté seduite,
Ta vaillance captive & ta gloire détruite ?
Non, nô, telle qu'un Viellard qui dâs ses derniers ans,
Voir mourir son attente avecque ses enfans,

Au gré de ses ennuis dresse leurs funerailles,
Allume le bucher qui brûle ses entrailles,
Et d'un cœur abbatu cherche dans son mal-heur
Dequoy nourir sa peine & picquer sa douleur ;
Ainsi Rome, appuyant ta gloire chancelante,
J'embasse avecque toy ta liberté mourante:
L'image des travaux ou celle des tourmens
Ne sçauroient t'arracher à mes embrassemens.
Ouy, suivons les Destins & leurs loix inhumaines ;
Donnons à leur couroux tout le sang de nos vaines.
Que les traits de la Mort me seroient precieux,
S'ils devoient appaiser les Enfers & les Cieux !
O course de mes jours noblement racourcie,
Si Caton en mourant a le sort de Decie ! (coups,
Qu'au milieu des deux Camps percé de tous leurs
De tous il soit la proye & le salut de tous,
Heureux en expirant d'estre seul tout leur crime,
Si des Dieux irritez il est seul la vistime.
Mais helas ! je me flatte & je perds mes souhaits,
Le Ciel veut plus de sang, l'Enfer plus de forfaits?
Allons donc, Brute, allons, où le Sort nous entraisne,
Executons sur nous les ordres de sa haine ;
Attendant que les Dieux prononcent leurs arrests,
Ie me donne à Pompée & suy ses interests,
Ou plûtost dans son Camp, où le Senat m'appelle,
Ie me donne à l'Estat & soûtiens sa querelle,
Qu'il sçache ce Guerrier, dont je me rend l'appuy ;
Que si les Dieux enfin s'interessent pour luy,
Si sa haute vaillance enfin n'est pas trompée,
Il a vaincu pour Rome, & non pas pour Pompée.
Ce discours si pressant ce conseil glorieux,
Aux oreilles de Brute est l'oracle des Dieux,
Il ouvre tout son cœur au beau feu qui l'anime,
Et la Guerre n'a plus de honte ny de crime.

Cependant au moment que renaist le Soleil,
La pieuse Martie en un sombre appareil
De son Hortensius la course terminée,
Redemande à Caton son premier Hymenée.
De cet illustre Epoux jadis les chastes feux
Firent toute sa gloire, & furent tous ses vœux:
Mais quand elle eut donné de sa couche feconde
Des Enfans à Caton, & des Heros au Monde,
Il veut qu'en d'autres lieux cette chaste Beauté
Porte l'heureux espoir de sa fecondité.
Donc sans interroger sa douleur ou sa joye,
Elle est d'un autre Epoux le bon-heur & la proye;
La Parque ayant enfin rompu ces seconds nœuds,
Et les feux d'un bucher esteint ces nouveaux feux,
Laissant à sa détresse abbatre son courage,
Se plombant la poitrine, outrageant son visage,
(Charme aux yeux de Caton biẽ puissant & biẽ doux)
Soudain elle se rend à son premier Epoux.
Tant qu'un sang plus fecond a roulé dãs mes veines,
I'ay de tes volontez fait des loix souveraines,
I'ay, dit-elle, Seigneur, en de nouveaux liens
Accomply tes desirs & triomphé des miens;
Mais ce sang tout glacé, cette vigueur lassée
Souffre que je remonte à ma gloire passée,
Rends Caton à Martie, & Martie à Caton,
Ou plûtost de l'Hymẽ rends-moy l'ombre & le nom:
Qu'un jour de nos deux cœurs cette derniere étreinte,
Gloire de mon sepulchre & de ma cendre éteinte,
Sauve ma renommée & prouve à nos Neveux,
Qu'un aveugle respect a fait mes seconds vœux;
Que ta vertu severe, & non mon inconstance,
A rangé mes desirs sous un autre puissance.
Ie ne viens pas chercher les douceurs de la paix
En un temps où la guerre étale ses forfaits;

Au milieu du repos, au milieu des alarmes,
Catõ a pour mes yeux toûjours les mesmes charmes;
Ie veux dans les hazars, compagne de tes maux,
Suivre ta destinée, & sentir tes travaux,
Et je ne puis au calme abandonner ma vie,
Ou craindre des perils, qu'affronte Cornelie.
Ces nobles mouvemens d'une tendre amitié
Dans l'ame de Caton trouvent de la pitié,
Et bien que la douleur d'une ville étonnée
Semble opposer ses droits à ceux de l'Hymenée,
Aux yeux des Immortels ces Amans genereux
Sans pompe & sans éclat se rengagent leurs vœux;
Ce saint Iour ne void point leurs portes étoffées
D'Escharpes, de Bouquets, de Festons, de Trophées,
Le feu des Diamans, la pourpre des Rubis
Ne méle point son lustre à celuy des habits;
Ombre d'Hortensius ne soyez point jalouse,
Martie en mesme temps fait la Veuve & l'Epouse;
Saintement partagée entre Caton & vous,
Comme un de ses enfans, elle embrasse un Espoux,
Et fait en ce grand jour que sa vertu signale,
De sa robe de deüil sa robe nuptiale;
Leur hymen est secret, & seul en ce besoin
Brute est d'un feu si pur l'auspice & le témoin;
Mesme au point que Caton sous ce joug se rengage;
Un air toûjours égal regne sur son visage,
Une masle tristesse, une grave douleur
Du mal-heur de l'Estat fait son propre mal-heur.
Voila de ce Heros la Secte rigoureuse,
La vertu la plus dure est la plus glorieuse,
Ce qui flate les sens, ne va point jusqu'à luy,
Et leur plus douce amorce est son plus grand ennuy;
Exempt des mouvemens d'un courage vulgaire
Il est de sa Patrie & l'Epoux & le Pere,

D'un rigoureux devoir, sectateur rigoureux,
Et du solide honneur seulement amoureux;
Loin de trouver du charme aux festins magnifiques,
Aux habits somptueux, aux superbes portiques,
Son luxe est d'adoucir, sa gloire est de braver
Les rigueurs de la faim, & celles de l'Hyver;
Sur les chastes desirs d'une feinte lignée
Il se regle l'usage & les droits d'Hymenée,
Et lors que les plaisirs sont joints à son devoir,
Pour luy c'est les souffrir, & non les recevoir.
Desia le grand Pompée & sa troupe timide
Marchant d'un pas leger où la crainte les guide,
Avoient choisi Capouë, & dessus les remparts
On void au gré du vent flotter leurs étendarts.
C'est là qu'on établit le siege de la guerre,
L'esperance de Rome & celle de la Terre,
De là que le Senat & le choix des Latins
Croit soûtenir un jour l'approche des mutins.
En ce lieu l'Appennin au dessus des nuages
Va porter son orgueil & braver les orages,
Esleve jusqu'au Ciel le front de ses rochers,
Voit toute l'Hesperie & commande aux deux Mers;
De ses flancs spacieux il enfante des ondes,
Qui font au gré du Ciel les campagnes fecondes,
Qui traisnent l'abondance, & qui font en tous lieux
L'ornement de la Terre, & le charme des yeux.
Mais le fier Eridan, dont les vagues mutines
Entraisnent les forests avecques leurs racines,
Qui porte à l'Ocean le débris de ses bords,
Sur les Fleuves Latins signale ses efforts.
Autrefois de Peupliers ombrageant ses deux rives
Il cachoit la pudeur des Nayades craintives:
Mais enfin dépoüillé de tous ces ornemens,
Quand le fils du Soleil brûla les Elemens,

Il vid avec effroy ses vagues enflammées,
Ses rivages deserts & ses eaux consumées ;
Le Tibre qui n'a pas un lit si spacieux,
Une vague si forte, un cours si furieux,
Void pourtant sous ses Loix & le Nil & l'Ibere,
Voit l'Euphrate soûmis & le Rhein tributaire.
Jadis cette Montagne alongeant ses confins
Unissoit la Sicile avecque les Latins :
Puis des flots conjurez les cruelles approches
S'ouvrirent un passage au travers de ses roches ;
Et le Sicilien détaché du Latin,
Pelore garde encor les restes d'Apennin.
Cependant Iule marche, & sa fierté n'écoute
Que l'énorme desir d'ensanglanter sa route,
S'il n'a Guerre sur Guerre, & combats sur combats,
Il trahit son courage & croid perdre ses pas ;
Les obstaches divers flatent sa violence,
Qui cede à son pouvoir, outrage sa vaillance,
Et la campagne libre, ou les chasteaux ouverts,
Trop faciles progrez sont de honteux revers ;
Les portes qu'il terrasse, ou les champs qu'il ravage,
Font au gré de sa haine un plus noble passage,
Et la plaine jonchée & d'armes & de Morts
Est sa plus haute gloire & ses plus doux transports.
Le bruit de sa fureur à sa fureur contraire,
Avance les progrez que de son bras devoit faire :
Son Nom fait en tous lieux l'office de ses mains,
Et luy ravit sa joye en hastant ses desseins.
Dans ces vives terreurs les Villes chancelantes
Entre-deux mouvemens diversement flottantes,
N'osant luy resister, n'osant le recevoir,
Consultent tour à tour leur trouble & leur devoir.
On s'affine toutesfois, & bien qu'elles soient prestes
D'estre au premier assaut sa proye & ses conquestes ;

C v

On remunie les Forts, on void de toutes parts
Et creuser les fossez & hausser les remparts,
On place sur les Tours & des dards & des roches;
Qui puissent de leurs murs deffendre les approches:
Les cœurs sõt pour Pompée, il a tous leurs souhaits,
Et Cesar a pour luy leur trouble & ses forfaits.
Quand l'éclat orgueilleux de sa haute puissance
Arrache le respect, force la déference,
Qu'il fait sous ses drapeaux fléchir les Nations,
Son Rival regne seul sur leurs affections.
Ainsi quand des Autons les forces redoublées
Agitent à leur gré les Campagnes salées,
En vain un second Vent déployant sa vigueur
Dispute l'Ocean à son premier Vainqueur.
Mais bien que le devoir s'arme contre la crainte;
Elle porte aux Esprits une plus rude atteinte,
La Foy cede à la Force, & le zele impuissant
N'a qu'une voix confuse & qu'un feu languissant.
La fuite de Libon asservit l'Etrurie,
Thermus à son vainqueur abandonne l'Ombrie,
Moins instruit que son Pere aux Civils fureurs,
Sylla se donne en proye à ses noires terreurs:
A peine d'Auximon les tours sont assaillies,
Que Varus alarmé croid les voir démolies;
Il trahit en fuyant ses plus chers interests,
Et va cacher sa honte au plus creux des forests.
Lentulus oubliant sa gloire & sa vaillance,
Laisse Ascoli sans Maistre & ses murs sans deffence;
Il fuit avec les siens, il s'avance à grands pas,
Mais Cesar les punit de ne le punir pas,
Il les presse, il les charge, il vange l'Hesperie
Des faciles progrez que trouve sa furie.
Toy-mesme, Scipion, dont le nom est si grand,
Tu livres Lucerie à ce fier Conquerant!

Que fait donc ton courage, & que sont devenuës
Ces fortes Legions, que le Parthe a connues ?
Sans doute elles n'ont plus ny de cœur ny de mains,
Quand il faut servir Rome en perdant les Romains.
Mais plein d'une autre force & d'une autre assurãce
Domitius aux fins inspire la vaillance,
Et de Corfinium ferme & constant appuy
Il veut ou le deffendre, ou tomber avec luy.
Si-tost qu'un gros nuage élevé dans la plaine
Luy présage sa gloire, ou sa perte prochaine,
Que parmy la poussiere il void de toutes parts
Briller confusement des casques & des dards:
Courez, dit-il, Soldats, courez vers le rivage,
Coupez le pont d'Aterne & fermez le passage;
Toy démon de ce Fleuve oppose tous tes flots
A cét Audacieux, qui trouble ton repos,
Sors plus impetueux de ton Palais humide,
Et devore, ou dumoins arreste ce perfide;
De quelque haut succez qu'il ose se flatter,
Tu triomphes de luy, si tu sçais l'arrester.
A ces mots il descend, & d'un boüillant courage
Suivy de tous les siens il fond sur le rivage.
Cesar tout possedé d'un éclatant couroux,
Lâches, s'écria-t-il indigne de mes coups,
Ce n'est donc pas assez, que dedans vos murailles
Vous chachiez la terreur qui glace vos entrailles:
Vous fermez la campagne, & pensez que les eaux
Seront nostre barriere ou seront nos tombeaux;
Non, non, les flots unis du Gange ou de l'Ibere
Ne ralentiroient pas ma course ou ma colere,
Et si le Rubicon n'a sçeu troubler mes sens,
Ie puis braver les flots & franchir les torrens;
Sus donc, sus compagnons, prévenons leur bassesse,
Prévenons le secours qui reste à leur foiblesse;

Bien que leur épouvante ait desarmé leurs mains,
Songeons, songeons encor que ce sont des Romains;
Et loin de les laisser au trouble qui les domte,
Forçons-les de combatre & de mourir sans honte.
Le Gendarme à ces mots tout fier & tout fumant,
Pousse vers l'ennemy son Coursier écumant,
Se rend maistre du Fleuve, & sur l'autre rivage
On void de mille dards fondre un épais nuage;
La vertu cede au nombre, & malgré sa valeur
Le chef dans ses remparts va cacher sa douleur;
Cesar franchit l'Aterne, & ses Troupes sçavantes
Dressent contre les murs leurs machines roulantes,
Mais, ô noir attentat! stratagéme odieux
Contre toutes les loix des Hommes & des Dieux!
Au point qu'on bat la Ville on voit ouvrir les portes
On voit Domitius trahy par ses Cohortes.
Qui tout chargé de fers aux pieds de son Vainqueur,
Brave encore sa haine & picque sa rigueur.
Tu triomphes, dit-il, & pour un noble augure,
L'Enfer arme pour toy le crime & le parjure;
Joüy de ta victoire, use de mes biens,
Et termine des jours qui menacent les tiens.
Non, non, répond Cesar, ta disgrace est finie;
Va montrer ma clemence aux Peuples d'Ausonie,
A ces cœurs agitez de troubles superflus,
Les projets du vainqueur & le sort des Vaincus;
Retourne, si tu veux, sous les loix de Pompée,
Si ton bras est heureux & ma valeur trompée,
Je ne t'impose rien en brisant tes liens,
Et les dons de Cesar n'engagent point les tiens
Trop indigne pardon! rigoureuse clemence,
Dont la vertu rougit & la gloire s'offence!
A qui n'est criminel, que d'opposer son bras
A l'injuste progrez des plus noirs attentats,

Que de rendre à l'Estat de genereux services,
Le pardon est pour luy le plus grand des supplices,
Domitius fremit d'un traitement si doux,
Et dans le fond du cœur irrite son couroux.
D'une indigne pitié victime infortunée,
Où pourray je cacher ma noire destinée,
Dois-je trâcher mes jours, ou trainer mes douleurs,
Et joüir de ma honte, ou perdre ses faveurs?
Ouy, mon cœur, détruisons un don qui nous accuse,
Cherchõs dans les hazards la mort qu'õ nous refuse,
Et que d'un trait perçant le fer officieux
Ruine d'un Tyran le present odieux.
Pendant que la discorde en ces lieux allumée
Répand déja bien loin sa flame, ou sa fumée;
Qu'elle jette l'effroy parmy les Regions,
Pompée en mesme temps grossit ses Legions;
Destine au premier jour l'essay de leur vaillance,
Et tâche à les remplir d'une masle assurance.
Terreur des Factieux, Romains, dont le Sanat
A fait l'appuy des Loix & l'espoir de l'Estat,
Vous; que n'engage point aux travaux de la Guerre
Un interest privé, mais celuy de la Terre,
Preparez cette ardeur, que je lis dans vos yeux,
A dompter la Revolte & seconder les Dieux.
Souffrir la Tyrannie & suspendre sa peine,
C'est tremper dans son crime & soûtenir sa haine.
Déja les Factieux sément confusément
Le carnage, l'opprobe, & le saccagement;
Grâce à leur cruauté, les premieres tempestes
Qu'enfante la Discorde, ont fondu sur nos testes:
Son crime est leur ouvrage, & j'offre sans remors
Mon bras, & ma fortune à punir leurs efforts.
Ouy, Guerrier aveuglé, puisque tu suis la trace
De ce monstre, dont Rome a terrassé l'audace,

Que de Catilina tu formes les souhaits,
Ie garde mesme peine à de mesmes forfaits.
Au lieu que ton Destin veut te joindre aux Camilles,
T'unir aux Scipions, t'adjoûter aux Emiles,
Marius & Cina, l'exemple des Tyrans,
Ont pour toy plus d'éclat & des charmes grands.
L'aveugle ambition de ton ame perfide
Rapelle des Enfers & Carbon & Lepide,
Tu fais revivre en toy leur tyrannique effort,
Mais en voyant leur vie, envisage leur mort;
Ou, si tu veux qu'icy ma colere s'explique,
Leur supplice pour toy n'a rien d'assez tragique:
Pleust au Ciel que Crassus au gré de ses desseins
Eust subjugué le Parthe & reveu ses Romains,
Que mesurant ta peine à ta rage effrenée
Du sort de Spartacus il fist ta destinée.
Ouy, je pleins ma vaillance, & rougis que mon bras
Esgale ton supplice à de justes combats;
Toutesfois, si le Ciel t'adjoûte à mes conquestes,
Mon ame est resoluë & mes armes sont prestes.
Ne me reproche point le nombre de mes ans,
Ce bras foudroye encor l'audace des Tyrans,
Et pendant qu'un soldat commande ton Armée,
Rome sous un vieux Chef n'est pas moins animée;
Ce cœur pour qui le calme a de justes attraits,
Sçaura souffrir la Guerre, aussi bien que la Paix.
Vous le sçavez, Romains, & jusqu'où la Victoire
Au gré d'un Estat libre a fait monter ma Gloire;
Vos faveurs n'ont laissé rien au dessus de moy,
Que le tiltre odieux de Tyran & de Roy.
Qui veut sur ma grandeur voir la sienne élevée,
Ne se contente pas d'une grandeur privée,
Et qui plus loin que moy veut porter ses projets,
Vous met déja peut-estre au rang de ses Sujets.

Mais pourquoy retracer icy ma renommée,
Puiſque des Conquerans compoſent noſtre Armée ?
Les Conſuls avec nous affrontent les hazards,
Le ſan[illegible]Patricien eſt ſous nos eſtendars,
Ro[illegible]dans noſtre Camp, & ſoûtient ſa querelle,
Qu'o[illegible] donc pretendre un Factieux ſur elle ?
Par quel injuſte arreſt des Aſtres ennemis
Verra-t-il Rome eſclave & le Senat ſoûmis ?
Non, Deſtin, tu n'es pas ou de bronze ou de roche,
Si ſtupide à la honte & ſi ſourd au reproche.
Quoy, ſa Gaule vaincuë & ſes progrez ſi lens
Font-ils de ſa fierté les tranſports violens ?
De deux Luſtres entiers cét incertain ouvrage
Pourroit-il à ce point revolter ſon courage ?
Apres avoir fait voir ſur les rives du Rhein
Du trouble & des frayeurs dans le cœur d'un Romain,
Fait voir à l'Ocean ſa honte & ſes baſſeſſes,
Quel charme aſſez puiſſant diſſipe ſes foibleſſes ?
Peut-eſtre ce grand bruit, qu'épand ſa cruauté,
En deſertant la Ville, échauffe ſa fierté,
Mais, cœur preſomptueux, ton audace eſt trompée;
On ne fuit point Ceſar, mais chacun fuit Pompée,
Chacun fuit ce Vainqueur de la Terre & des Eaux,
Qui fait briller ſa gloire où brillent ſes drapeaux.
A peine de la nuit l'inégale Courriere
Avoit fourny deux fois une meſme carriere,
Que de honte & de fers les Pyrates chargez,
Ie rendis la Mer libre & tous ſes Dieux vangez.
Le Monarque de Pont preſſé de ma vaillance
Dans ſa mort ſeulement chercha ſon aſſurance:
Partiſan de ma gloire & de mes hauts deſſeins,
Pour moy, cōtre ſoy-meſme arma ſes propres mains,
Avec moy la Victoire a parcouru la Terre,
Moiſſonné des lauriers, où j'ay porté la guerre,

Et les Climats brûlans, & les Climats glacez
Ont veu sous mes efforts des trônes renversez.
On me craint au Couchant, on me craint sous l'A
Sous moy l'Ibere tremble, & l'Arabe m'a
En vain la Palestine arma contre mon br
La puissance d'un Dieu, qu'elle ne connoist pas;
J'ay reduit la Colchide & domté les Sophenes,
L'Armenie a fléchy sous les Aigles Romaines;
Les voisins de Taurus, les Cappadociens,
Parlent de ma victoire en montrant leurs liens.
Que reste-t-il, Cesar à tes bras inutiles,
Que la honte & l'horreur des discordes civiles?
Ce discours impréveu ne met point dans les cœu
Cét éclatant courroux qui promet les vainqueurs;
Du combat projetté les sanglantes images
Intimident leur zele, & glacent leurs courages.
Le Chef appercevant le trouble des Soldats,
Tourne soudain ailleurs sa pensée & ses pas,
N'expose point le sort de ces Troupes émeuës,
De qui Jule triomphe, avant qu'il les ait veuës.
Comme un Taureau vaincu dans les premiers assa
Se bannit à l'instant d'avecque les troupeaux,
Va cacher ses regrets dans les bois les plus mornes
Et fait contre les troncs l'épreuve de ses cornes:
Puis ayant à son gré ralumé sa chaleur,
Ayant remis sa teste & forcé sa douleur,
Plus fier qu'auparavant il rentre aux pâturages,
Entraisnent les troupeaux & preside aux boccages.
Ainsi le grand Pompée instruit de ses Destins
Dans Brindes va cacher l'opprobre des Latins,
Attendre un ascendant plus propice à ses armes,
Et de ses Legions dissiper les alarmes.
Jadis ce Port fameux, ce tranquille sejour,
Fut des Peuples de Crete & l'azile & l'amour,

Aprés qu'un Vaisseau Grec & sa voile changée
Eut asseuré leur fuite en abusant Egée.
C'est là qu'un bras de terre alongé dans les eaux,
De sa pointe entr'ouverte embrasse les vaisseaux,
Et se voit commandé des sourcilleuses roches
D'une Isle, qui des vents repousse les approches,
D'un & d'autre costé de superbes rochers
Rompent la vague émeuë & couvrent les Nochers.
De ce Havre, les Mers s'ouvrent à l'Hesperie,
Et celle de Corcyre, & celle d'Illyrie:
Il est heureux espoir des tristes Matelots,
Quand le fier Adria soûleve tous ses flots,
Quand Ceraune battu du vent & de la foudre
Voit sa teste brisée, & ses roches en poudre,
Ou quand l'onde agitée & la Mer en fureur
Couvre Sason d'écume & ses rives d'horreur.
Donc voyant que la crainte asservit l'Hesperie,
Que des Monts spacieux luy ferment l'Iberie,
Ce sage infortuné choisit de ses Enfans
Celuy qui joint l'adresse à la vigueur des ans;
Va, dit-il, va par tout ou ma vaillance éclate,
Voy les rives du Nil & celles de l'Euphrate,
Va, jusqu'où de ce bras l'effort victorieux
A rendu Rome illustre & mon nom glorieux,
Arme le Roy d'Egypte, échauffe son audace,
Encourage Tygrane & réveille Pharnace;
Voy les Ciliciens errans de toutes parts,
Et rengage à la Mer ses Corsaires épars,
Sollicite le Pont, parcours la Bithinie,
Interesse pour nous l'une & l'autre Armenie,
Assure toy Colchos, mesle à nos differens
Le Palus Meotide & les Monts Riphéens:
Enfin toute l'Asie ou me craint, ou m'adore,
Et mon Nom te répond des Climats de l'Aurore:

Releve ces Guerriers que j'avois terrassez,
Et remets dans mon Camp mes Triomphes passe
Vous, qui tenez en main le timon de l'Empire,
Consuls, traversez l'onde, & passez en Epire;
Pendant que la saison de glace & de frimats
Suspendra la revolte & ses fiers attentats,
Voyez la Grece entiere, animez ses Provinces,
Et gagnez à l'Estat leurs Peuples & leurs Princes.
Il parla de la sorte, & soudain ces Heros
Esquippent leurs vaisseaux & montent sur les flots.
Mais Cesar ennemy du calme & du silence,
Ne trouvant son repos que dans sa violence,
Tâche d'oster aux Dieux, qui flattent son ardeur,
Le temps de retracter l'arrest de sa Grandeur.
Il suit ses Ennemis, il traverse leurs fuites,
Tant de murs démolis, tant de places reduites,
Rome mesme exposée à ses premiers assauts,
N'est pas encore un prix digne de ses travaux:
Donner un Souverain à cette Souveraine,
N'offre pas à ses voeux une gloire assez pleine,
Et se rendre en un jour le plus grand des Humains
Luy semble estre un ouvrage indigne de ses mains.
Sa valeur n'a rien fait au gré de sa colere,
Tant qu'il luy reste encor quelque progrez à faire;
L'Ausonie a par tout fait joug à ses efforts,
Mais il void que Pompée en tient les derniers bord
Il ose en accuser les Dieux & sa Fortune,
Et se pleint qu'à deux Chefs l'Ausonie est commu
O que de soins divers provoquent son ennuy!
Il ne peut voir son Gendre, ou prés, ou loin de l
Et de ce grand Objet, que cherche sa vengeance,
Le sejour l'importune, & la fuite l'offence.
De peur que ce Rival au milieu de la mer
Ne s'assure un azyle, il pense la fermer,

Eslever une digue au travers de ses ondes,
Et combler de rochers ses cavernes profondes;
Aussi bien qu'à la Terre, il veut donner aux Eaux
Un nouveau Souverain & des ordres nouveaux:
Mais il perd ses efforts, les flots insatiables
Devorent les Rochers & les mélent aux sables.
Ainsi du Mont Gaurus le front audacieux
Sous l'Averne perdoit son débris spacieux:
Ainsi la Mer Egée au fond de ses abysmes,
Ou d'Erix, ou d'Athos engloutiroit les cimes.
Rien n'étonne Cesar & rien ne le surprend,
Moins son orgueil succede & plus il entreprend:
Donc voyant que la Mer ensevelit les marbres,
Il abat des forests, il enchaîne des arbres,
Fait des ponts spacieux de troncs entrelassez,
Dont le Havre est couvert & les flots embrassez:
Il construit sur les eaux des machines tremblantes;
Des bastions flotans, & des tours chancelantes.
Autresfois du Persan l'étonnant appareil
Sur les eaux d'Hellespont fit un chemin pareil;
Ioignit Abyde à Seste, & l'Europe à l'Asie,
Du Démon de la Mer picqua la jalousie,
Et couvrant de vaisseaux la surface des flots,
Sembla porter ses masts à la cime d'Athos,
A la fierté des vents opposa des cordages,
Deffia la tourmente, & brava les orages.
Du grand Pompée alors les yeux sont estonnez
De voir l'onde captive & les flots enchaînez:
Mais ce sage Heros commande à son courage
De briser cette chaisne & d'ouvrir le passage;
Souvent plusieurs vaisseaux cinglãt en mesme temps
Par un juste concours de la rame & des vents,
Et d'un choc furieux enfonçant les machines,
En ont parmy la vague épandu les ruïnes:

Des bords & du tillac sur ces murs chancelants
Souvent on a lancé des javelots brûlants.
Enfin le port ouvert, la fuite est projettée,
L'ordre en est concerté, l'heure en est arrestée,
Cependant on prescrit le silence aux Nochers,
Les fifres, les clerons n'osent troubler les airs,
Esmouvoir l'Ennemy dans ses proches demeures,
Ou relever la garde & partager les heures;
On void dedans la Ville, on voit dessus les flots,
Parmy l'empressement l'image du repos.
Déja l'Astre du jour proche de sa naissance
Alloit de ses ardeurs échauffer la Balance;
Quand Pompée embarqué cherche avec ses Roma
Sur un fier Element des Destins plus humains;
Il fuit dans le silence, & ses Troupes craintives
D'inutiles clameurs n'alarment point les rives,
Par des cris mutuels ils ne s'excitent pas
Quand ils arrachent l'ancre ou redressent les ma
Et d'un ton gemissant ne charment point leurs pe
En déployant la voile ou courbant les antennes.
Le Chef pousse des voeux dans le vague des airs
Capables d'attendrir la bronze & les rochers.
Destin, puisque ton bras soûtient la Tyrannie,
Puisque tu me deffends de garder l'Ausonie,
Souffre que je la perde, & sensible à mes pleurs
Ne force point mes yeux d'éclairer ses mal-heur
A peine du Destin sa voix est écoutée,
Le murmure des vents & la vague agitée
Trahissent sa retraite, & les cables tendus
Font par tout raisonner des sifflemens aigus.
Brindes en mesme temps ouvre toutes ses por
Et reçoit dans ses murs Cesar & ses Cohortes,
Accommodant son zele aux changemens du So
Quitte le moins heureux & se donne au plus for

Mais Cesar sent bien-tost évanoüir sa joye,
Lors que l'onde & les vents luy ravissent sa proye ;
Pour luy le grand Pompée interdit & fuyant
Ne semble pas encor un trophée assez grand
Et la terreur qu'il donne au vainqueur de l'Asie
Ne fait pas dans son cœur mourir la jalousie ?
Enfin las d'outrager & les vents & les flots,
Las de leur commander qu'ils rendent ce Heros,
Il s'anime, il s'empresse, il parcourt le rivage,
Et d'un œil furieux cherche où vomir sa rage.
Au point que du canal de ce Havre fameux
Les navires montant sur les flots écumeux,
Déja prenoient le large en une mer plus grande,
Deux cedent au pouvoir du sort, qui les commande,
S'arreste au passage, & deviennent pour tous
L'objet trop racourcy d'un trop vaste couroux ;
La flote est plus heureuse, & sa fuite couverte
La ravit, ou du moins la differe à sa perte.
Ainsi dans les vieux temps la trouppe de Iason
Brûlant de conquerir la fameuse toison,
Et la terre au travers des ondes mutinées
D'un choc impetueux poussant les Cyanées ;
Ce bruit fut seulement la terreur des Nochers,
Et la pourpre d'Argos le butin des rochers:
La fiere Symplegade en fermant ces deux crimes
Engloutit seulement les vents & les abysmes,
Déja le Dieu du Iour dans son char lumineux
Rapportoit aux humains ses clartez & ses feux,
Et des premiers rayons versez dans sa carriere
Ostoit à ses enfans leur flame & leur lumiere:
Déja tous ces flambeaux mouroient de toutes parts ;
La Pleïade étonnée abaissoit ses regards,
Et sous un feu trop pur l'Ourse défigurée
Reprenoit la couleur de la voûte azurée.]

Déja tu sillonnois la surface des flots,
Illustre Mal-heureux, infortuné Heros,
Tu cherchois un azile au milieu des tempestes,
Dont tu fis autrefois le champ de tes conquestes,
Tous les Dieux de la Mer palissent de frayeur,
De voir un Fugitif dans son Liberateur,
Tant de Sceptres brisez, tant d'Hydres étouffées
Ont laissé ta Fortune & finy tes trophées.
Avec toy ta Famille au travers des dangers
Va porter sa disgrace en des bords étrangers:
Mais malgré la licence & le couroux des Astres,
Glorieux dans ta fuite, & grand dans tes desastres;
Tu vois que le Romain souple à tes volontez,
S'attache à ta fortune, & marche à tes costez.
Que dis-je, toutefois? cette escorte celebre,
Cette suitte nombreuse est ta pompe funebre:
Avec cét appareil tu ne vas que chercher
Le fer d'un Parricide & les feux d'un bucher;
Non que ta cendre illustre abhorre ta Patrie,
Mais le Ciel étonné pardonne à l'Hesperie,
Et sur les tristes bords des barbares climats
Le Destin va cacher son crime & ton trépas.

FIN DU II. LIVRE.


S·PQR



LA PHARSALE DE LVCAIN, OU LES GVERRES CIVILES DE CESAR ET DE POMPE'E. EN VERS FRANCOIS.

LIVRE TROISIE'ME.

AUssi-tost que la rame & les voiles enflées
Ont porté les Vaisseaux sur les plaines salées,
Les nochers secondãt l'assistãce des Dieux
Tournent vers l'Ionie & le coeur & les yeux:
Mais le Chef plus atteint des maux de sa Patrie,
L'esprit chargé d'ennuis, l'ame toute attendrie,
Renvoye à tous momens des souhaits superflus
Vers ces bords mal-heureux qu'il ne reverra plus.


S.P.Q.R



LA PHARSALE DE LVCAIN, OU LES GVERRES CIVILES DE CESAR ET DE POMPE'E.

EN VERS FRANÇOIS.

LIVRE TROISIE'ME.

Ussi-tost que la rame & les voiles enflées
Ont porté les Vaisseaux sur les plaines salées,
Les nochers secondãt l'assistãce des Dieux
...nt vers l'Ionie & le cœur & les yeux:
... le Chef plus atteint des maux de sa Patrie,
...it chargé d'ennuis, l'ame toute attendrie,
...oye à tous momens des souhaits superflus
...es bords mal-heureux qu'il ne reverra plus.

Il voit en soûpirant leurs montagnes chenuës,
Et le front des côtaux se perdre dans les nuës :
Ces champs infortunez, ces steriles rochers
Semblent en s'éloignant luy devenir plus chers ;
Et lors qu'il ne voit plus de porte ny de rivage,
De toute l'Ausonie il se repeint l'image.
Pendant que son esprit entretient sa douleur,
S'exagere sa peine & grossit son mal-heur,
Il semble qu'abaissant ses paupieres lassées
Il va tromper ses maux & charmer ses pensées :
Mais, sommeil trop cruël & dont les noirs pavots
Inspirent l'épouvante au milieu du repos !
Il croit voir à l'instant le Soleil qui se couvre,
Le Ciel qui s'épaissit, la Terre qui s'entrouvre,
Julie environnée & de feux & de fers,
Qui perce le Chaos & revient des Enfers.
Indigne Espoux, dit elle, autant qu'indigne Gendre,
Sont-ce-là les devoirs que tu rends à ma cendre ?
Ma mort a donc produit vos civils mouvemens ;
Le feu de mon Bucher ces noirs embrazemens,
Ou plustost ton coeur l'ambition cruelle
Fait d'une Ombre innocente une Ombre criminelle.
Va, va, cruel Epoux, tes destins sont changez,
Ton audace abatuë, & mes Manes vangez ;
I'ay veu, j'ay veu déja les fieres Eumenides,
Espancher leur poison sur vos armes perfides,
Et de leurs noirs brandons distiller dans les coeurs
Des troubles effrayans & de sombres terreurs.
Cent instrumens nouveaux de cét nouveau supplice
Sur les rives du Styx attendent tes complices,
L'appareil menaçant des flames & des fers
Estonne les Demons & lasse les Enfers.
O que de sang versé ! que de [illegible] coupées !
Que de crimes perdus ! que de fureurs trompées !

Helas! tant qu'un beau feu cõsumoit nos deux cœurs,
Tes armes effaçoient les plus fameux vainqueurs:
Mais les Cieux t'ont puny, leur puissance jalouse
A changé ta fortune en changeant ton épouse:
Et cet indigne objet de ta nouvelle ardeur,
En profanant ta couche a détruit ta grandeur;
Toûjours dans ses amours funestement trompée,
Bien-tost à son Crassus elle égale Pompée.
Qu'au milieu du repos, qu'au milieu des combats,
Que par tout on la voye attachée à tes pas,
Pourveu que du sommeil l'industrie odieuse
Te retrace toûjours mon Ombre furieuse,
Et qu'aux honteux projets de vos lâches amours
Ie ravisse les nuits & mon Pere les jours.
L'oubly qu'on boit là bas sur un sombre rivage,
Dans mon esprit jaloux pardonne à ton image:
Ce portrait odieux redouble mes mal-heurs,
Mais les Dieux m'ont permis de vãger mes douleurs,
D'aller dans les combats te forcer à reprendre
Ces tiltres profanez & d'Epoux & de Gendre,
D'irriter tes remors, de déchirer ton cœur,
Et t'arracher les noms de Grand & de Vainqueur.
Ouy, ne t'abuse pas, c'est en vain que tu penses
Qu'un fer injurieux tranche nos alliances;
Ie veux, je veux, cruel, joüir de ton courroux,
Et les troubles civils te feront mon Espoux.
A cet affreux discours cette Ombre menaçante
Fuit, & laisse à Pompée une vive épouvante:
Mais ce ferme courage étouffe à son réveil
Les troubles de la nuit & l'horreur du sommeil:
Que ce triste Phantôme ou l'instruise ou l'abuse,
A ces basses frayeurs son grand cœur se refuse;
Et lors que tous les Dieux présagent son trépas,
Il comprend leur menace & ne s'en émeut pas.

Pourquoy trembler, dit-il? la Parque seiche & blême
Ne laisse rien de nous, ou n'est rien elle-mesme,
Et ses traits fortunez plûtost que rigoureux
Ou font mourir tout l'hôme, ou le fôt plus heureux.
Déja le Soleil pâle au bout de sa carriere
Noyoit sous l'Ocean sa flame & sa lumiere,
Et montroit seulement d'un feu tout languissant,
Autant que sa Rivale en montre en son Croissant,
Déja d'un beau climat la rive desirée
Offroit aux Latiens une facile entrée;
On abaisse la voile, on abaisse les masts,
On gagne le rivage à la force des bras,
Et l'on saluë enfin cette fatale terre
Que le Ciel abandonne aux fureurs de la guerre.

Cette reflexion sent un peu la philosophie d'Epicure.

Cesar voyant ainsi les Romains exilez,
Ses projets en desordre, & ses vœux reculez,
Voyant que la terreur qu'il a par tout semée
N'a laissé rien à faire à sa haine enflamée,
Qu'on a trop-tost ployé sous sa premiere ardeur,
Ne peut goûter sa gloire ou sentir sa grandeur;
Le bruit de son courroux, l'éclat de sa vengeance,
Retarde ses progrez autant qu'il les avance,
Et sa rapidité qu'il n'a pû retenir,
A transporté la guerre en pensant la finir.
Vainqueur précipité, suspens ton allegresse,
Va chercher l'Ausonie au milieu de la Grece,
Va trouver dans son Camp, ou porter les dangers,
Et vaincre ta Patrie en des bords étrangers.

Donc ayant accusé le bon-heur de ses armes,
Ayant de son Rival condamné les alarmes,
Il impose silence à ses boüillants projets,
Et redonne à l'Estat l'image de la Paix.
Pour s'acquerir les cœurs & vaincre leur colere,
Il fait d'un factieux un Maistre populaire?

Instruit que l'abondance en la main des Vainqueurs
A des liens secrets qui captivent les cœurs ;
Qu'au seul respect alors le Peuple s'entr'exhorte
Et ne sent point le joug ny la chaîne qu'il porte,
Que les loix de la faim bravent toutes les loix,
Révoltent les Citez & détrônent les Rois,
Il veut aux yeux de Rome étaler l'abondance,
S'assujettir les cœurs en charmant leur souffrance,
Et sur le vain éclat de ces empressemens
Assurer sa grandeur & leurs abaissemens ;
Il veut que Curion transporte dans la Ville
Les riches magazins que garde la Sicile,
Que pour luy la Sardaigne épuisant ses tresors
De ses larges moissons enrichisse nos bords.
Sous un Ciel bien-heureux ces Provinces fecondes
Chargeant de leurs presens le vaste sein des ondes,
Fournissent au besoin des Peuples éloignez
Le fidelle tribut de leurs champs fortunez.
Au prix de leur terroir les campagnes du Phare,
Les plaines de Memphis sont un climat avare,
Et les bords Libiens mouillez des Aquilons
Iamais de tant d'espics n'ont paré leurs sillons.
A ces soins decevants d'une bonté cruelle
Cesar adjoûte encore une feinte nouvelle,
Desarme ses Soldats, prend un air plus humain,
Et marche enfin vers Rome vers en Cioyen Romain.
O guerrier aveuglé, si la gloire solidet
Eust piqué ta vaillance & t'eust servy de guide,
Si vainqueur seulement du Rhein & des Gaulois
Tu venois recevoir le prix de tes exploits,
Montrer à tous les yeux sur un char de Victoire,
Un Heros triomphant & couronné de gloire,
Traisner pompeusement des Princes enchaisnez,
L'Ocean dans les fers, & ses flots étonnez,

Quelle vive allegresse & quels visibles charmes
Semeroit dans nos cœurs le succez de tes armes ?
Quelle seroit ta joye en ce jour precieux
De briller à nostre ame aussi bien qu'à nos yeux ?
Sur tout, sur tout tu perds ce riche diadéme
Que la vertu poursuit & se donne elle-mesme,
Ce triomphe caché qui se fait dans le cœur,
Et le plus digne prix que cherche la valeur.
L'amour d'un faux honneur a fait mourir ta gloire,
Pour avoir trop vaincu tu détruis ta victoire,
Et ton ame renonce aux plus nobles transports,
Pour se donner en proye à de cuisans remors.
Mais puisqu'à ton humeur & vaine & factieuse
La gloire des Tyrans est la plus precieuse,
Certes un beau succez couronne ta fureur,
Cesar tout desarmé séme de la terreur,
Tout tremble à ton aspect, en veux-tu plus encore?
On te hait en tous lieux, en tous lieux on t'abhorre,
Et de ce noir plaisir ton esprit tout charmé
Ne le changeroit pas au plaisir d'estre aimé.
Déja hastant sa course & volant d'allegresse
Cesar avoit d'Anxur franchy la forteresse,
Veu la route Appienne & ses vastes marests,
Traversé d'Artemis les épaisses forests,
Parcouru les chemins de Dianne Aricine,
Et celuy qui montre Albe à la Pourpre Latine :
Alors il voit de loin l'objet de ses souhaits,
Le prix de sa fureur, l'espoir de ses forfaits,
Il voit confusément d'une superbe roche
Cette Rome qu'il domte avant qu'il en approche,
Qu'aprés dix ans d'absence & de travaux guerriers
Il vient charger de fers au lieu de ses lauriers ;
A ce premier aspect une pitié legere
Sollicite son ame & combat sa colere,

Vne ſombre tendreſſe, un remords languiſſant
Fait contre ſon orgueil un effort impuiſſant:
Mais ces prompts mouvemens qu'inſpire la nature,
Luy deviennent bien-toſt une foible impoſture,
Bien-toſt ſa paſſion perſuade à ſon cœur
Que des fers ſont bien doux ſous un ſi doux vain-
(queur.
Sieges des Dieux, dit-il, Cité que je revere,
Ainſi donc tes Enfans s'enlevent à leur Mere?
Qui peut de ton Tyran réveiller la chaleur
Si tu n'es pas un prix digne de ſa valeur?
O Dieux! ſi ſous un Chef ſi foible & ſi timide
Le Deſtin contre Rome euſt armé l'Arſacide,
Si l'on euſt veu ſur toy fondre de tous coſtez
Les Gelons furieux, les Daces irritez,
Les forces du Sarmate & de la Pannonie,
Que devenoit alors & Rome & l'auſonie?
Les Cieux t'ont épargné de cruels châtimens,
De ne t'abandonner qu'aux civils mouvemens.
Ce vainqueur auſſi-toſt entrant dans ſes murailles,
Porte à tous la frayeur juſqu'au fonds des entrailles,
Sous un air déguiſé chacun void ſa rigueur,
Et dans ſon Citoyen abhorre ſon Vainqueur;
On croit qu'il doit uſer du cruel droit des armes,
Faire couler des flots & de ſang & de larmes,
Qu'il va porter la flame & le fer en tous lieux,
Et terraſſer enfin les Autels & les Dieux:
Voilà de quel effroy leurs ames ſont atteintes,
Et comme à ſa puiſſance ils meſurent leurs craintes.
Loin de luy rendre hommage & ployer les genoux
Pour racheter ſa haine & fléchir ſon courroux,
Loin de faire éclater une fauſſe allegreſſe,
Leurs viſages mourans trahiſſent leur détreſſe,
Au lieu de cris de joye & de ſoumiſſions,
Leur cœur ſuffit à peine à leurs averſions;

Ou plûtost leurs esprits occupez de leur crainte
Ne trouvent pas le temps de songer à la feinte,
Et mesme dans l'effroy dont il sont agitez,
Le dépit & la haine y sont mal écoutez.
Les foibles Senateurs, ces Vieillards inutiles
Que leur âge ravit au discordes civiles,
Se rendent au Senat, & sans ordre & sans choix
Font aux loix de Cesar ceder toutes les loix.
Ce saint lieu ne voit point son éclat ordinaire,
Ny les Sieges Sacrez la Pourpre consulaire;
Ce Palais profané ne voit point le Préteur
Estre d'un attentat l'organe ou le fauteur;
Cesar préside seul, il est seul toutes choses,
Ces Vieillards sont trãsis, & leurs bouches sõt closes,
Au seul soin de luy plaire ils donnẽt tous leurs soins,
Et d'une voix privée ils se font les témoins.
Qu'il veüille des Autels, qu'il veüille un Diadéme,
Qu'il prétende sur Rome un empire suprême,
Qu'il demande leur sang, leur suffrages sont prests,
Sa pensée est leur regle, & ses voeux leurs Arrests.
Faut-il, Rome faut-il que ton Tyran rougisse
Plûtost de te punir, que toy de ton supplice,
Que sa haine t'épargne & nose t'imposer
Des fers que tes enfans s'apprestoient à baiser.
Mais parmy la bassesse & la honte de Rome
La Liberté respire encore en un seul Homme,
Et ramassant sa force en ses derniers abois
A l'injuste puissance elle oppose ses droits.
Le hardy Metellus au point que les Cohortes
Du Temple de Saturne alloient forcer les portes,
Ioindre le sacrilege avecque l'attentat,
Et ravir lâchement les tresors de l'Estat,
Perce les Legions d'une course assurée,
De ce lieu precieux va deffendre l'entrée,

S'expose à tous les traits, se livre à tous les dards,
Tant l'amour des tresors méprise les hazards.
Le devoir opprimé, les loix dans le silence
Ne trouvent point de bras à vanger cette offence;
L'Or cette indigne amorce & ce honteux appas
De l'ame la plus vile & du cœur le plus bas,
Ce neant precieux, cette vapeur luisante
Réveille en un moment la valeur languissante.
Ce tribun transporté de zele & de couroux.
D'un superbe vainqueur sollicite les coups:
Sçache, sçache cruel, dit ce boüillant courage,
Qu'il faut m'ouvrir le flanc pour t'ouvrir le passage,
Qu'avant que d'enlever les tresors des Romains,
Il faut au sacrilege accoûtumer tes mains;
Il faut qu'à m'immoler ta vengeance s'appreste,
Et que d'un sang sacré tu baigne ta conqueste.
Mais certes autrefois ce pouvoir outragé
Vid sa honte lavée & son mepris vangé,
Et l'imprecation qu'il a jadis vomie,
Sacrifia Crassus à la force ennemie.
Ouy, je viens provoquer un trépas glorieux
Pour attirer sur toy la vengeance des Dieux;
Remply donc tes souhaits, & frappes si tu l'oses,
Ne souffre point d'obstacle à ce que tu proposes,
Ne crains point d'offencer les yeux de tes Soldats,
Ils sont accoûtumez à voir tes attentats,
Ne crains point que le peuple ose vanger ma perte,
Le bruit de tes forfaits rend la Ville deserte:
Ou si quelques remords r'allentit tes desseins,
Va chercher un butin plus digne de tes mains,
Il est d'heureux climats & de riches Provinces,
Va piller leurs tresors & détrôner leurs Princes,
Là tu peux t'enrichir, tu peux te couronner
Sans troubler cette paix que tu sembles donner,

Non, non, répond Cesar d'une voix dédaigneuse,
En vain tu viens chercher une mort precieuse,
En vain tu viens chercher ta gloire & ton mal-heur,
Il faut un sens plus noble à tenter ma valeur,
Il faut un plus beau crime à picquer mon audace.
Et déja ta bassesse a merité ta grace;
Sous moy la liberté n'a pas à succomber,
Un soûtien si honteux l'empesche de tomber;
Encor qu'à la pitié mon ame soit ouverte,
Un soûtien plus illustre eust pû haster sa perte,
Et ce noble trépas l'obscurciroit bien moins
Que ton zele impuissant, ou que tes foibles soins.
Le Tribun à ces mots plus fortement s'obstine
A deffendre l'Espargne, ou trouver sa ruine.
Cesar las de forcer son visage & son cœur,
Quitte le Citoyen & reprend le Vainqueur,
Et se donnant en proye au feu qui le maistrise,
Il veut tréper ses mains dans un sang qu'il méprise.
Alors Cotta s'avance, & contraint Metellus
D'arracher de son cœur des projets superflus;
La liberté, dit-il, sous le pouvoir suprême
Acheve de perir par la liberté mesme,
Au lieu que nos respects & nos soûmissions
En font revivre encor quelques foibles crayons.
Il n'est plus temps d'oser ce que ta valeur ose,
Ny de regler le poids du joug qu'on nous impose,
C'est redoubler des maux que tu veux appaiser,
Et rétressir nos fers en pensant les briser;
Trouve dans ta foiblesse, ou trouve en la contrainte
Le pardon de ta honte & celuy de ta crainte,
Enfin, apres que Rome a sceu tout supporter,
Ou qu'un noble interest l'instruise à resister,
Ou qu'apres tant d'affronts, apres tant de bassesses
Elle se laisse encore enlever ses richesses,

Les besoins de l'Estat qui suivent ces forfaits,
Touchent un peuple libre, & non pas des sujets.
Le Tribun s'apperçoit à cette remonstrance
Qu'il prodigue sa vie & perd sa resistance,
Il fait taire son zele, & souffre qu'à ses yeux
Cesar pille le Temple & méprise les Dieux.
En vain tant de Heros, tant de foudres de Guerre
Avoient grossy l'Espargne en subjugant la Terre,
Tout ce qu'avoient donné tant de fameux succez,
Le malheur de Philippe & celuy de Persez,
La dépoüille d'Afrique, & celle de Carthage,
Malgré toutes les loix devient son heritage.
C'est pour luy que Pirrhus en fuyant de nos bords
A son heureux Vainqueur laissa tous ses tresors,
C'est pour luy que Caton à la Chipre soûmise,
Enleva sa richesse avecque sa franchise,
Et que la Crete enfin, & ses peuples vaincus,
Virent leur opulence en proye à Metellus.
Mais, ô noire fierté dont cette ame est saisie!
Les travaux de Pompée & le butin d'Asie,
Cét or qu'en son besoin ont respecté ses mains,
Enrichit son Rival & détruit les Romains:
Tout est mis au pillage, & l'on voit un seul homme
Plus riche que l'Estat & plus puissant que Rome.
Déja du grand Pompée & les fameux exploits,
Et ce nom redouté qui fait trembler les Rois,
Qui jusques dans les Cieux porte la jalousie,
Rangeoient sous ses drapeaux & l'Europe & l'Asie.
Les Grecs, que leur devoir attache à ses Destins,
Font voir un prōpt renfort dans le camp des Latins.
Ce Mont toûjours propice à des vœux legitimes,
Le Parnasse pour eux deserte ses deux cimes.
Un respect genereux mesle dans leurs desseins
La jeunesse d'Epire & celle des Thebains.

Ce fleuve qui s'abysme & qui roule ses ondes,
Par des canaux obscurs & des routes profondes
Et qui sensible encore aux tourmens amoureux
Cherche dessous la mer un chemin ténebreux,
Tant qu'enfin renaissant il trouve en cette ruse
L'admirable secret de revoir Arethuse,
Alphée envoye au Camp & parmy les hazards,
Ces Athletes que Pise instruit aux jeux de Mars.
On voit abandonner aux Selliens antiques
Ces Chesnes éloquents, ces Arbres profetiques,
A qui le Ciel impose un silence odieux,
Et qui furent jadis l'organe de ses Dieux.
Athenes desertant ses murs & sa contrée
Fait voir peu de vaisseaux au Havre de Pyrée;
Mais cette Isle si chere au Dieu de l'Vnivers,
La Crete fait un corps de cent Peuples divers;
Au Golfe d'Adria l'Absirte tributaire,
A ce commun devoir n'ose pas se soustraire,
Et ceux qui du Penée occupent les deux bords
Préparent leur courage à des mesmes efforts.
C'est en ce lieu qu'Argo, cette Nef insolente,
Se commist la premiere avecque la tourmente;
Défia les Destins & fournit au trépas
Des traits que jusqu'alors il ne connoissoit pas.
Pholoé voit partir ces redoutables Freres
Que la Fable a mélez de deux formes contraires.
On quitte la Mysie, on quitte Pitané,
Les rives de Sarymon & les champs de Coné,
Celene qui gemist, Celene qui conserve
Vne secrete horreur pour les dons de Minerve;
Et qui de son Marsie envisageant le sort
Donne encore des pleurs à sa honteuse mort.
Les Richesses de l'Herme & celles du Pactole (vole
N'empeschent point qu'au choc tout leur peuple n'y

Tout le choix d'Ilium se joignant aux Latins,
Dans ce camp malheureux porte ses noirs Destins,
Et Cesar que la Fable a fait naistre de Iule,
Ne méle point de glace à l'ardeur qui les brûle.
Aussi-tost la Syrie encourage aux combats
La Milice de Gaze & celle de Damas,
L'Iduméen n'a plus de momens qui soient calmes,
Ailleurs qu'en Idumée il veut cœuillir des Palmes,
On dépeuple Ninive, on laisse à l'abandon
Et la Pourpre de Tyr & celle de Sydon,
Et du Phenicien le beau zele s'offence
Qu'il luy faille un exemple à hâter sa vaillance;
C'est de luy que nous vient cet art ingenieux
De peindre la parole & de parler aux yeux,
Et par les traits divers des figures tracées
Donner de la couleur & du corps aux pensées.
Memphis auparavant sur de rudes metaux
Donnoit à ses secrets l'air de ses animaux,
Et des Lyons sans ame, ou des Aigles müettes,
De ses conceptions estoient les interpretes.
Les murailles de Tarse & les champs de Taurus
Redemandent leur peuple & ne l'obtiennent plus;
Les forts Ciliciens, jadis lâches Corsaires,
Au port de Coricie équippent leurs Galeres,
Ils font voir au port d'Ege, à l'abry des rochers,
Des vaisseaux innocens & de justes Nochers,
Et tant de regions qu'engage l'Ausonie,
Attirent aussi-tost l'une & l'autre Armenie.
Le bruit d'un armement si pompeux & si grand,
Sollicite l'ardeur des Peuples du Levant.
Ce fleuve audacieux dont la source feconde
Contre le jour naissant ose rouler son onde,
Dont la vague rapide, & le lit spacieux
Du Pelléen superbe épouvanta les yeux,

Et fist voir à ce cœur transporté d'arrogance,
Qu'il ne faloit qu'un monde à lasser sa vaillance.
Le Gange reveré dans la suite des temps,
Va perdre ses voisins, & perdre leur encens.
L'Inde où jette l'Hydaspe une vague assez forte,
Sans luy faire sentir le tribut qu'il luy porte,
Ne voit plus sur ses bords ces jeunes vagabonds
Qui pilloient la douceur de ses Roseaux seconds,
Ny ceux qui font floter sur leurs vestes superbes,
Des cheveux abreuvez de la liqueur des herbes,
Ny ces cœurs possedez d'un chagrin genereux,
Qui dressent leur bucher & meurent dans ses feux,
Qui tranchent leurs destins, & se rendent eux-mesmes
Et les derniers honneurs & les devoirs suprêmes,
Trop heureux dans leurs maux de ne remettre pas
Aux caprices du sort le choix de leur trépas,
De pouvoir faire aux Dieux ce libre sacrifice,
Et de donner leur vie avant qu'on la ravisse.
Vous, que le Sort attache à de cuisans sablons,
Arabes, vous plantez ailleurs vos Pavillons:
Vous, à qui des brasiers consument les entrailles,
Noirs Ethiopiens, vous courez aux batailles,
Et par un air hideux & de sombres couleurs
Vous étonnez les yeux aussi bien que les cœurs.
On voit les Nazamons, on voit les Garamantes
Sortir en mesme temps de leurs plaines brûlantes,
Et du Temple d'Ammon jusqu'aux roches d'Atlas
On arme la Lybie & l'on vole aux combats;
On voit abandonner ces campagnes fecondes
Que le Tygre & l'Euphrate arrousent de leurs ondes.
Nez de la mesme source, apres de longs détours
Ils n'ont qu'un mesme lit en achevant leur cours,
Au point que l'un & l'autre en une large couche
Confondent le Tribut de leur vague farouche,

On doute en ce moment de leur confusion,
Qui des deux va garder ou va perdre son nom.
Tant que de son Rival l'Euphrate se separe,
Il fait ce que le Nil fait aux plaines du Phare,
Mais le Tygre soûmis à de contraires loix
S'abysme pour renaistre une seconde fois,
Et retenant long-temps son onde emprisonnée
A se remonstre enfin à la Perse étonnée.
Le Parthe envisageant le trouble des Romains,
Dans la neutralité tient son cœur & ses mains,
Ravy d'avoir commis les deux Chefs d'Hesperie
Il veut en liberté joüir de leur furie.
Mais le Scythe farouche empoisonnant ses dards
Vient partager au camp la gloire & les hazards,
Et met sous ses drapeaux avec la Scythonie
Les Sauvages de Bactre & ceux de l'Hircanie.
Là, quand le sang humain fume sur les Autels
On prétend s'acquerir le cœur des immortels,
Se purger dans le crime & dans la violence,
Et par la cruauté meriter leur clemence,
Comme si les forfaits les plus noirs d'icy bas
Estoient un sacrifice à desarmer leur bras.
Ces Barbares qu'exerce une contrée ingrate,
Le Dace, le Gelon, le Mosque, le Sarmate,
Le cruel Massagete & le fort Arien,
Par crainte ou par devoir portent l'Hesperien.
Ce fleuve qui distingue & l'Europe & l'Asie,
Autheur de leur concorde & de leur jalousie,
Qui d'un cours tortueux serpentant dans son lit,
Tantost élargit l'une & tantost létressit,
Le fameux Tanaïs coulant des monts Riphées
Voit d'une mesme ardeur ses rives échauffées.
Enfin où l'Ocean, peu jaloux de ses droits,
Gémit dans la contrainte une quatriéme fois,

Et d'un nouveau détroit souffrant la tyrannie;
Voit son onde captive & sa fierté punie.
On s'agite, on s'empresse, on fait de toutes parts
Reforger les épieux & retremper les dards.
Jamais quand de Cyrus la vangeance hardie
Alla porter la guerre au Tyran de Lydie,
Iamais quand le Persan sur de vastes guerets
Sceut le nombre des Siens par le nombre des traits,
Ny quand le Grec armé d'une juste colere
Vangea l'inquietude & les amours d'un Frere,
On ne vid dans un camp tant de Rois ny d'Estats,
Et jamais sous un chef on ne mist tant de bras.
Cent Peuples differents d'habit & de visage,
De conduite & de loix, & de moeurs & de langage
Servent le grand Pompée, & donnent aux Latins
De fameux compagnons de leurs mauvais destins.
Ces Dieux mal éclairez qui reglent les batailles,
Dressent à ce Heros d'illustres funerailles;
En abaissant sa gloire & trompant sa valeur
Ils donnent pour le moins du lustre à son mal-heur;
Et semblent n'oser pas détruire un si grand homme,
Sans que le Monde entier succombe avecque Rome.
Ainsi l'heureux Cesar, pour vaincre l'Univers,
N'a point à parcourir tous ses climats divers,
Et des Dieux empressez la faveur liberale
Luy donne l'Univers dans les champs de Pharsale.

Apres qu'il eut pillé l'Espargne des Romains
Il vole en temeraire à de nouveaux desseins,
D'une course rapide il franchit les montagnes,
Et sous ses Escadrons fait gemir les campagnes;
Au seul bruit de sa marche on voit de tous costez
Flechir les Nations & ployer les Citez:
Mais lors qu'on voit par tout ces exẽples de crainte,
Marseille ny ses Grecs n'en souffrent point l'atteinte.

Au lieu de se ranger du party des destins,
Qui flatent l'insolence & servent les mutins,
Elle ose estre équitable, elle ose estre fidelle,
Et braver le peril qui vient fondre sur elle,
Ce Peuple toutesfois appelle à son secours
La grave remonstrance & les pressants discours,
Et pour fléchir l'orgueil de ce boüillant courage
Il se pare d'Olive & luy tient ce langage.
Si l'Histoire, dit-il, & ses vieux monumens,
Des siecles escoulez sont les vrais truchemens,
Quand Rome aux bouts du Monde a cherché la vic-
Marseille & ses enfans ont eu part à sa gloire, (toire,
Et si tu veux porter jusqu'aux derniers climats
L'ardeur de tout courage & l'effort de ton bras,
Si tu répans ailleurs le trouble & le ravage,
Ils t'offriront encor leur bras & leur courage ;
Mais puisque Rome panche à d'injustes projets,
Que dans ses Citoyens elle veut des Sujets,
Que l'horreur, que la haine accompagne ses armes,
Nous n'y pouvons méler que d'impuissantes larmes,
Ou du moins dans le cours d'un temps si rigoureux
Marseille est seulement ouverte aux mal-heureux.
Certes si les Titans, ces enfans de la terre,
Avoient fâché le Dieu qui porte le Tonnere,
Ou si les factions se glissoient dans les Cieux,
Et contre les Dieux mesme avoient armé les Dieux,
Mortels trop impuissans nous laisserions la foudre
Mettre bas l'insolence & les Titans en poudre,
Nous laisserions les Dieux assoupir leurs debats,
Ou nos plus saints efforts seroient des attentats.
Ainsi dans ce desordre on seduit nostre zele,
En nous armãt pour Rome, on nous arme cõtre-elle,
Et nos cœurs luy feroient des affrons apparens
S'ils osoient se promettre à ses grands differens.

Mais bien qu'à ce repos nostre devoir s'obstine;
Elle peut bien sans nous achever sa ruine,
Et de son grand pouvoir tous les peuples jaloux
Sçauront se vanger d'elle en servant son couroux.
Le crime dans les cœurs répand assez d'amorce.
Sans employer encore la contrainte & la force.
L'injustice est illustre à la suite des Grands,
Et leurs plus noirs desseins trouvent des partisans;
Puissent avecque nous & l'Europe & l'Asie
Détester la fureur dont vostre ame est saisie,
On verra vos debats mourir en un moment
S'ils n'arment pas les mains qui s'arment justement?
Si Rome contre Rome est seule soûlevée,
La discorde est éteinte & la guerre achevée,
Le sang contre le sang s'échauffant à regret,
Sentira murmurer la nature en secret,
Et bien-tost il verra sa fierté r'allentie,
Sa vengeance étonnée & sa flâme amortie.
Enfin, quoy que les Dieux ordonnent des Romains,
Marseil dans leur sang ne trempe point ses mains.
S'il importe à tes vœux dentrer dans nos murailles,
Quitte cét appareil de tant de funerailles,
Desarme ton couroux, laisse hors des remparts
Cette Aigle menaçante & ces fiers étendars,
Pour tõ Gẽdre & pour toy, souffre qu'un coin de terre
S'exempte heureusement des horreurs de la guerre,
Qu'apres le triste essay des civils attentats
Vous puissiez l'un & l'autre y calmer vos debats;
Ou s'il faut un beau charme à ton humeur altiere,
L'Ibere à ta vaillance offre une ample matiere;
Marseille à tes desseins est d'un trop foible poids,
Pour en faire un obstacle au cours de tes explois,
Encor qu'à vos hauts faits assez souvent meslée,
Bien plus que son pouvoir sa foy l'a signalée,

Et surtout, elle n'a ny force ny chaleur
A soûtenir le crime & soüiller sa valeur.
Ne croy pas toutesfois alarmer son courage;
Laisse-luy l'innocence & mets tout en usage,
Frappe, tonne, foudroye, & fais de toutes parts
Sous le coup des Beliers écrouler ses remparts,
Tu perdras tes rigueurs, tu verras sa constance
Desesperer ta haine & lasser ta vengeance,
Ou du moins au besoin creuser son monument,
Et tu triompheras d'un cercueil seulement;
Si d'un succez heureux ta fortune est suivie,
Chacun te ravira ta conqueste & sa vie,
Et sans plus t'arrester, & sans plus discourir.
Nous sçaurõs nous défendre, ou nous sçaurons mourir.
Cesar à ce discours qu'un beau courroux prononce,
Sur son front tout changé laisse voir sa réponse,
Un transport tout de flame, un trouble furieux
Se peint sur son visage & brille dans ses yeux:
Quoy, dit-il, insolens, vous pensez que l'Ibere
En provoquant mon bras vous couvre à ma colere?
Non, non, biẽ que je coure à de plus beaux hazards,
Ie puis bien en passant terrasser vos remparts.
Ce n'est donc pas assez au Peuple de Marseille
De me fermer la porte aussi bien que l'oreille;
Il prétend m'enfermer, & se voir dans son Fort
Arbitre de ma vie & maistre de mon sort:
Que pour ne jetter pas l'effroy dans ses entrailles,
Et seul, & desarmé, j'entre dans ses murailles,
Et que traistre à l'Estat, je remette en ses mains
La fortune de Rome & celle des Humains.
Les horreurs, dites-vous, des discordes civiles,
Tiennent vos cœurs transis & vos bras inutiles;
Non, non, infames Grecs, je comprens vos terreurs,
Vous en craignez la peine & non pas les horreurs,

Mais ce calme honteux en un siecle d'alarmes
Vous coustera bien-tost & du sang & des larmes,
Et si vostre salut vous est un bien si cher,
C'estoit sous mes drapeaux qu'il falloit le chercher.
Sus donc, braves Guerriers, invincibles Cohortes,
Allons de cette Ville, allons briser les portes;
Des Peuples dont je puis abatre la fierté
I'aime l'emportement & la temerité,
Les timides respects, la prompte déference
Laissent en peu de temps r'allentir la vaillance,
Tout ce qui la provoque aide à la soustenir,
Et j'ayme la revolte, où je sçay la punir.
A ces mots, agité d'une ardeur sans pareille,
Il ne respiroit plus que le sac de Marseille,
Lors que des champs voisins il voit des estendarts,
Et des Soldats nombreux couronner les remparts.
Là se découvre un Mont dont la cime estenduë,
De soy fortifiée, & de soy deffenduë,
Forme en s'applanissant un assez large champ,
Que Cesar & les siens choisissent pour le camp.
Le Chasteau de Marseille embrasse une éminence,
Et de mesme hauteur & de mesme deffence,
Et ces monts divisez d'un vallon seulement,
De cent riches vergers contemplent l'ornement.
Alors ce conquerant forme un dessein penible,
Qui tient du temeraire, & qui semble impossible;
Il veut que ses Soldats à force de gazons,
Ferment cette valée & joignent ces deux monts.
Cét ouvrage tracé du pied de sa montagne
Il creuse des fossez & coupe la campagne,
On voit les Legions à l'envy s'animer
A mener les travaux jusqu'aux bords de la mer;
On les voit à l'envy dans ces nouvelles routes,
De branches & d'argile élever des redoutes,

Employer ardemment & les nuits & les jours
A faire de gazon des remparts & des tours,
On deserte les bois, & de peur que la terre
Ruine en s'éboulant cét appareil de guerre,
On en fait une chaisne à ses flancs spacieux,
Et d'arbres enlassez on la serre en tous lieux.
On voit auprés du Champ une forest sacrée,
Formidable aux humains, & des temps reverée,
Dont le feüillage sombre & les rameaux épais
Du Dieu de la clarté font mourir tous les traits;
Sous la noire épaisseur des Ormes & des Hestres,
Les Faunes, les Sylvains ou les Nymphes champestres
Ne vont point accorder aux accens de la voix
Le son des chalumeaux ou celuy des hautsbois,
Cette ombre destinée à de plus noirs offices,
Cache aux yeux du soleil ses cruels sacrifices,
Et les vœux criminels qui s'offrent en ces lieux,
Offencent la Nature en reverant les Dieux.
Là, du sang des Humains on voit suer les marbres,
On voit fumer la terre, on voit rougir les arbres,
Tout y parle d'horreur, & mesme les Oiseaux
Ne se perchent jamais sur ces tristes rameaux.
Les farouches Sangliers, les bestes les plus fieres
N'osent pas y chercher leur bauge ou leurs tanieres,
La foudre accoustumée à punir les forfaits,
Craint ce lieu si coupable, & n'y tombe jamais.
Là, de cent Dieux divers les grossieres images
Impriment l'épouvante & forcent les hommages,
La mousse & la pâleur de leurs membres hideux
Semblent mieux attirer les respects & les vœux:
Sous un air plus connu, la Divinité peinte
Trouveroit moins d'encés, & feroit moins de crainte
Tant aux foibles mortels il est bon d'ignorer
Les Dieux qu'il leur faut craindre & qu'il faut adorer,

Là d'une obscure source il coule une onde obscure;
Qui semble du Cocyte emprunter la teinture;
Souvent un bruit confus trouble ce noir sejour,
Et l'on entend mugir les roches d'alentour,
Souvent du triste éclat d'une flame ensouffrée
La forest est couverte & non pas devorée,
Et l'on a veu cent fois les troncs entortillez
De Cerastes hideux & de dragons aislez.
Les voisins de ces bois si sauvage & si sombre
Laissent à ses Démons son horreur & son ombre,
Et le Druïde craint en abordant ces lieux,
D'y voir ce qu'il adore, & d'y trouver ses Dieux.
Il n'est rien de sacré pour des mains sacrileges,
Les Dieux mesme les Dieux n'ōt point de privileges.
Cesar veut qu'à l'instant leurs droits soient violez;
Les abres abatus, les Autels dépoüillez,
Et de tous les Soldats les ames étonnées
Craignāt de voir cōtre eux retourner leurs coignées,
Il querelle leur crainte, il fremit de couroux;
Et le fer à la main porte les premiers coups;
Quittez, quittez, dit-il, l'effroy qui vous maistrise,
Si ces bois sont sacrez c'est moy qui les méprise;
Seul, j'offence aujourd'huy, le respect de ces lieux,
Et seul je prens sur moy tout le courroux des Dieux.
A ces mots, tous les Siens cédant à la contrainte,
Dépoüillent le respect sans dépoüiller la crainte;
Les Dieux parlent encore à ces coeurs agitez,
Mais quand Jule commande ils sont mal écoutez.
Alors on voit tomber sous un fer temeraire
Des Chesnes & des Ifs aussi vieux que leur Mere,
Des Pins & des Cyprez dont les feüillages verds
Conservoient le Printemps au milieu des Hyvers.
A ces forfaits nouveaux tous les Peuples fremissent,
A ce fier attentat tous les Prestres gemissent;

Marseille seulement qui le voit de ses tours,
Du crime des Latins fait son plus grand secours.
Elle croit que les Dieux d'un éclat de tonnerre
Vont foudroyer Cesar & terminer la guerre.
Mais helas! que les traits qui partent de leurs mains,
Se baignent à regret dans le sang des humains!
Leur Iustice balance, & sur les plus coupables
Ses coups sont aussi lents qu'ils sont inévitables.
Apres qu'on eut détruit la gloire des forests,
On ravit les Taureaux aux fertiles guerets,
Et de cent chariots les routes incertaines
Estouffent la semence & l'herbe dans les plaines.
Cesar, à qui les Dieux sembloient avoir promis
Le prompt abaissement de tous ses ennemis,
Surpris de ne voir plus des Palmes toutes prestes,
Remet à ses Tribuns ces tardives conquestes,
Il marche vers l'Ibere à des exploits divers,
Et va chercher la gloire aux bouts de l'Vnivers.
Apres que des travaux on eut bordé les rives,
De pieux entrelassez & de larges solives,
Par de secrets ressorts & d'obscurs mouvemens
On void rouler deux tours sur les retranchemens,
Et leur hauteur égale à celle des murailles
Fait passer par les yeux l'effroy dans les entrailles.
Marseille, à voir trembler ces bastions mouvans,
Croit la terre agitée au milieu de ses flancs,
Croit que ses tremblemens font mouvoir ces machines,
Et qu'elle en va sur l'heure engloutir les ruines.
Cependant les Romains approchent des remparts,
Et du haut de leurs tours font pleuvoir mille dards:
Mais la pointe des traits que Marseille décoche
Livre un assaut plus rude à tout ce qui l'approche,
Ayant porté la mort qu'ils laissent apres eux,
Ils vont plus loin encor chercher des mal-heureux.

Et les impressions des ressorts qui les poussent,
Forcent plus d'un obstacle avât qu'elles s'émoussent.
Toutesfois la Baliste en lançant des cailloux
Semble des assiegez mieux servir le couroux;
On croiroit qu'un rocher coupé d'une montagne,
Vient d'un air furieux fondre dans la campagne,
Et l'on voit sous le poids d'un coup si vehement
Le fer, le sang, les os mélez confusément.
Donc soudain relevant leur attente abatuë,
Et joignant de concert leurs Escus en tortuë,
Les Romains võt couverts jusqu'au pied des réparts,
Et laissent derriere eux les cailloux & les dards.
Marseille à cet abord des Cohortes Latines
Ne peut pas reformer le coup de ses machines,
Ny de ses traits lancez par de puissants ressorts
Racourcir la portée ou regler les efforts.
Son peuple toutesfois picqué de ces approches
Roule à force de bras des poutres & des roches;
Pendant que la tortuë unit tous les écus,
Les coups les plus pesants sont des coups superflus;
Mais laissant à la fin démentir ses écailles
Elle cede aussi-tost aux foudres des murailles,
Et l'on voit sous le faix, des hommes écrasez,
Des membres confondus, & des casques brisez.
Au lieu de r'allentir l'ardeur de son courage,
L'Armée à cét échec s'enflame davantage,
Sous de forts Mantelets & d'épais Gabions
Elle vient s'attacher au pied des Bastions,
Sapper les fondemens des Tours & des Courtines,
Et pointer les Beliers sous le bois des Machines.
Mais enfin des Romains l'appareil menaçant
N'a contre la valeur qu'un effort impuissant,
Leur attente est deceuë, & le bois qui les couvre
Sous des coups étonnans se dément & s'entr'ouvre

E

Et Marseille sur eux fait pleuvoir à la fois
Les poutres, les rochers, le bitume & la poix;
Chacun met son espoir dans une fuite prompte,
Et sous ces pavillons il va cacher sa honte,
Ces invincibles Grecs achevent des hauts faits,
Qu'ils n'auroient pas osé promettre à leurs souhaits,
Leurs voeux les plus hardis au milieu de leurs peines
N'alloient qu'à soûtenir les Legions Romaines,
A d'effendre leurs murs & lasser les dangers,
Mais ils vont les porter aux Camps des Estrangers;
Ils sortent dans la nuit, & par des routes sombres
Marchent à la faveur du silence & des ombres,
A leur juste vengeance ardemment animez
Ils couvrent de boucliers des brandons allumez,
Font voir en un moment des torches attachées
A ces remparemens qui bordent les tranchées,
Et le souffle des vents secondant leurs desseins
Porte l'embrazement dans le Camp des Romains.
Si-tost qu'en ce bois verd la flame est allumée,
Elle se mesle aux flots d'une épaisse fumée,
Sa pointe qui s'agite au gré des Aquilons.
Vole sur les travaux & sur les pavillons,
Et change avidement à l'égal de la foudre
Les remparts en buchers, & les tentes en poudre;
Enfin ce Camp fameux est en cendre reduit,
Et paroist bien plus vaste aprés qu'il est détruit.
Genereuse Marseille, au lieu qu'à ces Cohortes
La crainte & le respect ouvrent par tout les portes,
Tu soûtiens mille assauts, & la seul longueur
Lasse enfin ta défence & te donne un Vainqueur;
C'est beaucoup que les Dieux qui sous les loix d'un
Se hâtent d'asservir le Mõde avecque Rome, (Hõme
Pendant que ta vertu fait durer ton secours,
Reculent leurs faveurs, & perdent tant de jours.

Le Romain tout confus à ce funeste orage,
Sent mourir son attente & languir son courage,
Ou du moins tout l'espoir qui reste à son couroux
C'est d'aller sur les flots attendre un sort plus doux.
On construit des Vaisseaux, on arme des Galeres
Sans reliefs, sans sculpture ; & sans Dieux tutelaires,
Et des troncs mal polis & des arbres tout verds
On fait un champ funeste à cent combats divers.
Déja Brute & les Siens ayant quitté la rade,
D'un mouvement leger côtoyoient la Stecade ;
Déja ce camp mobille & ces remparts flottans
Estaloient l'épouvante aux yeux des habitans.
Le Grec qui jusqu'alors voit que tout luy succede ;
A des perils si promts medite un promt remede,
Il arme ses Vaisseaux, & comme les Latins,
Aux hazards de la mer il commet ses destins.
Si-tost que le Soleil du vaste sein de l'onde
Eut rapporté le jour & l'allegresse au Monde,
Que le Ciel trop cruel tout ensemble & trop doux,
De la vague & des vents eut calmé le couroux,
Chacun quitte son poste, & d'une force égale
On voit cingler sur l'onde & le Grec & l'Itale,
Des rameurs empressez les cris & les efforts
Font écumer la vague & retentir les bords.

La flote des Latins jette sur les deux aisles
Les plus forts Galions & les Nefs les plus belles,
Elle place en bel ordre au milieu de ses flancs
La Fregate legere & qui cingle à deux bancs,
Et son front recourbé d'une juste mesure,
De la Lune croissante exprime la figure.
Mais parmy tant de Nefs qui font gemir les eaux,
L'Amirale commande au reste des Vaisseaux,
Elle flote à six rangs, & sa chiorme puissante
Dans l'un & l'autre champ imprime l'épouvante.

LesGrecs en mesme temps pressez des mesmes soins,
Se mettent en bataille & s'élargissent moins;
Puis si-tost qu'en presence on voit les deux armées;
D'un éclatant couroux l'une & l'autre animées,
Estouffent par leurs cris le bruit des avirons,
Le mumure de l'onde & le son des clerons.
A ce bruyant signal du combat qu'ils meditent,
Par de nouveaux efforts les Rameurs s'entr'excitent,
Et leurs coups redoublez secondant leurs desirs,
La course des vaisseaux devance les Zephirs.
Enfin on s'entr'approche, & les rames contraires
D'un air impetueux font choquer les Galeres;
Et la prouë élevée à ces rudes assauts,
La pourpe en mesme temps s'enfonce dans les aux;
De cent vives clameurs les rivages mugissent,
L'air se noircit de traits, les deux Châps s'élargissent,
Et diverse Fregate à force de ramer
Se coule dans les rangs & se laisse enfermer.
Comme au milieu des mers le cruel vent de l'Ourse
Du flus ou du reflus interrompant la course,
La vague & l'Occean l'un à l'autre opposez
Font voir en deux partis tous les flots divisez:
Ainsi sur cette mer tant de fortes Galeres
Cinglant en mesme temps par des routes contraires,
D'un trouble reciproque agitent son repos,
Et poussent tour à tour où repoussent les flots,
Mais celles des Gregois se mõtrent mieux instruites
A provoquer l'attaque & feindre des refuites,
A couper la passade avec agilité,
Et suivre du timon l'ordre precipité.
Les Romains au contraire, ainsi que sur la terre;
Se font un ferme champ sur les vaisseaux de guerre,
Brute leur Generale commande à son Nocher
Qu'il attende les Grecs s'ils osent l'approcher.

Qu'au lieu de pratiquer ou la feinte ou la ruse,
Il laisse aux ennemis cét art qui les abuse,
Et que sans s'engager à ces combats errants,
A leur agile Proüe il oppose les flancs.
Le Pilote obeyt, & soudain execute
Les regles de son art & les ordres de Brute,
Et qui s'ose approcher de cet écueil flotant
Voit sa Proüe entr'ouverte, ou brisée à l'instant.
A ces premiers succez les Cohortes Romaines
S'arment en mesme temps de griffes & de chaines,
Et tâchent par de promts & de secrets ressorts
Ou d'engager la rame, ou d'accrocher les bords.
La mer paroist couverte, & sa face liquide
Pour cet affreux combat soûtient un champ solide,
Les dards, ces messagers de carnage & d'horreur,
N'apportent plus de loin la mort ou la terreur:
A des coups mieux conduits la vengeance occupée
Doit ses plus hauts exploits au tranchant de l'épée,
Et mesle de si prés de contraires efforts,
Que souvent un trépas ensanglante deux bords;
Le fer de tous côtez déchire les entrailles,
On voit rougir la mer de tant de funerailles,
D'un sang noir & caillé ses flots sont infectez,
Cent cadavres vivans y sont précipitez,
Et cette affreuse digue empesche qu'on n'approche
Les Galeres qu'on fuit, ou celles qu'on accroche.
Les uns desia mourans tombent de leurs vaisseaux,
Et vont boire leur sang meslé parmy les eaux,
Les autres disputant les restes de leur vie
Au fer impetueux qui l'a presque ravie,
Trouvent en un moment aprés ce vain effort,
Dãs leurs vaisseaux brisez leur sepulchre & leur mort.
Des traits que l'air agite ou que l'adresse pare,
Souvent parmy les flots l'atteinte se repare,

Et leur fer en tombant acheve le trépas
Des mal-heureux qu'il trouve & qu'il ne cherchoit (pas.
Pendant qu'entre deux Nefs de la Flote contraire
La valeur des Romains conserve une Galere,
Et pour mieux balancer de differens efforts,
Entre ses combatans partagent ses deux bords;
Du haut de son tillac Tagus plein de courage
Fait pleuvoir sur les Grecs la mort & le carnage:
Mais à peine il s'attache à l'un de leurs timons,
Que deux traits opposez luy perçent les poulmons;
Leur pointe se rencontre en ouvrant sa poitrine,
Son ame ne sçait pas le coup qui l'assassine,
Et long-temps suspenduë elle pense à loisir
Quelle route il luy faut ou laisser ou choisir,
Tant qu'avecque rigueur repoussant ces deux fléches,
Son sâg à gros boüillons coule par ces deux bréches,
Et Tagus épuisé dedans ce double effort,
Divise enfin son ame, & partage sa mort.
Ce Pilote fameux que Marseille nous vante,
L'infortuné Telon, de qui la main sçavante
Rendoit le timon souple à tous ses mouvemens,
Et qui bravoit l'orgueil des plus fiers élemens,
Cét illustre vieillard qu'instruisoient les étoiles
A préssentir l'orage & composer ses voiles,
Du bec de son vaisseau par des coups éclatans
D'un Gallion Romain avoit crevé les flancs,
Quand d'un trait rigoureux la pointe trop fidelle
Luy porte dans le sein une atteinte mortelle;
Son cœur resiste encore à ce coup inhumain,
Et sa Nef obeyt à sa mourante main.
Gyarée aussi-tost d'une course rapide
Vient à ce gouvernail offrir un nouveau guide,
Mais un dard à l'instant qu'il y porte les mains,
L'attache à sa Galere & retient ses desseins.

Deux Freres bien connus sur la terre & sur l'onde,
L'esperance & l'honneur de leur Mere feconde,
Dedans les mesmes flancs formez en mesmes temps,
Consomment en ce lieu des destins differens,
La Nature avoit mis en l'un& l'autre Frere
Des rapports qui trompoient jusqu'aux yeux de leur Mere,
Mais la mort les distingue, & sa prompte fureur
Dissipe avant le temps cette agreable erreur:
Elle prend l'un des deux, & celuy qu'elle laisse
Au cœur de ses parens reproduit la détresse,
Et par vn trop fidelle & trop juste rapport
Dans le Frere vivant montre le Frere mort.
L'un d'eux sur une Nef qu'il avoit accrochée,
Osant porter la main l'avoit soudain tranchée;
A ce coup qu'il irrite & ne l'étonne pas,
La main retient sa prise ayant quitté son bras,
Et les nerfs racourcis la serrant davantage,
Il semble qu'elle veut achever son ouvrage;
Alors ce Grec illustre au lieu de s'alarmer,
A presser ses desseins semble mieux s'enflamer,
Et brûlé d'un ardeur, qui paroist indiscrete,
Avecque la main gauche il veut venger la droite;
Mais au point qu'ils s'élance, un plus fier coutelas
Emporte en mesme temps & la main & le bras.
Ce Guerrier toutesfois en ce mal-heur extréme
Sans bouclier & sãs mains se soûtient de soy-mesme,
Sõ cœur pour tous les Siẽs l'oppose à tous les dards,
Et dans ce tronc vivant consume les hazards.
Il lasse les Romains, il couvre à leur colere,
Perclus & desarmé, les armes de son Frere,
Et sa mort épuisant l'effort des Latiens,
Epuise mille morts qui tomboient sur les Siens.
Enfin pour couronner cette illustre avanture,
Percé de tant de coups il force la Nature,

Son ame qui fuyoit par cent chemins ouverts
Retourne au fond du coeur par ces chemins divers.
Et ménageant sa force & le sang qui luy reste,
Il rend mesme sa mort aux Ennemis funeste:
A vanger sa douleur n'ayant plus que son poids
Il passe dans leur Nef en ses derniers abois,
Et ce corps si long-temps à cent trépas en bute,
Escrase en expirant ses meurtriers sous sa chute.
Le Navire comblé de morts & de mourants,
Battu de javelots qui luy percent les flancs,
D'un & d'autre costé s'entr'ouvre & se crevasse,
S'engloutit sous le poids, & met l'onde en sa place,
Et la vague qui semble avec luy s'abysmer,
S'enfonce en tournoyant jusqu'au sein de la mer,
Tant que de flots voisins le tribut necessaire
Par un concours fidelle applanisse leur Mere.
Ainsi de ce Guerrier les penibles travaux
Esttaloient aux humains des miracles nouveaux,
Quand les ongles perçant d'une griffe acerée,
D'une atteinte trop vague & trop peu mesurée,
Cherchant d'un vaisseau Grec ou les bords ou les (mâts,
Rencontrent seulement les flancs de Lycidas.
A ce fer devorant sa troupe le dispute,
Le retient par les pieds & retarde sa chute,
Mais leur cruel secours & leur dure pitié
Déchire affreusement son corps par la moitié.
Le sang à ce grand coup, dont la Parque s'effraye,
Ne sort pas lentement comme il sort d'une playe,
Et son feu l'agitant dans ses canaux brisez
Le verse à gros boüillons sur les flots opposez.
Les flots dans ses vaisseaux portant une autre source,
De ses esprits errants interrompent la course,
Et leur irruption repousse vers le coeur
Un reste languissant & d'ame & de chaleur.

De ce tronc déchiré la plus basse partie,
Exhale en un moment sa vigueur & sa vie,
Mais celle où les esprits ont un brasier plus fort,
Se dispute long-temps aux assauts de la mort.
Aprés que de son sang elle est presque épuisée,
Son ame tient encore à sa chaisnie brisée,
Se refuge à la Parque, & par de vains combats
Fait vivre sa douleur & languir son trépas.
Lors que d'une fregate ardemment assaillie,
Contre ce rude choc la troupe se rallie,
Qu'elle accourt à la foule & charge trop les bords,
Qui seuls des ennemis soûtiennent les efforts,
Des deux flancs agitez d'une façon diverse;
L'un s'enfonce dans l'onde & l'autre se renverse;
Les Soldats enfermez ne peuvent de leurs bras
Luter contre la vague & contre le trépas,
Et perissant captifs dans cette mer captive,
Leur mort en est plus prôte & leur peine est plus vive,
L'un d'entr'eux seulement cherchant dessous les eaux
Une route inconnuë, & des chemins nouveaux,
Rapportoit sur les flots encor assez de vie
Pour vaincre les perils qui l'avoient poursuivie,
Quand deux vaisseaux cruels à de si beaux efforts,
Dans leur choc reciproque ont rencontré son corps.
Mais bien qu'il soit en bute à deux assauts cõtraires,
Il ne rompt pas la force ou le coup des Galeres,
Et l'un & l'autre bec trop forts & trop perçans
Se portent leur attainte au travers de ses flancs,
Luy font vomir le sang avecques les entrailles,
Et d'un bruit éclatant ornent ses funerailles,
Puis la vague s'en jouë, & de ses flancs brisez
Elle fait un passage à ses flots opposez.
On voit en mesme temps les restes d'un naufrage
Demander ardemment leur vie à leur courage,

Briser la vasque émeuë & rompre ses efforts,
Et d'un vaisseau connu chercher enfin les bords,
Mais ils flattent leurs maux d'une attente legere,
Leurs mains en s'accrochant font pencher la Galere,
Et les voyant trancher par des coups inhumains;
Ils cedent à leur poids & tombent de leurs mains,
De leurs fiers Citoyens ils detestent la rage,
Et retournent dans l'onde achever leur naufrage.
Déja la violence & l'ardeur des combats
Ayant de tous leurs traits épuisé les Soldats,
Chacun se promettant le succez des alarmes,
Commande à son couroux de luy trouver des armes;
C'est alors que des cœurs le trouble industrieux
Sans fléches & sans traits devient plus furieux:
L'un tâche à reparer ses armes épuisées
Par des masts éclatez & des pouppes brisées,
L'autre des avirons faisant des javelots,
Met sa Nef & sa vie à la mercy des flots:
L'un malgré les Rameurs & leurs pleintes fidelles,
De leurs bancs arrachez fait des armes nouvelles,
Et l'autre pour suffire à ses projets sanglants,
Brise de son vaisseau le tillac ou les flancs.
Dans les troncs étendus les fléches ramassées
Retournent contre ceux qui les avoient poussées,
Les autres s'arrachans le javelot du sein,
Contre leurs assassins le lancent d'une main,
Et tant que leur vengeance ait adoucy leurs peines,
L'autre arréte le sang & l'ame dans leurs vaines.
Mais de tant d'instrumens de carnage & d'horreur
Qui sément sur les eaux la mort ou la terreur,
Rien n'a dans tous les cœurs versé plus d'amertume,
Qu'un orage enflamée de souffre & de bitume;
La poix qui des vaisseaux a revétu les flancs,
Offre une promte amorce à ces brandons volans,

E v

Et l'on voit aussi-tost les planches devorées
Du feu contagieux des torches ensouffrées.
Les uns crevant leurs Nefs sollicitent la mer
Ou d'éteindre la flame ou de les abysmer,
Les autres embrassant des planches mal éteintes
Reculent leur trépas & prolongent leurs craintes;
Entre tant de perils ils pensent faire assez,
D'échaper aux premiers dont ils sont menacez,
Et bien qu'aucun succez à leurs vœux ne réponde,
On affronte les feux pour s'affranchir de l'onde,
On se plonge dans l'onde en se sauvant des feux,
Et le mal qu'on éprouve est le plus rigoureux.
Rien ne peut toutesfois abatre le courage,
Et la vertu joüit mesme de son naufrage.
Les uns dessous les flots prests d'estre ensevelis,
Armēt leurs compagnōs des traits qu'ils ont cueillis,
Les autres réveillant leurs vengeances lassées,
Tâchent d'user encor des fléches ramassées,
Et plusieurs sous les eaux traisnant un ennemy,
Ne sentent leur disgrace ou leur mort qu'à demy,
Tant ces cœurs indomptez où preside la gloire,
Et foibles & vaincus desirent la victoire,
Tant en perdant la vie en ces rudes combats
Chacun craint seulement de perdre son trépas.
Un jeune Grec instruit à nager sous les ondes,
A chercher leur butin dans leurs caves profondes,
Sans suspendre jamais sous ce fier élement
La liberté des yeux ou du raisonnement,
Ce Grec joignant la force avecque l'industrie
Sur un foible Romain se lance de furie,
L'entraisne sous les flots & ne le quitte pas
Qu'il ne luy face boire & l'onde & le trépas:
Mais remontant sur l'eau d'une course legere
Il heurte de la teste au fond d'une Galere,

Et sa vigueur lassée en efforts superflus,
Il rentre au sein de l'onde & ne retourne plus.
Lygdame cependant, cet homme incomparable,
A lancer de la Fonde un plomb inévitable,
Et de qui le bras juste autant que furieux
Frappoit toûjours au but qu'avoiẽt marqué ses yeux:
Ce robuste vaillant, d'une bale inhumaine,
Rõpt l'une & l'autre tẽple au mal-heureux Tirrhene,
Et ce plomb luy brisant les nerfs en un moment,
Sur ses yeux étonnez répand l'aveuglement:
Ce Romain alarmé de sa triste avanture,
Admire l'épaisseur de cette nuit obscure,
Il croit que ce grand coup a terminé son sort,
Et ces ombres pour luy sont celles de la mort.
Mais enfin retrouvant de sa vigueur premiere
Assez pour seconder son ame grande & fiere.
Donne, donne, dit-il, à vanger ta douleur
Ce qui te reste encor de vie & de chaleur,
Mourant tu peux encor suffire à ton envie,
Tu peux estre blessé comme un corps plein de vie;
T'exposer pour les tiens aux peril les plus grands,
Et retenir les traits qui cherchent les vivans.
Ses Romains attendris du coup qui l'assassine,
Changẽt cõme il luy plaist ce cadavre en machine;
Le tournent du côté qui luy vient le trépas,
Et laissent aux destins à conduire son bras.
Mais helas! les destins stupides au reproche
N'adressent que trop bien les pointes qu'il décoche:
Argus de race illustre & d'un sang vertueux,
Reçoit de tous ces traits le plus impetueux,
Et sa chute enfonçant le fer dans ses entrailles,
Il hâte innocemment ses tristes funerailles.
Son Pere infortuné qui dans ses jeunes ans
Obscurcissoit l'éclat des Chefs les plus vaillans,

Et qui devenu vieux ſans devenir timide
Servoit encore aux Siens & d'exemple & de guide;
Ce Vieillard mal-heureux aſſis ſur un des bords
Void ſon fils abatu ſous de cruels efforts,
Et venant de plus prés inſtruire ſa triſteſſe,
Souvent parmy les bancs il tombe de foibleſſe;
Mais enfin il ſe traiſne au gré de ſa douleur,
Et ne trouve en ſon Fils qu'un reſte de chaleur.
Alors loin d'accuſer ou les Dieux ou les Armes,
D'arracher ſes cheveux ou de verſer des larmes,
Ses eſprits étonnez, ſon corps ſans mouvement,
De ſon trouble mortel ſont le ſeul truchement;
Ses yeux ſentent leur force & le jour diſparoiſtre,
Et regardant ſon Fils ceſſent de le connoiſtre.
Argus qui voit le Pere & le Fils aux abois
Sent redoubler ſa peine & meurt plus d'une fois,
Pour charmer les douleurs de cette ame alarmée
Sa langue cherche en vain ſa voix accoûtumée;
Son cœur ſuffit à peine à de foibles ſoûpirs,
Et ſes yeux ſeulement expliquent ſes deſirs,
Il tourne un peu la veuë, & d'un regard qui touche
Il demande à ſon Pere & les bras & la bouche,
Et qu'en ces durs momens d'un zele officieux
Il recueille ſon ame & luy ferme les yeux.
Mais lors qu'en ce vieillard l'excez de la triſteſſe
Eut reveillé les ſens & vaincu la foibleſſe:
Ne perdons point, dit-il, ces momens precieux
Qu'offre à mon deſeſpoir la cruauté des Dieux,
Perçons ce foible ſein, raviſſons à leur haine
Ce barbare plaiſir qu'elle trouve en ma peine,
Et toy ſouffre, mon Fils, que mes reſſentimens
Te volent mes baiſers & mes embraſſemens:
Tu reſpires encore, & tu peux me ſurvivre,
Ce fer va m'épargner la honte de te ſuivre.

Et ma mort rétablit par des coups redoublez,
L'ordre de la Nature & ses droits violez.
Donc sa lame enfoncée & sa poictrine ouverte
Il se lance dans l'eau pour assûrer sa perte,
Et voulant de son Fils devancer le trépas.
Il a peur qu'une mort ne luy suffise pas,
Apres tant de hauts faits qu'inspire la vengeance,
Le Destin des Romains couronne leur vaillance,
Les Grecs sont en desordre, & de tous leurs vaisseaux
La plus grande partie a coulé sous les eaux ;
Quelques-uns dans leur crainte & dans leur fuite promte
Rencontrent à la fois leur salut & leur honte ;
Les autres éprouvant de plus nobles rigueurs,
Ont changé de Pilote, & portent les Vainqueurs.
Quel est parmy les Grecs l'abatement des Peres,
Quel est le desespoir des Femmes & des Meres ;
Plusieurs croyant tenir un Fils dedans leur sein,
N'y trouvent à la fin qu'un cadavre Romain ;
Les rigueurs de la Parque & celles du naufrage
Ont si fort alteré tous les traits du visage,
Que le bûcher dressé, les flambeaux allumez,
Pour payer à la mort ses droits accoûtumez,
Les Amis invitez aux pleintes ordinaires,
Un Fils est disputé souvent entre deux Peres,
Et que l'on voit souvent deux Femmes en courroux
Aux yeux de leurs Parens disputer un Espoux.
C'est ainsi que sur l'onde en ce jour plein de gloire,
Brute acquiert à Cesar la premiere victoire,
Pendãt qu'un autre Brute en un Cãp moins heureux
Trame d'autres desseins & conçoit d'autres vœux.

FIN DU III LIVRE.





LA PHARSALE DE LVCAIN, OU LES GVERRES CIVILES DE CESAR ET DE POMPE'E.

EN VERS FRANCOIS.

LIVRE QUATRIE'ME.

CEsar en mesme temps porte au bout de la
Terre
L'orgueil de ses projets & l'effroy de la
Guerre,
Avecque peu de sang il fait de hauts progrez,
Qui mettent les destins dans ses grands interests.
Au Camp des Ennemis deux Chefs pleins de vaillãce
Soûtenoient tour à tour une égale puissance;
Petreius partageoit avec Afranius
Le soin des Legions & les droits abus,

Et dans ces deux Rivaux la conduite est si sage,
Qu'une étroite union subsiste en ce partage:
On voit sous leurs drapeaux à l'envy se ranger
L'Astur infatigable & le Vecton leger,
On voit s'armer pour eux de zele & de colere
Ceux qu'autrefois le Celte a donnez à l'Ibere.
Aux bords du Sicoris s'éleve un petit Mont
En mille fruits divers également fecond ;
Où les murs d'Ilerda de ciment & de brisque
Gardent les monumens de leur structure antique.
Les troupes de Pompée auprés de ces beaux lieux
Choisissent pour leur poste un rocher spacieux ;
Le Camp de son Rival occupe une eminence
Et d'égale étenduë & d'égale deffence,
Et l'eau qui lentement serpente dans le roc,
Divise les deux Camps, & retarde le choc;
De là va s'étendant une fertile plaine,
Où soudain l'œil s'égare & se retrouve à peine;
Le Cingue impetueux en borne les sillons,
Et va chercher l'Ibere aux travers des Vallons.
Le premier jour est calme & fournit sa carriere
Sans qu'aucun trait d'horreur offusque sa lumiere,
Elle voit seulement briller de toutes parts
De semblables drapeaux & de semblables dards,
C'est alors qu'aux regrets tous les cœurs s'abādōnēt,
Leur esprit se confond, leurs projets les étonnent,
Avant cette entreveuë ils n'apperçevoient pas
Toute la cruauté qu'on demande à leurs bras,
Et celle qu'à leurs Chefs ils ont osé promettre
Leur devient plus énorme au point de la commettre;
Mais malgré la Nature & ses justes efforts
Ils ne donnent qu'un jour à de si beaux remors,
Ils ne donnent qu'un jour au respect legitime
Du devoir qu'on trahit & des loix qu'on opprime.

A peine la lumiere eut fait place à la nuit,
Que Cesar se retranche & sans pompe & sans bruit,
Pendant que hors du Camp des troupes avancées
Sous un autre maintien feignent d'autres pensées,
Puis aux premiers rayons du Soleil renaissant
Ce Guerrier toûjours prompt & toûjours agissant
Tâche de se poster sur un côtau fertile
Qui separe le Camp des rempars de la Ville.
Mais les Afraniens s'opposant à ses voeux
Occupent les premiers ce poste avantageux;
Un sensible regret qu'un autre les excite,
Qu'il instruise leur zele, ou qu'il le sollicite,
R'allume dans leur ame une noble chaleur,
Et tâche à faire en eux ce que fait la valeur.
On voit en mesme temps les Cohortes trompées
Gravir avec ardeur sur des roches coupées,
Accrocher les cailloux, accrocher les halliers,
Se soûtenir l'un l'autre avecque leurs bou:liers,
Et ne mettre les dards ou l'épée en usage,
Qu'à rassurer leurs pas, ou s'ouvrir le passage.
Cesar voyant enfin ses guerriers en danger
Essuyer mille assauts qu'ils ne sçauroient vanger,
Par un ordre soudain commande à ses Gendarmes
Qu'au Camp des ennemis ils portent les alarmes,
Et qu'ayant diverty leurs plus fermes soûtiens,
Ils assurent ce poste ou la retraite aux Siens.
Ainsi bien qu'agité d'une douleur sensible,
Le Soldat abandonne un dessein impossible,
Le Vainqueur s'intimide au lieu de les charger,
Et du danger du Camp fait son propre danger.
Le fer jusqu'à ce ce jour & le Dieu de la guerre
Ont reglé les succez sur l'onde & sur la terre,
Mais l'air d'inteligence avecque les Destins
Semble tramer comme eux la perte des Latins.

O Ciel, quand les Mortels ont lassé ta clemence,
Fais toûjours de la sorte éclater ta vengeance,
Et commets à la Foudre, ou bien aux Elemens,
Les ordres de ta haine & de nos châtimens ;
De ta juste fureur la coupable victime
Doit-elle en t'appaisãt cõmettre un nouveau crime,
Et nous faut-il enfin assouvir ton couroux
Par les mesmes forfaits qui l'arment contre nous ?
Du vent & de l'Hyver la rigueur inconnuë
Glaçoit depuis long-temps la vapeur dans la nuë,
Endurcissoit la pluye, épaississoit les airs,
Et couvroit les sillons de ses frimats divers ;
Mais le Demon du jour ayant fait son entrée
Au Palais éclatant de la Toison dorée,
Et son Char lumineux au milieu de son cours
Reprenant sur les nuits pour alonger les jours,
Les humides chaleurs succedent à la glace,
Et le vent de l'Aurore à celuy de la Thrace ;
Ce Tyran orgueilleux signale son pouvoir
Des terres du matin jusqu'à celles du soir,
Et d'un souffle rapide agitant les nuages,
Les porte avecque luy jusqu'aux derniers rivages.
Tout ce que dans l'Asie enfantent les Marais
De grossieres vapeurs & de broüillards épais,
Tout ce qu'en voit former la rive Orientale,
Ce qu'en pousse le Gange, ou que l'Inde en exhale,
Viennent avecque pompe enfler au gré du vent
Les rivieres du Soir des fleuves du Levant.
L'Air gemit sous le faix d'un si pesant orage ;
Les bouts de l'Univers luy ferment le passage,
Et ces torrens volants, ces fleuves suspendus,
Par un choc reciproque & crevez & fondus,
Sur ces tristes climats se versent de furie,
Et d'un vaste deluge inonde l'Iberie ;

La foudre en mesme temps allume ses éclairs
Fait trembler la Nature, & fait mugir les Airs,
Les neiges qui couvroient la cime des montagnes,
Deviennent des torrens pour noyer les Campagnes,
Et les glaces long-temps rebelles au Soleil,
Reprennent leur nature, & font un bruit pareil.
Les Fleuves qui devoient seulement à leur source
Ce durable tribut qui fait durer leur course,
Reçoivent de leurs bords de plus larges presens,
Que leur canal trop plein ne garde pas long-temps?
Bien-tost avec éclat ils rendent ces orages,
L'onde hors de son lit fait marcher ses rivages,
Et confond alentour & sentiers & sillons,
Boccages & vergers, campagnes & vallons.
Le Peuple ne voit pas quel conseil il doit prendre,
S'il doit chercher la mort, ou bien s'il doit l'attendre,
Si gagner les côtaux à force de nager,
Et par le danger mesme éviter le danger:
Ou s'il doit constamment & d'un ferme courage
Voir au gré des Destins croistre ou baisser l'orage.
Les Troupes de Cesar à ces débordemens
Pâlissent de frayeur dans leurs retranchemens
Et malgré leur fierté cette prompte ravine
En comblant le fossé les rend à leur colline;
Mais leur peril se change & n'est pas achevé,
La faim les investit en ce Poste élevé,
Et les riches convois que donnoit la campagne,
N'osent traverser l'onde & chercher la montagne.
Là sans profusion la plusspart des Soldats
De toute leur fortune achetent un repas,
Et l'amorce du gain sçait si bien les surprendre
Qu'elle en force beaucoup de jeûner & de vendre.
Déja la vague forte entraisne les Bergers
Avecque leurs troupeaux & leurs toits passagers,

Les Fleuves élancez de leurs couches profondes
Ne reconnoissent plus ny leurs noms ny leurs ondes
Et leurs flots incertains sur la pleine épandus
Dans un vaste Marais se trouvent confondus.
O que les Cieux obscurs & l'horreur des tenebres
Espargnent aux Humains de spectacles funebres!
Cent desastres nouveaux, cent objets odieux
Se perdent dans la nuit, & pardonnent aux yeux.
Par tout on auroit veu des ames effrayées,
Des Châteaux abismez, & des Villes noyées:
Mais, helas! quel secours à ces cœurs abatus!
On entend les mal-heurs quand on ne les void plus,
Et soit par la foiblesse, ou soit par la coûtume,
Souvent moins on en voit, & plus on en présume.
Par tout un bruit confus de cent mourantes voix
Met des plus asseurez la constance aux abois,
L'épaisseur de la nuit & les nuages sombres
Redoublent la terreur en redoublant les ombres;
Et le Soleil trouvant ces remparts tenebreux,
Accuse sa lumiere & condamne ses feux.
C'est ainsi que du jour les flames éclipsées
Entretiennent l'horreur sous les zones glacées,
Et la terre livrée à cette obscurité,
Sent mourir sa vigueur & sa fecondité.
Monarque souverain dont la force inconnuë
Rasseréne les Cieux, ou fait grossir la nuë,
Au lieu de tout permettre à ton juste couroux,
Fais pleuvoir seulement un delûge sur nous:
Et toy, Démon des flots, si la pitié te touche,
Fais-toy de l'Univers une superbe couche,
Pour r'allentir l'ardeur de nos emportemens,
Sôûleve le plus fier de tous les élemens,
Pour arrester le cours des trames criminelles,
Romps avecque fierté tes digues éternelles;

Ce n'est pas te vanger, ce n'est pas nous punir
Que d'arréter le crime, ou de le prévenir;
Obligeante fureur, débordemens utiles,
S'ils ravissent la Terre aux discordes civiles !
Mais helas ! le Destin trop severe & trop doux
Va bien-tost rétracter un si juste couroux,
Et les Dieux se parant d'une fausse clemence
Meritent que Cesar pardonne à leur vengeance.
L'orage ayant enfin lassé tous ses efforts,
Le jour devient plus pur & ses rayons plus forts,
La chaleur de ses traits dissipe leurs nuages,
Les fleuves abaissez effacent leurs ravages,
Découvrent les côtaux, découvrent les gueréts,
Et laissent leurs poissons au milieu des forests.
Déja du Sicoris la vague moins farouche
Abandonne la plaine & rentre dans sa couche,
Déja l'Astre du jour endurcit les sillons,
Redresse les vergers, & seiche les vallons,
C'est alors que de saule & de branches dociles
Les Soldats empressez font des barques agiles,
Dont les flancs revétus de bitume & de peaux
Cinglent impunément sur la face des eaux;
Ainsi dans la Fregate on voit floter sur l'onde
Ces Peuples que la Mer a divisez du monde:
Ainsi vogue sur l'eau l'art des Venitiens,
Quand l'Eridan superbe a brisé ses liens.
Cesar voit à l'instant ses Cohortes fidelles
Franchir le Sicoris dans leurs foibles nacelles,
Pour élever un Pont sur ce fleuve mutin,
Faire choir sous le fer & le Chesne & le Pin,
Et leur zele boüillant sçait si bien les conduire,
Que ce Pont semble naître & non pas se construire.
Mais pour ne revoir plus la licence des eaux,
De ce fleuve insolent on fait plusieurs ruisseaux,

On divise le cours de ses ondes rebelles,
On le force d'entrer en des routes nouvelles,
Et contraint d'obeïr à ces prômts changemens,
Il voit punir ses eaux de ses débordemens.
Petreïus est surpris en cette conjoncture,
Que Cesar s'authorise à forcer la Nature,
Que la faveur des Dieux qui le sert à son choix,
Permette aux Elemens de respecter ses loix,
Et laissant dans son cœur parler sa deffiance
De l'instabilité d'un Peuple qui balance,
Il quitte d'Ilerda les superbes remparts,
Il veut en d'autres lieux porter les étendarts,
Et s'attend de chercher jusqu'aux bouts de la Terre
Des Peuples dévoüez au Démon de la guerre.
Cesar qui voit leur fuite & qui ne la veut pas,
Commande aux Legions de marcher sur leur pas,
Et sans chercher le Pont ou choisir le passage,
De mettre l'industrie & la force en usage,
De luter contre l'onde & briser hardiment
Les flots imperieux de ce froid Element.
Cet ordre surprenant n'a rien qui les rebute,
A peine il est connu que chacun l'execute,
Et l'on tente ardemment en courant aux combats
Des hazards qu'en fuyant on ne tenteroit pas.
Soudain sur l'autre bord ces guerriers intrepides
Remettent le harnois sur leurs membres humides;
Et d'un zele boüillant que rien ne fait tarir,
Rappellent la chaleur à force de courir.
Déja des Escadrons la course plus legere
Contre les derniers rangs essayoit leur colere,
Et l'on voit en surpens ces timides Romains.
S'ils choisiront la fuite ou s'ils viendront aux mains.
Au bout d'un vaste champs une étroite vallée
Voit sous de hauts rochers son ombre redoublée,

Et cache sous l'horreur de ces côtaux altiers
Des détours tortueux & de profonds sentiers.
Si l'Ennemy fuyant se coule sous les ombres
De ces noirs défillez & de ces routes sombres,
Cesar comprend assez que leur obscurité
Luy dérobe sa proye & trompe sa fierté;
Donc pour ne laisser pas avorter son attente,
Sus, dit-il compagnons, si la gloire vous tente,
Allez marchez sans ordre, & courez ardemment,
Contraignez ces fuyards de perir noblement,
Et ne les laissez pas dans une fuite prompte
Assurer leur opprobre & joüir de leur honte,
Les siens à ce discours plus brusques & plus chauds
Courent vers l'Ennemy qui gagnoit les côtaux,
Et l'une & l'autre armée en une mesme plaine
Campent en mesme temps & reprennent halaine.
D'un intervalle étroit les deux Camps divisez
Aux crimes d'un combat se montrent disposez,
Tant qu'arrétant les yeux sur le party contraire,
L'un y remarque un Fils, l'autre y découvre un Pere,
Et qu'enfin revenus de leur égaremens
Ils comprennent l'horreur des civils mouvemens.
D'abord sous la rigueur d'un pouvoir tyrannique,
Par des simples regards la Nature s'explique,
Et n'osant se soustraire à ce joug odieux,
Fait parler seulement & le geste & les yeux,
Mais par un saint instint que sa main nous imprime,
Bien-tost le faux devoir fait place au legitime,
Ces guerriers attendris abandonnent les rangs,
Et dans leurs Ennemis vont chercher leurs Parens;
Le sang desabusé réveille ses tendresses,
L'amitié renaissante étalle ses caresses,
En ce moment de joye on se croit tout permis,
Et quiconque est Romain cherit ses Ennemis.

Que de cuisants regrets, que d'amoureuses pleintes
Portent à tous les cœurs de visibles atteintes !
Que de profonds soûpirs, que de gemissemens
Se meslent aux douceurs de leurs embrassemens !
C'est alors que chacun reproche à sa colere,
Non les maux qu'elle a faits, mais ceux qu'elle a pû
Et repassant les yeux sur ces chers Ennemis, (faire,
Ce qu'il pensoit commettre il croit l'avoir commis.
Pourquoy ; lâches pourquoy cette douleur extréme
Pourquoy blâmer un sort que tu te fais toy-mesme
Si de honteux respects ont soüillé ta valeur,
Accuse ta bassesse & non pas ton mal-heur.
Parce que transporté d'orgueil ou de furie,
Cesar veut imposer le joug à sa patrie,
Faut il donc que ta main s'offre à le couronner,
Et faut-il te trahir, parce qu'il veut regner ?
Quel interest te porte à ce dessein coupable ?
Redoutes-tu celuy que tu fais redoutable ?
Et par mille forfaits te faut-il acheter
Les fers qui te prépare & que tu veux porter ?
Que ses tristes Clerons provoquent au carnage,
Dispense-toy de suivre ou d'appuyer sa rage ;
Qu'il face impudemment briller ses étendarts,
Ne cherche point ta honte au milieu des hazards.
Son bras sans tes pareils ne peut rien entreprendre,
Et s'il perd son armée il reconnoist son Gendre,
Douce chaîne des cœurs, digne present des Cieux,
Qui répands l'allegresse & l'amour en tous lieux,
Qui reproduits le calme au plus fort de l'orage,
Precieuse Concorde, acheve ton ouvrage,
Affermy l'union de ces cœurs égarez,
Qu'un indigne respect a long-temps separez ;
Déja dans leurs esprits la vengeance & le crime
A repris son horreur, & n'est plus legitime,
Chacun

Chacun connoiſt ſon ſang, & dans l'aveuglement
Ne trouve plus d'excuſe à ſon emportement.
Donc en cet heureux jour la paix ſembloit renaiſtre;
On députe à Ceſar, on ne veut plus de Maiſtre,
Et dans leurs Ennemis ne ſçachant que haïr
Ils ſemblent ſe reſoudre à ne plus obeïr :
Dans l'un & l'autre Camp l'allegreſſe des troupes
Celebre des feſtins & couronne les coupes;
On couche en meſme tente, & de charmans propos
Uſurpent doucement les heures du repos.
Mais cet amour ſi tendre, & cette paix ſi prompte,
Ne ſert qu'à redoubler & leur crime & leur honte;
Ils preſtent de nouveau le ſerment odieux,
D'oublier la Nature & d'offenſer les Dieux,
D'immoler le reſpect à la fureur d'un Maiſtre,
Et d'outrager leur ſang qu'ils viennent de cõnoiſtre.
Si-toſt que Petreïus inſtruit de leurs ſouhaits,
Sçait que chacun ſe donne à l'amour de la Paix,
Qu'aux projets d'un Traité déja l'on ſe hazarde,
Soudain il fait marcher les troupes de ſa garde,
Il oppoſe la force à ces beaux mouvemens,
Et le fer à la main rompt leurs embraſſemens,
Il fond avec ardeur ſur ces troupes ſans armes,
Il verſe plus de ſang qu'ils n'ont verſé de larmes,
Et portant dans ſon Camp luy-meſme la terreur,
Avecque ce diſcours r'allume la fureur.

Ingrates Legions, Cohortes infidelles,
Eſt-ce ainſi qu'on travaille à dompter les rebelles?
Que l'intereſt de Rome & de la liberté
Vous inſpire du zele & de la fermeté?
Certes ſi des Deſtins la ſevere puiſſance,
Couronne l'injuſtice & flate l'inſolence,
Si contre vous & Rome ils ſemblent conjurer,
Du moins en la ſervant vous pouvez expirer,

Et la main qui vous livre à la force ennemie,
Trame vostre défaite & non vostre infamie.
Mais pendant que chacun a des traits à pousser,
Une vie à commettre & du sang à verser,
Que les arrests du Sort ne se font point connoistre,
Pourquoy chercher des fers & vous donner un Maistre?
Si jusqu'au rang supréme il porte ses projets,
Du moins que sa valeur luy face des Subjets:
Si le Ciel veut un jour vous rendre ses esclaves,
Du moins ne forgez point vous'mesme vos entraves,
Et ne consentez pas que ces durs traitemens
Vous coûtent de la honte & des abaissemens.
Vos Chefs pour qui vos soins ménagent ses caresses,
Ne veulent point devoir leur vie à vos bassesses,
Ny qu'à ce faux devoir s'étant laissé gagner,
A leurs hautes vertus il ose pardonner.
L'interest de la vie ou celuy de ses charmes
N'est pas ce qui nous mesle aux civiles alarmes,
On la laisse traîner à qui veut se trahir,
Et l'on donne la paix à qui peut obeïr.
Mais cette Liberté pour qui chacun soûpire,
C'est ce qui nous échauffe & ce qui nous attire,
C'est ce charme puissant qui brave les hazards,
Qui forge les épieux, & qui trempe les dards,
Qui fait voir sur le front des plaines écumantes,
Et des Châteaux mouvans, & des Villes flotantes,
Et contre les assauts des Peuples revoltez,
De murs & de remparts enferme les Citez.
Que te sert grand Pompée, en un climat étrange
D'armer pour ta querelle & l'Euphrate & le Gange,
D'interesser la Terre & tous ses Potentats
A grossir ton armée & seconder ton bras?
Quitte cet appareil dont l'Univers s'étonne,
On te promet la vie, & Cesar te pardonne,

O zele punissable ! ô service odieux,
Que Rome desavouë & qui trompe ses Dieux !
Reprenez, compagnons, une plus noble envie ;
N'immolez point la gloire aux appas de la vie,
Songez, songez plûtost, que vous estes Romains ;
Et que Rome a remis son Sort entre vos mains.
A ce pressant discours la chaleurs se r'anime,
Et l'amour de la Paix cede à l'amour du crime ;
C'est ainsi qu'un Lyon dans la captivité
Rend sa fierté docile & perd sa cruauté,
Dépoüille cette ardeur si farouche & si prompte ;
Et s'accoustume à voir le Maistre qui le dompte,
Mais si d'un sang tout chaud les appas desirez
Abreuvent une fois ses poulmons alterez,
Sa fureur éveillée & sa rage avertie
R'allume cette ardeur qui sembloit amortie.
L'alarme est dans le Camp, chacun tâche à percer
Ceux qu'il viẽt de cõnoistre & qu'il vient d'ẽbrasser,
D'abord qu'on les engage à reprendre les armes.
Ce rigoureux devoir leur coûte quelques larmes,
Et le courroux d'abord n'adresse pas leurs coups,
Mais leurs coups adressez allument le couroux.
Leur bras avoit à peine assayé leur furie
Que chacun hait les Siens en leur hostant la vie ;
Leur courage en frapant se sent plus affermy,
Et dedans un Parent retrouve un Ennemy.
Cruauté monstrueuse & digne de tonnerre !
La Paix fait en ce jour plus que n'a fait la Guerre ;
Et la foy parmy nous a produit des horreurs
Qu'à peine auroient osé les plus noires fureurs.
Aprés que de leur sang ils ont fait des victimes,
Ils craignent de cacher ou de perdre leurs crimes,
Pour vanter à leur Chef leur zele officieux
Ils viennent étaler leurs monstres à ses yeux.

Et chacun pour se faire un sort plus favorable ;
Veut paroiſtre ou plûtoſt eſtre le plus coupable.
Console toy , Ceſar , tu perds en ces combats
Des amis éprouvez & de vaillans Soldats ,
Mais certes en ce jour ton bon-heur ſe declare
Beaucoup mieux qu'à Marſeille ou ſur les eaux du
Le Ciel en t'expoſant à ce foible revers (Phare,
Te ſert mieux que Pharſale en domptant l'Univers,
Tes crimes ſont voilez , & ta honte cachée,
Tu trouves la juſtice & ne l'as point cherchée ;
Et ce meurtre honteux , ces attentats nouveaux
Ont forcé l'innocence à ſuivre tes drapeaux.
Apres les noirs progrez d'une action ſi noire ;
Petreïus étonné ſe reproche ſa gloire ,
Il croit en s'éloignant de ces funeſtes lieux
Se cacher à ſoy-meſme ou ſe cacher aux Dieux ;
Et loin de concerter des nouvelles batailles ,
Il penſe d'Ilerda regagner les murailles.
Mais Iule détachant des Eſcadrons nombreux
Enferme l'Ennemy dans des côtaux affreux ,
Et d'un large foſſé leur coupant le paſſage ,
Leur défend d'appaiſer la ſoif qui les outrage ;
Ou que de leur tranchée un ſpacieux détour
Embraſſe en ſe courbant les ſources d'alentour.
Donc voyant le peril qui menace leur vie ,
Ils changent à l'inſtant l'épouvante en furie ,
Le deſſein de la fuite en un deſſein plus haut ,
Et les ſouhaits de vivre aux projets d'un aſſaut.
Un noble deſeſpoir échauffant leur courage
Ils veulent ou perir ou ſe faire un paſſage ,
Et s'ils perdent la vie en ce penible effort ,
Chacun prétend au moins ne perdre pas ſa mort.
Ceſar réſout bien-toſt quel conſeil il doit ſuivre ,
Il croit les punir mieux en les forçant de vivre ,

Et mettre leur supplice au dessus du trépas,
S'ils cherchent leur défaite & ne l'obtiennent pas,
Laissez, laissez, dit-il, cette chaleur extréme
Se consumer en vain, & mourir de soy-mesme,
Laissez évanoüir ces aveugles transports,
Sans que la resistance irrite leurs efforts;
Souvent le desespoir fait plus que la vaillance;
Qui provoque la mort ne meurt pas sans vengeance;
Gardez tout vostre sang à de plus beaux hazards,
Et parez seulement sans renvoyer les dards.
Ces cœurs dans le desordre où leur peine les jette,
N'aspirent qu'à tramer & vendre leur défaite,
Mais sans trouver icy, ny donner le trépas,
Qu'ils achevent leur perte & ne la vengent pas.
A ce constant repos qu'inspire la prudence
L'Ennemy s'apperçoit qu'il perd sa violence,
Et que ne voyant pas matiere à sa valeur,
Il faut dans ses rochers reporter sa douleur.
C'est ainsi que percé d'une pointe mortelle,
Un Guerrier genereux prend une ardeur nouvelle;
Et son sang échauffé secondant mieux son bras,
Commande à son couroux de vanger son trépas;
Mais à ce coup fatal quelque feu qui s'allume
Du tourment qu'il éprouve & de son sang qui fume,
Si la frayeur ou l'art luy ravit son vainqueur,
Il sent croistre sa haine & mourir sa vigueur.
Ce Peuple infortuné qui se retrouve encore
Au milieu des rochers où son feu le devore,
Dans le sein de la Terre & le fond des côtaux
Cherche un tresor plus cher que les plus chers me-
L'or des Assyriens & sa source feconde (taux,
Les plonge moins avant dans sa Mine profonde.
Mais helas! en ces lieux si reculez du jour
On sollicite en vain les roches d'alentour,

Elles n'enfantent point ces ondes prisonnieres,
Ces fleuves enfermez ou ces sombres rivieres
Qui roulent sous la terre & qui portent leurs eaux
Par des chemins obscurs & de secrets canaux ;
D'aucun ruisseau naissant la fraicheur desirée
Ne promet du secours à leur bouche alterée,
Et dans ce noir abysme aucune humidité
Ne vange ces Guerriers de son obscurité.
Donc ce Peuple seduit à qui rien ne succede,
Sent redoubler ses maux en cherchant leur remede,
Et les sueurs qu'il donne à leurs soulagemens
Augmente ses ardeurs, & ses embrasemens :
Ils retournent enfin de cette nuit épaisse,
Plus foibles à porter le tourment qui les presse,
Et loin de reparer leur esprit consumez,
Chacun se prive encor des mets accoûtumez,
Au lieu de relever sa vigueur abatüe,
La faim sert de remede à la soif qui le tüe.
Ce n'est pas que leur peine & leur extremité
N'éveille l'industrie & la subtilité,
On expime le suc des herbes & des plantes,
On devore ardemment ces liqueurs degoustantes,
Et mesme en ce besoin ils ne pardonnent pas
Au limon croupissant qu'ils trouvent sous leurs pas.
Mais loin que leur tourment cede ou se rallentisse,
Cet importun secours est un nouveau supplice,
Et qui void le remede où l'on ose courir ;
Doute si c'est pour viure, ou si c'est pour mourir.
Heureux ceux dont Jugurthe arréta la poursuite,
Que ce lâche Ennemy terrassa dans sa fuite,
Et dont en corrompant l'innocence des eaux
Il termina les jours & finit les travaux !
Mets, Cesar, mets ta haine aux plus lâches épreuves
Rends l'onde criminelle ; empoisonne les fleuves,

Mesle publiquement à leurs flots innocens
Le suc de l'Aconit & le fiel des Serpens,
Et ce Peuple trop foible à porter sa suffrance
Ira boire sa mort & saouler ta vengeance.
Déja dans tous les corps ces atomes vivans,
Les Esprits devenus plus chauds & plus mouvans
Reportent trop de braise au cœur qui les envoye,
Et bien-tost de leur Pere ils vont faire leur proye ;
La langue toute séche & les yeux tout ardans
Expriment au dehors les flâmes du dedans,
Les poulmons altetez gâtent l'air qu'ils respirent,
Plus le cœur en demande & moins ils en attirent.
Et dans l'ardeur cruelle où l'on se void reduit,
Chacun avidemment hume l'air de la nuit.
On redemande au Ciel la pluye & les orages
Dont la fureur n'aguere étonnoit leurs courages,
Et les yeux vainement à la nüe attachez,
Ils comprennent enfin que les Dieux sont fâchez.
Mais ce qui met le comble à leurs peines cuisantes,
Ils ne sont pas campez aux bords des Garamantes,
Ils n'ont pas de Syene usurpé les sablons,
Ou bien dans Meroé planté leurs Pavillons,
L'aspect du Sicoris & celuy de l'Ibere,
Rend leur soif plus ardente & leur sort plus severe.
Les Chefs jugeant enfin qu'à combatre leurs maux
Ils perdent leur repos, & perdent leurs travaux,
Que ce Peuple aux abois est inutile aux armes,
Que le secours des Dieux se refuse à ses larmes,
Et que nul autre espoir ne flâte leurs souhaits,
Ouvrent enfin leur ame aux conseils de la paix.
Afranius vaincu par des raisons si fortes,
Méne au Camp de Cesar ces mourantes Cohortes;
Et bien qu'il se presente aux yeux de son Vainqueur,
Il marque sur le front l'assurance du cœur;

Sous le port d'un Vaincu que son destin outrage,
Il laisse encore voir son rang & son courage,
Et demande la vie en Guerrier assez fort,
Pour braver un refus & souscrire à sa mort.
Si je ployois, dit-il, sous un lâche adversaire,
Ce fer teint de mon sang eust trompé ta colere,
Mais à souffrir la vie on m'a veu m'obstiner,
Parce que je t'ay crû digne de la donner.
Ie ne viens pas icy complaisant ou timide
Excuser des conseils où la gloire préside,
Nous avons contre toy défendu ces confins,
Nous le ferions encor s'il plaisoit aux Destins.
Ce ne fut pas l'amour des civiles alarmes
Qui regla nostre choix & nous mit sous les armes;
Nous tenons un party que nous avons tenu
Long-temps auparavant que le tien fust connu.
Autant que le devoir ou le Ciel l'authorise
Nous gardons cette foy que nous avons promise;
Mais enfin las de perdre un impuissant effort
A luter vainement contre l'Arrest du Sort,
Nous laissons le Couchant soûmis à ta puissance;
Et nous ouvrons l'Aurore à ta haute vaillance.
Ces progrez signalez te sont d'autant plus beaux
Qu'ils ne t'ont point coûté de sang ny de travaux,
Et tes ressentimens au milieu de ta gloire
N'ont rien à pardonner si ce n'est ta victoire.
Au reste, grand Cesar, souffre que ces Soldats
Ne se promettent point à de nouveaux combats,
Tu ne dois pas mesler des armes condamnées
A celles que les Dieux ont déja couronnées;
Ce Peuple a consommé plainement ses Destins;
Sa disgrace l'acquite envers tous les Latins;
Ces mal-heureux Guerriers que leur hôte importune
Porteroient dans ton Camp leur mauvaise fortune.

Et c'eſt aſſez enfin qu'ils vivent ſous ta loy,
Sans forcer des Vaincus à vincre avecque toy.
Il finit de la ſorte, & ce Vainqueur facile
Leur remet les travaux de la fureur civile.
A peine cette Paix fut connuë aux Soldats,
Que vers l'onde prochaine ils adreſſent leurs pas;
Et ſur les bords du fleuve étendus à leur aiſe,
Ils cherchent dans les flots un remede à leur braiſe;
Beaucoup à ce doux charme attachez ardemment,
Hument, ſans prendre haleine, un ſi froid élement,
Et l'air ne pouvant pas ſe couler dans leurs veines,
Ils étouffent leur ame en ſoulageant leurs peines;
Les autres moins ardents boivent plus à loiſir,
Et prolongeant leur ſoif prolongent leur plaiſir.
D'abord elle reſiſte & ſe met en deffence,
Ce qui doit l'appaiſer picque ſa violence,
Et tant que l'on s'obſtine à reprimer ſes feux,
Le combat eſt ſenſible, & le ſuccez douteux:
Enfin on voit bien-toſt cette ardeur affoiblie,
Les braiſiers amortis, la force rétablie,
Et ce Peuple enchanté par ces charmes nouveaux
Admire ſa vigueur & le pouvoir des eaux.
Toy qui rends ſi ſouvent ta ſoif ingenieuſe,
Ton mal delicieux, ta faim ambitieuſe,
Apprens de la Nature à moderer tes ſoins,
Et qu'un foible ſecours ſuffit à ſes beſoins.
Ce Peuple ne boit pas dans l'Or ou dans la Myrrhe;
Dans les coupes de Iaſpe ou celles Porphyre,
D'un fleuve officieux l'innocente liqueur
L'arrache à ſes tourmens & luy rend ſa vigueur.
Donc la ſoif appaiſée & les armes renduës
Dans les climats divers ces troupes épanduës,
Loin du trouble civil & de ſes noirs complots
Vont porter l'innocence & chercher le repos.

Chacun conçoit alors les travaux & les crimes,
Où le Dieu des combats expose ses victimes,
La Nature assoupie & long temps aux abois.
Réveille ses instincts & retrouve sa voix,
Si stupide au milieu du sang & des alarmes.
Elle devient sensible en dépoüillant les armes,
Et chacun affranchy des civils differens
R'appelle son idée & connoist ses Parens.
Doux mal-heur, disent-ils, heureuse décadence,
Qui va nous épargner le meurtre & la licence!
Mais plus heureuse encor, s'il nous estoit permis
De nous croire innocens en nous voyant soûmis.
Que prétẽdoient nos cris, que pretẽdoiẽt nos larmes
En demandant aux Dieux le progrez de nos armes?
O qu'ils nous punissoient en écoutant nos vœux,
Et qu'un succez meilleur eust fait de mal-heureux!
Les Vainqueurs n'ont sur nous qu'un sinistre avãtage,
A cent nouveaux hazards ce bon-heur les engage,
Il faut dans les progrez de leur brutalité,
A ses premiers efforts chercher l'impunité,
Pour assurer d'un Maistre & le sort & la gloire;
Il faut vaincre cent fois apres cette victoire,
Parcourir l'Univers, forcer les Elemens,
Et le suyvre au travers de tant dévenemens,
Prester à son orgueil le secours de leurs crimes,
Pour en estre à la fin eux-mesmes les victimes.
En un Siecle d'orage, & si prés d'un mal-heur,
Qui va du Monde entier meriter la douleur,
Heureux qui retiré dans un coin de la terre
Pourra voir en repos & detester la guerre,
Consoler une Espouse, élever ses Enfans,
Et cultiver l'espoir de leurs plus jeunes ans:
Ou si de ce bon-heur la Fortune est jalouse,
Mourir entre les bras d'un Fils ou d'une Epouse.

Ce Peuple en liberté void les ſuccez douteux,
Sans former de ſouhaits & ſans perdre de vœux,
Dans ce calme profond où ſon deſtin le jette,
Il épargne à ſon cœur la faveur inquiete,
Et s'il cognoiſt ſon Chef en l'un des deux Rivaux,
En l'autre il voit celuy qui borne ſes travaux.
Ceſar ne trouve pas dans toutes les contrées,
Comme aux rives du ſoir des Palmes préparées,
Les Dieux pour luy laiſſer mieux ſentir leur ſecours,
Oſent de ſes progrez interrompre le cours.
Prés des bords d'Illyrie où l'Adria farouche
Iuſqu'aux bords de Salone étend ſa froide couche,
Où l'Iader tout tiede aux travers des roſeaux
Roule vers les Zephirs & ſon nom & ſes eaux,
Antoine conſultant ſes chaleurs indiſcretes,
Ou ſe confiant trop aux armes des Curetes,
Se poſte dans leur Iſle au milieu de la mer,
Y transporte la guerre & s'y laiſſe enfermer.
Retranché dans ſon Camp, il peut dans ſa prudence,
Il peut dans ſa valeur chercher ſon aſſurance,
Mais la faim qui reduit les plus fermes remparts,
Luy porte dans ſon fort de plus preſſans hazards.
L'imperieux beſoin que le Soldat endure,
Luy fait aux Chevaux meſme envier leur pâture,
A des mets inconnus former ſes appetis,
Et devorer le foin qui croiſt dans les Patis.
Enfin leurs compagnons ſur la rive opposée
Leur faiſant conçevoir une retraite aiſée,
Ils penſent en mettant leur eſpoir ſur les flots,
Se ravir à la faim, & trouver le repos.
Leurs Navires n'ont pas ny la pouppe exaucée,
Ny les flancs alongez, ny la proüe avancée,
Cóſtruits d'un nouvel ordre & d'un ſecret nouveau,
Des Eſquifs arrondis les ſoûtiennent ſur l'eau,

Ou plûtost alentour des cuves enchaisnées
En défendent l'approche aux vagues mutinées,
Et la solidité des sommiers traversants
Entretient leur assiete & les attache aux flancs.
Les Matelots couverts de ces chaloupes rondes,
Brisent sans se monter la surface des ondes.
Ce miracle nouveau d'un obscur mouvement
D'abord dans tous les cœurs met de l'étonnement;
Et cette Nef qui semble & sans voile & sans rame
Fait entrer par les yeux la surprise dans l'ame,
Mais avant que d'entendre à leurs décampemens,
On observe la mer & tous ses mouvemens,
Si-tost que son reflus élargit son rivage,
On commet trois vaisseaux à tenter le passage;
Et le plus spacieux porte entre ses deux flancs
Une tour menaçante & des crenaux tremblans.
Octave qui commande aux forces d'Illyrie,
Pour ne consumer pas vainement leur furie,
Et pour bien ménager les faveurs du Destin,
Laisse remplir les nefs & croistre son butin,
Tant qu'enfin cette paix qu'on se promet sur l'onde,
A la premiere course adjoûte la seconde.
C'est ainsi qu'un chasseur sous des arbres touffus
Attend à découpler que ses rets soient tendus,
Ou laisse de ses chiens briller parmy les terres
Ceux qui n'ont point de voix en éventent les erres,
Qui démeslent du Cerf la piste sourdement,
Et qui montrent sa couche au simple mouvement.
Déja l'on découvroit dans la campagne sombre
Un mélange confus & du jour & de l'ombre,
Et de ces deux Rivaux l'assemblage douteux,
N'estoit ny l'un ny l'autre, & sembloit tous les deux.
Alors ces mal-heureux qu'attendent leurs disgraces,
S'embarquent à l'envy sur leurs pesantes masses,

Quittent les bords de l'Isle, & veulent sur les eaux
Ou soulager leur peine ou changer leurs travaux.
Mais le Cilicien dans les troupes contraires
Appelle à son secours ses fraudes ordinaires,
Tend des pieges couverts, dispose sous les flots
Des liens inconnus à l'art des Matelots,
Et les extrémitez de ces chaisnes cachées
Sont à de hauts rochers fortement attachées.
Deux Vaisseaux que la rame agite brusquement,
Sur ces pieges secrets glissent impunément :
Mais le troisiéme enfin plus profond & plus large
S'enfonce trop avant sous le poids de sa charge,
Et parmy ces cordeaux, ses flancs embarrassez,
Ses avirons contraints, ses esquifs enlassez,
Apres avoir en vain luté contre sa chaisne,
Il se laisse conduire où la force l'entraisne.
Sur les bords d'Illyrie est un antre bruyant
Sous les flancs escarpez d'un rocher effrayant,
Qui toûjours va tomber, & qui toûjours subsiste,
Tant à son propre poids sa fermeté resiste.
Là des Ifs ou plûtost des objets de terreur
Font douter s'ils en sont l'ornement ou l'horreur;
Sous l'abysme profond de ces grotes sauvages,
La mer jette souvent le reste des naufrages,
Des pouppes, des timons, des membres & des corps
Que ce gouffre écumant revomit sur ses bords,
Et les flots qu'il rejette avecque vehemence,
Font plus haut que Scylla tonner leur violence.
Pres de ce lieu fatal Vulteïus & les Siens
Se trouvent engagez dans ces tristes liens;
Aussi-tost l'ennemy pousse des cris de joye,
Abandonne son Poste, accourt à cette proye,
Il arme sur la terre, il arme sur les eaux,
Et contre un seul vaisseau pousse tous ses vaisseaux;

C'est en vain que le Chef met le fer en usage ;
En vain il veut briser ce funeste cordage,
E ne sçachant enfin à quels Dieux recourir,
Il demande à combatre, & s'attend d'y perir.
Il ose, il fait pourtant en un Sort si contraire
Tout ce que la vertu peut oser ou peut faire ;
Au milieu des vaisseaux dont il est investy
Sa Galere fait seule & soûtient son party ;
Contre tant d'Ennemis une seule Cohorte
Paroist trop courageuse, & paroist assez forte,
On voit des deux côtez le carnage & la mort,
Et la nuit seulement arréte leur effort.
Pendant l'obscurité ce courage fidelle
Inspire à ses Guerriers une chaleur nouvelle.
Sus, dit-il, consultons de nobles mouvemens,
La liberté pour nous n'a que peu de momens
A nous faire un destin qui soit digne d'envie,
Donnons ce qui nous reste & de force & de vie,
Iamais elle n'est courte à qui l'arrest du Sort
Permet de se resoudre & de choisir sa mort,
A qui peut constamment d'un mal-heur necessaire
Faire à son grand courage un mal-heur volontaire ;
Que le peril nous cherche ou ne nous cherche pas,
On acquiert mesme gloire à hâter son trépas ; (nées,
Trancher peu de momens, trancher beaucoup d'an-
C'est dans le mesme honneur, finir ses destinées,
Et la rigueur peut bien nous forcer de mourir,
Mais elle ne peut pas nous forcer d'y courir.
Sus donc, executons ce que l'honneur commande,
Donnons tout nôtre sang avant qu'on le demande,
Laissons un grand exemple à la posterité,
De courage, de zele & de fidelité.
Au lieu d'ouvrir son ame aux transports de la joye,
Que l'Ennemy fremisse en regardant sa proye,

Qu'il ſçache que ſa mort l'entendoit ſur les eaux,
S'il avoit dans ſes lacs trouvé plus de vaiſſeaux.
Souvent dans les combats la plus haute vaillance
Succombe dans la foule, & meurt dans le ſilence,
Souvent elle rencontre en terminant ſon ſort
La peine de l'oubly dans celle de la mort.
Mais icy la valeur nous répond de la gloire,
Elle a dequoy briller dans l'ombre la plus noire;
Graces aux Immortels & graces à leurs ſoins,
Dans tous les deux partis elle aura des témoins,
De tous les deux partis ſon ardeur éclairée
Sera de tous les deux ou crainte ou reverée,
Les uns vont s'alarmer, les autres s'attendrir,
Et peut eſtre tous deux voudroient nous ſecourir.
Ie ſçay qu'on prétendra ſeduire nôtre envie
En nous offrant la Paix & nous donnant la vie,
Mais ce honteux pardon qui ne nous tente pas,
Va donner ſeulement plus de prix au trépas,
Et l'on ne croira point cette ardeur de courage,
L'inſtinct du deſeſpoir ou l'effort de la rage;
Par des faits éclatans il nous faut meriter
Que Ceſar étonné ſonge à nous regreter,
Qu'à noſtre fermeté ſon eſtime réponde,
Qu'il penſe beaucoup perdre en perdãt peu de mõde,
Que ce beau zele enfin dont nous ſommes pouſſez,
Efface l'avenir & les Siecles paſſez.
Déja, déja mon ame à cette noble idée
Des douceurs de la mort ſe trouve poſſedée,
Une illuſtre fureur s'empare de mes ſens,
Et je goûte déja le bon-heur que j'attends.
Il faut, il faut toucher à cette heure fatale,
Pour bien apperçevoir les charmes qu'elle étale.
L'approche du trépas a des raviſſemens
Que l'homme ne conçoit qu'en ces derniers momẽs,

On luy cache les biens dont la mort est suivie ;
Afin qu'il se conserve & qu'il souffre la vie ;
Mais enfin sa raison commence à l'éclairer
Quand la Parque se montre & qu'il faut expirer.
A ces mots plains de feu cette ardente Ieunesse
Au milieu du peril retrouve l'allegresse,
Et ceux qui redoutoient la naissance du jour,
Importunent les Dieux de hâter son retour.
Sa Rivale ou plûtost son obscure adversaire
Ne regnoit pas alors long-temps sur l'Hemisphere ;
Et le Soleil déja dans le Ciel des Bessons
N'échoffoit pas long-temps l'Element des Poissons ;
Bien-tost aux yeux de tous ses flames lumineuses
Montrent les Istriens sur des roches affreuses,
Bien-tost elles font voir sur la face des eaux
Le Peuple de Libourne & beaucoup de vaisseaux.
D'abord on veut tenter la Paix & l'Alliance,
On veut des Assiegez corrompre l'assurence,
Et par le doux espoir d'un favorable Sort
Leur faire aimer la vie en retardant leur mort :
Mais à ces cœurs poussez d'une vertu farouche,
Il n'est rien qui les flate, il n'est rien qui les touche ;
Ils regardent la vie & ses plus doux appas
Comme un bien qui déja ne les regarde pas.
Donc avecque dédain ces offres rejettées,
On voit d'un beau couroux ces ames transportées,
Ioindre la resistance au dessein de mourir,
Et vanger leur trépas avant que d'y courir,
Soûtenir mille assauts, signaler leur defence,
Et de mille assaillants lasser la violence.
Mais apres ces efforts le Chef ne consent pas
Qu'aux traits des Ennemis ils doivent leur trépas ;
A se prester leurs mains il instruit leur furie,
Et provoque leur fer à luy trancher la vie.

Qui d'entre vous, dit-il, prompte à me secourir,
En me donnant la mort montre qu'il veut mourir?
Qui du coup glorieux d'une pointe fidelle
Ose m'ouvrir le sein & me prouver son zele ?
A ces mots étonnants, percé de plusieurs coups,
Il voit ses assassins, & les caresse tous,
Bien qu'il soit aux abois, une prompte vengence
Prouve sa gratitude & sa reconnoissance,
Et contre les premiers déchargeant son effort,
Il pense mourir quite & payer bien sa mort.
A l'exemple du Chef les Soldats s'entr'exhortent,
Ils souffrêt sans gemir les coups qu'ils s'entreportêt,
Et dans un seul party ces cruels Genereux
Font voir ce que la guerre a de plus rigoureux.
Ainsi que de Cadmus la Semence charmée
Fist sortir de la terre une moisson armée,
Et de Freres mutins naistre un Camp menaçant
Qui se défit soy-mesme, & mourut en naissant.
Du Dragon terrassé les dents empoisonnées
Enfanterent soudain des troupes acharmées,
Et Medée à l'aspect de ces fiers bataillons
Se vit craindre son charme & le fruit des sillons.
Ainsi dans cette Nef où fume le carnage,
Ces farouches Vaillans acharnent leur courage,
Ils portent de concert & reçoivent la mort,
Et mourir est pour eux le plus facile effort,
En massacrant un Fils, en égorgeant un Pere
La pitié semble encore échauffer leur colere,
Et tout ce que le sang exige de leurs bras
C'est qu'un coup seulement acheve le trépas.
Dans leurs derniers abois leur ame grande & fiere,
D'un regard dédaigneux contemple la lumiere,
Estale aux yeux de tous son illustre mal-heur,
Et sent avec plaisir l'effort de sa douleur.

Cette Divinité de langues & d'oreilles
N'a jamais publié des fermetez pareilles,
Parmy tous les climats elle en va discourir,
Et cette illustre mort ne peut jamais mourir.
Mais malgré son éclat les Nations timides
Qui n'ont point la vertu ny la gloire pour guides,
N'oseront avoüer que pour ne servir pas,
C'est un facile effort de courir au trépas.
Ceux à qui trop de pente aux douceurs de la vie,
Défend de conçevoir une plus noble envie,
Ignorent que le fer servoit à nos ayeux
A perdre les Tyrans, ou mourir glorieux.
Plûst aux Dieux immortels, & plûst aux destinées
Que la Parque oubliast les ames étonnées,
Qu'elle ne cherchast point qui n'ose la chercher,
Et que la vertu seule eust droit de l'approcher.
Le Destin de Cesar sur les sables d'Afrique
N'est pas moins rigoureux qu'au Golfe Adriatique,
Curion s'éloignant des bords Siciliens,
Passe legerement jusqu'aux bords Lybiens,
D'abord il moüille l'ancre auprés de ce rivage
Qui regarde Clupée & qui touche à Carthage,
Et de là va soudain planter ses Pavillons
Où Bagrada serpente au milieu des sablons.
Puis marchant au travers des grotes escarpées,
Des côtaux raboteux & des roches coupées,
Il trouve sur sa route un lieu plein de terreur,
Qui conserve d'Anthée & le nom & l'horreur,
Et brûlant d'en sçavoir la naissance & la vie,
Il en fait discourir un Viellard de Lybie.
La Terre avant, dit-il, enfanté les Titans,
N'avoit pas épuisé la vigueur de ses flancs,
L'énorme accouchement qu'à veu cette contrée,
Porta son nom plus haut qu'Eurite ou Briarée,

Et reserver Anthée à ces funestes lieux, (Dieux.
Ce fut aux Champs de Phlegre épargner tout les
Ce monstre reparoit sa force redoutable,
En touchant à sa Mere & couchant sur le sable,
Et la Terre inspiroit à ses membres tout nuds
Une vigueur nouvelle & des feux inconnus,
Instruit à terrasser les bestes les plus fieres,
Souvent il les forçoit iusque dans leurs tanieres.
Au lieu de se coucher sur un lit de rameaux,
Dans la peau des Lyons ou celle des Chameaux,
Dormant dans la poussiere, & se roulant sur l'herbe,
Il se levoit toûjours plus fort & plus superbe,
Ces rochers diffamez, ces antres tenebreux
Furent l'affreux Palais de ce Monarque affreux;
Des Peuples d'alentour le sang & le carnage
Assouvissoient à peine & sa faim & sa rage:
Les Hommes égorgez estoient ses plus doux mets,
Et ce Roy monstrueux devoroit ses subjets.
Mais enfin ce Vainqueur plus craint que le tonnerre,
Dont le bras étouffoit les monstres de la terre,
Alcide, qui cherchoit la gloire & le danger,
Sçeut les crimes d'Anthée, & voulut nous vanger.
Ces deux fiers Assaillants se voyant en presence,
Se menaçent des yeux & de la contenance,
Et se lançant tous deux des regards violens,
Avant que de se joindre ils s'admirent long-temps.
L'un dépoüille la peau du Lyon Cleonique,
L'autre d'un moins affreux que vit naistre l'Afrique:
L'un comme aux jeux de Pise excite sa vigueur
En s'abreuvant les nerfs d'une épaisse liqueur,
L'autre pour tout secours à sa force premiere,
Se couvre salement de sable & de poussiere;
Puis soudain la colere & l'éclair dans les yeux,
Ils fondent l'un sur l'autre en Taureaux furieux;

Leurs bras entrelassez, l'un & l'autre veut faire
Sous les premiers assauts ployer son adversaire :
Mais chacun invincible à l'effort ennemy,
Se tient la teste droite & le corps affermy ;
L'un & l'autre est confus de cette resistance,
Et devoir son pareil il s'étonne & s'offence.
Alcide se ménage, & ne veut pas d'abord
Laisser à son grand cœur pousser tout son effort,
Il fatigue à loisir ce Geant qui s'empresse,
Qui sans ordre & sans choix se tourmente sans cesse,
Il tâche à l'épuiser d'esprits & de chaleur,
Il le fait écumer & changer de couleur,
Il luy trompe les yeux & trouble la pensée,
Il luy met sur le front une sueur glacée :
Le pied contre le pied, le bras contre le bras,
Il tente sa défaite & ne l'acheve pas,
Il luy porte à tous coups des atteintes certaines
Du bras dans la poitrine, & du pied dans les aines,
En d'invincibles nœuds il transforme ses mains,
Il luy presse la gorge, il luy presse les reins,
Tant que cet assaillant qui sembloit indomtable
Se voit tout de son long étendu sur le sable.
La Mere interressée à la honte du Fils
Luy repare soudain ses membres déconfits,
Luy rendurcit les nerfs à de nouvelles peines,
Et luy remet du sang & du feu dans les veines.
Si-tost qu'il eut senty renaistre sa vigueur,
Son couroux le dérobe aux mains de son Vainqueur.
Ainsi l'un revétu des forces de sa Mere,
L'autre fort de soy-mesme & fort de sa colere,
Ils rentrent au combat, & retrouvent en eux
Dequoy le rendre encore & penible & douteux.
Alcide est indigné de cette force extréme,
Qui semble en s'épuisant renaistre de soy-mesme.

L'Hydre qui luy fit voir ses dragons reparez,
Fut un moindre prodige à ses yeux assurez,
Et ce Serpent fecond de sa propre défaite
Ne fist pas la surprise où ce Monstre le jette.
Iamais à sa Marâtre il ne fut plus permis
De flater sa vengeance & le croire soûmis:
Ce front qui pût suffire à porter ses desastres,
A lasser les Destins, à soûtenir les Astres,
En ces nouveaux hazards détrempé de sueurs,
Semble se présager sa honte & ses mal-heurs.
Toutefois ce Vainqueur que la peine encourage,
A ce nouvel Anthée insulte davantage;
Luy pour ne mettre plus sa défence aux abois,
Prévient son infortune, & tombe de son choix;
Couché sur la poussiere il sent dedans son ame
Couler ce que la Terre a d'esprits & de flame,
Et retrouvans enfin son corps tout affermy,
Il oppose à ce Grec un plus fort ennemy.
Mais ce sage Vaillant évente l'artifice
Qui rend à son Rivale un si present office,
Pour luy faire quiter ces sablons reparants
D'une étrainte mortelle il luy serre les flancs,
Il le soûtient dans l'air où la Terre alarmée
Ne peut pas envoyer sa force accoûtumée,
Et le tient si long-temps captif entre ses bras,
Qu'il y trouve à la fin sa honte & son trépas.
Il meurt, ce redoutable, il épargne au tonnerre
Le soin de reprimer l'audace de la Terre,
Il meurt dans sa furie, & ne laisse en ces lieux
Qu'une indigne memoire & qu'un nom odieux.
Mais du grand Scipion la valeur indomtée,
Donna de plus grands noms au Royaume d'Anthée,
C'est en ce lieu qu'il fit ses premiers campemens,
Et de ses hauts progrez vid les commencemens.

Curion à ces mots flate son esperance
De voir dans ces rochers couronner sa vaillance;
Comme si la fortune & le bon-heur des lieux
Achevoit les succez ou corrompoit les Dieux.
Dans un Camp fortuné ses Cohortes joyeuses
Posent aveuglement des Aigles malheureuses,
Et ravissent bien-tost à ces côtaux changez
Ce présage éclatant & ces hauts préjugez.
Tout ce que dans l'Afrique avoit subjugué Rome,
Reconnoissoit alors le pouvoir d'un seul Homme.
Varus y soûtenoit l'interest de l'Estat,
La gloire de Pompée & les droits du Senat:
Mais s'assurant trop peu sur les forces Latines,
Il interesse encor les Nations voisines,
Et Juba leur Monarque en luy prestant son bras
Luy preste le secours de tous ses grands Estats,
De ce vaste Domaine où l'on voit reconnoistre
A cent Peuples divers la puissance d'un Maistre;
Des Colomnes d'Alcide au saint Temple d'Ammon,
Des champs du Garamante à ceux du Nasamon,
Dans l'espace infiny des brûlantes contrées
Il voit son nom auguste & ses loix reverées.
Mais il ne donnoit pas aux troubles des Romains
De ce grand appareil les éclatans desseins,
Le vif ressentiment d'une offense privée
Avoit formé sa haine & l'avoit soulevée.
Curion declaré contre toutes les loix
Avoit déja tenté de luy ravir ses droits,
De soustraire l'Afrique au pouvoir d'un seul Homme,
Pendant que sous un Maistre il veut asservir Rome;
Et ce crime perdu, ce vain emportement
Semble aller sur ces bords chercher son châtiment.
Ce Tribun indiscret dont l'attente facile
Triomphoit de Varus en sortant de Sicile,

Qui ſans en approcher l'avoit déja ſoûmis,
Voit trop peu de ſecours, & voit trop d'ennemis.
Deux Legions qu'il méne & dont la perfidie
Merita que Ceſar leur accordaſt la vie,
Qui dans Corfinium bleſſerent leur devoir,
Sont toute ſa défenſe, & font tout ſon pouvoir.
Ces courage flotans, ces ames incertaines
Entre leurs nouveaux Chefs & leurs vieux Capitai-
Se préparant à tout, ſe croyant tout permis, (nes,
Peuvent changer de Maiſtre & changer d'Ennemis;
Déja par le bruit ſeul ces troupes débauchées
Deſertent les remparts, & ſortent des tranchées ;
Mais enfin Curion réveille ſa valeur,
Et leur cachant ſa crainte il diſſipe la leur.

Quiconque oſe beaucoup, dit-il en ſa penſée,
Couvre au moins la terreur dont ſon ame eſt glacée;
Prévenons l'Ennemy, portons les premiers coups,
Et preſſons le Soldat pendant qu'il eſt à nous,
Gardons de luy laiſſer en cette conjoncture
Le temps de raiſonner & le temps de conclure :
Souvent trop de loiſir met dans ſes ſentimens
Diverſe inquietude, & divers mouvemens,
Mais au point d'arreſter ou pouſſer l'adverſaire,
Toutes ſes paſſions font place à la colere,
Il n'examine plus en un ſi chaud abord,
Quelle cauſe eſt plus juſte ou quel party plus fort,
Celuy qu'il a choiſi c'eſt celuy qu'il approuve,
Ou du moins il s'y tient à cauſe qu'il s'y trouve,
Et ſi quelque remords veut ſe faire écouter,
Le combat le diſſipe ou le fait avorter.
Tenté par ces raiſons, Curion ſe travaille
A mettre ſur le champ ſes troupes en bataille;
Il entre dans la plaine, il cherche le danger,
Et le Deſtin le flate afin de l'engager,

D'un espoir decevant l'ame toute enflamée
Il pousse rudement Varus & son Armée,
Il fait tomber sur eux la mort ou la terreur,
Et leur Camp seulement les cache à sa fureur.
Aussi-tost que Juba connoist leur décadence,
Plein de joye & d'ardeur il court à leur défence,
Heureux que ses Destins reservent à son bras
L'éclat de sa vengeance & l'honneur des combats;
Il recommande aux Siens le silence & la feinte,
Et ne craint en marchant que de semer la crainte.
Sabbura qu'il connoist aussi prudent que chaud,
Avec un Camp volant va provoquer l'assaut,
Et par une écarmouche & trompeuse & legere
Feindre que l'ennemy n'a point d'autre adversaire;
Cependant pour charger ces Romains imprudens,
Tout le gros de l'armee attend l'ordre & le temps,
Et tant que l'artifice engage la mélée,
Elle se tient couuerts au fond d'une vallée.
Ainsi l'agilité d'un animal subtil
En abuse un plus grand sur les rives du Nil,
Les mouvemens legers d'une ombre mensongere,
Trompent l'Aspic du Phare & picquent sa colere,
Et l'effort indiscret qui tasche à le vanger,
Le montre à l'Icneumon qui le vient égorger.
Les Dieux avoient promis le succez à la ruse,
Curions s'abandonne à l'espoir qui l'abuse,
Enflé de ses progrez il ne balance plus,
Il croit faire à Juba le destin de Varus;
Au lieu de consulter, au lieu de reconnoistre
Ce qu'on peut luy cacher & ce qu'on fait paroistre
Dans l'effroy de la nuit des Escadrons legers
Vont chercher leur disgrace & presser les dangers,
En ces lieux inconnus il ose plus encore,
Il se met en campagne au retour de l'Aurore;

On represente assez à ses yeux indiscrets
Que l'Art des Lybiens fait leurs plus hauts progrez,
Que devant les assauts, qu'au milieu du carnage
Leur fraude les sert mieux que ne fait leur courage,
Mais que sert de luter contre l'arrest des Dieux ?
Quãd ils veulẽt nous perdre ils nous fermẽt les yeux,
Souvent leur providence & ses ordres suprémes
Pour les vãger de nous, nous livrent à nous mesmes,
Et ce juste courroux qu'ils veulent signaler
Nous méne au précipice, ou nous y laisse aller.
Cet artisan fameux & du trouble & du crime
Est de ses factions luy mesme la victime ;
Le Ciel qui l'abandonne à ses mauvais destins
Va faire de sa perte un exemple aux Mutins.
Posté sur des rochers, posté sur des collines,
Il montre son armée aux campagnes voisines ;
L'Ennemy qui l'observe & qui veut l'attirer ;
Feint de prendre la fuite ou de s'y préparer,
Et luy qui ne sçait pas démesler cette feinte,
Fait de leur artifice une subite crainte,
Il descend dans la Plaine, il les charge de prés,
Il croit de tout leur sang abreuver les guerets :
Mais bien-tost de frayeur son ame est alarmée
Quand les Vallons cruels enfantent une armée,
Et qu'il void enfermer ses Guerriers impuissans,
De bataillons nouveaux & d'escadrons naissans.
L'épouvante saisit les armes les plus fortes,
Elle étonne le Chef, & glace les Cohortes ;
Tout leur semble interdit en ce pressant mal-heur ;
Le combat au courage, & la fuite à la peur.
Dans leurs chevaux recrus la trompette bruyante
Ne peut pas reproduire une fougue agissante,
Et l'on ne les voit pas écumans de couroux
Ronger leur frein d'acier, & briser les cailloux ;

Faire ondoyer leur crin sur leur teste inquiete,
Et du hanissement répondre à la trompete.
Un battement pressé leur épuise les flancs,
L'écume s'endurcit sur leurs mords tout sanglants,
Ils ont la teste basse & la langue tirée,
Les poulmons gemissans & la bouche alterée.
En vain la violence & les coups assidus
Tâchent à r'allumer les feux qu'ils ont perdus,
Ils ne reprennent point cette ardeur qui renverse,
Cette fougue qui rompt, qui terrasse & qui perce,
Seulement sous leur maistre ils avancent assez
Pour l'exposer aux dards qui luy sont adressez;
Mais ceux du Lybien pleins d'une ardeur fumante
Ont l'œil étincelant, & la bouche écumante,
Et des clerons bruyants le concert écouté
Leur inspire la force & la rapidité.
Quel obstacle puissant contraindroit leur furie
Quant ils rompent d'assaut les troupes d'Hesperie?
Le Sort n'est point douteux, & la mort des Soldats
Vsurpent tout le temps qu'ils devoient aux Combats.
Au moins si leur destin s'achevoit dans la gloire,
S'ils faisoient au vainqueur acheter sa victoire,
Le coup qui les abat seroit moins rigoureux,
Mais il n'est plus permis d'estre si genereux.
En bute à tous les dards, à tous les traits en bute,
Le cœur ne resoud rien que le bras execute:
Seulement dans la foule on croit se conserver,
On travaille à s'y perdre afin de s'y sauver,
On étressit les rangs, & l'on serre les files,
Chacun en se pressant rend ses bras inutiles,
L'un croyant se soustraire aux atteintes du fer,
Se coule dans la presse & s'y sent étouffer;
Lautre en poussant les Siés s'enferre dãs leurs armes,
Et trouve sa défaite en fuyant les alarmes,

Leur Camp qui s'étendoit sur de larges sillons,
Dans un Camp racourcy mêle ses bataillons.
Comme eux le Lybien se serré & s'embarrasse,
Sa main pour les charger a peine à trouver place;
Et bien que sa valeur ne se travaille plus
Qu'à vaincre des Guerriers qui sont déja vaincus,
Il semble qu'il se lasse en achevant sa gloire,
Et bien peu des vainqueurs ont part à la victoire;
Mais en ce beau succez son cœur ne goûte pas
Ce farouche plaisir qu'apportent les combats,
Il ne voit point alors couler le sang qu'il verse,
Expirer ceux qu'il tuë, & tomber ceux qu'il perce;
Et les morts confondus avecque les vivans,
Sont portez de la foule, & conservent leurs rangs.

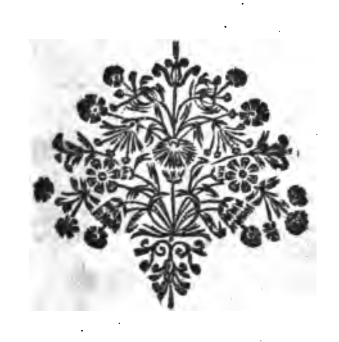
Implacable Démon qui te plais au carnage,
Offre ce Sacrifice aux Ombres de Carthage,
Appaise si tu veux du sang des Latiens
Les Manes d'Annibal & ceux des Lybiens.
Le Sort c'est abusé, sa faveur s'est trompée
Si dans l'affront de Rome il croit servir Pompée;
Et c'est assez & trop qu'en domtant les Romains,
L'Afrique ait en ce jour servy les Afriquains.
Desesperé, confus, agité de furie,
Curion voit sa honte & celle d'Hesperie,
Factieux & vaincu, coupable & mal-heureux,
Il fait de son trépas le plus doux de ses vœux,
Et sort d'une vertu qu'inspire la contrainte,
Il se livre aux perils & hâte leur atteinte.

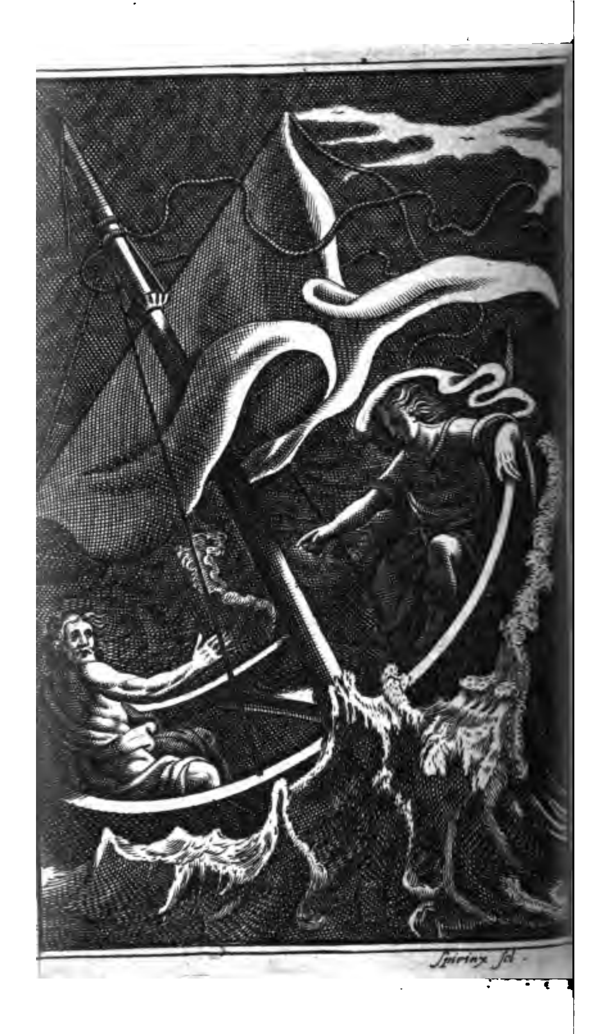
Que te sert maintenant cet éloquent orgueil,
Qui mit la paix de Rome & ta gloire au cercueil,
Qui sema dans les cœurs l'audace & la colere,
Et commist par ta voix le Gendre & le Beau pere?
Tu reçois ton supplice, & trouves ton trépas
Avant que dans Pharsale ils tranchent leurs debats.

Quand tu pensois choquer les loix & la Nature,
Des Vautours de Lybie on te voit la pâture,
Tu cherchois la grandeur, tu pensois y toucher,
Et tu ne trouves pas seulement un bûcher.
Artisans criminels du trouble & des alarmes,
C'est ainsi que le Ciel nous vange de vos armes,
Et que ces hauts talens qu'il avoit mis en vous,
Par leur employ funeste irritent son couroux;
Attachez seulement à de pompeux caprices,
De toutes vos vertus vous avez fait vos vices,
Ennemis declarez des loix & du repos
Vous avez en Tyrans transformé des Heros;
Vous avez en fureur changé vôtre vaillance,
Mais vôtre orgueil enfin trouve sa décadence,
Et nous serions heureux si pour le prévenir
Les Dieux faisoient autant qu'ils font pour le punir.
Ce Tribun soûlevé fut le plus haut genie
Que jamais ait veu naistre ou Rome ou l'Ausonie,
Des Peuples opprimez le soûtien & la voix,
La frayeur des Tyrans & l'organe des loix.
Du luxe & de l'orgueil les forces ramassées
Débaucherent enfin son cœur & ses pensées,
Et Curion chargé fut d'un poids important
A soûtenir le crime & le rendre éclatant.
Autrefois contre Iule & contre sa licence
Il avoit declamé jusqu'à la violence,
Mais se voyant en bute aux foudres du Senat,
Des interests de Jule il fait ceux de l'Estat:
Du Gaulois subjugué la dépoüille brillante
Est un puissant appas à son ame flotante,
Et cet Or decevant qui luy frappe les yeux,
Met pour luy la justice au camp des Factieux.
Perfide à ses vertus, cruel à sa memoire,
Au plus honteux commerce il immole sa gloire:

Marius & Sylla ces Monſtres inhumains
Ont fait couler les pleurs & le ſang des Romains,
La Maiſon des Ceſars a ſur la violence
Eſtablir ſa grandeur & nôtre dépendance,
Mais l'infame progrez de ces lâches efforts,
A ces cruels Tyrans a coûté leurs treſors,
Et malgré leur puiſſance en tous lieux étenduë,
Tous ont acheté Rome, & luy ſeul l'a venduë.

FIN DV IV. LIVRE.




Spirinx sc.



LA PHARSALE DE LUCAIN, OU LES GUERRES CIVILES DE CESAR ET DE POMPE'E.

EN VERS FRANÇOIS.

LIVRE CINQUIE'ME.

C'EST ainsi que le Sort en des climats divers
Mêlãt d'heureux succez à de tristes revers,
Entre les deux Rivaux tiẽt la balãce égale,
Et demeure en suspens jusqu'au jour de Pharsale;
Il veut les voir pareils en ces champs rigoureux,
Pour faire mieux sentir sa haine au malheureux:
Ou plustost en songeant à ce grand coup de foudre
Sa vengeance estonnée a peine à se resoudre.

Déja lâpre saison qui produit les glaçons,
Endurcissoit les eaux & blanchissoit les monts,
Et déja l'on voyoit tomber les atlantides
De leur palais d'azur dans les plaines humides,
Ce jour à qui Ianus doit son premier honneur,
Ce jour des autres jours la peine ou le bon-heur,
Et qui mettant l'Estat sous de nouveaux Arbitres
Aux Fastes des Latins donne de nouveaux titres,
Ce jour dis-je estoit proche, & les Faisceaux Romains
Alloient bien-tost passer en de nouvelles mains.
L'un & l'autre Consul dont la puissance expire
S'empressent d'assembler le Senat en Espire;
Cét auguste Conseil, ces illustres Bannis
Sous de vils bâtimens se trouvent reünis,
Et les lambris abjets d'une Cour estrangere
Sçavent ce qu'on decide & ce qu'on delibere:
Car enfin est-ce un Camp où l'õ void pour drapeaux
Eclater justement & Haches & Faisceaux?
Certes de l'Univers la raison s'est trompée,
S'il a creu ce party celuy du grand Pompée,
Et ces Peres armez l'ont assez averty
Que Pompée au contraire entre dans ce party.
Lentulus les observe, & croyant leur silence
Une semonce expresse à sa haute éloquence.
Si le Demon, dit-il, qui preside aux Latins,
N'a pas changé nostre ame en changeãt nos destins,
Ou si nous opposons à ses ordres severes
Des cœurs dignes de Rome & dignes de nos Peres,
Que ces bords estrangers & nos murs éloignez
Ne tiennent point icy nos esprits estonnez:
Mais sous un autre Ciel & parmy d'autres hommes
Voyõs nostre puissãce & songeõs qui nous sommes;
Avant que de pourvoir aux besoins de l'Estat,
Declarons qu'en tous lieux nous sommes le Senat,

Et que par tout en nous l'Univers trouve encore
Cette Rome qu'il craint & ce rang qu'il adore.
La rigueur des Destins nous eust-elle poussez
Ou sous les Cieux brûlants ou sous les Cieux glacez;
Sur les derniers confins de la Terre ou de l'Onde,
Nous y serions encor les Arbitres du Monde;
Nous y ferions briller cét éclat precieux,
Qu'à la Pourpre sacrée ont transmis nos Ayeux;
Et nous verrions enfin aussi bien qu'en Epire
Marcher à nos costez la puissance & l'Empire.
Quand Rome fut livrée aux fureurs des Gaulois
Camille en d'autres lieux en transporta les droits;
Et lors que les Veïens possedoient ce grand Homme,
C'est là qu'estoit l'Estat, & c'est là qu'estoit Rome.
Cesar n'a sous ses loix que des murs estonnez,
Des Palais gemissans, des Temples profanez;
La Cour void seulement cette Pourpre infidelle
Que son crime a bannie, & qu'un Tyran rapelle;
Et dont l'éclat funeste au bon-heur de l'Estat
Merite que Cesar en fasse son Senat.
Aux premieres chaleurs de la guerre & du crime,
Une crainte ingenuë, une horreur legitime,
Un noble desespoir nous ravit à nos bords,
Mais les membres espars reviennent à leur corps;
Et le Ciel declaré contre la tyrannie,
Nous donne l'Univers au lieu de l'Ausonie.
Le plus ferme soûtien de Cesar & des siens,
Curion sert de proye aux Vautours Lybiens.
Vulteïus que ses mains immolent à sa rage,
Au party des Tyrans est un honteux presage.
Donc à ces prompts succez, invincibles Latins,
Pressez l'impatience & le cours des Destins,
A la faveur des Dieux prestez vostre esperance,
Et qu'en vous la fortune échauffe la vaillance;

Pour vous toute la Terre arme ses potentats;
Donnez un digne Chef à de si dignes bras,
Et pour voir noblement cette charge occupée,
Connoissez-en le poids & connoissez Pompée.
Soudain tout le Senat à ce Nom glorieux
Fait parler de sa joye & la bouche & les yeux,
Et soudain il commet aux soins de ce grand Homme
La fortune du Monde & le Destin de Rome.
Puis sa rare conduite à s'acquerir les cœurs
Entre ses Partisans divise les honneurs;
Ces illustres appuis de sa juste puissance
Admirent les presens de sa reconnoissance
Et les devoirs à rendre ou les devoirs rendus,
Dans ses ressentimens se trouvent confondus;
L'éclat qu'à sadalés leur éloquence donne,
Brille plus à ses yeux que ne fait sa Couronne;
Les éloges par eux au merite assortis
Sont le prix avancé des travaux de Cotys,
L'ardeur des Rhodiens, la foy de Dejotare
Ne trouve point en eux une loüange avare;
Et le Roy de Lybie affermy dans ses droits
Pense les recevoir une seconde fois.
Toy mesme, Ptolomée, Ame basse & parjure,
Crime de la Fortune, horreur de la Nature,
Prince digne d'un Peuple & lâche & factieux,
Tu te vois restablir au rang de tes Ayeux;
Mais en te redonnant la couronne du Phare,
Rome ne pensoit pas couronner un barbare,
Ny que ce plein pouvoir qu'elle a mis en tes mains,
Luy deust coûter un jour le plus grand des Romains.
Sur une foible sœur la puissance usurpée
T'a-t-elle acquis un droit au sang du grand Pompée?
Si ce n'est, mal-heureux, que ton cœur mutiné
Te force à le punir de t'avoir couronné;

Si ce n'est, inhumain, que tu venges toy-mesme
Le tort que son suffrage a fait au Diadême:
Ou qu'aux vœux de Cesar conformant tes souhaits
Tu veüilles luy ravir le plus grand des forfaits.
Les honneurs partagez, l'autorité reglée,
D'autres soins à l'instant separent l'assemblée;
L'ardeur qui les oppose à l'oppresseur des Loix,
Les redonne aux travaux qu'exigent leurs emplois.
Mais pēdant que chacun laisse au pouvoir des Astres
A regler son bon-heur, ou regler ses desastres,
Appius se travaille à ne pas ignorer
Les succez qu'il doit craindre ou qu'il doit esperer:
Il pretend que le Sort & que la Providence
De leurs ordres couverts luy fassent confidence,
Et soudain fait ouvrir ces Antres éloquents
Que les Cieux ont instruits du destin & du temps.
Aussi loin du matin que des rivages sombres,
Où le Soleil mourant laisse éclorre les ombres,
Ce Mont qui sert de Temple à deux Divinitez,
Qui confond leurs encens comme leurs Deïtez,
Et qui void à tous deux d'une éclatante rage
La Bachante en fureur rendre un hideux hommage;
Le Parnasse chery de la Terre & des Cieux
S'esleve sur la nuë & va chercher les Dieux.
Quand les flots en couroux noyerent la Nature,
Il vid seul sans effroy cette affreuse avanture,
Et l'Onde appercevant ce precieux rocher
Se soûtient d'elle-mesme & n'osa l'approcher.
Là jadis Appollon d'une pointe legere
Sçeut triompher d'un mōstre & sçeut vāger sa mere,
Et voyant que du sein des rochers entr'ouvers
Sortoit un vent fecond en mille accens divers,
Un souffle intelligent; des vapeurs bien-disantes,
Soudain il se lança dans ces grottes sçavantes.

Et plongé dans leur ombre il se trouva d'abord
L'interprete infaillible & des Dieux & du Sort.
Quelle Divinité peut vouloir en partage
La nuit & les rochers de cét antre sauvage ?
Quel Dieu peut renoncer au droit de tous les Dieux,
Et qui peut à la Terre avoir changé les Cieux ?
L'Eternel Confident de l'Arbitre supréme
Peut-il à ces prisons se devoüer luy-mesme,
Luy qui des Immortels éclaire les desseins,
Luy qui de l'avenir informe les humains,
Qui sçait du Monde entier les ressorts inscrutables,
Et de leurs changemens les ordres immuables ?
Luy de qui le langage ou severe ou flateur
Est de la Destinée ou l'organe ou l'autheur !
Car enfin que sa voix l'exprime ou la devienne,
Qu'il chante l'ordõnance ou des Dieux ou la sienne,
Qu'il releve aux humains ou fasse des decrets,
Ses discours en tout tẽps sont pour nous des arrests.
Certes ce Dieu si sombre & si plein de lumiere
N'est qu'une portion de l'Essence premiere,
De cét Esprit vivant dont la fecondité
Fait de tout l'Univers toute l'activité.
Cette Ame qui par tout s'insinuë & se porte,
Se trouve en ces rochers plus unie & plus forte,
Et ce n'est qu'en ce lieu qu'elle estale à nos yeux
Ces ordres eternels qu'elle sçait en tous lieux.
En sortant de son centre & prolongeant sa course
Ce fidele ruisseau tient encore à sa source,
Et joint à son principe il connoist icy bas
Et ce qu'on fait au Ciel, & ce qu'on n'y fait pas.
Au point que la Phebade entre dans ces tenebres,
Elle change ses yeux en deux torches funebres,
Son cœur gros de son trouble, & ses poulmõs ardans
Exhalent au dehors les travaux du dedans ;

Du Dieu qu'elle a receu l'impreſſion farouche
S'allume dans ſes yeux & tonne dans ſa bouche,
Et ſon ame impuiſſante à porter ces efforts
Veut briſer ſes liens & rompre ſes accords.
C'eſt ainſi que d'Etna la Caverne bruyante
Vomit avec horreur une flame ondoyante,
Ou pluſtoſt c'eſt ainſi que Typhon en couroux
Fait trembler Inarime & fondre ſes cailloux.
Ce Dieu dont la grandeur eſt à tous acceſſible,
Ce Dieu qui parle à tous, eſt à tous inflexible ;
Il ne ſe charge point du crime de nos vœux,
De nos ſouhaits cachez ou de nos cris honteux,
Et chantant ſeulement des ordres immuables,
Annonçant des arreſts qui ſont inevitables,
Il neglige nos pleurs & defend aux Mortels
D'apporter leurs deſirs aux pieds de ſes Autels.
Mais encor qu'inſenſible à noſtre impatience,
Il ſemble toutesfois ſenſible à l'innocence :
Souvent il a vengé des ſubjets opprimez,
Souvent il a défait des Eſcadrons armez,
Cent fois il a tary l'influence funeſte,
Qui répand ſur la Terre, ou la Faim, ou la Peſte :
Cent fois il a fixé des Peuples mal-traittez
La courſe vagabonde & les vœux agitez.
Mais cét antre éloquent ſe tient dans le ſilence
Depuis que les Tyrans craignent ſon éloquence,
Que ces grands criminels, ces Monſtres odieux,
Redoutent l'avenir & font taire les Dieux.
La Phebade qui tremble aux celeſtes approches
Joüyt ſeule en ce temps du ſilence des roches ;
Elle craint le retour de ce Dieu clair-voyant,
Dont la ſecouſſe eſt rude & l'abord effrayant.
Elle ſçait que ſouvent une mort bien ſoudaine
De cét enthouſiaſme eſt le prix ou la peine,

Que l'Ame trouve en soy trop peu de fermeté
Pour soûtenir l'effort d'une Divinité,
Et que lâpre fureur qui remplit ses puissances
En dissoud les accords & rompt les alliances.
Là ce Romain conduit par ses vœux indiscrets
Importune les Dieux & sonde leurs arrests ;
On ouvre avec effroy ces Portes reverées,
Qui defendent l'aspect de ces Grotes sacrées,
Et le Pontife méne apres un rude effort
Phemonoé sous l'antre ou plûtost à la mort.
Alors cette Phebade & surprise & glacée,
Quel vain projet, dit-elle, égare ta pensée,
Ausonien credule où tendent tes souhaits
De chercher l'avenir dans ces antres muets ?
Le Dieu qui nous parloit sous ce Temple sauvage
A perdu de la voix, ou suspendu l'usage,
Et soit qu'à d'autres lieux, ou soit qu'à d'autres temps
Il garde ces Esprits qui formoient les accens ;
Soit que Pithon détruit, & sa cendre enflamée
Entrant dans les canaux de la Grote animée,
Et repoussant le Dieu dans le sein des cailloux
Ait fait mourir la voix qui l'expliquoit en nous :
Soit que ces chants divins qu'a laissé la Sybile
Rendent aux Nations nostre chant inutile ;
Soit enfin que la Terre ait rebuté les Dieux,
Ils n'ont plus de Science ou de bouche en ces lieux,
Et tant que nous blessons cette puissance Auguste,
Leur haine est legitime & leur silence est juste,
En vain Phemonoé dans ce foible discours
Pense contre Appius rencontrer du secours,
Et l'effroy dont son cœur souffre la tyrannie,
Prouve son imposture, & le Dieu qu'elle nie.
Alors sur ses cheveux par ondes separez
Elle met la Guirlande & les Rameaux sacrez,

Cette foible Victime & languisante blesme
Preste de s'immoler se couronne elle mesme ;
Elle veut toutefois en cette extremité
Essayer l'artifice & la subtilité ;
De peur de concevoir le Dieu qui l'intimide,
Sur les premiers degrez de cét antre homicide
Elle arreste ses pas & feint aux yeux de tous
Qu'elle en côçoit la flame & qu'elle en sēt les coups.
Mais bien qu'elle travaille à prendre un air farouche,
A troubler ses regards & se tordre la bouche,
Cette fureur paisible & ces froids mouvemens
Eventent l'industrie & les déguisemens :
On ne void point d'abord sa tresse herissée,
Sa Guirlande en desordre ou sa voix rehaussée,
On ne remarque point que l'esprit agité
Gemisse sous le poids d'une Divinité,
Ny que l'émotion qu'excitent ses aproches,
Fasse trembler soudain la Cortyne & les roches,
Et l'on connoist enfin au calme de ses lieux
Qu'elle n'a point osé se commettre à ses Dieux.
Lâche, dist le Romain, as-tu donc cette audace
De trahir Apollon & la foy du Parnasse ?
Ou sçaches que ce fer que tu vois en mes mains,
Va vanger Appius & les Dieux que tu feins,
Ou fais sur les succez du crime & du tumulte
Parler au lieu de toy le Dieu que je consulte.
A ces mots elle cede & son cœur soûpirant
Vainc son premier effroy par un effroy plus grand.
A peine elle est sous l'antre & touche à la Cortyne,
Que son cœur s'abandonne à la fureur divine ;
Ce farouche Demon qu'elle a tant redouté
S'obstine à la punir de l'avoir évité ;
Il porte dans son ame une rage insensée,
Il luy change l'esprit & ravit la pensée,

C'est par luy qu'elle entẽd, c'est par luy qu'elle void,
Et tout l'Homme fait place au Dieu qu'elle conçoit.
Aux premieres chaleurs de cette âpre tempeste
Elle roule ses yeux, elle agite sa teste,
Ses soûpirs empressez, ses durs gemissemens
Expriment ses travaux & montrent ses tourmens:
Son visage s'allume & sa mobile tresse
Sur son front tout changé hideusement se dresse:
Sa course vagabonde & ses pas égarez
Renversent la Cortyne & les sieges sacrez:
L'ardeur qui la remplit, le feu qui la devore
A son cruel vainqueur ne suffit pas encore:
On entend sur son corps tomber les rudes coups
Dont ce Demon farouche exprime son couroux,
Mesme cette fureur dont son Ame est atteinte,
S'irrite par le frein & croist sous la contrainte:
Son Esprit n'ose pas éventer par la voix
Ce penible avenir dont il porte le poids:
Tous les siecles futurs, toutes les Destinées
Accourent dans son Ame en troupes mutinées,
Et dans ce dur combat la pressent tour à tour
De leur prester sa langue & de les mettre au jour.
Mais malgré tout l'effort & l'ardeur empressée
De ce vaste avenir present à sa pensée,
Malgré ces grands Destins ensemble confondus,
Elle n'offre sa voix qu'au destin d'Appius:
Il se découvre à peine, il se perd dans le nombre,
Auprés de tant d'éclat il devient un peu sombre,
Au lieu de se produire, au lieu de s'approcher,
Il rougit de soy-mesme & semble se cacher.
C'est ainsi qu'autrefois la Sybile en colere,
Que sa fureur servist à quelque Sort vulgaire,
En limita l'usage à servir les Latins,
Et presta seulement sa bouche à leur Destins.

Déja Phemonoé moins âpre & moins farouche,
La sueur sur le front & l'ecume en la bouche,
De mille accens confus laisse éclater le bruit,
Et fait voir dans ses yeux que son cœur est reduit.
Alors d'un ton plus foible & d'un sombre langage,
La Paix t'attend, dit-elle, en un autre rivage,
Les Vallons Eubéens épargnent à tes yeux
Des civils attentats le spectacle odieux.
A ces mots elle brise, & le pouvoir celeste
Luy tranche la parole & supprime le reste.
Grand favory des Dieux qui tiens entre tes mains
La fortune du Monde & le Sort des Humains,
Maistre de nos Destins, ou leur depositaire,
Quel Dieu te fait parler, ou quel Dieu te fait taire
Si le Ciel t'est ouvert, si ton œil clair-voyant
Peut voir ce qui n'est pas & lit dans le neant,
Quel pouvoir te défend de montrer à la Terre
Les progrez odieux du crime & de la Guerre?
La perte des Heros, la défaite des Rois,
Sont-ce des entretiens indignes de ta voix?
Cét enfant de la Mort, ce monstre necessaire,
L'oubly doit-il pour eux paroistre avant sa Mere?
N'est-ce point que ce Dieu qui regit l'Univers
N'a pû resoudre encor tant de forfaits divers?
N'est-ce point qu'il balance à proscrire Pompée,
Et sur ce grand objet tient sa haine occupée,
Qu'avant ce triste arrest il consulte long-temps,
Et les autres Destins demeurent en suspens?
Ou plustost caches-tu l'entreprise de Brute
Afin qu'elle se trame & quelle s'execute?
Quoy que presage enfin ce silence profond,
L'entendement s'y perd & l'Ame s'y confond.
Phemonoé se rend au trouble qui l'emporte,
Du coup de sa poitrine elle entr'ouvre la porte:

Mais helas ! en sortant de ces rochers affreux,
Elle n'y laisse pas ses transports, ny ses feux,
Elle emporte avec elle & l'ardeur qui l'anime
Et ce Dieu rigoureux dont elle est la victime ;
On void sur son visage une sombre palleur,
Que la peur ne fait pas, mais qui produit la peur ;
Ses regards inconstans, sa démarche rapide
Parlent encor assez du Demon qui la guide,
C'est luy qui regne encor sur tous ses mouvemens,
Qui gouverne ses yeux & leurs égaremens,
Et de ce fier Captif la force toûjours vive
Par un ordre nouveau tient sa prison captive.
Ainsi quand la tourmente a soûlevé les flots,
Ils se rendent à peine à leur premier repos,
Leurs vagues mouvemens durent apres l'orage,
Et l'Ocean gemit de frayeur ou de rage.
Victorieux enfin de ce fragile corps,
Apollon s'en retire & reprend ses transports ;
Apres les rudes coups d'une fureur extrême
L'infortunée enfin redevient elle mesme,
Et soudain l'avenir & le secret des Dieux
Retourne dans la Grote & se cache à ses yeux :
La verité s'enfuit de sa foible poitrine,
Les Destins en couroux rentrent dans la Cortyne,
Puis on la void passer sans trouble & sans effort
Des bras d'un Dieu cruel dans les bras de la Mort.

Toy Romain indiscret, Ame foible & vulgaire,
Tu flates ton Esprit d'un calme imaginaire,
Tu t'ouvres à la joye & tu ne conçois pas
Dans ces termes douteux l'arrest de ton trépas.
Déja les champs feconds de l'Eubeen rivage
A tes yeux indiscrets deviennent ton partage,
Les Dieux laissent le Monde en un commun effroy,
Et tu peux t'assûrer qu'ils pensent mieux à toy,

Qu'ils t'offrêt des Sujets quād ils nous font paroistre.
Qu'ils balancent encore à luy choisir un Maistre !
Ils vont remplir pourtant tes indignes souhaits,
Sur ces bords desirez tu vas trouver la Paix :
Mais quand tout l'Univers au trouble s'abandonne,
Qui peut donner la Paix si la mort ne la donne ?
Quād l'orage est si grand, qui d'entre tous les Dieux
A son funeste éclat peut te fermer les yeux ?
Donc ce Romain credule à des promesses veines
Va trancher en Eubée & ses vœux & ses peines ;
Au lieu de la grandeur qu'il pensoit y chercher,
Au lieu d'un Diadême il y trouve un bûcher,
La Parque luy prepare une Paix assurée,
Mais il meurt criminel de l'avoir desirée.
Pendant que le Senat & le choix des Romains
Dressent tout l'appareil de tous leurs hauts desseins,
Iule revient vainqueur d'un des bouts de la Terre,
Et sous un autre Ciel il va porter la Guerre.
Mais les Destins pressez par des remords secrets
Osent presque arrester le cours de ses progrez.
Luy que le peril craint, que le fer n'ose atteindre,
Au milieu de son Camp a le peril à craindre,
Parmy ses Pavillons où tout semble estre en Paix,
Il void presque perir le fruit de ses forfaits.
Ces coupables guerriers qui servent sa furie,
Contre leur propre gloire & contre leur patrie
Par un instinct commun se trouvent mutinez,
Et veulent se reprendre apres s'estre donnez ;
Les crimes qu'ils ont faits & ceux qu'il leur faut faire,
La honte & le remords émoussent leur colere ;
Le fer qui dans leur marche est interdit long-temps,
Laisse parler en eux l'honneur & le bon sens,
Ou plustost leurs Esprits tesmoins de leurs offenses
Veulent aux grands forfaits de grandes recompenses,

Et chacun mal payé du crime de son bras,
En deteste la cause & renonce aux combats :
Cesar void en ce jour mieux qu'en jour de sa vie,
Qu'un fondement douteux soûtient sa tyrannie,
Et que ces Dards mortels dont il fait son appuy
Sont à ses Combatants plus qu'ils ne sont à luy :
Il void presque par eux sa vengeance trompée,
Et son plus grand secours reduit à son espée.
Ce frein imperieux des Peuples opprimez,
Cette sombre terreur qui les tient desarmez,
Qui leur fait vainement craindre ceux qui les craignent,
Et se plaindre en secret d'estre seuls qui se plaignẽt:
Cette épouvente, dis-je, a trop peu de pouvoir
Pour contenir les cœurs dans un lâche devoir,
Leur nombre & leur concorde asseurent leur audace,
Leur mécontentement va iusqu'à la menace,
Et chacun dans son cœur se figure aisément,
Quand le crime est cōmun qu'il est sans chastimẽt.
Souffre, dit l'vn dentr'eux, souffre que ton armée
Se lasse d'estre injuste & d'estre diffamée,
Apres qu'elle a fait voir tant de monstres au jour,
Permets que l'innocence y revienne à son tour.
Le siecle de Cesar a-t-il ce privilege
De donner seulement du prix au sacrilege,
De consacrer l'effort des plus noirs attentats,
Ou de cacher au cœur ce qu'acheve le bras ?
A la fin tant d'excez, tant de honteux ravages
Lassent nostre impudence & glacent nos courages,
C'est trop contre les Dieux soûlever nos fureurs,
Et nos remords enfin les vengent dans nos cœurs.
Il faut si nous suivons la chaleur qui t'anime
Vieillir sous la contrainte & blanchir dans le crime;
Au lieu de ce repos qui nous estoit promis
Nous changeōs de fatigue & changeōs d'Ennemis;

Le Rhosne subjugué, la Seine assujettie,
De tes vaillans Guerriers te couste une partie,
Les voisins de l'Ibere & les champs Latiens,
Ont veu sur leurs sillons couler le sang des tiens,
Et poursuivant pour toy victoire sur victoire
Ils tombent en vainquãt & meurent dans ta gloire.
Que sert d'avoir soûmis le Barbare à nos loix,
D'avoir reduit enfin la fierté du Gaulois,
De l'avoir fait ployer sous les Aigles Romaines,
Si la fureur civille est le prix de nos peines?
Le sang de tes Soldats est si vil à tes yeux,
Qu'il faut le prodiguer & le perdre en tous lieux.
Mais enfin à tes vœux mets-tu quelques limites,
Prescris-tu quelque terme au rang que tu medites,
Et puis qu'à ton orgueil Rome ne suffit pas,
Quelle est cette grandeur que cherchent tes cõbats?
Ton pouvoir estably, tes Cohortes lassées
Donne enfin quelque tréve à ces vagues pensées,
Donne quelque relâche à ces vastes souhaits,
Souffre que la vieillesse aille mourir en paix,
Et que loin du carnage & que loin des Batailles
Sous l'Empire de Jule il soit des funerailles.
Ne pretens plus icy parler en Souverain
Cõme aux rives de Loire ou sur les bors du Rhein,
Au lieu que pour mon Chef il falloit te connoistre,
Je trouve un Compagnon & ne vois plus de Maistre,
Ce noir engagement qui nous fait tes soûtiens
Me releve à tes yeux comme il t'abaisse aux miens:
C'est là le privilege ou la peine des vices
De faire des Egaux en faisant des Complices,
Tu perds de ta grandeur en croyant l'augmenter,
Et tu descend autant que tu penses monter.
Mesme ce qui nous blesse & qui nous importune,
Tout ce que sont les tiens s'appelle ta fortune,

Mais, & pour l'Italie & contre les Latins,
Sçaches qu'ils sõt ta gloire & qu'ils sont tes Destins:
C'est de tout ces Guerriers la valeur couronnée
Qui fixe ta fortune & la tient enchaisnée,
Nous pouvons nous passer de servir ton couroux,
Mais ton couroux a peine à se passer de nous.
Bien que ton cœur altier flate son esperance
Que les Dieux n'ont pour toy que de la déference,
Sans nous ils tiendrõt mal tout ce qu'ils ont promis,
Et si nous nous fâchons ils sont tes ennemis;
C'est leur faire apres tout un insolent outrage
De croire leur devoir les succez de ta rage,
D'un honteux attentat les progrez specieux
Sont le crime des tiens & non celuy des Dieux.
A ces mots vers Cesar il porte son audace,
Et d'un œil enflamé le brave & le menace.
Ainsi, Dieu tout-puissant, quand le respect des Loix,
Pour se faire écouter n'a ny force ny voix,
Oppose la revolte à l'orgueil tyrannique,
Et la fureur privée à la fureur publique;
Quand le Peuple revere un injuste pouvoir,
Fais un devoir pour luy d'oublier son devoir.
Cesar plein de soy mesme & de sa renommée
Void sans émotion les troubles de l'Armée,
Et son ame se plaist dans leur plus rude effort
D'exercer sa fortune & d'éprouver son Sort;
Les plus âpres hazards ont pour luy tant d'amorce
Qu'il tente la fureur au milieu de sa force,
Et mesme sa fierté ne peut pas consentir,
Qu'un nouveau sentiment luy montre un repentir,
Il ne veut point de zele, il n'en peut plus connoistre
Si son authorité ne le force à renaistre.
Certes que ses guerriers apres tant de travaux
Pour prix de leurs forfaits en veüillent de nouveaux,

Qu'à leur ardeur brutale ils veüillent pour salaires
Sacrifier l'honneur des filles & des meres :
Le Chef peut aisément souscrire à leur plaisirs,
Mais il n'accorde rien à de justes desirs.
Que du Solide honneur leur raison s'entretienne,
Qu'elle en parle tout haut c'est un monstre à la siéne,
Où penses-tu Cesar ? tu vois que tes soldats
Rougissent de ton crime & tu n'en rougis pas,
Laisse en peu moderer la fureur qui te domte,
Et sois honteux au moins de n'avoir plus de honte.
L'insolence & l'horreur des civils mouvemens
Tâchent de se soustraire à tes emportemens,
Le devoid opprimé s'efforce de revivre,
L'injustice te fuit, lasse-toy de la suivre,
Et si d'un noble orgueil ton cœur est revestu,
Ailleurs que dans le crime exerce ta vertu,
Pardonne à l'Univers, espargne l'Hesperie,
Ne mets point ta grandeur à perdre ta patrie,
Ne cherche point ta gloire à te rendre odieux,
Ou l'éclat de ton nom à méprifer les Dieux.
Mais on exhorte en vain des ames possedées
D'ambitieux souhaits & de vaines idées ;
Ce farouche Heros, ce courage indomté
Prist aux yeux des Soldats toute sa majesté,
Une colere altiere, une masle arrogance
Fist monter sur son front toute son assurence,
Il estonna tous ceux qui pensoient l'estonner,
En n'ayant point d'effroy merita d'en donner.
Temeraire, dit-il, dont l'ardeur insensée
Croit fléchir mon courage ou changer ma pensée,
Si la Guerre t'ennuye ou t'offense aujourd'huy,
Finy par mon trépas la Guerre & ton ennuy:
Foible seditieux viens chercher dans mes veines
La fin de mes projets & la fin de tes peines,

Frappes si tu le peux, & par cette chaleur
Dans ta brutalité marque au moins ta valeur.
Vous qu'ébranle un perfide & dont l'Ame flotante
Ne void plus qu'à regret ma fortune constante,
Las de vous signaler & de vaincre en tous lieux,
Allez, allez croupir dans un calme odieux,
Abandonnez enfin cette gloire importune,
Et laissez hardiment Cesar à sa fortune;
Le Ciel qui s'interesse à mon juste couroux,
Pour en haster l'éclat n'a que faire de vous;
Au point où mon bon-heur a mis ma renommée,
Vostre desertion va grossir mon armée,
Et loin que vostre fuitte arreste mes desseins,
Vos armes vont passer en de meilleures mains:
Ie puis bien dans ma gloire attendre autant de suite,
Que Pompée en desordre en trouve dans sa fuite;
Ie puis bien sans vos bras affermir mon pouvoir,
Et perdre vos pareils sans m'en appercevoir,
N'allez pas presumer que des Ames vulgaires
Soient à mes grands desseins des appuis necessaires,
Ne vous emportez pas à croire que le Sort
Veille sur vostre vie ou songe à vostre mort,
Ces bas empressemens ne sont pas son estude,
Et les Grands seulement font son inquietude,
Tout ce que le Vulgaire a de riche ou d'heureux,
Tout est sous leur puissance, & tout est fait pour eux,
Le choix des Immortels nous fait ce que nous sõmes,
Et les Hõmes cõmuns sõt nez pour les grãds Hõmes.
Sous les Loix de Pompée & sous ses estendarts,
Peut-estre vous auriez pery dans les hazards,
Cent fois dans les dangers qu'essuye une victoire,
Le Ciel vous a sauvez pour élever ma gloire,
Et ces cœurs indomtez qui semoient tant d'effroy
N'estoiēt que des presēs qu'il vous faisoit pour mo

Il vous avoit choisis à des travaux insignes,
Mais si vous vous lassez vous n'en estes plus dignes.
O que je dois d'encens au zele officieux
Qu'a pour mes interests le Monarque des Dieux,
Il n'a pas consenty que mon ame surprise
Confiast à vos mains une haute entreprise :
Avant que je m'engage à de nouveaux combats,
Il veut que je commande à de nouveaux Soldats,
Que dans ces hauts desseins des ames plus hautaines
Vous ravissent la gloire & le prix de vos peines,
Et qu'à se signaler des bras mieux animez
Moissonnent les Lauriers que vous aviez semez.
De Guerriers genereux changez en populace,
Lors que vous me verrez couronner leur audace,
Ie vous verray fremir de honte & de courroux
Qu'ils reçoivent un prix qui devoient estre à vous :
Ie veux, je veux pourtant qu'une vengeance prompte
Aux Artisans du trouble espargne cette honte,
Avant qu'à cet affront vous immoliez vos cœurs
Ie veux les immoler à de justes rigueurs;
Vous, jeunes Combatans, qui tâchez à me plaire,
Vous qui servez l'honneur, servez bien ma colere,
Apprenez sur le champ à les faire perir,
Ou si vous les suivez apprenez à mourir.

Ce discours vehement cette fiere menace, (ce,
De ces cœurs tout de feu fait des cœurs tout de gla-
Ces Esprits inconstans d'un Peuple souslevé,
Qui sembloit d'un Tyran faire un homme privé,
Qui pouvoient l'abaisser, qui pouvoient le détruire,
Au seul ton de sa voix se laissent tous reduire;
Il semble qu'il commande aux armes des Soldats,
Qu'il peut lâcer leurs traits sans employer leurs bras,
Bien qu'il doute en secret que cette âpre vengeance
Ne trouve peu de mains & peu de complaisance,

Ces dociles Mutins se mettent en devoir,
Ou de donner la mort ou de la recevoir;
Toutefois il a peine à faire ses victimes
De ses vieux Combatans accoustumez aux crimes,
Et pourveu que l'exemple imprime la terreur,
Peu de sang répandu contente sa fureur.
Les factieux punis, la tempeste calmée,
Il ordonne aux Tribuns de commender l'Armée;
Et dans les murs de Brinde apres dix campemens,
D'attendre son retour ou ses commandemens;
Il veut qu'apres dix jours tous les ports d'Italie
Fassent de leurs Vaisseaux une Flote accomplie,
Et soudain sans escorte en maistre de son Sort,
Il s'avance vers Rome & se croit assez fort.
Là si tost qu'il se montre à ce Peuple timide,
Il verse dans leur ame une crainte homicide:
Mais il fait un respect du trouble de leurs cœurs,
Il croit à leur priere usurper les honneurs,
Aux yeux de ces Romains sans force & sans courage
Il suprime les Loix, il renverse l'usage,
Et par une entreprise inconnuë à l'Estat
Il joint la Dictature avec le Consulat:
Il mesle impudemment & sans ordre & sans regle
Les Haches à l'Epée, & les Faisceaux à l'Aigle,
Et paré de la Pourpre en Guerrier genereux
Sous cét éclat nouveau rend les Fastes heureux;
Mesme tous ces grãds Noms que la crainte a fait nai(stre)
Ces titres decevans dont nous flatons un Maistre,
Les Eloges pompeux, les feints ravissemens,
De sa vaine grandeur sont les vains ornemens.
Certes la Liberté dans Pharsale attaquée,
Par ce grand Consulat devoit estre marquée;
Pour faire avec splendeur perir toutes les Loix,
Pour mettre noblement sa Patrie aux abois,

Il falloit que Cesar au point de l'entreprendre
S'imposast par son rang le soin de la defendre.
Avant que de remplir toutes ses volontez,
Le foible champ de Mars feint les solemnitez;
On void l'exterieur de la forme usitée,
Les Peuples sont nommez, l'Urne vuide agitée,
Et mesme on void compter par ces courages bas
Les suffrages trompeurs de ceux qui n'y sont pas;
Puis au Iupiter d'Albe il offre un Sacrifice,
Il veut qu'il s'accoustume à flater l'injustice;
Et que pour meriter son Encens & ses vœux
Il rende l'insolence & les crimes heureux.
Ainsi par son suffrage, & choisi par soy-mesme,
Il s'esleve dans Rome à la grandeur supresme;
De là cét orgueilleux plus fier que les Torrents,
Plus prompt que les Eclairs, plus leger que les Vents,
Traverse agilement ces campagnes fertiles
Que la Poüille abandonne aux herbes inutiles,
Et son coursier qui vole à l'égal des Zephirs
Suffit encore à peine à ses boüillans desirs.
Si-tost qu'au Port de Brinde il eut borné sa course;
Il void les flots soûmis au cruel vent de l'Ourse,
Il void tous ses Vaisseaux à l'abry des Rochers,
Et qu'un triste ascendant estonne les Nochers;
Mais il n'est point pour luy de frayeur qu'il ne dôte,
D'orages qu'il n'attaque, ou de vẽts qu'il n'affronte,
Tant qu'il peut se commettre & qu'il peut s'exposer,
Il est beau de tout faire & beau de tout oser.
Quand le Primtemps, dit-il, excite les orages,
L'insolence des Vents fait souvent des n'aufrages,
Souvent leurs changemens & souvent leurs combats
Egarent le Pilote ou hâtent son trépas;
Mais encor que l'Hyver ait des tempestes rudes
Il a moins de contraste & de vicissitudes,

Sa violence est fiere & ses vents orgueilleux ;
Mais ils sont plus constans & sont moins perilleux ;
Et pour surgir au port où le Ciel nous appelle ,
Le souffle de Borée est le moins infidele ;
Qu'il enfle donc la voile & que ses promts efforts
Nous poussent vers l'Epire & nous môtrent ses bords,
C'est tenir trop long-temps nos projets en balance ,
Et trop long-temps enfin perdre sa violence.
Deja tous ces Flambeaux qu'allume le Soleil ,
Quand il esteint sa flame & se livre au sommeil ,
Ces enfans lumineux du Dieu de la lumiere
Brilloient avecque pompe en leur vaste carriere ;
Et l'inégale Sœur qui luy doit ses beautez ,
Avoit en divers lieux son ombre ou ses clartez.
Alors ces Legions aux perils intrepides
Montrent avec leur Chef sur les plaines humides ;
Ils recourbent l'Antenne , ils redressent les Masts ,
Ils recueillent des vents qu'ils ne garderont pas ,
Et la voile qui s'enfle au gré de la Borée ,
D'un souffle impetueux cherche en vain la durée :
A peine ils commençoient à voguer sur les flots
Qu'un calme surprenant fait peur aux Matelots,
Les vents sont sans vigueur & la voile inutile
Retombe sur les Masts & se tient immobile.
Comme en l'âpre saison où l'outrage du temps ,
Par des liens secrets enchaisne les torrens ,
Endurcit les ruisseaux dans leur couche liquide,
Et d'un cristal fondu fait un cristal solide ,
Le Bosphore estonné de sa captivité
Void sa vague fixée & son cours arresté ,
Il void toutes ses Nefs dans des chaisnes de glace ;
Et gemit sous les pas des Coursiers de la Trace.
Ainsi la paix de l'Air & le repos des Eaux
Arreste impunément la course des Vaisseaux:

Ce calme croupissant, cette langueur profonde
Est plus à redouter que la fierté de l'Onde,
Chacun pâlit de crainte, & ces cœurs alarmez
Redemandent aux Cieux les vents qu'ils ont calmez,
Ils tremblent de frayeur que des Nefs plus agiles
Ne viennent investir ces masses immobiles,
Qu'aux Avirons legers l'Occean trop soûmis
Ne leur monstre bien-tost de trop forts ennemis,
Ou que pour mettre un côble au mal qui les menace
Les rigueurs de la faim ne suivent la bonace,
Et que sans consommer tant d'illustres forfaits
Le Ciel ne les reduise à mourir dans la Paix.
Au moins si dans l'effroy qui transit leur courage,
Il leur estoit permis d'esperer le naufrage,
D'attendre une plus promte ou moins obscure mort,
Ils pourroient se resoudre & pardonner au Sort.
Mais l'Onde paresseuse & la Mer assoupie,
Menace leur memoire en menaçant leur vie.
Consolez-vous, Romains, le Soleil renaissant
Fait succeder l'orage à ce calme impuissant,
Quittez cette frayeur d'en estre les Victimes,
De mourir innocens ou de perdre vos crimes.
L'Aquilon se réveille. & bien tost son effort
Vous découvre l'Epire & vous met dans le Port.
A peine on eut pris Terre en ces pleines fecondes,
Que l'Apse & le Genuse enferment de leurs ondes,
Qu'en d'un espace estroit les deux Chefs divisez,
Firent voir les deux Camps l'un à l'autre opposez.
Helas! tout l'Univers que ces deux grands courages
Plongent dans un abysme & d'excez & d'outrages,
Se flate vainement que ce premier aspect
Peut reproduire en eux l'amour & le respect,
Il se promet en vain qu'en cette conjoncture
Ils pourront l'un & l'autre écouter la Nature;

Que le crime approché deviendra plus hideux ;
Que son énormité fera peur à tous deux,
Que pouvant l'un & l'autre, & se voir & s'entendre,
Ils reverront en eux le Beau-pere & le Gendre,
Et qu'ayant reconnu ce sang qu'il faut verser,
Ils forceront leur haine & viendront s'embrasser.
O que contre l'orgueil l'instinct a peu de force !
Que pour l'ame des Grands c'est une foible amorce !
Sa voix est importune & ses soins superflus,
Iule revoit son Gendre & ne le connoist plus.
Quand il sera sans vie & sur les bords du Phare
Immolé lâchement aux fureurs d'un barbare,
Quand il arrachera des pleurs à tous les yeux,
Tu seras son Beau-pere & le connoistras mieux.
Malgré l'empressement, malgré l'impatience
Qu'à ce Guerrier boüillant d'assouvir sa vengeance,
Malgré ce fier couroux qui brusle dans son cœur,
Les troupes qu'il attend contraignent sa fureur.
Antoine les commande, & dé-ja son courage
Medite une autre Guerre & se forme à la rage.
Cesar qui ne peut pas se resoudre au repos
Le querelle en son cœur & luy tient ces propos :
Pourquoy, pourquoy trahir en retardant la Guerre,
Et l'attente de Rome, & l'espoir de la Terre ?
Pourquoy tromper mes vœux & tenir plus lõg-tẽps
Ma fortune en balance & les Dieux en suspens ?
Tu sçais bien qu'ẽ tous lieux leurs faveurs empressées
Secondent ou plutost devancent mes pensées,
Que rien n'a le pouvoir d'en arrester le cours,
Tâchons que nostre ardeur réponde a leur secours ;
Gardons que leur bonté trop long-temps abusée
Ne porte enfin ailleurs une offre méprisée.
Mais quel peril se montre à ton cœur effrayé,
Peut-tu craindre un chemin que Cesar t'a frayé ?

Au lieu de t'exposer à la vague infidelle,
Au lieu de t'envoyer tu vois que je t'appelle,
Pour asseurer ton cœur j'ay tenté les dangers
Et de l'Onde inconstante & des bords Estrangers;
A respecter mes Loix j'ay bien sçeu les contraindre,
Et si tu ne me crains tu n'as plus rien à craindre.
Ie sçay que ces Guerriers que j'ay mis sous ta loy
Par le naufrage mesme accouroient j'usqu'à moy;
Et tu verras leurs mains contre toy mutinées
Si tu laisses perir le temps des Destinées.
Apres ces entretiens trop foibles & trop bas,
Il croit manquer aux Dieux qui ne luy manquẽt pas,
A leurs soins éprouvez il croit mal satisfaire,
Et n'estre pas vaillant s'il n'est pas temeraire,
S'il n'ouvre tout son cœur à des vœux insensez:
Et s'il ne fait pas trop il ne fait pas assez,
La nuict ny la saison en orages feconde
Ne peuvent l'empescher de remonter sur l'Onde,
D'oser dans un Esquif se commettre à des eaux,
Qui pardonnent à peine aux plus fermes Vaisseaux.
Dé-ja d'un doux sommeil l'amorce imperieuse
Versoit de ses Pavots la liqueur precieuse;
Dé-ja tous ses Guerriers qu'un sort moins éclatant
Ne met pas tant en peine & n'empresse pas tant,
Qui n'ont point de l'orgueil ce funeste appanage,
Qui laissent à leurs Chefs les chagrins en partage,
Qui l'aissent l'avenir aux volontez des Dieux,
Permettoient au repos de leur fermer les yeux.
Cesar trompe aisément la Garde qui sommeille;
Il se coule en secret sans qu'elle se reveille,
Et bien qu'à les seduire il mette tous ses soins,
Quand il les a seduits il les en prise moins;
En Soldat indiscret plus qu'en grand Capitaine,
Il court avec ardeur vers la rive prochaine,

Cherchant quelque Vaisseau, cherchant quelque No-
Il découvre une Barque à l'abry d'un Rocher, (cher,
Auprés de ce rivage il void une Cabane,
Construite de Rameaux & couverte de Canne,
Il s'approche, il appelle, il frappe tant de coups,
Qu'il éveille Amiclas & le met en couroux.
Ce n'est pas que le chaume & que le jonc fragile,
Qu'un faiste de roseaux, ou que des murs d'argile
Ne le couvrent bien mieux à l'orgueil des Tyrans,
Que les Palais dorez n'en défendent les Grands ;
Au point que la discorde arme toute la Terre,
Caché dans sa bassesse il méprise la Guerre.
Cesar qui fait par tout trembler les Potentats,
Vient frapper à sa porte & ne l'estonne pas :
Mais on rompt ce repos qu'il gouste dans sa couche,
C'est ce qui met la pleinte & l'aigreur dãs sa bouche:
Quel insolent, dit-il, en ce bord écarté
Apporte son audace & sa temerité ?
Quel rebut de la Mer, quel reste du Naufrage
Vient nous monstrer icy le mal-heur qui l'outrage ?
Il ouvre toutesfois, & Cesar introduit,
D'un prompt feu de Glajeuls luy void chasser la nuit.
Si le bon-heur, dit-il, que t'offre ta fortune,
N'a rien qui te rebute & rien qui t'importune,
Elargis tes desirs, resous-toy desormais
A donner hardiment l'essor à tes souhaits,
Il importe à mes vœux de revoir l'Italie,
Sers moy dans ce dessein, ton attente est remplie.
Il parle de la sorte, & ce cœur élevé,
Sous des habits privez sent peu l'homme privé.
Je crains, dit Amiclas, que de rudes tempestes
Dans l'horreur de la nuit n'éclatent sur nos testes,
Quand le iour s'est esteint il n'a point à nos yeux
Rasseréné les airs ou fait rougir les Cieux ;

Hier long-temps enfermé dans un nuage blesme
Le Soleil n'estoit pas d'accord avec soy-mesme,
Sa clarté partagée en rayons differens
En des climats divers sembloit chercher des Vents ;
La rougeur du Croissant & sa pointe émoussée
Nous presagent encore une Mer courroucée.
Mais à quelque peril qu'il faille s'exposer
J'en ay veu de plus rude & ie puis tout oser,
A ces mots pleins de zele il s'arme d'asseurance,
La crainte de son cœur cede à son esperance,
Et tous deux dans la barque entrant en mesme tẽps,
Laissent enfler la voile & recüeillent les Vents,
Mais ils trouvent bien-tost des objets d'épouvante ;
Ils découvrent dans l'air une flame volante,
Un flambeau passager qui devient à leurs yeux
Un Astre qui s'arrache & qui tombe des Cieux.
Par des troubles divers l'Onde sollicitée,
Par des Vents opposez la vague disputée,
La surface des flots qui se noircit d'horreur,
Dans le cœur d'Amiclas reproduit la terreur.
Je ne sçay pas, dit-il, ie ne sçay pas encore
Si l'orage naistra du soir ou de l'Aurore,
Si des bords du Sarmate ou des bords Affriquains,
Mais d'où qu'il naisse enfin les perils sont certains,
Ces nuages obscurs qui roulent sur nos testes,
Semblent des bords du More apporter les tempestes,
Mais si nous consultons le murmure des eaux,
Un Vent plus indomté menace les Vaisseaux ;
Tant qu'il asservira l'Onde à sa tyrannie,
C'est se flater en vin d'esperer l'Ausonie,
Tout le secours qui reste en ces extremitez,
C'est de chercher les bords que nous avons quittez,
Ou bien-tost de ce vent l'insolence & la rage
Mettront bien loin de nous le plus proche rivage,

Cesar qui se répond & des Dieux & du Sort
De la vague en couroux redoute peu l'effort,
Quitte, quitte, dit-il, la terreur qui te presse,
Le Ciel à mes desseins plus que moy s'interesse,
Et s'il ne suffit pas à vaincre ton effroy,
Tu peux à son defaut te reposer sur moy.
Ton Esprit qui se livre à des frayeurs si fortes
Se les reprocheroit s'il sçavoit qui tu portes :
Abandonne ta Barque aux vents les plus mutins,
Sa charge luy promet le secours des Destins ;
Que l'orage s'esleve ou du Gange ou de l'Ourse,
Cesar & sa fortune accompagnent ta course,
Toûjours prõte & toûjours souple à ce que ie veux,
Souvent elle auroit peur de me couster des vœux,
S'il faut qu'elle consente au vent qui nous menace,
La tempeste pour moy vaut mieux que la bonace,
Et ce couroux des flots, ce peril que tu crains
Nuit à mes ennemis ou sert à mes desseins ;
Ouy le Ciel nous conduit & l'orage fidelle
Malgré nous peut nous rẽdre où le Sort nous appelle.
A peine il achevoit, qu'un tourbillon bruyant
De l'orage prochain le signal effrayant,
Par un souffle rapide esloigne les rivages,
Met la voile en desordre & brise les cordages.
Ce vent si redoutable à l'art des Matelots,
Corus est le premier à s'emparer des flots,
De ce fier Element il veut seul la victoire,
Mais bien-tost un Rival en partage la gloire,
Et bien-tost l'Aquilon contre luy revolté
Dispute avecque luy d'orgueil & de fierté,
Les flots que l'un & l'autre excite en ce ravage,
Tout vehemẽts qu'ils sont ne vont point au rivage,
Dans cét âpre combat l'un à l'autre opposez,
Soudain l'un contre l'autre ils se trouvent brisez.

Quand l'orage est si grand, souvent la Mer d'Icare
S'éloignant de ses bors devient celle du Phare,
Pelore void souvent les flots Ciliciens,
Et souvent Adria void les flots Lybiens :
Mais des souffles divers la contrainte fatale
Et pousse & retient l'eau dans sa couche natale,
Et sous ces deux Tyrans foibles & vigoureux
Tour à tour elle cede & resiste à tous deux.
En vain la Mer voyant les Ondes mutinées
Cherche ce mouvement qu'elle a des Destinées,
En vain elle s'oppose à cette émotion,
Elle n'est plus que trouble & que sedition:
Ses abysmes ouverts deviennent leurs conquestes,
Le domaine de l'Onde est celuy des tempestes,
Et les flots coup sur coup eslancez dans les airs
Vont presque dans la nuë esteindre les esclairs.
Il semble qu'à punir l'audace de la Terre, (nerre;
Neptune encore un coup veut se joindre au Ton-
Que l'Onde interessée à la haine des Cieux
Va noyer l'Univers & va vanger les Dieux.
Amiclas ne sçait plus quel conseil il doit prendre,
Quelle vague briser, ou quelle vague attendre,
Sa Fregate exposée à des coups differens,
Souvent met son espoir dans la fureur des Vents,
Poussée & repoussée avec mesme vitesse,
Cent fois elle se panche ; & cent fois se redresse,
Elle demeure entiere au milieu des combats,
Et par trop de dangers elle ne perit pas.
Mais ce Vaisseau leger dont la vague se jouë
Peut se briser la Pouppe ou se briser la Prouë;
Il peut sous des efforts si longs & si divers,
Voir ses bords en éclats & ses flancs entr'ouvers.
César connoist enfin qu'une si rude atteinte
Est digne de sa perte & non pas de sa crainte.

A quoy pensent les Dieux, le coup de mon trépas,
Est-ce un effort, dit-il, si penible à leurs bras ?
Quoy ce fresle Vaisseau, cette Barque legere
Peut-elle donc suffire à lasser leur colere ?
Faut-il pour m'immoler à leurs ressentimens,
Armer toute leur haine & tous les Elemens ?
Oüy mettez, Dieux puissants, mettez tout en usage,
La Mort seule aura droit de changer mon visage,
Vous faites sans éclat mourir un Conquerant,
Je perds de grāds desseins, mais ie meurs assez grand,
Ma juste ambition n'a pas esté trompée,
Le Tybre a veu Cesar au dessus de Pompée ;
Bien qu'en homme privé je me rende à vos coups,
Aucun, aucun du moins ne le sçaura que vous,
Et bien qu'avant le temps j'acheve ma carriere,
Consul & Dictateur ie quitte la lumiere,
N'importe qu'englouty sous ces Abysmes noirs
Je ne reçoive pas les suprêmes devoirs,
Cesar en expirant ne veut pas qu'on le pleigne,
Mais que tout l'Univers & l'attende & le craigne.
A ces mots insolens celuy de tous les flots
Qui fait le mieux fremir les tristes Matelots,
Qui fait plus de débris que n'en fait le Tonnerre,
L'arrache à la tourmente & le rend à la Terre,
Il le rend à ces bords, où ses voeux imprudens
Avoient commis sa gloire & sa fortune aux Vents,
Et cét heureux effort qui l'affranchit de l'Onde
Luy redonne la vie & l'Empire du Monde.

Son retour impréveu fait moins d'estonnement
Dans le coeur des Soldats que son éloignement.
Trop cruel Genereux, luy disent ses Cohortes,
Qui fais revivre en nous des esperances mortes,
Si ta vie est si belle & si chere en tous lieux,
Pourquoy tant l'exposer & tant lasser les Dieux,

L'ardeur qu'ils ont pour toy s'est assez découverte,
Ne force pas leurs mains de souscrire à ta perte,
Et crains qu'en ces hazards qu'on te void trop che-
Ils ne pensent te plaire en te laissant perir. (rir,
Lors qu'à tant de dangers ton courage te livre,
Quel crime a merité que tu nous laisses vivre ?
Fais-tu de nostre sang trop ou trop peu de cas,
Pour ne pas l'épargner quand tu cours au trépas ?
Ce que tu peux commettre à des ames vulgaires
Rend-il d'un Demy-Dieu les perils necessaires ?
Le desespoir sied bien à des hommes perdus,
C'est le secours qui reste à ceux qui n'en ont plus ;
Mais si des Immortels le pouvoir te seconde,
Si tu sçais que ta vie est le salut du Monde,
Si le Sort des humains se regle sur ton Sort,
C'est leur estre cruel de courir à la Mort.
Le Ciel qui te ravit aux coups de la tempeste,
Montre assez qu'il est prest de couronner ta teste,
Ce travail des Destins à conserver tes jours
Nous prouve de leur zele un immuable cours ;
Mais de leur soin visible & de ton grand courage
Exiger seulement le bon-heur d'un naufrage,
Quand ils veulent ranger l'Univers sous ta loy
C'est trop indignement user d'eux & de toy.
Ils poursuivoient encor ces querelles flateuses,
Quand le jour apportant ses flames lumineuses
Rasserena les airs, & fit aux yeux de tous
Voir le Ciel sans nuage & la mer sans couroux.
Antoine transporté de revoir la bonace,
Quite avecque les siens ce repos qui les lasse,
Et bien-tost en bel ordre on void tous leurs vaisseaux
Cingler avec ardeur sur la face des eaux.
La flote en plusieurs rangs justement partagée
Semble attaquer les flots en bataille rangée ;

Mais les vents de la nuit par leur sedition,
Renversent enfin l'ordre & la proportion.
Ainsi quand la chaleur a borné sa durée,
Quand le Strymon se glace au souffle de Borée,
Ces Oyseaux qui sont nez dans un air plus subtil,
Prennent soudain l'essor vers les rives du Nil,
Et planant dans les Cieux, d'une égale mesure,
Expriment divers chiffre & diverse figure ;
Mais si l'air se courouce & si le vent s'aigrit,
La figure s'efface & le chiffre perit.
L'Aurore qui du iour est la fille & la mere,
Annonçoit à la Terre, & son fils & son pere,
Lors qu'un souffle d'accord auecque les Destins,
Au port de Nymphéum fait surgir ces Latins.
Cesar voyant enfin ses forces ramassées,
N'a plus rien qui s'oppose à ses vastes pensées :
Son Riual qui pressent les cruels attentats
Où pourroit aboutir la fureur des combats,
Où Cesar peut porter les conseils de sa rage,
Veut mettre son Espouse à couuert de l'orage.
O que d'vn chaste amour les precieuses loix,
Pour parler aux grands cœurs ont une forte voix !
Que le charme puissant de ses justes atteintes,
Instruit une belle Ame aux legitimes craintes !
Ce courage autresfois & si ferme & si grand,
En vain dans le Mary cherche le Conquerant ;
La valeur de Pompée en ce moment s'oublie,
Jusqu'à laisser trembler l'Espoux de Cornelie,
Et tant qu'il l'ait soustraite aux coups de la fureur,
Il ne peut retrouver ny son bras ny son cœur.
Pour prononcer l'arrest d'un si triste divorce,
Son esprit agité n'a point assez de force ;
Il consulte, il balance, & ces retardemens
Font du moins aux Destins perdre quelques momẽs.

Sur la fin de la nuit pendant qu'il laisse prendre
Des baisers innocens qu'il neglige de rendre, (pleurs
Bien qu'il cache sa peine, on peut bien dans ses
Connoistre sa blessure & trouver ses douleurs.
Illustre objet, dit-il, d'une amitié sincere,
Et d'un fidelle Espoux la moitié la plus chere,
Bien-tost ce iour paroist, ce iour tant abhorré,
Que les Destins ont trop ou trop peu differé;
Cesar que son orgueil incessamment agite,
Apporte tout Cesar à l'assaut qu'il medite,
Et bien-tost ce combat qu'on nous force à donner
Va punir l'insolence, ou va la couronner;
Mais il faut à vos yeux épargner ce spectacle,
Il faut à ma valeur oster un grand obstacle,
En ces iours de licence, en ces iours de forfaits.
Lesbos vous est ouverte, & vous offre la Paix.
N'essayez point icy la priere ou la plainte,
Digerez vos regrets, cedez à la contrainte;
Mon cœur murmure assez, mais ce cœur abusé
En me priant pour vous, est pour vous refusé.
Mais bien-tost mon amour aussi fort que le vostre,
Va, s'il plaist aux Destins, nous rendre l'un à l'autre.
Les Grãds sont bien souvent les plus promts à tõber,
Et nous allons bien-tost ou vaincre, ou succomber.
Le bruit de mes travaux vous les fera connoistre,
Vous resoudre à les voir, ce seroit les accroistre,
Ce seroit un reproche où ie ne consens pas
De courir au carnage en sortant de vos bras.
Quand d'un trouble si grand le Mõde est la victime,
Les chagrins sont pour nous un devoir legitime.
Si vostre Ame défere aux souhaits d'un Espoux,
Cachez bien Cornelie à de si rudes coups,
Cherchez loin de Cesar, goûtez loin de la guerre
Ce calme que les Dieux refusent à la terre.

Que le sort n'ait pour nous qu'un visage ennemy,
Vous laissant apres moy ie ne meurs qu'à demy.
S'il faut craindre vn Vainqueur,& trõper sa poursui-
Je puis pour vous chercher consentir à la fuite, (te,
Au lieu qu'en vous mélant aux disgraces du sort
Je pourrois seulement consentir à la mort.
Cornelie admirant cét arrest qui la blessé,
Ne cherche du secours que dedans sa foiblesse,
Son cœur qui ne peut pas suffire à son tourment,
Laisse aller tous ses sens dans l'assoupissement;
Enfin quand la nature eut reparé sa force,
Je ne veux point, dit-elle, en ce cruel divorce
Imputer aux Destins le mal-heur de mes iours,
Ce n'est point le trépas qui trouble nos amours,
C'est l'excez rigoureux d'une sincere flame
Qui m'arrache à Pompée, & qui m'arrache l'ame:
Helas si de vos feux c'est le gage éclatant,
Moderez-en l'ardeur & ne m'aimez pas tant;
Ne vous promettez pas que cette affreuse absence
Puisse de mes douleurs tromper la violence,
Au lieu de m'adoucir vos soins & vos travaux,
Mon amour effrayé fera croistre vos maux;
Mon cœur ingenieux à s'affliger luy-mesme
Vous rendra mal-heureux à cause qu'il vous aime,
Et cent fois ma terreur vous portera des coups
Qui peut-estre sans moy n'iroient pas iusqu'à vous:
Diray-je plus encore? au milieu de la gloire
Peut-estre que par moy vous perdrez la victoire,
Vous serez triomphant & caressé des Dieux,
Et la mort dans mon cœur vous fermera les yeux;
Cent fois songeant au sort du beau-pere & du gendre,
Je voudray le sçavoir, & craindray de l'apprendre,
Et ceux qui me viendront annoncer vos exploits,
D'abord en se montrant me mettront aux abois;

Attendez la disgrace avant que de vous plaindre,
Vous commencez vos maux en commençãt à crain-
Et Cesar a desia de quoy s'enorgueillir, (dre,
S'il vous oste une Epouse, & s'il vous fait pâlir.
Que vous sert apres tout d'éloigner Cornelie?
Si le sort vous trahit, elle abhorre la vie,
S'il faut que vos Lauriers se changent en Cyprés,
Son amour la prepare à vous suivre de prés, (rage,
Cõtre un malheur plus grãd que n'est tout mõ cou-
Ce soin de mon salut est un soin qui m'outrage,
Et dans ce triste estat, certes c'est m'étonner
De croire que ie vive, ou de me l'ordonner.
Mesme ne pensez pas que ma force abatuë
Attende à s'épuiser que vostre mort me tuë;
Quand vous seriez heureux ie ne sçay si ie puis
Me garder à la joye, & porter mes ennuis.
Enfin puis qu'à ce point vos ordres m'ont reduite,
Si les Dieux courroucez vous forcent à la fuite,
Au moins épargnez-vous le soin de me chercher,
L'Espouse de Pompée a peine à se cacher,
On ne sçaura que trop où vostre amour m'envoye,
Et c'est là que Cesar viendra chercher sa proye.
C'est ainsi que son ame exprime ses douleurs,
Et Pompée y répond seulement par ses pleurs.
Alors presque insensée elle sort de sa couche
Sans luy demander plus ny les bras ny la bouche,
Tous deux sont en desordre, & laissent en ce jour,
Perir ce dernier fruict de leur fidelle amour,
Et tous deux étonnez de ce grand coup de foudre,
A s'entre-dire adieu n'osent pas se resoudre,
On la porte au rivage où son corps sans vigueur
Se couche sur le sable, & cede à sa langueur,
Tant que sans mouvemẽt, & tant que presque morte
Elle se voit sur l'onde, & ne sçait qui l'y porte.

Helas quand de Cesar vous craigniez le couroux,
Vostre fuite estoit douce avec un cher Espoux ;
Mais d'un plus rude coup le Ciel vous a frappée,
Vous vous éloignez seule, & vous fuyez Pompée.
La nuit dont l'épaisseur suit ce iour odieux ,
N'adoucit pas ses maux en luy fermant les yeux,
Son cœur luy retraçant ce Heros qu'elle adore
Dans l'erreur du sommeil sa main le cherche encore,
Son amour qui s'épuise en regrets superflus,
Ne peut s'accoustumer à ne le trouver plus ;
Mais le Ciel à tous deux cruellement propice,
De leur reünion va faire leur supplice.
Lâches ambitieux dont l'aveugle fureur
Pense trouver la gloire à semer la terreur !
C'est ainsi que souvent vos brillantes chimeres
Font les ennuis mortels des Femmes & des Meres,
Que nous voyons ployer sous le poids de vos coups
D'illustres Affligez qui valoient mieux que vous,
Et que les vains projets d'une fierté barbare
Coûtent à l'Univers ce qu'il a de plus rare.

FIN DV V. LIVRE.







LA PHARSALE DE LVCAIN, OV LES GVERRES CIVILES DE CESAR ET DE POMPE'E.

EN VERS FRANCOIS.

LIVRE SIXIE'ME.

DE-IA les deux Rivaux, ces deux grands
Ennemis,
Ces Conquérans fameux que les Dieux
ont commis,
Avoient pour les deux cãps choisy deux eminences,
Et déja dãs leurs cœurs cõmençoiẽt leurs vangeãces.
Cesar, qui ne conçoit que des vœux éclatants,
Demande à sa valeur des progrez importants :
[illegible] peidre les forfaits des discordes civiles,
[illegible] forcer seulement des Châteaux & des Villes,

Et s'il n'asservit Rome & Pompée à ses loix,
Ils dispense les Dieux d'appuyer ses exploits ;
Il demande ardemment cette heure formidable
Qui d'un heureux Vainqueur doit faire un grãd cou-
Et qui doit attacher au sort de deux Romains (pable,
Et le Destin de Rome & celuy des Humains.
Que le Ciel à ses vœux soit proprice ou contraire,
Il faut voir succomber le Gendre ou le Beau-pere,
Il faut dans les hazards tout perdre ou tout gagner ;
Ou tomber, ou s'accroistre, ou perir, ou regner.
Trois fois ce cœur boüillant fait faire à son armée
Sur un large côtau la montre accoustumée ;
Trois fois tous les Clerons entonnent dans les airs
D'un signal effrayant les farouches concerts,
Et l'on void dans l'éclat qu'il donne à sa furie,
Que iamais il ne manque aux malheurs d'Hesperie.
Ce guerrier empressé qui void que son Rival
Neglige de répondre à ce bruyant signal,
Qu'à l'abry des rempars & que dans les tranchées
La prudence ou l'effroy tient ses forces cachées,
Abandonne son poste, & pour ne laisser pas
Mourir cette ferveur qu'il void dans ses soldats,
Attendant que pour luy son bon-heur se déploye,
Du fort Dyrrachium il veut faire leur proye :
Mais Pompée aussi-tost par des sentiers plus courts
Les prévient & les laisse en de sombres détours ;
Campé sur un rocher d'une vaste estenduë,
Il void des Ennemis la course suspenduë,
Il les tient engagez dans des chemins obscurs,
Et de Dyrrachium il conserve les murs.
Cét azile important dont la force est extrême,
Peut sans autre soûtien se suffire luy-mesme,
Sans que de l'art superbe il ait rien emprunté,
A son assiete heureuse il doit sa fermeté ;

Au lieu que ces travaux qui font gemir la terre,
Sont le butin du temps ou celuy de la guerre.
Sous l'enceinte des murs des rochers escarpez
Sentent battre à leurs pieds les flots entrecoupez,
Ces remparts naturels, cette double defense,
Presque de tout le Port font toute l'assurance,
Les flots interrompus seulement d'un rocher
Le minent sans relâche & semblent se chercher;
Et lors qu'un vent trop fier rend les vagues mutines,
Leur écume blanchit les tours & les courtines.
Cesar, qui sent dé-ja ses projets avortez,
Sa marche contredite & ses veux arrestez,
Lute contre l'obstacle & conçoit un ouvrage
Digne de son orgueil & digne de sa rage,
Lors que les ennemis, dont le camp est ouvert,
Devroient se retrancher & se mettre à couvert,
Il épargne à leurs bras ces sueurs & ces peines,
Il enferme avec eux les hameaux & les plaines,
On peut dans le contour & des champs & des bois,
Et cent fois décamper & recamper cent fois;
Avecque les côtaux on void que les rivieres,
On void que les forests deviennent prisonnieres:
Mais dans cette prison les cerfs & les sangliers
Peuvent brosser encore au travers des halliers,
Et malgré la hauteur de cette prompte enceinte
Leur force & leur ardeur sentent peu la contrainte.
La tranchée est profonde & les Forts élevez,
De terre & d'arbrisseaux ne sont pas achevez,
L'épaisseur des remparts n'ajoûte pas l'argile
Ou le jonc seulement à la branche fragile;
L'ō mesle aux rameaux verds & l'ō mesle aux gazōs
Le debris des rochers & celuy des maisons,
Des orgueilleuses tours les masses redoutables
Ont aux coups des Beliers des forces indomtables,

Jule en les parcourant épuise ses chevaux,
Et c'est un grand travail de revoir ses travaux.
Que maintenãt le Parthe ou que l'Histoire antique
Nous vante Babylone & ses rampars de brique,
Que maintenant la Fable éleve jusqu'aux Cieux
Le superbe Ilium & l'impute à ses Dieux,
Ces Forts precipitez, ces masses élevées,
Que l'on commence à peine & qu'on void achevées
Enferment beaucoup plus de terre & de Châteaux
Que le Tygre orgueilleux n'en baigne de ses eaux,
Que l'Oronte n'en void dans sa course legere,
Et cét ouvrage est fait avant qu'on l'ait veu faire.
Certes, ce grand effort aussi vain qu'il est prompt,
Auroit fait voir la terre où l'on void l'Hellespont,
Auroit joint les Châteaux & d'Abyde & de Seste,
Ou fait perdre Corinthe à l'Isthme qui luy reste.
On veut dans le contour de ces vastes rempars
Faire le champ sanglant du meurtre & des hazards,
C'est-là qu'est reüny tout le choix d'Italie,
Ce sang qui doit bien-tost se perdre en Thessalie,
Qui doit se prodiguer en cent climats divers,
Et faire de son sort celuy de l'Univers.
Pompée au premier bruit de ce travail immense
Contre l'étonnement trouve peu de deffense;
Ainsi qui ne sçait pas pour ne point s'effrayer
Que le Pelore abboye & l'entend abboyer
A ce bruit dont l'éclat assourdit le rivage,
Malgré sa fermeté sent pâlir son visage.
Mais enfin ce Heros rappellant sa vigueur
Ne souffre pas long-temps la surprise en son cœur
Afin que l'ennemy divise ses cohortes,
Qu'en les des-unissant il les rende moins fortes,
Soudain il luy fait voir ses guerriers partagez,
Et sur divers côtaux diversement rangez.

Il veut afin que l'Art au courage réponde,
Dans la premiere enceinte en faire une seconde,
Opposer ses Rempars à ceux des Ennemis,
Et frustrer le secours qu'ils s'en estoient promis.
Les Fifres sont muets, la Trompette interdite
Differe à d'autres temps cette ardeur qu'elle excite;
Les Chefs des deux Partis ne laissent pas encor
A toute leur fierté prendre tout son essor,
Et l'on voit seulement des mains trop agueries
Essayer à l'écart leurs traits & leurs furies.
Mais bien que la chaleur semble se rallentir,
Ce refroidissement n'est pas un repentir;
Dans le Camp de Pompée une affreuse disgrace
Bannit les autres soins & se met à leur place,
Les tours & les retours des Escadrons nombreux
Font un vaste degast qui retourne contre eux;
L'herbe que les Chevaux étouffent dans la Plaine,
Les bleds qu'ils font mourir sōt leur crime & leur peine:
Sous leurs pas inconstans, les sillons ravagez,
Leur pasture est détruite & les champs sont vangez.
La faim qui les abat & leurs travaux extrémes
Ne laissent à la mort que la moitié d'eux-mesmes,
Et bientost les vapeurs de leurs membres pourris
Vont au cœur des Soldats alterer les esprits.
Ce que Typhon vomit de soulfre & de bitume,
Ce qu'en pousse Nesus de sa grote qui fume,
Ce que l'Averne enfin exhale dans les vents,
Ne sont pas aux Mortels des venins si presens.
Les airs qui croupissoient dans une paix cruelle,
Se corrompent soudain à cette odeur mortelle,
Et de ce noir poison ne pouvant s'affranchir,
Ils infectent le sang qu'ils devoient rafraischir;
Les sources d'alentour font mesmes de leurs ondes
Un venin fugitif & des morts vagabondes:

Tant de corruption, tant de perils nouveaux,
Qui ſejournent dans l'air & coulent dans les eaux,
Du Soldat malheureux attaquant les entrailles,
Portent en divers lieux les meſmes funerailles.
Le travail du dedans ſe produit au dehors,
Une couleur livide obſcurcit tout le corps:
Les yeux pleins d'une ardeur qui brille & qui menace,
Semblent ſe travailler à ſortir de leur place;
La teſte participe à la peine du cœur,
La force du Poiſon y détruit la vigueur,
Et ſous le nouveau poids d'une langueur extréme,
Elle ne peut ſuffire à ſe porter ſoy-meſme.
Souvent la maladie & le point du trépas
Ont des momens preſſez qu'on ne diſcerne pas;
Les corps ſont ſans bucher, les rouler hors des tentes,
Sont les derniers devoirs & leurs juſtes attentes,
Et le nombre des morts qui corrompent les vents,
Augmente chaque jour le peril des vivans.
Enfin des Aquilons la fureur ſouhaitable,
Dompte la cruauté de ce mal indomptable.
Bientoſt des airs tout purs de la Thrace apportez,
Repouſſent loin du Camp ceux qui ſont infectez,
Et bien-toſt le retour de cent Barques legeres,
Etale ſur les bords les moiſſons étrangeres.
L'Ennemy qui n'a rien dans ſes poſtes divers
Qui rende l'eau coupable, ou qui gaſte les airs,
Pour ne pas laiſſer perdre un malheur ſi funeſte,
Auroit joint ſa furie à l'horreur de la peſte.
A cét air homicide il eut preſté ſes mains,
Mais la faim dans ſon Camp s'oppoſe à ces deſſeins;
Chacun pour adoucir le tourment qui l'outrage,
Oſe tout eſſayer & tout mettre en uſage;
Pour combattre la mort & pour la détourner,
On tente des repas qui peuvent la donner;

Cependant le Soldat au fort de l'indigence
Assiege un Ennemy qu'il voit dans l'abondance.
Pompée enfin tout prest de courir aux combats,
A son cœur élevé ne prescrit rien de bas,
Il ne veut point cacher sa route sous les ombres
Des vallons tortueux, ou des bocages sombres;
Mais en Romain illustre attaquer les Romains,
Et montrer au Soleil sa marche & ses desseins:
Allons, allons, dit-il, confondre l'insolence,
Le repos de Cesar prouve son impuissance;
Ménageons ces momens, consentons aux Destins
Qui panchent à sa perte, & vangent les Latins.
A ces mots on s'anime, on court à la victoire,
On cherche par la force un passage à la gloire,
On veut des assiegeans terrasser les Remparts,
Et jusques dans leurs Tours leur porter les hazards,
Sans consulter longtemps, sans voir sur quelles testes
On doit faire tonner les premieres tempestes,
Quel doit estre l'essay d'un effort genereux,
Le quartier le plus proche est le moins fort pour eux;
L'éclat des Etendarts, le bruit de la Trompette
Au cœur des Ennemis commence leur défaite:
L'ame toute éperduë, & les sens agitez,
Avant qu'on les attaque, ils sont déja domptez.
Tout ce qu'en la chaleur de ce pressant orage,
L'honneur & le devoir obtient de leur courage,
C'est qu'au moins ces Guerriers, au lieu de se sauver,
Tombent au mesme lieu qu'ils devoient conserver;
A de plus durs combats la valeur disposée,
Semble se reprocher cette conqueste aisée,
On terrasse des Forts remplis d'Hommes armez,
On attache aux Remparts des flambeaux allumez,
On voit en peu de temps des Legions forcées,
Des travaux démolis, & des Tours renversées;

Et l'Aigle qui paroist sur les murs entr'ouvers,
Redemande à Cesar les droicts de l'Univers.
Mais ce que la fierté, la vangeance, la haine,
Ce que tout Cesar mesme entreprendroit à peine,
Ce que cent Bataillons n'auroient osé tenter,
Sceva l'entreprend seul, & croit l'executer.
Seul parmy les vaincus plein d'un zele invincible,
Stupide à la terreur, aux perils inflexible,
Pendant qu'il a des bras à seconder son cœur,
Il ne peut consentir à connoistre un vainqueur.
Sur les rives du Rhône autresfois son courage
Avoit instruit ses mains à l'horreur du carnage,
Guerrier prest à tout faire, & qui ne sçavoit pas
Que dans la cruauté des civils attentats,
Dans ces troubles honteux que la fureur anime,
La vertu la plus grande est souvent un grand crime.
Voyant tant de Soldats étendus dans leurs tours,
Tant d'autres dont la fuite est le premier secours,
Quelle frayeur, dit-il, ou quel trouble vous domte?
N'attendiez-vous icy que l'opprobre & la honte?
Et voulez-vous enfin vous faire en vain chercher
Parmy ceux dont les corps attendent un bucher?
Quoy donc? à ce quartier l'attaque ne s'adresse
Que parce que Pompée en prévoit la foiblesse,
Que parce qu'il l'a crû facile à s'alarmer,
Et dans ce dur mépris il faut le confirmer?
Si cet affront sanglant n'arme pas vostre zele,
Que la colere au moins se montre plus fidelle,
Et forçant la terreur dont vous estes saisis,
Punissez l'Ennemy de vous avoir choisis;
S'il faut qu'en sa faveur le destin nous seduise,
Du moins en triomphant il faut qu'il se détruise.
Plût aux Dieux que Cesar éclairât mes efforts,
Ma mort aux Assaillans va couster mille morts:

Mais s'il n'admire pas l'ardeur de mon épée,
Ma perte aura du moins l'estime de Pompée.
Que dis-je, Compagnons, nous avons du secours,
On va de nostre honte, on va borner le cours;
La poussiere, la flâme & le fracas des armes,
Sans doute auront bien loin répandu les alarmes,
Et dequoy que menace un si pressant danger,
Pendant que nous mourons, Cesar vient nous vanger.
Ce discours plein de feu ne produit dans les ames
Que de vaines chaleurs & d'impuissantes flames:
On veut voir seulement si dans ces durs Combats,
Sa vertu peut pretendre à plus que le trépas.
D'abord sur l'Ennemy ses forces redoublées
Roulent ces troncs hideux dont les tours sont côblées;
Ces Cadavres sanglans abbatus sans effort,
Peuvent du moins par luy combattre apres leur mort;
Il menace en Geant ces vainqueurs qu'il abhorre,
De Poûtres, de Rochers, & de soy-mesme encore,
Tout est armes pour luy, le débris des Rempars,
Les Arbres, les gazons, sont ses traits & ses dards;
A qui l'ose approcher, sa mort est toute preste,
Il emporte le bras, il enfonce la teste,
Il fait voir sous ses coups des Soldats étendus,
Des armes & des corps ensemble confondus,
Il terrasse, il écarte, il dissipe, il écrase,
Le feu comme le fer sert l'ardeur qui l'embrase,
Et du coup impréveu des brandons allumez,
Sous leurs habits fumans plusieurs sont consumez.
Apres que tant de corps & tant de funerailles
Eurent presque égalé la hauteur des murailles,
Plus fort & plus ardant qu'un Lyon indompté,
Qui contre les épieux soûleve sa fierté,
Il se lance au milieu des Cohortes pressées,
Il affronte luy seul leurs forces ramassées,

Contre une Armée entiere il se trouve assez fort,
Où qu'il porte les yeux, il y porte la mort,
Et ses affreux regards qui répandent la crainte,
Du trépas qui les suit sont la premiere atteinte.
Son fer dont le tranchant commence à s'émousser,
Brise les Ennemis au lieu de les percer.
Il se voit penetré de cent pointes cruelles,
Tous les dards sont heureux, toutes les mains fidelles,
Mais malgré tant de traits dont il se voit couvrir,
En bute à tant de morts il ne sçauroit mourir,
Et le Ciel en ce jour admire sur la Terre
Deux nouveaux assaillans, un Soldat & la Guerre:
Ses armes dont le fer en tous lieux est forcé,
Ses Brassals écaillez & son Casque faussé
N'ont plus à tout son corps laissé d'autre defence,
Que tous les traits lancez cõtre tous ceux qu'on lance.
Ne laissez plus, Romains, vos armes, ny vos bras,
Pour une ame si grande il faut un grand trépas,
Il faut que le ressort des puissantes machines
Elance contre luy des roches assassines,
Que les Beliers pointez contre ce mur vivant,
Ce Rempart animé, ce Bastion mouvant;
Le fassent choir enfin sous leur force indomptée,
Ou de vos grands succez la course est arrestée.
Il quitte son Bouclier, & contre tant d'efforts,
Tant de trépas volans, il ne veut que son corps;
Il semble qu'agité d'une valeur trop haute,
Il craigne en ces perils de vivre par sa faute,
Ou qu'il rougisse au moins d'avoir pour son secours
Une main occupée à conserver ses jours.
Sur ses membres sanglans tant de fléches poussées
Font voir une forest de pointes herissées:
Mais pendant que ses coups reportent les hazards,
Le mouvement du corps en détache les dards.

Ainsi quand l'Elephant, cette vive montagne,
Dont le mobile poids fait gemir la Campagne,
Dans ses Deserts brûlans voit de loin & de pres
Fondre sur tout son corps un orage de traits;
La solide épaisseur de sa peau dure & forte
Emousse tous les coups que l'Affriquain luy porte;
Ou s'il faut qu'elle cede à des traits plus perçans,
Une prompte secousse en décharge ses flancs,
Le fer sur les dehors consumant sa furie,
Cherche inutilement la source de la vie,
Leur ferme resistance en frustre tout l'effort,
Et cent coups ne sçauroient achever une mort.
Ce farouche vaillant dont le cœur intrépide
Devient sous la douleur plus ferme & plus rapide,
Par un coup trop certain sent qu'un dard furieux
Entame son visage & luy perce un des yeux,
Sa main en mesme temps officieuse & fiere
Arrache l'œil sanglant, & la fléche meurtriere;
Et par un dur mépris, par un cruel orgueil,
Il foule sous ses pieds & la fléche & son œil.
C'est avec moins d'ardeur & moins de felonnie,
Qu'aux Forests de la Dace, ou de la Pannonie,
Une Ourse ayant d'un fer senty les rudes coups,
Le cherche & veut sur luy décharger son couroux,
Que tournoyant autour de la pointe cruelle
Qui luy perce les flancs & qui fuit avec elle,
Que cent fois se pliant & repliant cent fois,
Elle aigrit la douleur qui la met aux abois.
Sceva change de forme à ce cuisant outrage,
Une sanglante pluye inonde son visage;
Le trouble de ses sens, la rage de son cœur,
Vient toute sur son front & brave le Vainqueur.
Toutefois à ce coup leur aise se déploye,
Chacun fait retentir les transports de sa joye,

Cesar couvert de sang & percé de leurs coups,
Seroit un moindre charme à leur juste courroux:
Ce Guerrier cependant cache un peu son martyre,
De son front adoucy sa vertu se retire.
Enfin, dit-il, enfin pardonnez, Citoyens,
Vos traits peuvent cesser quand j'arreste les miens,
Ma mort n'a plus besoin que d'autres coups m'atei-
Arrachez seulemēt les dards qui la cōtraignent, [gnēt,
A mon sang retenu donnez un libre cours.
Vous avez la victoire, & vous tranchez mes jours;
Si ma mort à Pompée est un spectacle utile,
Mettez devant ses yeux ce Cadavre mobile,
Pour vanger tant de morts, pour en punir l'autheur,
Qu'il me voye en son Camp mourir en Deserteur.
Aulus qui ne sçait pas démesler l'artifice,
S'offroit avec ardeur à cet étrange office,
Lors qu'en son sein credule un rude coup porté
Est le funeste prix de sa credulité.
Cet effort surprenant, cette atteinte mortelle,
Rend à ce grand courage une vigueur nouvelle:
Ainsi je fais, dit-il, ainsi je fais perir
Quiconque est assez vain pour m'oser secourir;
Quiconque veut la Paix avecque cette épée,
Qu'il adore Cesar, & renonce à Pompée.
La gloire du Senat a pour vous moins d'appas,
Que n'en a pour Sceva la gloire du trépas.
A ces mots son épée au deffaut de sa langue,
Par des coups foudroyans acheve sa harangue;
Tant que tout las enfin, & prest à succomber,
Il semble auparavant choisir sur qui tomber.
Mais voyant dans les airs une poussiere épaisse,
Il ressuscite encor sa vigueur qui s'abaisse:
Bientost ce grand secours que son cœur s'est promis,
Vient jetter l'épouvante au Camp des Ennemis,

Ou plutoſt à leur fuite épargner cette honte,
Que Sceva ſoit tout ſeul tout l'effroy qui les domte.
Leur prompt éloignement fait plus que leur combat,
Les coups le ſoûtenoient, & le repos l'abat;
Son zele ſignalé, ſa vangeance aſſouvie,
N'ayant plus d'adverſaire, il ne veut plus de vie,
Il ſemble que ſon corps ſouple à ſes volontez,
Meurtry de toutes parts, percé de tous coſtez,
Seul à tant d'ennemis, & ſi long-temps en bute,
N'attendoit pour mourir que leur fuite ou leur chute.
Chacun offre à l'envy ſes bras à le porter,
Ils admirent ce cœur qu'ils n'oſoient imiter;
Pour tranſmettre aux Neveux de ſi rares exemples,
De ſes dards tout ſanglans ils vont parer les Temples;
Malgré la cruauté de ces traits acérez,
En ſentant leur atteinte, il les a conſacrez;
Heureux ſi la chaleur de cette illuſtre audace
Avoit mis ſous ſes loix le Teuton, ou le Dace;
Heureux ſi ſa vertu changée en attentat,
N'eut pas eſté funeſte au bonheur de l'Eſtat.
Genereux inſenſé, j'ay pitié de ta gloire,
Je plains cette vertu qui ſoüille ta memoire;
Quelques pompeux brillans qui flatent nos ſouhaits,
L'obſcurité vaut mieux que l'éclat des forfaits.
Helas! que de valeur ton bras a fait paroiſtre
A perdre ta patrie & luy donner un maiſtre,
Que de ſang prodigué, que de travaux ſoufferts
A te rendre coupable & te forger des fers!
Pompée à cet affront des troupes repouſſées,
Medite une autre attaque & ſuit d'autres penſées,
Pareil aux flots émeus qui battent un Rocher,
Crevez autant de fois qu'ils oſent l'approcher,
Qui cent fois ſont briſez & cent fois ſe mutinent,
Que toûjours il repouſſe & qui toûjours le minent:

I v

Ce sage Conquerant veut tenter deux efforts,
Attaquer par dedans, attaquer par dehors;
Il fait deux corps puissans des troupes qu'il partage;
La Mer à l'un des deux donne un libre passage,
Et par un mesme lieu tous deux en mesme temps,
Fondant sur l'Ennemy, le tiennent en suspens;
Sa vaillance consulte; & sa raison balance
Auquel des deux assauts il doit sa resistance.
Mais en ce double effort que sert de consulter?
A l'un & l'autre enfin il ne peut resister;
Les Rempars attaquez, & les Tours assaillies,
Soudain sont à ses yeux, & sur luy démolies.
Pompée en liberté par de si prompts Exploits,
Souvent change de poste, & se campe à son choix;
Ainsi quand l'Eridan d'une force indomptée,
Pousse hors de son lit sa vague revoltée,
Que dessus les vergers, & dessus les sillons
Ce fier usurpateur se roule à gros boüillons,
Si la Plaine gemit, si la terre s'affaisse
Sous le pesant effort du Tyran qui la presse,
Ce vainqueur insolent creuse au travers des champs
Une nouvelle couche à ses flots écumans,
Ce Canal usurpé qu'il s'ouvre en ce ravage,
Aux justes possesseurs ravit leur heritage;
Au lieu qu'en mesme temps la fuite de ses eaux
A ses premiers Voisins donne des Champs nouveaux.
Sur la cime des Tours une Torche alumée
Fait comprendre à Cesar les affronts de l'Armée;
Il accourt à grands pas & ne trouve en ces lieux
Que les froids monumens d'un débris spacieux;
Des vainqueurs assurez le calme & le silence
Est contre son orgueil une nouvelle offense,
Et c'est dans sa pensée un mépris sans pareil,
Qu'ayant vaincu Cesar, on se donne au sommeil,

Pour troubler cette paix qu'il explique à sa honte,
Il n'est point de perils ny de morts qu'il n'affronte;
Torquatus qui pressent que d'un si fier abord,
C'est à luy d'essuyer la chaleur & l'effort,
Dans un espace étroit, couvré d'une muraille
Ses Troupes qu'il unit & qu'il met en bataille.
Tel un sçavant Nocher qui vóit l'air en couroux,
Ployant soudain la voile en émousse les coups,
Malgré les Aquilons & leurs bouches tonnantes,
En prévoir les fureurs, c'est les rendre impuissantes;
Cesar enflé d'audace au travers des hazards,
Avoit forcé la garde & franchy les Remparts:
Mais biëtost les Vainqueurs pleins d'ardeur & de joye,
Viennent de tous costez fondre sur cette proye,
Lors qu'avecque le soulfre & les rochers brûlans,
Etna semble sortir luy-mesme de ses flancs,
Qu'aux yeux de ses voisins sa caverne allumée
Se change en un torrent de flâme & de fumée:
Les Peuples d'alentour semblent moins alarmez
Que ne sont en ce lieu ces Guerriers enfermez,
L'effroy dans tous les cœurs en mesme temps se jette,
La poussiere, le bruit, suffit à leur défaite,
Plusieurs pensent ravir leur vie à ces rigueurs,
Qui ne vont qu'en fuyant la porter aux Vainqueurs.
Sous ce nuag e épais dont la Plaine est couverte,
Ils cherchent leur salut & courent à leur perte.
Ce jour pouvoit suffire à punir les forfaits,
A trouver par le sang un retour à la paix,
Ces heureux Combatans pouvoient à leur Patrie
Immoler tout Cesar & toute sa furie,
Donner un plein éclat à leurs ressentimens,
Mais Pompée aussi-tost calme leurs mouvemens,
Trop heureux à son gré d'assurer sa victoire,
Sans qu'un hideux carnage ensanglante sa gloire.

Helas! qu'en arrestant la fureur du combat,
Cette aveugle tendresse est cruelle à l'Estat!
Reconnois-le, Cesar, le bonheur de tes crimes,
Ce qui vole ta teste à des coups legitimes,
Tout ce qui te reserve à des temps plus heureux,
C'est d'avoir en ce jour un Rival genereux.
Si sa main dans le sang se fut assez trompée,
Si Pompée en ce jour eust dépoüillé Pompée,
Si d'une aspre fureur il se fût revestu,
L'audace estoit détruite, & le crime abbatu;
Les travaux de Munda, les disgraces d'Utique,
N'auroient pas fait gemir & l'Ibere & l'Affrique;
Scipion toûjours grand, toûjours cher aux Romains,
N'auroit pas demandé son trépas à ses mains;
Le Nil n'eust pas veu choir sous le fer de la Parque,
Un tronc qui tout sanglant vaut mieux que son Mo-
Juba sans se détruire eut consacré son nom; [narque;
Et la Vie en un mot n'eut pas perdu Caton;
Déja des Immortels le couroux en balance,
Disputoit foiblement leurs cœurs à la clemence,
Rome estoit presque libre, & les Destins confus
Cherchoient déja Pharsale & ne la trouvoient plus.
Cesar dont la fierté ne peut rien entreprendre,
Veut se vanger ailleurs du pardon de son Gendre;
Il quitte sourdement ce Camp infortuné,
Où son bras mal conduit ne l'a pas couronné,
Et refaisant un corps des membres qu'il rallie,
Il s'enfuit en desordre aux Champs de Thessalie;
C'estoit l'avis pressant des plus sages Latins,
Qu'on laissât les vaincus à leurs mauvais destins;
Qu'on joüist du repos qu'un heureux sort envoye,
Et qu'on allât dans Rome y reporter la joye. [pas,
Non, non, répond leur Chef, mon cœur n'y consent
Qu'un succez plus entier n'ait desarmé mon bras,

César n'a pas pour moy laissé ses noirs exemples,
Il ne sied bien qu'à luy de profaner nos Temples,
De montrer hardiment son impudence aux Dieux,
D'éclater dans la pourpre en guerrier furieux,
D'outrager tout ensemble & le Ciel & la Terre,
Et donner une paix qui ressemble à la guerre.
Rome, pour écarter ces horreurs loin de toy,
Jusqu'aux derniers Climats j'iray porter l'effroy:
J'iray jusques sous l'Ourse, ou la Zone brûlante,
Au cœur des Factieux verser de l'épouvante.
J'ay fait presque à mon nom un immortel affront,
On a veu la terreur paroistre sur mon front,
On m'a veu te quitter, mais cette fuite promte
Exprimoit beaucoup mieux mon amour que ma hôte;
Pour toy seule j'ay craint, pour toy seule j'ay fuy,
Et j'éloignois la guerre, éloignant ton appuy;
Te laisser tes soûtiens, te laisser ta defense,
C'estoit des Factieux t'attirer l'insolence,
J'ay voulu pour te rendre à des destins meilleurs,
T'épargner des perils que je cherchois ailleurs.
Donc que de son orgueil une ame possedée,
Que César abusé soit ton maistre en idée,
Si le pouvoir des Dieux ne trompe mes souhaits,
Tu reverras ensemble & Pompée & la Paix.
Il finit à ces mots, & ce cœur trop fidelle
Commence avec les siens une marche nouvelle,
Il s'avance à grands pas où le sort le conduit,
Il court à sa disgrace & le jour & la nuit,
Tant qu'enfin déja foible il voit cette Contrée,
Il void la Thessalie, où sa perte est jurée.
Cette riche Province a des Monts spacieux,
Qui portent à l'envy leur orgueil jusqu'aux Cieux;
Pelion dans l'ardeur de la saison brûlante,
Oppose ses Rochers à l'Aurore naissante.

Au lieu que ceux d'Offa retardent à leur tour
Dans l'horreur des glaçons la naiſſance du jour.
Quand du plus haut des Cieux l'ardente Canicule,
Verſe avec le Soleil la flâme qui les brûle,
L'officieux Othris de ſon front orgueilleux
Emouſſe les chaleurs qui partent de leurs feux.
L'Olympe aux Aquilons montrant ſes vaſtes roches,
En rompt la violence & fruſtre les approches;
Et de ſon épaiſſeur Pinde cache aux Zephirs
L'objet delicieux que cherchent leurs deſirs.
Entre ces Monts divers des Campagnes fécondes
Se virent autrefois ſous l'empire des ondes,
Pluſieurs Fleuves cachez s'y venant enfermer,
Ne trouvoient point d'iſſuë à ſe rendre à la Mer.
Apporter en ce lieu le tribut de leur ſource,
S'accroiſtre & s'exhaler c'eſtoit toute leur courſe,
Tant que d'avec Offa, l'Olympe ſeparé,
Alcide ouvrit aux flots un chemin aſſuré.
Neptune qui ne veut ny s'enfler ny décroiſtre
Des Fleuves qu'il reçoit, ou de ceux qu'il fait naiſtre,
Fut ſurpris en ce jour de voir parmy ſes eaux,
Une Mer inconnuë & des tributs nouveaux.
C'eſt alors que parut la Region fatale,
Où les flots pour jamais devoient noyer Pharſale;
Dans ces Champs ſpacieux que l'onde avoit quitez,
L'induſtrie a baſty de ſuperbes Citez,
Dorion, Pteleos & cette illuſtre Ville
Lariſſe, à qui la Terre a dû le grand Achille,
Argos, dont tout l'éclat n'eſt plus qu'en ſes beaux noms,
Et qui ſur ſes débris void jaunir les moiſſons.
Celle où jadis Penthée en horreur à ſa Mère,
Eut d'un juſte mépris un injuſte ſalaire;
Ce ſage infortuné l'avoit veuë en tous lieux,
Sous l'air d'une Bacchante effrayer tous les yeux,

Et detestant tout haut cette fureur divine,
De sa Mere insensée, il fit son assassine,
Il se vit déchiré, tout difforme & tout nu,
Sans connoistre son crime, & sans estre connu;
Mais enfin Agavé rechangée en soy-mesme,
A ces restes sanglans rend le devoir supréme,
Et se plaint en son cœur, que sa main ne peut pas
Payer à tout son Fils tous les droicts du trépas.
Donc cette Mer captive ayant veu son passage,
En cent Fleuves divers à son gré se partage,
Qui hors de ces prisons qui viennent de s'ouvrir,
Sans connoistre leurs cours, s'empressent de courir.
L'impetueux Sperchie & l'Epidan rapide,
Se roulent fierement où le hazard les guide,
Mais Eas au contraire & le Pere d'Isis,
Montrent une onde calme aux champs qu'ils ont [choisis;
Ces Plaines, qui d'un Dieu soûmirent la franchise,
Doivent leur abondance à la course d'Amphryse;
Evene avec fierté se creuse ce Canal,
Qu'Alcide a fait rougir du sang de son Rival;
Ce Fleuve que des vents la licence révere,
Anaure pour qui l'air n'a jamais de colere,
Le respecte à son tour, & n'y pousse jamais
Ny d'obscures vapeurs, ny de broüillars épais,
L'Achelous bourbeux, & le lent Enipée
Mélent avec leur onde une fange usurpée,
Leurs noms comme leurs flots en deviennent obscurs,
Leur couche en est soüillée, & leurs bords sont impurs.
Penée en serpentant dans les Plaines fécondes,
Void des Fleuves soûmis rendre hômage à ses ondes;
Mais un plus orgueilleux le reduit à douter,
Si luy portant ses eaux, il luy vient insulter;
Titarese qui roule une onde mutinée,
Entre sans se mesler dans celle de Penée,

Il la fait en Tyran ceder à ses efforts,
Et les flots divisez deviennent ses deux bords:
On croit qu'enfant du Styx il ne veut dans sa course
Souffrir aucun mélange indigne de sa source,
Que fier de sa naissance il se garde en tous lieux
Le respect de la Terre & la crainte des Dieux.
Les Fleuves separez & la vague écartée,
Entre cent Nations leur couche est disputée;
Mais enfin l'Eolide & le Magnesien,
Le Dolope farouche & le fort Mynien,
Sans droit également prenant droit au partage,
De ce present des eaux firent leur heritage,
Et bientost par leurs soins on cueille des moissons,
Où le Pescheur n'agueres a seduit les Poissons.
Les Centaures mutins, ces enfans de la nuë,
Montrerent en ces lieux une forme inconnuë;
Par un nouveau commerce & de nouveaux ressorts,
Du Cheval & de l'Homme ils ne firent qu'un corps;
Ces Monstres étonnans, ces mélanges énormes
Réünirent en eux les vices des deux formes;
Chiron sur l'un & l'autre élevant son grand cœur,
Conformant sa conduite aux conseils de l'honneur,
Aux loix par qui dans nous la vertu se consomme,
Estant Homme à demy, fut au dessus de l'Homme.
Ce fut en ce Climat, que l'Art industrieux
Instruisit aux combats les Coursiers furieux,
Qu'il rendit à son gré leur course mesurée,
Et mit un frein d'acier à leur bouche égarée.
C'est de là que partit le premier des Vaisseaux,
Pour défier les vents & la fierté des eaux,
Pour mieux armer la Parque, & joindre à ses outrages
La fureur des débris & l'horreur des naufrages.
C'est là, foible Ithonus, que tes vœux imprudens
Livrerent les Metaux à des brasiers ardens,

Qu'on imprima sur eux de cruels caracteres
Qui firent des tresors la source des miseres,
Que ton ordre attaquant les ordres eternels,
De ces corps innocens fit de grands criminels:
Mais l'Or bientost sur toy vange cette injustice,
Ce charme de ton ame est aussi ton supplice,
Et par ces bas souhaits qu'il inspire à ton cœur,
De ta possession il fait ton possesseur.
Monarque malheureux, malgré ton Diadéme
Il prend sur tes desirs un empire supréme,
C'est luy qui s'authorise à te faire des Loix,
Et le Roy des Metaux est le Tyran des Roys.
Là d'un Dragon hideux la menace étouffée,
Fut du jeune Apollon le superbe trophée;
Là deux Geans nouveaux, deux objets de terreur,
Aux fureurs des Titans offrirent leur fureur,
Soûtinrent avec eux une insolente guerre,
Et jusques dans le Ciel firent monter la Terre;
Ossa sur Pelion élevant sa fierté,
Vid les Astres confus & leur cours arresté;
Enfin à tant d'horreurs cette rive fatale
Ne peut rien adjouter que l'horreur de Pharsale.
Les deux Rivaux campez en ces funestes lieux,
Dont ils font à leur haine un theatre odieux,
Le Soldat se consulte & roule dans sa teste
L'évenement douteux du combat qui s'appreste;
Il void que l'heure approche où ces deux Conquerans
Du sang des Legions vont faire des torrens;
Et touchant de si pres à ce jour de carnage,
Plusieurs cherchent en vain leur zele & leur courage;
Leur sort par leur effroy devient plus rigoureux,
Et devant leur malheur ils se font malheureux:
Au lieu qu'en quelques-uns l'ardeur mieux preparée,
Aux succez incertains porte une ame assûrée:

Ou si de quelque trouble un grand cœur est surpris,
Il s'arme contre luy l'espoir ou le mépris.
Mais le timide Fils d'un Pere magnanime,
D'une basse frayeur Sextus est la victime;
Sextus qui fera voir à la Mer en frayeur,
Son Tyran dans le Fils de son Liberateur;
Qui de noble Romain se changeant en Corsaire,
Flétrira lâchement les Triomphes du Pere.
Cette ame sans vigueur ce courage abbatu,
Qui contre l'avenir n'arme pas sa vertu;
Laisse entrer dans son cœur des craintes insensées,
Et se fait des perils de toutes ses pensées.
Mais brûlant d'éclaircir son effroy curieux,
Il ne consulte pas les organes des Dieux,
Il n'interroge point les Antres de Cirrhée,
Ny ces Arbres sçavans de la Forest sacrée,
Tout le feu du Tonnerre, & tous ses mouvemens
Ne seroient pas pour luy d'assez clairs truchemens;
Dans la Fibre mouvante ou dans l'aîle qui vole,
Son trouble n'apperçoit qu'un présage frivole:
Pour montrer l'avenir à ce cœur agité,
Ce qui n'est pas un crime a trop peu de clarté:
La plus noire Magie & ses leçons funestes
Peuvent mieux l'éclairer que les flambeaux celestes,
Et pour luy les Enfers de leur antre profond
Sçavent mieux nos destins que les Dieux qui les font;
La plus presente amorce à ces fureurs timides,
C'est l'assiette du Camp qui touche aux Hemonides;
Ces ames dans l'horreur trouvent tous leurs appas;
Leur Art est seulement tout ce qu'on ne croid pas;
Ce qui semble passer leur force ou leur malice;
Ce qui de la pensée est un affreux supplice,
Ce qui seroit enfin un monstre parmy nous,
Pour ces cœurs abrutis est un charme bien doux.

Ce climat est fecond en herbes criminelles,
Par qui l'enchantement prend des forces nouvelles,
Et dont le suc inspire au charme imperieux
L'infaillible pouvoir de contraindre les Dieux.
Ces Estres souverains dont la juste puissance
Souvent pour tous nos cris a peu de complaisance;
Que souvent nos soûpirs ne peuvent approcher,
A cette infame voix se laissent mieux toucher.
De leur Palais brillant elle sçait mieux la route,
Et leur cœur tout ensemble & l'abhorre & l'écoute;
Que les Mages divers offrent sur leurs Autels,
Un culte sacrilege aux Esprits immortels,
Qu'ils poussent dans les airs une voix concertée,
Quand l'Hemonide parle elle est seule écoutée.
Souvent ses mots puissans, ses murmures vainqueurs,
Ont malgré les destins mis l'amour dans les cœurs,
D'un feu qu'elle abhorroit l'ame est toute enflâmée,
Et ne sçait ce qu'elle aime en la personne aimée;
Par un art tout contraire on a veu des Esprits
Se demander en vain ce qui les avoit pris,
Et dans l'objet chery ne voir plus ces amorces
Par qui l'amour contr'eux avoit trouvé des forces;
Souvent sans le secours du Philtre & du Poison,
Ce charme a dans l'esprit éclipsé la raison,
Et par luy les Vieillards dans leur ame glacée,
Souvent ont veu renaistre une flame insensée;
Ce langage inoüy, cette insolente voix
Sur les loix du trépas fait prévaloir ses loix,
Et ces sombres accens au gré des Hemonides,
Sont des sources de vie, ou des traits homicides.
Mais cet Art surprenant, ces termes enchantez
A de si bas effets ne sont pas limitez;
L'Univers les redoute, & leur force inconnuë
S'éleve impudemment au dessus de la nuë;

La Nature obeït à leurs impressions,
Le Soleil étonné sent mourir ses rayons;
Sans l'ordre de ce Dieu qui porte le Tonnerre,
Le Ciel armé d'éclairs tonne contre la Terre;
Les Monts applanissans leur front audacieux,
Se trouvent transformez en des Champs spacieux;
Les Torrens suspendus interrompent leur course,
Les Fleuves revoltez remontent vers leur source,
L'Hyver le plus farouche est fertile en moissons,
Les flâmes de l'Esté produisent des glaçons,
Et la Lune attachée à son Trône superbe,
Tremblante & sans couleur vient écumer sur l'herbe.
Quel soin aux Immortels, quels penibles devoirs,
D'asservir leurs concours aux forfaits les plus noirs!
Quel travail à des mains & justes & puissantes,
De suivre indignement des charmes & des plantes,
De servir sans dispense aux fureurs d'icy bas,
Ou quelle crainte enfin de ne leur servir pas!
Font-ils de ces respects si prompts & si dociles,
Un tribut necessaire, ou des travaux utiles?
Et quel pact les engage au bruit de cette voix,
A craindre sa menace, ou reverer ses loix?
Cet art pernicieux, ce culte plein d'offense,
A-t-il sur tous les Dieux une mesme puissance,
Ou plutost a-t-il mis quelque Dieu sous sa loy,
Qu'un indigne respect dévoue à cet employ,
Un Dieu foible & puissant, qui souple à ce murmure,
Contraint par ces accens, contraigne la Nature?
Cet usage odieux, cet effrayant sçavoir,
Pour l'impie Erichto n'avoit rien d'assez noir;
Pour cette ame de rage & d'horreur possedée
Le crime le plus grand n'est qu'un crime en idée:
D'execrables efforts & d'infames travaux,
Ont élevé son Art à des Monstres nouveaux;

Son ſejour le plus doux ſont les bois les plus ſombres.
Du ſein des monumens elle chaſſe les ombres,
Au travers du chaos ſes regards penetrans
Vont chercher le Cocyte & ſes manes errans,
Et du creux des tombeaux, ou des lieux ſolitaires,
Chere aux Dieux des Enfers elle en voit les myſteres.
Ce pouvoir que ſon Art luy conſerve ſur eux,
Luy couſte chaque jour des forfaits monſtrueux;
Souvent à ſon ſçavoir ſa fureur aſſortie
A fait d'un corps vivant une brûlante hoſtie;
Souvent contre la mort armant ſes attentats,
Elle vole aux buchers les reſtes du trépas,
Et laiſſe indignement ſur les rives ardentes
Les manes couroucez, & les ombres errantes.
Par ſes herbes ſouvent, & ſouvent par ſes cris
L'Enfer intimidé rend ce qu'il avoit pris;
L'ame qui de ſon corps ſe croyoit dégagée,
Gemit ſous ce fardeau dont elle eſt rechargée.
Lors que pour eſſayer de penibles efforts,
Sa furie a beſoin des plus illuſtres morts,
Par le pouvoir cruel de ſes accens profanes,
Par un ſoufle homicide elle ſe fait des manes;
L'Averne & tous ſes Dieux ſont ſouples à ſes loix,
A ſon premier murmure, á ſa premiere voix
Il n'eſt point ſur le Styx de Dieu qui ne réponde,
Tant il ſemble avoir peur d'entendre la ſeconde.
Tantoſt elle s'eſt veuë en de hideux attours,
Diſputer ſalement un Cadavre aux Vautours,
Tantoſt ſur un mourant étendu dans ſa couche
La cruelle en ſecret vient appliquer ſa bouche,
Et l'Ombre qui s'apreſte à déchirer ſes fers,
Reçoit quelque ordre infame à porter aux Enfers.
Les crimes de ſon cœur ſont peints ſur ſon viſage,
L'ame toûjours farouche y fait monter ſa rage;

L'épouvante & l'horreur menace dans ses yeux,
Et l'air qu'elle respire empoisonne les Cieux.
Le bruit que fait par tout sa fureur consommée,
Bientost jusqu'à Sextus porte sa renommée;
Il choisit pour sa fuite en ces lieux écartez,
D'infames confidens de ses brutalitez,
Dignes par leur bassesse, & dignes par leurs vices,
Et d'estre son escorte, & d'estre ses complices.
Lors que l'obscurité sous des voiles épais
Cache les Elemens & couvre les forfaits,
Il court d'un pas leger où sa frayeur le guide,
Et veut porter son trouble aux pieds de l'Hemonide.
Il trouve sur sa route un vallon tenebreux,
Qui coupe deux Forests, & des Rochers affreux,
Où sur la fin du jour une dure escarmouche,
Un prélude sanglant d'un assaut plus farouche,
Une épreuve du crime, un essay des destins,
Avoit coupé la trame à de vaillans Latins.
Burrhus le noble Epoux de l'illustre Octavie,
En ce cruel combat avoit perdu la vie.
Cette Belle en tous lieux compagne de ses pas,
Trouvoit par tout des vœux qu'elle n'écoutoit pas;
Et Sextus dédaigné cherchoit dans cette offence,
D'un trop juste mépris une injuste vangeance.
Déja la Thessalide accouruë en ces lieux,
De ces trépas fumans assouvissoit ses yeux,
Et sur ce sang tout chaud vomissant tous ses charmes
Dans ce climat funeste elle fixoit les armes;
La guerre transportée en d'autres Regions,
Elle eust perdu la mort de tant de Legions,
Et déja dans son cœur sa rage est occupée
Sur les restes de Jule & sur ceux de Pompée.
Sextus au seul aspect de cet objet hideux
Ressent un nouveau trouble & condamne ses vœux;

Mais enfin il approche, & d'une voix timide
Il s'efforce à gagner le cœur de l'Hemonide.
Ornement de ces lieux, Confidente du Sort,
Arbitre de la vie, arbitre de la mort,
Qui peux comme il te plaist aux ames étonnées,
Ou prédire, ou changer le cours des Destinées:
Les Romains divisez, divisent l'Univers,
Mais leur Sort est douteux & ses ordres couverts,
C'est cette obscurité, c'est cette incertitude
Qui fait de mon esprit la noire inquietude.
Je ne suis pas d'entr'eux celuy qui peut le moins,
Et le Fils de Pompée est digne de tes soins;
L'Heritier de sa perte, ou le Maistre du monde,
Vient icy te montrer sa blessure profonde,
Mon ame est en desordre, & mon cœur agité,
Rends-luy son assurance & sa tranquillité:
Il ne refuse pas les legitimes craintes,
Mais des vaines frayeurs repousse les atteintes,
Ne laisse pas au Sort ce cruel droit sur nous,
Qu'on sente ses rigueurs, sans en prévoir les coups.
Force la Providence & les Dieux, si tu l'oses,
Détourne les Destins, change l'ordre des choses;
Ou si ton Art s'obstine à pardonner aux Dieux,
Que les Ombres du Styx se montrent à nos yeux,
Que la mort toûjours souple à ta puissance extréme,
Revienne de l'Averne & s'explique elle-mesme;
Interroge la Parque & sonde ses projets,
Voy sur qui d'entre-nous doivent tomber ses traits:
Jamais de ton sçavoir les clartez sans pareilles,
Sur de plus grands objets n'ont occupé tes veilles.
Ce discours si honteux, cet entretien si bas,
Pour l'impure Hemonide a de puissans appas.
Si tes soins, répond-elle, & ton inquietude
Sur de moindres destins appliquoient mon étude,

Par des nouveaux ressorts & des charmes secrets,
Je contraindrois les Dieux à changer leurs arrests.
Mais l'immobilité des hautes Destinées
Rend mon Art impuissant & mes forces bornées,
Leurs ordres eternels s'entretiennent si bien,
Qu'il faut renverser tout, ou n'y renverser rien.
S'il faut pour assurer ou vaincre tes alarmes,
Essayer ma puissance & l'effort de mes charmes,
S'il suffit à tes yeux de percer l'avenir,
De prévoir des effets qu'on ne peut prévenir,
Je puis en ta faveur interroger les Arbres,
Je puis faire parler les Plantes & les Marbres;
Le Ciel, l'Onde, la Terre & tous les Elemens,
Pour moy des Immortels se font les truchemens;
Je puis à la mort mesme imposer la contrainte
De répondre à tes vœux, & parler à ta crainte,
Et puis que le hazard nous l'offre dans ces Bois,
Il faut qu'elle s'apreste à reprendre la voix.
A ces mots elle cherche en ce nouveau carnage,
Quelque tronc qui soit propre à ce cruel usage,
Examine à loisir tous ces morts innocens,
Et dans ces corps glacez cherche encor des accens;
Pendant qu'elle s'empresse à choisir un Prophete,
Les Manes qu'aux Enfers a mis cette défaite,
Contens & fortunez d'avoir perdu le jour,
Demeurent en suspens & craignent leur retour;
Elle peut d'un seul mot tromper leurs funerailles,
Contraindre les Enfers de les rendre aux Batailles;
Par un charme invincible elle peut de ces troncs
Refaire en un moment de nouveaux Escadrons;
Mais son choix arresté sur l'objet de ses charmes,
R'assure enfin l'Averne & finit ses alarmes;
Et ce corps qui doit vivre une seconde fois,
Par son ordre est porté sous l'épaisseur du bois;
Sou

Sous ces arbres touffus la nuit est redoublée,
De deux obscuritez l'horreur est assemblée,
Mais bien-tost en ce lieu par des mots concertez
Erichto fait briller des rayons enchantez.
D'abord aux yeux de tous elle change de forme;
Son visage est plus sombre & son air plus énorme,
Sur son front obscurcy ses cheueux herissez
Sont de lezards mouuants salement enlassez :
Sextus & ses Romains à leur maintien timide
Laissant voir leur foiblesse aux yeux de l'Hemonide,
Quel spectacle, dit-elle, ou quel objet d'horreur
Verse dans vos esprits cette indigne terreur ?
Quoy ? s'il faut exposer à vos ames tremblantes
Le soulfre du Cocyte & ses vagues brûlantes,
Si de ses fiers Dragons les bruyants sifflemens
Assourdissent les airs & tous les elemens,
Si j'étale à vos yeux & l'enfer & sa rage,
Où pourrez-vous alors retrouuer du courage?
Si ie mets deuant vous des monstres irritez,
Qui peut rendre le calme à vos cœurs agitez ?
Mais quel effroy vous dõne, ou quel assaut vous liure
Cét innocent aspect d'vn corps qui va reuiure?
Si de quelque frayeur vous ressentez les coups,
Des Manes renaissants n'en ont pas moins que vous.
Alors auec le fer on void ses mains cruelles
Faire à ce tronc sanglant des blessures nouuelles,
Et chercher à loisir par d'inhumains efforts
Vne nouuelle vie en de nouuelles morts.
Elle abreuue le cœur des écumes gluantes
Que l'Astre de la nuit distille sur les plantes,
Pour des charmes pareils elle garde en tous lieux
Tout ce que la Nature enfante d'odieux.
Elle méle à du sang qu'elle puise en ses veines,
Les entrailles d'vn Lynx & le nœud des Hienes,

D'vn Ceraste hideux, la dépoüille & les dens,
Les yeux d'vn Basilic & le fiel des Serpens,
Le suc pernicieux des herbes enchantées,
Que sa bouche & ses yeux ont souuent infectées ;
Elle veut sous ses loix ranger les loix du sort,
Et pour rendre la vie empoisonner la mort.
Apres qu'vn noir venin & des liqueurs charmées
Eurent assez baigné les veines entamées,
Des accens confondus d'vne effrayante voix
Elle fait retentir les rochers & les bois ;
Il semble qu'on entend les ondes gemissantes
Briser contre un rocher leurs vagues impuissantes :
Il semble qu'on entend les hurlemens des Loups,
La plainte de l'Orfroye & le cry des Hiboux,
Ou le Ciel en colere, armé de son tonnerre,
Auec vn bruit affreux mugir contre la terre.
Apres ces tons diuers, que sa fureur confond,
Elle s'adresse aux Dieux de l'abysme profond.
Arbitre des Enfers, Monarque déplorable,
Qui d'un Estre immortel fais vn Dieu miserable,
Qui regnes à regret sur de hideux objets,
Et trembles dans ta Cour & devant tes Sujets,
Noires Diuinitez, Eumenides cruelles,
Le supplice eternel des Ombres criminelles ;
Impitoyables sœurs, Parques dont les ciseaux
S'acquierent chaque iour des triomphes nouueaux,
Fleuues toûjours brûlãts, demeures toûjours sõbres,
Vieillard que i'ay lassé par le retour des Ombres,
Noirs Monstres du cahos, horreurs, peines, forfaits,
Si l'éclat de devoir ne m'ébloüit iamais,
Si i'ay pour vous fléchir à mon premier murmure,
La bouche assez profane & l'ame assez impure ;
Si j'ay pour conceuoir des vœux dignes de vous,
Acheué des forfaits inconnus parmy nous,

Si j'ay par le blaſpheme & par le ſacrilege
Acquis dans les Enfers aſſez de priuilege;
Preſtez ſoudain l'oreille & le cœur à mes vœux,
Et rendez à la terre vne Ombre que ie veux,
Ie ne demande pas vne Ame accouſtumée
A boire ſur le Styx le ſoulfre & la fumée;
Celle que mon pouuoir redemande au trépas,
Eſt vn nouueau preſent des ciuils attentats.
Si de ces factions l'inſolence & la rage,
Si leur brutalité vous rend aſſez d'hommage,
Qu'à cét illuſtre Sang du plus grand des Latins,
Ces Manes ſoient icy l'organe des Deſtins.

Elle acheuoit ces mots & leur force inuincible
Fait paroiſtre à ſes yeux vne eſſence inuiſible,
A voir vn tronc meurtry, des membres alterez,
Une poîtrine ouuerte & des flancs déchirez,
L'Ombre fait de ſon corps ſa plus rude épouuante,
Et ſemble refuſer cette priſon ſanglante;
Elle accuſe les Dieux, elle ſe plaint au ſort
Qu'vn inſolent pouuoir luy diſpute ſa mort,
Qu'on va juſqu'aux Enfers contraindre ſon enuie,
Et qu'vn charme odieux la condamne à la vie;
Mais malgré ſes refus & malgré ſes efforts,
Cette rebelle enfin ſe replonge en ſon corps.
On void en meſme temps ſes bleſſures fermées,
On void d'vn ſang caillé les flames r'allumées.
L'artere auec le cœur reprend ſes mouuemens.
Le viſage retourne à ſes lineamens.
En ce corps toutesfois la Nature affoiblie
Meſle vn peu du trépas à ce retour de vie,
Il a quoy que mobile, & quoy que reſpirant,
Non la couleur d'vn mort, mais celle d'vn mourant.
Sur le cruel Sextus il attache la veuë,
Son ame de courroux ſemble eſtre toute émeuë,

Et Sextus deuenu tout ſombre & tout confus,
Obſerue ſon viſage & reconnoiſt Burrhus ;
Il ſent ſon cœur qui bat & ſon teint qui ſe change,
Il craint que d'vn Riual vn Mary ne ſe vange,
Il craint qu'vn ennemy juſtement rigoureux
Ne luy chante ou luy faſſe vn deſtin malheureux;
Meſme parmy l'effroy, dont l'atteinte le glace,
Son amour criminel reuient prendre ſa place;
Il reproche à ſon cœur ce trouble curieux,
Qui renuerſe les loix & du Sort & des Dieux,
Qui force le trépas de relâcher ſa proye,
Et tire des Enfers l'ennemy de ſa joye.
Au bruit que cette mort auoit déja ſemé,
Il permettoit l'eſpoir à ſon cœur enflamé,
Et de l'objet diuin qui l'a mis à la chaiſne,
Il penſoit n'auoir plus à domter que la haine,
Au lieu qu'en r'appellant ce cher Eſpoux au jour
Il void contre ſa flâme & la haine & l'amour.
A ce lâche Riual, Burrhus qui le déteſte,
N'explique ſon couroux que des yeux & du geſte,
Et le Sort qui l'anime vne ſeconde fois,
A permis ſeulement la réponſe à ſa voix.
Ie ſçay, dit Erichto, qu'à ton ame interdite
Vne ſeconde vie eſt vn don qui l'irrite;
Mais étale à nos yeux les volontez du Sort,
Et ie te dois bien-toſt vne ſeconde mort,
Vn trépas immortel & contre qui les charmes
Seront de vains efforts & d'impuiſſantes armes;
C'eſt là le prix heureux du penible retour
Qui t'enleue à la Parque & qui te rend au jour.
Alors l'enchantement s'ajoûte à la ſemonce,
De ce nouueau Prophete il inſtruit la réponſe,
Et par luy dans ſon ame il ſent bien-toſt couler
Cét auenir qu'on cherche & qu'il doit reueler.

C'est pour moy, répond-il, vne injuste contrainte
De seruir d'vn Rival la bassesse & la crainte,
D'vn Riual inhumain, qui ne me permet pas
De pouuoir en repos joüir de mon trépas,
Dont les projets honteux & la coupable enuie
Insultent à mon Ombre, aussi bien qu'à ma vie;
Mais puis qu'on me l'impose, il apprendra son sort,
Et mourra de frayeur cent fois auant sa mort.
Bien qu'vn charme trop prompt ait empesché mō ame
D'interroger la Parque & d'obseruer sa trame,
Le tumulte où l'on void les Manes des Latins,
Ne parlent que trop haut du courroux des Destins.
L'Auerne est en desordre & sa loy refusée,
Les Manes criminels demandent l'Elisée,
Et laissent au tribut des ciuils mouuemens
Ces Antres destinez aux plus durs châtimens.
La tristesse ose entrer au sejour de la joye,
D'vn chagrin genereux l'innocence est la proye,
L'vn & l'autre Decie a répandu des pleurs,
Curie à leur détresse accorde ses douleurs;
On entend soûpirer l'abbatement d'Emile,
Les regrets de Fabrice & l'ennuy de Camille;
Le vainqueur de Carthage & Caton auec eux
Interessent leur plainte au sort de leurs Neueux.
Parmy l'accablement des Ombres fortunées
Qu'vne vertu constante a là bas couronnées,
Brute seul void sans pleurs ces Illustres pleurans,
Et sent son nom encor formidable aux Tyrans;
Mais Cethegus triomphe & Marius éclate,
Catilina se donne à l'espoir qui le flate,
Et voyant leur Patrie en ses derniers abois,
De leurs fers douloureux ils sentent moins le poids.
L'arbitre des Enfers qui dispense les peines,
Allume d'autres feux & forge d'autres chaisnes.

A de nouveaux tourmens il instruit ses rigueurs,
Et prepare vn supplice aux Manes des vainqueurs.
Curieux insensé, dans l'effroy qui te glace,
Applique si tu peux ce charme á ta disgrace;
Pompée est attendu dans ces champs fortunez
Qu'aux Manes innocens le Sort a destinez.
N'importe que sur luy la fureur se déploye,
Tomber sous cét effort, c'est tomber dans la joye,
Apres auoir fléchy sous des coups inhumains,
Il marchera là bas sur les Dieux des Romains.
Auant que de Cesar la trame soit coupée,
Auant que le Senat l'immole au grand Pompée,
Il faut que son orgueil luy merite aux Enfers
Tout ce qu'on luy prepare & d'opprobre & de fers.
Rome les perd tous deux, mais le choix n'est pas libre
D'ensanglanter les bords, ou du Nil, ou du Tybre,
Apres ce vaste éclat de leurs soûlevemens,
La mort est tout le prix de tant de mouuemens,
Le Démon de la guerre & le Sort des batailles
Decident seulement du lieu des funerailles.
Toy qui dans l'infamie as crû te signaler,
Apprens ta destinée & commence á trembler,
Bien qu'il te soit permis de suruiure à ta gloire,
Bien-tost la fiere Parque a sur toy la victoire.
Si tu peux présumer qu'vne juste rigueur
M'authorise à verser le trouble dans ton cœur,
Qu'aux Arrests de ton Sort ma langue se refuse,
Consulte tes forfaits, leur voix te desabuse.
Ta race dont l'éclat a remply l'Uniuers,
Le va dans son débris remplir de ses revers;
L'Asie auec ses Rois en triomphe menée,
L'Europe dans les fers, la Lybie enchaisnée,
A lauer cette honte animent leur couroux,
Et s'aprestent enfin à triompher de vous,

De ces trois fieres Sœurs la vangeance fatale,
Ne vous peut rién offrir de plus ſeur que Pharſale.
A peine il acheuoit ce diſcours odieux,
Qu'vn objet ſurprenant ſe découure à ſes yeux.
Par un bruit aſſaſſin répandu dans l'Armée,
D'vn malheur trop cuiſant ſon Eſpouſe informée,
Eut le cœur auſſi-toſt percé de tous les coups,
Dont l'injuſte rigueur luy rauit vn Eſpoux;
Cette Illuſtre affligée en ces vallons funeſtes,
Long-temps de ce trépas auoit cherché les reſtes,
Long-temps à la clarté des flambeaux allumez,
Porté ſes yeux mourants ſur cent corps entamez;
Examiné leurs traits, conſulté leurs viſages,
Conté toute ſa peine à ſes roches ſauuages,
Et cent fois aſpiré dans ce lieu rigoureux,
A mourir de douleur ſur ce corps malheureux;
Mais le Deſtin contraire à cette juſte enuie,
Luy vole d'vn Eſpoux & la mort & la vie,
Et ne peut pas permettre à ſes viues douleurs,
Qu'elle puiſſe en mourant joüir de ſes malheurs;
Ses ſoins ſont ſuperflus & ſon ame en balance,
Déja méle à ſa crainte vn rayon d'eſperance,
Quand de ſombres clartez qu'on ne diſcerne pas,
Attirent dans le bois & ſes yeux & ſes pas.
Elle approche en tremblant, & ſa veuë incertaine
S'attache ſur Burrhus & le connoiſt à peine:
Celuy dont elle a crû les beaux iours terminez,
Se montre plein de vie à ſes yeux étonnez;
A ce premier aſpect d'abord elle ſe pâme,
Sa joye & ſon ennuy combatent dans ſon ame;
Les tranſports du plaiſir redemandent au cœur
Ce Sang & ces Eſprits qu'y portoit la douleur,
Et ſoudain hors de luy cette flâme épanduë,
Laiſſe de tous les ſens l'action ſuſpenduë.

Enfin d'vne voix foible & d'vn accent confus,
Nous trõpõs-nous, dit-elle, ou voyõs-nous Burrhus?
Impofez-vous mes yeux à ma douleur amere,
Ou mourons-nous en vain d'vn coup imaginaire?
C'eft luy, n'ẽ doutõs plus, pardõnez, Dieux puifsãts,
Vn infolent murmure & des cris trop perçants.
Cruel! puis que le Sort a conferué ta vie,
Quel deffein faifois-tu fur celle d'Octauie?
Ce dur éloignement ne pretendoit-il rien,
Que prouuer ton trépas, ou que hâter le mien?
Helas! qu'vn faux malheur, que des difgraces feintes
Coûtent à ton Efpoufe & d'ennuis & de plaintes!
Et qu'apres cette alarme il falloit peu d'effort,
Qu'il falloit peu de temps pour acheuer ma mort!
Mais d'où viẽt que tõ ame eft fourde à mes tẽdreffes
Quel crime, ou quel dégouft me vole tes carreffes,
Refpectes-tu ce Lâche, ou crains-tu fon couroux,
Et reuoy-je Burrhus fans reuoir un Efpoux?
Quãd j'ay d'vn coup mortel crû ta poitrine ouuerte,
Mon amour pardonnoit mon trépas à ta perte;
Mais dans ce dur mépris il ne peut pardonner
La mort que ta froideur s'apprefte à me donner.
Trop infenfible Efpoux, ame trop inhumaine,
Montre-moy mon offence auffi bien que ma peine,
Informe ma douleur, éclaircis mon tourment,
Et fais ceffer ou croiftre un fi dur châtiment;
Fais fur moy, fi tu peux, éclater ta vengeance,
La mort m'afflige moins que ton indifference,
Ou fi tes entretiens font vn crime en ces lieux,
Du moins laiffe-moy voir ton amour dans tes yeux;
Si tu n'ofes parler à l'ennuy qui m'outrâge,
Du moins laiffe-moy voir ton cœur fur ton vifage,
Et pour rendre le calme à mes fens éperdus,
Montre-moy mon Efpoux en me montrant Burrhus.

Helas, répond enfin ce Heros tout en larmes,
Qu'Octauie en ce iour est injuste à ses charmes!
Et que ses durs soupçons ont tort de présumer
Qu'on peut l'auoir aimée & ne la plus aimer!
Si vos ennuis sont grands, ma douleur est tout autre,
Ie porte tout ensemble & ma peine & la vostre,
Et vous me reuoyez par vn cruel pouuoir,
Que i'ay peine à vous dire & qu'il vous faut sçauoir.
Préparez donc vostre ame au coup inéuitable
Que vous porte à regret vn innocent coupable,
Et si tout vostre cœur deuient vostre secours,
Vôtre disgrace est foible & vos maux sõt biẽ-courts.
Chere & fidelle Espouse, adorable Octauie,
Lors qu'on vous a reduite à me croire sans vie,
Vostre cœur affligé n'a pas esté seduit,
Et le bruit de ma mort n'estoit pas vn faux bruit;
Déja d'vn corps sanglant mon ame diuisée,
N'attendoit qu'vn bucher pour auoir l'Elisée,
Et déjà tout plongé dans vn calme biẽ doux, (vous;
Mon cœur pour estre heureux n'attendoit plus que
Ie voyois beaucoup mieux qu'õ ne void sur la Terre,
L'énormité du crime & l'horreur de la guerre,
Ma raison dessillée & mes yeux plus sçauants
Admiroient mon repos & plaignoient les viuants;
Ouy, si-tost que du corps la Parque nous déliure,
Commençant à mourir, nous commençons à viure;
L'erreur change les noms, & sous vn rude effort
Croyant perdre la vie, on ne perd que la mort.
Mais en ces lieux de paix la mienne est agitée,
On me force à reprendre vne vie enchantée,
A montrer l'auenir à ce courage bas,
Et sa crainte éclaircie, on me doit au trépas.
Octauie à ces mots ne peut plus se contraindre,
Elle souffre & n'a plus la force de se plaindre,

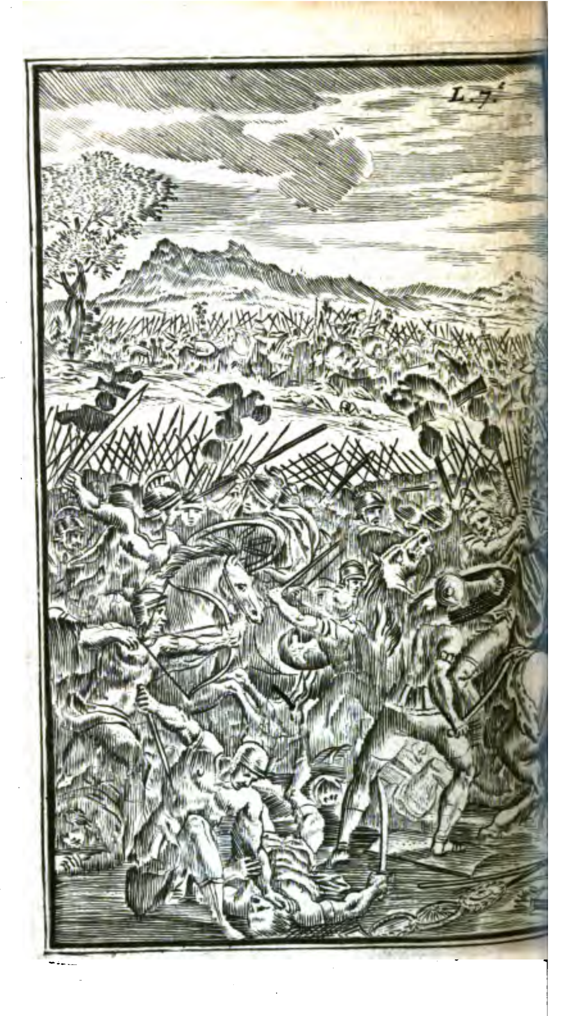
Dans ce retour penible à ses premiers trauaux,
Son vnique remede est l'effort de ses maux.
Son cœur est accablé sous ce coup inuincible,
Et perd le sentiment pour estre trop sensible,
Mais r'appellant enfin son ame & sa chaleur,
Poursuy, poursuy, dit-elle, augmente ma douleur;
Pour acheuer ma mort approfondis ma playe,
Il n'est plus de tourment ny de coup qui m'effraye.
Ce Guerrier dans l'excez d'vne forte amitié,
Percé des trais qu'il porte à sa chaste moitié,
Si les charmes, dit-il, & si les Destinées
Auoient à ce retour permis beaucoup d'années,
Certes pour vous seruir, pour tromper vos langueurs
I'aurois à cette loy pardonné ses rigueurs :
Mais encor que ma vie eust adoucy la vostre,
Un iour il eust fallu que l'un eust pleuré l'autre;
C'est à vous de gemir de nous voir separez,
Mais ces tristes momens sont bien-tost expirez,
Bien-tost vos maux lassez & vos peines finies,
Nous reverrons là bas nos Ombres reünies;
Et si l'arrest du Sort ne me rend pas à vous,
Bien-tost son bras puissant vous rend à vôtre époux;
Arriuez l'un & l'autre à ce bien-heureux terme,
Nous rejoindrõs nos cœurs d'vne estreinte plus fer-
Les pures amitiez & les chastes souhais (me,
Passent dans l'Elisée & n'y meurent iamais,
Ces charmes innocens où la vertu s'éleue,
S'ébauchent dans la vie & la mort les acheue.
Ce calme ne craint plus l'orgueil des Conquerants,
La liberté constante y braue les Tyrans;
Là plus d'inquietude, & là plus d'injustice,
Sous des antres fumants le crime a son supplice;
Ces forfaits que la terre a changez en vertus,
Sont monstres aux Enfers, mais monstres abbatus,

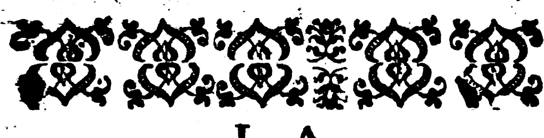
Ces nobles Scelerats, ces illustres Perfides,
Deueloppent leur honte aux yeux des Eumenides,
Leur éclat se transforme en leur illusion,
Et la vertu joüit de leur confusion,
Ainsi vous n'aurez plus de matieres de plaintes,
D'objets d'auersion ou de sujets de crainte,
Dans ces champs fortunez vostre cœur n'aura plus
A rédouter la haine ou l'amour de Sextus;
Il sentira des feux bien differens des nostres,
Il portera ses fers & sortira des vostres,
Et de ses noirs desseins les cuisants châtimens
Seront vn doux surcroist à nos rauissemens;
Donc tant qu'il plaist au sort, tâchez belle Octauie,
D'étouffer vos regrets & de souffrir la vie!
Pour en charmer l'ennuy songez que vostre Espoux
Remporte sous l'Auerne vn cœur tout plein de vous,
Un cœur qui vous attend, vne ame qui vous aime,
Et dãs des maux si courts soyez toûjours vous méme.
A ces mots il s'approche & d'vn accent plus bas
Il offre à son Espouse & la bouche & les bras;
Mais cette Infortunée à ce cruel diuorce,
A cet affreux adieu reperd toute sa force,
Son courage étonné ne peut la secourir;
Elle cede à sa peine & commence à mourir.
On la reporte au camp, & Burrhus tout en larmes
Redemande la mort & le secours des charmes,
Le Sort qui d'vn seul coup a consumé ses droits,
Ne peut pas se le rendre vne seconde fois.
Il s'étend sur le sable, & l'impie Hemonide
Répand sur tout son corps vn murmure homicide,
Et ses Manes rendus à ce repos si cher,
A ses membres glacez elle donne vn bucher.
Sextus déja percé du coup qui le menace,
A pû voir Octavie & n'estre que de glace,

Escouter ses discours sans y méler les siens,
Et prés de son vainqueur refuser ses liens.
D'vn noir étonnement son ame possedée
S'assassine elle mesme & meurt de son idée.
Pour luy dans la frayeur dont il ressent les trais,
Toute couleur est noire, & tout arbre vn Cyprés.
Son trouble imperieux, ses douleurs vehementes
Font de ses maux futurs des disgraces presentes,
Luy-mesme son tourment, luy-mesme son Tyran,
Plein d'vne image sombre il marche vers le camp;
Sa fidelle Erichto s'ajoûte à son escorte,
Elle luy vend bien cher l'ennuy qui le transporte.
Riche de ses horreurs, riche de ses forfaits,
Elle tâche à calmer les troubles qu'elle a faits:
Pour cacher ce retour aux yeux des deux armées,
Elle ajoûte à la nuit des tenebres charmées,
Et sous ses Pauillons ce Romain agité
Reporte sa foiblesse & sa timidité.

FIN DV SIXIESME LIVRE.




L. 7.



LA PHARSALE DE LVCAIN, OV LES GVERRES CIVILES DE CÉSAR ET DE POMPE'E.

EN VERS FRANÇOIS.

LIVRE SEPTIESME.

E Soleil étonné long-temps au sein de l'onde
Resiste aux loix du sort & se refuse au Monde,
accorde qu'à peine à des desseins peruers
tribut de clarté qu'il doit à l'Uniuers;
rés auoir en vain tenté sa defaillance,
fait sur l'onde calme agir son influence,
formant de vapeurs vn voile officieux,
trauaille à cacher la Pharsale à ses yeux.

Le Destin courroucé, le Ciel inexorable,
Qui deffend à Pompée vn bon-heur veritable,
Auoit pendant la nuit permis à ce grand cœur
De goûter à loisir l'appas d'vn faux bon-heur;
Un songe plein de charme, une douce imposture,
De son Amphitheatre acheuoit la peinture,
Il voyoit ses Romains, il entendoit leur voix,
On portoit jusqu'aux Cieux son nom & ses exploits,
Au declin de ses ans, au fort de sa vieillesse
Cette agreable erreur le rend à sa jeunesse,
Et Cheualier Romain il voit les Senateurs
Témoins de son triomphe & ses adorateurs;
Vainqueur des Factieux, terreur de l'insolence,
Il voit auant le temps couronner sa vaillance;
Ces objets deceuants qui flatent ce Heros,
Sont ses derniers plaisirs & son dernier repos,
Au point de voir bien-tost sa splendeur éclipsée,
Son ame se renuoye à sa gloire passée,
Soit que l'illusion d'vn songe caressant
Sous vn sort bien-heureux cache vn sort menaçant,
Soit que de Rome enfin son ame possedée,
Se rende pour le moins vne Rome en idée.
Rome, que tes enfans auroient de doux momens
S'ils pouuoient de la sorte enchanter leurs tourmens!
Que tu verrois ta peine heureusement trompée
Si tu pouuois du moins te rendre ainsi Pompée!
Pourquoy la violence & la haine des Dieux
Vous a-t'elle enuié jusqu'aux derniers adieux?
Que ne peut-il au moins mourir dans tes murailles?
Mais tu perds tout de luy jusqu'à ses funerailles.
Ton amour toutesfois luy conserue ton cœur,
Tu rẽdras au Vaincu beaucoup plus qu'au Vainqueur,
Sans pleurs & sans soûpirs tu ne pourras apprendre
Les palmes du Beau-pere & les cyprez du Gendre;

Que ton Tyran luy-mesme annonce ses progrez,
Ils seront seulement matiere à tes regrets:
Mais helas! au plus fort de ces dures atteintes
Il faudra te resoudre à deuorer tes pleintes.
A peine le Soleil naissoit de l'Ocean,
Que Pompée apperçoit le murmure en son camp,
D'vn farouche ascendant la funeste influence
Du malheur des Latins fait leur impatience,
Ils pressent leur disgrace, ils en hâtent les coups,
Et semblent consentir au celeste couroux.
Des Guerriers qui mourrôt auant que le iour meure,
Sont las d'en souhaiter & d'en attendre l'heure,
Il faut de leurs destins precipiter le cours,
Et leur Chef les trahit en épargnant leurs iours.
On croit que ce Heros flaté de sa puissance,
A ses justes projets méle vn peu d'arrogance,
Et que maistre absolu des Peuples & des Rois,
Il se plaist trop long-temps à les voir sous ses loix.
Des Princes du Leuant, des voisins de l'Euphrate,
Le courage s'offence & le murmure éclate,
Lassez de voir croupir leur zele & leurs chaleurs,
Ils veulent d'vn assaut la gloire ou les malheurs.
O Dieux! suffit-il pas que le couroux des Astres,
Que la rigueur du Sort nous traisne à nos desastres,
Sans que prés des dangers & qu'au point de perir,
Vn instinct deceuant nous force d'y courir,
Que d'vn cruel arrest nous soyons la victime,
Sans que nostre malheur deuienne nostre crime;
Et sans que des transports aueugles & mutins
Se rangent contre nous du party des Destins?
Cet Orateur puissant, ce sublime Genie,
Autrefois le salut de Rome & d'Ausonie,
L'Eloquent Tullius, dont les propos vainqueurs
L'ont fait en doux tyran regner sur tous les cœurs,

Amoureux du barreau, brûlant pour la Tribune,
Déteſtant la longueur d'vne guerre importune,
Porte au Chef la parole, & ſes pompeux diſcours
Font d'vn deſſein funeſte vn important ſecours.
La fortune, dit-il, à tes vœux aſſeruie,
Dont ſouuent les faueurs deuançent ton enuie,
Pour tout reſſentiment de ſes dons éclatans,
T'en veut voir ſeulement accepter de plus grands.
Les Nations, les Rois, Rome auecque le Monde
Demandent qu'à leurs vœux ta conduite réponde,
Ces nobles Supplians t'exhortent par ma voix
A ſouffrir qu'on reduiſe vn Tyran ſous tes loix,
A uoir perir Ceſar, à voir finir la guerre,
Et l'audace immolée au repos de la Terre.
Veux-tu donc qu'vn Romain laſſe tous les Romains,
Et qu'il ſoit plus lõg-temps le trouble des Humains?
Certes ces Potentats qu'autresfois ta vaillance
D'vn progrez ſi rapide a mis ſous ta puiſſance,
S'irritent juſtement de voir que ton grand cœur
Souffre vn vainqueur ſi lent dans vn ſi prompt vain-
Quel charme a ralenty l'ardeur de ton épée? (queur.
Que deuient ta vertu? qu'as-tu fait de Pompée?
Ceſar, que trop long-temps on ſouſtrait à nos coups,
Tombant ſi lentement triomphe aſſez de nous,
Quoy qu'apres tant de iours ta valeur execute,
Il fait trop pour ſa gloire en retardant ſa chute,
Et ſi ſous tes drapeaux on voit tout l'Uniuers,
Des progrez differez ne ſont que des reuers.
Quelle trompeuſe idée, ou quelle injuſte crainte
Tient ton ame en ſuſpens & ta valeur contrainte?
Eſt-ce expoſer ta gloire ou celle de l'Eſtat,
De confier aux Dieux la cauſe du Senat?
Ce doute injurieux qui retient ton courage,
A leur juſte puiſſance eſt vn viſible outrage.

Tu vois dans ton armée vn zele impetueux,
Tâches d'en préuenir l'effort tumultueux,
Ioüis en Conquerant de cette impatience,
Ou bien-tost cette ardeur panche à la violence;
Ton ordre méprisé laisse au choix du soldat
L'ordre de la bataille & le champ du combat;
Permets donc cet assaut que les Peuples demandent,
Et cõmande les tiens, ou souffre qu'ils commandent,
Le Senat y souscrit, & tu n'ignores pas
Qu'on y voit tes Egaux, & non pas tes Soldats.
Le Chef sous ces trãsports d'une ardeur indiscret
Des Destins conjurez voit la fraude secrete,
Et du Monde trahy pressentant les malheurs,
D'vn soûpir éloquent exprime ses douleurs.
Si ie vous dois, dit-il, cette condescendance,
Que Pompée en vos mains remette sa puissance,
Qu'il se change en Soldat pour servir les Latins,
Ie ne m'oppose plus à l'ordre des Destins.
Qu'en vn vaste débris l'Estat s'enseuelisse,
Ie n'en suis pas l'autheur, ie n'en suis que complice,
Que l'Uniuers succombe auecque les Romains,
Sa chute est seulement l'ouurage de ses mains;
Rome semble t'elle-mesme à sa perte animée,
Et le Chef obeït aux ordres de l'armée.
I'atteste le Senat, les Peuples & les Rois,
Que ce iour mal choisi n'a pas esté mon chois.
Nous pouvions faire icy des progrez legitimes,
Voir les crimes punis, sans commettre de crimes,
Voir l'audace abbatuë & les Tyrans deffaits,
Sans qu'il nous en coûtast de sang ny de forfaits.
Cette viue ferveur, cette flame rapide
N'est pas toûjours d'vn Chef l'ambition solide,
Dans les troubles ciuils on doit craindre l'assaut,
Et vaincre lentement, c'est vaincre comme il faut.

Que sert contre Cesar cet effort qu'on prepare ?
Chaque iour l'affoiblit, & rien ne le repare,
Reduit à craindre tout, reduit à n'oser rien,
A voir grossir ce Camp des ruines du sien,
Honteux de ses malheurs, confus de sa retraite,
Il pouuoit trop sans nous acheuer sa deffaite,
Au lieu que nos projets réveillent sa vigueur,
Et d'vn desesperé font peut-estre vn vainqueur.
Nous flatons ses souhaits, & ce combat funeste
Est le secours qu'il cherche & l'espoir qui luy reste;
Ce peril incertain des assauts projettez
L'arrache à cent perils qu'il n'eust pas éuitez.
Songeons-y bien, Romains, cette chaleur mouuante
Est peut-estre en plusieurs l'instinct de l'épouuante,
Souuent de la terreur les courages pressez
Vont au deuant des maux dont ils sont menacez,
Ne pouuant de l'effroy lõg-temps souffrir l'atteinte,
Ils hâtent les perils pour accourcir leur crainte;
Ce feu précipité, ces chauds emportemens
Ne sont pas d'vn grand cœur les nobles mouuemẽs,
La vertu conçoit peu cette ferueur si promte,
Quand le danger paroist, le courage l'affronte:
Ou s'il préuoit de loin les menaces du sort,
Il peut sans s'agiter en attendre l'effort.
Déja presque à la fin des trauaux de la guerre,
Presque liberateurs de Rome & de la Terre,
Au hazard inconstant voulons-nous aujourd'huy
Confier des progrez qui ne sont pas à luy,
Commettre vn heureux sort au caprice des armes,
Faire du Monde entier decider les alarmes,
Exposer l'Ausonie aux coups d'vn attentat,
Qui change l'Vniuers aussi bien que l'Estat,
Et prouoquer enfin vne affreuse auanture,
Dont les suites viuront autant que la Nature?

Fortune, ie remets mon pouuoir en tes mains,
I'ay soûtenu la gloire & l'esclat des Romains,
Dans l'aueugle chaleur du meurtre & du carnage
Acheue, si tu peux, ou détruis mon ouurage.
Fais succomber l'Estat, ou fixe son bonheur,
Ie n'en veux point le crime, ou n'en veux point l'hō-
Tu l'emportes, Cesar, la celeste puissance (neur.
Pour tes vœux criminels a de la complaisance,
Le Ciel dans sa fureur écoute tes souhaits,
Et tu vois la carriere ouuerte à tes forfaits.
Helas ! de quel espoir dois-je flater mon ame ?
Quel bras peut détourner la disgrace & le blâme ?
Quoy qu'aux Dieux tout-puissāts il plaise d'ordōner,
L'vniuers me va plaindre, ou me va condamner,
Et le Destin fait voir en ce iour formidable
Le vaincu malheureux, & le vainqueur coupable.
Il finit de la sorte, & son ame cedant
A l'ordre imperieux d'vn sinistre ascendant,
Imposant à regret silence à ses pensées,
Laisse agir à leur choix des ferueurs insensées.
Tel vn triste Nocher battu de tous costez
De la vague en couroux & des vents irritez,
Qui voit de ses tyrans l'ardeur trop vehemente,
Laisse floter sa Nef au gré de la tourmente.
Trop facile Heros ! consentement fatal !
Pourquoy tant resister, ou resister si mal ?
Que n'opposois-tu mieux ton pouvoir à l'audace,
Ou que ne cachois-tu le danger qui menace?
Souvent dans les desseins qu'on pourroit acheuer,
On trouve le peril quand on croit l'y trouuer:
Mais en se le cachant on va mieux à la gloire,
Et c'est auoir vaincu, d'esperer la victoire.
Déja parmy les siens plusieurs sont penetrez
Des coups qu'il a préueus & qu'il leur a montrez,

Ils ont déja la mort peinte ſur le viſage,
Et le front tout changé répond mal du courage;
Les cœurs pleins de fierté, les Romains genereux
Ne ſe permettent pas de rien craindre pour eux;
Mais voyant qu'en ce lieu le Démon de la guerre
Ua tromper ou remplir les ſouhaits de la Terre,
Decider à ſon choix du ſort de l'Uniuers,
Si le Senat eſt libre, ou s'il eſt dans les fers,
Ils ſentent ſeulement leur frayeur occupée
Sur les perils du Monde & ſur ceux de Pompée.
On ne voit plus au Camp que des ſoins empreſſez
A redonner la pointe à des traits émouſſez,
A remplir les carquois de fléches criminelles
D'homicides volants & de trépas fidelles,
A chercher à l'enuy ſur des marbres épars
Le tranchant de l'épée & la pointe des dards.
Ainſi, lors que le Ciel eut à craindre la Terre,
Vulcain à Iupiter reforgea ſon tonnerre,
Le Démon des combats vit ſon fer plus ardent,
Le Monarque des flots prit un nouveau Trident,
Pallas fit retremper l'Egide redoutée,
Dont la veuë eſt fatale, & la force enchantée.
Par tout les Elemens ont des monſtres nouueaux
Où l'on peut voir ſa peine, & lire ſes trauaux:
Souvent les Legions ont veu l'air en colere
Trauerſer fierement leur marche temeraire,
Par de bruyants efforts & de noirs tourbillons
Refuſer la Pharſale à tant de Bataillons,
A leur courſe imprudente oppoſer ſes orages,
Et la foudre à leurs yeux entr'ouurir les nuages;
Souvent ce feu leger, ce ſouffre conſumant,
A deuoré les traits dans leur carquois fumant,
Et les coûteaux en proye à ſa flame ſubtile,
S'offenſent qu'il pardonne à leur priſon fragile.

On voit parmy les airs des jauelots brillants,
Des colomnes de feu, des dards étincelants,
Dãs les temples sacrez les Dieux versent des larmes,
Ils sentent, ou du moins présagent nos alarmes,
On voit des troncs sanglants sortir de leurs tõbeaux,
Des Essains égarez s'asseoir sur les drapeaux.
Soit que de l'Ascendant l'impression étrange
Altere les objets, ou que l'effroy les change,
Et que l'ame attentiue à sa noire terreur
Mette deuant les yeux ce qu'elle a dans le cœur;
On voit, ou l'on croit voir des montagnes trẽblãtes,
Des rochers agitez, des riuieres sanglantes,
Pharsale avant l'orage & l'ardeur des combats
En fait déja mugir les cris & le fracas.
Des Manes fugitifs, des Ombres passageres
Laissent voir à plusieurs leurs Ayeux ou leurs Peres,
Plusieurs à les entendre & se plaindre & gemir,
Dans un espoir coupable osent mieux s'affermir:
Ces soûpirs redoublez, cet éclatant murmure,
Aux vœux des Scelerats sont vn heureux augure,
Et chacun se promet, à les voir détestez,
Que les crimes conceus doivent estre enfantez.
Lors que pour expier ou détourner le crime
Pompée aux Immortels prépare vne victime,
Le Taureau reuolté s'arrache à ses liens,
Et fuit d'vn air farouche aux champs Emathiens.
Toy, Cesar, par quels vœux & par quels sacrifices
Te rends-tu l'Eumenide & les Enfers propices?
Quel culte assez impie, assez remply d'horreur
Engage leur puissance à servir ta fureur?
Tu ne dois point d'hostie au Démon de la guerre,
Tes crimes qu'il connoist t'imposent à la Terre,
Tout le Ciel contre nous ardemment irrité,
Te fait l'Executeur de sa seuerité,

Pour signaler sa haine & saouler sa vengeance,
Il veut que l'Uniuers tremble sous ta puissance,
Et tu n'aurois pas veu les Mortels sous ta loy
S'il en connoissoit vn plus coupable que toy.
Ouvrez, ouvrez, Tyrans, vostre ame à l'allegresse,
Croyez dans vos progrez que le Sort vous caresse:
Ou plûtost connoissez que le Ciel en couroux
Est pour vous declaré bien moins que contre nous;
Pour prix de vos fureurs il vous en permet d'autres,
Pour punir nos forfaits il couronne les vostres,
Et quand vous vous pensez les fauoris des Dieux,
Vous estes seulement des monstres à leurs yeux.
C'est peu que des objets d'vne forme étonnante,
A l'vne & l'autre armée inspirent l'épouuante;
C'est peu que des Guerriers, dont le sort va finir,
D'vn oeil plus asseuré percent dans l'auenir;
L'ame qui doit bien-tost voir sa trame coupée,
Sent sa clarté plus viue & mieux déuelopée:
Mais ce trouble fatal, ce présage odieux,
Penetre tous les cœurs, & s'épand en tous lieux:
Le Romain sur les bords de l'Araxe ou du Tage
Sent qu'vn effroy secret agite son courage,
D'vne crainte inconnuë il se sent ébranler,
Et se demande en vain ce qui le fait trembler;
Son corps est tout émeu, son visage est tout pâle,
Et son cœur ne sçait pas ce qu'il perd dans Pharsale.
Un Augur signalé dans cet art curieux
Qui s'applique à chercher nos destins dãs les Cieux,
Soit que dans les éclats & les feux du tonnerre
Sa science eust trouué les malheurs de la Terre,
Soit qu'il eust du Soleil obserué les trauaux,
Soit qu'il eust dans le Ciel veu des Astres nouueaux:
O Dieux! s'écria-t'il, Rome est assujettie,
On luy forge des fers dans les champs d'Emathie,
Et le

Et le cruel Cesar au milieu des combats
Consomme les horreurs de tous ses attentats.
Ainsi de tous costez & l'art & le genie
Auroient pû dans les Cieux voir le sort d'Ausonie,
C'est là que l'Ascendant de ces globes divers
Fait briller nos succez, ou luire nos revers ;
C'est là qu'aux yeux sçavants tout l'Vnivers s'étale,
Et que de toutes parts on eust veu la Pharsale.
O sur les autres noms, fameux Nom des Latins !
Tout le Ciel se travaille à regler vos destins;
Certes, quand nos neveux, quand les races futures
Voudront approfondir vos grandes avantures,
Soit que cette splendeur, que rien ne peut ternir,
Se transmette elle-mesme aux siecles à uenir;
Soit que d'un beau succez nos veilles couronnées,
Espargnent aux grands Noms l'injure des années,
Leur esprit agité sentira vos douleurs,
A des maux si cuisants ils donneront des pleurs,
Ils sçauront admirer dans ces fameux desastres,
L'empressement des Dieux, & le travail des Astres,
Loin de voir vostre sort comme vn sort acquité
Ils voudroient retenir un coup déja porté;
De divers mouvemens ils recevront l'atteinte,
Ils auront de l'espoir, ils auront de la crainte,
Vn doute impatient suspendra leurs esprits,
Ils formeront des vœux, ils pousseront des cris,
Et d'un juste respect l'ame préoccupée
Ils grossiront encor le party de Pompée.
Les armes des Soldats, le fer des Legions
Du Soleil languissant éveillent les rayons,
Et sur les champs voisins sa clarté rejallie
On voit d'un nouveau iour briller la Thessalie ;
Ces Romains abusez, ces Guerriers malheureux
N'entrent pas en desordre en ces champs rigoureux;

Avec deux Legions de cœur & d'entreprise,
Au sage Lentulus l'aisle droite est commise:
Le fier Domitius, fameux dans les combats,
Commande l'aisle gauche, & court à son trépas;
Entre ces deux Heros, Scipion prend sa place,
Et des Ciliciens il enflame l'audace.
L'Enipée alarmé, voit de son lit profond
Le choix de Capadoce avec celuy de Pont,
Et ces vaillans Guerriers qu'un beau zele hazarde,
Font un corps separé qui soûtient l'avant-garde;
On voit dans la Bataille & dans les derniers rangs
De differens Estats & des Rois differens;
C'est là que le Senat & l'honneur d'Ausonie
Arment tout leur couroux contre la tyrannie,
Que des Gaulois changez & des Heluetiens
S'excitent à dompter leurs vainqueurs anciens;
La Crete & la Lybie en un corps de reserve
Different cette ardeur que leur ame conserue.
Ainsi, Pompée, ainsi puis qu'il plaist aux Destins
Que la Terre obeïsse au Tyran des Latins,
Livre les Nations au Sort qu'il leur appreste,
Et que son bras vainqueur détruise sa conqueste.
Cesar déja reduit par de pressants besoins
A moderer sa fougue & suivre d'autres soins,
Ses Guerriers en suspens, ses Troupes incertaines
Ne songeoient qu'à piller la richesse des plaines.
Alors il apperçoit plus qu'il ne s'est promis,
Il voit les champs couverts d'escadrons ennemis,
Il voit que l'heure approche, où le Dieu de la guerre
S'apreste à luy donner ou la mort ou la terre.
Il s'estoit pleint tout haut de voir ses grãds desseins
Long-temps dans la contrainte & long-temps incertains,
Les mouvemens civils suspendãt son attente,
Estoient pour son courage une fureur trop lente;

Toutesfois approchant de ce moment douteux
Qui détruit son espoir, ou qui remplit ses vœux,
De ce moment fatal où les Dieux des batailles
Decident de sa gloire ou de ses funerailles,
Malgré cette fierté qui le suit en tous lieux
Il sent l'émotion d'un doute imperieux,
Vn double mouvement tient son ame en balance,
Le bon-heur de Pompée y combat l'esperance,
Et le prompt souvenir de son propre bon-heur
Combat en mesme temps la crainte dans son cœur;
Mais par ces mots poussez d'une chaleur extréme
Il anime les siens, & s'anime soy-mesme.

Vainqueurs des Nations, invincibles Romains,
Et le plus ferme appuy de mes iustes desseins,
Enfin, enfin voicy cette grande journée,
Qui va des deux partis regler la Destinée;
Ne formez plus de vœux, mais pleins d'vn beau cou-
Mõtrez que vôtre sort ne dépẽd que de vous, (roux,
Que vos bras aujourd'huy le font ses interpretes,
Et que Cesar enfin est ce que vous le faites.
Voicy, voicy ce iour fatal aux Ennemis,
Demandé tant de fois, & tant de fois promis,
Qui nous rend les hõneurs qu'vn Tyran nous refuse,
Qui purge les forfaits dont Rome nous accuse:
Enfin voicy le iour dont l'Arrest solemnel
Fait du party vaincu le party criminel,
Qui finit vos trauaux, & qui les recompense,
Qui sur tout l'Vniuers étend vostre puissance,
Et qui pour adoucir le reste de vos ans,
Rend le Fils à la Mere, & le Pere aux Enfans.
Donc, si pour seconder l'ardeur de mon courage
Vous auez mis le fer & la flame en vsage,
Combatez fierement, & ces derniers efforts
Estouffent des premiers le crime & le remors.

C'est pour vostre auātage & non pas pour ma gloire
Que mes soins empressez poursuiuent la victoire;
Triomphons en ce iour, & ie change demain
Le vainqueur de la Terre en Citoyen Romain:
Ie reserue pour moy seulement cette joye
De vous auoir donné tous les climats en proye,
Et pour vous asseruir toutes les Nations,
De m'exposer pour vous à leurs auersions.
Peu de sang, Compagnons, acheue cette guerre,
Peu de sang vous acquiert l'empire de la Terre;
L'Estranger qui se mesle auec l'Ausonien,
N'en est que le desordre, & non pas le soûtien.
Ces barbares meslez sous vn odieux Maistre,
Auront peine à l'entendre, & peine à le connoistre;
De membres si diuers ce corps mal assorty
N'est qu'vn sinistre augure à ce foible party,
Il ne fait qu'aux perils exposer plus de testes,
Qu'accourcir nos trauaux, qu'auācer nos cōquestes:
Ou s'il peut vous offrir dequoy vous étonner,
C'est d'auoir seulement trop de morts à donner.
Sus donc, sacrifions au tranchant de l'épée
Les ennemis de Rome, & l'appuy de Pompée:
Sur ce foible Vniuers qu'il engage aux combats,
Faisons tonner l'orage & pleuuoir le trépas;
Bien qu'on ait veu jadis ces Nations craintiues
Derriere ses trois chars pompeusement captiues,
Que pour de bas efforts & de legers exploits
Ce vainqueur insolent ait triomphé trois fois,
De tant de rigions vne victoire entiere
Sera d'vn seul triomphe à peine la matiere.
Qu'importe aux Syriens, qu'importe aux Afriquains
Quel Maistre les Destins choisissent aux Romains?
Croyons-nous qu'en ce iour le peuple d'Armenie
Impose par son sang Pompée à l'Ausonie?

Non non, il se souuient quel pouuoir l'a soûmis,
Dans l'vne & l'autre armée il voit ses ennemis;
Et picqué contre tous, il nourrit plus de rage
Contre ceux qu'il connoist & qu'il voit dauantage.
Mais icy ma fortune a des droits reseruez,
Elle offre à mes desseins des soûtiens éprouuez,
Des guerriers que i'ay veus cent fois dãs les batailles
Ioncher les champs Gaulois de mille funerailles;
Ie connois leur adresse, & dans les traits lancez
Ie puis trouuer la main qui les aura poussez.
O si sur vostre front le courroux de vostre ame
Allume ses couleurs & fait briller sa flame,
Si ie voy dans vos yeux la fierté de vos cœurs,
N'en doutez plus, Romains, vous estes les vain-
Ie me sens tout émeu d'vne ferme esperãce, (queurs.
Ie porte à la bataille vne pleine assurance,
Mon ame s'interroge, & sent bien qu'en ces lieux
Elle a dans son party les Destins & les Dieux.
Ie voy, ie voy déja les troupes de Pompée
Grossir de tout leur sang les flots de l'Enipée,
D'vn carnage infiny ie voy fumer les champs,
Le Senat en déroute, & les Rois trébuchants;
Ces succez acheuez, & les droits de la guerre
Nous vont faire en ce iour les maistres de la Terre;
C'est moy qui puis payer les efforts de vos bras,
Et la chute des Rois vous donne leurs Estats.
A quel Astre puissant la Fortune assortie
A-t'elle acquis ce droit aux plaines d'Emathie?
Elles font aujourd'huy des ciuils mouuemens
L'heureuse recompense ou les durs châtimens.
Ouy, si vous succombez au fort de la tempeste,
Déja pour les vaincus la peine est toute preste,
Le reuers a pour nous vn sort bien rigoureux,
Et nous rend criminels s'il nous rend malheureux;

Si vos bras étonnez manquent à ma fortune,
Croyez voir cette teste au haut de la Tribune:
Apres tant de perils & de maux endurez,
Voyez les échaffaux qui vous sont preparez;
Les Dieux vous ont commis auec vn fier courage
Qui long-temps sous Sylla s'est instruit à la rage.
Ce n'est pas pour Cesar, c'est pour vous que ie crains,
Quoy qu'ordonnent les Dieux, mon sort est en mes
Si ie n'arrache pas Pompée au rãg suprême, (mains,
Ce fer en mesme temps me vange de moy-mesme.
Arbitre souuerain des Hommes & des Dieux,
Dont cette guerre attire & les soins & les yeux,
Contre la cruauté declare ta vengeance,
Et porte la victoire où tu vois la clemence,
Permets que le pouuoir ne se conteste plus
A qui peut pardonner au malheur des vaincus.
Quand i'ay veu la vertu sous le nombre accablée,
Romains, i'ay veu sur vous la haine redoublée,
Suruiure à la victoire vn insolent effort,
Et la fuite des miens les conduire à la mort.
Bannissez, Compagnons, cette enorme conduite,
Traitez en Citoyens ceux qui prendront la fuite,
Mais pendant la chaleur du meurtre & des combats,
Pendant qu'ils sont armez, ne les connoissez pas;
De peur qu'vn vain respect n'ébranle vos courages,
Confondez par le fer les traits de leurs visages,
Percez aueuglément ces lâches concurrents,
Et n'ayez point en eux d'Amis ny de Parents.
Mais ie ne tiens que trop vostre zele en balance,
La valeur en murmure, & l'honneur s'en offence.
Allons, ie cede enfin à ces vœux empressez,
Démolissons le Camp, & comblons nos Fossez;
Pourueu qu'à nostre ardeur la Fortune réponde,
Nous allons acheuer la conqueste du monde,

Et l'audace abbatuë, & l'Vniuers soûmis,
Planter nos Pauillons au Camp des Ennemis.
De ce pressant discours l'industrie & la force
Mettent dans les forfaits vne puissante amorce,
Chacun éclate d'aise, & sent au fond du cœur
Ce trouble impatient qui présage vn Vainqueur.
Marchant sur les débris des tours & des murailles,
Sans conduite & sans ordre ils courent aux Batailles,
Et de peur d'attiedir l'ardeur de ces Latins,
Leur Chef presomptueux commet tout aux Destins.
De cent viues clameurs les vallons retentissent,
L'air en est agité, les roches en mugissent,
Il semble que Cesar à l'horreur des combats
Mene autant de Cesars qu'il mene de Soldats;
Il semble que chacun aspire en cette guerre,
A détruire vn Riual, & conquerir la Terre.
Pompée au seul aspect de ces cœurs resolus
Cherche le grand Pompée, & ne le trouue plus,
Voyant que tout le Ciel consent à cet orage,
Il laisse à la terreur surprendre son courage,
Et d'vn si vif effroy ses esprits assiegez
Sont vn sinistre augure, & de noirs préiugez.
Toutesfois indigné d'en éprouuer l'atteinte,
Il querelle son trouble, & rougit de sa crainte,
Et renuoyant au cœur ce chagrin odieux,
Il met du moins l'audace & l'espoir dans ses yeux.
Si d'vn beau feu, dit-il, nostre ame est échauffée,
Nous voyons en ce iour la discorde étouffée,
Le Ciel d'intelligence auecque vos souhaits
Laisse peu de momens entre vous & la paix;
Quiconque pour les siens conserue vne ame tendre,
Qu'il s'arme d'asseurance, elle va tout luy rendre:
C'est dans ce Champ, Romains, que vos bras triom-
Retrouuẽt par la force & Rome & vos enfãts. (phãts

Sous nos justes drapeaux l'honneur & l'innocence
Interessent les Dieux à sa juste deffence ;
S'ils pouuoient se resoudre à renuerser les loix ,
A donner aux Romains des Maistres & des Rois ,
A voir la tyrannie & l'horreur couronnées ,
Il leur estoit permis d'accourcir mes années,
Et ce visible soin qu'ils ont de mes vieux ans
Promet peu leur secours au party des Tyrans.
Si la vertu conduit au trône de la gloire ;
Si la valeur prudente a droit à la victoire ,
Si le succez heureux soit les justes projets ,
Cesar doit-il vous mettre au rang de ses sujets ?
Certes si des Destins la rigueur adoucie
Rappelloit des Enfers l'vn & l'autre Decie,
S'ils arrachoient Camille ou Curie au trépas,
C'est pour nous que leur zele auroit armé leur bras,
C'est icy qu'on verroit leur valeur indomptable
Forcer la Prouidence à nous estre équitable:
Tout ce que l'Ausonie a produit de Heros,
Tout sous nos étendarts trauaille à son repos,
Tout ce que l'Vniuers a de grand & d'auguste
Soûtient contre Cesar vn interest si juste ,
Auec tant de Guerriers armez d'vn beau couroux ,
Montrons que l'Ennemy n'est pas digne de nous,
Qu'en ouurant nostre armée, il faut qu'elle deuiéne
Vne prison viuante aux forces de la sienne ,
Que pour vanger la Terre auecque les Romains ,
Ce succez important demande peu de mains.
Allons donc vaincre , allons, que de nos plus chers
Vne pleintiue idée anime nos courages , (gages
Entendons les soûpirs de ces foibles vieillards,
Que leur âge impuissant éloigne des hazards,
Laissons toucher nostre ame à ces pleintes ameres
Que poussent loin de nous les Femmes & les Meres ;

Si vous ne vous armez de zele & de fierté,
Voyez auec les loix mourir la Liberté,
Songez que d'vn Tyran voltre valeur deliure
Et le peuple viuant,& celuy qui doit viure,
Dans cette Liberté qu'on ne peut trop cherir,
Songez que l'vn veut viure, & l'autre veut mourir,
Ou mesme auãt le choc que vostre esprit vous mette
En cét estat honteux où vous met la défaite.
Vous Senat,& vous Rois, si vous trompez l'Estat,
Contemplez dans les fers les Rois & le Senat,
Et que de ces malheurs vne image auancée,
Que cét abaissement qui n'est qu'en la pensée,
Que l'affront des vaincus allume dans vos cœurs
Ce couroux genereux qui vous fait les Vainqueurs.
Mesme ne souffrez pas, si ma honte est la vostre,
Que j'acheue mon sort sous le pouuoir d'vn autre,
Qu'aprés tant de splendeur au declin de mes ans
Ie m'instruise à gemir sous le joug des Tyrans,
Et que de la fureur impuissante victime
Ie montre aux Nations ma chaîne & vostre crime.
A ces mots si touchants ces vertueux Latins
Se preparent à faire eux-mesmes leurs Destins,
Ce discours les anime au point qu'il les effraye,
Et chacun veut mourir si la frayeur est vraye.
Alors d'vn pas leger, & les yeux éclatants,
On voit des deux partis marcher les combatants,
Tous deux ont sur le front la haine & la colere,
Tous deux la mesme ardeur, mais la cause differe;
L'vn veut conseruer tout, l'autre veut tout gagner,
L'vn ne veut point seruir,& l'autre veut regner.
C'est en ce iour fatal que ces mains criminelles
Font de leur cruauté les suites eternelles,
C'est en ce triste Champ qu'elles vont massacrer
Plus que tout l'auenir ne pourra reparer:

Dans vn Heros frappé la fureur assassine
Ce qui d'vn sang si noble eust pris son origine,
Tout ce qui deuoit naistre & qui ne naistra pas,
Et dans vn trépas seul elle met cent trépas.
Par ce cruel effort, par cet assaut farouche
Cent illustres rameaux meurent dedans leur souche;
C'est pour cela qu'vn iour sa vertu des Romains
Ne sera qu'vne Fable, ou des phantômes vains,
Que de la vieille Rome & l'honneur & le zele
Ne sera qu'vn beau songe à la Rome nouuelle;
Que de lâches Vainqueurs le sang pernicieux
Luy donne des Enfans dignes de leurs Ayeux,
Qu'au lieu de ses Heros, par vn honteux échange,
Elle a des Nations le rebut & la fange,
Et que mesme en l'estat où le sort nous a mis,
Les ciuils mouuemens ne nous sont plus permis.
La chûte du Senat, la perte des plus Braues,
Souuent de leur dépoüille enrichit des Esclaues,
Des plus fermes châteaux l'orgueilleux bâtiment
Souuent tombe en ruïne, & tombe innocemment,
De celebres Citez & des Villes superbes
Ont mesme enseuely leurs débris sous les herbes,
Et ces renuersemens & si prompts & si grands
Sont le crime du trouble, & non celuy des ans.
Helas ! ce que la mort en ce iour de carnage
Fait tomber de Guerriers sous les coups de sa rage,
Ce qu'elle en fait perir sous d'injustes efforts
Auroit bien pû suffire à cent genres de morts:
Il auroit pû lasser la peste & le tonnerre,
Assouuir la fureur d'vn tremblement de terre,
Saouler par son trépas, & les embrasement,
Et toute la fierté de tous les Elemens.
Que ces noms detestez de Cannes & d'Allie
Cedent en infortune aux champs de Thessalie;

Rome, qui faisois viure en tes fastes meslez
Autant les maux legers que les maux signalez,
Tu penses te cacher ta disgrace fatale,
Et tâches d'oublier jusqu'au nom de Pharsale.
Les Dieux qui jusqu'alors ont flaté tes trauaux,
Te font de leurs faueurs le surcroist de tes maux;
Tant de Peuples diuers, victimes de leur zele,
Tant d'Estats & de Rois meslez dans ta querelle.
Semblent ne s'engager à cet affreux combat,
Que pour te voir perir auecque plus d'éclat,
Que pour te faire alors comprendre dans ta honte
Cõbien ta chûte est rude, & cõbien elle est prompte,
Que pour te faire alors sentir en peu de temps
Combien tu tombes grande, & jusqu'où tu déscens.
Helas! jusqu'à ce iour si cruel à ta gloire,
Tous les ans te deuoient victoire sur victoire,
Et de tes hauts projets les ministres puissants
A ta grandeur superbe adjoutoient tous les ans.
Ces flambeaux eternels qui roulent sur nos testes,
De l'vn à l'autre Pole éclairoient tes conquestes,
Il faloit mettre encor l'Aurore sous ta loy,
Et le Démon du iour ne luiroit que pour toy;
Pour toy toute la nuit & toute la lumiere
Fourniroient tour à tour leur immense carriere,
Et les Dieux étonnez ne pourroient icy bas
Rien voir que de Romain, & rien que tes Estats:
Mais vn iour plus puissant que toutes les années,
Reuolte contre toy toutes les Destinées,
Vn moment redoutable, vn instant rigoureux,
Efface impunément tant de siecles heureux.
Ce malheur consommé, cette disgrace étrange,
Dissipe la terreur & de l'Inde & du Gange,
Le Dace en assurance errant de toutes parts
Ne craint plus que le Soc luy trace des remparts;

Le trépas de Crassus ne coûte rien au Parthe,
Loin de nous pour iamais la Liberté s'écarte,
Et bannie elle trouue vn azile certain
Sur les riues de l'Istre & sur celle du Rhein.
En vain dans les perils on cherche à l'Ausonie
Le bon-heur du Sarmate & de la Germanie;
Ta folle ambition la força à te quitter,
Et ton sang prodigué ne peut la racheter.
Heureuses les Citez qui ne l'ont point connuë,
Qui ne l'ont point goûtée, ou qui l'ont retenuë!
Medes trois fois heureux, Arabes fortunez,
Qu'à des liens constants le Sort a condamnez!
Plûst aux Dieux immortels que Rome assujettie,
Du iour de sa naissance à celuy d'Emathie,
Se fust en vile esclaue accoûtumée aux fers,
Et souffrist maintenant des maux toûjours soufferts!
Brutte trop genereux, où pensoit ton courage?
Que ne la laissois-tu languir dans l'esclauage?
Sur tous ceux que le Ciel abandonne aux Tyrans.
Sa disgrace est cuisante, & ses trauaux sont grands:
Rome, que tant de Rois voyoient cõme leur Reine,
Ne peut qu'auec horreur se former à la chaîne,
La honte de ses fers en augmente le poids,
Et cette Reine enfin ne peut souffrir les Rois.
A qui, Dieux tout-puissants, qui gouuernez la terre,
A qui reseruez-vous les éclats du tonnerre?
Vont-ils plûtost frapper en partant de vos mains
L'audace des rochers, que celle des Humains?
Quoy! ces torrens de feu se perdront sur des marbres,
Ils laisseront leur flame à deuorer des arbres,
Et ces grands Scelerats, ces Furieux armez
N'attirent pas sur eux ces carreaux enflamez?
D'vn tyran insolent la trame raccourcie
Sera plûtost la gloire & l'effort de Cassie?

Ce repas monstrueux que vit jadis Argos,
Força l'Astre du iour à rentrer sous les flots,
Et ce Dieu toutesfois à ce point se rauale,
Qu'il n'ose se cacher aux horreurs de Pharsale:
Mais la Terre à la fin se vengera des Cieux,
Les ciuils attentats leur vont donner des Dieux,
On verra les Romains & lâches & profanes
Adorer leurs Tyrans, & iurer par leurs manes,
La licence & l'orgueil faire des Immortels,
Et les crimes heureux meriter des Autels.
Aprés que ces guerriers pleins d'ardeur & d'audace
Ont fait d'vn pas leger disparoistre l'espace
Qui retenoit encor leurs mouuemens cachez,
Et que les deux partis se trouuent approchez;
Chacun cherche des yeux vn objet à son crime,
Auant que de fraper il choisit sa victime,
Et n'osant pas encore ensanglanter ses dards,
Il perce de la veuë, & blesse des regards.
Mais bien que sous le fer la Nature étouffée
Ne soit de la fierté qu'vn indigne trophée,
Elle trauaille encore à vaincre sa langueur,
Et son instinct mourant murmure au fond du cœur.
L'vn remarquant vn Fils dans le party contraire,
A ce premier aspect se souuient qu'il est Pere;
L'autre attachant ses yeux sur l'autheur de ses iours
Semble de sa fureur interrompre le cours.
Infame Crastinus, que le Ciel équitable
Des rigueurs de la mort à tous ineuitable
Ne face pas icy ton juste chastiment,
Mais qu'il veüille à ta mort donner du sentiment;
C'est ton bras, malheureux, & c'est ta barbarie
Qui contre vn saint respect soûleue la furie;
Cesar plein de sa haine a les armes en main,
Et tu fais le premier couler le sang Romain,

Tu rauis cette gloire à l'orgueil qui l'anime,
Que ce cruel essay n'a pas esté son crime,
Et son ame farouche a dequoy s'étonner,
Qu'elle suiue l'exemple au lieu de le donner.
Aprés ce coup fatal, dans l'vne & l'autre armée
Les fifres resonnants, la trompette animée,
Par les bruyants concerts d'vn signal odieux
Assourdissent les vents, & percent jusqu'aux Cieux:
A ce bruit des clerons vn autre bruit se mesle,
Chacun fait éclater son ardeur & son zele,
De cent & cent clameurs les accens confondus
Sont portez vers l'Olympe, & par luy sont rendus;
Pangée en retentit, sans antres en mugissent,
Du vaste Pelion les cauernes gemissent,
Ossa s'en épouuante, & ses rochers bruyants
Repoussent vers le Camp ces concerts effrayans;
Le retour assidu de ces voix insensées
Estonne jusqu'à ceux qui les auoient poussées,
Et tant de cris meslez parmy les Elemens,
Y trouuent de la force & des redoublemens.
Alors on voit dans l'air vn nuage homicide,
Vn orage de traits où le hazard préside,
Germain contre Germain, Enfants contre Parents
Donnent vn mesme éclat à des voeux differents;
Les vns à leurs courroux demandent des victimes,
Les autres de leurs bras n'exigent point de crimes,
Ils voudroient de leurs dards imprudemment lâcez,
Voir l'atteinte perduë, ou les coups repoussez;
Mais la loy du hazard leur est inexorable,
Il fait qui bon luy semble innocent ou coupable,
De ces meurtres volants il ordonne à son choix,
Et leur coup incertain n'obeït qu'à ses Loix.
C'est par luy que le Frere est l'assassin du Frere,
Ou que la mort du Fils est le crime du Pere.

Mais ces trépas douteux qu'adressent les Destins,
Ne peuuent pas suffire au couroux des Latins,
Et leurs cœurs dont souuent la vengeance est trõpée,
Brûlent de la commettre au tranchant de l'épée.
A ce nouueau conseil Pompée en mesme temps
Veut qu'on serre la file, & qu'on double les rangs,
Il veut que ses écus appliquez en tortuë
Trompent des Assaillans & le fer & la veuë,
Que les siens à couuert sous de si prompts remparts,
Frustrent les premiers coups & les premiers hazards;
Mais malgré la conduite, & malgré la prudence,
Vn si foible soûtien cede à la violence,
Cesar d'vn pas superbe & d'vn œil menaçant
Force auecque les siens cét obstacle impuissant,
Ils perçent au trauers des hommes & des armes,
Ils répandent la mort plustost que les alarmes,
Vn carnage rapide, vn ardent chamaillis
Fait voir autant de morts qu'il fait voir d'assaillis:
Les Grands & le vulgaire ont mesme Destinée,
Le sang coule à grands flots sur la plaine étonnée,
Et dans ce rude assaut que la rage entretient,
Vn Party fait la guerre, & l'autre la soûtient;
On voit aux Assaillans vne fougue indomptable,
Ce n'est que dãs leurs mains que le fer est coupable,
Et du Sort empressé l'arrest impetueux
Semble au premier effort se declarer pour eux.
Pompée à cet échec s'agite & se trauaille
A changer à l'instant l'ordre de la Bataille,
Et les aisles s'ouurant autant qu'il est permis,
Il tâche d'inuestir celles des Ennemis.
Sur les extrémitez les Troupes étrangeres
Combattent de la fonde & des armes legeres,
Et c'est alors qu'on void de differents efforts
Semer de toutes parts de differentes morts;

Diuers genres de traits, diuers genres d'atteinte,
Font sentir le trépas aussi-tost que la crainte,
Et de l'air tout chargé de fléches & de dards
On voit sur les Romains fondre mille hazards.
L'Ituréen, le Mede, & l'Arabe intrepide
Décochent mille traits, dont le Sort est le guide:
Tout le crime s'attache aux armes des Latins,
Leurs funestes desseins l'épargnent aux Destins,
La haine de leurs cœurs qui s'imprime sur elles,
Rend leurs coups asseurez, & leurs pointes fidelles,
Et dans l'épaisse nuit que forment tant de traits,
L'ombre ne peut suffire à tromper leurs souhaits.
Cesar craignant enfin de voir dans la meslée
Sous vn choc inégal l'Auant-garde ébranlée,
Détache des Guerriers contre ces Assaillants,
Qui de toute l'armée inuestissent les flancs.
Bien-tost ces Estrangers stupides à la honte,
Font ceder tout leur zele à l'effroy qui les dompte,
Et bien-tost ils font voir à leurs étonnemens,
Qu'à tort on les engage aux ciuils mouuemens.
Vn Coursier entamé d'vn jauelot rapide,
Terrasse auecque luy le maistre qui le guide,
Et d'vn seul Combatant ce prompt renuersement
Est du Sort declaré le premier truchement;
Les Barbares troublez à ce leger spectacle,
Aux progrez de Cesar ne mettent plus d'obstacle,
Au lieu de luy porter ou rendre les hazards,
Ces Escadrons nombreux se changent en fuyards,
Et d'vn trouble mortel l'ame toute alarmée,
Tâchent à s'enfoncer dans le gros de l'armée.
Cesar & tous les siens mettent tout leur effort,
Non pas à repousser, mais à donner la mort,
Au lieu de voir les coups d'vn mutuel orage,
Au lieu d'vne bataille on ne voit qu'vn carnage,

Vn Party fait la guerre & du cœur & du bras,
L'autre de tout son corps, qu'il permet au trépas.
Les armes du Vainqueur n'en peuuent pas deffaire
Autant qu'à la deffaite en liure l'Aduersaire,
Et l'vn ne suffit pas à faire succomber
Autant que parmy l'autre il s'en offre à tomber.
Funeste Champ d'horreur! Theatre de furie!
Pharsale, épargne au moins les peuples d'Hesperie,
De tout le sang barbare engraisse tes sillons,
Mais à d'autres Destins garde nos Bataillons,
Ou plûtost fais sur eux éclater ces tempestes,
Aux coups de la fureur dérobes d'autres testes,
Respecte la Syrie & les Armeniens,
Conserue le Sarmate auec les Lybiens,
Qu'vn iour ces Nations sous les loix d'vn seul Hõme
Soient au lieu des Romains les Citoyens de Rome.
Cette frayeur indigne ayant glacé les cœurs,
Met le Barbare en proye aux armes des Vainqueurs,
Passant de rang en rang, courant de file en file,
Elle rend l'ame foible, & le nombre inutile,
Et de tant de Guerriers que Pharsale a commis,
Dans ses Citoyens seuls Iule a des Ennemis.
L'Estranger en déroute, & sa ferueur trompée,
Le Vainqueur se prepare à marcher vers Pompée,
Les assauts jusqu'à lors errants de toutes parts,
S'attachent en ces lieux, & fixent les hazards,
Contre ces Legions où le Sénat préside,
Le bon-heur de Cesar est vn peu moins rapide,
Il n'a pas en ce lieu de Barbare à forcer,
De fuyards à poursuiure, ou de Rois à pousser,
Mais helas! on y voit le Fils contre le Pere,
Le sang contre le sang enflammé de colere:
C'est là que la fureur se liure à ses souhaits,
Qu'éclatent de Cesar la joye & les forfaits,

C'est là que tant d'horreurs outragent la Nature,
Que ma main se deffend d'en tracer la peinture.
Ouy, mon ame, épargnons aux siecles à venir
La honte & les rigueurs d'vn si dur souuenir,
Gardons-nous d'auoüer qu'vn Mortel soit capable
D'acheuer ces excés, & d'estre si coupable,
La viue expression de ces honteux malheurs
Rend la main criminelle, & soüille les couleurs,
Au lieu de retoucher à ces funestes armes,
Laissons perir la pleinte, & deuorons nos larmes:
Rome, pour t'exprimer tes monstrueux exploits,
Ne cherche point en moy de pinceau ny de voix.
Cesar, de tous les siens l'ardeur & la furie,
Les presse, les semond, les exhorte, les prie,
Il murmure, il carresse, il menace, il promet,
Il auoüe en chacun les forfaits qu'il commet,
Et sur l'énormité de ces crimes étranges,
Ses noirs ressentimens mesurent ses loüanges,
Il court, il se fatigue, il obserue en tous lieux,
De quel front, de quel air on méprise les Dieux.
Quel visage pâlit aprés vn parricide,
Quel bras est sans frayeur, ou quel bras est timide,
Si le fer criminel, aprés auoir frappé,
S'est trop peu dans le sang, ou s'est beaucoup trempé,
Et pour mieux s'imputer les horreurs qu'il demáde,
Ou son œil les approuue, ou sa voix les commande,
C'est ainsi que Bellone au milieu des comba s
Allume la fierté dans le cœur des Soldats :
C'est ainsi qu'on a veu le Démon de la Thrace
Verser dans les esprits ou cultiuer l'audace.
On entend resonner parmy les elemens
De pleintiues clameurs, d'affreux gemissemens,
Sans crainte, sans respect de sang ny d'alliance,
De merite ou de nom, d'âge ny de puissance,

ans discerner le meurtre & les moindres forfaits
D'auec le parricide & les plus noirs projets,
Sans qu'vn juste remords s'arme contre la rage,
Sur le premier qui s'offre on fait tonner l'orage.
Des Romains expirants sous vn cruel Vainqueur,
Les cris vont à l'oreille, & ne vont point au cœur,
La terre sous le poids des hommes & des armes
Redouble en gemissant la terreur des alarmes,
Et le fer par le fer sans cesse repoussé,
Souuent vole en éclats, ou souuent est faussé:
Aux guerriers desarmez Iule fournit luy-mesme
Ce qui doit acheuer vn hideux stratagême,
Par vn dessein farouche il leur commande à tous;
Que d'abord au visage ils adressent leurs coups,
Et loin de se baigner dans le sang du vulgaire,
Que chacun se choisisse vn plus noble aduersaire.
Il sçait, cét oppresseur de l'Estat & des Loix,
Quel sang peut mettre Rome en ses derniers abois,
Par qui la Liberté, par qui Rome respire,
Quel bras ou quelle mort sauue ou détruit l'Empire:
C'est contre ces Heros, c'est contre ces soûtiens,
Qu'il tourne sa furie, & qu'il pousse les siens;
Il donne vn plein essor à sa haine inflexible,
Et blesse Rome enfin par où Rome est sensible.
Alors on voit tomber sous des coups inhumains
La gloire du Senat, & l'espoir des Romains;
On voit les Metellus aueque les Lepides
Malgré des noms si grands trouuer des Parricides,
Les Valeres fameux, les vaillants Torquatus,
Ces arbitres des Rois, sous le fer abbatus.
Toy qui pour abuser les yeux des Aduersaires,
Leur caches vn Heros sous des armes vulgaires,
Dernier espoir des Loix, ressource des Romains,
Brute, que veut ce fer qui brille dans tes mains;

Digne posterité d'vne éminente Race,
Ne cours point au deuant du coup qui te menace,
Ne hâte point l'effort du malheur assuré,
Qu'aux champs Philippiens les Dieux t'ont preparé;
Que te sert de t'armer contre la tyrannie ?
Il n'est pas temps encor de vanger l'Ausonie,
Il faut que ce Guerrier, dont tu cherches le sang,
Auant que de tomber s'éleue au plus haut rang:
Auant que d'immoler cét artisan du crime,
Laisse regner Cesar, & croistre ta victime,
Et que lâche oppresseur des Loix & du repos,
Il perisse en Tyran, & non pas en Heros.
Ce theatre sanglant de meurtre & de furie,
Transforme en troncs hideux les plus Grands d'Hesperie,
Auec vn sang vulgaire on void sur les sillons
Le sang Patricien couler à gros boüillons.
Mais sur tant de Heros qui meurent dans la gloire
Le fier Domitius consacre sa memoire,
Abbatu plusieurs fois sous d'injustes rigueurs,
Il semble dans sa mort triompher des Vainqueurs.
Ce Romain que les Dieux & qu'vn destin contraire
Ont exposé sans cesse aux traits de leur colere,
Se fait par sa vaillance vn malheur éclatant,
Et vaincu plusieurs fois, il meurt libre & constant;
Ardent à se vanger d'vne grace importune,
Il porte mille morts pour en meriter vne;
Il a de ce pardon la douleur sur le front,
Et tâche à s'épargner la honte d'vn second.
La fortune de Rome & celle de Pompée
Se voit par son trépas mortellement frappée,
Et comme si son sort eust décidé du leur,
Le malheur des Romains succede à son malheur.
Cesar qui le voit cheoir au milieu du carnage,
Insulte arrogamment à ce coup qui l'outrage.

Ainsi donc pour commettre au pouuoir du hazard
Les fruits de ma clemence, & les dons de Cesar,
Pour payer lâchement vne faueur extréme,
Tu semblois contre moy renaistre de toy-mesme?
Mais ta fureur ingrate a terminé tes iours,
Et ton Pompée enfin va perdre ton secours.
Ouy les Dieux, répond-il, ont flaté mon enuie,
Ie n'ay pû me resoudre à te deuoir la vie,
Ie n'ay pû me contraindre à joüir d'vn pardon
Que ta main deshonore, & qui flétrit mon nom.
Mais du moins aux Enfers j'emporte cette joye,
Que Rome & que l'Estat n'est pas encor ta proye,
Que jusqu'icy Pompée est au dessus de toy,
Et qu'il peut dãs ton sang vanger les Dieux & moy;
Que ton destin balance, & que ton injustice
Au lieu de ta grandeur peut trouuer ton supplice.
En acheuant ces mots, à demy prononcez,
Sa trame est accourcie, & ses yeux éclipsez.

Dans ce iour, qui du Monde a fait les funerailles,
Quelle voix peut suffire à l'horreur des Batailles?
Dans ce iour où la Terre assure ses malheurs,
A des hommes priuez, qui peut donner des pleurs?
Pendant l'âpre chaleur de ces combats énormes,
Le trépas inconstant se change en mille formes,
L'vn d'vn fer dans le sein acheue ses destins,
L'autre sur les sillons traîne ses intestins,
L'vn reçoit dans la bouche vne cruelle atteinte
Dont la douleur s'augmente en étouffant la pleinte,
L'autre aueuglé d'vn trait doublement furieux
Pleure en larmes de sang la perte de ses yeux;
L'vn perit par la flame, & l'autre par l'épée;
L'vn tombe sous le coup dont sa trame est coupée,
Et l'autre inébranlable aux plus rudes efforts,
Sent tomber deuant luy la moitié de son corps;

L'vn pour allegement au coup qui le transperce,
Voit réjallir son sang sur celuy qui le verse;
L'autre que sur la terre vn dard vient d'attacher,
S'épuise en vains efforts, & ne peut s'arracher.
On voit des troncs viuants des cadavres mobiles,
Stupides à la peine, a la Parque indociles,
Qui font armes de tout pour vanger la douleur,
Et trouuent dans leur mal vn surcroist de valeur.
Là souuent le Romain, aux forfaits intrepide,
Acheue sans fremir l'horreur d'vn parricide,
S'acharme sur vn Pere, & par ces attentats
Il s'efforce à prouuer qu'il ne le connoist pas.
Mais ce combat si rude & si plein de carnage,
N'a des autres combats ny la loy ny l'vsage,
Quād Rome a succōbé sous les coups les plus prōpts,
La perte des Soldats mesuroit ses affronts,
Au lieu qu'en ce malheur où tout autre s'efface,
La perte des Estats mesure sa disgrace,
La grandeur de ses maux ne laisse aucun secours,
Et ce iour la détruit pour le reste des iours.
Ces Peuples malheureux, que le Destin maltraite,
A la race future ont transmis leur deffaite,
Nous qui venons au iour pour porter des liens,
Nous fusmes asseruis aux champs Emathiens,
Cesar nous a deffaits auant nostre naissance,
Il a sur le neant étendu sa vengeance,
Quel crime ou quelle injure auions-nous faite aux (Dieux,
Pour estre dénoüez à ce joug odieux,
Pour attirer sur nous cette honte fatale,
Et pour estre vaincus dans les champs de Pharsale?
L'effroy de nos Ayeux, & leurs étonnemens,
De leur posterité se font les châtimens:
Dieux puissants, qui veillez au bon-heur de la terre,
Ou brisez nos liens, ou rendez-nous la guerre.

Pompée à cet échec n'ayant que trop senty
Que les Destins changez ont quitté son party,
Que sa Fortune enfin dégenere en cruelle,
Ne se resoud qu'à peine à la croire infidelle;
D'vn rempart de gazons il voit de toutes parts
Des spectacles sanglants effrayer ses regards;
De mourants & de morts cent montagnes pleintiues,
D'vn sang impetueux cent vagues fugitiues,
Cent horreurs que du choc auoit caché l'horreur,
S'étalent à ses yeux, & déchirent son cœur;
Il sent que tant de traits luy percent les entrailles,
Il meurt auant sa mort par tant de funerailles,
Chaque objet qu'il contemple irrite ses douleurs,
Et de toute l'armée il sent tous les malheurs;
Contraire à ces Souffrans, ces Mortels sans courage,
Qui voudroient qu'auec eux l'Vniuers fist naufrage,
Engager la Nature aux rigueurs de leur Sort,
Et qu'aucun n'eust le droit de suruiure à leur mort;
Cet illustre Affligé ne veut pas dans sa chûte
Laisser à tant de maux tant de Peuples en bute,
Il croit encor le Ciel, bien que tout rigoureux,
Digne de son respect, & digne de ses vœux :
Pardonnez, Dieux puissants, pardonnez à la terre,
Arrachez au trépas les restes de la guerre,
Ie puis bien succomber sous vne injuste loy,
Sans que le Monde entier succombe auecque moy;
Ou si tout mon malheur ne vous peut satisfaire,
Vos mains dans les Enfants peuuent punir le Pere,
Dans vne chaste Espouse affliger vn Espoux,
Mais sur tous les Romains n'étendez pas vos coups.
Aux ciuils mouuemens est-ce trop peu d'audace
D'assujettir Pompée, & d'extirper sa Race;
Sommes-nous dans nos maux de si foibles malheurs,
Qu'il vous faille ajoûter la Terre à nos douleurs;

Pourquoy tout renuerser,& pourquoy tout détruire;
Retracter mon bon-heur c'est assez me reduire;
Vos rigueurs que j'éprouue en ces cruels momens,
De toutes vos faueurs me sont des châtimens.
Il finit de la sorte, & parcourant l'armée,
Il modere l'ardeur dont elle est enflamée,
Il tâche à ralentir dans ces cœurs asseurez
Les transports de valeur qu'il auoit inspirez,
A les rendre soûmis au Sort qui se courouce,
Et détourner leur perte où leur vertu les pousse.
Ce n'est pas que l'approche ou l'horreur du trépas
L'empeschast de l'attendre au milieu des combats:
Mais il craint pour les siens, il craint que sa deffaite
N'étouffe dans leurs cœurs l'espoir de la retraite,
Et qu'outré de douleur en le voyant mourir,
L'Vniuers sur son Chef ne s'exhorte à perir;
Ou peut-estre il s'attend, mais son attente est vaine,
De cacher son trépas à l'autheur de sa peine,
Quelque lieu que luy marque vn Ascendant fatal,
Sa mort doit assouuir les yeux de son Riual.
Mesme vn pressant amour empesche qu'il n'oublie
Qu'il est, bien que vaincu, l'espoux de Cornelie,
Son ame fait ceder pour sa chaste Moitié
Les conseils du courage à ceux de l'amitié,
Pour elle, apres sa gloire indignement détruite,
Il consent à la vie, & consent à la fuite.
Enfin sur vn Coursier & robuste & leger
Il s'éloigne du crime,& s'enleue au danger,
Loin de trẽbler en lâche, il s'afflige en grãd Hõme
De l'air qu'il faut sentir les trauerses de Rome,
Il s'afflige en Heros, & dedans son malheur
La majesté subsiste auecque la douleur:
Il oppose aux assauts du Sort qui le commande,
Vn courage plus grand que sa chûte n'est grande.

Les

Les Destins qui pour luy ne sont plus que rigueur,
En trõpant tous ses vœux luy laissent tout son cœur;
Ses yeux sans s'éblouïr ont veu ses auantages,
Son cœur sans s'étonner va porter les outrages:
Ou s'il deuient sensible à ces affronts diuers,
C'est qu'il pleint l'Ausonie, & qu'il pleint l'Vniuers,
Et l'extréme bon-heur, & l'infortune extréme,
Pour ce cœur éleué sont moindres que luy mesme;
Trois Triomphes diuers n'ont pû l'énorgueillir,
Et sa chûte en ce iour ne le fait point pâlir.
Illustre Malheureux affranchy de la guerre,
Te voila déchargé du destin de la Terre,
Tu peux mieux que iamais conceuoir ta grandeur
Au point que ta deffaite en éteint la splendeur;
Ce cruel changement t'instruit à te connoistre,
Tu sçais ce que tu fus quand tu cesses de l'estre,
Tes projets auortez, ton attente aux abois,
Reportent ta pensée à tes premiers exploits;
Quittant ce Camp sinistre où tout va se confondre,
Du sang qu'on verse encor tu n'as plus à répondre:
Depuis que les Romains ne sont plus sous ta loy,
Prens le Ciel à témoin qu'aucun ne meurt pour toy.
Qu'aussi peu que Munda, qu'aussi peu que le Phare,
Que ces Climats brûlants, dont la Mer nous separe,
On te doit imputer la disgrace des tiens,
Qui succombent encore aux champs Emathiens.
Le Senat qui s'obstine à sa propre deffense,
Aussi bien qu'à tes yeux resiste en ton absence;
Bien que par son Suffrage il t'ait fait son appuy,
Il prouue en expirant qu'il combattoit pour luy,
Que dãs les champs d'Epire, & dãs ceux de Pharsale
Cesar au lieu d'vn Riual n'auoit qu'vne Riuale,
Que la Liberté seule engageoit au combat
La valeur de Pompée & l'ardeur du Senat.

Helas, que iustement tu veux par ta retraite
Espargner à tes yeux cette énorme deffaite,
Ces crimes confondus, ces massacres fumants,
De carnage & d'horreur ces sillons écumants,
Ces fleuues étonnez, dont le sang des Cohortes
Altere la couleur, & rend les eaux plus fortes !
Bien que Iule ait trahy les loix de l'amitié,
Certes à son bon-heur tu dois de la pitié;
De quel œil verra-t'il Rome qu'il a reduite ?
De quel œil verra-t'elle vn bras qui l'a détruite?
Quelle sera sa haine en regardant ce bras,
Qui ne s'est fait heureux que par tant d'attentats?
Quoy que cette rigueur qui sur toy se déploye,
Au Tyran de Memphis donne ta vie en proye,
Qu'elle face vn Proscrit du plus Grand des Latins,
Rends grace à ta Fortune, & pardonne aux Destins.
Cesar en triomphant ne flétrit point ta gloire,
Et ta perte vaut mieux que ne fait sa victoire;
Remets aux Nations la pleinte & les douleurs,
Dispense l'Vniuers de pleurer tes malheurs,
Et qu'il songe plustost qu'il te doit ses hommages
Autant dans tes affronts que dans tes auantages.
Voy ces nobles Citez qui furent sous tes Loix,
Ces Estats où ta main a rétably des Rois,
L'Armenie & le Pont, le Phare & la Lybie,
Et regarde où tu veux qu'on t'arrache la vie.
Apres que ce Heros eut mis bas son pouuoir,
Larisse est la premiere à le bien receuoir,
Les Citoyens armez luy vont à la rencontre,
Le comblent de presents, où leur ame se montre;
Ils ont assez pour luy de respect dans le cœur,
Pour offrir au Vaincu ce qu'on doit au Vainqueur.
Il reste encore assez de ce Nom tant auguste,
Pour rendre dans ses maux leur déference iuste.

Et l'on voit seulement qu'en ce temps rigoureux,
Pompée infortuné, cede à Pompée heureux,
Qu'au dessous de soy mesme il est dans sa disgrace
Au dessus du Vainqueur, dont la main le terrasse.
Sans doute il auroit pû tenter d'autres combats,
Contre vn Sort infidelle essayer d'autres bras,
Rentrer encore vn coup dans la carriere ouuerte,
Et forcer les Destins à retracter sa perte:
Mais c'est assez pour luy que le Ciel courroucé,
Ait contre son attente vne fois prononcé,
Il prend contre luy mesme en cette décadence,
Le Party des Destins & de la Prouidence,
Et pour n'engager plus les Peuples dans ses maux,
Son ame se refuse à des projets nouueaux.
Toy, tu marches encor parmy les funerailles,
Ta main à ta Patrie arrache les entrailles,
Mais que veulent, Cesar, tant de meurtres diuers?
Ton riual subjugué te donne l'Vniuers.
Cet illustre vaincu part enfin de Larisse,
Il n'est point en ces lieux d'ame qui ne gemisse,
De bouche qui ne pleigne vn si grand Malheureux,
Ou de cœur qui n'éclate en soûpirs douloureux.
Tu vois, tu vois Pompée, en ce iour de misere,
Que ton Nom s'est acquis vne amitié sincere,
Au lieu que tant de zele & que tant de respects
Ne sont pour les heureux que des deuoirs suspects.
Cesar voyant sa rage aux dernieres épreuues,
Que des fleuues de sang precipitent les fleuues,
Qu'assez la violence & qu'assez la fureur
Ont couuert les sillons de massacre & d'horreur,
Que contre le vulgaire & sur des ames viles
Ses coups ne font pleuuoir que des morts inutiles.
Que Pompée est vaincu, que l'Estat est soûmis,
Veut que le fer lassé pardonne aux Ennemis,

Vangé par tant de morts il calme sa vengeance,
Et sur vn sang abjet signale sa clemence.
Mais de peur que son Gendre & le Senat reduit
A rentrer dans leur Camp ne choisissent la nuit,
De peur que l'interest que la honte ou le zele
Dans ce poste inuincible enfin ne les rapelle,
Pendant que tous les Dieux se rendent son appuy,
Que de ses ennemis l'effroy combat pour luy,
Que tout rit à ses vœux, que tout cede à ses armes,
Il songe à préuenir le retour des alarmes,
A planter dans ce Camp ses heureux Pauillons,
Et fait vers les remparts marcher ses Bataillons.
Le Soldat, bien que las, se montre plein de ioye,
Le trauail est bien doux qui le mene à sa proye,
Aprés auoir souffert & liuré tant d'assauts,
Il se soûmet sans pleinte à ces ordres nouueaux.
Enfin, leur dit Cesar, vne pleine victoire
Couronne vos trauaux, & vous couure de gloire,
C'est à moy, Compagnons, d'étaler à vos yeux
De ces heureux Exploits le prix ambitieux,
Et non de vous donner ce qu'vne ardeur extréme,
Ce qu'vn penible effort vous a donné luy mesme.
Tout l'or des Estrangers, & tout l'or des Romains
Est au Camp des Vaincus, & n'attend que vos mains
Par vous vostre vaillance enuers vous liberale,
Vous acquiert ces Tresors dans les champs de Phar-
Et par vn prompt succez elle vous a permis (sale,
De piller l'Vniuers au Camp des Ennemis.
Sus donc, emparez vous d'vn butin qu'on vous liure,
Deuancez les Fuyards au lieu de les poursuiure,
Et si leur desespoir produit quelques efforts,
Qu'ils vous trouuent déja maistres de leurs Tresors.
A ces mots les Soldats, ce Peuple mercenaire,
Sur les restes d'vn Fils, sur les restes d'vn Pere,

Sur tout ce grand carnage & Barbare & Latin,
Marchent d'vn pas rapide, & courent au butin.
Ils brûlent de sçauoir à quel prix leur furie
A renuersé les Loix & détruit leur Patrie.
Mais bien que les Tresors des Ennemis deffaits
Eussent dequoy remplir les plus vastes soûhaits,
Que tout l'or du Pactole, & tout celuy du Tage,
De ces heureux Mutins deuienne le partage,
Qu'ils pillent en ce lieu les plus riches Estats,
Leur Maistre n'est pas quitte enuers leurs Attentats;
Il doit à ces Guerriers, dont l'ardeur le seconde,
Le pillage de Rome apres celuy du Monde.
Ces Soldats enrichis par le crime & l'horreur,
Permettent au sommeil de charmer leur fureur;
Ce Peuple vil & bas, ces corps sanglants & sales
Se roulent hardiment sur des couches Royalles,
Sur celle du Senat, sur celles des Heros
Ce rebut des Humains s'abandonne au repos.
On voit vn parricide en la couche d'vn Pere,
Vn Frere criminel remplir celle d'vn Frere.
Dans l'erreur du sommeil leurs esprits égarez
Massacre de nouueau ceux qu'ils ont massacrez:
Lors que sur des gazons le Furieux sommeille,
Il ouure encor son ame à la Fureur qui veille,
Et poussé d'vne ardeur qui ne peut s'étouffer,
Le bras combat encore en l'absence du fer.
De ces Morts toutesfois les images viuantes,
Les Phantômes vangeurs, les Ombres menaçantes
Inspirent le reproche & l'effroy dans les cœurs,
Et forcent la victoire à punir les Vainqueurs:
Les Manes peu soûmis au Dieu qui les gouuerne,
Pour vanger leur trépas remontent de l'Auerne,
Et ces Hostes du Styx, ces Peuples du Cahos,
Se font d'intelligence à troubler ce repos.

Icy d'vn Citoyen l'image est en colère,
Là le Frere se pleint des cruautez du Frere,
Icy le Fils au Pere agite les esprits,
Là le Pere en couroux est dans le cœur du Fils,.
Ce trouble diuisé s'vnit en vn seul Homme,
Et Iule a dans le cœur tous les Manes de Rome,
Il a deuant les yeux cent cadavres mouuants,
Et craint bien plus les Morts qu'il ne craint les Vi-
Tel en se retraçant ses actions perfides, (uants.
Oreste auecque luy portoit ses Eumenides,
En tous lieux contre luy son cœur se soûleuoit,
Il se fuyoit par tout, & par tout se trouuoit.
Telle apres les transports d'vne fureur extréme,
L'esprit plein de son crime, & se craignant soy-mes-
L'ame toute en desordre, & les sens interdits, (me,
L'insensée Agaué se demandoit son Fils.
Cesar reflechissant son ame & ses pensées
Sur tant de cruautez en ce iour exercées,
S'apperçoit que son cœur témoin de ses forfaits,
Redoute iusqu'à ceux que son bras a deffaits,
Il craint déja ce iour où les vangeurs du crime
Doiuent à l'Vniuers cette grande Victime,
Et loin de s'applaudir comme les Conquerants,
Il ne sent que le trouble & l'effroy des Tyrans.
Sa haine se reproche, & son orgueil s'offence
De voir déja punir des excez qu'il commence,
De voir tous les Enfers contre luy soûleuez,
Et que ses attentats ne soient pas acheuez,
D'auoir de cent frayeurs l'ame préoccupée,
Auant que sous le fer il ait veu cheoir Pompée.
Mais contre sa terreur armant sa fermeté,
Cet Inhumain enfin reprend sa dureté,
Pour se faire vn courage & stupide & farouche,
Se rend au champ du meurtre au sortir de sa couche.

A ce ſanglant ſpectacle accoûtume ſes yeux,
Et fait taire en ſon cœur les Hommes & les Dieux.
Il voit, ſans s'attendrir, les riuieres changées,
D'vn maſſacre hideux les Campagnes chargées,
Par ce meurtre infiny, par ce carnage épais,
Il ſe plaiſt à conter ſes Ennemis deffaits:
Meſme afin que ſes yeux diſcernent les viſages,
Il fait ſeruir ce champ à de nouueaux vſages,
Et dans ce lieu ſanglant ſon cœur n'abhorre pas
De prendre auec les ſiens de ſomptueux repas;
Il voit auec tranſport que la haine & la rage
Ont caché les ſillons ſous ce vaſte carnage:
De ces triſtes objets il aſſouuit ſes yeux,
Et connoiſt dans le ſang ſa Fortune & ſes Dieux.
Pour joüir plus long-temps de cette énorme joye,
Il ne veut pas aux feux abandonner ſa proye,
Des Manes ſoupirants écouter les deſirs,
Ou qu'vn iuſte bûcher deuore ſes plaiſirs.
Du Lybien Vainqueur les exemples celebres
Ne peuuent l'exhorter à ces deuoirs funebres,
Le Dace euſt ſatisfait à ces droits anciens,
Mais Ceſar ne doit rien au ſang des Citoyens.
Appaiſe-toy, Cruel, ces ombres égarées
N'exigent pas de toy des flames ſeparées;
Si la douleur d'vn Gendre a pour toy des attraits,
Dreſſe vn vaſte bûcher, embraſe les foreſts,
Et qu'à ce Fugitif la flame découuerte
Retrace dans ſon cœur l'image de ſa perte.
Mais pluſtoſt de furie & d'orgueil reueſtu,
Ne fais rien dont l'éclat reſſemble à la Vertu;
Qu'importe ſi les feux ou ſi la pourriture
Rendent ces troncs ſanglants au ſein de la Nature?
Ces reſtes du Combat s'exhalant dans les Cieux,
Vont montrer ta rigueur & leur diſgrace aux Dieux.

Et par vn feu caché se consumant eux-mesmes.
Se rendre les honneurs & les deuoirs suprêmes.
Enfin ces derniers feux, ces pleins embrasemens,
Qui menaçent le Ciel & tous les Elemens,
Qui confondront vn iour ces formes acheuées,
Qu'en vn Cahos fecond les Dieux auoient trouuées,
Ce bûcher general de tant d'estres diuers,
Brûlera ces Vaincus en brûlant l'Vniuers.
Quoy que de tes grãdeurs ton orgueil t'entretienne,
Leurs ombres vont se rendre où se rendra la tienne;
Ne prétends pas alors à prendre vers les Cieux
Vn essor plus rapide ou plus audacieux,
Ou que ce Dieu du Styx, dont les loix sont seueres,
Distingue entre Cesar & des Manes vulgaires.
La Fortune nous quitte au deçà du trépas,
Et le pouuoir des Grands ne descend point là bas;
Aussi bien que pour eux pour nous l'Auerne s'ouure,
Et qui n'a pas vne Vrne a le Ciel qui le couure.
Sus donc tes mouuemens, inflexible Vainqueur,
Fais contre la mort mesme éclater ta rigueur,
Boy ces eaux, si tu peux, que le sang a soüillées,
Deuore ces vapeurs du carnage exhalées:
Mais malgré ta vengeance, & malgré ton courroux,
Il te faut perdre enfin vn spectacle si doux;
De ton cœur abruty l'allegresse est détruite,
Et l'odeur des Vaincus met le Vainqueur en fuite.
Par ce triste poison les vents sont infectez,
Les airs sont corrompus, & les Cieux empestez;
Ce souffle va chercher les bestes carnassieres,
Les Loups dans les forests, les Ours dans leurs tanieres.
Il attire les Chiens des proches regions,
Et sur Pholoé mesme auertit les Lyons.
Ces Oiseaux dont la gorge est de sang alterée,
Qui du sang des Romains ont souuent fait curée,

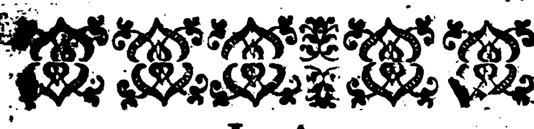
Ces tombeaux animez, ces sepulchres volants,
Vont se gorger de meurtre en ces funestes Champs:
Le transport de leur proye ensanglante les marbres,
Fait rougir les Forests, & degoutter les Arbres.
Les Vautours deuorans, & les sales Corbeaux,
Sur Iule en ont souuent laissé cheoir des lambeaux.
Les Drappeaux en sõt teints, l'Aigle en est infectée,
Et Pharsale le cherche apres qu'il l'a quittée.
Mais bien que ce massacre ait deserté les bois,
La faim des Animaux s'assouuit à leur choix;
Les membres corrompus du corps le plus insigne,
Des Vautours & des Loups sont le mépris indigne,
Et le Soleil, la pluye & le nombre des iours,
Dissipent le rebut des Corbeaux & des Ours.
Triste Plaine, où l'orgueil s'est fait tant de victimes,
Quel crimes auois-tu fait pour porter tant de crimes,
Pour estre deuenuë en ce iour de fureur
Le Theatre du meurtre & le Champ de l'horreur?
Ne produits desormais que des moissons sanglantes,
Des herbes de carnage encore degoutantes;
Quand le soc tranchera tes sillons engraissez,
Qu'on entende gemir les Manes couroucez.
Climat pernicieux, malheureuse contrée,
Certes des Nations tu serois abhorrée,
Tu te verrois deserte, & les Thessaliens
Deuiendroient des Gelons ou des Hircaniens,
En plantes seulement ou nuisibles ou vaines,
Tu changerois le sang des Cohortes Romaines;
Enfin ton sein fecond ne s'épuiseroit plus
Qu'en presens odieux & qu'en dons superflus,
Si les Dieux te faisoient le seul champ de furie,
Comme le premier champ des malheurs d'Hesperie.
Mais en cent regions les Latiens deffaits,
Effacent ton opprobre, & couurent tes forfaits.

En cent & cent climats les fureurs se deffient,
Tous se font criminels, & tous se justifient,
D'Vtique, de Munda, des flots Siciliens
Les horreurs ont purgé les champs Emathiens.

FIN DV SEPTIESME LIVRE.







LA PHARSALE DE LVCAIN, OV LES GVERRES CIVILES DE CESAR ET DE POMPE'E.

EN VERS FRANÇOIS.

LIVRE HVITIESME.

DÉja hors du détroit & celebre & fertile,
Où les Thermes sacrez ont fait le Thermopile,
Hors du Tempé fameux, où des bocages verds
nt viure le Printemps dans l'horreur des Hyuers:
L'Illustre Infortuné sous les bois d'Emonie
lloit cacher sa route au Tyran d'Ausonie,
peur qu'on ne l'atteigne en ces lieux reculez,
suit de noirs sentiers & d'obscurs défilez,

Il veut que les détours & l'erreur de sa fuite
Abusent les Vainqueurs, & trompent leur poursuite;
Bien qu'en vn malheureux il change vn Conquerãt,
Il sçait bien que son nom est encore assez grand,
Que sa perte à Cesar ne seroit pas moins chere,
Que seroit à ses yeux la perte d'vn Beau-pere.
Ce n'est pas que sa vie attache son desir,
Qu'il redoute la mort, mais il veut la choisir,
Il veut d'vn orgueilleux éuiter l'insolence,
Il en craint la rigueur, il en craint la clemence,
Et qu'il souffre le iour, ou ne le souffre pas,
Il abhorre sous luy la vie & le trépas.
Pour cacher ce Heros la forest la plus sombre
N'est pas assez fidelle, & n'a pas assez d'ombre,
Et sous l'épaisse nuit qui se iourne en ces lieux,
Ce noble Fugitif trouue encore des yeux.
De nouueaux Partisans, que luy donnoit encore
Ce nom qu'ont respecté le Couchant & l'Aurore,
Qui vouloient partager sa gloire ou son malheur,
Découurent dans ses yeux les troubles de son cœur,
Son propre témoignage & sa prompte retraite
Ne peuuent les resoudre à croire sa défaite;
Du succez de la guerre & du sort des combats
Les yeux sont conuaincus, mais le cœur ne l'est pas;
Et comme pour sa gloire ils n'ont osé rien craindre,
Ils n'osent pas encor consentir à le pleindre.
C'est pour ce malheureux vn déplaisir fatal,
Que l'éclat de son nom face éclater son mal;
Celuy qui triompha de la terre & de l'onde,
En vieillard inconnu veut errer dans le Monde.
Sa honte se redouble en trouuant des témoins,
Et s'il cachoit sa peine il la sentiroit moins.
Mais sa Fortune enfin iusqu'alors si constante,
S'obstine à le punir d'vne gloire éclatante.

D'vne faueur si longue il doit le châtiment,
Et son propre bon-heur se change en son tourment:
La hauteur de son rang & de sa renommée
Surcharge les ennuis où l'ame est abismée,
Le poids de sa grandeur fait le poids de ses maux,
Et ses premiers Destins aigrissent les nouueaux;
Ses triomphes hâtez, ses palmes auancées
Reuiennent agiter son ame & ses pensées,
Et son cœur en l'estat où sa perte l'a mis,
Dans ses Dieu caressants voit des Dieux ennemis.
Des Rois qu'il a vaincus les plus pompeux hômages
Sont d'affligeants objets & de tristes images;
Les Princes, les Estats peints dans son souuenir
Y vangent leur défaite & viennent l'en punir;
L'Armenie & le Pont viuent dans sa memoire,
Pour luy montrer sa honte en luy mõtrant sa gloire;
Les Scythes asseruis, les Pyrates domtez,
Ne sont que des vaincus contre luy reuoltez.
C'est ainsi que suruiure aux grandeurs possedées,
Ne fait de leur éclat que de noires idées,
C'est ainsi que des ans l'odieuse longueur,
Fait mourir la fierté qui possede vn grand cœur,
Si le puissant n'expire auecque la puissance,
S'il a ce dur loisir de voir sa decadence,
Quoy qu'autresfois la gloire ait couronné son front,
Sa premiere Fortune est son plus rude affront,
Et qui de la Grandeur ose chercher le faiste,
Doit auoir en sa main vne mort toute preste.
Déja le grand Pompée estoit sur ces confins,
Par où du Titarese & du sang des Latins
Le Penée en ce iour plus fier & plus rapide
Porte vn double tribut à la campagne humide;
De là sur vn vaisseau trop fresle & trop leger,
Ce Heros se commet auecque le danger.

Celuy dont le Soleil voit encor les galeres
Cingler pompeusement sur les ondes ameres,
Le maistre de Liburne & des Ciliciens,
Du golfe de Leucade & des Ambraciens,
La terreur de l'Asie & le Vainqueur du Monde
Est dans vne Fregate à la mercy de l'Onde.
Son Espouse abismée en de noirs déplaisirs,
Attire vers Lesbos sa course & ses desirs;
Cette belle Affligée en cet exil si rude
Se voit bien plus en proye à son inquietude,
Que si dans l'Emathie elle eust veu son Espoux
Ceder à ses Destins, & fléchir sous leurs coups.
Cent présages mortels agitent Cornelie,
Chaque nuit la transporte aux champs de Thessalie,
Cent claires visions, cent songes ingenus
Luy font sentir ses maux auant qu'ils soient connus;
Rien n'enchante sa peine, & le iour est pour elle
Autant ou plus cruel que la nuit n'est cruelle.
A peine le Soleil reproduit les couleurs,
Qu'elle est sur les rochers à cultiuer ses pleurs,
Ses yeux sont les premiers, sa veuë est la plus claire
A voir trembler sur l'eau les masts d'vne galere:
Chaque nef qui prend terre en ce funeste bord,
Luy rapporte Pompée ou malheureux ou mort;
Chaque vaisseau luy liure vne inuincible atteinte,
Et son cœur toutefois n'ose éclaircir sa crainte.
Enfin, digne Moitié d'vn genereux Espoux,
Vne Barque s'approche & se découure à vous,
Vostre esprit alarmé ne sçait ce qu'elle apporte, (te.
Mais vostre espoir est foible, & vostre crainte est for-
Helas! ne perdez point le temps de vos douleurs,
Que vous sert cet effroy quãd il vous faut des pleurs?
Vostre Espoux vient luy mesme annoncer sa défaite,
Et se fait de son sort luy mesme l'interprete.

Le Vaisseau déja proche elle auance ses pas,
Elle sent des Destins les cuisans attentats,
Elle le voit tout morne, elle le voit tout pâle,
Et trouue sur son front les malheurs de Pharsale.
A peine elle eust compris l'injustice des Dieux,
Qu'vne subite nuit se répand sur ses yeux;
Vn trépas fugitif, vne mort passagere
Luy rend de ses ennuis l'atteinte plus legere,
Et le cœur trop pressé de son propre tourment
Se ferme à la douleur & perd le sentiment.
Mais ses esprits enfin forçants sa defaillance,
D'vne mort douce & prompte elle perd l'esperance;
Ces flames toutesfois qui raniment son cœur,
Ne peuuent pas si-tost luy rendre sa vigueur;
Encore languissante, encore à demy morte
Elle souffre à regret les soins de son escorte.
Pompée auoit pris terre, & cet objet touchant
Luy met presque dans l'ame vn desordre aussi grand;
Tous deux ont de la voix oublié tout l'vsage,
Et tous deux ont déja la mort sur le visage.
Mais l'amour de l'Espoux reglant ses mouuemens,
Il offre à sa Moitié de saints embrassemens,
Et par ces nœuds sacrez, par cette douce étreinte
Rallume la chaleur qui sembloit presque éteinte.
Cornelie aussi-tost s'apperçoit que ce bras
L'arrache à la foiblesse, & trompe le trépas;
Bien que d'vn rude effroy son ame soit frappée,
Ses yeux peuuent suffire à regarder Pompée,
Elle peut écouter ce langage amoureux,
Qui condamne vn tourment si cruel à tous deux.
Digne sang, luy dit-il, des vainqueurs de Carthage,
Qu'auez vous déja fait de tout vostre courage?
Au lieu d'ouurir vostre ame au coup de vos douleurs,
Il vous faut en ce iour consacrer vos malheurs,

Ce qui dans voſtre ſexe a de ſolides charmes,
Ce ne ſont pas les loix, ce ne ſont pas les armes,
Sous le poids du deſaſtre vn Eſpoux abbatu,
C'eſt ce qui peut en faire éclater la vertu;
Noble par vos Ayeux, & noble par vous meſme,
Oppoſez à vos maux vne aſſurance extréme.
Que voſtre chaſte amour combate auec le Sort,
Que par ſa reſiſtance il ne trompe l'effort.
Et que dedans ma chûte & dedans ma défaite
Il trouue les motifs d'vne ardeur plus parfaite;
Reduit à voir perir le Senat & les loix,
Abandonné de Rome, abandonné des Rois,
Dans cet abaiſſement, dans ce malheur étrange,
Mieux que dans ma ſplendeur ie ſuis voſtre loüange,
Voſtre gloire s'accroiſt par ce coup rigoureux,
Et vous vous trouuez ſeule à ſuiure vn malheureux.
Tant que ie voy le iour, & tant que ie vous aime,
Voſtre ennuy deuoit eſtre au-deſſous de l'extréme,
Il eſt déja trop grand s'il ne peut s'augmenter,
Lors qu'au choix de la Parque il faudra vous quitter;
Ce tranſport affligeant d'vne amitié ſi tendre,
Cet excez de douleur ne ſe doit qu'à ma cendre;
Le malheur des Romains ne vient pas juſqu'à vous,
Les ciuils mouuemens vous laiſſent vn Eſpoux,
Son éclat ſeulement s'éclipſe par les armes,
Et vous l'auez aimé s'il enfante vos larmes.

Ce reproche d'amour, & non pas de rigueur,
Refoud cette Affligée à forcer ſa langueur,
La douleur qui la preſſe & l'ennuy qui l'outrage,
Par des ſoûpirs frequens interrompt ce langage.
Faut-il, Dieux immortels, qu'vn illuſtre lien
Au deſtin de Pompée ait attaché le mien!
Femme pernicieuſe, Eſpouſe infortunée,
Que n'ay-je de Ceſar merité l'Hymenée!

Que mon ſort ſi cruel & ſi contagieux
N'a-t'il empoiſonné le ſort d'vn Factieux !
Par vn arreſt fatal du Ciel qui me deteſte,
Deux fois à l'Vniuers mon Hymen eſt funeſte,
Vn ſiniſtre Aſcendant préſide à tous mes vœux,
Et par tout d'vn Eſpoux ie fais vn malheureux.
C'eſt par moy que Craſſus fiſt voir a l'Aſſyrie
Qu'elle pouuoit domter les Heros d'Heſperie,
Par moy que les malheurs des champs Aſſyriens
Se ſont veus tranſportez aux champs Emathiens;
Par tout impunément mes Deſtins m'ont trompée,
Leurs rigueurs à Craſſus ont ajoûté Pompée,
Et par tout de mon Sort le pouuoir odieux,
Du party le plus juſte a banny tous les Dieux.
Faut-il qu'vn feu ſi pur & ſi ſaint que le noſtre,
En rehauſſant ma gloire ait obſcurcy la voſtre !
Faut-il que l'auantage & l'honneur d'eſtre à vous,
Ne me ſoit qu'vn preſent digne de mon couroux !
Que des Dieux contre moy la haine enuenimée
Me force à vous punir de m'auoir trop aimée !
Arreſtez, cher Eſpoux, arreſtez en ce iour
Les coupables effets d'vn vertueux amour :
S'il faut qu'encore vn coup Rome auecque la Terre
S'offre pour voſtre gloire a rétablir la guerre,
S'il faut changer le Sort & fléchir ſa rigueur,
Il ſuffit de me perdre, & vous eſtes Vainqueur,
Oubliez mon amour, ne voyez point mes larmes,
Et plongez ſous les flots le malheur de vos armes.
Enfin, Iulie, enfin tes Manes ſont vangez,
Ton attente eſt remplie, & nos Deſtins changez:
Mais du moins choiſis mieux l'objet de ta vẽgeance,
Garde toute ta rage à celle qui t'offence,
Fais contre vne Riuale éclater ton couroux,
Et ta haine aſſouuie épargne ton Eſpoux.

Cornelie à ces mots que l'amertume enfante,
Se retrouue soudain & foible & languissante,
Par ce touchant éclat de ses viues douleurs,
A tout ce qui l'approche elle arrache des pleurs;
La peine de Pompée en est appesantie,
Et Lesbos l'a touché bien plus que l'Emathie;
Tout le peuple de l'Isle accouru sur les bords.
A peine à commander son zele & ses transports,
Le sejour, disent-ils, de ton illustre Espouse,
Du bon-heur de Lesbos rend la terre jalouse,
Ce gage precieux de tes plus doux souhaits
Iette vn éclat sur nous qui ne mourra iamais,
Ajoûte à cette gloire vne faueur immense,
Accorde à nos desirs vn iour de ta presence,
Laisse tant de splendeur & de lustre en ces lieux,
Que des Siecles futurs ils attirent les yeux,
Que le Romain vn iour visite ces riuages,
Et tout plein de ton nom leur rende ses hommages,
Sur tout ce que les Dieux te laissent à choisir,
Ce riuage connû doit fixer ton desir;
Ailleurs on peut pretendre vn Vainqueur fauorable,
Mais cette Isle enuers luy veut bien estre coupable:
C'est icy qu'il te faut attendre tes Latins,
Et sur ces heureux bords reparer tes Destins.
Tu peux, sans que nos Loix condamnent ces exem-
Piller l'or des Autels & dépoüiller les tẽples; (ples,
La cause du Senat est la cause des Dieux,
Et ce juste attentat n'offense point les Cieux.
Voy ce que peut Lesbos, si sur mer ou sur terre
Cette Ieunesse est propre à rallumer la guerre.
Tu peux t'asseurer d'elle & de nous à ton choix,
Et nous voulons ou vaincre ou perir sous tes loix.
A ces bords éprouuez ne fais pas cette injure,
De penser que leur foy ne fust qu'vne imposture,

Que t'ayant reueré dans des succez meilleurs,
Ils portent maintenant leur déference ailleurs.
Pompée à ce discours est surpris d'allegresse,
Qu'au fort de ses malheurs ce Peuple le caresse,
Qu'en vn siecle volage & si peu genereux
On trouue de la foy quand on n'est plus heureux.
Ie ne pouuois, dit-il, par vn plus digne ostage,
Par vn plus saint depost, ou par vn plus cher gage,
Exprimer à Lesbos que son zele & sa foy
Sur les climats voisins ont des charmes pour moy.
Tant qu'elle a possedé cette illustre Bannie,
Elle auoit mes desirs bien plus que l'Ausonie,
Elle m'estoit presente au milieu des hazards,
Et Rome pour Pompée estoit dans vos remparts.
Bien qu'enuers vn Tyran l'Isle soit criminelle,
D'estre si genereuse & d'estre si fidelle,
I'ay bien crû que vos cœurs n'auoient pas projetté
D'expier par mon sang vostre fidelité:
Elle est dans mon malheur ma premiere retraitte,
Ie luy viens sans soupçon apporter ma défaite;
Mais ce noble forfait que son zele a commis,
La rend assez coupable enuers mes Ennemis.
Genereuse Lesbos, que ton Sort a de gloire!
Ce crime vertueux signale ta memoire,
Que tu sois toute seule à me bien receuoir,
Ou que ce digne exemple encourage au deuoir,
Qu'il exhorte à sentir mes tristes auantures,
Ton nom sera vanté dans les Races futures.
Il me faut tour à tour parcourir les Estats,
Voir où la foy se trouue, ou ne se trouue pas,
Et si pour moy les Dieux ont encor des oreilles;
Ie ne veux qu'à Lesbos des Nations pareilles,
Et qu'errant à mon choix dans les cantons diuers,
Pour entrer ou sortir les ports me soient ouuerts.

De ses ressentimens ces marques exprimées,
Par vn repas leger ses fatigues charmées,
Sans se permettre vn iour de tréue ou de repos,
Auec sa chaste Espouse il se commet aux flots.
A voir de quel ennuy les ames sont atteintes,
A voir de l'Isle entiere & les pleurs & les craintes,
A voit dans tout ce Peuple vn trouble sans égal,
Il semble qu'on l'arrache à son climat natal.
Mais bien que pour l'Espoux leur ennuy s'interesse,
Chacun sent pour l'Espouse vn peu plus de tendresse:
La fidelle chaleur d'vne viue amitié,
Deuien soudain pour elle vn transport de pitié.
Pendant que dans leurs murs ils l'auoient possedée,
Comme leur Citoyenne ils l'auoient regardée,
Mesme ces Habitans dans vn temps plus heureux
Pleureroient vn bon-heur qui l'éloigneroit d'eux,
Tant ce cœur éleué, tant cette ame sublime
S'estoit acquis sur tous vn pouuoir legitime,
Tant dans ses entretiens elle auoit de candeur,
Tant sur son front auguste elle auoit de pudeur;
A chacun accessible, à chacun bien-faisante,
Iamais dans vne humeur ou dure ou rebutante,
Auant que son Destin eust merité ses pleurs,
Elle viuoit déja comme dans ses malheurs.
Déja l'Astre du iour & languissant & bléme
Laissoit voir seulement la moitié de soy-mesme,
Et des deux Horisons sur qui son feu reluit,
L'vn approchoit du iour & l'autre de la nuit:
Pompée interrogeant le soin qui le deuore,
Tantost le fait parler des Princes de l'Aurore,
Tantost de ces climats où des feux vehemens,
De la clarté du iour font des embrasemens,
Tantost de ces Citez à qui Rome alliée
Peut justement pretendre à s'en voir appuyée.

Mais enfin son esprit lassé d'entretenir
Les soins laborieux d'vn obscur auenir,
Lassé de retracer ou préuoir ses desastres,
Consulte son Nocher sur le secret des Astres:
Quel sçauoir infaillible & quel art curieux
L'instruisent à chercher sa route dans les Cieux?
Quelle clarté l'adresse ou quel flambeau le guide
Vers ces champs renommez où regne l'Arsacide?
Dans quel trait lumineux de tous ces feux brillants
On trouue la Syrie ou les cantons brûlants?
Iamais, dit le Nocher, nostre soin ne s'applique
Sur ces flambeaux trõpeurs qui formẽt l'Ecliptique,
Au lieu de nous tracer vn chemin sur les flots,
Leur mouuement leger seduit les Matelots.
Mais les Astres cõstants de l'vne & de l'autre Ourse,
Sont d'vn plus seur vsage à regler nostre course,
Et n'éteignant iamais leurs flames sous les eaux,
Ils sont bien plus heureux à guider les vaisseaux.
Quand ie voy la moindre Ourse à l'Antenne assortie,
I'y trouue le Bosphore & la mer de Scythie;
Quand ces feux dont l'esclat rehausse ses beautez,
De la pointe des masts semblent précipitez,
Ou quand la Cynosure auoisine les Ondes,
Ie voy du Syrien les campagnes fecondes;
De là si nous cinglons sur les flots spacieux,
Des flambeaux opposez se montrent à nos yeux,
Et le Canope austral nous éloignant du Phare,
Vers les sables du Syrte à la fin nous égare.
Enfin si nos regards ne nous seduisent pas,
Nostre Art peut dãs le Ciel trouuer tous les climats;
Mais auant que pour toy mon deuoir s'execute,
Voy quelle region t'appelle ou te rebute,
Pompée irresolu pour trop deliberer,
Trouue beaucoup à craindre & ne sçait qu'esperer:

Mets, dit-il, loin de nous le champs de Thessalie,
Ne cherche point aux Cieux les bords de l'Italie,
Et tant qu'vn autre instinct ait éclairé mes sens,
Permets tout à la vague, & permets tout aux vents.
Auant que de me rendre à ce precieux Gage,
De Lesbos seulement ie cherchois le riuage,
Maintenant qu'à son gré la volonté du Sort
S'interesse elle-mesme à nous choisir vn port.
Ces ordres expliquez, cette voix entenduë,
La voile auparauant également tenduë,
Et par vn prompt effort tenduë obliquement,
Imprime à la galere vn nouueau mouuement.
Ces cordages bruyants, de qui le vent se jouë,
Cherchent les vns la poupe, & les autres la prouë,
Et la Nef gauchissant cingle entre ces côteaux,
Dont Chios & l'Asie étressissent les eaux.
Tel aux courses de Pise vn Char sur la poussiere
Tourne legerement au bout de la carriere,
Et l'approchant autant qu'il le faut approcher,
Il coupe la passade, & n'ose le toucher.
La vague à ce détour écume de colere,
Vn nouueau bruit succede à son bruit ordinaire,
Et d'vn oblique effort se sentant separer,
Elle en est plus émeuë, & semble en murmurer.
Déja l'Astre du iour qui renaissoit de l'Onde,
D'vn cahos passager affranchissoit le Monde :
Ceux qu'arrache la fuite aux champs Emathiens,
Cherchent encor leur Chef, & sont toûjours les siens.
Sextu, plein d'épouuâte, & les plus grands de Rome,
Se mõtrent les premiers aux yeux de ce grãd Hõme;
Bien que dans la disgrace, il voit encor des Rois
Attachez à son sort & rangez sous ses loix,
Et tout soûmis qu'il est par le Dieu de la guerre,
Il se soûmet encor les maistres de la Terre;

Il

Il veut pour reparer ses projets auortez;
Enuoyer Déjotare en des lieux écartez,
Prince, dont le grand cœur répond à la naissance,
Et dont la foy, dit-il, égale la puissance,
Puisque nous auons veu sous vn sort inhumain
Ployer dans le combat tout ce qui fut Romain:
Il faut de l'Vniuers tenter cette partie,
Qui n'a pas succombé dans les champs d'Emathie,
Il faut pousser encore nos Destins plus auant,
Essayer la vaillance & la foy du Leuant:
Qu'à nous vanger du Sort leur zele s'entr'excite,
Que ma chûte nous donne & le Mede & le Scythe,
Et que nous puissions voir dans ce nouueau hazard
Ce qui sous d'autres Cieux ne connoist point Cesar.
Bien que le Parthe s'enfle à voir Rome abaissée,
Porte-luy ma priere, & sonde sa pensée,
Remets deuant les yeux de ce fier Potentat
L'amour & les respects que me doit son Estat,
L'alliance entre nous pompeusement iurée,
Par ses Mages receuë & par luy reuerée;
S'il se souuient encore que mon bras autrefois
N'épargna que son trône en détrônant les Rois,
Que pressant les Alains &, perçant les montagnes
Ie permettois aux siens d'errer dãs leurs campagnes,
Que par mes promts exploits, voisin du iour naissant,
L'Aurore ayant fléchy sous vn effroy puissant,
Des plus fermes Estats les splendeurs étouffées,
I'ay souffert que luy seul manquast à mes trophées,
Et que seul sur son trône il vist de toutes parts
Sur des trônes brisez floter mes étendarts.
Enfin s'il se souuient que c'est par ma puissance
Que l'Ombre de Crassus a perdu sa vengeance,
Peut-estre qu'à luy seul tant d'offices rendus,
Ne seront pas pour moy des offices perdus.

Donc que les siens armez de leurs fléches mortelles,
D'ineuitables dards, & de trépas fidelles
Veüillent franchir l'Euphrate, & passer sur ces bords
Qu'vne Loy solemnelle oppose à leurs efforts,
Qu'ils vainquent les Romains en soûtenât ma gloire,
Et Rome en ma faueur peut souffrir leur victoire.
Ce Roy se dépoüillant de la grandeur d'vn Roy
Promet tout Déjotare à ce fâcheux employ,
Il quitte le Monarque, & ses habits modestes
Dissimulent vn Prince aux rencontres funestes,
Tant les hommes priuez & du rang le plus bas
Ont moins à redouter que n'ont les Potentats.
Pompée à ce Monarque explicant ses tendresses,
Par des adieux touchants signale ses caresses;
Puis de la Mer d'Icare il sillonne les flots,
Il met derriere luy Colophon & Samos,
Côtoye agilement les riuages de Gnide,
Passe la Mer de Rhode & l'Onde Thelmesside,
Et n'ayant pas encor prouoqué les dangers
Qu'essuye vn malheureux sur des bords étrangers,
Pour donner quelque tréue aux maux de Cornelie,
Auec elle il prend terre aux bords de Pamphilie;
Ces riuages ingrats ont si peu d'habitans,
Qu'il n'y peut conceuoir de perils importans,
Et contre les projets d'vne vaine arrogance,
Dans son escorte seule il voit son assurance;
Delà se redonnant aux flots ambitieux,
Il voit du mont Taurus les rochers spacieux.
O Dieux! l'auroit-il crû quand les ondes ameres
Virent son bras puissant foudroyer les Corsaires,
Signaler son courroux sur ces tyrans des flots,
Qu'il trauailloit alors pour son propre repos?
Des champs Ciliciens il rase les riuages,
Sans redouter l'insulte ou craindre les outrages,

Les restes du Senat, ces genereux bannis,
Sous ce grand Fugitif sont enfin reünis.
Au port où Selinus enflé de ses conquestes,
Met les plus grands vaisseaux à couuert des tẽpestes,
Ce conseil raccourcy s'offrant à ce Heros,
L'entend sur ses desseins s'expliquer en ces mots.
Fidelles Compagnons de mes peines diuerses,
Qui voulez auec moy partager mes trauerses,
Qui trõpez mes douleurs, qui cherchez mes dãgers,
Et qui me rendez Rome en ces bords étrangers,
Biẽ qu'en des lieux suspects, & bien que sans escorte
Ie veux produire icy l'ardeur qui me transporte,
Ie veux auecque vous mediter sur les eaux
Vne nouuelle route à des efforts nouueaux.
Forçons de nos malheurs la contrainte fatale,
Ie n'ay pas tout entier succombé dans Pharsale,
Ny si fort abusé l'attente des Latins,
Que ie ne puisse encor me vanger des Destins.
On a veu Marius renaistre de sa cendre,
Tout perdre en peu de tẽps, & soudain tout se rẽdre,
S'éleuer par sa chûte à de plus hauts desseins,
Et s'asseurer la pourpre & les faisceaux Romains;
Autant qu'à ce perfide il sied bien à Pompée,
De croire vne ressource à la valeur trompée.
Prés du riuage Grec on voit mille vaisseaux
Cingler encor pour moy sur la face des Eaux;
Les forces de l'Estat sont plustost dispersées,
Que le sort des combats ne les a renuersées,
L'éclat seul qu'en tous lieux ont fait mes actions,
Peut me donner encor l'appuy des Nations,
Le bruit de mes hauts-faits peut rétablir ma gloire,
Et le nom du Vaincu luy rendre la victoire.
Ouy le cruel autheur de tant de maux diuers
En me laissant mon nom me laisse l'Vniuers:

Voyez pour quel appuy vostre espoir se declare;
Du Lybien, du Parthe, ou du Prince de Phare,
Qui d'entre ces Estats & qui d'entre ces Rois
Est digne de me plaire, & digne de mon chois.
Le Potentat du Nil n'a rien encore d'auguste,
Vne sincere foy veut vn âge robuste,
Le pouuoir d'vn Ministre ou l'art des Courtisans
Peut sur de bas conseils former ses ieunes ans.
Mais du Maure douteux ie connois l'industrie,
Le peuple de Carthage aime peu l'Hesperie,
Le cœur plein d'Annibal & d'vn ferme couroux,
Ils cherchent vn pretexte à se vanger de nous;
Leur zele pour Varus fut pour nous vn outrage,
Ce noble Suppliant leur enfla le courage,
Et Rome commettant sa Fortune à leurs mains,
Semble les auoir mis au dessus des Romains.
Donc, si dans ce besoin ma pensée est la vostre,
Euitons ces climats pour en choisir vn autre,
Preferons l'Arsacide, allons sur ses confins
Rétablir la vengeance & l'honneur des Latins.
Ces cantons spacieux semblent vn autre Monde,
Pour eux vn autre iour semble sortir de l'Onde,
Le Soleil qui nous luit est different du leur,
Et la Mer qui les borne est d'vne autre couleur.
Ces Peuples aguerris goûtent peu d'autres charmes
Que celuy de regner & que celuy des armes;
Chaque âge s'y déuouë, & la pointe des traits
En partant de leurs mains ne les trompe iamais.
Contre le Pellé en leurs fléches adressées,
On vit auec effroy ses forces repoussées;
Bactre, l'honneur du Mede & le siege des Rois,
Auecque Babylone a respecté leurs loix,
Et de Crassus deffait l'irreparable chûte
Prouue assez que nos dards n'ont rien qui les rebut

Mais l'atteinte du fer n'est pas tout leur secours,
Aux forces du poison leur vengeance a recours ;
D'vn venin deceuant leurs fléches abbreuuées
Sont des coups sans ressource, & des morts acheuées,
Et dans le moindre sang que versent les combats,
Ce suc pernicieux met le coup du trépas.
Plûst aux Dieux immortels que mon ame en balance
Pûst en d'autres soûtiens mettre son asseurance,
Du destin des Romains leur destin est ialoux,
Mais le Ciel est pour eux autant qu'il est pour nous.
Mesme à ce grand secours ie puis mesler encore
Tous ces Peuples voisins qui viuent sous l'Aurore,
Et si rien ne succede à l'espoir des Latins,
Il faut suiure la pente & le cours des Destins.
Sur des flots inconnus & loin de nos riuages,
Il faut tenter la mort & chercher les naufrages,
Au lieu de mettre encore l'appuy de mes projets
Dans l'amour inconstant des Princes que j'ay faits:
C'est du moins vn doux charme à ma perte asseurée,
De cacher mon trépas dans vne autre contrée,
D'éuiter vn Tyran, de priuer vn Vainqueur
De signaler sur moy ny pitié ny rigueur.
Mais ie ne puis enfin trouuer dans ma memoire
De Prince ou de climat mieux instruit de ma gloire,
Ny qui parmy la guerre entretenant la paix,
Ait mieux appris mon nom & senty mes bien-faits.
Songez-y donc, Romains, quels conseils plus vtiles
Que d'engager le Parthe aux discordes ciuiles,
De mesler dans nos maux cét effroy du Leuant,
Et voir nos Ennemis perir en nous seruant ?
Lors que contre Cesar au milieu des alarmes
Ils feront pour ma gloire vn essay de leurs armes,
Il faut, soit que leurs coups soiēt heureux ou deceus,
Ou qu'ils vangent Pompée ou qu'ils vangēt Crassus.

En acheuant ces mots il void que l'assemblée
En paroist tout ensemble & surprise & troublée ;
Lentulus en conçoit vne illustre douleur,
Digne de ses emplois comme de sa valeur,
Et ne pouuant long-temps en cacher les atteintes,
Il fait parler pour tous son murmure & ses plaintes.
Ainsi, Pompée, ainsi ton empire abbatu,
On voit en mesme temps expirer ta vertu ;
Quel Astre a pû changer cette ame tant égale ?
As-tu laissé Pompée aux plaines de Pharsale ?
Et faut-il que le bras d'vn insolent Vainqueur,
Comme de ton pouuoir, triomphe de ton cœur ?
Ce champ infortuné du crime & de la guerre,
Regle-t'il sans retour le destin de la Terre ?
L'obscurité d'vne heure éclipse-t'elle assez
Et les siecles futurs & les siecles passez ?
Errant au gré du Sort sur la Terre & sur l'Onde,
Tu veux sous d'autres Cieux chercher vn autre Mõ-
Pour adoucir ta peine & charmer tes trauaux, (de,
Il faut vn nouueau Pole & des Astres nouueaux ;
Il faut pour rétablir de justes entreprises,
Embrasser les genoux d'vn Roy que tu méprises,
Aux Dieux des Chaldéens rendre vn culte honteux,
Sacrifier ta gloire & profaner tes vœux !
Enfin, il faut montrer aux yeux de l'Arsacide,
Dans le soûtien de Rome vn Suppliant timide,
Et luy voir mesurer par ce fâcheux deuoir,
L'impuissance de Rome & son propre pouuoir,
Dédaigner fiérement le Vainqueur de l'Asie,
En vn mépris ouuert changer sa jalousie,
S'authoriser peut-estre à ranger sous ses loix
L'appuy de l'Ausonie & le maistre des Rois !
Certes tu fais en vain au milieu des alarmes
Seruir la liberté de pretexte à tes armes :

Pourquoy flater la terre, ou pourquoy la trahir?
Pourquoy tant resister, si tu peux obeïr?
Nostre langue inconnuë en ce climat sauuage
Ne te peut rien fournir digne de ton courage,
Et ce Prince orgueilleux au defaut du discours,
Voudra que par tes pleurs tu cherches son secours.
Quel reproche pour toy, quelle infamie extrême.
Si Rome par ce bras se vange de soy-mesme!
Si loin de se resoudre à se vanger de luy,
De ce fier Aduersaire elle fait son appuy!
Ne t'a-t'elle commis son Destin & le nostre,
Que pour le voir passer sous le pouuoir d'vn autre?
Et faut-il publier iusqu'aux derniers confins
Les malheurs de Pharsale & l'affront des Latins?
Certes c'estoit pour Rome vn charme à sa misere,
De ne receuoir pas vne chaîne étrangere,
Et qu'au lieu de ployer sous des Rois triomphants,
Elle n'eust qu'à seruir à l'vn de ses enfants:
Mais tu veux que plus loin sa decadence éclate,
Que le Tybre défere au pouuoir de l'Euphrate.
Qu'on voye vn iour Pompée & ses Romains vaincus
Suiure honteusement le Vainqueur de Crassus.
Ce Roy qui dans ta gloire & qui dans ta puissance
Se refusa tout seul à ta juste vengeance,
Celuy qui n'osa pas suiure Pompée heureux,
Pour Pompée abbatu sera-t'il genereux?
Voudra-t'il d'vn Vainqueur attaquer la fortune?
Ce feu s'allume peu dans vne ame commune;
Ceux qui viuent sous l'Ourse en des cantons glacez,
Aux trauaux de la guerre ont des cœurs empressez:
Mais loin de ces frimats & loin de ces orages
La tiedeur du Leuant atiedit les courages,
Du seul appas des sens ces Peuples sont charmez.
Ils vont parez aux coups plus qu'ils ne sont armez.

Dans ces champs applanis sur qui pleure l'Aurore,
Le Parthe ne sent point d'effroy qui le deuore,
Pour tromper les perils, pour en rompre le cours,
Le secours de la fuite est son plus grand secours:
Mais s'il faut à ce Peuple au sortir des campagnes
Grauir sur des rochers & franchir des montagnes,
Si briser d'vn torrent les flots impetueux,
C'est alors que la gloire a peu d'éclat pour eux.
Iamais couuerts de sang & couuerts de poussiere
On ne les voit porter l'ardeur de la lumiere,
Leurs traits sont incertains parmy l'obscurité,
Et le iour en mourant fait mourir leur fierté.
Ils n'ont point de beliers, ils n'ont point de machines
A lancer dans les airs des roches assassines;
Ce qui peut d'vne fléche arrester les efforts,
Oppose à leur valeur des remparts assez forts.
Leur combat est leger, leur attaque est craintiue,
Leurs assauts vagabonds, leur guerre fugitiue;
Ils ont dans leurs proiets le cœur mal affermy,
Et sçauent mieux ceder que pousser l'Ennemy.
Leur fer enuenimmé n'estouffe pas leurs craintes,
Le vent où bon luy semble adresse leurs atteintes,
Et deux trépas diuers attachez à leurs traits,
Ne peuuent les resoudre à combatre de prés.
De leurs plus beaux desseins l'issuë est imparfaite,
Le carquois épuisé les force à la retraite,
Au lieu que dans la main des fieres Nations,
L'Espée est le soûtient des grandes actions,
Que l'vsage inhumain d'armes empoisonnées,
Est vn noir stratagéme à des ames bien nées.
Est-il d'vn si grand poids au succez de tes vœux
De tenter vn secours si bas & si honteux,
Que pour te reparer & que pour te deffendre
Tu mettes l'Vniuers entre Rome & ta cendre?

Que si loin de nos murs il te faille chercher
Et l'affront & l'honneur d'vn indigne bûcher,
Et que Crassus errant sur les bords du Cocyte,
Tu veüilles des deuoirs dont son ombre s'irrite ?
Mais le peril est doux qui finit nos trauaux,
Le trépas est vn mal qui tranche tous nos maux;
Ton illustre Compagne a beaucoup plus à craindre,
Peut-estre beaucoup plus son déstin est à plaindre,
Peut-estre en te perdant elle verra son Sort
Trop cruel à ses vœux pour luy donner la mort.
Tu sçais, tu sçais l'horreur de cette flame impure,
Qui dans ce lieu barbare offense la Nature,
Que contre vn saint respect le Parthe reuolté
Y couronne l'opprobre & l'impudicité,
Et que plus abruty que les brutes sauuages,
Il ne deuient Mary que par cent mariages:
Vne ardeur abhorrée, vn monstrueux amour,
Regne parmy le peuple & bien plus à la Cour.
L'Hymen n'a point de loix que leur flame reuere,
La Sœur y voit souuent son Espoux dans son Frere,
Vn Fils pour vne Mere a le cœur tout épris,
Et l'on se donne vn Frere en se donnant vn Fils.
Ce meslange de sang que la Nature abhorre,
Souuent produit vn maistre aux peuples de l'Aurore.
Quelle dure contrainte au sang des Scipions,
A ce digne suiet de tes affections,
D'estre liurée en proye à des flames brutales,
De se voir ajoûtée à plus de cent Riuales,
D'obeïr en esclaue aux plus infames loix,
Et d'estre d'vn Tyran le rebut ou le choix!
Les titres éclatants de ses deux Hymenées,
Irriteront encore ces ardeurs forcenées;
Le nom de ses Ayeux, le rang de ses Espoux
Feront croistre à la fois l'amour & le couroux;

Pour rendre de ses maux l'atteinte plus cruelle,
La Veuue de Crassus va se montrer en elle,
Et complice d'vn sort fameux par ces rigueurs,
Cét illustre butin va chercher les Vainqueurs.
Songe, songe à l'affront, à la tache infinie,
Que la perte d'vn Chef imprime à l'Ausonie,
Et loin de te resoudre à ployer les genoux
Deuant vn orgueilleux, qui triomphe de nous,
Tu rougiras plustost qu'en ces viues offenses
La discorde ciuile arreste nos vengeances,
Et que de deux Romains les projets mal conceus
Different ces honneurs aux Manes de Crassus.
Déja de nos Guerriers l'ambition s'accuse
De suspendre la perte & de Bactre & de Suse,
De n'auoir pas forcé d'vn bras audacieux
Ces murs que Babilone éleue jusqu'aux Cieux.
Si l'injuste Emathie a tranché la discorde,
Rompons, rompons enfin la paix qu'on leur accorde;
C'est là que le Vainqueur doit porter ses desseins,
Et qu'il peut estre heureux sans blesser les Romains.
Mais ta gloire est flétrie, & la Terre est trompée,
S'il faut qu'vn Suppliant se trouue dans Pompée,
Si ce douteux secours te doit coûter des vœux
Qui transmettront vn iour ta honte à nos Neueux.
Crassus qui de ton bras attendoit sa vengeance,
Te viendra reprocher cette indigne alliance;
Est-ce ainsi, te dira sa grande Ombre en couroux,
Qu'auec nos ennemis Pompée est contre nous?
Estoit-ce en nous flatant que nous osions pretendre,
Que de son Citoyen il vangeroit la cendre?
Au lieu de satisfaire à nos justes souhaits,
Auecque nos Vainqueurs il vient traiter la paix.
Sur ces champs diffamez, sur ces plaines funestes
Des Latins égorgez tu vas trouuer les restes:

Tu vas fouler aux pieds les cendres & les os,
Qu'ont en ce dur climat laissé tant de Heros.
Si tu peux sans horreur marcher dans cette route,
Loin de voir plus long-temps les Nations en doute,
Tu peux d'vn front serein & d'vn visage égal
Aller dans l'Emathie appaiser ton Riual.
Tourne, tourne les yeux sur les amis de Rome,
Tout l'espoir de l'Estat n'est pas dans vn seul Hõme;
Si sur le Lybien tu ne peux t'asseurer,
Le Monarque du Phare a dequoy t'attirer.
Ce climat deffendu par les Syrtes d'Afrique,
Des cantons du Zephir ne craint rien de tragique,
Et le Nil dans la Mer entrant par sept canaux,
Aux assauts étrangers oppose ses assauts.
Hors de son lit natal il n'est pas moins farouche
Qu'il est dans son empire & qu'il est dans sa couche,
Et la fecondité qu'il répand en tous lieux,
Du secours de la pluye a dispensé les Cieux;
Ce Terroir qui produit vne abondance extrême,
Suffit à ses voisins aussi bien qu'à soy-mesme.
Le Prince qui te doit son Sceptre & sa grandeur,
Est encor dans cét âge où regne la candeur,
Il est dans la saison où la reconnoissance
Peut s'accorder encore auecque la puissance;
Mais la crainte des Dieux, la franchise & la foy,
Sejournent rarement dans la Cour d'vn vieux Roy.
Vn Prince qu'on a veu blanchir sous la Couronne,
Ne sent plus dans son cœur de remords qui l'étõne,
La pente à l'injustice en étouffe la voix,
Et la fraude qui sert, est la vertu des Rois:
Au lieu que pour le moins sous vn nouuel empire,
L'innocence renaist, & le peuple respire.
Lentulus acheuant ce discours spacieux,
Le Senat y répond de la bouche & des yeux,

Et le Chef, qui du Sort ne conçoit pas la ruse,
Souscrit aueuglément au conseil qui l'abuse.
Alors on leue l'Anchre, & les Hesperiens
Bien-tost mettent loin d'eux les bords Ciliciens.
Bien-tost vont côtoyant cette Isle reuerée,
Qui paroist toûjours belle aux yeux de Cytherée,
La Chypre si celebre, ou cét Enfant des flots
Cherit son origine & preside à Paphos:
S'il est vray toutefois que l'onde l'ait veu naistre,
Ou que quelqu'vn des Dieux ait commẽcé de l'être.
Aprés que les Latins ont parcouru ces bords,
Vers les terres du Phare ils tournent leurs efforts,
Malgré le vent farouche & l'onde courroucée,
La contrainte est vaincuë & la mer trauersée;
Ils éuitent ce port si propice aux Nochers,
Que le mont Cassius couure de ses rochers;
Ils préferent la riue où le Nil se partage,
Et du Pelusium vient faire son riuage;
Ils flatent leur espoir, & d'vn esprit content
Chacun ioüit déja du repos qu'il attend.
On entroit dans ce temps où la balance égale
Entre le Dieu brillant & sa sombre Riuale,
Ayant fait vne fois leur domaine pareil,
Laisse enfin préualoir la nuit sur le Soleil,
Reprend à ce flambeau ce que la Toison donne,
Et des iours du Printemps punit ceux de l'Automne.
Il reste encore assez de vent & de clarté,
Pour mettre les Romains sur le bord souhaité.
Le Chef ayant alors sceu de la Renommée
Que le Mont Cassius possedoit Ptolomée,
Change bien-tost de route, & bien-tost son abord
Met l'alarme au riuage & l'effroy dans le port.
Aux oreilles soudain d'vn Monarque infidelle,
De ce grand Estranger on porte la nouuelle,

Et bien que ce cœur bas en paroiſſe troublé,
On voit en vn moment le conſeil aſſemblé.
Ces peſtes de la Cour, ces ames diffamées
Que d'vn ſang corrompu la Nature a formées,
Ces ouurages du crime autant que ſes ouuriers,
Qui dans les premiers rangs s'éleuent les premiers,
Se conſeillent ſans honte à de noires maximes,
Et rendent à leur Roy les monſtres legitimes.
Toutesfois Achorée entre ces Scelerats
Garde vne ame ſincere & qui n'a rien de bas;
Cét enfant de Memphis, ce Pontife du Phare,
Rigoureux ſectateur d'vn deuoir aſſez rare,
Inſpire des conſeils ſagement concertez,
Qui ſeuls ſeroient à ſuiure, & ſeuls ſont reiettez.
La foy dans ſes diſcours eſt vne auguſte marque
Digne d'vn cœur ſublime & digne d'vn Monarque,
Et s'il faut qu'on ſouſcriue à ce Vieillard ſçauant,
Les traitez du Roy mort engagent le viuant.
Mais l'infame Photin, cette ame ſans courage,
Contre vn conſeil ſi ſaint reuolte ſon ſuffrage
Le malheur de Pompée eſt vn crime à punir,
Et l'Eſtat ſans forfaits ne ſe peut maintenir.
Quand on ſe rend, dit-il, l'appuy des miſerables,
La iuſtice & le droit ſont ſouuent des coupables,
Et qui veut releuer ceux qu'abaiſſent les Dieux,
Souuent ſert de victime à ce zele odieux;
Lors que ſur les Humains leur couroux ſe déploye,
C'eſt l'attirer ſur nous de luy rauir ſa proye;
Ne nous immolons point à ces deuoirs mutins,
Et panchons du côté que panchent les Deſtins.
Choiſi pour tes amis ceux que le Ciel reuere,
Fuy ceux que ſon pouuoir déuouë à ſa colere:
L'Eſtat & l'Alliance ont de contraires loix,
Et la foy n'entre guere au cabinet des Rois.

Ce vain nom du deuoir n'est plus qu'vn nom sterile,
Et souuent l'équitable est contraire à l'vtile,
Souuent la cruauté sied bien aux Potentats,
La liberté du crime assûre leurs Estats,
Les meurtres sont permis alors qu'ils les projettent,
Les attentats sont beaux si-tost qu'ils les cômettent;
Leur pouuoir souuerain purge tous leurs souhaits,
Et le rang du coupable annoblit ses forfaits;
La vertu scrupuleuse & la haute puissance
Souffrent mal-aisément vne estroite alliance,
Ce respect dans les Rois met leur foiblesse au iour,
Et l'équité n'est pas la vertu de la Cour;
Souuent cette innocence est pour eux vn grand vice,
La chûte est bien à craindre à qui craint l'injustice,
Il faut, il faut qu'vn Prince ait ses droits reseruez,
Et laisse la justice à des Hommes priuez.
Cét abord de Pompée insulte à ta ieunesse,
Il te vient à tes yeux reprocher ta foiblesse,
Malheureuse victime & du Sort & des Dieux,
Il croit tout desarmé commander en ces lieux.
Si ton Sceptre te semble vne charge importune,
Vne Sœur mieux que luy succede à ta fortune:
Il te siera bien mieux de le mettre en ses mains,
Que de le voir passer en celles des Romains.
Mais craignons que des Dieux la colere fatale
Ne prepare à Memphis le destin de Pharsale,
Et que ce grand objet que poursuit leur couroux,
Ne tombe encore vn coup & tombe auecque nous.
Déchû de sa grandeur, a tous les maux en bute,
Il vient nous faire icy compagnons de sa chûte,
De son Sort auec nous partager la rigueur,
Et vaincu, nous liurer au couroux du Vainqueur.
Il ne sçait où porter le malheur qui l'outrage,
Tous les Manes ciuils agitent son courage.

Coupable d'Emathie & de l'Estat soûmis,
Dans tout ce qu'il rencontre il void ses ennemis,
Cesar est en tous lieux pour cette ame tremblante,
Le present l'interdit, l'auenir l'épouuante,
Il craint ceux dont la mort assouuit les vautours,
Il craint ceux dont le fer n'a pas tranché les iours,
Il craint & le murmure & la plainte importune
De ces Rois dont Pharsale a détruit la fortune,
Et pour tout dire enfin il craint cét Vniuers,
Qu'il mesle dans sa honte & qu'il met dans les fers.
Odieux à soy-mesme aussi bien qu'à la Terre,
Il vient nous ajoûter aux malheurs de la guerre,
Reuolter contre nous les Hommes & les Dieux,
Et transporter enfin l'Emathie en ces lieux.
Cruel, pourquoy troubler la paix de nos Prouinces?
Exiger vn secours funeste à tant de Princes?
Pourquoy vouloir de nous vn respect imprudent,
Et des deuoirs cruels à celuy qui les rend?
De tant d'Estats ouuerts à ta fuite incertaine,
Le Phare est-il seul propre à partager ta peine?
Quel crime a-t'il commis pour meriter ton choix,
Ou quel deuoir l'engage à perir sous tes loix?
C'est déja contre Iule vn assez vif outrage,
Que le Roy de Memphis se doiue à ton suffrage;
Depuis qu'à sa grandeur ta voix a consenty,
Nos fidelles souhaits ont tenu ton party.
Pour expier nos vœux qui seront nos offenses,
Nous deuons te punir de nos reconnoissances.
C'est beaucoup moins pour toy que pour le malheureux,
Que mon cœur a formé ce dessein rigoureux:
Ma haine eust mieux aimé le sang de ton Beau-pere,
Mais ta chûte honteuse applique ma colere,
Ton seul trépas nous purge enuers tes Ennemis,
Et deuient necessaire en deuenant permis.

Ouy, Sire, ie me porte où le Destin m'entraine,
Les Destins ont reglé mon amour & ma haine,
Et bien que ce conseil panche vers la rigueur,
En perdant le Vaincu nous gagnons le Vainqueur.
Quel espoir insensé luy promet ces riuages ?
Pretend-il s'y cacher à de nouueaux orages ?
Ou quel grand appareil vois-tu dans tes Estats,
Qui puisse l'appuyer en de nouueaux combats ?
Qui dãs ces faux deuoirs apperçoit quelque amorce,
Mesure sa puissance & consulte sa force.
Crois-tu par ta valeur corrompre ces Destins
Sous qui tu vois ployer le plus grand des Latins ?
Ton pouuoir préuaut-il sur le pouuoir d'vn Homme,
Qui Triomphe du Monde en triomphant de Rome?
Veux-tu te déuoüer à cent perils diuers,
Et veux-tu suiure vn Camp que quitte l'Vniuers,
Opposer vainement la milice du Phare
Aux progrés d'vn Vainqueur pour qui tout se declare ?
Il est beau qu'on s'attache en des temps rigoureux,
A ceux qu'on a suiuis dans vn temps plus heureux ;
Mais on s'engage peu quand le Sort est contraire,
Et bien peu d'amitiez naissent dans la misere.

Cét infame conseil, ces lâches sentimens,
De cette Cour barbare ont les consentemens ;
Le Roy, tout foible encor, s'applaudit en soy-même,
De voir porter si haut les droits du Diadême,
Qu'il puisse impunément permettre à ses projets
Ce qu'à ses ieunes ans permettent ses sujets,
Et pour ce cœur instruit par vne ame si noire,
Les crimes éclatants ressemblent à la gloire.
A l'essay monstrueux de ce coup inhumain,
Achillas vient offrir & son zele & sa main ;
Pour rendre sans peril ces coupables seruices,
Il se veut asseurer d'armes & de complices,

Et montant auec eux sur vn esquif leger,
Va faire vn dur accueil à ce noble Estranger.
Lâche peuple du Nil, Nation diffamée,
Quel astre à ce grand coup peut t'auoir animée?
Des ciuils mouuemens les attentats diuers
Ont-ils tant raualé le sort de l'Vniuers,
En vn estat si bas Rome est-elle reduite,
La gloire d'Ausonie est-elle si détruite,
Qu'à ces honteux climats il doiue estre permis
De conter leurs Enfans entre ses ennemis?
Que contre vn si grand Nom [illegible]iues mutinées,
Soient d'vn poids importāt aux cours des Destinées?
Ciuiles factions réueillez les dangers,
Ne laissez point de place aux monstres étrangers:
Cét illustre Vaincu n'est pas vne victime
Qui doiue estre du Nil & l'audace & le crime,
Et s'il faut voir sa gloire & sa teste en hazard,
Cét attentat celebre est digne de Cesar.
Prince, en qui tout est lâche, en qui tout est coupable,
Crains-tu point le débris de ce Nom redoutable?
Quand les Cieux en couroux répandent la terreur,
Quoy, prophane, est-ce à toy d'y mesler ta fureur?
Songe que ce Heros sur vn char de victoire,
Trois fois au Capitole a fait briller sa gloire,
Songe que sa valeur a triomphé des Rois;
Que son bras a rangé l'Vniuers sous ses loix,
Qu'en luy de son Vainqueur tu regardes le Gendre,
Qu'il a sceu t'agrandir, qu'il a sceu te deffendre;
Mais c'est assez & trop pour desarmer ta main,
C'est trop que ta fierté, songe qu'il est Romain.
Cruel, c'est contre toy que ta rage est armée,
Quand tu perds ce Guerrier tu détruis Ptolomée,
C'est à luy que tu dois ce haut titre de Roy,
Et son sang répandu le Nil n'est plus à toy.

Déja ce Fugitif à la faueur des Rames
Cingloit imprudemment vers ces riues infames,
Lors que dans vn esquif & sur les flots voisins
Il voit ramer vers luy ses cruels assassins ;
D'vn accent plein de ruse ils jurent que le Phare
Prend part à ses malheurs & pour luy se declare,
Qu'au fort de sa disgrace ils sont bien plus à luy,
Que lors que dans sa gloire il estoit leur appuy.
Pour le voir accepter leur offre mensongere,
Et passer de sa pou[illegible]n leur barque legere,
Le perfide Achillas feint que dessous les eaux
Des bancs entrecoupez nuisent aux grands vaisseaux.
Helas ! si des Destins l'arrest irreuocable,
Si les derniers moments la contrainte immuable,
Ne déuoüoit Pompée au Tyran de ces lieux,
Cent préiugez certains éclairoient trop ses yeux.
Si ce que doit le Prince à l'autheur de sa gloire,
Si les bien-faits receus viuoient dans sa memoire,
Si la foy, si le zele attendoit ce Guerrier,
Il verroit son ouurage adorer son ouurier,
Luy rendre sur les eaux d'vne ferueur extréme,
Vn hommage éclatant du Phare & de soy-mesme.
Mais auec ses Destins son grand cœur est d'accord ;
Aux assauts de la crainte il préfere la mort,
Sans frayeur il descend dans la barque infidelle,
Et sa vertu le méne où la fraude l'appelle.
L'Espouse qui du Sort pressent les rudes coups,
Brûle de partager les perils de l'Espoux ;
Quelque pressant assaut que sa frayeur luy liure,
Plus elle craint pour luy, plus elle aime à le suiure,
Plus elle fait parler ses soûpirs & ses cris
De l'effroy clair-voyant qui trouble ses esprits.
Non non, luy répond-il, genereuse imprudente,
Escoutez vn peu moins cette ardeur violente,

Souffrez que mon amour vous laisse auec vn Fils,
Et ne faites qu'en moy l'épreuue de Memphis.
Cornelie à ces mots se sent plus attendrie,
Elle luy tend les bras, elle pleure, elle prie:
Où fuyez-vous sans moy, dit-elle en soûpirant,
Changeõs nous l'Emathie en vn mal-heur plus grãd;
Et contre la rigueur de ce nouueau diuorce,
Helas ! où puiseray-ie vne nouuelle force ?
Iamais ces soins craintifs ny ces timides vœux
Ne nous ont separez sous vn auspice heureux;
Puisqu'il n'est rien de seur à vostre ame inquiete,
Que ne me laissez-vous languir dans ma retraite,
Et pourquoy m'arracher aux ennuis de Lesbos
Si ie dois seulement vous suiure sur les flots ?
A ces tristes discours qu'vn grand soûpir acheue,
Elle escorte du cœur ce Heros qu'on enleue,
Elle craint que ses yeux n'éclairent ses malheurs,
Et ne peut se resoudre à les porter ailleurs.
Chacun fremit pour luy, mais l'effroy qui les glace
N'est pas ce fer cruel dont le coup le menace,
Ils craignent seulement qu'en timide sujet
Ce grand Homme n'adore vn pouuoir qu'il a fait.
A peine est-il entré dans la barque legere,
Qu'il découure vn des siens dans la troupe étrangere,
Parmy ses assassins il trouue sur les eaux
Vn guerrier qu'autrefois il vit sous ses drapeaux:
Septime deuenu le suppost d'vn Barbare,
Preste vn enfant de Rome aux cruautez du Phare.
Tu partages, Destin, les crimes icy bas,
Tu trouues en tous lieux de ciuils attentats,
De tes noires fureurs la liaison fatale
Repare sur le Nil ce qui manque à Pharsale.
Quel affront surprenant, quel énorme dessein,
Que le crime du Nil soit celuy d'vn Romain !

Quel gloire au Vainqueur & quel exploit sublime,
De perdre son Riual par les mains de Septime!
Quelle splendeur nouuelle au succez de ses vœux,
D'auoir dans son party ce soûtien monstrueux,
Et quel nom vont donner à cét acte perfide;
Ces Romains qui de Brute ont fait vn Parricide!
Déja ce grand Captif bien loin de ses Latins,
Se permet sans frayeur au pouuoir des Destins,
Prés du terme fatal & du moment suprême,
Son grand cœur est encor le maistre de soy-mesme.
Enfin voyant briller le fer de tous costez,
Voyant fondre sur luy ces monstres irritez,
Son ame qui d'effroy ne se sent point frappée,
Sur son front asseuré met d'abord tout Pompée;
Se montrant tout entier à ces courages bas,
Seul il semble suffire à desarmer leurs bras.
Mais honteux d'affronter vn si honteux orage,
Sous vn pan de sa robe il voile son visage,
Honteux de s'exposer à cét indigne effort,
Il cache à ses regards l'appareil de sa mort,
Il se possede en paix au milieu des alarmes,
Et son cœur à ses yeux ne permet point les larmes.
Le barbare Achillas, ce monstre audacieux,
Commençant à verser vn sang si precieux,
Il semble consentir à cét assaut farouche,
Aucuns gemissemens n'échapent à sa bouche,
Il se met au dessus d'vn outrage si grand,
Il se tient immobile & s'éprouue en mourant.
Conseruons, conseruons, se dit-il en soy-mesme,
En cette extrême peine vne constance extrême,
Dans vn cœur toûjours grand ne souffrõs rien de bas,
Croyons que l'auenir assiste à ce trépas,
Et ne luy montrons point sous vn coup si barbare,
De trouble qui le force à pardonner au Phare.

Longtemps nous auons veu l'aſſiſtance des Dieux
Nous couurir de ſplendeur ſans éblouïr nos yeux ;
C'eſt dans les grãds malheurs que s'acheue la gloire,
Triomphons dans la mort comme dans la Victoire,
Quelque indigne pouuoir qui s'arme contre nous,
Préſumons que Ceſar en addreſſe les coups.
Bien qu'vn lâche intereſt m'immole à Ptolomée,
Sa rage ne peut rien contre ma renommée :
Ma gloire ne craint point les changemens du Sort,
Ie ne perds que mes maux en receuant la mort,
Le Ciel qui me trahit & le coup qui me tuë,
Eſpargnent ſeulement mes malheurs à ma veuë.
Bien que tous les ſoûpirs d'vne Eſpouſe & d'vn Fils
Soiẽt vn rude ſurcroiſt aux rigueurs de Mẽphis, (rẽt,
Gardõs-nous de les pleindre, ils m'aimẽt s'ils me pleu-
Et s'ils ſont genereux, qu'ils ſouffrent ou qu'ils meu-
C'eſt ainſi que Pompée en ſes derniers momens (rẽt.
Regne en ſon cœur éleué ſur tous ſes mouuemens.
Mais à ce dur aſpect Cornelie eſt frappée
De ce fer criminel beaucoup plus que Pompée,
Et ces coups dans ſon ſein luy ſeroient auſſi doux,
Qu'ils luy ſont rigoureux dans le ſein d'vn Eſpoux.
A voir tomber ſur luy ce furieux orage,
D'abord elle ne ſçait que deuient ſon courage,
Son ame croit à peine au rapport de ſes yeux,
Elle cherche des cris à pouſſer vers les Cieux,
Elle veut exprimer le tourment qui la touche,
Mais les mots étouffez luy meurent dans la bouche:
Elle tourne les bras vers ces cœurs inhumains,
Au defaut de la voix elle parle des mains,
Elle preſſe les ſiens & des yeux & du geſte
De ramer à l'enuy vers cét exquif funeſte,
Et veut à leurs refus ſe lançant dans les flots,
Par le naufrage meſme aller vers ce Heros.

Enfin & sa colere & son impatience,
De ses ennuis muëts forçant la violence,
Ses cuisantes douleurs retrouuent des accents,
A pousser dans les airs le trouble de ses sens.
C'est moy, fidelle Espoux, helas ! c'est moy, dit-elle,
Qui rends le Nil coupable & vous suis si cruelle,
C'est moy, cher Malheureux, qui vous ay retenu,
Et pour m'auoir cherchée on vous a préuenu;
Le Vainqueur vous deuance en ces terres sauuages,
Et contre le Vaincu reuolte ces riuages.
Quel autre assez barbare ou quel autre assez fort
Auroit du grand Pompée osé tenter la mort ?
Mais, perfide assassin, soit que ta rage extréme,
Ou l'immole à Cesar ou l'immole à toy mesme,
La fureur de ton bras ne s'adresse pas bien,
Ce n'est que dans mon cœur qu'il faut percer le sien,
Ce n'est que dãs mõ sang qu'il faut chercher sa vie,
Tu perdrois mieux Pompée en perdant Cornelie ;
Autant ou plus que luy des ciuils mouuemens
I'ay cultiué l'ardeur, & dois les châtimens,
I'ay des yeux ou de l'ame accompagné ses armes,
Pour luy i'ay fait des vœux, pour luy versé des lar-
Sa défaite a pour luy redoublé mon amour, (mes.
Et s'il est criminel ie dois perdre le iour.
Cher & cruel Espoux, est-ce pour tant d'offices
Que vos soins offensants diuisent les complices;
Quel defaut assez grand, ou quel crime assez bas
A rendu vostre Espouse indigne du trépas ?
Quand vous allez mourir sur cette infame riue,
Quel forfait assez noir merite que ie viue ?
Mais ie puis terminer la course de mes ans,
Sans deuoir mon trépas au pouuoir des Tyrans.
Vous, fidelles Romains, si vous aymez Pompée,
Dans ce sein malheureux enfoncez vne Espée ;

Ou toy, souffre Nocher, souffre pour tout secours,
Que i'acheue sous l'onde & ma peine & mes iours,
Helas ! cruels amis, vostre pitié farouche
Surchange en m'épargnãt la douleur qui me touche,
Vous irritez la peine où vous vous opposez,
Et me donnez la mort que vous me refusez.
Ouy ouy, mon seul tourment suffit à mon enuie,
Ie porte dans le cœur dequoy m'oster la vie ;
Bien qu'en bute à la haine, & bien que sans Espoux,
Mon sort ne dépend point de Cesar ny de vous.
Alors dans ses ennuis son ame enseuelie,
Entre les bras des siens laisse aller Cornelie,
Et pendant que ses maux luy suspendent les sens,
Le vaisseau prend la fuite & s'abandonne aux vents,
Pompée au mesme instant sous l'effort de la rage
Acheue son trépas sans changer de visage,
Son calme semble encore y viure apres sa mort,
Vn mépris genereux y braue vn dur effort,
Et son ame insensible à sa propre souffrance,
Y semble auoir laissé toute son assurance.
Aussi-tost que Septime eût deuoilé ce front,
Dans son cœur agité sa rage s'interrompt,
D'vn trouble inéuitable il éprouue l'atteinte,
Et cet illustre Mort donne encor de la crainte.
Enfin d'vn fer timide & d'vn effort tremblant
Ayant tranché la teste à ce corps tout sanglant,
Apres tant de fureur ce lâche Satellite
Enuers le Roy du Nil ne veut pas estre quitte,
Il s'offre à luy porter ce crime de son bras,
Mais elle passe enfin dans les mains d'Achillas.
Quel affront, quel insulte à ces augustes Manes,
De voir cette dépoüille en des mains si profanes !
Que d'vn si grand Heros les restes precieux
Assouuissent d'vn traistre & la rage & les yeux !

A peine au Roy du Phare on offre cette teste,
Qu'il trouue son supplice en sa propre conqueste,
Il semble que liurée à ces regards impurs,
Par des sanglots muets & des soûpirs obscurs
Elle forme tout bas vne voix sans pareille,
Qui passe iusqu'au cœur sans passer par l'oreille.
A cét objet le Prince a l'esprit agité,
Mais sa Cour l'endurcit à la brutalité;
Il veut pour faire viure & faire voir son crime,
Par vn suc desseichant conseruer sa victime,
Par vne main indigne il en fait separer
Ce qui peut se pourrir de ce qui peut durer,
Et l'intime onction d'vne liqueur gluante,
Rend la peau plus solide & la chair plus constante.
Est-ce là cette teste à qui tous les Mortels
Ont dans le fonds du cœur éleué des Autels,
En qui les Dieux jadis ont mis leur complaisance,
Qui des plus orgueilleux étonnoit l'arrogance,
Qui semoit en tous lieux l'amour ou la terreur,
Et dont la majesté desarmoit la fureur?
Lâche & dernier surgeon d'vne souche execrable,
Du coupable Lagus posterité coupable,
Monarque incestueux, indigne rauisseur,
Qui dois par ton trépas rétablir vne Sœur,
Si sous leurs grãds tombeaux des cendres enfermées
Font viure dans la mort l'orgueil des Ptolomées,
Si dans des vrnes d'or ces Manes odieux
Semblent brauer encor & la Parque & les Dieux,
Peux-tu bien consentir que le plus grand du Monde
Soit le joüet des vents & le rebut de l'onde?
Cruel, estoit-ce trop ou trop peu de rigueur
De conseruer ce corps tout entier au Vainqueur?
C'est par cét éclatant & par ce plein outrage
Que les Dieux ont voulu perdre ce grand courage.

Au

Au lieu qu'en un temps calme, ou parmy les travaux,
Les maux sont dans les biens, & les biens dans les
Que cette loy subsiste où tout autre se chãge, (maux;
Pompée a jöüy seul d'un bon-heur sans mélange,
Et les Dieux retractant de si doux traitemens,
Il éprouve un mal-heur sans adoucissemens.
Ce que sa vie entiere eust pû voir de disgrace,
Pour mieux punir sa gloire en un jour se ramasse;
Tous les Dieux l'ont servy dans sa tranquillité,
Et dedans ses revers tous les Dieux l'ont quitté.
Apres avoir lassé les efforts de la rage,
Ce cadavre sans forme erre au gré de l'orage;
Du vent & de la vague il suit les dures loix,
L'onde par chaque playe entre ou sors à son choix;
Et ce corps mal-heureux en proye à la tempeste
Ne seroit pas connû s'il n'estoit pas sans teste.

Toutesfois la Fortune avant que le Vainqueur
Puisse sur cette mort acharner sa rigueur,
De peur que d'un Heros cette dépoüille insigne
Ou ne soit sãs bûcher, ou n'en trouve un plus digne,
Ou ne se brûle point, ou ne se brûle mieux,
Prepare un feu vulgaire à ce tronc precieux.
Cordus ayant du Nil entendu l'insolence,
Choisit pour ce devoir la nuit & le silence;
Ce Romain dans son zele heureusement constant,
Va chercher sur les eaux ce cadavre flotant,
Et l'ayant disputé long-temps à leur furie,
Long-temps contre la force essayé l'industrie,
Icy favorisé, là trahy par les flots,
Il traîne enfin aux bords le trõnc de ce Heros,
Percé de ses regrets jusqu'au fond des entrailles
Il commence des yeux ces tristes funerailles,
Sur cet objet touchant il fait couler ses pleurs,
Et son cœur par ces mots exhale ses douleurs;

O

Divinité ſans yeux, temeraire puiſſance,
Fortune, eſt-il pas temps de borner ta vengeance?
Apres avoir laſſé tout le courroux du Sort,
Reconnois ton Pompée & pardonne à ſa mort;
Il n'attend pas de toy ſur cette rive étrange,
Les parfums d'Arabie ou les liqueurs du Gange,
Il ne demande pas qu'un ſepulchre odorant
Embaume richement le tronc d'un Conquerant,
Ny que de ſon bûcher ſes fibres enflamées
Pouſſent à flots preſſez d'agreables fumées;
Il ne demande pas pour annoblir ſes feux,
L'appareil d'un triomphe & des titres pompeux;
Qu'on rende encore un coup ſes conqueſtes celebres,
Qu'on face retentir des Cantiques funebres,
Que ſes chers Citoyens, que le Senat en deüil
Viennent s'offrir en foule à porter ſon cercüil,
Ou qu'un noble concours de Cohortes pleurantes,
La bouche ouverte aux cris & les picques traînantes,
Envoye avec éclat ſes Manes fortunez
En ces lieux qu'aux Heros le Ciel a deſtinez.
En cet eſtat lugubre, en un ſort ſi contraire,
Son Ombre peut ſouffrir un ſepulchre vulgaire,
Ses mal-heurs conſommez ne luy conteſte pas
Ce qu'un droit ſolemnel donne au plus vil trépas:
Qu'il ſuffiſe à ta haine & cruelle & jalouſe,
D'envier à ſa mort les devoirs d'une Eſpouſe,
Qu'il ſuffiſe qu'elle erre au gré de ton couroux,
Et trop prés de ces bords & trop loin d'un Eſpou[x]
Alors il voit brûler dans la proche campagne,
Un corps qu'aucun ne pleure & qu'aucun n'acco[mpagne]
Et ces reſtes abjets à demy conſumez, (pag[...]
Il ravit au bûcher des rameaux allumez.
Ombre à ton propre ſang & vile & mépriſée,
Qui que tu ſois, dit-il, tu dois eſtre appaiſée,

Bien que de tes parens & les pleurs & les soins,
Semblent se refuser à tes derniers besoins,
L'attente de ton cœur n'a pas esté trompée,
Et ton sort est plus doux que le sort de Pompée:
Lors que je m'authorise à t'enlever tes feux,
Ie ne croy point trahir ton espoir ny tes vœux;
Et tu dois à regret voir que ton Ombre obtienne
Des soins & des devoirs que n'obtient pas la sienne.
A ces mots il retourne aupres de ce Heros,
Qui presque encore un coup est le butin des flots;
Des éclats ramassez d'une poupe brisée,
Il prepare à la flame une victime aisée,
A de cuisants regrets il se laisse toucher
De n'en fournir qu'à peine un indigne bûcher.
Nobles Manes, dit-il, si ce soin vous offense
Plus que n'a fait du Nil la rage & l'insolence,
Si pour vous ces respects ressemblent au mépris;
Pardonnez à l'amour dont mon cœur est épris,
Si ces feux sont trop vils, si leur flame est trop sôbre;
Il vous est libre au moins d'en détourner vostre Om-
Les hostes des forests & les hostes des flots (bre.
Pouvoient jusqu'aux Enfers troubler vostre repos,
Ils pouvoient devorer sur la Terre ou sous l'Onde
L'ornement d'Ausonie & le Vainqueur du Monde;
Et sur tout de Cesar les incertains projets
Sont une pleine excuse à ces devoirs abjets.
Mais par nous si les Dieux nous rendent l'Italie,
Vos cendres passeront aux mains de Cornelie,
Sa flame & son respect pour un si grand Espoux
Vous doivent un tombeau qui soit digne de vous.
Marquons en attendant d'une roche grossiere,
Où de ce grand depost se garde la poussiere, (mains
Et s'il plaist aux Destins qu'un jour quelques Ro-
A de plus pleins honneurs osent prester leurs mains,

S'il faut qu'à ce devoir un beau zele s'appreste,
Qu'on apprenne où le tronc redemande la teste.
Il finit à ces mots, & d'algue & de roseaux
A ce feu languissant fait des appas nouveaux;
Bien-tost ce corps brûlant en sent la violence,
Et nourrit ces braziers de sa propre substance.
Mais le retour de l'aube éclairant ce bûcher,
Le Romain interdit travaille à se cacher.
De quel trouble insensé ton cœur est-il capable?
Ce crime vertueux consacre le coupable:
Cesar mesme, Cesar pour ce noble forfait
Donnera son estime à la main qui l'a fait.
Enfin refléchissant sa raison sur sa crainte,
Il commande à son cœur d'en repousser l'atteinte,
Et qu'il se face un sort ou doux ou rigoureux,
Il retourne achever ce crime genereux.
Les os qui commençoient à peine à se refondre,
Qui commençoient à peine à se reduire en poudre,
Les fibres & les nerfs à demy consumez,
Sous un marbre grossier brusquement renfermez,
Il grave sur la roche & rude & mal coupée,
Adore icy, Passant, les cendres de Pompée.
Mais, ô soin tout ensemble & fidelle & honteux,
Où l'outrage est visible & le respect douteux,
Ce tombeau de Pompée en ces rives profanes
Irrite beaucoup plus qu'il n'appaise ses Manes,
Et pour luy Cesar mesme auroit souhaité moins
Un mépris declaré que ces indignes soins!
Dy, dy que ce Heros, que ce foudre de guerre,
Ce juste étonnement de Rome & de la Terre,
Apres tant de progrez si grands & si divers,
Ou n'a point de sepulchre, ou gist dans l'Univers;
Tout ce qu'a mis son bras sous le pouvoir de Rome
Est à peine un cercueil digne d'un si grand Homme.

Cache nous ce tombeau plus cruel que la mort,
Plein des rigueurs du Phare & des crimes du Sort ;
Si l'Eta tout entier est le tombeau d'Alcide,
Ou si Bacchus à Nyse en Souverain préside.
Consens-tu que Pompée en ce bord étranger
S'enferme indignement sous un marbre leger? (dre,
Pourveu que ce grand Nom ne marque point sa cen-
Sur tout l'Estat du Nil son cercüeil peut s'étendre,
Et ces bords criminels, ces climats abhorrez,
Par des Manes si grands se verront consacrez.
Enfin si des Destins la haine signalée
Refuse à ce Heros l'orgueil d'un Mausolée,
Si leur ordre s'oppose à ses justes souhaits,
Que ce mabre du moins parle de ses hauts faits,
Qu'il racontre à nos yeux qu'à l'égal du tonnerre
Le bruit de sa valeur a fait trembler la Terre,
Qu'il a de plusieurs Rois asservy les Estats,
Et qu'il a fait Romain ce qui ne l'étoit pas,
Que pour ce cœur jaloux de la solide gloire,
L'honneur d'avoir vaincu payoit seul sa victoire,
Qu'apres avoir dompté l'audace des mutins,
Il mettoit sa grandeur dans celle des Latins,
Que sur un Char de Pompe & de magnificence
Trois fois il a receu le prix de sa vaillance.
Mais helas! quel tombeau peut assez contenir
Tout ce qu'il en faut dire aux sicles à venir ?
Ce Nom que l'or du Tage & celuy du Pactole,
A montré tant de fois aux Dieux du Capitole,
Ce Nom que Rome a leu sur des arcs triomphaux,
Qui ne connût jamais de maistres n'y d'égaux,
L'exemple & l'ornement de la grandeur Romaine,
Sur ce marbre honteux ne se montre qu'à peine,
Du voyageur à peine il arreste les pas,
Et l'oeil peut le chercher & ne le trouve pas.

O que d'un jour trop pur la Sybile éclairée,
D'effendit au Romain cette lâche contrée ;
Coupable region, dont les noires fureurs
Ont de la Thessalie effacé les horreurs,
Que le Nil revolté contre les Destinées,
Roule sur tes Palais ses ondes mutinées,
Que ce tribut fecond qu'il te doit tous les ans,
Puisse avec tes sillons noyer tes habitans :
Du moins que de tes bords il remonte à sa source,
Que dans une autre terre il prenne un autre course,
Puisses-tu quelque jour à tes ardens climats
Souhaiter vainement la pluye ou les frimats,
Voir sur tes champs bruslez les sables d'Arabie,
Et souffrir cette ardeur qui noircit la Lybie.
Dans nos Tembles sacrez un respect odieux
A placé lâchement tes monstres demy-Dieux,
A ton vain Osiris nous offrons des victimes,
Un culte solemnel qui ressemble à nos crimes,
Et tu tiens dans la poudre en des lieux detestez
Une Ombre qui vaut mieux que tes divinitez.
Toy, qui pour ton tyran prodigues tes hommages,
Qui fais fumer l'encens aux pieds de ses Images,
Rome, de ton Pompée en ces bords reculez
Peux-tu laisser encor les Manes exilez ?
Si ton zele autresfois a craint la violence,
Peut-estre tes devoirs ne sont plus ton offence ;
Impose à mon respect ce crime precieux,
Et j'apporte bien-tost ses cendres en ces lieux.
S'il faut éteindre un jour l'embrasement des villes,
Ouvrir les Cieux fermez aux campagnes steriles,
S'il faut purifier les airs empoisonnez,
Ou raffermir la terre & ses flancs étonnez,
Contraindre l'Eridan à respecter ses rives,
Ou rendre à leur canal des ondes fugitives :

Sans doute je prévoy qu'au fort de nos travaux
Ses cendres deviendront un remede à nos maux,
Que par l'ordre des Dieux on verra leurs ministres
Opposer ce cher gage aux changemens sinistres.
Du moins si le commerce ou de plus hauts desseins
Vers les Champs de l'Aurore attirent les Romains,
Si quelqu'un d'entre nous visite les contrées
De l'ardente Siene ou des eaux Erithrées :
Certes de ses projets le plus ambitieux
Sera de reverer ces restes precieux,
D'appaiser dignement le couroux de ces Manes,
Et de ravir cette Ombre à ces rives profanes,
Mais bien que ces respects different leur saison,
Cet obscur monument n'obscurcit pas ton nom :
Couché dans un cercüeil & plus riche & plus digne,
Tu serois à mes yeux un Ombre moins insigne ;
Bien qu'on ait mis César au rang des Immortels,
Ton sepulchre vaut mieux que né font ses Autels :
Vers ce marbre souvent une ferveur s'envole,
Que nostre cœur refuse aux Dieux du Capitole,
Ton nom dans ses sablons éclate beaucoup mieux,
Et du sein de la poudre il monte jusqu'aux Cieux:
Mesme un cercüeil plus grãd, plus digne de ta gloire,
Eust trop de tes mal-heurs fait vivre la memoire ;
Ce tombeau qui des ans ne peut souffrir l'effort,
Fera bien-tost perir l'argument de ta mort :
Un si fameux Heros enfermé dans le sable,
Un jour à nos Neveux ne sera qu'une fable,
Et l'Egipte aura veu ce trépas odieux,
Comme autrefois la Crette a veu celuy des Dieux.

FIN DV VIII. LIVRE.





LA PHARSALE DE LVCAIN, OU LES GVERRES CIVILES DE CESAR ET DE POMPE'E.

EN VERS FRANCOIS.

LIVRE NEUFIE'ME.

Es Mares affranchis de leur prison grossiere
Ne se referment pas au sein de la poussiere,
Ils prennent leur essor vers ces lieux fortunez,
Où Mane Demy-dieux le Sort a destinez,
Où ce peuple choisy, qu'enferme l'Elysée,
…oid pas sans douleur son attente abusée,
…ceux impatiens les demandoient au Sort;
…un plus digne honneur les vange de la Mort.

Sous ces palais d'azur, sous ces voutes mouvantes,
Qui font briller sur nous tant de clartez roulantes:
Les Dieux ont mis, dit-on, un globe spacieux,
Et plus pur que les airs & moins pur que les Cieux;
C'est là qu'aux saints projets d'une pleine innocēce,
Un ordre irrevocable a mis leur recompense,
C'est en ce beau sejour de gloire & de repos,
Qu'une vertu de feu fait monter les Heros.
Ce n'est pas l'ornement d'un pompeux Mausolée,
Qui porte nos esprits vers la sphere étoilée:
Souvent ceux qu'ō parfume & de myrrhe & d'encēs,
Ne montrent pas aux Dieux des Manes innocens.
Ainsi que dans la fange ou que dans le balustre,
L'innocence à leurs yeux brille d'un mesme lustre,
Que le crime icy bas leur montre également;
Sa honte sur le thrône & dans l'abaissement;
Ainsi l'or des tombeaux ne les ébloüit gueres,
Pour eux souvent les Grands sont des cendres vulgai-
Et de leur équité les clairs dicernements (res,
Trouvent de la splendeur sous de vils mouvements.
Si-tost que des rayons d'une immortelle flame
Pompée en ces beaux lieux eut remply sa grande ame,
Veu de pres le Soleil, veu de pres ces flambeaux,
Donc la course est si juste & les ordres si beaux,
C'est alors qu'il connoist, c'est alors qu'il confesse
Que le jour d'icy bas n'est qu'une nuit épaisse.
Le mépris qu'on a fait de son tronc mal-heureux,
N'excite en son esprit qu'un mépris genereux;
Les rigueurs de son sort n'ont plus rien qui l'afflige,
Sa chûte est à ses yeux un malheur qui l'oblige:
Cette Ame qui de tout sçait le poids & le prix,
A pitié de la joye où nagent nos esprits:
Son zele toutesfois au milieu de sa gloire
Souffre que Rome encor vive dans sa memoire;

Plus agile & plus prompt que ne sont ses éclairs
Il perce le nuage & traverse les airs,
Il découvre sous luy les plaines d'Emathie,
L'Aigle victorieuse, & l'Aigle assujettie;
Les drapeaux du Vainqueur, les débris des Vaincus,
L'interessent encore & ne l'alarment plus.
Afin qu'un haut dessein se trame & s'execute,
Il en produit l'instinct dedans le cœur de Brute,
Et vengeur de l'Estat bien plus que de son nom,
Il cultive le zele & l'ardeur de Caton.
Ce Sage inébranlable, avant que de Pompée
Il eust veu la vaillance injustement trompée,
Doutant à qui l'Estat devoit estre soûmis,
Dans l'un & l'autre Chef voyoit ses ennemis,
Et son bras n'appuyoit les vœux de ce grand Hôme,
Que pour suivre en Romain les auspices de Rome:
Mais dans le vaste éclat d'un succez rigoureux,
Il tenoit tout entier pour ce grand Mal-heureux.
Ce fut luy qui lutant contre les Destinées,
Raillia les débris des troupes étonnées,
Qui redonna l'épée à ces bras desarmez,
Et remit de l'espoir dans ces cœurs alarmez.
Ce dessein est formé, cette ardeur est conceuë,
Sans esperer pour luy ny redouter l'issuë,
Dans les maux à souffrir ou dans les maux soufferts
Il n'envisage point ou le trône ou les fers:
La querelle de Rome & non pas sa querelle,
Regle tous ses souhaits & produit tout son zele;
Et Cesar n'a point veu contre sa cruauté
Le Party de Caton, mais de la Liberté.
Craignant que le Vainqueur n'usast de sa Fortune,
Qu'il n'offrit aux Vaincus une grace importune,
Ou ne les fist gemir sous un joug trop pesant,
Il oppose sa fuite à cet affront cuisant.

On void qu'en mille nefs le reste de Pharsale
Aux rivages voisins pompeusement s'étale,
Ils cinglent à tous vents, & leur course d'abord
Leur montre la Corcyre & les invite au port.
A voir tant de vaisseaux, qui partent du rivage,
Qui peut d'une défaite appercevoir l'image,
Qui peut y concevoir les restes d'un combat,
Qui met Pompée en fuite, & qui détruit l'Estat?
Au sortir de cette Isle & fidelle & zelée,
Ils éloignent bien-tost les plaines de Malée,
Et bien-tost on leur voit côtoyer ces rochers,
Qui sont aux Dieux du Styx si connus & si chers,
Cythere en mesme temps se dérobe à leur veuë,
La Crete fuit apres de leur flote apperçeuë
Phicus s'authorisant à leur fermer ses ports,
Se void d'un plein ravage essuyer les efforts.
De là pressant toûjours leur course fugitive,
Déia du Palinure ils découvroient la rive,
Quād des vaisseaux voisins sōt douter tous les cœurs,
S'ils portent des Vaincus ou portent des Vainqueurs.
Par tout de leur Tyran ils craignent la colere,
Contre eux Jule leur semble estre en chaque galere,
Dans leur esprit émeu ce rapide ennemy,
S'il ne détruit pas tout n'a vaincu qu'à demy:
Mais au lieu d'apporter des matieres de crainte,
Ces vaisseaux n'ōt pour eux que des sujets de plainte,
Des motifs eternels d'ennuis & de douleurs,
Et qui mesme à Caton doivent coûter des pleurs.
Apres que par sō trouble autant que par ses larmes,
Cornelie eut en vain expliqué ses alarmes,
Qu'en vain elle eut tenté d'arrester par ses cris
La fuite des Nochers & la terreur d'un Fils,
Qu'elle eut promis en vain à sa douleur trompée,
Que l'onde luy devoit les restes de Pompée:

A pperçevant de loin un bûcher odieux,
Elle fait ce reproche à la rigueur des Dieux.
Faut-il donc voir perir la moitié de moy-mesme,
Et n'offrir pas ma main à ce devoir suprême ?
Quel forfait m'a renduë indigne d'allumer
Ce funeste brâsier qui va me consumer,
D'arrouser de mes pleurs ces blessures cruelles,
Qui portent jusqu'à moy leurs atteintes mortelles ;
D'honorer à mon choix ces restes desirez,
Et brûler avec eux mes cheveux déchirez ! (gne,
Faut-il donc, cher Espoux, qu'un prophane te ple-
Qu'il t'offre des respects que ton ombre dédaigne,
Que peut-estre un Barbare en des bords ennemis,
Te prepare un devoir qui ne m'est pas permis ?
Heureux, heureux Crassus dans ta triste avanture,
Que le parthe ait laissé ton corps sans sepulture !
Ce feu qu'au grand pompée on allume en ces lieux,
prouve mieux que sa mort la vengeance des Dieux.
Helas ! dois-je par tout porter les mesmes peines,
Jamais ne soûpirer auprés des urnes pleines ?
Est-ce un arrest du Sort prononcé contre nous,
De n'appaiser iamais les Manes d'un Espoux ?
Mais, où vont mes ennuis ? ce Heros que ie pleure,
Au milieu de mon cœur n'a-til pas sa demeure ?
C'est là qu'il faut le pleindre & qu'il faut le chercher,
Et que mes chastes feux luy doivent un bûcher.
Que serviroit sa cendre à qui songe à le suivre,
Et ne peut consentir à la honte de vivre ?
On ne peut toutesfois m'arracher à ces bords,
Sans que mon desespoir redouble ses efforts ;
D'un Espoux triomphant l'image precieuse
N'est plus à mon esprit la plus delicieuse,
Mes troubles à mon cœur cachent Pompée heureux,
Et celuy qu'a le phare est celuy que ie veux.

Le theatre éclatant de sa gloire passée
Moins que ce bord coupable attache ma pensée,
Et le sable du Nil par les plus noirs forfaits
Devient recommandable à mes tristes souhaits.
Mais puisque tout resiste aux projets de ma peine,
Du moins du moins, Sextus, sers bië ceux de ma haine,
Si le sang de Pompée est tout pur dans ton cœur,
Puny son assassin & détruis son vainqueur.
C'est ainsi que par nous à l'un & l'autre Frere,
Ce Heros a voulu transmettre sa colere.
Ie veux, ordonna-t'il, apres ces durs momens,
Qui virent sa défaite & ses abaissemens,
Ma vigueur abbatuë ou ma trame coupée,
Que les troubles civils survivent à Pompée,
Qu'en tous lieux mes Enfans transportët les hazards,
Plustost que de souscrire au regne des Cesars.
Quand je ne seray plus que cendre & que poussiere,
La gloire de mon nom brillera toute entiere,
A vanger dignement tant d'outrages divers,
Il peut encore un coup leur donner l'Vnivers.
Pour nous immoler mieux ce cruel Adversaire,
Qu'ils succedët au rang comme aux travaux du Pere,
Ou si l'amour des loix interesse Caton,
Ils peuvent l'appuyer sans offenser mon nom.
Quitte en vers vos souhaits, je refuse de vivre,
Il est temps, cher Espoux, il est temps de vous suivre;
Vos projets decevants ont obstiné mon cœur
A retenir ma vie au fort de ma langueur;
Pour n'ensevelir pas les ordres de Pompée,
I'ay trompé la douleur dont mon ame est frappée:
Je ne veux maintenant que sortir de mes fers,
Que vous chercher aux Cieux ou dedans les Enfers.
Rien ne peut découvrir à mon ame empressée,
Quand se doit achever cette mort commencée;

Il faut auparavant, il faut punir mon cœur
De trop peu d'amertume ou de trop de vigueur,
I'ay veu partir vostre ame, & ne l'ay pas suivie,
Il faut que mes ennuis m'arrachent à la vie,
Il faut qu'elle s'apreste à s'écouler en pleurs,
A succomber enfin sous le poids des douleurs;
Ie flétrirois ma gloire en cherchant d'autres armes,
Pour mourir apres vous, que mon trouble & mes lar-
Apres mille soûpirs envoyez vers les Cieux, (mes.
D'un long crespe funebre elle couvre ses yeux,
Et ne pouvant souffrir les pleintes de sa troupe,
Soudain elle s'étend sous l'antre de la poupe,
Son ame languissante embrasse étroittement
Sa tristesse profonde & son aspre tourment;
Dans ce lieu tenebreux cette Illustre Romaine
Cultive sa douleur & joüit de sa peine,
Elle ouvre à ses ennuis, elle donne à leurs coups
Tout ce cœur que ses feux donnoient à son Espoux.
Sa clameur des Nochers, le peril de l'orage
N'ont rien d'assez puissant pour toucher son courage,
De leurs timides vœux les siens sont differents,
Et ses tristes souhaits favorisent les vents.
Apres avoir du Phare éloigné la contrée,
Les siens trouvent dans Chipre une facile entrée;
De là vers la Lybie adressant leurs desseins
Ils découvrent bien-tost la flote des Romains.
Cneïus ne peut dompter l'effroy qui le Maistrise,
Il sent la mort d'un Pere avant qu'il l'ait apprise,
Ayant sur le tillac veu paroistre Sextus,
Il sent sous la terreur ses esprits abatus;
Il passe en un esquif, & cinglant vers son frere,
Recouvrons nous, dit-il, ou perdons nous un Pere?
Le bon-heur de Cesar corrompt-il les Destins,
Jusqu'à mettre au cercüeil tous l'espoir des Latins?

Sextus à ces discours & tout morne & tout blême
O que tu dois d'encens à la bonté suprême !
Que tes vœux sont, dit-il, heureusement deceus,
D'apprendre seulement des forfaits que i'ay veus,
Un spectacle d'horreur qui rēd mes yeux coupables,
Et d'aucun doux moment tous mes sens incapables !
De ce grand Malheureux on a tranché le Sort,
Sur une infame rive il a trouvé la mort,
Non sous un digne autheur de cet indigne outrage,
Mais du Phare insolent son trépas est l'ouvrage.
Seduit par les conseils de sa sincerité;
Appuyé sur les Dieux de l'Hospitalité,
Sur les devoirs sacrez de la reconnoissance,
De ses propres bien-faits il porte la vengeance;
Il devient sur ces bords où sa foy le commet,
La victime d'un Roy que luy-mesme avoit fait.
J'ay veu sur ce Vieillard une troupe assassine
Luy percer à l'envy les flancs & la poitrine :
Et ne pouvant penser qu'un jeune potentat,
Pour prononcer l'arrest d'un si noir attentat,
Ou fust assez puissant, ou fust assez barbare;
J'imputois à Cesar les cruautez du Phare,
A voir tomber sur luy tant de coups redoublez,
Je sens tous mes esprits mortellement troublez :
Mais bien plus vivement mon ame est interdite,
De voir passer sa teste aux mains d'un satellite,
A la pointe d'un dard servir à tous les yeux,
De spectacle de joye ou d'objet odieux.
Sans doute pour montrer son zele dans son crime,
Le Roy garde au Vainqueur cette illustre victime;
Si les hostes des flots ont devoré son corps,
Si l'onde ou si les vents l'on jetté sur les bords,
Si des salcs Vautours il devient la pâture,
Ou si ce tronc sacré trouve une sepulture,

C'eſt juſqu'à ce moment un doute à mes eſprits,
Et mes yeux effrayez ne m'en ont rien appris :
Mais plus cruellement ſon aſſaſſin m'afflige
Dans ce qu'il a gardé que dans ce qu'il neglige.
Cneïus à ce diſcours défend à ſes douleurs
D'éclater en ſoûpirs, ou s'exhaler en pleurs,
Une fureur zelée échauffant ſon courage,
Allons, dit-il, Romains, expier cet outrage :
Malgré la reſiſtance & des vents & des flots,
Allons ſacrifier l'Egypte à ce Heros,
Allons du ſang impur de ces peuples profanes,
Appaiſer ſa grande Ombre, & conſoler ſes Manes.
Pour perdre avec éclat ce Prince ravalé,
Je veux qu'à ſa victime, on le voye immolé,
Je veux enſanglanter ſon Trône & ſa Province,
Punir tous les Sujets des cruautez du Prince,
Et que hors de ſon lit le Nil precipité,
Roule en vain l'abondance & la fertilité.
Sur l'onde & ſur le ſable il faut aller répandre
Le cercüeil d'Amaſis & celuy d'Alexandre :
Il faut aller vanger ſur la terre & ſur l'eau,
De ces riches tombeaux ce Heros ſans tombeau ;
Que tous les Dieux du Nil, que toutes leurs images,
Luy ſervant de bûcher, luy rendent leurs hommages,
Et qu'ayant veu perir les Hommes & les Dieux,
Son Ombre deſormais regne ſeule en ces lieux.
C'eſt ainſi que Cneïus ſuit l'ardeur de ſon ame,
Mais Caton tout enſemble & l'approuve & le blâme ;
Sur tous intereſſé pour le ſalut de tous,
Il loüe en meſme temps & calme ce courroux.
De pleintes cependant tous les bords retentiſſent,
L'air en eſt agité, les vaiſſeaux en mugiſſent,
Et c'eſt dans l'Univers un exemple éclatant,
Que le Peuple gemiſſe à la perte d'vn Grand.

Mais Cornelie enfin toute défigurée,
Les cheveux en desordre & la veuë égarée,
Sortant de sa caverne & se montrant à tous,
On souffre pour l'Espouse autant que pour l Espoux;
Le visage plombé, la poitrine frappée,
Chacun vange sur soy la Veuve de Pompée.
Apres que les Romains ont pris terre en ces bords;
Elle produit au jour ses plus rares tresors,
Des vestemens ornez du Tage & du Pactole,
Que Pompée a trois fois montrez au Capitole,
Des armures d'éclat, des habits précieux,
Que les feux d'un bûcher devoient à ses yeux;
Pour ses regrets si vifs, pour ses douleurs si tendres,
Ce sont là d'un Espoux les Manes & les cendres.
Les uns à son exemple au plus hauts des rochers,
Aux Ombres de leur sang allument des buschers:
Les autres sur les bords ou sur la pleine égale,
Appaisent à l'ennuy les Manes de Pharsale.
Ainsi l'Apulien par des feux divisez
Redonnant la vigueur à ses champs épuisez,
Des flames qu'il allume au milieu des campagnes,
On voit luire à l'entour les bois & les montagnes.
Ce murmure animé, ces cris audacieux
Qui reprochent Pompée à la rigueur des Dieux,
Ces regrets arrivant à ces Manes insignes,
Semblent n'estre pour eux que des devoirs indignes;
Mais au lieu que la pleinte & les tristes propos
En alterent le calme & troublent le repos,
L'éloge racourcy que Caton leur envoye,
Va jusque dans les Cieux en rehausser la joye;
Et pour sortir d'un cœur plein de la verité,
Il devient un surcroist à leur felicité.
Enfin les Cieux, dit-il, nous ravissent un Homme
Sur qui rouloit encor l'esperance de Rome,

Et qui bien qu'en vertu cedant à nos Ayeux,
Fut pourtant l'ornement de ce Siecle odieux.
En ce temps où l'orgueil s'est rendu legitime,
Où la loy de l'honneur cede à celle du crime,
Il n'a point jusqu'au trône élevé ses projets,
Il vouloit des amis & non pas des sujets;
Sous luy la Liberté n'a point esté blessée,
Ses grandeurs n'ont jamais revolté sa pensée :
Bien que Rome fust preste à porter ses liens,
Il n'a dans ses Romains veu que ses Citoyens.
Il fut Chef du Senat, mais du Senat encore
Et maistre du Couchant & maistre de l'Aurore;
Il ne s'établit point sur le droit des combats,
Ce qu'il pust autrefois ne devoir qu'à son bras,
Qu'à ce courage grand sur les plus grands courages,
Il voulut le devoir à de libres suffrages.
Les progrez éclatans de sa jeune saison
Ont enrichy l'Estat bien plus que sa Maison;
Il sçeut prendre au besoin ou mettre bas les armes.
Il adoroit la paix au milieu des alarmes,
Et d'un visage égal il a pris ou quité
L'éclat de la puissance & de l'authorité.
On n'a veu ses tresors que dedans ses largesses,
Sa maison estoit chaste au milieu des richesses,
Tousjours la modestie, & tousjours la candeur
S'y trouverent d'accord avecque la grandeur;
Son nom fut precieux aux Nations diverses,
Et pour nous d'ũ grãd poids au fort de nos traverses;
Les remords de la honte & l'instinct du devoir,
Ne sont plus un obstacle au souverain pouvoir,
Les bon-heur des forfaits est un droit legitime,
Et la vertu gemit sous le pouvoir du crime.
Ton malheur, grand Heros, te doit estre bien cher,
De trouver une mort qu'il te faloit chercher,

D'accourcir ta douleur pour ne voir pas la nostre,
Et pour ne viure pas sous le pouvoir d'un autre ;
Je voudrois ne devoir ma perte qu'à mon bras,
Mais la contrainte sert qui conduit au trépas.
Si le Sort n'assoupit sa haine consommée,
Je demande en Juba le cœur de Ptolomée,
Et pourveu que sans vie on me garde au Vainqueur,
Je puis à mon destin pardonner sa rigueur.
Cet éloge sincere où la candeur préside,
Pour cette ombre ingenuë est un charme solide ;
Cependant on entend murmurer les Soldats,
Et refuser leurs mains à de nouveaux combats :
Leur zele est épuisé, leur attente est trompée,
Que les troubles civils vivent aprés Pompée.
Tarchon, le premier chef de la sedition,
Est le premier exemple à la desertion.
Caton qui le poursuit l'atteint sur le rivage,
Et sa fuite arrestée il luy tient ce langage.
Quoy donc, Cilicien, ame vile & sans cœur,
Ta bassesse renaist à la mort d'un Vainqueur ?
A peine il a fléchy sous la Parque severe,
Que ton brutal espoir te rechange en Corsaire ;
Le Pyrate effrayé, ce Chef jettoit les yeux
Sur tous les Partisans de ce cœur factieux,
Lors qu'un de ces fuyards, le plus fier de sa suite,
Purge aux yeux de Caton les projets de sa fuite.
Si tu vois de nos cœurs le zele ralenty,
Si Pompée au cercüeil nous quittons son party,
C'est que du Chef, dit-il, non des armes civiles,
L'amour a deserté nos hameaux & nos villes.
Ce Chef que l'Univers préferoit à la paix,
Nous rend par son trépas à de calmes souhaits :
De cet engagement les chaînes sont brisées,
De ce zele acquité les chaleurs épuisées ;

Il faut il faut enfin nous rendre à nos Enfans,
Et donner au repos le reste de nos ans.
Quelle terme doit avoir cette guerre fatale,
Qui survit à Pompée aussi-bien qu'à Pharsale?
Faut-il tout nostre sang à calmer vos debats,
Et n'est-on point vaincu si tout ne perit pas?
Pendant qu'on se devoüe à ce dur exercice,
La vie est écoulée avant qu'on en joüisse:
Chacun aveuglement précipite son sort,
Et souvent en mourant perd les droits de la mort;
A peine les horreurs qu'enfantent les batailles,
Laissent trouver aux Chefs de justes funerailles.
La honte d'Emathie & le couroux des Dieux
Ne m'ont pas asservy sous un joug odieux,
Ce n'est pas le Gelon qui m'a mis à la chaîne,
Et je sers seulement à la Pourpre Romaine.
Celuy qui mit Pompée & Rome sous sa loy,
De second en merite, est le premier pour moy,
Ce que l'un d'eux me fut, l'autre le pourroit estre,
Mais sçás souffrir un Chef ie puis souffrir un maistre;
J'ay suivy par mon choix cet appuy des Latins,
Apres luy ie suivray seulement les Destins.
Les malheurs de Pharsale ont dissipé nos armes,
Par tout nostre défaite a porté nos alarmes,
Tout tient pour le Vainqueur, tout défere à ses vœux,
Et la foy rarement se garde aux malheureux;
Il est seul maintenant qui veüille dans sa gloire,
Ou qui puisse aux Vaincus pardonner sa victoire.
Pompée au monument, cet amour du combat,
De fidelle devoir, devient un attentat;
Ou si les droits publics, si le Senat t'engage,
Si toûjours la Patrie échauffe ton courage,
Suivons ces étendarts, allons sous ces drapeaux,
Où l'on voit d'un Consul éclater les faisceaux.

Ce Guerrier à ces mots passoit dans sa galere,
Chacun applaudissoit aux voeux d'un temeraire,
Jule en ses ennemis n'avoit que des sujets,
Si la voix de Caton n'eust changé leurs projets.
Vous teniez dõc,dit-il,pour l'amour d'un seul Hõ-
Le party de Pompée & non celuy de Rome? (me,
Tant de perils cherchez, tant de travaux soufferts,
Estoient donc seulement pour le choix de vos fers?
Depuis que cette ardeur que vous faisiez paroistre,
S'interesse pour vous & non pas pour un maistre,
Depuis que le succez d'un perilleux employ
Ne peut plus aboutir à vous donner un Roy,
Que vostre chaîne enfin n'est plus dans la victoire,
Vos cœurs intimidez n'en goûtent plus la gloire,
Vous voulez asseruir & Vainqueurs & Vaincus,
Et vous cherchez un joug quãd vous n'en avez plus.
Pompée auroit peut-estre abusé de vos armes,
Peut-estre dans le Sceptre il auroit veu des charmes,
Vos perils maintenant sont dignes d'un grãd cœur,
Vostre sãg n'acquiert point l'Univers au Vainqueur,
C'est pour la Liberté toute preste à revivre,
Qu'à de nouveaux hazards vostre zele vous livre.
De trois Maistres que Rome a veus dans ses Estats,
Deux ont déja senty la rigueur du trépas:
De l'Euphrate & du Nil l'orgueil & la furie
Ont bien plus fait que vous pour les loix d'Hsperie,
Et rentrant de nouveau sous le pouvoir des Grands,
Vous perdez le present que vous font deux Tyrans.
Si froids à soûtenir une innocente cause,
Si prompts à recevoir le joug qu'on vous impose,
Vous portastes sans doute au milieu des combats
Et des cœurs étonnez & d'inutiles bras;
L'effroy contagieux qui glaçoit vos courages,
N'opposa que la fuite aux plus foibles orages.

Ne commettez donc plus vostre vie au hazard,
Vous avez merité le pardon de Cesar:
Abbatus sans effort, vaincus sans resistence,
Vous estes des objets dignes de sa clemence;
Portez-luy vos respects, allés sous ses drapeaux,
Pour vos liens brisés en chercher de nouveaux, (stre;
Son joug pour vos pareils est plus doux que le no-
Apres la mort d'un Maistre il vous en faut un autre;
Mais en mettant pour luy la gloire à l'abandon,
Il vous faut meriter un peu plus qu'un pardon,
Encherir dignement sur le zele du Phare,
Vaincre par vos presens le present d'un Barbare,
A ce gage sanglant que luy garde Memphis,
Ajoûter tout ensemble une Espouse & deux Fils;
Mesme en ce iour honteux si l'interest vous tente,
Le trépas de Caton peut remplir vostre attente;
Appaisés un Tyran sans luy montrer des pleurs,
Et ma teste à la main demandés ses faveurs.
Oüy frappés, Compagnons, faites moy sa victime,
Vostre fuite n'est pas un assés noble crime,
Achevés un forfait qui soit plus glorieux,
Et pour servir un Homme offensez tous les Dieux.
A ces graves discours, ses Cohortes changées,
Contre leur propre choix se trouvent rengagées.
Ainsi l'Astre du iour échauffant l'Horison,
Quand les jeunes essains sortent de leur prison,
Ces insectes mutins, ces abeilles rebelles,
Loin de s'entrenoüer & des pieds & des aisles,
Chacune à sa maniere, & chacune pour soy
Volent parmy les airs & sans ordre & sans loy,
Sans piller les douceurs de la pleine fleurie,
Si l'airain resonnant n'appaise leur furie,
Et s'il ne les rappelle à succer ces liqueurs,
Que l'Aurore en naissant distille sur les fleurs.

D'abord pour endurcir à la rigueur des peines
Ces courages flotants, ces ames incertaines
Ce Heros les exerce à parcourir ces bords,
Où des feux cõsumants s'allument dans leurs corps.
Il punit sans couroux Cyrene qui l'offense,
Et l'avoir subjuguée est toute sa vengeance.;
De là vers la Lybie il tourne ses desseins,
Il veut mettre en Juba le secours des Romains.
Les Syrtes sablonneux qu'il trouve en son passage,
Sont pour luy des perils moindres que son courage;
Des Dieux irresolus ces ouvrages douteux,
Ne sont ny mer ny terre, & sont toutes les deux.
Pour refuser les eaux, ou pour estre leur couche,
Pour ne ceder jamais à leur vague farouche,
Ou pour ceder toûjours à leurs flots courroucez,
Leur assiette est trop basse, ou ne l'est pas assez.
Par des bancs spacieux icy l'onde est brisée,
Là par des flots captifs la terre est divisée,
Et ces lieux ambigus, ces estres incertains
Ne sont d'aucun usage au bon-heur des Humains.
Peut-estre qu'autresfois ces bancs si redoutables
Avoient sous l'onde amere ensevely leurs sables,
Et que pendant le iour le flambeau qui nous luit
Attirant des vapeurs plus que n'en rend la nuit,
Que sans cesse élevant ces eaux qui le nourrissent,
Sans s'en apercevoir les Syrtes se tarissent,
Que l'eau cherchãt toûjours ce feu qu'elle entretiẽt,
La terre enfin prendra ce que l'onde en retient.
Apres que vers ces lieux la rame audacieuse
Eut poussé des Romains la flote spacieuse,
L'Auton se revoltant dans ses propres climats,
Par de noirs tourbillons lute contre les masts,
Il fait ceder la vague à l'effort des orages,
Des Syrtes agitez il étend les rivages:

Ou

Ou plustost en forçant l'irruption des eaux ,
A leur fierté contrainte il en fait de nouveaux ;
De la voile qu'il enfle, à son choix il se joüe,
Il la brise ou la pousse au-delà de la proüe :
Ou si quelques Nochers instruits par la terreur,
Pensent ployer la voile & tromper la fureur,
En vain leur art s'oppose au vent qui les Maistrise ;
Le mast tout dépoüillé luy donne assez de prise ;
Mais si-tost que les masts tõbent dãs leurs vaisseaux,
La secousse du vent cede à celle des eaux.
Les nefs qui sont encor sur une mer profonde,
Sentent moins la tourmente & le travail de l'onde:
Mais au milieu des bancs confusément épars,
Le Romian est en proye à de doubles hazards,
Et de deux Elements apprehendant la guerre,
Ne sçait s'il doit perir par l'onde ou par la terre ;
Souvent il s'apperçoit que du mesme vaisseau
La proüe est sur le sable, & la poupe est dans l'eau.
Quel est l'étonnement de ces troupes captives,
De se voir sur la terre & ne voir point de rives,
Et d'opposer en vain à la rigueur du Sort,
Les souhaits du naufrage & l'espoir de la mort.
La pluspart toutefois des Legions Romaines,
Pour avoir évité ces routes incertaines,
Et remis leur conduite à d'experts Matelots,
Sentent peu la contrainte & du vent & des flots ;
Elles vont sans peril à l'onde croupissante,
D'où Triton embouchant sa conque resonnante,
Entonnant parmy l'air les accents les plus forts,
Fait de toutes les Mers retenir tous les bords.
Ce fut là qu'en naissant celle qui tient l'Egide,
Prit des eaux de Triton le nom de Tritonide;
C'est aupres de ces lieux qu'en un large canal
Lethes parmy ses eaux roule un oubly fatal ;

C'est là que l'Africain voit ou croit voir encore
Les sources d'un metal que le vulgaire adore,
Un verger precieux, dont les rameaux sacrez
Ne produisoient au jour que des tributs dorez :
Pour ne l'exposer pas à des mains trop avides,
On en commit le soin aux chastes Hesperides,
On en commit la garde à ce Dragon veillant,
Que la terre a veu mort plustost que sommeillant;
Mais Alcide trop souple aux loix d'un Prince avare
Dépoüilla ces rameaux de ce present si rare,
Osa porter les mains sur ces fruits precieux,
Et fit de ces tresors un butin specieux.
Apres avoir long-temps erré parmy les sables,
Des bancs entrecoupez & des Syrtes coupables,
Forcé la violence & du vent & des eaux,
La flote se rejoint au reste des vaisseaux;
Au lieu de côtoyer les bords du Caramante;
De retenter des maux dont l'image épouvante;
Ils voudroient sejourner en ses champs bië-heureux,
Où le Ciel est plus calme, & l'air moins rigoureux,
Mais l'invinsible Chef que le travail oblige,
Croit perdre ces moments que le repos exige,
Il ose se commettre avecque des climats
Qu'il luy faut traverser & qu'il ne connoist pas;
Et ces mots concertez avecque sa vaillance
Dans le cœur des soldats produisent l'assurance.
Fidelles Compagnons qui vangez l'Univers
Qui cherchez le trépas pour éviter les fers,
Preparez aux travaux des plus rudes orages
L'impatiente ardeur qui brûle vos courages;
Nous allons parcourir des cantons desolez,
Des deserts sablonneux & des climats brûlez,
Où les rayons du jour sont des flames cuisantes
Où l'on espere en vain des sources jalissantes,

Où la fecondité des champs & des saisons,
Ou s'épuise en serpens, ou s'écoule en poisons.
Quiconque avecque moy veut tenter cette route,
Qu'il laisse son retour & son salut en doute,
Qu'il mette de la vie & la gloire & l'appas
A chercher pour l'Estat la peine ou le trépas,
A venir au travers des campagnes brûlées,
Soûtenir la Patrie & les loix ébranlées.
Ie ne me voy pas propre à cacher ces rigueurs,
A déguiser les maux pour attirer les cœurs;
Ie veux des Compagnons que la peine encourage,
Que flatent les hazards, que le peril engage,
Qui pensent que souffrir ou mourir à mes yeux,
C'est souffrir en Romain, & mourir glorieux.
Mais si quelqu'un de vous a besoin de la vie,
Il peut porter ailleurs cette honteuse envie,
Et cet indigne effroy qui l'écarte de nous,
Luy peut donner un maistre en un climat plus doux.
Pendant que le premier j'entreray dans ces plaines,
Faites par mes perils l'épreuve de ces peines,
Voyez si les chaleurs, voyez si les serpens
Menaceront ma vie ou troubleront mes sens:
Ie veux bien qu'au plus fort de l'ardeur Lybienne,
Chacun sente la soif si j'étanche la mienne,
Si je crains le Soleil, si j'évite ses traits,
Qu'on cherche la fraischeur & l'ombre des forests;
Qu'on murmure tout haut si quelque préference
Du Chef & du Soldat marque la difference.
Les sables, les ardeurs, les monstres menaçants
Pour la vertu solide ont des charmes puissants:
Le Genereux en bute aux souffrances diverses,
Goûte de la douceur au milieu des traverses,
De l'Arbitre suprême il merite les yeux,
Et l'honneur le plus cher est le plus glorieux.

Ces dangers de Lybie où l'armée est reduite,
pouvoient seuls effacer la honte de la fuite ;
C'est là que les perils ont des plus rudes coups,
Et qu'õ peut voir des maux qui soiẽt dignes de nous,
C'est ainsi que Caton dans ces ames Romaines,
Met l'amour des travaux & le desir des peines,
Il entre sans fremir dans ces tristes climats,
pour ne se voir jamais retourner sur ses pas ;
La Lybie en ce jour prend droit sur ce grand Hõme,
Et va détruire en luy la ressource de Rome.
Si de tout l'Horison les partages receus
Sont des regles pour nous qu'on ne reforme plus ;
Et si trois Regions font le contour du monde,
La Lybie en est une, & la plus infeconde;
Ou si ces sentimens se peuvent contester,
Aux terres de l'Europe elle peut s'ajoûter ;
Tout ce qu'elle à d'heureux s'étend vers ces rivages,
Où le jour expirant fait rougir les nuages.
L'Aquilon toûjours sec & rigoureux pour nous,
Pour elle a de la pluye, & pour elle est plus doux,
Et la fecondité qu'il répand sur les plaines,
Suplée heureusement au defaut des fontaines.
La terre est toute pure, & le sein des côtaux
Ne se rend point coupable à se cuire en metaux ;
Les arbres odorant font ses riches largesses
Depuis que nostre luxe en a fait des richesses,
Et qu'il cherche à grands frais jusqu'aux derniers cli-
Des tables aussi bien qu'il cherche des repas. (mats,
Avant qu'on eust formé le More à cet usage,
Il ne vouloit des bois que l'ombre & le feuillage,
Et nous avons instruit ces peuples innocens,
A flater les desirs & corrompre les sens.
Du costé que l'Afrique avoisine ces sables,
Si souvent perilleux & si souvent coupables,

De cent monstres divers les champs sont infectez,
Leurs Hyvers sont plus chauds que ne sont nos Estez:
Il semble que l'autheur de ces tristes rivages,
Ait enfin oublié que se sont ses ouvrages,
Que le Soleil errant par ses douze Maisons,
Ne change point pour eux le Ciel ny les saisons:
Pour eux il n'a jamais que des clartez brûlantes,
Qui devorent le suc & la vigueur des plantes,
Si doux à nos moissons, & si funeste aux leurs,
Il détruit en ces lieux ce qu'il produit ailleurs.
Ce peuple que le Sort dévoüe à l'indigence,
Le triste Nasamon y traîne sa souffrance,
Il subsiste en ces pords du débris des vaisseaux,
Des rapines du Syrthe & du crime des eaux:
Le naufrage des nefs sur les bancs égarées,
L'attachent de commerce à toutes les contrées.
C'est par ces lieux deserts & par ces champs ingrats
Que ce Chef indompté fait marcher ses Soldats;
Chacun se croit alors à couvert des tempestes,
Dont l'effort a n'agueire éclaté sur leurs testes:
Mais en vain leur espoir se flate du repos,
La terre leur fournit la tourmente des flots,
L'Auton ny trouve point de mont qui le maistrise,
De forest qui le lasse, ou d'écüil qui le brise,
Et libre en sa fureur, il porte sur les champs
Des nuages de terre & des Syrtes volants.
L'indigent Nasamon voit que ses heritages
Sont le butin des vents & celuy des orages,
Que ses toits arrachez errent parmy les airs,
Et portent leur débris au milieu des deserts.
Sans avoir veu de murs ou de maisons voisines,
Souvent dans la campagne on en void les ruines,
Et l'Etna vomissant le souffre & les cailloux,
Est moins impetueux que l'Auton en courroux.

Les sables agitez & la poussiere émeuë,
Egarent les Romains en leur frappant la veuë.
Et des noirs tourbillons les insolens efforts
Meurtrissent le visage, & repoussent les corps.
Ce souffle trop mutin, cette haleine trop fiere,
Va jusque sous leurs pas dérober la poussiere;
Les armes que le vent arrache de leurs mains,
Võt estre en d'autres lieux un prodige aux Humains,
Et retombant du Ciel persuader la Terre
Que les Dieux en couroux leur declarent la guerre.
C'est ainsi que Numa fit devant les autels,
D'un present de l'orage, un don des Immortels,
Que par les Aquilons des armes transportées
Sont encor parmy nous vainement respectées.
Apres que les efforts de tant de bataillons
Eurent en vain luté contre ces tourbillons,
Bien que chacun alors s'étende sur la pleine,
A l'insulte des vents il se dispute à peine:
Et s'accrochant des mains à ce qu'il peut trouver;
Si dans cette posture il croit se conserver,
Bien-tost ensevely sous la poussiere épaisse,
Il ne peut soûtenir le fardeau qui le presse.
Les champs & les sentiers se trouvent confondus,
Les vallons sont comblez, & les chemins perdus,
Et comme sur les flots il faudroit dans ce doute
Interroger les Cieux pour apprendre sa route.
Enfin les feux du jour & ses rayons ardents
Eschauffent l'Horison, & dissipent les vents,
De cuisantes ardeurs succedent à l'orage,
Et ce nouveau travail veut un nouveau courage.
On voit tous les Soldats détrempez de sueurs,
Les brasiers de la soy s'allument dans leurs cœurs,
L'un deux cherchãt un charme à sa vigueur mourãte,
Découvre un filet d'eau bourbeuse & croupissante,

Et comme un present rare en ce triste canton,
Il la puise en un casque, & la porte à Caton;
Dans les vives chaleurs qui menacent leur vie,
Pour tous ce don leger est un objet d'envie :
Mais quoy, dit ce Heros, quoy donc, me penses-tu
Tout seul sans patience & tout seul sans vertu ?
Crois-tu que je sois seul que la chaleur outrage,
Ou qu'à porter ces feux je sois seul sans courage?
Par ces soins imprudents, par ce zele odieux,
Tu te rends aujourd'huy criminel à mes yeux,
Et deviens plus que moy digne pour cette injure
De soulager la soif lors que chacun l'endure ;
Il finit, & cette eau qu'il répand de couroux,
Ne profite à personne, & leur suffit à tous.
Ils approchoient déja de ce temple sauvage,
Où Juppiter Ammon reçoit un plein hommage:
Il n'est point en ces lieux la foudre dans la main,
Ny sous un air divin ny sous un air humain ;
Ce Dieu des autres Dieux & l'arbitre & le maistre,
Y paroist sous un port indigne de son estre,
Cependant tout difforme & tout défiguré,
Dans la vaste Lybie il est seul adoré.
Mais bien qu'en ces climats son Temple soit unique,
Il ne s'enrichit point des presens de l'Afrique,
Les diamans ny l'or ne flatent point ses sens,
Et de tous les tresors il ne veut que l'encens.
Vn large forest qui seule en ces contrées
Rend du jour trop brûlants les flames moderées,
Persuade aux Humains que le plus grand des Dieux
A choisy son sejour & son trône en ses lieux.
Encor ce bois sacré produit si peu d'ombrage,
Qu'à peine tout le tronc se couvre de feüillage,
Et le Soleil jaloux de ses feux violents
Consume autant qu'il peut ces arbres insolents.

C'est-là que ce flambeau parcourant l'Ecrevisse,
Coupe le Zodiaque & trouve le Solstice;
Les Astres lumineux de ces douze maisons,
Qui distinguent les mois & changent les saisons,
Avec tant de justesse ont reglé leur cadence,
Que la Toison s'accorde avecque la Balence;
Que le Taureaux brillant s'égale au Scorpion;
Et que l'Urne n'a rien moins que n'a le Lyon:
L'Archer & les Jumeaux, le Cancre & l'Egocere
Ont leur terme pareil autant que necessaire,
Et le Ciel n'a point veu les Poissons revoltez,
Prévaloir sur Astrée, ou vaincre ses clartez.
Au lieu que sous la Zone ou froide ou temperée,
L'ombre va seulement du côté de Borée,
Au-delà des plus secs & des plus chauds cantons,
L'ombre va seulement du côté des Autons;
Pour eux la Cynosure & pour eux la grande Ourse
Semblent dans l'Ocean précipiter leur course,
Pour eux ces feux constants qui guidēt nos vaisseaux,
Comme les autres feux s'éteignent sous les eaux.
Aux portes de ce Temple où l'Afriquain adore,
On voit dans le respect des peuples de l'Aurore,
Qui venoient consulter l'Arbitre des Destins.
Mais chacun à l'instant cede au Chef des Latins,
On le presse de suivre un si fameux exemple,
D'interroger le Dieu qu'on revere en ce Temple,
De voir pour qui le Ciel enfin s'est declaré,
Et porter aux combats un espoir éclairé.
Seigneur, dit l'un des siens, le bon-heur de ta route
Peut détruire en ton cœur & la crainte & le doute,
Tu peux en ce lieu saint éclaircir tes souhaits,
Et sçavoir tes Destins du Dieu qui les a faits.
A qui ce Dieu puissant qui regit la Nature,
Peut-il mieux s'expliquer qu'à cette ame si pure?

Tu te rends chaque jour en respectant ses loix,
Digne de son oreille & digne de sa voix ;
C'est de ces pleins devoirs qu'un Mortel doit attẽdre
Le droit de luy parler & le droit de l'entendre.
Ose donc en ce jour, ose l'entretenir,
Et tu sors de ces lieux tout plein de l'avenir ;
Voy ce que sur Cesar resoud la Providence,
Le terme de sa gloire & de sa decadence,
Si nos Dieux méprisez trament ses chastimens,
Ou font perir le fruit des civils mouvemens ;
Ou du moins sectateur d'une vertu severe
Voy quelle est son essence, ou quel est son salaire ;
Puisqu'il plaist au hazard, tâche à bien concevoir
La mesure & les loix d'un illustre devoir. (trine ;
Ce Chef tout plein d'un Dieu qu'il porte en sa poi-
Replique avec des mots dignes de la Cortyne,
Laissons, laissons, dit-il, un secours si honteux
A ces ames qu'agite un avenir douteux :
A l'un & l'autre Sort mon ame est préparée,
Rien ne l'assure mieux qu'une mort assurée,
Et sans que l'Oracle elle entende la voix,
Elle sçait du devoir la mesure & les loix.
Pour estre convaincu que la vie est à pleindre,
Que c'est un long combat dont l'issuë est à craindre,
Qu'un trépas glorieux vaut bien mieux que des fers,
Je ne consulte point les Cieux ny les Enfers.
Sans que le Dieu d'Ammon éclaire ma pensée,
Je sçay que la vertu ne peut estre blessée,
Que le coeur genereux trouve en soy son appuy,
Que les maux du dehors ne vont point jusqu'à luy ;
Que dans sa fermeté l'une ou l'autre Fortune
N'a rien qui le seduise, ou rien qui l'importune ;
Je sçay que les succez ne reglent pas l'honneur,
Que le solide éclat n'est pas dans le bon-heur ;

Lors que d'un rien fecõd nous paſſõs juſqu'à l'Eſtre,
Le Ciel met dãs nos cœurs tout ce qu'il faut cõnoître,
Nous trouvõs Dieu par tout, par tout il parle à nous,
Nous ſçavons ce qui fait ou détruit ſon couroux,
Et chacun porte en ſoy ce conſeil ſalutaire,
Si le charme des ſens ne le force à ſe taire ;
Croyons-nous qu'à ce Temple un Dieu ſoit limité ;
Qu'il ait dans ces ſablons plongé la verité?
Faut-il d'autre ſejour à ce Monarque auguſte ;
Que les Cieux, que la Terre, & que le cœur du Iuſte ?
C'eſt luy qui nous ſoûtient, c'eſt luy qui nous cõduit,
C'eſt ſa main qui nous guide, & ſon feu qui nous luit.
Tout ce que nous voyons en cet Eſtre ſupreſme,
Ou du moins c'eſt pour nous un crayõ de luy-méme ;
En contemplant des Cieux le pourpris azuré,
De tant d'Aſtres mouvans le cours ſi meſuré,
Des eſtres differents la pente continuë,
A chercher une fin qui leur eſt inconnuë:
Dans l'aveugle action de ces agens divers ;
Ie trouve cette main qui conduit l'Univers,
J'approche autant qu'il faut cet Eſtre inacceſſible ;
Et voy preſque des yeux cette Eſſence inviſible :
C'eſt donc aſſez, Romains, de ces vives leçons,
Qu'il grave dans noſtre ame au point que nous naiſſons,
Si nous n'y ſçavons pas lire nos avantures,
Percer avant le temps dans les choſes futures,
Loin d'appliquer en vain nos ſoins à les chercher,
Ignorons ſans douleur ce qu'il veut nous cacher.
Ainſi ſans éclaircir ou remporter de doute,
Ce Sage conſommé ſe remet dans ſa route ;
Tout chargé de ſes dards il devance les ſiens,
C'eſt luy qui fait l'aſſay des perils Lybiens,
Le premier à ſouffrir des fatigues immenſes ;
Le dernier à chercher un remede aux ſouffrances ;

Tous les siens aprez luy sentent moins leurs tourmēs,
Ses exemples pour eux sont ses commandemens :
Mais apres les sueurs d'une penible course,
Si quelque heureux vallō leur mōtre quelque source,
S'il faut offrir ce charme à leurs corps abatus,
Alors il suit l'exemple, & ne le donne plus.
Certes si la vertû consacre la memoire,
Si sans l'heureux succez elle mene à la gloire,
Ce steril travail est bien plus glorieux,
Que tous les hauts exploits qu'ō produit nos Ayeux;
Bien que l'Afrique ait veu cette vertu trompée,
Les Syrtes valent seuls les trois chars de Pompée,
Et ce Heros fameux qu'a couronnez l'honneur,
Sont au prix de Caton l'ouvrage du bon-heur.
Voila, Rome, voila le soûtien d'Hesperie,
Le Pere de l'Estat, l'appuy de sa Patrie,
La ressource & l'espoir de tes droits expirants,
Par qui tu peux jurer mieux que par tes Tyrans,
Et qui merite mieux l'encens que tu profanes,
L'hommage que tu perds, que ces indignes Manes.
Déja l'on approchoit de ces champs desolez,
Que d'un feu plus cuisant le Soleil a brûlez;
Au milieu toutesfois d'une sterile plaine,
A l'espoir des Latins se montre une fontaine,
Qui resiste aux ardeurs & du sable & du temps,
Mais dont les sales eaux fourmillent de serpens.
La Dipsade au milieu de ces liqueurs immondes,
Sans appaiser la soif sejourne dans les ondes,
On voit dessus les bords l'Apic assoupissant,
Qui pousse un sifflement & fier & menaçant.
Le Chef qui conçoit bien les perils de l'armée,
Si l'on ne tente pas cette onde envenimée,
Ne craignez pas, dit-il, ces insectes hideux,
Biē qu'ils soient dās les eaux le trépas n'est qu'ē eux,

Leur picqueure est funeste, & leurs dents sont mor-
Mais ils ne rendent pas les ondes criminelles; (telles,
Il finit, & joignent son exemple à sa voix,
Boit le premier de tous pour la premiere fois.

Par quel noir ascendant ces regions steriles,
En de si prompts trépas sont-elles si fertiles?
Quel air contagieux, quel astre decevant
Met la mort des Humains dans un estre vivant?
Les Peuples étonnez d'un poison si coupable,
Pour en trouver la source ont recours à la fable.
Sur ces rives, dit-on, où les rayons du jour
Eschauffent en mourant les pleines d'alentour,
Les champs qu'eut autrefois cette Femme en parta-
Dont l'œil estoit funeste à son propre heritage, (ge,
Dans leurs côtaux ingrats montrent de toutes parts
La dure impression de ses cruels regards.
Meduse dans un temple ayant esté foüillée
Voit de lezards mouvants sa tresse entortillée,
Et ce honteux atour, ce hideux ornement,
Est tout ce que dans elle on voit impunément;
Quiconque sur ce monstre ose attacher sa veuë,
En reçoit à l'instant une atteinte imprévenë,
La mort prévient la crainte & par de prompts efforts
L'ame se petrifie aussi bien que le corps,
Et l'Ombre qui n'est pas d'avec luy separé,
Aux membres endurcis se trouve incorporée.
L'Eumenide produit seulement la fureur,
Orphée a veu Cerbere & l'a veu sans terreur,
L'Hydre qui succomba sous les efforts d'Alcide,
Ne fut pas à ses yeux un objet homicide:
Mais ce monstre a passé ces monstres differents,
Ses yeux sont mesme à craindre aux yeux de ses Pa-
Elle peut en rochers transformer sa famille, (rents,
Le Pere se hazarde en approchant la Fille,

Sa Mere ny ses Sœurs n'osent l'envisager,
Et d'un de ses regards elle peut tout changer.
Les Peuples d'alentour ont senty ses outrages,
De leurs coups pleins de vie elle a fait leurs images,
Le geste & l'action resiste à cet effort,
La joye & la douleur vivent apres la mort,
Et par l'impression des charmes invisibles,
On voit rire & pleurer des hommes insensibles;
Souvent sur la campagne on a veu par ses coups,
Pour des oiseaux volants retomber des cailloux;
Elle a fait par les traits que son regard décoche,
Des Elephans de marbre & des Lyons de roche,
Et par elle un Tiran plus fort qu'audacieux,
Le mal-heureux Atlas n'est qu'un mont spacieux.
Enfin pour étouffer cette engeance abhorrée,
Le precieux Enfant d'une pluye adorée,
Ce Conquerant aislé prend l'essor dans les vents,
Et s'appreste à vanger ces rochers innocens,
Pallas dans ce dessein qui tient du temeraire,
Instruit en sage Sœur la vaillance du Frere,
Que pour n'accroistre pas les marbres Lybiens,
De ces yeux criminels il détourne les siens,
Qu'en visageant l'Aurore il évite les charmes,
Et qu'il laisse conduire & son bras & ses armes.
Elle luy met en main un bouclier precieux,
Dont l'airain assoupit quand il frappe les yeux,
Et l'un & l'autre enfin au travers des nuages
Fondent agilement sur ces roches sauvages.
Cette impure Gorgone au milieu des côtaux,
Demandoit à ses yeux des attentats nouveaux,
Quand le vaillant Persée en détournant la teste
Fait de celle du monstre une illustre conqueste;
Sa main portant le coup, & sa Sœur l'adressant,
Il enleve soudain ce butin menaçant;

Un venin trop fecond sort de toutes les veines ;
Qui tombe sur le roc, ou s'épand dans les pleines ;
Et les flames du jour échauffant l'Horison,
Font éclorre en serpens ce fertile poison.
Pour verser seulement sur les terres d'Afrique
Vne fecondité si noire & si tragique,
Ce Vainqueur glorieux, sa dépoüille à la main ;
Vole & plane long-temps dans le Ciel Africain.
D'abord on voit sortir du sein de la poussiere
Ce serpent regorgeant d'une écume grossiere,
Cet insecte glacé, l'assoupissant Aspic,
Dont l'interest sordide ose faire un trafic,
Pour armer la vengeance, ou finir les traverses ;
Les trépas de Lybie entrent dans nos commerces.
On voit l'Hemorroïs & lécumant Prester
A long plis & replis lentement serpenter,
Les Syrtes ambigus enfantent le Chersidre,
Les sables sont fumants des traces du Chelidre ;
Le Cencris émaillé de diverses couleurs
Preste au jour un éclat qu'on ne voit point ailleurs ;
Le Ceraste cornu, l'Amphisuene à deux testes
Ont pour nuire aux Humains des armes toutes pre-
La Scytale qui sçait renouveller sa peau, (stes ;
Le Natrix qui corrompt l'innocence de l'eau,
L'Ammodis surprenant, la Dipsade alterée,
Le Dard impetueux & l'agile Parée,
Le Sepe qui dissout & la chair & les os,
Ou rampent sur la terre, ou nagent dans les flots ;
L'énorme Basilic qui blesse de la veuë,
Qui pousse dans les airs un sifflement qui tuë,
Et répand un venin qui met l'Homme aux abois,
Est armé contre luy de trois mots à la fois ;
Mesme les fiers Dragons aux écailles dorées,
Divinitez ailleurs par le peuple adorées,

Ailleurs sans violence, & cruels en ces lieux,
Fondent sur les Humains d'un vol audacieux :
Leur force est dans leur queuë & sa premiere étreinte
Est pour ce qu'elle trouve une mortelle atteinte,
La force des taureaux ne les en défend pas;
Et le vaste Elephant y trouve son trépas.
C'est parmy tant de morts & parmy tant d'outrages
Que le Chef des Latins exerce leurs courages,
Et bien que sa pitié s'interesse pour eux;
Il ne peut retracter un dessein malheureux.
Aulus d'une Dipsade ayant souffert l'atteinte,
En sent peu de douleur, & conçoit peu de crainte,
Il ne peut pas d'abord comprendre le danger.
Ny croire le trépas dans un coup si leger.
Ce poison toutesfois qui s'insinuë à peine,
Se mesle enfin au sang, & court de veine en veine;
Il s'allume par tout un brasier indompté,
Qui dans tous les vaisseaux tarit l'humidité;
La tristesse du cœur ne trouve point de larmes,
Les eaux contre ces feux sont d'inutiles armes,
En vain à les chercher il applique ses soins,
Il s'en gorge à loisir, & n'en brusle pas moins :
Comme il fait de la soif le mal qui le possede,
Dans l'onde seulement il croit tout son remede :
Mais ce foible secours ne luy succede pas,
Si ce n'est seulement à haster son trépas.
Tout le Camp admiroit cette ardeur vehemente;
Cette indomptable soif que son remede augmente,
Lors qu'un autre spectacle attachant leurs esprits,
Les rend éppouvantez autant qu'ils sont surpris :
D'un Sepe decevant la dent envenimée,
Ayant à Sabellus une cuisse entamée,
La chair de tous côtez se rompt & se dissout,
Chaque muscle s'enfuit, chaque nerf se resoud;

Ce feu vole soudain de la cuisse aux entrailles;
Il promene par tout d'agiles funerailles :
Par ce poison leger, par ces brasiers coulants
On voit fondre soudain la poitrine & les flancs ;
Apres que des deux bras ils ont fait leur conqueste,
Ils montent au visage, & décharnent la teste,
Et chacun est surpris à de si prompts efforts,
De ne voir qu'une playe, & ne voir point de corps;
La neige aux feux du jour fait plus de resistance,
Que n'en fait ce Guerrier à cette violence,
Et ce feu plus brûlant que le feu d'un bûcher,
Devore tous les os aussi bien que la chair.
Certes les autres morts n'attentent qu'à la vie;
Leurs projets sont remplis apres qu'elle est ravie;
Mais de ce prompt venin les violents combats
Ne pardonnent pas mesme aux restes du trépas.
O que dans ses erreurs & dans les monstres mesme
La Nature nous marque une puissance extréme!
Sabidius atteint d'un Prester écumant,
Souffre un feu tout contraire à ce feu consumant;
Une ardente rougeur sur son visage éclate,
Tout son sang se bouffit, & sa peau se dilate,
Il sent qu'une tumeur plus grande que son corps,
En détruit la figure, & trouble les accorts;
Tout plongé dans soy-mesme il sent que ses parties
Se confondent ensemble, & sont désassorties,
Que ce feu boursoufflant dans son cœur allumé,
D'un corps agile & droit fait un globe animé,
L'onde sur les brasiers dans l'airain prisonniere,
S'enfle avec une ardeur & moins brusque & moins fie-
De la voile bouffie au souffle des Autons, (re,
Les arrondissements ne seroient pas si promts.
Ce Guerrier ploye enfin sous ce combat énorme,
Aucun n'ose approcher ce cadavre sans forme,

Ce corps si monstrueux, que par un nouveau Sort
Il croist dans le trépas, & s'enfle apres la mort.
Mais les champs Lybiens & les pestes d'Afrique
Vont étaler encor une mort plus tragique,
Tullus du grand Caton l'Illustre adorateur,
De ses hautes vertus l'heureux emulateur,
Formé depuis long-temps sur ce parfait modelle,
Sent d'un Hemerroïs la picqueure mortelle:
Et comme sur les fleurs nous voyons vers le soir
L'onde par mille trous sortir d'un arrousoir:
Ainsi le sang émeu du poison qui l'allume,
Plus prompt qu'auparavãt, plus chaud que de coûtu-(me
En mille & mille endroits partageant ses efforts,
Par les pores ouverts coule sur tout le corps;
Les larmes sont de sang, la sueur est sanglante,
D'un poison rougissant la bouche est écumante,
Chaque veine se rompt au gré de la chaleur,
Et tout le corps n'est plus que playe & que douleur.
Toy, pardonne, Levus, pardonne à ta disgrace,
Entamé d'un Aspic, tu n'es plus que de glace,
Pour ton cœur abismé dans l'assoupissement
Les efforts du trépas ne sont point un tourment,
Tu trouves par un un Sort & facile & severe,
La mort dans le sommeil, & la sœur dans le Frere,
Et plus qu'un Sabéen, ce Reptile est sçavant
A mettre un doux trépas dans un suc decevant,
Mais d'une mort presente on void un autre exemple,
Un Dard perce à Rufus & l'un & l'autre temple,
Lancé d'un creux d'un arbre avec un plein effort,
Il laisse en son passage & l'horreur & la mort,
Et plus impetueux que la fonde rapide,
Que les traits emplumez que lance l'Arsacide,
Il fond sur ce qu'il trouve avec tant de fierté,
Que son vol dure encore apres le coup porté.

Que sert-il à Murus qu'une pointe fidelle
Perce d'un Basilic la peau dure & rebelle ?
Le sang qu'il voit couler sur l'épieu vigoureux ;
Porte jusqu'à sa main un poison rigoureux :
Ce Guerrier toutesfois d'une lame acerée
Tranche avecque le bras cette main ulcerée,
Et plein de confiance & maistre de son sort
Il admire en ce bras l'image de sa mort.
On void le Scorpion & la Salpingue mesme;
En conduire plusieurs à leur moment supréme.
Ainsi pour ces Guerriers & les nuits & les jours
N'ont que trop de dangers & trop peu de secours :
Les sables decevants & les perfides plaines,
Où le corps se repare à de nouvelles peines,
Les exposent sans cesse à des perils nouveaux,
Et leurs couches souvent deviẽnent leurs tombeaux.
O Dieu! dont le couroux trop constamment s'étale,
Rendez-nous, disent-ils, les mal-heurs de Pharsale
La fuite vainement nous enleve aux combats,
Si de peur de mourir nous courons au trépas.
Des insectes cruels & de sales Reptiles
Se mesle pour Cesar aux discordes civiles,
La Dipsade s'empresse à combatre pour luy,
Les Cerastes hideux deviennent son appuy,
Et pour mieux affermir un pouvoir tyrannique,
Les Dieux arment pour luy tous les monstres d'Afri-
Nous venons provoquer les outrages du Sort, (que;
Et faire du Soleil l'autheur de nostre mort.
N'accusõs point les Dieux, leur cõduite est trop sage,
Ils laissoient aux Serpens ces deserts en partage,
Les monstres essuyoient l'injure des saisons,
Et les Hommes manquoient à l'effort des poisons.
Mais par nos vains projets leur prévoyance est vaine,
Nous avons des Serpens usurpé le domaine,

Et nous venons chercher ces trépas assurez,
Que d'avec les Humains ils avoient separez.
Malgré les Immortels & leurs loix eternelles,
Nous osons traverser des plaines criminelles,
Et nous allons peut-estre en des climats brûlants
Nous immoler encore à des travaux plus grands,
On nous verra peut-estre en des champs plus funestes
Regreter le sejour des serpens & des pestes.
Nous ne demandons pas ces cantons fortunez,
Qu'à des Soleils plus doux le Ciel a destinez :
Mais du moins nos souhaits cherchent une Lybie,
Où la mort ne soit pas tout l'espoir de la vie.
Les rives de Cyrene avoient quelques frimats ;
Nostre marche soudain nous change les climats ;
S'il faut à ce progrez que la fuite réponde,
Nous pouvons esperer ou craindre un autre Monde,
Voir les temps asservis à des ordres nouveaux,
Et la chûte du Iour dans l'abisme des eaux.
Avant que nous voyons nostre course finie,
Peut-estre sous nos pas nous mettrons l'Ausonie;
Au moins, Dieux tout-puissans, accordez à nos vœux;
Pour tout soulagement à ce sort rigoureux,
Pour tout charme aux ennuis que ce travail nous livre,
Que par où nous fuyons, Cesar ose nous suivre.
C'est ainsi que chacun en proye à tant de maux
Se lasse tout ensemble & s'anime aux travaux.
La vertu de Caton & rigoureuse & sainte
Ressuscite leur zele & fait mourir leur pleinte ;
Il couche sur le sable, il provoque le Sort,
Il méprise la vie, il méprise la mort,
Sa vigilance instruit, sa patience exhorte,
Il met dans les esprits une vigueur si forte.
Qu'à l'ame la plus foible, & qu'au cœur le plus bas
Le salut vaudroit moins que ne fait le trépas ;

A voir ce grand Témoin de la mort la plus dure,
Interdit aux douleurs la pleinte & le murmure:
Quel droit ont donc les Dieux contre sa fermeté,
S'il triomphe en autruy de leur se verité?
Tant de perils certains, tant de morts toutes prestes
Auroient de Jule enfin asseuré les conquestes,
A sa nouvelle rage épargné son effort,
Si l'art des Psilliens n'eust enchanté la mort.
Contre tant de trépas leurs herbes & leurs charmes
Sont un secours present, & d'invincibles armes;
Mais sans autre secours que leur propre vigueur
Ils sçavent du poison émousser la rigueur,
De leurs temperaments la trempe est si fidelle,
Que parmy tant de morts elle semble immortelle.
L'Enfant par les Serpens constamment respecté,
D'un pure accouchement prouve la pureté,
Et lors que sa naissance est un present du crime,
De ces monstres cruels il devient la victime.
Ainsi l'Aigle poussé d'un instinct sans pareil,
Esprouve ses Aiglons aux flammes du Soleil,
Ils sont desavouëz s'ils ferment la paupiere,
Et sont dignes de luy s'ils souffrent la lumiere.
Ce peuple prémuny contre un poison fatal
Adjoûte son étude à ce present natal,
Et sans se contenter d'estre heureux pour soy mesme,
Il offre à l'Estranger une science extréme.
Apres que par son ordre on eut sur les sablons
Vers le declin du jour planté les Pavillons,
Pour éloigner du camp ces pestes animées,
Il murmure tout bas des paroles charmées,
En brûlant alentour des arbres odorants,
Il fait prendre la fuite à ces monstres errants;
Et par luy ce danger d'un accident farouche
N'est plus dans le repos, ny la mort dans la couche

Aussi-tost que la marche au retour du Soleil
Fait succeder encor les perils au sommeil,
Des termes enchantez, un murmure efficace,
Deviennent un secours plus fort que la disgrace;
Ainsi par ce sçavoir les Romains consolez,
Errent impunément dans ces climats brûlez.
La Lune avoit deux fois achevé sa carriere,
Deux fois avoit repris & perdu sa lumiere,
Depuis que ces Guerriers traversoint à grands pas
Le sejour des perils & celuy du trépas.
Enfin de plus en plus la poussiere endurcie,
Redevient à leurs yeux une terre épaissie,
Ils commencent à voir & des champs cultivez,
Et bien loin vers les Cieux des cendres élevez;
D'espoir, qui le croiroit! leur ame est tout émeuë,
Lors que de fiers Lyons se montrent à leur veuë.
Leptis estoit bien proche, & ces Guerriers contens
Y passent un Hyver qui ressemble au Printemps.
Cesar ayant quité les plaines d'Emathie,
Sent sa rage lassée & non pas amortie,
D'un Rival en déroute il est encore jaloux,
Il veut cette victime à son ardent couroux:
Mais ses vœux sont trompez, ses attentes perduës,
Il ne peut démesler des traces confonduës,
Sur le bruit seulement semé dans les hameaux,
Il tourne ses desseins & ses pas vers les eaux.
D'abord il se commet à ces ondes cruelles,
A ce détroit funeste à des amours fidelles,
Et passant le Bosphore il cingle vers ces lieux
Dont le trouble autrefois a divisé les Dieux,
Vers ces champs renommez où l'Ilion superbe
Se cache maintenant sous le sable & sous l'herbe.
Il cherche dans les bois, il cherche dans les champs
Le prix ambitieux d'un siege de dix ans;

De deux Divinitez l'ouvrage inimitable
N'est plus qu'ũ nom celebre, ou qu'un sõge agreable,
Des ormes sans feüillage & des chesnes pourris
Ont crû sur les Palais d'Hector & de Paris.
Le passant foule aux pieds les murailles de Troye,
De leur pompeux débris le temps a fait sa proye,
Sur les autels sacrez il a mis des buissons,
Et les temples des Dieux sont le champ des moissons;
Mesme le Simoïs & le fleuve du Xante
Ne roulent seulement qu'une onde languissante,
Bien que la Renommée ait consacré leurs eaux,
Les ans qui changent tout en ont fait des ruisseaux.
Cesar voit la caverne où l'Arbitre volage
Aux appas de Cypris fit un honteux hommage,
Les rochers d'Hesione, & le mont spacieux,
D'oû le jeune Troyen fut porté dans les Cieux,
Ce roc où la Naïade oublia sa franchise,
Ces taillis confidents des privautez d'Anchise,
Et ce Guerrier enfin dans ce fameux canton
Ne voit point de rocher & sans titre & sans nom.
Que ces Chantres sçavans qu'éleve la Parnasse,
Contre la Destinée ont un charme efficace!
C'est par eux que les noms ont triomphé du Sort,
Que souvent les Humains vivent apres la mort,
Et qu'un Heros transmis à la Race future,
peut survivre à soy mesme & forcer la Nature.
permets, permets, Cesar, une joye à ton cœur
Plus digne d'un Tyran que d'un juste Vainqueur,
Si d'un succez heureux ce travail est capable,
Dans les Siecles futurs ton nom sera coupable;
Tant que cet Univers retourne dans le rien,
Nos néveux connoistront & ton nom & le mien,
Et l'on ne verra point sous une loix fatale,
Ou perir tes forfaits, ou mourir la Pharsale.

Apres que ce Guerrier eut contenté ses yeux,
Il prepare un autel aux Manes de ces lieux,
Et l'encensoir en main, Dieux, dit-il, de mes Peres,
Ombres à mes Ayeux si saintes & si cheres,
Soûtenez mes projets sur la Terre & sur l'Eau,
Et Rome vous promet un Ilion nouveau.
Ces vœux ainsi conceus, il se remet sur l'onde,
Abandonne la voile au vent qui le seconde,
Et tâche à reparer par cette agilité.
Les heures qu'à ses soins la Phrigie a coûté.
Ayant vogué long-temps sur la route choisie,
Et laissé loin de luy les côtes de l'Asie,
Il cingle vers l'Egypte avecque tant d'efforts;
Que la septiéme nuit en decouvre les bords.
Il veut voir toutesfois le jour sortir du Gange
Avant qu'il se confie à ce climat étrange,
Il entend sur la rive un murmure suspect,
Vn tumulte incertain qui tient peu de respect
Il craint d'avoir tenté des projets temeraires,
Et long-temps à la rade il retient ses galeres;
Mais un lâche Suppost d'un cruel Potentat
Vient à ce Conquerant offrir un attentat,
Il luy vient apporter le crime de son maistre,
Et vanter lâchement les Services d'vn traistre.
Vainqueur des Nations & l'honneur des Romains,
Qui vois de l'Univers le timon en tes mains,
Et ce que ta raison ne peut encore entendre,
Affermy dans ce rang par la perte d'un Gendre;
Le Prince de Memphis heureux de t'appuyer,
Te remet des travaux qu'il faloit essuyer:
Son amour te presente & son zele t'étale
Le succez qui manquoit aux succez de Pharsale;
Pendant que tu resous de nouveaux armemens,
Le phare a terminé les civils mouvemens.

Pompée impatient de rétablir la guerre,
T'acquiert par son trépas l'empire de la Terre;
C'est par ce prix immense & par ce gage exquis,
Par ce sang precieux que nous t'avons acquis,
Nous avons par ce sang contracté l'alliance,
Nous avons épargné le crime à ta vengeance;
Tu peux regner sur nous, tu peux joüir d'un rang,
Qui ne t'a point coûté de traveaux ny de sang.
Le Monarque du Nil, apres ce coup insigne
De tes camps fortunez ne se croit pas indigne:
Ne prends pas ses respects pour un facile effort,
Il a falu se vaincre en hâtant cette mort;
Ton Rival eut pour nous une amitié bien rare,
Nous devions à ses soins la Couronne du Phare:
Tu peux interroger la voix des Nations,
Voir quel nom elle donne à nos affections;
Peut-estre cette mort soüille nostre memoire,
Et nous couvre de honte en élevant ta gloire:
Mais si nostre bassesse éclate en ce trépas,
Tu dois beaucoup au Nil, qui l'épargne à ton bras.
. Le perfide à ces mots dévoile ce cher gage,
Où la Parque a changé tous les traits du visage;
Cesar sur cette objet les regards attachez,
Retient un peu d'abord ses mouvemens cachez:
Mais ayant à loisir rappellé son idée.
De cette indigne mort l'ame persuadée,
Il croit qu'il peut enfin son pouvoir affermy,
Reprendre le Beau-pere & quitter l'ennemy.
Il verse quelques pleurs que l'artifice envoye,
Il pousse des soûpirs d'un cœur plein de joye,
Et croit en ce moment que pour la cacher mieux,
Il faut mettre du moins le trouble dans ses yeux.
Du Roy par cette feinte il détruit le merite,
L'ennuy le desoblige, & la douleur l'acquite,

Et

Et pour ne ternir pas la gloire de son sort ;
Il aime mieux pleurer que devoir cette mort.
Celuy qui d'Emathie ensanglanta la plaine,
Qui marcha sans horreur sur la Pourpre Romaine ;
Qui d'un hideux carnage assouvit ses desirs,
N'ose à ce Romain seul refuser ses soûpirs.
Cruel, pourquoy chercher sa mort dans les alarmes,
Puisqu'à sa mort enfin ton cœur devoit des larmes ?
L'alliance, l'honneur, le devoir, l'amitié,
Ne sont pas les motifs de ta vaine pitié ;
Tu crois que cette feinte & que cette industrie
Peut reconcilier ton bras à ta Patrie:
Ou peut-estre il t'est dur de voir qu'un autre bras
Ait osé se permettre un si fameux trépas,
Que des troubles civils tu perdes la vengeance,
Que ton gendre ait fléchy sous une autre puissance ;
Et quelque source enfin qui produise tes pleurs,
On n'y peut présumer d'innocentes douleurs ;
Tu ne le suivois pas au travers des orages
Pour estre son appuy contre tous les outrages.
Quelle faveur pour luy qu'affranchy de tes loix
Il rencontre une mort qui ne soit pas ton choix ;
Que déchû de sa gloire il termine sa vie,
Avant que ta pitié succede à ton envie !
A sa douleur accorte, à son ennuy sçavant
Cesar ajoûte encor ce discours decevant.
Infame Scelerat, que tout mon cœur deteste ;
Porte loin de mes yeux un present si funeste,
Ce service odieux que m'a rendu ton Roy,
A bien moins offensé mon Ennemy que moy ;
Ie n'ay dans les hazards cherché que cette gloire
De pouvoir aux Vaincus pardonner ma victoire,
Et ce prix éclatant d'un succez glorieux
Perit par les devoirs qu'on me rend en ces lieux ;

Si le Roy pour sa Sœur avoit l'ame assez tendre;
Cleopatre en ce jour seroit le prix d'un Gendre.
Est-ce à cét insolent d'interesser ses mains
Au progrés fortuné de mes nobles desseins?
Est-ce pour agrandir son injuste puissance,
Que mon bras dans Pharsale a servy ma vengeance
Si je n'ay point voulu ce Heros pour égal,
Pourray-je bien connoistre un si honteux Rival?
En vain en tant de lieux j'ay fait tonner la guerre,
S'il est d'autre pouvoir que César sur la Terre;
Ce respect déguisé ne seduit pas mon cœur,
Il le rend à César beaucoup moins qu'au Vainqueur
Ie doy sa déference au bon-heur d'Emathie,
L'éclat de ma victoire a fait sa modestie,
Et si j'avois manqué de force ou de soûtien,
Le sort du grand Pompée auroit esté le mien.
Certes j'ay mal conceu le peril des alarmes,
Quand j'ay craint seulemét le malheur de mes armes
I'ay craint si la victoire échappoit de mes mains,
Le couroux de Pompée & celuy des Romains,
Et je comprens enfin que ma main desarmée,
La peine de ma fuite eut esté Ptolomée.
C'est trop recompenser cet indigne forfait,
De pardonner au Roy le present qu'il me fait;
Mais je remets son crime à sa foible jeunesse,
Qu'un Ministre peut-estre instruit à la bassesse.
Cependant qu'à Pompée en ces bords criminels
Chacun rende à l'enuy des devoirs solemnels,
Qu'il sçache ma tendresse & sente ma venuë,
Qu'à ses Manes sacrez ma douleur soit connuë,
Et qu'il avoüe enfin aux Ombres des Romains,
Qu'il ne craignoit qu'à tort de tõber en mes mains
Pour avoir mieux aimé chercher son assurance
Dãs les vœux d'un Tyran qu'en ceux de ma clemẽce

Pour avoir fait outrage à mes intentions,
Helas : qu'il a ravy de joye aux Nations.
Apres les durs travaux d'une sanglante guerre ;
Nostre paix eust esté le bon-heur de la Terre,
I'aurois fait tout le mien des purs ravissemens
Qu'õ m'auroit veu chercher dans ses embrassemens ;
Luy demander pour luy son repos & sa vie,
Eust achevé ma gloire & remply mon envie. (queur,
Ouy c'estoit, grands Heros, tout l'espoir du Vain-
De trouver un passage à r'entrer dans ton cœur,
Ta Rome dans le sien m'auroit rendu ma place,
Ton ame auroit aux Dieux pardonné ta disgrace,
Et par la cruauté d'un trop funeste Sort
Ie deviens malgré moy coupable de ta mort.
Par un art si sçavant ses pleintes achevées,
Il fait couler encor des larmes cultivées ;
Mais parmy les témoins de ses feintes douleurs ;
Aucun ne s'authorise à repandre des pleurs,
Aucun n'ose répondre à l'exemple d'un maistre ;
A des yeux affligez l'ennuy n'ose paraistre,
Ils cachent leurs regrets sous un port tout joyeux,
Et la peine du cœur ne va point jusqu'aux yeux.

FIN DU IX. LIVRE.





LA PHARSALE DE LUCAIN, OU LES GUERRES CIVILES DE CESAR ET DE POMPE'E.

EN VERS FRANÇOIS.

LIVRE DIXIE'ME ET DERNIER

E Guerrier prenant terre en cette infame
rive,
Tient encor de son cœur l'allegresse ca-
ptive,
voit à cet abord balancer le hazard
re le sort du Phare & le sort de Cesar;
le Nil doit porter la peine de son crime,
si les deux Rivaux en feront la victime:
encore éloigné de son terme fatal
prend son peril dans la mort d'un Rival,

Il passe avec main forte en ce bord temeraire ;
Et la perte du Gendre assure le Beau-pere.
Il voit du Pelléen les superbes remparts,
Où le peuple étonné fremit de toutes parts :
Les haches, les faisceaux qui brillent dans l'armée;
Sont pour eux un insulte au rang de Ptolomée,
Et chacun reconnoist qu'en ces bords mal-heureux
Pōpée est mort pour Jule, & n'est pas mort pour eux.
Alors ou bannissant ou déguisant la crainte,
Armant son assurance, ou pratiquant la fainte,
Il parcourt chaque temple, & d'un œil curieux
Examine à son gré les autels & les Dieux :
Leurs riches ornemens, leur jaspe, leur porphyre
N'ont rien qui l'éblouisse, & n'ont rien qui l'attire.
Cet antre parfumé, cet éclatant cercueil,
Où d'un audacieux vit encore l'orgueil,
Où l'heureux temeraire, où le fier Alexandre,
De Vainqueur des Humains n'est plus qu'un peu de (cendre,
Ce pompeux Mausolée est l'objet precieux,
Qui seul de ce Romain peut meriter les yeux.
La Parque avant le temps ayant vangé la Terre,
Foudroyé justement ce Foudre de la guerre :
Dans l'or & dans l'encens ses restes criminelles.
Reçoivent en ce lieu des honneurs eternels
On adresse des vœux à ses cendres profanes,
Et ses heureux Destins pardonnent à ses Manes ;
Mais si la Liberté renaist dans les esprits,
Ce Dieu des Nations deviendra leur mépris.
Il fut à l'Univers un exemple funeste,
Que la foy desavoüe, & que l'honneur deteste :
Ranger tous les Mortels sous la loy d'un Mortel,
Est digne du tonnerre & non pas d'un autel.
Parce que son orgueil échauffoit son courage,
Il crût que l'Univers estoit son appanage.

Que tous les Souverains & que tous les Estats
Devoient un plein hommage à l'ardeur de son bras;
Il fit un droit certain de l'insulte & du crime,
Et d'un usurpateur un maistre legitime.
A peine son espoir a picqué ses esprits,
Que le Trône du Pere est indigne du Fils;
Il passe dans l'Asie, il subjugue les Perses,
Il fait ployer sous luy les Nations diverses,
Leur fortune & leur sang sont deus à sa valeur;
Et le Gange & l'Euphrate en changent de couleur.
Astre pernicieux sur la terre & sur l'onde,
L'effroy de la Nature & le mal-heur du Monde,
Torrent precipité, foudre dont les éclats
Portent l'embrasement, & sement le trépas;
Il suit en indompté des ardeurs indiscretes,
La Terre dans son cœur a des bornes étretes;
Ses progrés achevez cessent de le flatter,
Rien ne peut l'assouvir, rien ne peut l'arrester,
Victorieux du Monde, il en demande un autre,
Il en veut un plus riche & plus grand que le nostre;
Et n'ayant plus à vaincre en ce vaste Horison,
Il sent que l'Univers n'est plus que sa prison;
Son pouvoir est borné, sa posture est contrainte,
Le mal-heur de son sort est digne de sa pleinte:
Au point qu'il veut chercher ces climats inconnus;
Où luit l'Astre du jour quand il ne nous luit plus,
Montrer ses étendarts à l'un & l'autre Pole,
La Parque enfin s'oppose à ce dessein frivole,
Et la mort seule a droit de trancher des projets,
Qui dans tous les Humains ont cherché des sujets.
Ainsi ce corps si vaste & de tant de parties,
Si peu d'intelligence, & si mal assorties
Cet Empire usurpé sur tant de Potentats
Cet Estat infiny devient plusieurs Estats

Celuy que l'Univers ne contenoit qu'à peine,
Occupe seulement une Urne à demy pleine,
Il meurt dans Babilone, & le Pharthe dompté
Ne peut dans ce trépas revoir sa liberté.
Bien-que Rome autrefois ait d'un progrez rapide
Soûmis la Zone froide & la Zone torride,
Qu'elle ait fait au Couchant briller ses étendards,
Les javelots des Grecs ont fait plus que nos dards;
Le Pharthe plus qu'à nous surmontable à ce prince,
De l'obscure Pella ne fut qu'une Province.
Déja le jeune Roy s'avançant à garnds pas
Avoit du Peuple émeu dissipé les debats;
Il aborde Cesar, il vient luy rendre hommage,
L'escorter dans sa Cour, & luy servir d'ostage.
Cependant Cleopatre à l'éclat des presens
De la garde du Phare ayant charmé les sens,
On voit que vers la rive une barque legere
Vient apporter la Sœur sans le congé du Frere,
Et contre sa deffence abordant en ces lieux,
Du Vainqueur de Pompée elle ébloüit les yeux.
Cet opprobre du Nil, cette beauté coupable,
De Rome & de Memphis la discorde immüable,
A plus troublé le Phare & les Hesperiens,
Qu'Heleine n'a troublé les Grecs & les Troyens.
Son sistre a des Romains étonné la vaillance,
Le rebut du Canope a mis Rome en balence,
Une impure Estrangere a presque sous ses loix
Rangé pompeusement les Arbitres des Rois;
Elle prit cet orgueil si vaste & si farouche
De ces infames nuits qui soüillerent sa couche,
Et ce honteux commerce avecque nos Latins,
La fit insolemment pretendre à leurs Destins.
Antoine, qui pour elle as conceu tant de flame,
Qui peut te reprocher les ardeurs de ton ame?

Qui peut blâmer ce feu qui brûle dans ton cœur,
Puisque de Cesar mesme il s'est fait le Vainqueur ?
En des lieux dévoüez aux Manes de Pompée,
L'ame encor de fureur & de rage occupée,
Du meurtre des Latins l'esprit tout forcené,
Adultere sanglant, cruel passionné ;
Il peut ouvrir son ame à de molles pensées,
Et permettre à son cœur des flames insensées,
Imprimer à son nom un reproche eternel,
Et chercher des Enfants dans un lit criminel.
Prens part, prens part, Julie à la honte d'un Pere,
D'impure embrassemens te vont donner un Frere,
Le Vaincu se prepare à de nouveaux combats,
Et le Vainqueur se donne à de honteux ébats.
Que servit à son nom cette ardeur de combatre,
Il vainquit pour Cesar moins que pour Cleopatre,
Il se plaist à tout perdre ayant sçeu tout gagner,
Il donne les Estats alors qu'il peut regner,
Prodigue les tresors de la Terre & de l'Onde,
Et perd avec plaisir des dépoüilles du Monde.
La Princesse abordant ce Captif glorieux,
Mesle un noble chagrin à l'éclat de ses yeux,
Son air peu composé, sa tresse negligée,
Elle montre à Cesar une belle affligée.
Si le droit seul au Trône est un titre pour nous,
Une Reine, dit-elle, embrasse tes genoux,
Tu vois du grand Lagus la Niece & l'Heritiere,
Dont un Frere orgueilleux a fait sa prisonniere.
Digne Chef des Romains, Conquerant genereux,
De qui le haut pouvoir rend les Peuples heureux,
Si l'honneur te conduit, si le crime t'offense,
Rends une souveraine à sa juste puissance;
Sans aucun choix de sexe on a veu dans ces lieux
Souvent monter le nostre au rang de nos Ayeux.

Et s'il faut qu'on souscrive au testament d'un Pere;
On me doit & l'Himen & le Trône d'un Frere;
Si son cœur aveuglé ne se laissoit trahir,
Il pouvoit se resoudre à ne me point haïr.
Mais de ce foible Roy l'aveuglement sinistre
A rangé tous ses vœux sous la loy d'un Ministre:
Le perfide Photin l'a sceut si bien gagner,
Qu'il n'ose se connoistre, & qu'il n'ose regner.
I'aspire moins à voir ma puissance affermie,
Qu'à bannir de l'Estat cette noire infamie;
Regle les interests de ce Prince & de moy,
Et purge nostre Cour de ce Tyran d'un Roy.
Ce qu'il vient de tenter enfle assez son courage,
Garde que son orgueil ne tente davantage;
C'est un affront pour nous, pour toy, pour l'Univers,
Qu'on balance un moment à proscrire un per vers,
Et de ton grand Rival la grande Ombre s'irrite
D'en estre impunément le crime & le merite.
Si-tost que la Princesse eut finy ce discours,
A qui son beau visage est un puissant secours,
Ses regards éloquents achevent sa harangue,
Ses yeux vifs & brillants font bien plus que sa langue:
Des suppliants si beaux ont droit de commander,
Et leur doux entretien peut tout persuader.
Apres que ce Captif impatient de plaire
Eut reüny les cœurs de la Sœur & du Frere,
Et que pour mieux gagner sa raison & ses sens,
A l'œillade engageante on eut joint les presens;
Des festins somptueux suivent ces allegresses,
On ajoute le luxe à l'éclat des richesses:
Le lieu mesme choisy pour ce grand appareil,
Peut disputer d'éclat avecque le Soleil.
Ces tresors surprenants que le vulgaire adore,
Les richesses de l'Inde & les pleurs de l'Aurore;

Ces dons à qui le luxe a donné tant de prix,
Sont les vains ornemens des murs & des lambris.
Le bâtiment où l'art sur la matiere éclate,
Montre dans ses dehors & le jaspe & l'agate,
L'ebene se prodigue en chaque appartement,
Elle s'en fait l'appuy plustost que l'ornement,
Et des murs renfermez sous le nacre & l'yvoire,
Elle augmente le prix & rehausse la gloire.
Les pavez aux lambris se trouvent compassez,
L'onyce & le porphyre y sont entrelassez,
Et l'on voit richement les portes revestuës
Des écailles que l'Inde emprunte des tortuës.
Les couches font briller des tresors precieux,
Qui semblent au sommeil interdire les yeux;
Sur les unes la pourpre éclate aveeque pompe;
Ailleurs le brocatel d'une couleur qui trompe;
On voit les diamants, les perles, les rubis
Sur les ameublemens comme sur les habits.
Un peuple d'Officiers differents de visage,
Differents de couleurs autant que de langage,
S'empressent à la foule, & ce nombreux concours
Est un empeschement au lieu d'estre un secours.
Cesar, bien que son rang tout autre rang efface,
Fait asseoir la Princesse à la plus digne place;
Aux appas naturels de ses rares beautez,
Elle avoit ajoûté des appas empruntez,
Ses vestemens brilloient, sa gorge estoit parée
Des plus fameux presents de la Mer Erithrée:
Sur l'or de ses cheveux le feu des diamants
Pouvoit dans tous les cœurs luy trouver des amants;
Tous les climats sur elle étailloient leurs largesses,
Et la faisoint souffrir sous le poid des richesses;
D'une gaze subtile un voile officieux,
En luy cachant le sein le montroit beaucoup mieux;

Sur le cedre odorant de la terre Atlantide
On voit cent mets divers en des plats d'or solide.
Quel orgueil imprudent, quels aveugles projets,
D'ébloüir ce Guerrier & tenter ses souhaits,
D'étaler vainement les tresors de la terre
Aux yeux de cet autheur du crime & de la guerre,
De ce Vainqueur tout prest par le sang des Humains
D'acheter sa fortune, & d'enrichir ses mains?
Fust-il plus moderé que Fabrice ou Curie,
Plus que ce Dictateur que donna l'Etrurie:
Bien-tost dans la vertu son coeur moins affermy
Attaqueroit peut-estre un si riche Ennemy.
Sur ces tables de prix, les airs, la terre & l'onde
Font un pompeux hômage à ce Vainqueur du Móde;
Tout ce que l'abondance a de plus somptueux,
Ce qu'un luxe sçavant a de plus fastueux,
Entre dans un repas & si grand & si rare,
Et l'on y sert des mets qui sont les Dieux du Phare;
On boit dedans le nacre un vin delicieux,
Un vin qu'en peu de mois son feu rend assez vieux:
Chacun en ce beau jour se couronne la teste
De ces fleurs dont le temps ne fait point sa côqueste,
D'amome & de cinname abreuve ses cheveux,
Et flate tous ses sens au gré de tous ses voeux.
Ainsi Cesar s'instruit à perdre avecque joye
Les biens de tant d'Estats dont il sera sa proye;
Déja dedans son ame il sent quelque douleur,
Qu'un Rival trop peu riche ait tenté sa valeur:
Et trouvant sur le Nil les tresors de la terre,
Il voudroit un pretexte à luy livrer la guerre.
Apres que ce plaisir que le luxe a produit,
Pour se trop cultiver s'est luy-mesme détruit,
Que l'estomach lassé que l'appetit malade,
La viande n'est devenuë & dégoûtante & fade,

Cesar veut engager le Pontife d'Isis
A de graves discours que luy-mesme a choisis,
Sage Vieillard, dit-il, & si j'en croy ton âge,
Toûjours cher à ces Dieux à qui tu rends hommage,
Découvre à mon esprit à bon droit curieux,
L'origine du Phare & le nom de ses Dieux,
Instruis-moy de ses mœurs, & permets que je sçache
Ce que sur des metaux l'Hieroglife me cache,
Et fais, s'il est permis, que je n'ignore plus
Ces Dieux qui des Humains veulent estre connus.
S'il est vray qu'autrefois l'Egypte a veu tes Peres
Expliquer à Platon leurs plus secrets mysteres,
Ou si par la science on peut te meriter,
Quel autre est plus que moy digne de t'écouter?
Le fer n'a pas tout seul occupé ma pensée,
L'estude & les beaux arts l'ont souvent delassée,
Et plusieurs sous la tente ou dans le champ poudreux
Estoient avec Cesar sans qu'il fust avec eux.
De ces flambeaux roulants sur la celeste voûte,
Ie connois l'influence aussi bien que la route:
C'est par moy que l'année a rétably ses droits,
Pris sa juste mesure & reformé ses loix.
Mais j'apporte en ces lieux une pleine esperance
Que du Nil par ta voix je sçauray la naissance,
La cause & le secret de ces accroissemens,
Qui portent l'abondance en leurs débordemens,
Et si je puis pretendre à boire dans sa souce,
Des civils mouvemens j'interrompray la course.
Le Mage d'un air grave & d'un ton serieux,
Ie ne croy pas, dit-il, offenser nos Ayeux,
Ny trahir le respect qui se doit à leurs Manes,
De t'ouvrir des secrets qu'ils cachoient aux profanes;
Que ce soit déference à des esprits tremblants,
De jamais ne toucher à des sujets si grands:

Ie croy que ce silence est aux Dieux un outrage ;
Qu'on découvre l'ouvrier en découvrant l'ouvrage :
Et que l'entendement ne doit-pas ignorer
Ce que dans tous les temps le cœur doit adorer.
Quand ce premier Agent qui meut toutes les causes,
Dans un cahos fecond sceut trouver tant de choses,
Fit éclorre du rien tant d'objets éclatants,
Il soûmit la Nature à des ordres constants.
Par cette loy si ferme & si peu violée,
Tous ces flambeaux roulants sur la Sphere étoilée,
Tous ces feux opposez à sa rapidité,
Ont eu comme leur cours leur pouvoir limité,
Cet Astre à qui le jour doit toute sa lumiere,
Semble estre prisonnier dans sa vaste carriere ;
Attaché dans sa course à ses douze Maisons,
Il change tous les ans quatre fois les saisons.
Du Flambeau de la nuit la démarche inégale,
Du flux & du reflux a reglé l'intervalle :
Saturne a les frimats, Mars les vents furieux ;
L'aspect de Juppiter rasserene les Cieux,
Venus répand sur nous une clarté feconde,
Et Mercure en partage a le pouvoir sur l'Onde.
Quand ce Flambeau se trouve au point de jonction ;
Où le Cancre se mesle aux flames du Lyon,
Que la source du Nil qu'on met sous l'Ecrevisse,
Sent du Maistre des eaux l'influence propice :
Alors, comme aux rayons du Flambeau de la nuit
L'Ocean tantost s'enfle & tantost se reduit ;
Ainsi le Nil docile aux clartez de Mercure,
Sort plus impetueux de sa prison obscure,
Permet la violence à ses flots mutinez,
Se roule à gros boüillons sur les champs estonnez
Et trois Lunes enfin l'ayant veu si farouche,
Son Onde se resoud à rentrer dans sa couche,

Aussi-tost que la nuit prévaut sur la clarté,
Et reprend sur le jour les heures de l'Esté,
Autrefois on a crû que cette onde épanduë,
Doit ses accroissemens à la neige fonduë,
Et que l'Ethiopie envoye en son canal
Ce surcroist qui la met hors de son lit natal.
Mais quelle neige enfin peut voir cette contrée,
Où l'on ne connoist point d'Ourse ny de Borée,
Où des peuples noircis & l'air & la couleur
Du Soleil qui les brûle exprime la chaleur?
Quād la neige en un mot rend les sources plus fieres,
Le Printemps la resoud & mesle aux rivieres;
Le Nil ne s'enfle point qu'en l'ardente saison,
Où le Lyon fumant embrase l'Horison,
Et lors qu'entre le jour & sa sombre Rivale
L'Automne a dans les Cieux veu la Balance égale,
Alors ce revolté prest à se renfermer
Se souvient qu'il est fleuve & non pas une Mer.
Aux loix des autres eaux il suit des loix contraires;
Il déborde ses flots quand ils sont necessaires:
De sa prison natale il ne s'affranchit plus,
Quand ses accroissemens deviennent superflus.
L'Urne ny les Poissons n'ont rien qui le grossisse,
Il ne veut qu'appaiser l'ardeur de l'Ecrevisse,
Et poussant fierement ses eaux hors de son lit
S'enfler contre les feux que le Lyon vomit;
Lors que chacun le veut, c'est alors qu'il se donne,
Il ne se reprend point qu'il n'ait senty l'Automne.
Qui pourroit dévoiler des secrets si couverts?
Cet ordre est necessaire au bien de l'Univers,
Et ce Dieu dont les soiens veillent sur toutes choses;
Estale des effets dont il couvre les causes.
Si les vieux sentimens suppriment les nouveaux,
Les Aquilons mutins en repoussant les eaux

Leur deffendent la Mer avec eux conjurée,
Et les font regorger sur la plaine alterée :
Ou mesme les Zephirs poussent de leurs climats
Vers ce fleuve naissant la nuë & les frimats.
D'autres ont publié que les sources diverses
Par de secrets canaux ont de secrets commerces,
Que l'Afrique brûlante au plus fort des Estez
Tire un large tribut des fleuves écartez :
Aussi lors que le Nil rend ses ondes plus fieres,
On voit presque en tous lieux décroistre les rivieres;
Et par ces soûpiraux divertissant leurs cours,
Elles vont luy porter un visible secours.
C'est alors que le Nil voit naistre de sa source
Les fleuves de l'Aurore & les fleuves de l'Ourse,
Et qu'on pense devoir à son lit sousterrain
Ce qu'on doit à l'Euphrate & ce qu'on doit au Rhein.
C'est encor parmy nous un sentiment plausible,
Qu'ayant transformé l'onde en vapeur invisible,
Le Clair Flambeau du jour au Cancre lumineux,
L'éleue de la Mer pour en nourir ses feux :
Qu'en ayant attiré bien plusqu'il n'en digere,
Il la rend par sa fuite à son poids ordinaire,
Qu'enfin cet element moins pur & moins subtil,
Par un secret rapport cherche les eaux du Nil.
On pourroit ajoûter à tant de conjectures,
Qu'au plus fort des chaleurs par des routes obscures,
La Mer s'insinuant sous les bords Lybiens,
Grossit les flots du Nil de la perte des siens,
Et que par ces détours exactement philtrée,
Elle perd la salûre, & se trouve épurée.
Mais à mon sentiment, si sans temerité
Ie puis marcher sans guide en cette obscurité,
La Terre a dans ses flancs des ondes fugitives,
Comme en d'autres canaux elle en a de captives;

Les unes à leur choix ſortent de leur priſon,
Les autres pour paroiſtre attendent leur ſaiſon.
L'Arbitre ſouverain qui les tient priſonnieres,
En fait quand bon luy ſemble ou groſſit des rivieres;
Et dans les temps divers ſa juſte volonté
Ordonne de leur chaîne & de leur liberté.
Pluſieurs Rois, qui du Nil ont admiré la courſe,
Ont voulu devant toy s'inſtruire de ſa ſource,
Mais plus on s'en agite & plus on l'a cherché,
Plus il trompe nos ſoins & plus il eſt caché.
Cet heureux Conquerant dont tu vois les murailles,
Meſla cette penſée à celles des batailles,
Il commit à des Grecs ce ſoin laborieux,
Mais le Nil ſe montra toûjours grand à leurs yeux:
Ils virent ſeulement ſous la Zone bruſlante
Ses rivages deſerts & ſa vague fumante.
Seſoſtris parcourut juſqu'aux derniers climats,
Il fit traiſner ſon char aux plus grands Potentats,
Et bien que de l'Afrique il ſe fut fait le maiſtre,
Ce fameux Inconnu ne ſe fit point connoiſtre.
Ce Roy qui ſe gorgea du trepas des Humains,
Qui pour vaincre la faim enſanglanta ſes mains,
Sur les Macrobiens étendit ſa puiſſance,
Et du Nil vainement il chercha la naiſſance.
Fleuve, que chacun vante & qu'aucun ne conçoit,
Bien qu'on te cherche encor par tout où l'on te voit,
Biẽ qu'õ ne ſçache encore à qui l'on doit cette onde,
Qui rend Memphis heureuſe, & l'Egypte feconde:
Un ſoupçon violent m'inſpire que ton eau
Hors la Zone enflammée a creuſé ſon berceau.
Si tes ſerpentemens ne font gauchir ta courſe.
Tu roules fierement contre les vents de l'Ourſe;
Les Serres ont le droit de te voir les premiers,
Et te cherchent en vain autant que les derniers;

Sans sçavoir d'où tu viens on t'adore en Lybie;
Tu fais tout le bon-heur que connoist l'Arabie,
Et ta vague roulant d'un mouvement leger,
Porte à l'Ethiopie un tribut étranger: (vent;
Ton onde est toûjours forte aux peuples qui la boi-
Ta couche est toûjours large à ceux qui te reçoivent.
Ouy, Seigneur, dans ce Nil à tes yeux si nouveau,
Par tout on voit un fleuve, & jamais un ruisseau,
Et le Dieu, de cette onde & l'autheur & le maistre,
A voulu qu'on l'admire au lieu de la connoistre.
Contre les feux du Cancre osant se soûlever,
Chaque année il apporte avec luy son Hyver;
Parcourant ces cantons que sa vague console,
Il leur semble usurper & l'un & l'autre Pole;
On ignore en ces lieux quel climat le conçoit,
Et l'on ignore ailleurs quelle mer le reçoit.
Meroé qu'il enferme en partageant son onde,
Devient malgré le Ciel une terre feconde:
Bien que riche en ebene & cent arbres plus grands,
Elle offre peu d'ombrage à ses noirs habitans;
Au pouvoir du Lyon directement soûmise
Elle s'oppose en vain au feu qui la maîtrise.
De là reünissant tous ses flots divisez,
Il coupe assez long-temps les sables opposez:
Tantost il se ramasse en sa couche natale,
Tantost en furieux sur la plaine il s'étale,
Et rendant son canal à tant de flots mutins,
D'Egypte & d'Arabie il regle les confins;
Puis d'un cour plus modeste il baigne la contrée
Qui coupe nostre Mer de la Mer Erithrée,
Et l'on croiroit à peine à voir ses flots si doux,
Qu'il dûst en d'autres lieux écumer de couroux.
Mais quand il va roulant dans la roche escarpée,
Dessus la Cataracte & profonde & couppée,

Quand des mõts raboteux deviẽnent ſes deux bords,
Alors la reſiſtance irrite ſes efforts,
On voit blanchir d'écume à ces rudes approches
Et le front des côtaux & la cime des roches.
Apres qu'avecque bruit ce captif indompté
Eſt ſorty pluſieurs fois de ſa captivité,
La plaine de Memphis ſe permet à cette onde,
Qui luy tient lieu de pluye, & qui la rend feconde.
Achorée à ces mots s'offroit à s'engager
Dans les autres ſujets qu'a preſcrit l'Eſtranger:
Mais déja de la nuit les heures avancées,
A de plus doux loiſirs different ſes penſées.
C'eſt ainſi que Ceſar, comme en deux jours de paix,
A ces ſoins curieux applique ſes ſouhaits;
Mais bien plus attentif aux yeux de Cleopatre,
Il cultive ſa flame au lieu de la combatre,
Et le grave Pontif étendant ſon diſcours,
Leurs regards éloquents s'expliquoiẽt leurs amours.
Pendant qu'un doux poiſon ſe reçoit & ſe donne,
Qu'à des feux mutuels leur ame s'abandonne,
Le barbare Photin ſoüillé d'un grand trépas,
Croit que tout autre effort eſt permis à ſon bras;
Il n'eſt plus à ſon cœur aux remords intraitable
De crime qui ſuffiſe à le rendre coupable:
Des phantômes errants & ſes propres terreurs,
A des monſtres nouveaux inſtruiſent ſes fureurs;
De ſang inſatiable il croit qu'un ſecond crime
Peut rendre par ſon bras le premier legitime,
Et ce coup que les Dieux reſervent au Senat,
D'une ame vile & baſſe eſt preſque l'attentat.
Ne conſens pas, ô Ciel, que ce bras l'execute,
Ny que Ceſar periſſe en l'abſence de Brute;
La peine d'un Tyran ſi funeſte aux Romains,
Illuſtre à cette main, ſoüilleroit d'autres mains;

S'il faut que sur ces bords sa trame soit coupée;
On l'immole à Photin & non pas à Pompée :
Il meurt sans expier ses attentats divers,
Et l'exemple qu'il doit se vole à l'Univers.
Photin pour achever l'attentat qu'il projette;
Ne met pas son secours dans la fraude secrete:
Il veut, tant ses forfaits ont revolté son cœur,
Beaucoup mieux qu'au vaincu faire insulte au Vain-
Il veut à main armée, il veut à force ouverte, (queur;
De ce Tyran heureux faire éclater la perte.
Pour tramer seurement cet important trépas,
Il dépesche un Courrier vers la traistre Achillas;
Vers ce fier Satellite, à qui peu de naissance,
A qui peu de merite & beaucoup de puissance,
A qui sur les soldats la pleine authorité
Peut contre son Roy mesme inspirer la fierté.
Ton cœur luy demande-t'il, au calme s'abandonne,
Pendant que la Princesse envahit la couronne :
Cesar met dans ses yeux tous ses ravissemens,
Et le Phare est le prix de leur embrassemens,
Cet Amant fortuné, cet illustre Adultere
Va bien-tost luy donner un Mary dans un Frere;
Lâchement partagée entre ses deux Espoux,
Elle va signaler sa haine contre nous,
Et par cette beauté que le crime a ternie,
Elle usurpe Memphis, & s'acquiert l'Ausonie.
Que fait donc ta valeur? que sert à nos desseins
Ce pouvoir que le Prince a remis en tes mains ?
Et pourquoy d'une ardeur justement mutinée
N'allons nous insulter à ce double Hymenée ?
Si la Reine a soûmis un Vainqueur déja vieux,
Crois-tu qu'un jeune Roy se sauve de ses yeux ?
Si sous un sale Hymen que la vertu deteste,
Elle peut luy cacher les horreurs de l'inceste,

Si ses yeux font d'un Frere un Amant criminel,
Si l'amour conjugal succede au fraternel,
Si la Sœur en un mot est belle aux yeux du Frere;
Nous sommes des objets dignes de sa colere:
Et si le cœur du Prince est complaisant au sien;
Chaque baiser luy donne & ton sang & le mien.
L'adultere en Cesar, l'Epoux en Ptolomée,
Sont un double suport à sa haine enflammée;
Et contre deux appuis prests à la soûtenir,
Quels secours avons nous que de la prévenir?
Bien que nos actions nous rendent peu coupables;
Elles nous punira d'estre peu punissables,
Et ce sera pour nous ou crime ou lâcheté;
De n'avoir osé rien contre sa chasteté.
Donc si tu te souviens de l'alliance étrete;
Que doit le grand Pompée entre nous avoir faite;
De ce forfait si noble & si mal entendu,
Que nous avons ensemble & commis & perdu:
Allons allons troubler cette impure allegresse,
Où des Princes du Nil éclate la bassesse.
Pour tromper d'une infame & l'art & le courroux;
Immolons avec elle ou l'un ou l'autre Espoux,
Que le nom de Cesar, que sa gloire éclatante
Ne jette pas en nous une lâche épouvante.
La chûte de Pompée est moins que son trépas.
Et la valeur de Jule a moins fait que nos bras,
Les attentats du Nil valent bient la Pharsale,
Ce grand coup nous rehausse autant qu'il le ravale;
Tes mains fument encor du sang de son Rival.
Et celuy que tu crains ne fut que son égal.
Voy par ce bord sanglant de ce trépas insigne,
S'il est plus de Heros dont ta main ne soit digne;
Nostre sang, il est vray, n'a rien eu d'éclatant,
Mais cet éclat n'est pas un secours important;

Du moins nous sommes nez à tenter les beaux cri-
Et nous sacrifier deux illustres victimes. (mes,
Sur le premier trépas Rome se pleint de nous,
Il faut que le second appaise son couroux ;
Ouy contre le Beau-pere il faut tout entreprendre;
Et Rome va bien-tost nous pardonner le Gendre.
Il faut en cette nuit de ces deux Concurrents
Renvoyer aux Enfers les tristes differents,
Aux peuples égorgez dresser des funerailles,
Punir un insolent du succez des batailles,
Affranchir les Humains de ses oppressions;
Et voir couler un sens qu'on doit aux Nations:
L'ame aux projets d'amour plainement disposée,
Il prepare à la mort une victime aisée;
Plein de vin, plein de mets, sans crainte, sans soldats,
Ce Chef offre bien moins qu'un soldat au trépas.
Ne balance donc plus, que ta main execute
Ce que voudroient tenter ou Scipion ou Brute,
Et fais que les Latins doivent à ce canton
Ce que n'a pû donner la valeur de Caton.
Achillas, qui du crime a fait ses plus doux charmes;
Met d'un ordre secret ses troupes sous les armes:
Sans donner le signal, sans faire retentir
Ny cistres ny clérons, il les force à partir;
Il voit sous ses drapeaux des troupes Latiennes,
Qu'un leger interest mesle avecque les siennes,
Et ces lâches Romains, ces Guerriers mal-heureux
Vont attaquer César, & n'y vont pas pour eux.
O que ce beau talent des ames bien formées,
La foy, la pieté vit peu dans les armées!
L'amour de la Patrie & de la Liberté
Ne met pas dans ces cœurs l'attentat projetté:
Le profit les soûmet, le gain les sollicite,
Ils vendent leur courage aux vœux d'un Satellite,

Eux qui ne devroient pas du plus puissant des Rois
Suivre les étendarts & recevoir les loix.
C'est ainsi que souvent dans les ames vulgaires
Les feux de la valeur sont des feux mercenaires:
De l'espoir du profit ils font un droit certain,
Et l'honneur est par tout, où se montre le gain.
Troubles contagieux, factions indociles,
Où n'allumez vous point les discordes civiles?
On voit la mesme rage en ces fiers Citoyens,
Sur les rives du Nil qu'aux champs Emathiens.
Le Ciel voit l'Ausonie en tout lieu mutinée,
Et chaque main s'acquite envers la Destinée;
A peine eust-on plus fait si la Cour de Lagus
Eust appuyé Pompée & porté les vaincus.
Ce n'est plus l'interest du Gendre & du Beau-pere
Qui produit dans les cœurs l'audace & la colere;
Un Satellite abjet fait ces Soûlevemens
Et devient l'artisan des civils mouvemens;
Si les Dieux tout-puissants ne trompent sa furie,
Le party d'Achillas triomphe d'Hesperie,
Et ce rebut du Nil, ces indignes mutins,
Tranchent la Destinée au Vainqueur des Latins.
Photin dans le Palais pratiquant des complices,
Pour s'immoler Cesar au milieu des delices,
Et ménageant l'entrée aux forces qu'il attend,
Soudain auprés des murs son partisan se rend.
La Cour de vin, de joye & d'amour enyvrée,
Au plus leger effort pouvoit estre livrée,
On eust ouvert le sein au Conquerant Latin,
Et sa teste eust servy d'ornement au festin.
Mais enfin dans son cœur Achillas sent renaistre
Un reste de respect pour le sang de son Maistre,
Et ne cherchant que Jule aux assauts du trépas,
Il a peur de trouver ce qu'il ne cherche pas:

Il craint que dans la nuit la vengeance & le crime
Ne perde ses efforts ou change de victime :
E laissant échapper ces momens precieux,
Qui pouvoient à son gré perdre un audacieux,
Pour ne voir pas agir les siens dans le tumulte,
Il croit au jour prochain recouvrer cet insulte,
Il suspend des soldats le couroux menaçant,
Et pardonne à Cesar jusqu'au Soleil naissant.
L'Ocean eut àpeine enfanté la lumiere,
A peine le Soleil rentre dans sa carriere,
Qu'on void du haut des murs des Bataillons pressez,
En justes ennemis marcher vers les fossez:
Ils veulent en bel ordre attaquer les murailles,
Recevoir ou porter le peril des Batailles.
Le Romain interdit à de si prompts hazards,
Ne peut se confier aux forces des remparts:
Contre un assaut farouche ayant peu de Cohortes;
Du Palais seulement il fait garder les portes;
Avec peu de Guerriers qu'il voit à ses côtez;
Il se tient retranché dans des lieux écartez.
A des troubles divers il se laisse contraindre,
Il craint la violence, & se fasche de craindre,
L'ardeur de son courage insulte à sa raison,
Il veut & ne veut pas sortir de sa prison,
Et de quelque côté qu'il tourne son envie,
Il expose en ce jour ou sa gloire ou sa vie.
C'est avec moins de feu qu'un Lyon enchaisné
Tourne contre ses fers un couroux forcené,
Et qu'hoste furieux d'une prison étrete,
Il perd contre sa chaisne une ardeur indiscrete.
C'est ainsi que d'Etna les feux emprisonnez,
Tonneroient fierement dans ses flancs étonnez.
Celuy qui soustenant une insolente guerre,
A deffié les Cieux aussi bien que la Terre,
Qui

Qui ne trembla jamais quand il fallut trembler,
Se laisse à la terreur rudement accabler :
Celuy qui méprisa l'Univers en colere,
D'un peuple mutiné craint l'assaut temeraire;
Celuy dont l'insolence a porté les desseins
Plus loin que la vertu n'a porté les Romains,
Qui voit, sans s'assouvir, que son pouvoir éclate
Des colomnes d'Alcide aux rives de l'Euphrate,
En Femme intimidée au sac d'une Cité
Ne met plus son espoir que dans l'obscurité.
Sa frayeur toutesfois tient peu de la foiblesse,
Ce soin de se cacher n'est pas une bassesse;
Cesar, dans qui le More & dans qui le Gelon
Auroient pleins de respect adoré ce grand Nom;
pour qui le Scythe mesme eust esté sans audace,
Entend tonner de prés l'assaut qui le menace.
Le Palais investy, la Cour est dans l'effroy,
Jule veut en tous lieux estre escorté du Roy :
Si ce nom n'esteint pas cette chaleur mutine;
Il veut vanger sur luy la mort qu'on luy destine;
Et qu'il en soit l'autheur ou qu'il ne le soit pas,
C'est à luy d'expier les fureurs d'Achillas :
Si sous la violence on voit tomber les portes,
Sa teste va servir de spectacle aux Cohortes.
Ainsi pour desarmer un Pere infortuné,
La Colchide conceut un dessein forcené,
Et le coûteau tout prest sur la gorge d'un Frere;
Au milieu de sa fuite elle attendoit un Pere;
Cependant pour traiter avec un factieux,
pour voir quelle puissance arme un audacieux;
Quel dessein le soûleve ou quel ordre l'excite,
Cesar au nom du Roy depute un satellite;
Mais le farouche autheur de ces émotions
Viole impudemment le droit des Nations.

Ce miniſtre de paix en devient la victime,
Aux monſtres de l'Egypte on ajoûte ce crime;
L'Ibere, la Lybie & cent fameux dangers,
N'ont eſté pour Ceſar que des travaux legers,
Il a moins eſſuyé de perils dans Pharſale,
Que ſur les bords du Nil un feſtin n'en étale.
Déja l'alarme preſſe, on voit déja de prés
Tomber à l'avanture un orage de traits:
Les brandons enſouffrez, les torches devorantes,
Les beliers menaçans, les machines puiſſantes,
Qui terraſſent les murs & renverſent les tours,
De ces audacieux ne ſont point le ſecours:
Par un ordre imprudent ces troupes abuſées,
A l'entour du Palais combatent diviſées.
Le bon-heur du Romain partageant ces hazards,
Luy ſert de Legions, & tient lieu de remparts,
Et bien qu'on l'inveſtiſſe & par onde & par terre,
Son grand cœur peut ſuffire à deux ſortes de guerre:
Contre tous les aſſauts de tous ces factieux,
Contre tant d'ennemis, Ceſar eſt en tous lieux:
Sans affoibliſſement ſa valeur ſe partage,
Il met icy le fer, là les feux en uſage,
Il ne part de ſon bras qu'un effort ravageant,
Et ce fier aſſiegé ſemble eſtre l'aſſigeant.
Il lance dans les Nefs des torches enſouffrées,
Qui s'attachent ſoudain ſur les planches cirées:
Les câbles & les bancs prompts à l'embraſement,
Font triompher les feux ſur l'humide élement.
Parmy tant de braſiers les courages ſe glaçent,
Vn mal ſert de remede à ceux qui les menaçent,
On ne ſçait que reſoudre, on ne ſçait que tenter,
Et l'on change de mort en penſant l'éviter,
Iule a dans ſon party les feux avecque l'onde,
De deux fiers ennemis la fureur le ſeconde,

On voit en des vaisseaux à demy consumez,
Sous les flots écumants des soldats abysmez,
Ils portent aux Enfers l'étonnement dans l'ame
D'expirer sous la vague & perir par la flame.
Bien tost ce feu mutin qui détruit les vaisseaux;
Est tyran sur la terre autant que sur les eaux;
Les vents à flots pressez agitant cet orage
L'attachent aux maisons qui touchent au rivage.
C'est alors que plus prompt que ce flambeau leger,
Qui met sur le nuage un éclat passager,
Ce torrent enflamé roulant de place en place,
Repand le desespoir parmy la populace.
De tant de bâtimens la perte ou le hazard
Deviennent la resource & l'espoir de Cesar,
L'effroy des assiegeants rend leur nombre inutile,
Ils courent en desordre au secours de la Ville,
Et Jule ménageant ces momens precieux,
Pendant l'obscurité s'écoule de ces lieux.
Escorté de la Cour il passe dans ce Phare,
Des plus fermes dehors sourdement il s'empare,
Heureux depuis long-temps dans sa rapidité,
Il y trouve d'abord le bon-heur souhaité;
Pour luy ce fameux poste est un double avantage,
Aux assauts ennemis il ferme le passage,
Et frustrant quelque temps l'audace des mutins
Facilite l'entrée aux vaisseaux des Latins.
Alors seur que Photin a tramé cet insulte,
Il s'immole à l'instant l'Artisan du tumulte:
Mais de ce Scelerat le Destin est finy,
Sans que de ses forfaits il semble estre puny:
Loin d'armer contre luy la mort la plus tragique,
D'abandonner ce mõstre aux monstres de l'Afrique,
De luy faire vomir son ame dans les feux,
Sa mort n'a rien de rude & n'a rien de honteux;

Sa teste s'abandonne au tranchant de l'épée,
Et tout noircy d'opprobre il meurt comme Pompée.
Pendant que ce Guerrier s'applique à se vanger,
La Jeune Arsinoé trame un autre danger,
Et Niece de Lagus & Sœur de Ptolomée,
Seule elle s'authorise à commander l'Armée,
Et peu condescendante à l'orgueil d'Achillas,
Elle arme contre luy sa colere & son bras:
Elle envoye à Pompée une seconde hostie,
Mais du sang qu'il attend c'est la moindre partie;
Ne souffrez pas, ô Dieux, qu'il n'ait à recevoir
Que cette indigne offrande & cet obscur devoir;
Tous le choix de Mẽphis pour cette Ombre sublime,
Le Roy mesme n'est pas une illustre victime:
Tant qu'on voye au Senat le vainqueur égorgé,
Le trépas du vaincu n'est pas assez vangé.
Mais de cet insolent la mort précipitée
Ne calme pas encor la tempeste excitée,
On voit la faction survivre aux factieux;
Et le soldat plus chaud & plus audacieux;
On voit sous Ganimede & sous de bas auspices,
Courir toute l'armée à des succez propices,
Et de ce jour tout seul le peril évité
Eust pû transmettre Jule à la Posterité.
Pendant que ses soldats regagnent les galeres,
Dans un espace etroit surpris des adversaires
Des divers assaillans il se trouve investy,
Et se voit presque seul à tenir son party:
Seul il se voit en bute à deux sortes de guerre,
On l'assiege par mer, on le presse par terre,
Contre tant de hazards declarez contre luy,
La fuite ou la vertu seroient un foible appuy:
Mesme à peine son cœur, bien qu'armé d'assurance,
D'un trépas glorieux se permet l'esperance,

On pouvoit ſans peril, & preſque ſans effort,
Sans livrer mille aſſauts pour donner une mort,
Sans voir d'un meurtre épais fumer la terre ou l'ōde,
Porter le coup mortel à ce vainqueur du Monde:
Mais les Cieux ont encore à tonner contre nous,
Ce Tyran n'eſt pas quite envers tout leur couroux,
Par de ſanglants progrez il faut qu'il l'aſſouviſſe,
Qu'il ravage la Terre, & qu'enfin il periſſe.
Pendant qu'il delibere & qu'il ne reſoud pas
S'il doit tenter la fuite ou courir au trépas,
Pendant qu'il s'interoge il trouve en ſa memoire
Un Sceva que la mort a couronné de gloire,
Qui ſeul de cent perils deffia les rigueurs,
Et ſe mit en mourant au deſſus des Vainqueurs.
Cét exemple fameux d'un Soldat intrepide,
Dans ce Chef en ſuſpens met un ardeur rapide;
Foible Romain, dit-il, que devient ta chaleur!
Eſt-il quelque danger plus grand que ta valeur?
Faut-il que pour me plaire & que pour me deffendre,
Un Soldat ait plus fait que je n'oſe entreprendre?
Voyons ſi le ſuccez peut trahir mon effort,
Et ſi le Sort me manque, ou ſi je manque au Sort.
A ces mots un beau feu brille ſur ſon viſage,
Et l'épée à la main il affronte l'orage:
Les coups impetueux qui partent de ſes mains
Sont des coups ſans reſource & des trépas certains.
Plus fier & plus ardent que le Dieu de la Trace,
Il preſſe, il épouvante, il foudroye, il terraſſe,
Il commande à ſon bras des miracles nouveaux,
Et le paſſage ouvert ſe lance dans les eaux,
Que ce projet hardy luy manque ou luy ſuccede,
C'eſt ſe ſauver aſſez d'éviter Ganimede:
Et ne ſuccomber pas ſous un Chef ſi honteux,
C'eſt un bon-heur certain dans un peril douteux.

Alors ce Fugitif d'une ardeur indomptée
Par des élans pressez brise l'onde agitée,
Souvent pour se soustraire à la pointe des dards,
Il va dessous les flots chercher d'autres hazards.
Tantost l'onde se ferme & tantost elle s'ouvre,
Tantost il disparoist, tantost il se decouvre,
Tour à tour il s'expose ou ne se montre pas,
Tour à tour il provoque ou trompe le trépas,
Tant que victorieux des vagues les plus fortes,
Il gagne ses vaisseaux & rejoint ses Cohortes,
Le peril qui l'engage à chercher leur appuy,
Les avoit invitez à s'avancer vers luy,
Pour ne voir pas sa gloire & son salut en dou ;
Leurs efforts mutuels ont accourcy sa route.
A cet heureux retour ils poussent jusqu'aux bords
Ce qu'ils ont dans le cœur & d'aise & de transports
Et ces concerts joyeux qui sortent des galeres,
Sont un nouvel affront au camp des adversaires.

FIN DV X. ET DERNER LIVRE

